

Pierre Dupuy <sup>1</sup>

# DÔPEU

## Autrefois au Lineau

*Le petit village. Les gens. Leur parler.  
Leurs propos. Leurs animaux.  
Souvenirs d'enfance.*



*louizête ê piè\*r dôpeu*

**TOME 1**

*À Henri Guillien,  
sans qui ces écrits ne seraient restés  
qu'un rêve,  
à Henri Guillien, aussi,  
en souvenir  
de grands rêves,  
sur les bancs de la Faculté des  
Sciences,  
au printemps de 1968.*

## ***k'é t'ö ê përdëk***

*Qu'est-ce et pourquoi.*

Ce sont des souvenirs d'enfants de *louizête ê piè\*r dôpeu* revisités par *lé vieu* qu'ils sont devenus. C'est juste l'espoir de retrouver et peut être de partager quelques bons moments.

Le parler évoqué sera nommé *patoï* parce que ceux qui le parlaient disaient eux-mêmes *nou z'âtre i kôzan un grou patoï* (Nous autres, nous parlons un gros patois) En fait c'était surtout *lé vieu* (Les vieillards), des gens, pour nous, d'un âge inimaginable : 50 ans et plus, qui utilisaient le plus volontiers ces mots devenus désuets, *lé Jêne* (Les jeunes) comme nos parents, commençaient à pratiquer, pour certains mots, du *patoï* mâtiné de français.

A ces nuances près *le patoï* était encore bien vivant au point que des paysans affectaient volontiers de mal maîtriser le français et s'en excusaient auprès de leurs interlocuteurs, citadins de souche, en répétant *nou z'âtre i kôzan patoï* Peut-être, mais ils écrivaient le bon français mieux que beaucoup de contemporains et bien qu'ils aient quitté l'école avant douze ans, ou même parfois bien plus tôt, ils ne faisaient point de fautes d'orthographe.

Leur langue était mouvante et variée, bien que à peu près la même, à notre connaissance, de Saint-Maixent à Melle ou de Niort à La Mothe-Saint-Héraye et sans doute bien au-delà. Elle était différente de village en village et même d'une famille à une autre pourtant voisine. Et même, elle ne sonnait pas de la même façon d'un individu à l'autre au point qu'on pouvait dire : ça c'est un mot, c'est une manière de dire de un tel ou un tel, dont certains même étaient disparus depuis longtemps. *ö l'été le dire dô pëpé* (C'était la façon de parler du grand père) Chacun choisissait ses mots dans l'héritage commun ou en détournait le sens pour l'adapter à des situations pour lesquelles ils n'avaient point été inventés, faisant des noms avec les verbes et les adjectifs ou inversement.

*dan le patoï dô linâ* tout comme dans ce petit village, on était si bien !

# *lé bru k'ö fazê an kôzan*

*Les bruits que cela faisait en parlant*

Ces souvenirs c'est d'abord le bruit des mots.  
Ce bruit c'était le même que celui des mots français et il sera écrit de la même façon.  
Il y avait aussi d'autres bruits qui sont les suivants :

**â** dans *piâ* (Cheveux) ou dans *châ* (Ceux) qui se prononce comme dans *mât*. Ce **â** était à la fois notre pêché mignon et notre blason, en quelque sorte. Nous habitons le LINEAU (enfin un LINEAU, car il y en a bien au moins sept dans les Deux-Sèvres) mais nous disions *le linâ* et beaucoup de nos verbes faisaient leur infinitif en **â**. Aussi dans les villages pourtant assez proches on se gaussait de nous *â té dô linâ dô linâ dô miâ dô niâ ê dô piâ* (Ah, tu es du Lineau, du Lineau, du miel, des œufs et des cheveux). Avouez que c'était bête, ils disaient bien, eux *un fouzeil* ou pire *un fuzeuil* alors qu'il est tellement plus joli de dire *un fouzail* (Un fusil)

Nous avons donc beaucoup de verbes en **â** ce sont en général les verbes en *er* du français. Ils se conjuguent sur le modèle de *brayâ* auquel il faudra se reporter.

**a** dans *piâ* (Plat) qui se prononce comme dans *chat*.  
Le mot *marâ* (Chat mâle) réunit ces deux prononciations **a** et **â** .

**ail** dans *ail* (Ail, il ou œil) *égail* (Rosée) se prononce comme le français *ail*, éventail.

**an** dans *ansé* (De ce côté) ou *a la une an* (Il y a une année : l'an dernier) qui se prononce du fond de la bouche et qui tient lieu des : *an*, *en*, *am*, *em* etc. car notre *patoï* uniquement parlé, n'a pas besoin de toutes ces subtilités.

**on** dans *konsékan* (Important) qui se prononce du devant de la bouche, avec les lèvres en cul de poule. Comme dans *bon* ou *con*. De même il tient lieu des : *om* *on* etc...

**ê** dans *kalê* (Nu) qui se prononce comme dans *balai* ou dans *pet*.

**è\*** dans *kalè\** (Noix) ou dans *bè\** (Beau) qui se prononce comme dans *vert*. *vè\*r* (Verre) se prononce exactement comme le français : *ver* (Que le *patoï* nomme, selon les cas *âcHê* ou *bêrlâ* )

**é** dans *paré* (Épluché) ou *pâ ré?* (Pas vrai ? N'est-ce pas ?)  
Ainsi **é** et **è\*** sont réunis dans *ö l'é bé bè\** (C'est bien beau)

**ë** dans *chÈbre* (Chèvre) *fërmaJe* (Fromage) *chÈr* (Cœur) *ëre* (Heure) se prononce du fond de la bouche qui reste bien ouverte.

**eu** dans *cheu* (Ça) qui se prononce comme dans *œufs* (au pluriel !)  
Qu'on retrouve dans *ö l'é cheu ché chë* (C'est ça qui est cuit) Et aussi dans *beure*

(Beurre, qu'on sera tenté de prononcer comme le mot français : beurre, Si nous avions voulu écrire ce bruit là nous aurions fait *bëre* !)

*i* lui, ne pose pas de problème si ce n'est qu'il peut être associé au *l* Par exemple *lé vieu* disaient *mëliou* (Meilleur) alors que les jeunes (mes parents) plus pressés disaient *miou* Le *patoï* y perdait un peu de sa petite musique comme dans *bliu* (Bleu) qui devenait *biu*

*ô* dans *chô* (Celui-ci) se prononce comme dans bateau.

*ö* dans *bö* (Sabot) prononcé comme dans bol ou col.

*oi* dans *éloize* (Éclair) ou *fërzoï* (Effraie) prononcé comme dans toit.

Pour les différentes formes de *kouâ* de *kouane* ou de *kouâte* et leurs dérivés nous aurions été tentés d'écrire *koi* La prononciation correcte impose de faire sonner le *ou* de façon à allonger le mot.

*u* c'est toujours u dans *bu* (Bœuf) prononcé comme dans cul.

*y* ou *ille* dans *yâpe* (Guêpe) *une ouyette* (Un entonnoir) *une ayuye* que nous aurions pu écrire *ayuille* (Une aiguille) *ö mouille* (Il pleut) *ille* sera utilisé de préférence en fin de mot et *y* en milieu de mot ou quand il y a répétition du son.

*(éin)* est un son très difficile à expliquer car il n'existe rien de pareil en Français. C'est un mélange de é et de : in. Il faut le prononcer la bouche bien ouverte en écartant le plus largement possible les commissures des lèvres et faire venir le son du fond de la bouche le long de la voûte du palais. C'est beaucoup plus facile à faire qu'à raconter. On le trouve dans *cH(éin)* (Chien) *f(éin)* (Foin) *b(éin)* (Bien). Pour ceux qui souhaiteraient pratiquer un petit entraînement voici quelques phrases *ö y a dô cH(éin)d(éin) dan le s(éin)f(éin) ö y' ara yére de y(éin)* (Il y a du chiendent dans le sainfoin, il n' y aura guère de regain) *tou py(éin) trö b(éin) për m(éin)* (Beaucoup trop bien pour moi) *ö y' a b(éin) dô f(éin) më pâ tou py(éin) de gr(éin)* (Il y a bien, beaucoup de foin mais pas beaucoup de grain) *pr(éin) ton cH(éin) le m(éin) é pâ bin* (Prends ton chien, le mien n'est pas bon)

*in* dans *bin* (Bon) se prononce comme dans lapin.

Ce qui nous permet de dire *ö l' é bé bin* (C'est bien bon). Mais *un* a été conservé quand il s'agit de l'article.

*cH* dans *cHeure* (Tomber) n'existe pas en français mais on le fait très bien en hiver quand on souffle de l'air chaud du fond de sa gorge pour se réchauffer les doigts *ö l' é cHë* (C'est tombé)

*ch* tout simple prononcé comme en français du bout des lèvres (ou du bout des dents) et un peu sifflant, chuintant, dans *cheure* (Cuire) *ö l' é chë* (C'est cuit) ou *cheu* (Ça) *ö l' é cheu ché cHë* (C'est ça qui est tombé)

*g* fait g comme dans gâteaux, gourde et même devant un *e* sans qu'il soit besoin de l'affubler d'un u par exemple dans *agian* (Gland) ou *agyaye* (Aiguillée)

*J* dans *Jâ* (Coq ou robinet) se prononce du fond de la bouche pour obtenir une consonne un peu râpeuse avec un peu quelque chose du *h*

*j* est le j normal du français.

*r* était très variable selon les personnes, leur âge et surtout leur origine géographique, certains le roulaient fort joliment, d'autres le raclaient abominablement. Ceci conduit à deux formes voisines pour un même mot, par exemple pour véreux les uns disaient *bërlôdè* et les autres *brëlôdé*

*s* dans cette évocation des bruits n'a pas de raison d'être protéiforme comme en français où il est s ou z, ici il est toujours *s* et donc n'a jamais besoin d'être redoublé. Par exemple : essayer où il faut deux s, donnera *asayâ* où un seul *s* suffit.

*z* se trouve de ce fait bien utile et servira plus souvent qu'en français. Par exemple : bouse en français s'écrira *bouze* en *patoï*

D'autre part, comme c'est la représentation d'une langue uniquement parlée, qu'aucun écrit n'a fixée, du moins *ô linâ* nous n'avons employé aucun signe de ponctuation et aucune majuscule en début de phrases ou aux noms propres. De même nous n'avons jamais indiqué le pluriel avec des s qu'on n'entend pas comme cela se fait en français. Nous nous en sommes tenus seulement qu'aux bruits que nous avons entendus.

Ces mots sont difficiles à définir, à traduire, car c'était une langue seulement parlée et ce qui la caractérisait c'était la liberté qu'elle avait de varier. C'était la voix d'une certaine société, d'un certain milieu professionnel, d'une certaine époque, pendant la vie telle qu'elle était vécue alors. C'étaient les paroles de ces gens qui étaient nés sur cette terre et qui les utilisaient pour des gens qui vivaient avec eux, changeant parfois selon l'interlocuteur. Alors, traduire un mot implique de donner à la fois son sens et aussi les intentions cachées derrière. Un même mot, une même expression pouvait avoir des sens multiples selon les moments, les villages, ou l'ambiance dans lesquels ils avaient été utilisés.

Et maintenant voici les mots avec les souvenirs qu'ils portent et c'est *piè\*r* qui va les raconter, *louizète* reprendra la parole pour préciser et contester si le besoin s'en fait sentir.

*chi se fazê ê chi se dözê  
d'âte fê ô linâ*

*Ce qui se faisait et ce qui se disait au Lineau.*

# a

**a** : à, dans *i va a Miôré* (Je vais à Miauray) *ö lé a lê* (C'est à elle) *a bâ* (Sur le sol) *être a bâ* (Être par terre) *a mēriēne* (Au bercail) *anë* (Aujourd'hui) *a Journâ* (Toute la journée) *a Journâ ê a nētâ* (Jour et nuit) *a moïn k' ö li serê arivé cheuk'cHouze* (À moins qu'il lui soit arrivé quelque chose, c'est là une hypothèse qu'on fait, cela correspond à : il lui est peut-être arrivé quelque chose) *a de sâ* (À ce soir) *a dēmou(éin)* (À demain) *a la uitēne* (À la huitaine, ce qui voulait dire précisément : à la semaine prochaine) *a se rēveure* (À se revoir : à la prochaine fois) *a bétou* (À bientôt) *a la une an* (Il y a un an : l'an dernier)

Voir aussi *avâ* (Avoir)

**a** féminin : elle ou elles *a fouê* (Elle fait) *a fazan* (Elles font) *a méJe* (Elle mange) *a méJan* (Elles mangent)

Selon le cas, on ajoutait *l* ou *z* par souci d'euphonie. *a l'a di* (Elle a dit) *a l'ô z'a di* (Elle l'a dit) *a z'avan di* (Elles ont dit) *a l'ô z'avan di* (Elles l'ont dit) *a l'alan rēvëni bétou* se disait aussi bien que *a z'alan rēvëni bétou* (Elles vont revenir bientôt) *voure é t'ö k'a l'é* (Où c'est-il qu'elle est)

Voir aussi *lê* Pour il : voir *le* et *aïl*

**a bâ** : sur le sol. À une personne qui portait un enfant dans ses bras on disait *mê din chô drôle a bâ* (Pose donc cet enfant sur le sol) à quelqu'un qui trébuchait on disait charitablement *foute te din a bâ* (Fiche toi donc par terre)

**aba** masculin. Seulement dans l'expression *un aba d'éve* (Chute violente et considérable d'eau)

Comme on disait en 1558 : *abat* : *amas de choses abattues et comme dans le terme régional : pluie d'abat ou au Canada : abat de neige.*

**abëcHâ** : donner la becquée. Quand je mangeais sans appétit il y avait toujours quelqu'un pour me dire *fëdra t'ö t'abëcHâ* (Faudra-t-il te donner la becquée ?) Voir aussi *bëchaille* et *bëcHâ*

L'Ancien français disait aussi : *abechier* (donner la becquée) et *s'abechier* (se nourrir).

**abëdouné** : masculin, *abëdounaille* féminin : bedonnant, qui a une grosse bedaine, un gros bedon *l'é b(éin) abëdouné* (Il est bien bedonnant, désignait un bedon important, voire enviable)

**bëdouna** : prendre du ventre, **bëdou** ventre dans le langage à l'usage des bébés.

**abënaJe** masculin : association insolite voire absurde de personnes ou d'objets, vouée à l'échec ou à la catastrophe. **keu z' abënaJe** (Quel bricolage) était le qualificatif usuel des adultes à l'égard de mes constructions ludiques.

**abëné** masculin **abënaïlle** féminin : surtout dans **té b(éin) abëné avoure** (Tu es bien arrangé maintenant, tu es dans un bel état, tu es dans une fâcheuse position)

**abëná** : amener à son terme, surtout dans **ö l'é b(éin) abëné** (C'est bien terminé, bien réussi, amené à bien) **ö l'é pâ b(éin) abëné** (Ce n'est pas bien réussi : c'est mal fait) **ö s'a mal abëné** (Ça s'est mal passé ou mal terminé)

**abërdöke** féminin : petit incident, petit ennui, petit contretemps. Voir dans le même sens **aburinge**

**abërJâ** : couvrir, recouvrir **i va abërjâ le li** (Je vais recouvrir le lit) disait la ménagère quand elle était trop pressée pour faire le lit soigneusement. Elle se contentait alors de tirer un peu les draps et les couvertures pour que ça ne fasse pas trop désordre car les lits étaient dans la salle commune. Dans le même sens voir **tirâ lé lésâ**

**dëzabërJa** : découvrir enlever les couvertures, ou la couche de paille qui avait protégé les récoltes du gel, etc.

**abërJe** féminin : couverture. Voir aussi **kouverte**

**abërJé** masculin, **abërJaille** féminin : recouvert, recouverte

**abërvâ** ou **abrevâ** pour ceux qui raclent : abreuver, ou plus exactement porter de l'eau avec un seau aux animaux attachés dans les écuries ou les étables. Ne pas confondre avec **ébërvâ** (Mouiller, tremper).

**abërvou** masculin : abreuvoir qui pouvait être : soit un récipient en ciment ou en pierre taillée assez grand pour que plusieurs bovins ou chevaux puissent y boire ensemble. Voir **tîmbre** ou **basiote** soit une partie aménagée d'un ruisseau ou d'une fontaine.

*La fontaine de La Fons de Vaillé, à quelques centaines de mètres à l'est dô linâ comportait une source surplombée par une grosse dalle bien taillée portée par deux piédroits, le tout à l'intérieur d'une mignonne maisonnette au pied d'énormes platanes. L'eau s'écoulait dans un lavoir pavé et bordé de larges dalles inclinées très lisses sur lesquelles on pouvait battre son linge. De là l'eau s'écoulait dans l'abërvou : grande cuvette ovale creusée dans une terre que pétrissaient les piétinements des vaches et qui était envahie de berle (voir ce mot) qu'il était, paraît-il, dangereux de confondre avec le Cresson abondant dans le ruisseau qui courait de l'abërvou ô linâ (De l'abreuvoir au Lineau) où il permettait la culture du lin (culture qui était à l'origine du nom du village) Ces lignes sont tout ce qui reste de la fontaine, du lavoir et de l'abreuvoir.*

**abeuille** féminin : abeille.

**abeuillâ** rucher ou apiculteur, selon le contexte.

**aboudiné** masculin, **aboudinaïlle** féminin : en forme de boudin.

S'employait surtout pour décrire une personne grosse, grasse et ronde ou certaines parties du corps **l'a lé dê aboudiné** (Il a les doigts comme des boudins)

**abounzir** : améliorer le goût, en parlant des plats cuisinés, pouvait aussi être employé en parlant des personnes.



**abourde** féminin : tout bricolage susceptible d'éviter la chute de quelque chose, souvent un simple morceau de bois posé obliquement.

**abourdâ** : mettre une **abourde** Les méchantes langues disaient **le pikeur s'abourde souan su sa pale kant' son chantié é t'a l'inbre** (Le cantonnier s'appuie souvent sur sa pelle quand son travail est à l'ombre)

*Les cantonniers étaient souvent brocardés pour leur habitude de s'appuyer sur leur manche d'outil quand un passant bavard leur offrait l'occasion d'une petite pause. Certes ils le faisaient, mais essayez donc de récurer des fossés à la pelle ou à la pioche pendant tout le jour et toute la semaine et vous verrez bien si un manche de pelle en guise de miséricorde ne sera pas le bienvenu pour relaxer votre dos.*

**abourdâ** : c'était aussi mettre une cale sous la roue d'un véhicule. Dans ce cas **l'abourde** était une pierre ou une bûche ramassée dans le voisinage. Voir aussi **abutâ** et **akota** qui peuvent prendre le même sens.

**âbre** féminin : arbre. Surtout employé par **lé vieu** car **lé Jên** disaient **arbre** .

*Liste des noms des arbres de chez nous, suivis du nom du peuplement souligné et des noms de localités dérivés de ces mots. Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre de localités recensées dans les Deux-Sèvres.*

**alâ** Peuplier Alais ? (1 ?)

**cHânye** Chêne **cHânyaille** ou, si elle n'est pas de bonne qualité : **cHânyase** Chagnelier, Chaignerie, Chenaye, Chêne, Cenelière, Chènette, Chennes, Chesne, Chanelière, Gros-Chêne, Beau-Chêne (64)

**.cHarpre** : Charme **cHarpraille** Charpre (1)

**cHâtanyâ** Châtaignier **cHâtanyaille** ou **cHâtanyeraille** Chatagneraye, Chataignet, Chaytaigner, Chataignerie (15)

**érabye** Érable Erable (2)

**frânye** Frêne **frânyaille** Fragnaie, Fragnée, Fragnelière, Frènaie, Frène, Frènelière (30)

**fayâ fayou foyou** Hêtre **fayôle** hêtraie Faix, Faye, Fayolle, Fiolle, Folies, Foye, Fouilloux, Fouillarde, Fouilleries (80)

**figâ** Figuier (0) Et pourtant il y en avait un dans chaque ferme.

**kiouzè\*** Houx (0) qui existe dans des noms de champs.

**kounia** Cognassier **kounyasse** (0)

**lôrâ** Laurier (0)

**mârounâ** Marronnier Marronnière (1)

**nouâ** Noyer **nouraille nouJraille** Nougeraye, Nouraye, Nougerat (3)

**nouziâ** Noisetier **nouzélière** ou **nouzière** Nouzière, Nouzillère (2) Coudrier qui n'existe plus en patois a donné Coudray, Coudre, Coudreau, Coudrat, Coudrière, Coudrelle (40)

**oumè\*** Orme **oumëraille** Houmeaux, Houmée, Houmellerie, Houmet, Loumois, Lhoumée, Humeaux (31)

**pinâ** pin Pin, Pinier, Pinière, Pinolière, Pinocherie, Pinatterie, Pinaudière (49)

**poumâ** Pommier **poumëraille** Pommier, Poumier, Pomeraye, Pomeroux (15)

**poumërate** Pommier sauvage (0)

**pouërâ** Poirier (0)

**përiounâ** Poirillon (0)

**pouërate** Poirier sauvage Pérate, Peyrate (2)

**poupye** ou **pople** Peuplier Popelière, Popelinière (3)  
**sërézâ** Cerisier **sërézaille** Cerisier, Cerisay (3)  
**sâze** Saule Sauze, Sauzaie, Sauzière, Saule, Saulaie (19)  
**vergne** Aulne **vernyaille** Vergnaie, Vergnaidière, Vergne  
 Vergnère, Vergnonnière (60)  
**ouzane** Buis Hozanne (1) Il y a des noms dérivés du latin. *buxus* : Busseau, Bussière  
 (2)  
**éziou** ou **ézioulâ** Osier **ézioulère** Seulement des noms de champs.  
**vëny'e** Vigne Vigne, Vignaud, Vigneault, Vignère, Vigneronne, Vignonnière, Vignolet,  
 Vignollière (40)  
**prunâ** Prunier Pruneau, Prunerie, Prunier (5)  
**yin'ye** Cerise acides (le mot français : guigne désignerait un cerise molle et sucrée)  
**yin'yëraille** Guigneraie (1)  
 On disait **une âbre** qui est donc du féminin comme son ancêtre latin *arbor* et  
 contrairement au français.

**abrik** masculin (faire bien sonner le :k ) : abri.  
**abrikâ** mettre à l'abri, abriter  
**abriké** masculin **abrikaille** féminin : abrité ou qui s'est mis à l'abri ;

**aburâ** : enlever toute trace d'un liquide, par exemple lorsqu'on éponge ou lorsqu'on  
 tord le linge qu'on vient de laver, vider un récipient jusqu'à la dernière goutte **abure din  
 ton vè\*r** (Vide donc ton verre) disait-on à la fin d'un repas pour pouvoir y servir un petit  
 café rehaussé d'un peu d'eau de vie. On pouvait dire aussi  
**asucHe din ton vè\*r** (Assèche donc ton verre) si on souhaitait remplacer un premier vin  
 par un second sans commettre le sacrilège d'un mélange. Généralement le même verre servait  
 ainsi d'un bout à l'autre du repas sauf aux occasions importantes. Voir **rigal** et **rëpâ de  
 nose**

**aburinge** féminin : ennui ou petit accident.  
**ö va t'arivä une aburinge** (Pouvait signifier suivant le contexte : tu prends des risques,  
 il va t'arriver un petit accident, ou : tu entreprends une action prohibée et tu vas encourir une  
 punition, ou tu me provoques et m'exaspères et tu vas être l'objet de ma riposte) Voir **bëzou**  
 et **abërdöke** )

**abutâ** : mettre un support à quelque chose qui fléchit ou menace de tomber.  
**Ö y'a grou de prune chête anaille ö f'dra abutâ lé brancHe dô prunâ** (Il y a  
 beaucoup de prunes cette année : il faudra mettre des tuteurs aux branches du prunier).  
**abute** féminin : tuteur, étais, support. Voir aussi **abourde**  
**abourdâ** a un sens très voisin.  
 On retrouve dans **abutâ** une petite trace de l'anglais *butt* (rondin, billot) et du norrois  
*butr* (bûche) or, dans la pratique **abutâ** c'était bien caler quelque chose avec un solide  
 morceau de bois.

**abuzè** masculin **abuzaille** féminin : se disait des personnes fanatiques de religion,  
 de politique, d'astrologie etc. **a l'é abuzaille de sa churâyeri** (Elle est entichée de la  
 fréquentation des curés, de sa religion catholique)  
**abuzâ cheu k'in** : tromper quelqu'un.

**acHâ** : hacher, utilisé seulement dans **acHâ la viande** (Hacher la viande) ce qui se faisait avec le **serpâ** (Hachoir) au moment de la **turi** (Immolation culinaire du cochon familial) pour débiter la viande, faire des rillettes etc.

**acHalâ** : donner très chaud, en général, en parlant d'un être vivant assis ou couché tout contre soi et qui vous communiquait une chaleur si inconfortable qu'on souhaitait la faire cesser **ê mon pôr cH(éin) tu m'acHale** (Eh ! Mon pauvre chien tu me donnes trop chaud) Cette expression employée à l'adresse de quelqu'un qui n'était pas à votre contact était l'équivalent de « tu me fais suer. ». Voir **cHâ** (Chaud) et **cHalâ** (Provoquer une certaine forme de douleur)

Certains l'utilisaient aussi dans le sens de lasser, exaspérer.

Au Québec achaler a le .sens de contrarier.

**acHayâ** : lancer à une personne ou à un animal une grande quantité de pierres. C'est exactement : "caillasser". Si on n'en lançait qu'une seule il fallait dire **pousâ une pâre** Le mot **acHayâ** semble venir de **cHail** qui désigne précisément un silex, mais il était permis d'utiliser ce qu'on avait sous la main.

**âcHê** masculin : ver de terre, lombric. Certains prononçaient **lâcHê**

**lé köpe lâcHê** ou **lé köpou d'lâcHê** (Les coupeurs de lombrics étaient les paysans qui se désignaient par cette expression à cause de leur cruelle habitude de couper les vers en labourant)

Ce mot est comparable à l'ancien français : *achée*.

**acH(éin)tré** masculin, **acH(éin)traille** féminin : s'utilisait presque toujours dans des propositions au sens péjoratif **a l'é mal acH(éin)traille** (Elle est accoutrée d'une façon grotesque, de vêtements hétéroclites ou mal ajustés) **ö l'é mal acH(éin)tré** (Signifiait qu'un instrument était bizarre, défectueux ou qu'une entreprise était manifestement vouée à l'échec) **i sé mal acH(éin)tré** (Je suis dans une situation difficile).

**acH(éin)traJe** masculin : désignait le résultat de combinaisons ou d'associations douteuses **keu z'acH(éin)traJe** était l'équivalent de : quel bazar, quel foutoir.

**achèré** masculin, **achèraille** féminin : se disait de certains légumes (radis, navets, betterave) dont le cœur était devenu ligneux, ce qui se disait aussi **kordé**

On l'utilisait aussi volontiers pour qualifier un individu qui avait le cœur dur : qui n'avait pas de cœur.

**acHëyaJe** sans doute masculin : dans **fâre d'acHëyaJe** foire ou marché qui avait lieu **a la porte cHâlin a sé mouêsan** (À la Porte Châlons à Saint-Maixent) où les domestiques de ferme se réunissaient pour rencontrer leurs futurs employeurs. Ils se faisaient reconnaître en portant à leur boutonnière un ruban ou un petit fagot de foin, soit à leur blouse soit à leur veste. Ils discutaient des conditions de travail et du salaire et en cas d'accord tendaient la main paume en l'air que l'employeur frappait du plat de la main puis il tendait à son tour la main, paume en l'air pour une claque réciproque et le contrat était conclu. Il n'y avait point d'écriture ni de signature, seulement les paroles données et il n'y aurait eu pire déshonneur pour chacun que de ne point les respecter. Voir **gajHâ gajHé**

En ancien français : achial désignait une assemblée où l'on accueille.

**acHnâ** ou **acHënâ** masculin souvent employé au pluriel : gouttière ou chéneau, dispositifs placés sur les bords inférieurs des toits pour canaliser les eaux de pluie.

*kant'ö mouille ê ke lé z'acHnâ goutan*

*ö l'é signe d'éve de chô tan*

(Remarquez la rime destinée à faire sérieux : quand il pleut et que les chéneaux gouttent c'est signe de pluie à ce moment) On disait cette imitation de proverbe pour se moquer des dictons de cette époque.

**acHrè\*** masculin : hachette, ou hachereau, petite hache à manche court utilisée avec une seule main, par exemple pour couper les branches d'un têtard dans lequel on était grimpé, mais la serpe est plus efficace...si on sait s'en servir ! Et aussi *ö l'é b(éin) pëp apou(éin)tâ dô pichê* (C'est bien pour appointer des piquets)

C'était aussi la petite hache du lointain grand père sabotier, mais on nommait également ainsi son herminette qu'on trouvera à **sabötâ**

Elle avait un manche assez court, élargi au bout pour être bien en main. Son fer était un peu oblique par rapport au manche. Elle lui servait à dégrossir les blocs de bois à la taille du futur sabot mais elle pouvait aussi être utilisée pour tailler les douelles des barriques.

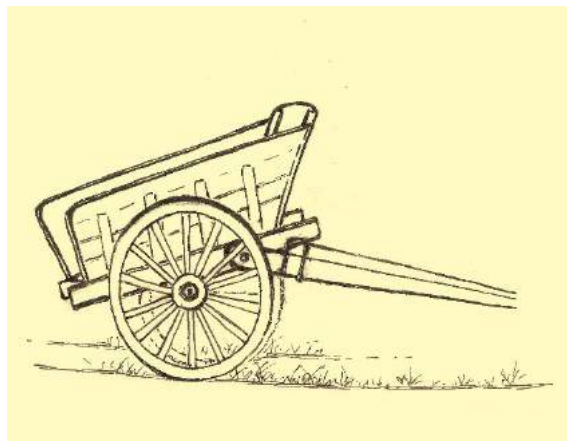
Nous l'avons conservée avec les autres outils du grand père que l'on retrouvera à **sabötâ**



*le acHrè\* dô pëpé sabötâ*

**acHti** surtout utilisé dans **d'acHti** pour désigner les choses qui avaient été achetées par opposition avec celles qu'on faisait soi-même dans les fermes. Cela concernait surtout des objets manufacturés pour lesquels on n'avait pas une grande estime *ö l'é déJa éralé ö l'é dô z'afouére d'acHti* (C'est déjà déchiré : ce sont des affaires achetées : sans doute manufacturées ) Ou *vô z'afouére d'acHti ö l'é déJa kërvé avan d'avâ servi* (Vos choses achetées c'est déjà cassé avant d'avoir été utilisé)

**achulâ** : reculer un véhicule et le décharger par l'arrière en basculant sa benne ou sa caisse **le tonbrô** (Tombereau) était spécialement conçu pour cette manœuvre car il suffisait d'enlever le panneau arrière et de déverrouiller la barre de bois située à l'avant puis de soulever le devant de cette caisse, ce qui était facile si la charge était bien répartie, pour l'incliner vers l'arrière et lui faire déverser son contenu. **achule me din une tonbrölaïlle de Joute dan l'échuri** (Dépose moi donc le contenu d'un tombereau de betteraves en le reculant dans l'étable).



Tombereau dont la caisse est en cours de basculement *për l'achulâ*

**âde** parfois, mais plus rarement **éde** féminin : aide, assistance pour faire un travail *i aron de l'âde* (Nous aurons de l'aide, des gens viendront nous donner un coup de main) *ö nou fêdra de l'âde* (Nous aurons besoin d'être aidés) *a l'âde!* (Au secours).

*En revenant de l'école nous avions l'habitude d'aller boire à la fontaine de Romans en nous couchant sur le rebord et en plongeant nos lèvres dans l'eau de la source (chose formellement interdite)*



*La fontane de rouman voure ke le drôle cHëzi*

*L'un de nous y tomba la tête la première et celui qui était près de lui se mit à crier **a l'âde** Nous étions déjà partis plus loin et, certains qu'il s'agissait d'une plaisanterie, nous ne nous dérangeâmes point.*

*Ils s'en tirèrent pourtant, l'un tirant l'autre par les pieds pendant que ce dernier continuait à barboter en avalant de l'eau bien au-delà de ce qu'il aurait souhaité boire. Ils nous rejoignirent bientôt, copieusement trempés tous les deux, accueillis par notre cruelle hilarité, cruelle car le malheureux "sauvé des eaux" savait que le pire lui restait à vivre lors de son arrivée chez ses parents.*

**édâ** : aider.

**admâ** dans l'expression *ö te s'ra admâ* (Cela te manquera, cela te fera défaut) *a li sera d'admâ* (Elle lui manquera, elle laissera un grand vide) se disait en parlant d'une défunte vis-à-vis de son veuf *ö l'é gran t'admâ* (C'est un grand malheur, une catastrophe) *ö te sera pâ admâ tärJou* (Ça ne te manquera pas, toujours ?) (Voir les nuances de *tärJou*)

Voir aussi dans le même sens *soufr'éde* et *d'a dire à dire* .

**adouâ** dans *s'adouâ* : vivre en concubinage. *être adoué* (Être concubinage) *ö létê pâ bè\** (Ce n'était pas beau, pas convenable)

*Notre voisin, le Braconnier, courtisait une veuve de guerre (de 1914) et pour ne point entacher sa réputation il ne la courtisait que nuitamment bien que très assidûment. Elle habitait le village de Prailles et tout le long du parcours de son ami les clameurs des chiens de berger alertaient les autres braconniers, chassant les petits carnassiers pour la sauvagine. Et ils avaient intérêt à tout savoir sans être vus, mais ils avaient aussi tendance à beaucoup raconter.*

*Pour sauvegarder la respectabilité de la dame il devint souhaitable d'officialiser la chose. Elle proposa un mariage. Mais une veuve de guerre qui se remariait perdait du même coup son droit à sa pension et le Braconnier ne trouva ni raisonnable ni judicieux de gaspiller ainsi des sous. Donc il lui proposa de *s'adouâ**

*Cette proposition, comme vous le pensez bien, eut le don d'offusquer la dame et la romance se termina là !*

**adouaJe** masculin : concubinage.

**adoubâ** : 1° : raccommoder, boucher les trous d'un tissu à l'aiguille en imitant l'entrecroisement des fils de trame et de chaîne qui donnaient souvent à ces simples reprises des allures d'œuvres d'art

**adoubure** féminin : reprise, voir *sani*

2° : assaisonner, ajouter poivre, sel, aromates, parfois un peu de beurre, mais surtout du saindoux, etc.

**adou** masculin : désigne les différentes substances servant à *adoubâ lé pia* (Assaisonner les plats : matières grasses, condiments, etc.)

**radoubâ** : rajouter des condiments ou des matières grasses dans un plat en fin de préparation pour l'améliorer.

*Sans doute du français daube, (soit viande cuite avec du vin soit chose de mauvaise qualité) lui-même de l'italien : dobba, qui aurait généré le catalan adobar lequel conduit à l'ancien français redauber (assaisonner), d'où est issu l'ancien français radouber (reprendre, réparer) bref, l'origine et les sens du mot **patoï** sont donc parfaitement évidentes !*

**adoubou** masculin : rebouteux ou réparateur de corps humains (comme il est dit dans les documents anciens).

**milemilemile** vieux paysan légendaire (Voir *brouille* et *löJi* ) avait un taureau énorme dont il tirait de substantiels revenus car on venait de fort loin faire saillir les vaches par ce splendide animal. Comme, en plus, il était très doux il le garda fort longtemps. Or, un jour qu'il le rentrait dans son étable après une saillie l'animal fut pris d'une brusque colère, ce qui n'était pas rare chez nos taureaux Parthenais quand ils vieillissaient. Il projeta **milemilemile** sur le sol, le piétina puis, soudain calmé, sortit prendre l'air dans le pré voisin.

**milemilemile** gisait dans la litière inconscient, il fut ramassé et porté dans son fauteuil

préféré avec toute sa famille désemparée et consternée autour de lui : a cette époque il n'y avait pas de téléphone et une bonne heure était nécessaire pour conduire en voiture à cheval, un blessé au chirurgien de Niort. Soudain il ouvrit un œil et l'espoir revint, il ouvrit l'autre œil, puis essaya de se mouvoir **i é l'épale déloktaille** (J'ai l'épaule démise) dit-il. Son fils proposa aussitôt **i va atëlâ la mu pèr te mènâ a l'adoubou** (Je vais atteler le cheval à la **mu** véhicule léger pour le transport de petites charges et de petits animaux, pour te conduire au rebouteux) Alors **milemile** se redressa, glissa son bras endommagé dans l'échancrure de sa veste et dit **i va i alâ de mé pé ö l'é pâ lin** (Je vais y aller à pied ce n'est pas loin)

Puis il se releva, chancelant, alla, jusqu'à la porte de la maison pendant que l'assistance médusée regardait en s'attendant au pire. Alors, avant de sortir, il se retourna et dit **ê le f(éin) é sêk ö fëdra le charJâ avan la në** (Eh, le foin est sec il faudra le charger avant la nuit : le charger dans les charrettes et, bien sûr, le rentrer avant la nuit dans la grange)

Puis il partit et revint à la nuit tombante, rafistolé, et plus vaillant que jamais.

**adrê** masculin **adrête** féminin : adroit, adroite. **té adrê këm'un gôrê de sa kouête** (Tues adroit comme un cochon avec sa queue, disait-on aux maladroits)

**maladrê** masculin **maladrête** féminin : maladroit, maladroite.

On précisait en général **l'é adrê de sé mou(éin)** ou **l'é maladrê de sé mou(éin)** (Il est adroit ou maladroit de ses mains)

**adrâsse** féminin : 1°adresse, habileté.

2° : ensemble des renseignements sur l'endroit où habite quelqu'un.

**adurasé** masculin **adurasaille** féminin : endurci, apte à supporter des conditions difficiles, **avâ lé mou(éin) adurasaille** (Avoir les mains durcies par les intempéries et les travaux pénibles, avec une peau épaisse, squameuse, pleine de cals, de durillons, mais de ces mains qui ont délicieusement bercé mon enfance)

On disait aussi de quelqu'un qu'il était **adurasé** ou **ke l'avê le chër adurasé** (Qu'il avait le cœur endurci) quand il n'était plus guère accessible à la pitié, à l'amitié ...etc.

**afêJe** qualifie une pâte ou une pâtisserie lourde, compacte, mal levée mais levée quand même. Parfois **afêche** Voir **agia**

**afênâ** donner du foin aux animaux à l'étable. (Voir **granJaillâ** et **brasaille**)

**afênaJe** masculin : ration de foin donnée à un animal, ou action de donner le foin aux animaux.

**afétâ** : poser le faîtage et les tuiles faîtière d'une toiture, en terminer le sommet pointu. Terminer en pointe le sommet d'une **maille** (Gerbier) d'un pailler ou d'une meule de foin pour dévier les eaux de pluie vers les côtés et qu'elles ne pénètrent pas à l'intérieur. Voir **môlâ** car **ö flê môlâ la maille ê b(éin) l'afétâ pèr pâ k'a l'ébërve** (Car il fallait surélever le centre du sommet du gerbier et bien faire son faîtage pour ne pas qu'il s'humidifie)

Faire un tas bien pointu en l'élevant le plus possible pour y faire tenir le maximum de la chose entassée. Quand une maîtresse de maison vous servait un met dans votre assiette il était avantageux, et aussi courtois de lui dire **afête z'ou b(éin)** (Remplis le bien, sers moi bien)

**une kiéraille b(éin) afétaille** (Une cuillerée bien remplie, dont le contenu formait un tas bien pointu) était une mesure souvent utilisée dans les recettes de cuisine.

**afilaille** dans *d'afilaille* à la suite les uns des autres sans interruption. *chinze Jou d'afilaille* (Quinze jours sans interruption) Peut aussi s'employer pour les distances.

LALANNE dit ainsi : « deux lieues d'affilées. »

**afinzâ** : enfoncer.

*s'afinzâ* en parlant de quelque chose qui flotte signifie : couler, sombrer.

**afouère** ou *afouér'* féminin souvent pluriel: 1° objets personnels, vêtements, comme dans *mé z'afouère* (Mes affaires) désigne suivant le contexte les choses qui sont à moi en propre : mon nécessaire de couture ou mes vêtements etc. ? *lé z'afouère* désignait aussi les vêtements *ö fô ki cHanJe d'afouère* (Il faut que je change de vêtements) sans doute parce qu'on était trempé de pluie ou de sueur. Et *lé z'afouère dô dimou(éin)cHe* (Les vêtements du dimanche) désignait les beaux vêtements qu'on réservait pour les jours de cérémonie

2° Travail, occupations *le fouê sé z'afouère* (Il fait son travail)

3° Désigne aussi l'humeur, dans *être de la môvz'afouère* (Être de mauvaise humeur) *être de la boune' afouère* (Être de bonne humeur, ou entretenir facilement de bonnes relations avec ses semblables)

4° Affaire : ensemble de faits ou d'évènements : *ö l'é pâ une afouère de Joi* (Ce n'est pas une affaire de joie était le commentaire qu'il convenait de faire en conclusion d'un récit particulièrement désolant) *une afouère de r(éin)* (Une affaire de rien, des choses sans importance) Enfin il ne faut surtout pas oublier le *ö l'é pâ une afouère* (Ce n'est pas une affaire exclamation destinée à couper court aux protestations de celui qui s'estimait lésé)

5° *avâ sé z'afouère* (Était une façon discrète de dire qu'une femme avait ses règles, ou, parfois de dire malicieusement qu'elle était de mauvaise humeur)

6° *ö l'é dô Jan chi avan de boune z'afouère* (Ce sont des gens qui ont de bonnes affaires indiquait que les personnes en question étaient, sinon riches du moins très aisées) *avâ dô boune z'afouère* était le signe de sa prospérité. Voir à ce sujet *bënasse*

7° Enfin il ne faut pas oublier les mystérieuses *afouère de la komune* (Affaires de la commune) dans *ö va këm'lé z'afouère de la komune* (Ça va comme les affaires de la commune) qui stigmatisait les choses qui allaient particulièrement mal. Pourtant, à cette époque les affaires de nos petites communes rurales n'étaient pas bien compliquées et étaient si bien gérées que les mandats des maires étaient toujours renouvelés. Alors s'agissait-il de la Commune de 1871

**afouJâ** : tisonner, attiser, faire son possible pour réactiver un feu presque éteint Se disait aussi parfois *fouJâ*

*fouJâ* masculin : le foyer, l'endroit dans une cheminée où flambait le bois.

*défouJâ* (Étouffer le feu) surtout le couvrir de cendres, le soir, pour conserver les braises jusqu'au lendemain matin. Cette expression n'était plus guère utilisée que par *lé vieu*

On la trouve aussi dans LALANNE, ce qui est donc bien normal.

**afranchi** parfois *afranchir* ou aussi *afronchir* : 1° castrer, les plus jeunes disaient de plus en plus souvent *cHâtrâ* déformation du français : châtrer

*afranchisou* masculin : hongreur. Cet homme dont la profession était de castrer les animaux était de plus en plus souvent remplacé par le vétérinaire.

*afranchisaJe* masculin : castration.



2° **afranHi** (affranchir ?) dans l'expression **le pë pû afranHi sé parole** (Il ne peut plus prononcer distinctement ses mots) cela se produisait en cas de « ramollissement du cerveau. » on disait cela en français, pas en patois. Aujourd'hui on dit : accident vasculaire cérébral. Voir **fran**

*En latin francus formé vers 1080 à partir du nom des Francs, et qui signifiait homme libre, a peut-être un lointain rapport avec **ne pâ peure afranHi sé parole** qui signifie, peut être, ne pas pouvoir libérer ses paroles de sa bouche.*

*En revanche, dans le sens de castrer **afranHi** est à rapprocher du mot **fran** dans **pâ fran** qui fait allusion à un caractère irascible, et même violent. Or un animal castré perdait totalement son agressivité*

**afr(éin)Jâ** généralement **s'afr(éin)Jâ** pour un animal jeune et en cours de dressage c'est se calmer, devenir plus maniable, plus discipliné. Pour les humains cela traduit l'amélioration du comportement en face d'une situation nouvelle plus ou moins contraignante. D'une jeune bru un peu rétive et déstabilisée par son arrivée dans sa belle-famille on disait **ö ê s'afr(éin)Jëra bé** (Oh, elle finira bien par s'en accommoder) Pour un individu peu sociable c'était exprimer moins de propos révoltés ou agressifs. Voir **s'amôdurâ**

**afrutaJé** masculin **afrutaJaille** féminin : planté en arbres fruitiers **b(éin) afrutaJé** (Bien pourvu en fruits) ce pouvait être avec un beau verger ou avec de beaux arbres fruitiers plantés dans **lé palisse** (Les haies). Voir **frutaJe**

**afubié** masculin **afubiaille** féminin : habillé de vêtements ridicules.

*En latin tardif on trouve affibulare de fibule qu'on aurait envie de traduire par : accoutré avec des épingles de nourrice.*

**afyiJé** masculin **afyiJaille** féminin : qualificatif pour désigner une personne handicapée par une infirmité congénitale physique (bossu, boiteux, etc.)

Les infirmités de nature psychologiques (idiotie, crétinisme, etc.) étaient considérées avec beaucoup plus de circonspection, on en parlait seulement à mots couverts. On disait seulement **l'é de m(éin)me** ou **l'avon un drôle chi a néchu de m(éin)me** (Il est comme cela, ou ils ont un enfant qui est né comme cela) Et personne ne posait plus de question.

*Pourtant ces gens-là, loin d'être frappés d'ostracisme étaient plutôt bien intégrés dans notre petit monde comme le montre le cas de Bichon. Il avait de nombreux frères, tous bien établis comme cultivateurs et il vivait tantôt chez l'un tantôt chez l'autre car tous voulaient participer à son entretien. On le nourrissait à la table de la famille, chacun le logeait et le blanchissait à son tour, et dans chaque ferme il avait sa pièce à lui. Chacun l'employait à des travaux agricoles simples et à sa portée car il voulait travailler comme tout le monde.*

*Chaque dimanche il recevait un peu d'argent pour aller au bal, ce qu'il adorait, et dans ce but il parcourait parfois de longues distances sur sa bicyclette. Mais sa façon de diriger son vélo était incertaine, hasardeuse, ses propos étaient souvent incohérents et son élocution tout à fait mauvaise. Néanmoins il était très sociable et il aimait faire la conversation avec les gens qu'il rencontrait. Chacun s'y prêtait volontiers, mais fatalement, son attitude, ce qu'on croyait deviner dans ses propos finissait par déclencher l'hilarité, ce qui l'enchantaient car il aimait rire et faire rire.*

*Aussi, Bichon était-il célèbre loin au-delà des limites de son village. Un jour, en traversant Saint-Maixent il eut un accident qui endommagea son vélo et l'impressionna beaucoup aussi tint-il à le raconter à tout le monde. De ses propos embrouillés, racontés avec ses mots déformés, il ressortit qu'il avait monté sur le trottoir et cassé son guidon, probablement en*

tombant. Ceux qui l'écoutaient étaient obligés de traduire devant lui ses propos en quêteant son approbation pour être sûrs de retrouver le sens exact de l'histoire. Et Bichon, quand il était d'accord reprenait la traduction en la déformant selon son habitude.

Enfin, un accord fut trouvé avec l'aide de ses multiples interlocuteurs sur une version qui disait ceci : « **minté su têtiroire, fi de putain, cassé guéridon.** » Et Bichon se répandit dans les campagnes en braillant cette phrase de sa voix traînante à qui voulait l'entendre. Aussi chacun lui faisait-il répéter pour rire et pour le faire rire, car il avait alors l'air tellement heureux et si fier de son texte.

Les infirmités qui étaient consécutives à un accident ou une maladie étaient désignées par le mot **invalidé**

D'après A. REY : le mot **affligé** était courant dans les dialectes avec le sens de : infirme, estropié, il disparut dans le français central.

**agâ** masculin : dégâts, dommages *être an aga* (Être en mesure de causer des dégâts ou être en train de faire des dommages quelque part) *té bâte avan mussé dan mon bié é a z'avan foué grou d'agâ* (Tes animaux ont traversé la clôture pour pénétrer dans mes blés et elles ont fait beaucoup de dégâts) Devant un met peu ragoûtant il y avait toujours quelqu'un pour dire *ö l'é poué m(éin) chi li féré de l'agâ* (Ce n'est pas moi qui lui ferai du dégât) .Voir *dëmaJe* ou *d'maJe*

**agafâ** : manger vite ou manger goulûment. *n'agafe din pâ de m(éin)me* qui devenait aussi *n'ô z'agafe din pâ de m(éin)me* (Ne te bourre donc pas de nourriture comme cela)

**agate** féminin : magnifiques grosses billes en verre qui contenaient en leur milieu des ornements rubanés, torsadés, multicolores un peu comme de petits millefiori. Nous en avions peu car elles étaient chères et nous n'osions guère jouer avec de crainte de les écailler. En revanche elles servaient parfois dans des transactions âprement discutées car une seule **agate** pouvait être échangée contre de nombreux **marbre** (Billes).

*L'agate est une roche de silice présentant des zones colorées concentriques avec laquelle on avait fait des billes (de riches !) aux environs des années 1700 et nous en avons gardé le nom.*

**agërmëyounâ** dans *ö s'agërmëyoune* (Il se forme des grumeaux). Voir **gërmëyin** (Grumeau)

**agërmëyouné** masculin, **agërmëyounaille** féminin : grumeleux.

**agia** masculin, **agiate** féminin : adjectif qui qualifie un pain ou une pâtisserie pas du tout levés, lourds, compacts, collants, désagréables à mâcher, contrairement à **afêJe** (Peu levé). Le grand drame c'était quand *lé tourtè\* fërmaJé étion agia* (Quand les tourteaux fromagés étaient comme cela) Voir **tourtè\***

*Les causes d'un tel désastre étaient toujours mystérieuses mais nombreuses : fromage, four, œufs etc. En ce qui me concernait, spongieux ou **agia** je les trouvais toujours délicieux alors que leurs homologues industriels modernes font mon purgatoire sur la terre.*

**agiaille** féminin : aiguillée : la longueur de fil enfilé sur une aiguille nécessaire et commode pour exécuter une tâche donnée.

**agian** masculin : fruit du chêne, gland. Les glands n'étaient plus utilisés dans mon enfance et les porcs n'étaient plus conduits à la glandée dans les bois. Pourtant la deuxième guerre mondiale les remit en usage chez nous *lé Jan lé fazian vrâla pèr fouère lô kafé mē ò ne fazê k'un chéti kaf'nyin* (Les gens les faisaient torréfier : griller comme leurs châtaignes, pour faire leur café, mais ça ne faisait qu'un mauvais petit café)

*Crus, cuits ou torréfîés, les glands des chênes de notre pays ne sont pas mangeables car bourrés de saponines, très amères qui, en outre, font mousser la salive. Notre voisin le Braconnier, qui vivait beaucoup en forêt comme bûcheron et comme braconnier en consommait après les avoir fait germer et bouillir en présence de quelques pierres calcaires. C'était sans doute un peu moins mauvais, mais, si j'en mangeais un peu pour lui faire plaisir, je ne pouvais partager son enthousiasme sans grimacer, ce qui le désolait.*



*Le Braconnier è sa löJe dan la fourâ*

**agnè\*** masculin : agneau **agnêl** féminin : jeune brebis. Voir : **ouaille**  
**agnêlâ** : mettre bas en parlant d'une brebis

**agolâ** : élaguer les branches latérales d'un arbre avec le **volan** (Le croissant : sorte de robuste faucille avec un long manche) **agolâ lé palisse** (Tailler les haies) Il fallait le faire chaque hiver pour qu'elles n'empiètent pas sur les cultures. Donc on coupait branches et ronces bien verticalement à l'aplomb du fossé du côté où il y en avait un et à une distance raisonnable des troncs et des grosses tiges destinées à faire le bois de chauffage, de l'autre côté.

**agöli** sans doute masculin et toujours au pluriel : les débris de végétaux provenant des élagages.

**agolou d'alâ** (Élagueur de peupliers) c'était une profession à part entière, qui était dangereuse et difficile car il fallait grimper le long des troncs sans les blesser pour couper les branches jusqu'à une hauteur considérable pour obtenir des fûts très longs et sans nœud ni

cicatrices.

**agou** masculin : désigne à la fois ce qui s'égoutte et l'endroit d'où ça s'égoutte *l'agou dô feuye* (L'eau qui tombe encore des feuilles quand la pluie a cessé), *l'agou dô tè\*r* (L'eau qui, en année pluvieuse s'accumule entre les sillons et dans les ornières puis gagne les fossés en ruisselets légers mais durables) *l'agou dô échuri* (L'eau qui tombe au bord de la toiture de l'étable pendant la pluie) *l'agou dô mouézin* (L'eau qui tombe de la maison d'habitation) ce qui était rare, car contrairement aux dépendances, leurs toitures étaient bordées de *dale* (Gouttières en zinc)

**agoutâ** : égoutter. *agoute zou* (Égoutte le, fais écouler l'excès d'eau)

**agourôdé** masculin *agourôdaille* féminin : ressemble à : engourdi, désigne surtout la posture accroupie, assis sur les talons ou sur un siège très bas, courbé, recroquevillé sur soi-même, de préférence près de l'âtre et des tisons.

*Cela concerne les personnes, ainsi que les animaux familiers, chats ou chiens qui restaient ainsi prostrés et engourdis, jusqu'à en avoir le poil roussi au coin du feu. Ils dodelinaient même de la tête comme les vieillards à qui ils tenaient compagnie. Et tous ils inclinaient doucement la tête vers le bas jusqu'au moment où ils piquaient brusquement du nez vers le sol d'un mouvement soudain qui les éveillait. Ils relevaient alors la tête et recommençaient.*

Et aussi *kant'ö fouê frê lé z'èzè\* son t'agourôdé dan lé palise* (Quand il fait froid les oiseaux sont immobiles dans les haies, tassés sur eux-mêmes, avec leur plumage gonflé, ébouriffé,) Voir *akafiounâ*

**agoutâ** égoutter : éliminer les dernières traces d'un liquide, par exemple du linge qu'on a rincé, en le tordant Voir *torsâ* ou du fromage blanc qu'on laisse suinter dans la *fésèle* Voir *fërmaJe*

**agrâlan** masculin, *agrâlante* féminin : à la fois aimable, agréable, avenant, beau en parlant d'une personne, mais ce qualificatif était surtout utilisé pour parler des femmes *une fumèle b(éin) agrâlante* (Une femme bien accorte, gentille etc. )

*En ancien français on pouvait dire agrala (flatter) et agraleu (flatteur)*

**agranâ** : 1° : nourrir ou appâter des volatiles avec du grain.

2°: introduire des gerbes dans le batteur de la batteuse. Ce batteur était constitué de barres horizontales qui tournaient très vite autour d'un axe et projetaient violemment les épis contre une plaque métallique : le "contre batteur", ce qui libérait les grains. Ce système pouvait être facilement bloqué par une gerbe mal introduite qu'il était ensuite difficile d'extirper, aussi *le batou chi agrané* (L'ouvrier qui mettait les gerbes dans le batteur était un homme fort expérimenté)

**agranou** masculin : celui qui introduit les gerbes dans la batteuse. Il n'y a pas de féminin, car les femmes ne faisaient jamais ce travail, et il y avait assez peu d'hommes capables de le faire bien *l'agranou* se tenait debout sur une petite tablette fixée à son intention sur le côté de la machine à battre, de façon à ce qu'il ait les mains juste à la hauteur *de la tabyête* (De la tablette sur laquelle on jetait les gerbes à introduire dans le batteur) Il avait la main droite du côté du batteur. *l'apërcHou* (Celui qui lui lançait les gerbes à partir du gerbier) lui jetait les gerbes sur la *tabyête* de manière à ce que la base de la gerbe soit tournée vers lui et les épis du côté opposé, qui était précisément celui de la poulie qui entraînait le batteur et aussi tous les rouages de la machine. Voir *déliou* (Celui qui coupe le lien des gerbes) et *tabyête*

3° *l'agrane b(éin)* (Il mange avec un bon appétit)

***agrandëzir*** : agrandir. *i vëdërian nou z'agrand'zir su la fourâ* (Nous voudrions étendre notre propriété vers la forêt)

***a grape cHa*** expression qui définit une façon de se déplacer à quatre pattes, au ras du sol, pour se dissimuler ou pour progresser dans un passage surbaissé. Cette expression réunit les images de la reptation du chat vers une proie dont il ne souhaite pas être aperçu et celle du cheminement laborieux et maladroit du ***grapâ*** (Crapaud). Voir ***grapôdâ***

***agravé*** masculin, ***agravaille*** féminin : se dit d'un animal qui boite à la suite d'une infection, d'une inflammation, d'un traumatisme ou parfois d'une fatigue excessive. D'une vache qui cheminait en traînant la patte et en posant le pied sur le sol avec appréhension ou avec précaution, on disait ***a l'é agravaille*** On disait aussi aux personnes dont la démarche était perturbée par des chaussures en mauvais état ou inadaptées ***é t'ö ke t'é agravé*** (Est-ce que tu es ...)

***agripâ*** : agripper, saisir très vigoureusement, prendre énergiquement ***agripe te b(ein)*** (Cramponne toi bien :tiens-toi bien) On peut dire aussi ***t(éin)'te b(éin)*** (Tiens-toi bien) ***kan t'le bidë galopë ö f'lë s'agripâ*** (Quand le cheval galopait il fallait se cramponner à son siège dans la voiture, bien sûr)

***agrouâ*** dans ***s'agrouâ*** s'accroupir et rester frileusement ramassé sur soi-même près d'une source de chaleur : une personne ou le feu dans la cheminée (Sans doute d'après ***se grouâ*** (Se nicher sous la couveuse pour les poussins) ***être agroué ô kouin dô fë*** (Être accroupi au coin du feu ) Remarque une nuance ***lé poulë se grouan sou une kourâse*** (Les poussins se nichent sous une couveuse : ils ont l'habitude de le faire) et ***lé poulë s'agrouan sou la courâse*** (Les poussins vont se nicher sous la couveuse : ils sont en train d'y aller)

***agroué*** masculin, ***agrouaille*** féminin : être accroupi, recroquevillé sur soi-même, en quête d'un peu de chaleur.

***agyin*** masculin : aiguillon du bouvier, long bâton pointu dont les bouviers se servaient pour conduire les bœufs soit en ***pigouyan*** (En piquant par petits coups brefs et rapidement répétés) l'animal qu'il fallait stimuler, soit en le plaçant horizontalement devant leur mufler pour les arrêter ou pour leur indiquer différentes manœuvres. Les bœufs étant liés par paire au joug, si on ***pigouyë*** celui de droite, par exemple, il se hâtait davantage et l'ensemble tournait à gauche, ou inversement. En général le bouvier allait devant ses bœufs, posant ***l'agyin*** entre les deux têtes, puis il avançait et les animaux suivaient comme soudés à ce bâton et mus par une force supérieure à la leur. Parfois il posait ***l'agyin*** sur une des deux têtes, l'animal concerné avançait plus vite et l'attelage amorçait un virage derrière le bouvier tout cela sans qu'un mot ne soit prononcé. Parfois, rarement, et sur un ton paisible on entendait prononcer le nom d'un des deux animaux. Voir ***pigouyâ***

*Et ce ballet silencieux et puissant me fascinait car nous avions des chevaux qui se commandaient surtout par la voix ce qui me paraissait moins magique mais beaucoup plus humain*

***ail*** : 1° : il, ***fouë t'ail*** (Fait-il) et la réponse était ***vou'ail*** (Oui-il) alors que oui se

disait *vâ* ou *voui* simplement. De même *méJe t'ail* (Mange-t-il) *vour é t'ail* (Où est-il) qui devenait souvent *voué t'ail*. De même *é t'ail chi* (Est-il ici) *vouail lé chi* (Oui-il, il est ici) Ou encore *ô z'arê t'ail fouê* (L'aurait-il fait) Réponse *vou'ail* (Oui-il) Et au féminin "elle" se dit *êle* par exemple *méJe t'êle* (Mange-t-elle) et la réponse était *vou'êle* (oui-elle) *ô z'arê t'êle fouê* (l'aurait-elle fait) *vou'êle* (Oui elle) *é t'êle chi* (Est-elle ici) *vouêle* (Oui-elle)

À ces formes correspondaient des formes négatives *ô z'arê t'ail fouê* (L'aurait-il fait) et la réponse était *nyin* (Sans doute équivalent de : non-lui) Et au féminin *ô z'arê t'êle fouê* (L'aurait-elle fait) et la réponse était *a nin* (Elle, non) Il y avait des paresseux qui se contentaient de répondre simplement *vâ voui* ou *nin*

En dehors de ces formes surtout employées au cours de questions et de réponse, "il" se disait souvent *le* dans *le fouê le méJe* (Il fait, il mange) et : elle se disait *a* dans *a méJe a bouê* (Elle mange, elle boit)

2° *ail* masculin : œil, mais on faisait sonner la liaison dans *un'ail* (un œil) qui donnait ainsi *une'ail*. On reconnaît cependant le genre de *ail* grâce aux accords : ainsi on dira *l'a une'ail de fêrmé* (Il a un œil de fermé) qui aurait donné *l'a une'ail de fêrmaille* si *ail* avait été féminin. Au pluriel *dô z'ail* (Des yeux la forme possessive il faut dire *mên'ail tèn'ail sèn'ail* (Mon œil, ton œil, son œil) *sé z'ail* (Ses yeux)

*ö me cHë su lé z'ail* (Ça me tombe sur les yeux) : j'ai peine à tenir les yeux ouverts, j'ai envie de dormir.

*lé z'ail li méJan la goule* (Les yeux lui mangent la figure) : il ou elle a de grands yeux. Voir aussi à *goule*

*ê bé le t'a fouê un ail de ralirin* (Eh bien, il t'a fait un œil de loir), à la suite d'un coup bien placé ce qui se dit en français : un œil au beurre noir. En effet le loir, sur sa face blanchâtre a une barre noire sur les yeux.

*lé z'ail alan te pouri dan la tête* (Les yeux vont te pourrir dans la tête) manière délicate de reprocher à quelqu'un de dormir trop longtemps.

*l'ail de la fontane* (L'œil de la fontaine) c'est l'endroit précis où sourd l'eau d'une fontaine qu'il fallait, à cette époque, entretenir particulièrement propre.

*l'ail dô bak* petit trou à l'extérieur de la maison par lequel se vidangeait cet évier rustique, ou encore l'œil de bœuf qui donnait un peu de lumière à cet évier.

En 1170 œil se disait : *vel, pluriel ialz qui n'est pas si loin de nos ail* .

3° Et n'oublions pas *ail* masculin (?) : Ail *Allium sativum*. Et aussi *l'ail a la serpan* qui désignait les différentes espèces de Muscari.

**-aille** cette terminaison indique en général le contenu *kiéraitlle* (Cuillerée) *asiétaille* (Assiettée) *piataille* (Platée) *siaille* (Contenu d'un seau) *koussotaille* (Contenu d'une *kousote*) *fournaille* (Contenu d'un four pour une cuisson) *tombrolaille* (Contenu d'un tombereau) *cHartaille* (Charretée) *brouêtaille* (Brouettée) *balinaille* (Ce qu'on peut porter en une fois avec le *balin*) *cHôdrounaille* (Chaudronnée) *potaille* (Potée) *goulaillle* (Bouchée, de *goule*), *pougnaille* (Poignée) *brasaille* (Brassée) *Journaille* (Journée) *nêtaille* (Nuitée) *sraillle* (Soirée) *mëriênaille* (Période située après-midi) *liaille* (Durée d'une période pendant laquelle on pouvait maintenir des bœufs liés au joug pour les faire travailler) *matinaille* (Matinée) etc.

**aillou** : ailleurs *lé pâ de chi lé d'aillou* (Il n'est pas d'ici il est d'ailleurs) Voir aussi à *étranJe*

**aJe** masculin : axe robuste, en bois, portant tous les composants de la charrue. Voir

**cHâru** C'est la flèche de la charrue.

*En ancien français : haie, du francique : hagja est devenu : age dans les dialectes du Poitou*

**aJase** féminin : pie.

**aJasin** masculin : le petit de la pie. Une chanson très populaire en Poitou dit **ô printan la mère aJase fi son nik dan n'in bouésin** (Au printemps la mère pie fit son nid dans un buisson).

*C'est assez rare car, en général elles préfèrent les cimes des grands arbres. Certaines cependant nichaient aussi haut que possible dans des buissons et les anciens prétendaient que c'était celles qu'il fallait dénicher puis adopter pour obtenir des sujets doués pour parler. En fait, moins craintives que les autres, elles étaient plus sociables et communiquaient plus facilement avec leur maître. Toutes celles que j'ai connues disaient au moins admirablement : merde et l'une d'elles connaissait et répétait le nom de sa petite maîtresse : Suzanne.*

La chanson citée plus haut et appréciée des descendants de nos bons huguenots était un tantinet frondeuse et cherchait à ridiculiser la religion catholique. Elle disait :

**ö nachi un aJasin la pibole**

**ö nachi un aJasin pibolin** (Il naquit une petite pie, **la pibole** étant soit une coccinelle, soit un "flutiau", un pipeau) Et ensuite :

**kan t'l'aJasin u dô z'ale** (Quand la petite pie eut des ailes) eh bien disons pour résumer qu'elle s'envola dans une église (où vouliez-vous qu'elle allât ?) où elle chanta si bien les répons pendant la messe que le curé décida de l'embaucher, et, décence oblige, lui fit faire des vêtements et surtout **dô p'ti kanisin** (Des petits caleçons).

**lé z'aJase son përtou piJâde** (Les pies sont partout noires et blanches) ce qui pouvait signifier, suivant le contexte : tout est toujours pareil partout, où qu'on aille, ou : les choses ne sont jamais ni tout à fait noires ni tout à fait blanches ni tout à fait mauvaises, ni tout à fait bonnes .

**aJé** ou **aJê** est selon BEAUCHET-FILLEAU : l'Érable noir et selon POUGNARD : l'Érable jaspé. D'autre part le père du patoisant Ulysse DUBOIS qui, à Pont d'Épanne vers Mauzé nommait **aJâr** l'Érable champêtre.

Au Lineau : Érable se disait plus souvent **érabye** Mais on entendait le mot **aJê\*** vers Aiript, à quatre kilomètres.

Tout cela est d'autant plus mystérieux que l'Érable jaspé, cité par POUGNARD, aux grandes feuilles trilobées (8 à 12 centimètres) et aux rameaux vert clair striés de blanc est une espèce introduite en 1759. Il faudrait chercher cet arbre dans les haies entre Aiript et Melle. Mais il ne reste plus de haies ! De plus ni BONNIER ni FOURNIER ni DELASTRE n'ont répertorié cette espèce, pas plus d'ailleurs que l'Érable noir.

*En latin impérial: érable se disait acer et en langue populaire acar ces deux mots ne sont pas si éloignés de **aJê\*** ou **aJâr** avec le **J** guttural)*

**aJin** masculin : Ajonc. Ce mot est représenté dans la toponymie locale.

REY dit que, en Poitou, Ajonc se dit jeyou.

L'Ajonc Ulex, Légumineuse, buisson des landes, peut atteindre 1,80 mètre de haut. Il porte une profusion de belles fleurs jaune vif et est armé de fortes épines plus ou moins ramifiées et très vulnérantes. Nous en avons deux espèces : U. Europaeus un peu plus grand et U. nanus à peine plus petit. Europaeus fleurit de février à avril puis à nouveau d'août à l'hiver et nanus de mai à septembre de sorte qu'il y a des ajoncs fleuris toute l'année ce qui fait dire que

*l'ajonc, comme la femme, est amoureux en toute saison (et pique tout autant sans compter que ses graines sont très toxiques)*

**aJênor** sans doute : Agénor, je n'en suis pas très sûr, et voici pourquoi : ce prénom était utilisé dans une phrase malicieuse quand on apprenait qu'une jeune fille manifestement enceinte se mariait. Cela concernait son futur bébé duquel on disait *é bé le s'apëlëra aJênor désiré trotouvenu* (Eh bien il se nommera : Agénor désiré trop tôt venu) mai, comme je n'ai pas eu l'occasion d'entendre cela bien souvent je me demande si ces mauvais plaisants disaient **aJênor** ou **un Jêne öme** (Un jeune homme !)

**akacHâ** : appuyer ou tasser, compacter en appuyant avec les mains ou en piétinant *out'te tu m'akacHe su l'pé* (Enlève-toi, tu m'appuies sur le pied) *tô z'â bé akacHé* (Tu l'as bien, beaucoup, tassé, indiquait qu'on avait trop tassé quelque chose au goût de notre interlocuteur)

**akacHe z'ou** (Tasse le !) cette injonction était destinée à stimuler celui qui peinait à finir le contenu de son assiette. En revanche *tô z'akacHe din bé* (Tu le tasses donc bien) était la constatation que quelqu'un mangeait sans appétit et avalait difficilement.

**akacHé** masculin, **akacHaille** féminin : tassé, tassée.

**akacHe** dans *ö l'é akacHe* ou *ö l'é d'akacHe* (C'est tassé, c'est compact ou, s'il s'agit d'un aliment : c'est lourd, difficile à mâcher et sans doute à digérer ensuite) *ö l'é d'akacHe ö fô ô sourJi* (C'est très compact : il faut le secouer pour l'aérer, le rendre plus lâche). Le contraire d' **akacHe** est **sourJe**

**akafiouné** masculin, **akafiounaille** féminin : deux sens différents : 1° Si il s'agit de linge c'est : chiffonné en un paquet informe.

2° Si on parle d'une personne : c'est être à la fois accroupi, recroquevillé et comme effondré sur soi-même. Cela évoque une idée de relâchement, d'abandon soit sous l'effet de la fatigue soit pour se protéger du froid. Voir *agourôdé* Par exemple *lé vieu s'akafiounan ô kouin dô fë* (Les vieillards se recroquevillent au coin du feu) Voir **cHëminaille** (Âtre, cheminée)

**akailé** masculin, **akayaille** féminin : décanté, déposé en parlant d'un solide qui était en suspension dans un liquide *ö s'é akailé* (Cela a formé un dépôt) cela s'est coagulé, pour le lait caillé par exemple.

**louizête** dit **akazé** et **akaille**

*s'akailâ* : se déposer, se décanter et aussi se tasser *lëse z'ou s'akailâ ê t'an repr(éin)drâ une goulaille* (Laisse le se tasser et tu en reprendras une bouchée, était une invitation à manger encore un peu de quelque chose qui avait été trouvé manifestement bon mais dont on était un peu rassasié) *lé piJin avan méJé une goulaille le rëv(éin)dron kant ö s'ra akayé* (Les pigeons ont mangé une bouchée, un peu, ils reviendront quand ça se sera tassé : quand ils en auront digéré une partie) *i é mi deu troi kösin su le fë t'an mëtrâ d'âtre kant ö s'ra akayé* (J'ai mis deux ou trois bûches sur le feu tu en mettras d'autres quand ça se sera tassé) Se disait aussi **akazé** chez **louizête**

**akëmödâ** : s'accommoder de quelque chose, trouver un arrangement. *ö fëdra bé s'an akëmödâ* (Il faudra bien s'y habituer)

**akëmodan** masculin, **akëmodante** féminin : accommodant, accommodante, celui ou celle qui s'accommode de n'importe quelle situation, et en fin de compte, ce mot signifiait : personnage facile à vivre.



**akërnêyé** masculin, **akërnêyaille** féminin : dérivé de **këрни** (Petit et malingre) avec la notion que cela n'a pas toujours été ainsi : l'enfant, l'animal et même la plante avaient commencé à bien se développer et puis cela s'est dégradé et c'est devenu **këрни** Voir aussi **köti**

**akötâ** 1° : supporter **t'ô z'akötërâ bé** (Tu le supporteras bien, tu résisteras bien)

*Un jour, nous hésitions à annoncer à ma mère, alors âgée de 88 ans, le décès de personnes de sa génération, mais il fallut pourtant bien s'y résoudre. Quand ce fut fait, avec bien des précautions, elle nous répondit dédaigneusement **ché vieu l'akötan pâ** (Ces vieillards, ils ne résistent pas, ils ne tiennent pas le coup)*

2° : soutenir **le pikeur a une pale pë r s'akötâ kant'le kôze** (Le cantonnier a une pelle pour s'appuyer quand il bavarde) Voir **pikeur** et **abourde** et **abourdâ**

Avec **akötâ** l'emploi de l'auxiliaire peut varier selon la personne **i me s'é aköté** (Je me suis appuyé, accoté) Ou encore **i me s'é akötaille** (Je me suis appuyée si c'est une femme qui parle) Dès la deuxième personne c'est plus confus **tu t'é aköté** On disait aussi **tu t'â aköté** (Tu t'as appuyé pour tu t'es appuyé) Et **i nou z'avon aköté** (Nous nous "avons" accoté, pour nous nous sommes accotés) De même **vou vou z'avé aköté** et **le s'avan aköté** (Vous vous "avez" appuyé et ils "s'ont" appuyé) **a s'avan akötaille** (Elles "s'ont" appuyé pour : elles se sont appuyées) Mon Dieu que c'est dur pour les accords !

3° : **akotâ** signifie aussi : barrer le passage des animaux pour les orienter vers la direction souhaitée **akotâ lé bâte** (Barrer le passage aux bestiaux) **akote lé din pë r lé fouéré dévirâ dan chô pré** (Empêche les de passer pour les faire tourner vers cette prairie).

**akotouné** masculin, **akotounaille** féminin : s'il s'agit de fils : très emmêlés, enchevêtrés comme les fils du coton hydrophile médicinal. S'il s'agit des cheveux : crépus. Était aussi employé pour décrire l'état de tissus ou de couvertures usagés devenus pelucheux ou qui boulochent.

**akouâ** dans **s'akouâ** se mettre à couvrir **la nikête va s'akouâ** (La poule naine va se mettre à couvrir) dérive de **kouâ** (Couvrir) **a lé akouaille** (Elle est en train de couvrir) Ce mot était aussi utilisé pour critiquer, voire fustiger quelqu'un qui se laissait aller sans réagir **mê rëste pâ akouaille a chô kouin de fë va din dëfôr** (Mais ne reste donc pas prostrée au coin du feu, va donc dehors)

**dëzakouâ** dans **se dëzakouâ** abandonner sa couvée. Cela pouvait être spontané **a s'é dëzakouaille** (Elle a cessé de couvrir) ou cela avait pu être imposé à une volaille qui avait la détestable manie de couvrir les œufs pondus dans les nichoirs par les autres au risque de les rendre impropres à la consommation **ö fëdra la dëzakouâ** (Il faudra lui faire perdre son envie de couvrir).

**akoubiâ** 1° appairer, regrouper par deux soit des objets identiques ou ayant les mêmes propriétés ou des animaux capables d'unir leurs efforts pour un travail, par exemple des bœufs pour tirer la charrue **pë r métivâ i'avan akoubié la sultane ê la dora** (Pour moissonner nous avons associé **sultane** et Dora, pour traîner la moissonneuse-lieuse, qui était un engin particulièrement lourd). Certains gagne-petit étaient même amenés à faire des associations disparates (un petit cheval et une vache attelés ensemble pour traîner leur faucheuse) Voir **koubiâ**

2° C'était aussi dresser de jeunes bœufs qu'on devait habituer à être liés ensemble au même joug et à qui on apprenait la façon de travailler en les attelant derrière une paire de vieux

bœufs expérimentés. Cette opération était nommée **aKoubiaJe** quand il s'agissait des personnes, l'expression **keu z'akoubiaJe** désignait l'association de gens pour le moins mal assortis.

**dézakoubiâ** séparer des choses ou des animaux qui étaient par deux.

**s'akoubiâ** : s'accoupler pour la reproduction, mais il y avait des termes spécifiques par exemple **Jôlâ** pour la volaille **tôri** pour le taureau et la vache **saillir** pour la jument avec le cheval ou l'âne.

**akoutumâ** : habituer. Et **s'akoutumâ** : s'habituer, s'adapter.

**akoutumé** masculin, **akoutumaille** féminin : habitué **i son pâ kôre akoutumé a l'ère novêlê** (Nous ne sommes pas encore habitués à l'heure d'été)

**akrucHâ** : accrocher, suspendre quelque chose à une certaine hauteur à un crochet par exemple. Voir **ékruçHâ**

**alâ** masculin : Peuplier. On disait **une'alâ** comme on disait **une'u** (Un œuf) Ces deux mots étaient probablement masculins et on faisait cette liaison par euphonie car on disait **cHêlê alâ é kouché** (Ce peuplier est abattu) au féminin on aurait dit **cHêlê alâ é kouchaille** Voir **agolou d'alâ** à **agolâ**

Ce mot était utilisé **ô linâ** comme chez **louizête** mais en bien des endroits on utilisait **poupe poplié poupyé** dérivant tous du latin populus.

Nous n'avions pas de mot pour désigner une peupleraie, il est vrai que nous n'avions pas non plus beaucoup de lieux humides propices à la culture de cet arbre pourtant bien avantageux pour mettre en valeur les terrains plus ou moins marécageux impropres aux autres cultures. Son bois peu résistant, facilement putrescible, mauvais combustible était pourtant apprécié car il se prêtait bien au tranchage et au déroulage pour faire des emballages légers. A la Crêche (79) on en faisait des paniers à beurre dans lesquels les laiteries coopératives des environs emballaient de grosses mottes de beurre de 5 ou 10 kilos.

La croissance de cet arbre est si rapide qu'il suffisait, disait-on, à un père de famille de planter une peupleraie à la naissance de sa fille pour lui assurer une dot confortable le jour de son mariage.

L'origine du mot **alâ** est bien obscure même si peuplier se dit Alamo en espagnol et albéro (Peuplier noir) et alberello (Peuplier blanc) en italien, mais aussi : pioppo nero et bianco. Dans les mêmes milieux mouillés poussait l'Aulne alisaria en latin, dont le nom dérive du francique alisa (Et qui était nommé **vergne** chez nous). Peut-être y avait-il une racine commune pour former les noms de tous les arbres poussant dans les milieux humides ?

**alâ** : aller. **i va tu va le** ou **a va** (Je vais, tu vas, il ou elle va) **i alon vou z'alé** (Nous allons, vous allez), **l'alan** ou **a z'alan** (Ils vont ou elles vont)

**y'iré t'irâ l'ira y'iron vou z'iré l'iran** ou **a l'iran** (J'irai, tu iras, il ira, nous irons, vous irez, ils iront ou elles iront)

**i alê t'alê l'alê i alion vou z'alié l'alian** (J'allais, tu allais, il allait, nous allions, vous alliez, ils allaient)

**i i'anyi tu i'anyi le i'anyi i i'anyirion vou z'anyirié l'anyirian** (J'allai, tu allas, il alla etc.) remarquer les **i** mis là peut-être par euphonie **a l'anyi ô lavou** (Elle alla au lavoir) **l'anyi cHeure dan la palise** (Il alla tomber dans la haie)

**i m'an anyi tu t'an anyi le s'an anyi i nou z'an anyirion vou vou z'an' anyirié le s'an anyirian** (Je m'en allai, tu t'en allas, il s'en alla, nous nous en allâmes,

vous vous en allâtes, ils s'en allèrent). *ö fô ke le s'an alian* (Il faut qu'ils s'en aillent) *ö l'a fiu ke le s'an anyisian* (Il a fallu qu'ils s'en aillent) *ö l'arê fiu ke le s'an anyisian* (Il aurait fallu qu'ils s'en allassent)

*alâ an âre* (Aller en arrière, reculer) *alâ de r'chulin* ou *alâ a r'chulin* (Aller à reculons) *alâ tou cHâ p'ti* (Aller tout doucement) *alâ a la râlette* (Aller avec précaution, en se cachant un peu) *alâ a grape cHa* (Aller à quatre pattes, voir *a grape cha*)

*se n'alâ* (S'en aller) *i m'sé n'alé* (Je m'en suis allé, je suis parti) Qu'on pouvait dire aussi *i m'an n'anyi* (Je m'en suis allé) *le se son n'alé* (Ils sont partis) *fouère n'alâ* (Faire partir, chasser sans violence) *i lé z'é fouê n'alâ* (Je les ai fait partir)

*alan* dans l'expression *avâ de l'alan* :avoir de l'énergie, de la bonne volonté, mettre du cœur à l'ouvrage *l'a de l'alan le fra un bon vâlé* (Il se donne à son travail : il fera un bon domestique)

*albërtâ* et parfois *d'halbërtâ* pousser quelqu'un à agir à se mouvoir à travailler, aiguillonner, stimuler et même houspiller avec les paroles appropriées en de pareilles circonstances *a naréte pâ de l'albërtâ* (Elle n'arrête pas de le houspiller : elle ne lui laisse ni paix ni repos)

*ale* féminin : aile sans autre précision c'est aile d'oiseau

*ale de kalè\** (Aile de noix : la moitié du cerneau ou encore un des cotylédons de la graine qui ressemble, non pas à une aile mais à deux ailes et même, ne lésinons pas : à Une Aigle (impériale, bien sûr!)

Latin : *ala*.

*alërin* masculin : aileron, et surtout une extrémité d'aile, surtout d'oie, avec ses plumes pouvant être utilisée comme plumeau.

*aleurâ* dans *s'aleurâ* traîner, paresser, perdre son temps sur des détails, rêvasser, être indolent *si tu t'aleurê kore i va t'albërtâ mâ* (Si tu traînes encore je vais te stimuler, moi ! Si tu traînasses encore je vais te secouer, moi)

*alinJâ* : allonger.

*s'alinJâ* 1°: s'allonger, s'étendre se coucher. Si quelqu'un disait après le repas de midi *i va m'alinJâ* (Je vais m'allonger cela voulait dire : je vais faire une petite sieste)

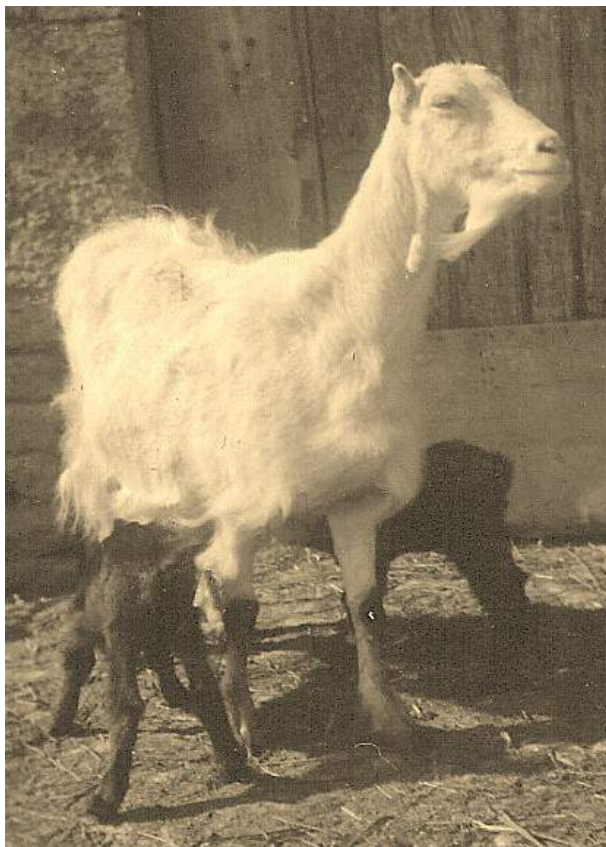
2° : prendre le chemin le plus long *ö talinJera* (Ça allongera ta route) On disait aussi *ö te ralinJera* (Ça te rallongera)

*alpine* ou *cHëbre alpine* (Chèvre alpine) : chèvres de la variété blanche d'une race suisse (la Saanen) réputées pour leur qualité de laitières (1000 litres par an !)

*Elles avaient des cornes longues et fines, bien arquées en arrière. Leurs lacinies étaient très développées (barbillons, appendices cutanés ovoïdes, velus, de la taille d'une grosse olive situés sous le menton, un de chaque côté de la tête à peu près en dessous des oreilles) A l'avant du menton elles avaient une belle barbiche.*

*Elles étaient très sociables et attachées à leur maîtresse et aussi très joueuses. Sur le chemin qui conduisait à la prairie où je les menais paître je tirais parfois leurs petites queues triangulaires qu'elles remuaient alors frénétiquement de gauche à droite, puis elles se retournaient vers moi et se dressaient sur leurs pattes arrière (elles étaient ainsi beaucoup*

*plus grandes que moi) inclinant leurs cornes dans ma direction et se rabattaient brusquement vers moi sans jamais me toucher. Alors, reposées sur leurs quatre pattes elles me tendaient leurs cornes que je saisisais à pleines mains pour des joutes où chacun poussait de toutes ses forces. Elles gagnaient toujours en m'expédiant sur le côté d'une habile torsion de la tête. Alors elles faisaient demi-tour et repartaient avec une rafale de bêlements brefs comme si elles ronchonnaient.*



*La bête blanche a ma mère*

*Certaines étaient dépourvues de corne et il était moins facile de lutter avec elles, mais j'ai quand même eu une bonne copine parmi elles.*

**a m(éin)me** : 1° exprime une idée d'abondance, à volonté *ö n'an a tan k'a m(éin)me* (Il y en a à volonté, il y a tout ce qu'il faut et même davantage) *i'ô pr(éin) a m(éin)me* (J'en prends comme cela vient sans m'occuper de ce qui peut rester, ou :je prends les choses de la vie avec philosophie sans m'occuper de l'avenir).

2° : dans l'expression *être a m(éin)me* (Être sur le point de, ou être en mesure de, ou être en train de faire) *l'été a m(éin)me dô fouère* (Il allait le faire, il pouvait le faire)

**amëlounâ** : rassembler le foin en *mëlin* (Meulons) Voir *avëyâ*

**amëniounâ** : faire assaut de gentillesses et de câlineries auprès d'une personne dont on souhaite obtenir les faveurs, on en parlait avec attendrissement quand il s'agissait d'un enfant mais avec beaucoup d'acrimonie quand c'était un adulte qui se livrait à ces petites manières *a pë tërJou m'amëniounâ* (Elle peut toujours me faire des mamours, sous-

entendu : elle perd son temps) *për se fouér' amëtionâ d'un p'ti drôle on dëzê fouê ami* (Pour obtenir des câlineries d'un petit enfant on disait : fait ami).

**amidin** masculin : amidon. Il s'agissait d'une préparation à base de fécule de céréales qu'on faisait cuire dans de l'eau jusqu'à ce qu'elle devienne incolore : jusqu'à ce qu'elle forme de l'empois d'amidon pour empeser les cols, les poignets, les coiffes etc.

**amidounâ** : amidonner, la chose n'était pas simple car il fallait cuire la fécule jusqu'à ce qu'elle devienne translucide et pas au-delà, sur les flammes des bûches qui flambaient dans l'âtre, en brassant constamment. Pour cela la grand-mère de *louizête* qui était lingère, disposait d'une casserole en cuivre pourvue d'un long manche en fer qui est encore suspendue dans notre cheminée aujourd'hui.

**aminasâ** : en général dans l'expression *ö s'aminasse* (Cela prend forme, cela prend bonne mine, cela promet d'être pas mal) Rarement utilisé sous des formes conjuguées *ö fëdra ô z'aminassâ* (Il faudra l'améliorer) rarement *aminase z'ou din* (Améliore le donc) *louizête* dit *aminöcHâ*

**amitié** sans doute féminin, mais on n'entendait guère ce mot que dans *ö l'é d'amitié* pour évoquer de choses collantes comme nos terres argileuses, mais pas pour évoquer des sentiments. Cependant on employait *ö l'é b(éin) d'amitié* pour parler des animaux, surtout des jeunes, qui n'étaient pas farouches et qui devenaient très familiers.

**amënnâ** ou *am'nâ* 1° soit : amener, soit : apporter *i é amënë lé drôle avec m(éin)* (J'ai amené mes enfants avec moi) *i é am'né a bouère* (J'ai apporté de quoi boire)

2° : mettre bas pour les animaux domestiques *a n'a amënë k'une fê* (Elle n'a eu un petit qu'une fois) Il existait aussi des termes spécifiques pour les différentes espèces d'animaux *agnëlâ* pour les brebis *poulinâ* pour les juments, *vëlâ* pour les vaches *gorounâ* pour les truies *bouziâ* pour les chèvres.

3° : produire pour un arbre fruitier ou une variété de légumes *chête anaille lé pomâ avan b(éin) am'né* qu'on pouvait aussi dire *avan b(éin) douné* (Cette année les pommiers ont donné bien des fruits)

**amôdurâ** dans *s'amôdurâ* : se calmer, s'apaiser, perdre de sa superbe, en rabattre sur ses prétentions *lé Jène mê le s'amôdurëra bé* (Il est jeune mais il se calmera bien) *i la fëré bé ézi a këmou((éin)se a s'amôdurâ* (Je la ferai bien céder : elle commence à se calmer, mais de qui pouvait bien parler ce monsieur ?)

.Voir aussi *s'af(r)éin)Jâ* (Se calmer en s'adaptant soi-même à une nouvelle situation) alors que *s'amôdurâ* c'est aussi se calmer en cédant à des pressions extérieures

*i m'an va te l'amôdurâ* (Je vais te le mettre au pas, proposition qui n'avait rien de tendre et qui précédait de peu *i m'an va te li apouâ ma mou(éin) su la goule* (Je vais lui mettre ma main sur le visage, vigoureusement).

**amoindrezir** : amoindrir, diminuer *ö s'a amoindrëzi* (Cela a diminué) *ö fëdra ô z'amoindrezir* (Il faudra le diminuer) On entendait aussi *apëtütëzir*

**amötiounâ** : rassembler une poudre, une poussière, une farine en grumeaux, en minuscules mottes au moyen d'un liquide.

**amötiouné** masculin, **amötiounaille** féminin : en pâtisserie, désigne ce qui arrive à une pâte mal pétrie ou mal délayée, en cuisine désigne une sauce qui reste grumeleuse, en agriculture désigne une terre irrégulièrement imbibée par la pluie et insuffisamment travaillée et qui reste en petites mottes .On disait aussi **mötiouné**

En 2006, **louizête** arrivant à la gare de Niort demanda au chauffeur de taxi qui la prenait en charge : « Avez-vous eu de la mouillerie ? » Reconnaissant une compatriote il répondit : « guère, même pas de quoi amotiouner la poussière ! » Conversation qui aurait dû être : « **avâ oyu de la mouillerie ? yére m(éin)me pâ pēr amötiounâ la pousière** » (Avez-vous eu de la pluie ? Guère, même pas pour agglomérer la poussière) Voir **möt' yin**

**amuzâ** : amuser **s'amuzâ** (Pour les enfants c'est jouer, pour les plus grands c'est traîner, perdre son temps au lieu de travailler)

**amuzâ cheuk'in** (Amuser quelqu'un, détourner son attention, le faire lanterner, tarder à faire une chose qu'on lui avait promise)

**an** masculin ( ? ): 1° année, dans **a la une an** (L'an dernier : il y a un an à ce jour où je vous parle) **ö l'a une an** ou **ö y'a une an** (Il y a un an, une année s'est écoulée depuis les événements que nous évoquons)

2° Et aussi : en dans **an sé** ou **an de sé** (Par ici, vers soi) et **an lé** ou **an de lé** (Vers là-bas) qui se disait aussi **dë dsé** et **dë dlé** Et dans **an n'â** expression utilisée pour parle du vent **le van v(éin) d'an n'â** (Le vent vient, me semble-t-il, du Nord-Ouest, mais ce dont je suis sûr c'est que cela annonçait un mauvais temps venteux, froid et humide).

**an rëbour** à l'envers.

**anaille** féminin : année. **la boune anaille** (La bonne année) **i vou souëton la boune anaille** (Nous vous souhaitons une bonne année) **a bële anaille** (Pendant toute l'année, tout au long de l'année)

*L'ancien français disait annal qui vient du latin annalis puis du bas latin anualis (qui dure un an, d'une durée d'un an)*

**anbabijölâ** : séduire quelqu'un par de belles paroles pour le tromper.

**ambabiJölou** masculin : enjôleur, ce mot était plus fréquent chez **louizête** qu'au **linâ** où la chose n'existait sans doute pas non plus ! Voir **anböbëlinâ**

**anbâJé** masculin : assemblage de pièces ou d'objets hétéroclites associés de façon maladroite, sans soin ni précautions, peut concerner un échafaudage, une construction, des instruments, mais jamais une association de personnes **ké t'ö ke chel'anbâJé** (Qu'est-ce que c'est que cet attirail) Autant qu'il m'en souviennne c'était une sévère critique de mes plus belles réalisations et une invitation à démonter tout cela dans les meilleurs délais.

**anbelzir** : rendre plus beau ou devenir plus beau pour les personnes, les animaux ou les choses **chelle drolâse s'a tërJou bé anbelzi cHé dërâ tan** (Cette fille s'est toujours bien embellie dernièrement)

**anbiê** masculin (ou prononcé à l'ancienne **anblyê** avec le **l** mouillé) : robuste anneau de lanières de cuir tressées pour fixer le joug à l'aiguille de la charrette tout en lui laissant la possibilité de prendre diverses inclinaisons suivant les positions respectives des bœufs au cours de leurs déplacements. Dans un virage par exemple l'un était forcément un

peu en retard sur l'autre, sur un terrain en pente l'un était un peu plus haut que l'autre, ainsi le joug se trouvait légèrement oblique par rapport à l'aiguille et *l'anbiê* lui permettait d'adopter la position la plus convenable. Voir *onbiê*

***anböbëlinâ*** : enjôler, flatter, tromper quelqu'un au moyen de paroles doucereuses pour l'entraîner dans des opérations douteuses où il sera finalement lésé.

*LALANNE dit : couvrir, envelopper protéger contre le froid ; le mot est attesté au XVI<sup>e</sup> siècle dans les dialectes de l'Ouest et dérive de bobelin (chaussure grossière).*

***anbourail*** masculin : nombril, ombilic, cicatrice du cordon ombilical, un endroit particulièrement surveillé à la naissance des bestiaux et souvent désinfecté à la teinture d'iode. (C'était prudent car ces naissances se produisaient sur des litières plus ou moins souillées d'excréments) Pour les enfants on pratiquait peut être ainsi mais je n'ai jamais été admis à ce genre de cérémonie *louizête s'esuJe lé mou(éin)n a sa devantère su l'ambourail* (Louissette s'essuie les mains à son tablier sur le nombril. Dans cet exemple précis c'est même un peu partout sur son ventre) C'était l'habitude pour les femmes dans les fermes, ce qui transformait cet endroit du tablier en un bouclier crasseux, moyennant, quoi le reste de leurs vêtements demeurait parfaitement propre.

*Ancien français, en 1178 omblil.*

***anbr(éin)nâ*** parfois *anbrénâ* ou *ébrénâ* se prendre les pieds ou les pattes dans quelque chose qui traîne sur le sol, comme une corde, une chaîne, une ronce, un brin de lierre etc.

*Cela arrivait de temps à autre aux chevaux attelés qui se prenaient ainsi les pattes avec les **tré** (Chaînes d'attelage) Dans ce cas le cheval concerné sentait bien qu'il y avait quelque chose d'anormal et que la chaîne lui frottait la patte à un endroit inhabituel. Cela ne lui plaisait pas du tout et le poussait à piétiner pour essayer de sortir de cette situation ce qui ne faisait, en général, qu'aggraver les choses : deux pieds étant bientôt en position anormale et de toutes façon il ne pouvait plus continuer à traîner ainsi l'instrument auquel il était attelé.*

*En général, il se laissait facilement apaiser et il ne restait plus alors qu'à détacher la chaîne et à la repasser à la bonne place sur le côté de l'animal.*

*Il arrivait aussi que son pied soit posé sur la chaîne et il suffisait alors à mon père de dire **ton pié** pour que le cheval lève sa patte et que mon père remette tout en ordre. Quand c'était moi qui conduisait le cheval par la bride et que pareil évènement se produisait, je disais bien **ton pié** mais ce n'était jamais la bonne patte qui se levait et ce n'était qu'au quatrième commandement que se levait le quatrième pied qui était forcément le bon pendant que j'essuyais les commentaires acerbes de mon père au sujet de mes compétences.*

***être anbr(éin)né*** masculin, ***anbr(éin)naille*** féminin : signifie soit avoir les pieds pris dans quelque chose de long et souple qui traînait sur le sol, soit : s'être fourvoyé dans une mauvaise affaire .

***débr(éin)nâ*** ou ***débrénâ*** (Remettre les choses en ordre dans ces situations)

***anbr(éin)nâ*** ou ***ébr(éin)nâ*** signifiait aussi : entraver un animal pour gêner sa marche et empêcher sa fuite ou simplement limiter ses déplacements. Dans ce sens voir ***étravâ***

***ancHâ*** masculin : hanche ou l'os correspondant chez les animaux ***le kru de l'anchâ*** (Le trou de la hanche était une dépression bien marquée chez les vaches située un peu en arrière du gros os de la hanche qui indiquait le dessus de la panse et qui permettait de localiser cette dernière si on devait intervenir en cas de météorisation) Voir ***anfû***

**ancHoutir** parfois **écHoutir** : salir, souiller. **le l'a ancHouti** (Il l'a salie, souillée, déshonorée .Se disait pour raconter qu'un galant avait mis une demoiselle enceinte avant de l'épouser, ou de ne pas l'épouser)

**ancHouti** masculin ou féminin : sale, souillé, usé, abimé en ce qui concerne le linge ou la vaisselle.

**anderse** féminin : dartre, tache cutanée squameuse.

**andrê** masculin : endroit, lieu, localité **le son dô m(éin)me andrê** (Ils sont du même endroit : du même village) **a pâ z'une andrê** (Nulle part)

**a l'andrê** (À l'endroit, dans la position où cet objet doit être et placé de manière à présenter son beau côté)

**âne** féminin : aune, unité de mesure d'une longueur de 1,20 mètre. Elle n'était plus employée mais nous avons encore l'instrument de mesure qui était une règle, sur laquelle étaient marqués quatre intervalles à l'aide de petits clous. Elle servait de **bâtin dô li** voir à **bâtin**

**anë** : aujourd'hui. Voir **në** (Nuit) **ô Jou d'anë** (Au jour d'aujourd'hui, de nos jours, à notre époque).

LALANNE dit : *a né et fait dériver cette expression du latin : **hac nocte** qui viendrait de l'habitude des Germains et des Gaulois de mesurer l'écoulement du temps en comptant les nuits, habitude transmise aux Francs et aux Peuples du Nord.*

**anfiâ** : enfler, se disait aussi **infiâ** voir ce mot

**anfié** masculin **anfiaille** féminin : enflé, gonflé. Se disait aussi **infié** et **infiaille**

**anfiure** féminin : augmentation locale du volume d'une partie du corps traumatisée par un choc, une piqûre de guêpe etc. Enflure de la panse des ruminants atteints de météorisation.

**anfêrmâ** : soit enfermer dans un endroit clos, soit clore un espace, un champ. Se disait aussi **ranfêrmâ**

**aniè\*** masculin : agneau **anièle** féminin : petite brebis, agneau femelle.

**aniëlâ** : mettre bas pour une brebis. Voir **ouaille**

**anlayé** masculin, **anlayaille** féminin : irrité, échauffé, gercé ; Concerne la peau des aisselles, des aines, les commissures des lèvres et éventuellement certaines muqueuses.

**anlayure** féminin : échauffements, rougeurs, suintements variés dans les plis des articulations **louizête** dit **anlêyé** et **anlêyure**

**anpënaké** masculin, **anpënakaille** féminin : gêné, mal à son aise, dans une certaine situation ; gauche, malhabile, au cours de certaines manipulations ; embarrassé, encombré par ce qu'on a sur ses bras ; maladroit, mal dégourdi **anpënaké këm une poule chi a koué un pirin** (Embarrassé comme une poule qui a couvé un oison. Songez au désarroi d'une poule qui a horreur de l'eau en voyant son petit partir à la nage) Ou encore **anpënaké këm une kourâse chi n'a koué k'un poulê** (Embarrassé comme une couveuse qui n'a couvé qu'un poussin : qui se fait toute une montagne d'un rien)



**anportâ** 1° : emporter,

2° : et aussi se faire une blessure où la peau, et la peau seulement, est arrachée. *le s'avanporté le Jênail* (Il s'est arraché la peau du genou ce qui était chose fort fréquente pour les enfants dans les chemins et les cours d'écoles pavées de cailloux, de graviers et de sable grossier. Voir *kouröné*)

**anpouniâ** : empoigner, saisir à pleines mains *le s'avan anpounié* (Ils se sont empoignés, ils en sont venus aux mains, ou parfois simplement : ils ont eu une altercation verbale)

**anpyir** : remplir, pour un récipient et être fécondée pour les femelles Voir *py(ein)* masculin *pyêne* féminin : plein, pleine.

**anrêre** : dorénavant ou d'ailleurs. Ne se disait guère au Lineau, mais une des grand'mères de *louizête* avait importé ce mot de son village aux confins de la Gâtine *t'â mi de l'eule dan ta pouéle pÿr fouére ta frikasaille anrêre tu mêtâ de la grése de goré* (Tu as mis de l'huile dans ta poêle pour faire ta friture dorénavant tu mettras de la graisse de porc, du saindoux)

**anröcHâ** : enfouir le cadavre d'un animal (ne s'emploie pas pour les humains) Dans mon enfance cela ne se faisait plus pour les gros animaux qu'on portait à l'usine d'équarrissage mais il arrivait parfois que, en creusant la terre dans les champs, on trouvait *lé rouJê dô bâte chi avian été anröcHaille* (On trouve les os des animaux qui avaient été enterrés)

**anröcHé** masculin **anröcHaille** féminin : enterré.

**röcHe** féminin cavité naturelle dans les rochers. Voir ce mot.

*Faire un enrochement (enrocher) en Espagne c'est recouvrir d'un tas de pierres. En français c'est protéger quelque chose, par exemple une pile de pont, par un amas de rochers. anröcHâ c'était sans doute : protéger le cadavre par les rochers.*

*Au centre du Poitou (à Rom, Verrière de Lussac, la Chapelle Morthemer, Saint Sauvant etc.) des souterrains ou des cavités naturelles du sol se nommaient : Roche et elles étaient utilisées pour se débarrasser des cadavres d'animaux*

**anrumure** féminin : rhume.

**ansé** vers soi, de ce côté, de mon côté, par ici. Se disait aussi *de dsé* Voir *an lé* ou *de dlé* la bas, de l'autre côté .

**ansi(éin)** ce terme désignait le plus souvent des vieilles personnes, des vieillards légendaires dont on parlait souvent, et qu'on ne pouvait plus voir mais dont les histoires ou les mots nous faisaient rêver le soir à la veillée. Les vieillards encore vivants (mais non moins légendaires) étaient nommés *lé vieu* C'étaient des gens de plus de cinquante ans. On les respectait, on les écoutait, même si, quelque fois, cela était bien contraignant et un peu barbant. En dessous de cinquante ans, ceux qui étaient dans la force de l'âge étaient *lé Jêne* qui attendaient leur tour pour bénéficier du respect (et prendre la direction de l'exploitation)

**antâ** : entier. Voir aussi *ante* (Grefte) *antâ* c'est donc aussi greffer (enter) un arbre.

**ante** greffe. Dans *la prune d'ante* ce terme qui désignait un prunier qu'on ne pouvait reproduire que par greffe (sans doute la prune d'Agen) alors que les autres pruniers que nous avons *prune luma* et *prune d'amour* se multipliaient par leurs rejets.

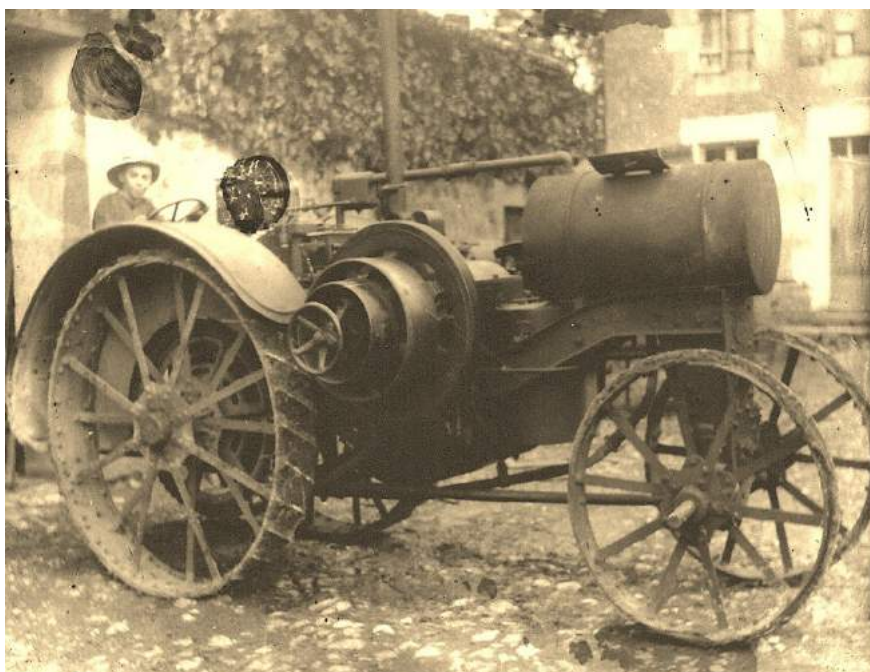
**antouraJe** masculin. Ce mot désignait assez rarement des choses ou des endroits, mais le plus souvent l'ensemble des personnes qui accompagnaient ordinairement une personne ou un événement.

**antre** : entre.

**antredeu** masculin : bat-flanc limitant un *larJe* (Un espace où, dans une étable, étaient attachés un ou deux bestiaux). Ce bat-flanc était fait de deux solides montants verticaux réunis par des planches.

**antremi** : parmi, entre deux choses, entre deux périodes *ö n'an a cheuke z'un de meur antremi* (Il y en a quelques-uns de mûrs parmi les autres)

**antreprise** féminin : 1° : entreprise, désignait l'action d'un entrepreneur et le plus souvent : l'entrepreneur de battages qui à la saison allait de ferme en ferme avec son énorme tracteur Titan qui remorquait sa machine à battre les céréales.



Ce bon vieux tracteur Titan, un diesel dont il fallait chauffer le cylindre avec une lampe à souder avant qu'il ne consente à démarrer et qui nous offrait ensuite, à longueur de journée le bruit d'énorme' grosse caisse des percussions des musiques modernes encore à venir

2° : Et, le plus souvent, une action que l'on mettait en œuvre et qui soulevait dans *l'antouraJe* des commentaires fort pessimistes *keu z'antreprise* (Quelle entreprise : quel bazar, quel foutoir)

**antrëpr(ëin)dre** : entreprendre.

**anuaJâ** dans *s'anuaJâ* se couvrir de nuages, s'ennuager *ö s'anuaJe tou py(ëin)*

*ö va v'ni une rabâtaille d'éve* (Le temps se couvre de beaucoup de nuages il va venir une grande quantité de pluie)

*anvayâ* : envoyer et aussi, chasser, faire partir *anvaille din té poule de la mouézin a z'avant kore cHié sou la tabye* (Chasse donc tes poules de la pièce principale de la maison, elles ont encore déféqué sous la table) Elles revenaient à la première occasion à cause des miettes et des différentes choses que laissait tomber la cuisinière. On pouvait aussi dire *fouére nalâ* voir à *alâ*

*anviou* masculin, *anviouze* féminin : envieux et aussi, jaloux.

*anyiye* féminin : anguille. C'est sans doute à rapprocher du mot français, mais cela évoque le mot *iyî* (Glisser) car Dieu sait avec quelle facilité une anguille vous glisse des mains.

*apachêtâ* : emballer, de *pachê* (Paquet) *k'man é tu apachété* (Comment es-tu emballé) disait-on aux enfants pour souligner qu'ils s'étaient habillés n'importe comment. Voir aussi *rapachêtâ*

*apan* masculin : surface en pente d'un toit ou d'un terrain, toute déclivité d'une surface *ö l'é t'a l'apan* (C'est du côté de cette pente ou sur cette pente).

*apareil* système utilisé pour la récolte des céréales quand on les fauchait avec une faucheuse, machine traînée par deux chevaux portant une forte scie latérale actionnée par les roues de l'engin *l'appareil* consistait en un ensemble de lames en bois disposées derrière la scie, perpendiculairement à cette dernière. Les tiges de céréales coupées tombaient sur *l'appareil* et elles étaient retenues dessus jusqu'à ce que le conducteur les libère au moyen d'une pédale qui couchait les lames contre le sol.

Les tiges formaient alors des petits tas nommés *Javê* qu'on ficelait ensuite avec un lien en paille pour faire la gerbe.

Avant 1938 les paysans avaient adopté les moissonneuses-lieuses qui coupaient, ficelaient, et finalement fabriquaient entièrement les gerbes. Vint la guerre et la ficelle, faite de *Sisal*, d'origine mexicaine, ne fut plus importée et il fallut bien revenir à la faucheuse avec *l'apareil* ce qui nous permit de participer aux bonheurs de la vie agreste des anciens temps. Voir *fisèle*



*L'apareil* derrière la scie de la faucheuse

**apasiantâ** : calmer un animal, faire prendre patience à une personne *apasiente te din* (Calme toi donc)

**apâtâ** : manger avec appétit, souvent dans l'expression *l'apâte b(éin)* (Il a très bon appétit)

**apërcHâ** : 1° : approcher ou se rapprocher *apërcHe te din de m(éin) ö fra de la piase përlé z'âtre* (Approche toi donc de moi cela fera de la place pour les autres)

2° : *apërcHé din* peut aussi être employé pour inviter quelqu'un pour faire une visite immédiatement, à l'instant même, sur son chemin, tout près *apërcHé din vou bouêré bé un kö méJré bé une poume* (Approchez donc, avancez jusqu'à la maison, ou : entrez donc, vous boirez bien un coup, mangerez bien une pomme) Remarquons ici, dans cette forme d'invitation qui ne s'adressait qu'à des intimes, un léger humour indiquant le peu de choses qu'on était censé offrir

3° : *apërcHé me din une cHâre* (Apportez moi donc une chaise.

4° : En ce qui concernait les juments pendant la période où elles étaient fécondables et toléraient la présence de l'étalon on disait *a l'é cHâde a se lêse apërcHâ* (Elle est en chaleur : elle se laisse "approcher")

*Un de mes camarades me donnant des nouvelles du pays voulut un jour (avec discrétion et délicatesse) m'annoncer qu'une fille de notre village se trouvait enceinte sans avoir été épousée en me disant simplement a s'é lêsaille apërcHâ* (Elle s'est laissée approcher). L'expression n'était pas commune car la chose était rare, néanmoins je n'eus pas besoin d'autres explications pour comprendre.

**apërcHou** masculin, littéralement : "approcheur", celui qui, sur le gerbier approchait les gerbes sur la tablette de la batteuse pour qu'elles soient à la disposition de *l'agranou* qui les enfournait dans la machine. Voir *agranou*

*Il fallait lui associer des gamins pour un travail facile. Une des premières fois qu'on me donna ce rôle, je devais prendre les gerbes, les unes après les autres, couche par couche dans l'ordre inverse de celui qui avait présidé à la confection de l'ensemble du gerbier et les pousser aux pieds de notre voisin, le Braconnier, qui était l'apërcHou et restait à proximité de la batteuse sur laquelle il les mettait, dans la bonne position pour l'agranou et à un rythme très régulier pour ne pas encombrer la tablette. Quant à moi, je tournais autour de la maille (Gerbier) passant les gerbes dans l'ordre où elles se présentaient. Je trouvais bientôt commode d'approcher des gerbes à toute vitesse de manière à en faire un tas auprès du Braconnier ce qui me permettait de me réserver ensuite des instants pour me reposer ou rêvasser. Mais, du coup, je compliquais beaucoup la tâche de mon compagnon qui devait piocher dans mon tas et démêler les gerbes que j'avais souvent empilées en désordre.*

*Il était très taciturne et ne me fit aucun reproche. Au deuxième amoncellement que je fis il prit non point la gerbe de dessus, mais celle qui était tout à fait en dessous de mon tas et comme il était d'une force peu commune il en souleva toutes les gerbes ensemble qui s'écroulèrent par-dessus le bord du gerbier, jusque sur le sol. Tout ce que j'avais fait était à refaire et je n'eus pas besoin d'explications complémentaires. Je me mis, à partir de cet instant, à travailler au même rythme lui.*

**apêsâ** : rapiécer, réparer un tissu avec des pièces. On disait aussi *rapêsâ* Voir *pêse* (pièce)

**apësi** (Endroit où un vêtement, un tissu a été rapiécé)

*apésé* masculin *apésaille* féminin : Rapiécé, rapiécée

**apëyâ** ou *s'apëyâ* ou *se rapëyâ* se garnir d'une couverture végétale composée presque exclusivement de Graminées, et pour un terrain nu : évoluer vers la prairie. Voir *pëille*

**apianëzir** : aplanir.

**apilâ** ou *apilotâ* : mettre en tas, amonceler. Voir *pilö* (Tas)

**apirail** masculin : utilisé surtout dans *avâ un boun'apirail* (Avoir un solide appétit et, par conséquent une solide constitution jointe à une franche jovialité) .Autrement le mot le mot ne servait que quand on faisait *boucheri* (Immolation et cuisine du cochon de la ferme) *l'apirail* réunissait alors le début des appareils digestif et respiratoire peu consommés *le gorguënë\** (L'œsophage et la trachée) que l'on jetait toujours, *la pire mole* (Poumons) qui trouvait peu d'amateurs et *l'êstouma* (Estomac) qu'on offrait aux chiens.

**apouâ** : poser quelque chose quelque part *chêl'ëzè\** *s'é apoué su le bassail* (Cet oiseau s'est posé sur le seuil) *tu pë t'apouâ su m(éin)* (Tu peux prendre appui sur moi) qu'on aurait pu dire également *tu pë t'akotâ su m(éin)*

*i pë pu m'apouâ su mon pé gâcHe* (Je ne peux pas m'appuyer sur mon pied gauche, parce que ça me fait mal ) Ou encore *i pë pu apouâ mon pé gâcHe* (Je ne peux plus poser mon pied gauche, toujours à cause d'une douleur, à exactement le même sens) Malgré la ressemblance *apouâ* ne signifie jamais : appuyer, qui se disait *akacHâ*

*i va t'apouâ ma mou(éin) su la goule* (Je vais t'appuyer ma main sur la figure : je vais te coller une gifle) Ce n'est pas utilisable pour le pied car il fallait dire *i va te foute mon pé ô chu* (Je vais te foutre mon pied au cul)

**apou(éin)tâ** : tailler en pointe, aiguïser la pointe d'un instrument

**aprâ** : 1° : après *lô drôle a néchu aprâ sa seu* (Leur garçon est né après sa sœur)

2° : être occupé à, ou être en train de *l'é aprâ fumorJâ* (Il est en train d'enlever le fumier de l'étable) *l'été aprâ méJâ une goulaille* (Il était en train de manger un peu, une bouchée)

3° : Dans certains cas *aprâ* peut indiquer qu'une action se passe contre ou sur quelque chose. Témoin le dialogue suivant :

- *k'a t'ail a brayâ de m(éin)me* (Qu'a t' il à pleurer ainsi ?)
- *i' étion aprâ mintâ la barJe* (Nous étions en train de faire le tas de foin)
- *ê l'a asayé de mintâ aprâ l'écHale* (Et il a essayé de monter à l'échelle)
- *ê pi le s'a foutu a bâ* (Et puis il s'est fichu par terre)
- *é bé s'é t'ail fouê dô mâ* (Eh bien ! S'est-il fait mal ?)
- *ny'in mê l'a t'oyu une boune kalote* (Non mais il a eu une bonne gifle)

4 : °Ce mot est aussi employé pour indiquer qu'une action (voire une agression) est dirigée contre quelqu'un *ton cH(éin) é t'aprâ mé cHëbre* (Ton chien est après mes chèvres : il les poursuit) *l'é tërJou a virounâ aprâ lé kötyin* (Il est toujours à tourner autour des jupons, s'il s'agit d'un enfant c'est qu'il ne quitte pas les femmes de la maison, si c'est un adulte, c'est un coureur de jupons)

**aprâse** dans : *être aprâse* éprouver une gêne respiratoire d'origine pathologique (emphysème, bronchite etc) être oppressé

*mon père chi étê asme étê souan aprâse* (Mon père qui était asthmatique était souvent oppressé) Il calmait ses crises d'asthme en respirant de la fumée de feuilles de *Datura stramonium*, (Solanacées), médicament commercialisé en pharmacie sous le nom de Poudre LEGRAS qui contenait de la poudre de feuilles avec un peu de salpêtre, lequel favorisait la combustion en faisant des minuscules feux d'artifice. Quand les crises étaient plus graves il se faisait des injections sous-cutanées de produits mystérieux (éphédrine, adrénaline, etc.) et ceci en plein champ assis sur un tas de foin ou sur sa charrue avec toute l'hygiène qu'on devine et pourtant sans jamais avoir eu d'infection. Cela lui détruisit pourtant les reins et, comme en plus il s'était fait un devoir d'inhaler des gaz de combat en 1918 il ne fit pas de vieux os .

**âpre** masculin ou féminin peut signifier soit ardent , courageux au travail et aussi : pas commode en affaires, comme on dit : âpre au gain.

**aprê** masculin : préparation des festivités de la noce chez la future mariée.

*Les adultes préparaient les repas : les hommes installaient les tables géantes sur les bërçHê* (Tréteaux), chauffaient le four, entretenaient les feux de cheminée allaient puiser toute l'eau nécessaire et bavardaient. Les femmes plumaient des quantités de volailles, élaboraient les nombreux plats, les gâteaux et surtout ces innombrables tourteaux fromagers qui seraient distribués à tout le monde et particulièrement aux enfants des écoles (car il y avait école le samedi ) tout le long du parcours de la noce, (parcours qui se faisait traditionnellement à pieds de chez la mariée à la mairie) Et ces dames bavardaient aussi car la noce était une occasion de rencontrer des gens que l'on ne voyait pas tous les jours et de faire le point sur l'évolution des familles et des fermes.

*Les jeunes décoraient la grange ou le hangar où auraient lieu les repas et le bal : ils tendaient des draps blancs sur les murs puis y disposaient des guirlandes de lierre et de clématites dans lesquelles se mêlaient des fleurs des champs et des jardins. Et ils faisaient une couronne énorme avec ces guirlandes suspendues derrière l'endroit où seraient assis les mariés. Puis ils recouvraient de nappes blanches les planches sur les tréteaux pour les repas. Et enfin, et surtout, faisaient connaissance de leurs cavaliers et de leurs cavalières ainsi que des menues privautés que pouvaient autoriser de telles festivités.*

**apr(éin)dre** : apprendre.

*i'apr(éin) t'apr(éin) l' ou a l'apr(éin) i'aprënon vou z'aprënë l' ou a l'aprënan* (J'apprends, tu apprends, il ou elle apprend etc.)

*i'aprënë t'aprënë l'aprënë i'aprënon vou z'aprënié l'aprënian* (J'apprenais, tu apprenais etc.)

*i'apr(éin)dré t'apr(éin)drâ l'apr(éin)dra i'apr(éin)dron, vou z'apr(éin)dré l'apr(éin)dran* (J'apprendrai, tu apprendras etc.)

*i'é apri t'â apri* etc. *l'avan apri* (J'ai appris, tu as appris etc. ils ont appris)

*i'ô z'apr(éin)yi t'ö z'apr(éin)yi l'ô z'apr(éin)yi i'ô z'apr(éin)yirion vou z'ô apr(éin)yirié l'ô apr(éin)yirian* (Je l'appris, tu l'appris, il l'apprit, nous l'apprîmes etc.)

*ö l'arê fiu ke l'apr(éin)yisian* (Il aurait fallu qu'ils apprennent)

*tè\* ö t'apr(éin)dra sale drôle* (Tiens, ça t'apprendra, sale gosse) c'était la "dédicace" orale, mais habituelle d'une paire de gifles.

**apréât** dans *s'apréât* se faire une belle toilette avec les vêtements des jours de cérémonie *apréte te din ö fëdra s'an alâ bétou* (Prends tes beaux vêtements il faudra partir bientôt)

*i m'apréte a ö fouére* (J'étais sur le point de le faire).

**aproprëzir** : rendre propre, nettoyer un vêtement, une pièce de la maison, ou n'importe quelle partie de l'exploitation et même débroussailler un terrain.

*s'aproprëzir* (Mettre des vêtements propres, présentables pour aller en ville faire des courses ou pour aller faire des visites. C'est différent de *se cHanJâ* (Mettre ses habits de cérémonie pour diverses occasions festives, y compris les enterrements)

**apti** masculin : appétit, qu'on retrouvait parfois dans *boun'apti* (Bon appétit) mais ce mot désignait en général la Ciboulette, *Allium schoenoprasum*, ou la Ciboule, *Allium fistulosum*.

**apyin** masculin : aplomb. *mê din cHêle tabye d'apyin* (Mets donc cette table d'aplomb : arrange-toi pour que ses 4 pieds portent sur le sol) *ö l'é pâ d'apyin* (C'est bancal)

*être d'apyin* (Être d'aplomb, être en équilibre, être dans un état de stabilité)  
Quand on utilisait cette expression au sujet d'une personne qui avait été malade, on disait *ö l'é d'apyin avoure* (Oh ! Il est d'aplomb, maintenant) cela indiquait qu'il avait retrouvé la santé.

*avâ de l'apyin* (Avoir de l'aplomb) signifiait : avoir une audace proche de l'effronterie dans ses propos *ê bé mon fi d'yarse t'â de l'apyin* (Eh bien mon fils de garce, tu as du toupet)

**aracHâ** : arracher.

*aracHou de dan* (Arracheur de dents : dentiste) *mantou këm un aracHou de dan* (Menteur comme un dentiste) allusion au classique : « *ça ne vous fera pas mal.* » à une époque où l'anesthésie était encore un art rudimentaire. Il était exceptionnel que l'on aille consulter un dentiste bien que les dents gâtées et douloureuses aient été fréquentes et que de nombreux vieillards finissaient à peu près complètement édentés, mâchant sur leurs gencives et quelques chicots noirâtres dont le fumet gâtait fâcheusement leurs embrassades.

*s'aracHâ* : déguerpir *aracH'te d'chi* (Arrache-toi de là) fous moi le camp ou *aracH'te dô cH'min* (Enlève toi de mon chemin) ne reste pas sous mes pieds.

**aramir** ou parfois *aromir* faire céder, faire obéir au moyen d'une distribution de coups, par une correction et, dans ce cas, avec utilisation de *rame* (Rameau légers et souple) qui était tout à fait envisageable, (d'où l'étymologie !) Voir *rame*

Aussi : faire céder, faire obéir un animal ou une personne indisciplinés par sa seule autorité et sans violence

*tô z'aramirâ bé* (Tu en viendras bien à bout, en parlant d'un travail difficile) Voir *dâre*

**arantâ** : prendre ou mettre un bien en viager .

**arantêlê** féminin : toile d'araignée, mais araignée se disait *iragne* Voir ce mot *arantêlâ* (Enlever les toiles d'araignées)

Ce mot rappelle le latin *aranea tela*, mais *aranea* a donné d'abord *araigne* et *iraigne* qui désignait la toile et qui n'a désigné l'animal qu'à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle.

**arasâ** : harasser, fatiguer à l'extrême, quand il s'agit d'une activité ou d'un travail, énerver, soûler, casser les pieds quand il s'agit d'une personne et particulièrement d'un enfant *tu m'arase* (Peut bien être traduit par le français : tu me fatigues, et, de toutes façons, il était préférable d'aller jouer ailleurs) *i sé arasé* (Je suis très fatigué.) Voir *kërvé*

**arbyin** masculin : furoncle.

**ardilâ** masculin : terre argileuse, champ argileux. Terre lourde qui adhérait fortement aux outils ou aux charrues, on en disait *ö l'é une tè\*r chi é d'amitié* (C'est une terre qui est d'amitié, comme on dit en français d'une personne qui témoigne d'une amitié trop exubérante et intempestive qu'elle est collante) *l'ardilâ dô pou(éin) perdu étê bin përlé topîne* (Le champ argileux nommé : le pain perdu était bon pour la culture des topinambours)

**ardile** (Argile)

**ardilou** masculin, **ardilouze** féminin : argileux, argileuse.

Au XVI<sup>ème</sup> siècle argile se disait *ardille*.

**ardi** : hardi ! Dans cette formule d'encouragement *ardi t(éin) bon* (Hardi tiens bon) *ardi pëti* (Hardi petit) expression pour dire que quelqu'un faisait quelque chose en y mettant beaucoup de cœur et d'enthousiasme *a lô z'a mënë ardi pëti* (Elle a conduit cela avec un sacré dynamisme)

**ardivêle** féminin : barre de fer qui soutient une porte ou une fenêtre et qui s'articule sur le gond .

**ardou** masculin : irritation cutanée des chevaux vers le bourrelet ou le canon qui poussait l'animal à se gratter en se frictionnant les pattes l'une contre l'autre, et au cours de ce mouvement le sabot heurtait le sol ou le bat-flanc à un rythme très rapide, généralement le soir ou la nuit dans l'écurie. Et cela durait longtemps! C'était un des bruits de la ferme qui m'inquiétait et troublait mon sommeil, aussi, du fond de son lit quelqu'un disait *ö l'é la Jman chi a de l'ardou* (C'est la jument qui a de l'irritation aux pattes) et comme cela ne me paraissait pas grave je pouvais me rendormir, mais d'autres bruits venaient bientôt m'alerter, pour les connaître voir *bôlâ* et *ralirin*

**âre** masculin ou féminin : 1° : pour les fruits ou les aliments : de saveur amère et astringente. *përyin âre* (Petites poires de saveur extrêmement âcre et très astringentes, et inconsommables sauf quand les premières gelées les avaient rendues blettes, mais elles n'étaient pas très bonnes non plus comme cela, sauf pour les oiseaux et les enfants. En revanche elles permettaient de faire un poiré délicieux, la fermentation détruisant l'amertume.

2° : Pour la peau, *âre* (Rêche, rugueux, râpeux) *avâ lé mou(éin) âre* (Avoir les mains avec une peau rugueuse, et cela arrivait souvent à mes parents à cause du contact quotidien avec la terre humide et froide au cours des récoltes de pommes de terre et de topinambours qui se faisaient à mains nues )

Pour les tiges des foin ou des céréales *âre* signifie : sec et cassant *lé bié son âre* (Les blés sont trop secs et ce n'était pas une bonne nouvelle car ils étaient alors trop murs, la

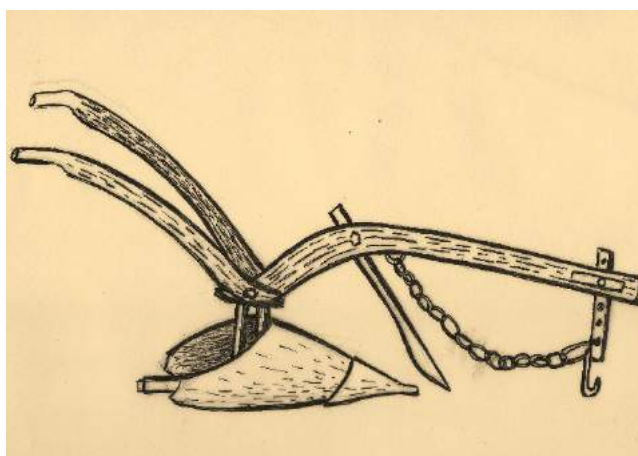


paille rude au toucher se brisait facilement et les épis s'émiettaient littéralement à la moindre manipulation et une bonne partie de cette maigre récolte de grains ridés serait perdue dans le champ

**ârezir** : rendre ou devenir rugueux ou trop sec.

3° : **âre** : arrière **allâ an âre** (Aller en arrière, donc : reculer, qui se disait aussi **rechulâ** Voir **dâre** (Derrière) **pëzâ an âre** (Peser en arrière) se disait d'un véhicule trop chargé à l'arrière ce qui le faisait s'incliner vers l'arrière et, par conséquent, se relever de l'avant, élevant les bras entre lesquels était attelé le cheval. Les bras étaient retenus sous le ventre du cheval par la sous-ventrière et ce mouvement du véhicule soulevait le cheval dont les appuis étaient alors mal assurés et il avait alors beaucoup de peine pour traîner le véhicule **tirâ an âre** (Tirer en arrière : ne pas mettre d'allant dans son travail) Qui se disait aussi **tirâ ô chu**

**arè\*** masculin, parfois **arô** araire, très ancienne charrue sans roue avec des mancherons et un axe (age) portant de l'avant vers l'arrière : une barre verticale qui servait à régler la hauteur de l'attelage (qui déterminait par conséquent la profondeur du labour) puis un coutre (Couteau vertical) puis un soc en fer de lance soudé devant un versoir arrondi en dessus. Cet outil était traîné par un seul cheval, il défonçait la terre mais ne la retournait pas comme la charrue



On s'en servait encore pour remuer la terre près des ceps de vigne ou pour soulever les sillons de pommes de terre dont il fallait quand même terminer l'arrachage à la fourche mais c'était alors beaucoup, plus facile.

**ar(éin)Jeman** masculin : arrangement, dans l'expression **être b(éin) d'ar(éin)Jeman** (Être bien d'arrangement, être une personne de bon caractère avec qui il était facile de s'entendre)

**arétâ** : arrêter, interrompre un mouvement, une action **l'arête b(éin)** ou **a l'arête b(éin)** (Il ou elle arrête bien) en parlant d'un animal : il garde bien son calme, il reste docile et on peut facilement le conduire, le manipuler, lui prodiguer des soins .

Rarement utilisé en parlant des personnes sauf pour se livrer à des allusions douteuses, voire graveleuses, sur les dispositions de certaines dames à tolérer les avances des messieurs.

**argagnase** ou **argagnin** toujours au pluriel : menstrues, règles, ce mot n'était pas convenable car on le suspectait de provenir de quelque argot de citadins de mauvaise

réputation.

*BEAUCHET* le cite en précisant que cela voulait dire guenilles *Était ce en rapport avec les serviettes hygiéniques de l'époque qui étaient plus que rudimentaires.* *LALANNE* le cite avec cette définition : *le mois des femmes.*

Voir *afouère* plus facilement utilisable.

**argalise** féminin : réglisse. Se disait aussi *r'galise* Voir détails à ce mot.

**arikötâ** faire les choses de mauvais gré, protester. *ö l'a bé ariköté un p'ti mē ö s'é fouê kan m(éin)me* (Ça a bien protesté un peu mais cela s'est fait quand même) On notera là une façon de s'exprimer assez courante. On n'a donné aucun nom et on n'a pas utilisé de pronom personnel concernant celui ou celle qui est en cause et on restait dans l'indéfini aussi pour la chose qui a été faite, et tout le monde pouvait comprendre parce qu'aucun doute n'était possible. *si l v'lan li fouère agölâ sé z'oumè\* pēr pāsâ lô fil le pouré p'tét'bé arikötâ* (Si ils veulent lui faire ébrancher ses ormes pour faire passer leur ligne électrique, il pourrait peut-être bien être difficile à convaincre)

**arikötié** masculin : personnage qui n'est jamais d'accord, qui discute et proteste à perte de vue et dont, finalement on ne peut rien tirer.

**arimâ** toujours utilisé dans une proposition négative *ö s'arime pâ* (Ça ne convient pas, ça ne se fait pas, ça ne s'accorde ni avec le bon goût, ni avec les conventions en usage, ni avec les habitudes du village ou de la famille) Quelque fois on soulignait la gravité de la chose en insistant *ö s'arime poué r(éin)* (Ça ne convient pas rien, pas du tout) *ö s'arime pâ k'une fumêlé sorte san son byin* (Il n'est pas convenable qu'une femme sorte sans sa coiffe) Voir *byin*

*Peut on y voir une parenté avec : rime et rimer ? Voir rimâ*

*Dans les temps des histoires aux veillées on racontait qu'un marquis d'un village voisin en voyage avec un domestique à la fois cocher et palefrenier avait du s'arrêter pour déjeuner dans une auberge ou, par exceptionnelle bienveillance il admit son serviteur à sa table. On leur servit d'abord un saucisson entier où le cocher se découpa un morceau fort épais. « Non, Firmin, dit le marquis, il faut se couper des tranches très fines : c'est bien meilleur. » Et comme il joignait le geste à la parole, Firmin répondit, en regardant ces rondelles qui n'étaient point en harmonie avec son appétit « ö s'arime pâ kē le vâlê méJe ôsi bin kē le mouétre » (Il n'est pas convenable que le domestique mange aussi bon que le maître) Et il continuait à manger ses morceaux confortables pendant que son maître dégustait ses tranches translucides.*

**arivâ** : arriver.

**arive** (Arrivée, destination) *ö ne t(éin)dra pâ Jusk'arive* (Ça ne tiendra pas jusqu'à l'arrivée en parlant soit d'un chargement défectueux soit d'une pressante envie de chier ou de toute chose susceptible d'écroulement ou d'échec avant d'atteindre le but ou l'endroit de sa destination,) *i avon pâ été Jusk'arive* (Nous ne sommes pas allés jusqu'à destination, nous nous sommes arrêtés avant)

**arnachin** masculin, souvent pluriel : harnachement de mauvaise qualité et mal bricolé et par extension accessoires, vêtements, ou même parties externes du corps (seins, fesses, ventre etc.) embarrassants, voir grotesques ou ridicules

*louizête* conte l'histoire d'une camarade un peu forte obligée au cours d'une excursion lointaine de passer une nuit dans un lit de camp étroit dont elle débordait largement qui disait

à ses voisines **atënë ki r(éin)Je mé z'arnachin** (*Attendez que je range mes appas, détail dont elle s'amusait, ou feignait de s'amuser, elle-même*)

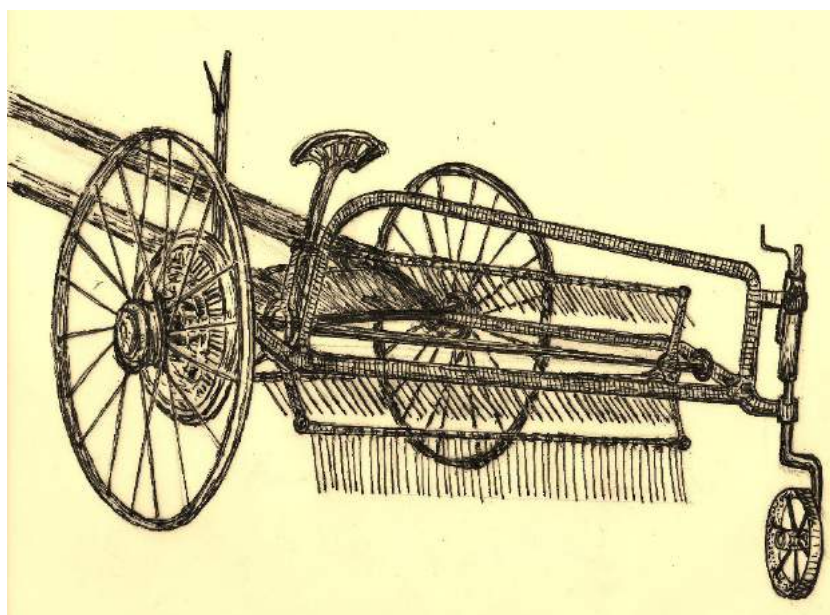
**arné** ou **harné** masculin pluriel : harnais, ensemble des pièces de cuir qui équipent le cheval attelé.

*Bien que leurs noms soient fort voisins en patois et en français, je ne puis m'empêcher de les évoquer tant je trouvais belles ces lourdes pièces de cuir lustrées par des sueurs centenaires* **la bride** avec mors, muserolle et oeillères **le kolâ** collier qui était appuyé sur les épaules et sur lequel portait tout l'effort de la traction **la sêlête** sorte de bât en cuir, armé de bois et rembourré de crin dont les lanières de cuir entouraient les bras du véhicule et par laquelle le cheval supportait sur son dos tout le poids du véhicule (normalement très faible si le chargement était bien équilibré) **la souvantriére** qui, passant sous le ventre fixait la sellette et empêchait au véhicule de basculer en arrière si **ö pëzê an âre** (Si le poids du véhicule pesait vers l'arrière quand c'était trop chargé en arrière) **le rechuleman** avec la croupière, qui passant derrière la croupe de l'animal lui permettait de pousser le véhicule à reculons... et quelques autres bricoles.

**arondâ** se disait aussi **aranda** : travailler le foin juste coupé et à plat sur le terrain, déjà un peu sec avec **l'arondeuze** (Râteau faneur) qui mettait le foin **a ronde** ou **a rande** (Elle prenait les andains pour en faire une sorte de rouleau) C'était aussi pour finir de le mieux sécher car il était ainsi moins en contact avec l'humidité du sol.

**arondé** masculin **arondaille** féminin : (Mis à **ronde** ) **un f(éin) arandé** (Un foin ainsi travaillé) **une luzerne arandaille** (Une luzerne ainsi roulée par la machine) **louizête** distingue **lé pti z'andin** (Foin juste coupé et encore à plat sur le sol) et **lé gran z'andin** (Foin roulé en boudin qui correspond à mes **ronde** )

**arandeuse** féminin : grande machine traînée par un cheval, portant trois ou quatre longs râteaux horizontaux que le mouvement des roues faisait tourner autour d'un axe et qui ramassaient les andains (foin coupé laissé à plat sur le sol par la faucheuse) soulevant le foin et le roulant en un long boudin peu compact **la ronde** qui se développait en spirale sur toute la surface du champ, depuis l'entrée jusqu'au centre.



**arou** masculin : homme peu fréquentable, tout à fait désagréable. Ce n'était pas une

insulte qu'on avait coutume de jeter à la figure des gens, mais un terme pour qualifier une personne dont on parlait et qui n'était pas présente. Cela n'était pas utilisé pour parler de dames.

**arouâ** : presque toujours *s'arouâ* (Se regrouper en une troupe compacte par exemple comme des bovins inquiétés par le passage d'un chien inconnu dans leur prairie, des moutons serrés les uns contre les autres pour passer une nuit froide dehors, des poussins autour de la couveuse, des humains dans une rue de la ville autour d'un objet de curiosité : bonimenteur, accident etc.)

**aroué** masculin **arouaille** féminin : regroupé.

**aroutâ** : éliminer, mettre au rebut, au rancart, mais certainement pas jeter puisqu'on ne jetait jamais rien. Car si l'ensemble n'était plus utilisable les morceaux étaient encore susceptibles d'une longue carrière avec d'autres qui provenaient d'ailleurs. On pouvait aussi **aroutâ** un animal ce qui revenait à l'envoyer à la boucherie ou à l'équarrissage.

**arouzou** masculin : arrosoir.

*En plus de son utilisation classique d'apporter de l'eau aux plantes par l'intermédiaire de sa pomme aux innombrables trous, ce récipient avait été adapté comme système de douches. On le suspendait par son anse, à une hauteur convenable pour qu'il soit entièrement au dessus de la tête du prétendant aux ablutions. Une ficelle était attachée à son tuyau tout près de la pomme d'arrosoir. Et en tirant plus ou moins fort sur la ficelle on déclenchait la douche souhaitée.*

*L'électrification des campagnes permit d'installer des pompes électriques sur les puits, avec lesquelles on pouvait obtenir des jets d'eau bien plus abondants et ainsi des douches beaucoup plus efficaces qui conservaient tout de même un certain caractère rustique.*



**arouzâ** : arroser.

**arsin** seulement dans l'expression : *avâ le chër arsin* (Avoir le cœur aigre : avoir des aigreurs d'estomac)

*Ce petit inconvénient se soignait au bicarbonate de soude (de sodium). On en mettait une pincée avec la pointe d'un couteau dans un verre de vin rouge, ce qui produisait une vive effervescence grâce à l'acidité remarquable des vins produits à la ferme et un virage du rouge au bleu violacé des pigments anthocyaniques du raisin. Je ne sais pas si c'était vraiment efficace, mais c'était pétillant, délicieux comme du champagne que, n'ayant jamais goûté, nous pouvions ainsi imaginer.*

**arsouille** bien que féminin qualifiait toujours un homme : personnage dont la conduite était condamnable, buveur, paresseux, plus ou moins charpardeur etc. Argotique et vieilli, tout à fait adopté par notre *patois* .

**artail** , parfois **arteuil** masculin : orteil. On disait aussi **lé dê de pé** (Les doigts de pieds) **le grou z'artail** (Le gros orteil : le pouce)  
*Ancien français arteil en 1190.*

**articHâ** masculin : artichaut.

**asan** accord, dans diverses expressions **i ô z'avon fouê kêm l'étian d'asan** (Comme ils étaient d'accord, nous l'avons fait) **ö i avê asan alor ö s'a fouê** (Il y avait accord alors cela s'est fait)

*Il y avait en 1170 un verbe assenter ou assentir du latin assentire : être d'accord et aussi assens, assent, assente, qui signifient : consentement, accord, assentiment et aussi assentaion : acquiescement. Heureusement que le *patois* a récupéré un peu de tout ça que le français a perdu.*

**asayâ** : 1° : essayer **asaye z'ou** (Essaye-le) **t'â ke dô z'assayâ** (Tu n'as qu'à l'essayer) C'était aussi une réponse bête à la question **kêman va t'ö** (Comment vas-tu) **i'an sê r(éin) i'é pâ asayé** (Je ne sais pas, je n'ai pas essayé)

2° : éprouver, faire subir des contraintes **ô l'ô z'assaye** (Ça l'éprouve durement, ça le soumet à rude épreuve).

**asayou** c'était un homme qui conduisait de ferme en ferme un étalon auquel on présentait les juments poulinières de la ferme. Si cet animal manifestait son appétit sexuel par le comportement suivant : tête dressée et babines retroussées il humait la vulve de la jument puis il tentait de la saillir et si la jument tolérait volontiers tout cela on en déduisait qu'elle était "en chaleur", qu'elle était fécondable. Hélas, cette histoire d'amour finissait mal : l'étalon recevait quelques solides coups de bâton sur la tête pour le faire renoncer à sa passion naissante et son élue était conduite au haras où, malgré ses vigoureuses réticences, elle était violée par un baudet sale et puant qui lui faisait un petit mulet qu'elle aimait bien quand même.

**asazounâ** ou **asézounâ** : assaisonner un plat.

**as(éin)trâ** : adapter, accommoder, assortir. C'est faire les modifications nécessaires pour obtenir une adaptation plus élaborée plus soignée que dans le cas de **atr(éin)kâ** mais cela évoque tout de même l'idée d'un bricolage un peu laborieux. Voir **acH(ein)tré** (Qui donne l'idée d'un bricolage, d'un accoutrement laissant à désirer)

Ce verbe donnait les qualificatifs **as(éin)tré** masculin **as(éin)traille** féminin : adapté au moyen de bricolages.

**asertênâ** assurer, affirmer, garantir, certifier **i pë pâ tô z'asertênâ** (Je ne peux pas te l'assurer : je n'en suis pas sûr moi-même).

**asi** : aussi, ainsi. Ce mot est difficile à traduire, il servait à donner plus de force à une affirmation, plus d'autorité à un propos **i ô veu de m(éin)me mâ asi** (Je le veux comme

cela, moi, c'est ainsi ) *ö l'é k'i sê ô fouér mâ asi* (C'est que je sais le faire moi, c'est ainsi) *ö l'é ki sê me mënâ mâ asi* (C'est que je sais me conduire moi, c'est comme cela, sous entendu : et mieux que vous) *i krêyé pâ ke t'arê pouyu ô fouére ! ö l'é ke tu me këneu pâ asi* (Je ne croyais pas que tu aurais pu le faire. C'est que tu ne me connais pas, aussi bien) Dans ces exemples on voit que c'était pour mettre en évidence une supériorité certaine ou supposée du locuteur et la dernière réponse était proférée bien souvent !

**asi** participe passé de *asire* (Asseoir) dans l'expression *l'é b(éin) asi* (Il a une bonne situation, de la fortune, une belle ferme etc.) On peut trouver bien des expressions pour exprimer cet état de fait *l'é b(éin) de cHé li* (Il est bien de chez lui, de son "chez lui") *le son a leu z'éze* (Ils sont à leur aise) *l'avon de boune z'afouére* (Ils ont de bonnes affaires : ferme, fortune etc. Voir *b(éin) éze* et *afouére*

**asire** : asseoir, qui pouvait se présenter sous différentes formes selon les personnes, ou simplement selon l'humeur de celui qui parlait. En voici quelques souvenirs.

*asire* ou *asitâ* (Asseoir : infinitif)

*i m'asi* (Je m'assois) *tu t'asi le s'asi i nou z'asion vou vou z'asié le s'asian*, (Tu t'assois, il s'assoit, nous nous asseyons, vous vous asseyez, ils s'assoient)

*i m'asiré tu t'asira le s'asira i nou z'asiron ou n'zasiron vou vou z'asiré* ou *v'z'asiré le s'asiran* (Je m'assoierai, tu t'assoieras, il s'assoiera, nous nous assoirons, vous vous assoirez, ils s'assoieront.)

*i m'asié* ou *i m'asité* *i nou z'asion* ou *n'z'asion* (Je m'asseyais, nous nous asseyions.)

*i va m'asire* (Je vais m'asseoir) *ö fô ki m'asite* (Il faut que je m'assoie) et *asite te din* (Assieds-toi donc

*asi* ou *asité* masculin, *asite* ou *asitaille* féminin (Assis ou assise,)

*d'asyin* dans *l'é d'asyin* (Il est en position assise) et au féminin *a l'é d'asyin* ) Voir une une forme semblable à *ékarkayâ*

**asolidâ** : consolider *asolide din ta maille a va bouziâ* (Consolide donc ton gerbier il va s'effondrer).

*s'asolidâ* : placer ses pieds et prendre ses dispositions en vue d'un rude effort à venir.

**asourdinâ** : assourdir *chô bouzin m'asourdine* (Ce vacarme me casse les oreilles).

**asteure** : 1° : maintenant *ö fêdrê p't'êt'bé sinJâ a méJâ asteure* (Il faudrait peut-être penser à déjeuner maintenant) Sans doute : à cette heure, mais je ne l'ai entendu employer que par les anciens sans aucune référence au temps et à l'heure pour souligner un propos ou pour alerter l'attention de l'auditeur. Pour dire : maintenant on employait *avoure*

2° : dorénavant *é bé asteure tô sarâ* (Eh bien dorénavant tu le sauras, ce qui était un avertissement sans frais mais catégorique)

**asucHâ** ou **achucHâ** : assécher, surtout employé pour dire vider complètement un récipient *asucHe ton ver* (Vide ton verre complètement) *asucHe ton vin bian ki te donne dô rouJe* (Bois complètement ton vin blanc que je te donne du rouge) car c'était une hérésie impardonnable, dans un repas festif, de mélanger un bon rouge avec les restes d'un vin blanc même bon.

*louizête* prétend que la leçon correcte est *achucHâ ö l'é vidâ Jusk'ô chu* (C'est

vider jusqu'au cul, jusqu'au fond)

**asucHail** masculin : petit reste de boisson au fond d'un verre.

**at(éin)di** sans doute féminin, On ne le rencontrait que dans l'expression **ö ne's'ra k'une at(éin)di** et surtout dans la bouche **dô vieu** Le mot **at(éin)di** avait alors le sens de sursis ou de rémission. On l'employait par exemple au sujet de quelqu'un qui avait été très mal et dont on avait pu craindre la mort et qui s'était finalement remis. Mais il y avait tout lieu de craindre une rechute prochaine accompagnée de l'issue fatale **le s'a écHapé mē ö ne's'ra k'une at(éin)di** (Il s'en est tiré mais ce ne sera qu'un sursis)

. Cette expression pessimiste et fataliste s'employait pour toutes les situations où on estimait qu'on avait momentanément échappé au pire et pour un temps seulement. Le mot dérive sans doute du verbe **atëni**

*L'ancien français disposait du mot : atendue qui avait le sens de retard, délai, attente avec, en plus, différentes applications dans le domaine juridique.*

**atëlaJe** masculin : attelage, moyen utilisé pour relier un mode de traction (animale ou motorisée ), à un véhicule ou un instrument, mais désigne bien souvent avec une nuance péjorative ou amusée un assemblage contre nature ou simplement précaire, farfêlu de personnes ou d'objets **ké t'ö k'cHel atëlaJe** (Qu'est-ce que cet attelage) Voir **atr(éin)kū** et **atr(éin)kaJe**

**atëni** : attendre **t'â ke d'atëni** (Tu n'as qu'à attendre)

**i at(éin)** (J'attends) **t'at(éin) l'at(éin)** ou **al'at(ein)** (Tu attends, il ou elle attend) **i atënon vou z'atënë** ( Nous attendons, vous attendez), **l'atënan** (Ils attendent)

**i atënë tu atënë l'atënë i atënon vou z'atënié l'atënian** (J'attendais) etc.

**i at(éin)dré t'at(éin)drâ l'at(éin)dra i at(éin)dron vou z'at(éin)dré l'at(éin)dran** (J'attendrai etc.)

**i é atënu** (J'ai attendu)

**ö fô kë l'atëne** ou **ö fô kë l'at(éin)Je** (Il faut qu'il attende)

**ö l'arê fiu ke l'atënisse** (Il aurait fallu qu'il attende)

**ö f'lê s'i atëni** (Il fallait s'y attendre)

**i vou z'atënon a vëni** (Nous vous attendons à venir, nous espérons votre visite)

**s'atëni dan cheuk'in** ou **s'atëni an cheuk'in** (S'attendre en quelqu'un : escompter sa venue)

**an atënan** (En attendant)

**atinâ** : titiller, agacer, irriter, exciter en agressant **ö fô pâ atinâ lé bërgâ** (Il ne faut pas taquiner les frelons) C'était une invitation à ne pas chercher noise aux personnes de caractère difficile.

**atlâ** ou **atëlâ** : atteler **atlâ lé cH'vâ a la lieuze** (Atteler les chevaux à la moissonneuse-lieuse) ou encore équiper un véhicule d'un cheval **atlâ le kat'rou përlâ a la fâre** (Atteler le cheval à la belle voiture à quatre roues pour aller à la foire, mais on n'a pas utilisé le mot cheval) Pour les bœufs on disait **liâ lé bu** (Lier les bœufs) et non pas **atëlâ** parce qu'on liait leurs cornes au joug .

**dëtëlâ** : dételer un cheval et donc **déliâ** pour les bœufs.

**atou** : aussi, **tu mé J'râ ton pou(éin) atou** (Tu mangeras ton pain aussi) bien sûr,

mais j'aime mieux le fricot et je le mange le premier. Il y avait des formes particulières quand aussi était associé à un pronom personnel **métou** (Moi aussi) et non pas **méatou** et **tétou** (Toi aussi) Voir **tou**

*L'origine en est un peu compliquée : d'abord le latin populaire ale sic (autre aussi) ce qui conduit à alesic (ainsi) qui a été repris au XII<sup>e</sup> avec cum (avec), formant à eux deux : alsicum dont quelques amputations ont pu faire acum et en tous cas **atou** Et voila !*

**atrapâ** : 1° : attraper, capturer. **an iver i atrapion lé mouénô avêk l'iranye su lé payâ** (En hiver nous capturions les moineaux avec le filet sur les meules de paille)

2° : engueuler quelqu'un, le disputer, le gronder Et **s'atrapâ** avoir une dispute soudaine avec quelqu'un **le s'avan atrapé pèr une afouère de r(éin)** (Ils se sont disputés pour très peu de chose)

**atrape mouche** masculin : ruban de papier collant, poisseux, et plus ou moins sucré vendus enroulés dans de petites boîtes ressemblant à des cartouches de fusil de chasse.

*On les suspendait après les avoir déroulés au plafond de la pièce où l'on vivait (à la fois cuisine, salle à manger, chambre à coucher) de préférence au-dessus de la table, car c'était le seul endroit sous lequel personne ne passait. On évitait ainsi que les gens aillent s'y engluer. Avec la couleur du miel et à peu près le parfum ces papiers attiraient les mouches qui s'y posaient et y restaient collées, se débattant très longtemps en émettant un bruit très aigu de vibrations d'ailes qui alertait et attirait leurs congénères. Ce faisant elles s'enduisaient de colle et s'agglutinaient les unes aux autres formant sur ces papiers d'épais gâteaux de mouches qui se détachaient par paquets et tombaient dans les plats ou les assiettes.*

*Il était temps alors de remplacer cet **atrape mouche** par un neuf. Cela capturait énormément de mouches et la densité de leur population diminuait dans la pièce, puis il en revenait. Plus tard les insecticides à vaporiser (FLY-TOX, DDT etc.) apparurent et ce fut une véritable bénédiction, dangereuse - dit-on - aujourd'hui - mais comme nous ne le savions pas nous jouîmes sans retenue de notre soulagement et négligeâmes d'être malades.*

**âtre** : autre **nou z'âtre** (Nous autres) **vous z'âtre** (Vous autres) qui devenaient souvent **n'z'âtre** et **v'z'âtre** (Nous autres et vous autres) **lé z'âtre** (Les autres, ceux qui n'étaient pas de la famille ou, parfois pas du village)

**nou z'âtre deu** (Nous autres deux : nous deux : mari et femme)

**une'âtre** (Une autre ou un autre, dans ce dernier cas une liaison le faisait ressembler à un féminin)

**d'âtre** (D'autres). Parfois, dans certaines expressions **r** disparaît **d'âte fê** (D'autres fois : autrefois)

**atr(éin)kâ** : adapter, assembler, accommoder tant bien que mal différents objets ou parties d'objets ou pièces d'un instrument pour que l'ensemble puisse encore être utilisé, mais dont le résultat laisse souvent à désirer au moins au point de vue esthétique. Voir **as(éin)trâ**

Était bien souvent utilisé dans le domaine de l'habillement pour qualifier des vêtements en désordre, portés à l'envers, derrière devant ou boutonnés "hier avec demain." qui entraînaient les propos suivants **k'man é tu atr(éin)ké** (Comment es-tu fagoté) ou **keuz'atr(éin)kaJe** (Quel bricolage, quel accoutrement)

Désignait aussi des personnes ou des objets mal assortis, mal assemblées, qui s'accordent mal. Voir **abënaJe**

**atr(éin)ké** masculin **atr((éin)kaille** féminin : engagé dans de telles combinaisons



hasardeuses .

**atrocHlâ** : faire des grappes avec certains produits récoltés pour les laisser sécher suspendus sous les toitures ou sous les avancées des toitures, comme des épis **atröcHlâ dô bëille de garouille ou dô ênyin** (Faire des paquets d'épis de maïs en tressant leurs bractées ou des oignons en tressant leurs feuilles)

**avâ** masculin ou féminin : employé pour les fruits à coque (noix, noisettes) quand leurs coques, à peu près vides ne contenaient qu'une amande desséchée, noire, éventuellement véreuse **un kalè\* avâ** (Une noix gâtée) **une nouzêye avâ** (Une noisette gâtée)

**avâ** : avoir.

**i'é t'â l'a i avon vou z'avé** ou **v'z'avé l'avon** (J'ai, tu as etc. )

**i aré t'arâ l'ara i aron v'z'aré l'aran** (J'aurai, tu auras, etc.)

**i avê t'avê l'avê i avion vou z'avié** ou **v'z'avié l'avian** (J'avais, tu avais, etc.)

**i é öyu** qui tendait à devenir **i é u** (J'ai eu)

**ö fô ke l'êye** (Il faut qu'il ait)

**ö flê ke l'êyisse** (Il fallait qu'il eût) **ö f'lê kë l'êyission** (Il fallait qu'ils eussent)

**krêyé vou ke l'an arê** (Croyez vous qu'il en aurait) **i krê pâ ke l'an n'êJe** (Je ne crois pas qu'il en ait) **i krê pâ ke l'an n'êyisian** (Je ne crois pas qu'ils en aient) **ö fêdrê përtan bé k'ö n'an n'êyise** (Il faudrait pourtant bien qu'il y en eût)

**avâ pâ** (N'avoir pas, s'emploie pour faire admirer une chose peu ordinaire) **l'amëlounê k'ö y' avê pâ a le sêgre** (Il faisait des meulons de foin avec une telle rapidité qu'il n'était pas possible de le suivre)

**ö y'a pâ** signifie : il est inutile de, ou il est impossible de **ö y'a pâ a l'tëni** (Il n'est pas possible de le discipliner, de le faire obéir) **ö y'a pâ a törtillâ** (Il est inutile de chercher des faux-fuyants, voir **törtillâ** ) De même **ö y'a pâ a dëfrounyâ** (Inutile de se débattre)

**avaloir** masculin : gosier, dans **avâ un boun'avaloir** (Manger beaucoup, à grosses bouchées, boire beaucoup - trop - donc avoir un gosier bien fait) .

**avansâ** : avancer **avanse ta chignole** (Avance ton petit, minable véhicule) **avanse tën'ouvraJe** (Fait progresser ton travail) **i avoure ke vou z'été chi avansé din a la mouézin** (Maintenant que vous êtes là venez donc à la maison) nous faire visite. **i avanseron bé cHé li** (Nous irons bien chez lui)

**avanse din tu vë bé ke tu J(éin)ne** (Déplace toi donc, tu vois bien que tu gênes)

**être an avanse** (Être en avance, arriver trop tôt) **i son pâ an avanse** (Nous ne sommes pas en avance était la manière habituelle de dire : nous sommes fameusement en retard)

**ö l'avanse a r(éin)** (Cela n'avance à rien, cela ne fait progresser ni la conversation, ni les marchandages, ni même le travail, selon les cas )

**avantaJâ** : favoriser **le pëpé a avantaJé son p'ti fail** (Le grand père a favorisé son petit-fils , sans aucun doute dans une affaire d'héritage)

**avantaJé** masculin **avantaJaille** féminin : avantaagé, avantaagée. Le plus souvent cette expression décrivait un personnage beau, bien fait, doué, bref : gâté par le créateur.

**avantaJe** dans **parâtre a s'ën'avantaje** (Paraître à son avantage, se montrer sous son

meilleur jour)

**avêne** féminin : avoine.

L'avoine servait à préparer le picotin des chevaux qui en étaient très friands et comme ils la mangeaient fort goulûment, c'était mal mâché et les grains non écrasés n'étaient pas digérés et se retrouvaient dans le crottin ce qui faisait le bonheur des passereaux, sans avoir profité au cheval Aussi on écrasait l'avoine avec un moulin à meules ou à cylindres avant de le servir aux chevaux. Voir *barbötaJe*

**gâgnâ s'ën'avêne** (Gagner son avoine, expression qui n'avait rien à voir avec le travail fourni par l'animal, bien au contraire, cela se disait d'un cheval en liberté dans son pacage, qui se roulait dans l'herbe. C'était signe d'un animal en bonne santé et heureux de sa condition) **un bidê chi se boulite ö l'é un bidê chi gâgne sën'avêne** (Un cheval qui se roule sur le sol c'est un cheval qui gagne son avoine : qui pète de santé !).

**avërti** : souvent employé dans le sens d'informer avec insistance **i pë t'avërti ke lé bërgâ son môvé cHête anaille** (Je peux t'informer, te certifier que les frelons sont particulièrement mauvais, actifs cette année)

**avëyâ** : mettez le foin en **vëye** c'est-à-dire prendre le foin coupé qui a d'abord séché à plat puis qui a été **arondé** (Voir **arondâ**) ensuite mis en petits tas ronds avec le râteau, tas qui sont eux même regroupés par deux ou trois pour former enfin **la vëye** lesquelles, si on ne rentrait pas le foin dans la grange tout de suite, étaient assemblées par deux ou trois pour faire les **mëlin** (meulon) Une **vëye** pouvait être enlevée en une seule fourchée si on savait bien manier la fourche pour être chargée sur la charrette ce qui n'était pas le cas pour **lé mëlin** qui étaient trop gros.

**aveuyâ** : aveugler **ö vô meu s'ébornyâ a sa porte ke s'aveuyâ ô lin** (Il vaut mieux s'éborgner à sa porte que de s'aveugler au loin) disait-on pour signifier qu'il était préférable d'épouser une voisine, certes imparfaite, mais bien connue qu'une lointaine inconnue probablement pire.

**a l'aveuyête** (À l'aveuglette)

**aveuye** masculin et féminin : aveugle.

**avëzâ** dans **s'avëzâ** : s'affaisser, s'effondrer sur soi-même qu'il s'agisse d'une personne ployant sous une charge trop lourde soit une construction, un tas de paille ou de foin mal équilibré.

**avëzé** masculin **avëzaille** féminin : effondré.

*A l'école, pendant les récréations les filles jouaient à "La Tour Prends Garde" : deux ou quatre filles en vis-à-vis se tenaient par les mains formant la Tour pendant que les autres, en ronde autour d'elles, chantaient : « ... la tour prends garde car nous allons t'abattre », à quoi celles qui se tenaient par les mains répondaient : « je ne t'y crains guère, ni toi ni tes soldats, » et bien d'autres choses encore.*

*Enfin une fille se détachait de la ronde et sautait pour se retrouver couchée sur les mains jointes de la Tour, et le chant reprenait et une autre fille se détachait de la ronde pour venir sauter et s'empiler sur la première, au milieu de la Tour et cela continuait avec une masse de plus en plus importante de demoiselles couchées les unes sur les autres entre les filles arc-boutées de cette imprenable Tour qui finissait pourtant bien souvent par s'effondrer sur les soldats qui avaient entraîné sa perte. Suivaient les commentaires triomphalistes **i vou z'avon foué avëzâ ou vou nou z'avé pâ foué avëzâ** selon le cas.*

**aviâ** : ranimer, rendre vie, pouvait être employé au sujet d'un petit animal, un poussin par exemple, juste né et mal en point qu'on ranimait en le réchauffant entre ses mains ou sous un édredon, ou encore au sujet du feu qu'il s'agissait de raviver le matin dans l'âtre. En effet, le soir avant d'aller se coucher on avait recouvert les braises avec des cendres pour que le feu couve jusqu'au lendemain matin. Au réveil on découvrait les braises, on mettait dessus quelques brindilles bien sèches et il fallait souffler dessus doucement et longtemps *ö f'le bufâ su la vrâze pËr aviâ le fË* (Il fallait souffler sur les braises pour raviver le feu).

**avirâ** : chasser ou remettre dans le bon chemin par exemple pour un animal du troupeau qui s'éloigne de la route conduisant à son pacage.

**avire mouche** féminin (mot à mot : chasse-mouche) en fait : gifle légère donnée sans préméditation, comme cela, en passant, sans y penser et sans modifier son activité, juste pour écarter un encombrant petit turbulent Voir **dëvirâ** (Détourner)

**avoiziné** dans *être b(éin) avoiziné* ou *être mal avoiziné* (Avoir de bons voisins, avoir de mauvais voisins)

**avoure** : maintenant, tout de suite *avoure ö s'ra pu de m(éin)me* (Maintenant, à partir de maintenant, ce ne sera plus ainsi)

*avoure fait partie d'une série de mots en oure comme doure, (Tôt), koure (Quand) etc. dérivés dit-on du latin : hora (heure) qui vers 1050 se disait ure (prononcez : oure) ou ore.*

**avrail** : avril ; les mois de l'année se prononçaient à peu près comme en français sauf *avrail* (Avril) et *fëvrâ* (Février) *kant'ö cHaline an n'avrail ö fô finsâ barik' ê barail* (Quand il tonne en avril il faut foncer barriques et tonnelets, en effet les orages de printemps promettent une récolte abondante)

**avrâzâ** : avoir beaucoup de rendement dans son travail, abattre beaucoup de travail en peu de temps mais sans beaucoup de soin en se préoccupant plus de la quantité que de la qualité. Comparer avec *avâ la mou(éin) gran* (Avoir la main grande, expression qualifiant un travailleur qui faisait beaucoup de travail de bonne qualité en peu de temps)

**avrâzou** masculin *avrâzouze* féminin : personnes qui faisaient beaucoup de travail, plus ou moins bon, en peu de temps)

**ayê** dans l'expression *être ô ayê* (Être aux aguets) *l'é tËrJou ô z'ayê* (Il est toujours vigilant à l'affût d'une bonne affaire) donc un personnage dont il fallait se méfier

**ayou** : ailleurs *ö l'é pâ chi ö l'é ayou* (Ce n'est pas ici, c'est ailleurs) *lé pâ d'ichi lé d'ayou* (Il n'est pas d'ici il est d'ailleurs, il n'est pas d'ici, il n'est pas de notre village) Ainsi *ayou* s'oppose à *chô lin* (Ici, cet endroit, notre village) *l'é pâ de chô lin* (Il n'est pas de chez nous, c'est un étranger) Voir *lin* et *chi*

**ayuye** féminin : 1° : aiguille. Comme l'aiguille de couturière, ou, celles qui étaient utilisées en bourrellerie plus grosses et enfin les plus longues et plus grosses de toutes, celles qu'on utilisait pour réparer les *iragne* (Grands filets utilisés pour la capture des oiseaux ou

des poissons) Les premières étaient en acier, la dernière en bois

*ayuye pâse lane* (Aiguilles spéciales pour coudre avec des fils de laine).

2° : timon des charrettes à bœufs, longues pièces de bois à l'avant des véhicules de part et d'autre de laquelle on liait les bœufs. Ces derniers étaient liés par paire au joug et travaillaient un de chaque côté de *l'ayuye* les chevaux travaillaient rarement ainsi sauf pour tirer la moissonneuse-lieuse ou la faucheuse. Voir à *limin*

Enfin celles que je n'ai pas connues *lé z'ayuye dô tésû* (Les navettes du tisserand). Voir *agiaille*

*ayuzâ* : aiguiser, opération complexe et variable suivant les instruments *le fer de cHâru* (Soc) était aiguisé au feu et au marteau par le *maricHâ* (Forgeron), *le dail* (La faux) était aiguisée sur place avec *la pâre a ayuzâ* dite aussi *ayuze* féminin ou encore *ayuzail* masculin (Les trois signifiant : pierre à aiguiser)) Les couteaux, les scies de faucheuse avec leurs grosses dents triangulaires, étaient aiguisées avec la meule qui tournait en position verticale de manière à poser l'instrument à aiguiser sur le dessus pendant que la partie inférieure de la meule trempait dans un réservoir d'eau. Ainsi, en tournant elle était maintenue humide, douce et exempte de saletés diverses issues de sa propre usure. Une manivelle souvent mue par un enfant entraînait la meule pendant qu'un adulte manipulait les objets à aiguiser.

*azur* nommé aussi *biu* (Bleu) c'était des petites boules d'une matière bleue que les ménagères achetaient pour les dissoudre dans la dernière eau de rinçage de leurs lessives de linge blanc pour lui communiquer un léger reflet bleuté qui le faisait paraître plus blanc *pâsâ son linJe a l'azur* ou *pâsâ son linJe ô biu* (Passer son linge à l'azur ou au bleu) Ce produit-miracle (peut-être du bleu de méthylène) semble aujourd'hui abandonné au profit des enzymes glutons et des détergents qui bouffent la saleté et le linge . Voir *biu*

# b

**bâ** : bas *la tè\*r é bâse* (La terre est basse) répétaient souvent les agriculteurs qui ramassaient à la main pommes de terre, topinambours, fruits divers etc. lorsqu'ils se relevaient en se frottant les reins

*le bâ* désignait le bas de la maison, donc le ré de chaussée par opposition au *Jâ* le haut donc les étages et les combles

*a bâ* (Sur le sol, par terre) à quelqu'un qui portait un enfant dans ses bras et qui se fatiguait visiblement on disait *mê din chô drôle a bâ* (Mets donc cet enfant sur le sol).

*lê bâ* (Là bas)

**babiyâr** ou *babyâr* qui parle beaucoup, bavard, évoque un flot de paroles avec un maigre contenu *té babyâr kêm'un Jè bornye* (Bavard comme un geai borgne) en effet certains croyaient que crever un ou deux yeux aux oiseaux chanteurs ou parleurs les rendaient plus performants. Voir *Jé* .voir aussi *bërdasou* et *badelagoule*

**babinotâ** remuer les lèvres légèrement et rapidement comme si l'on parlait très vite sans proférer un son *a babinotê de la goule a gragnasê dô dan* (Elle remuait les babines de la bouche, elle grinçait des dents) disait une chanson au sujet d'une chèvre de fort tempérament qui revenait d'Espagne et parlait allemand. Effectivement, les chèvres remuent leurs babines (lèvre inférieure pendante) très vite quand elles mâchent et elles mâchent presque tout le temps. On employait aussi ce mot au sujet des vieilles personnes qui semblaient converser avec elle-même tout au long du jour, en remuant fébrilement les lèvres sans que personne ne puisse rien entendre de leurs propos.

*babine* ou *babouine féminin* : lèvres, mais on utilisait plus souvent *balö*

**bacHëlâ** masculin : jeune homme célibataire.

*bacHël'ri* féminin : désigne soit une association de jeunes hommes célibataires, soit le local où ils se réunissaient, soit les fêtes et réjouissances de ces jeunes gens. Ces fêtes avaient un caractère privé, tout le monde n'y était pas admis, mais ils organisaient aussi des réjouissances publiques. Les *bacHël'ri* de Melle ont duré jusqu'à la guerre de 1939, et même après mais c'était devenu du folklore car ils élisaient alors une reine ce qui était une véritable hérésie.

**badigou(éin)se** féminin, toujours employé au pluriel : lèvres, synonyme de *babine* ou de *balö* Ce mot était assez peu employé sauf dans l'expression : *i m'an supe*

**lé badigou(éin)se** (Je m'en suce les lèvres : je m'en pourlèche ) Mon père qui était un fervent lecteur de RABELAIS avait pu y glaner ce mot qu'il employait très volontiers et il n'était pas le seul.

*Selon Alain REY ce mot aurait été créé par RABELAIS en 1532 avec l'union du mot poitevin bader (bavarder) avec gouincer (crier comme un cochon) ce qui donnait : **badigouinse** .*

**badigoulâ** : masculin : mâchoire, précisément la mâchoire inférieure de l'homme ou des animaux. Voir **mésëlâ**

**badingê** : Bien sur : Badinguet, un surnom de Napoléon III utilisé en patois avec le sens de sot, niais **tu me fouê un bè\* badingê** (Tu me fait un beau sot)

**bad'lagoule** ou **badelagoule** masculin ou féminin : bavard, c'était une expression utilisée pour apostropher un bavard impénitent.

*Était-ce à rapprocher du mot : battre et de l'expression **ö fô tÿr Jou ke la goule te pÿte** (Il faut toujours que la bouche te pète) ou de badar, mot de l'ancien français, du XII<sup>ème</sup> siècle, fabriqué à partir du latin tardif batare qui nous a donné : bayer, béer, badaud ? Certains patoisants utilisaient aussi le verbe **badâ** (Traîner la bouche ouverte : faire le badaud. Je crois que c'était un mot importé de l'argot de la ville voisine*

**bagâ** : 1° : dans **bagâ la goule** ou **bagâ de la goule** (Demeurer bouche bée, mais plus encore : ouvrir la bouche avec insistance par exemple quand on attend avec impatience son tour de prendre la parole). **lé z'ëzyin bagan la goule pÿr se fouère abëcHâ** (Les oisillons ouvrent le bec pour qu'on leur donne la becquée.

2° : **bagâ lé poule** (Bagger les poules, mettre un anneau fait avec une sorte de matière plastique (celluloïd ?) en forme de ressort vivement coloré autour de la patte d'une poule ce qui permettait à la fermière de l'identifier et de mémoriser son âge, ses aptitudes de pondeuse, ses qualités de couveuse etc. en fonction des couleurs de la bague.

**bave** féminin : désignait à la fois le mucus sécrété par les escargots ou les cicadelles (*Cicadella viridis*) Hémiptères. Ce sont de minuscules petits insectes trapus verts ou gris qui s'entourent d'une masse de **bave** écumeuse sur la plante où ils se sont fixés. En outre, nous utilisons le mot **bave** pour désigner notre salive.

**bak** masculin : c'était une sorte d'évier rustique, le point d'eau de la pièce commune.

Dans l'épaisseur d'un mur de la maison était pratiqué une sorte de petit placard sans porte dont la base, située à hauteur des éviers actuels (un peu en dessous du milieu du corps) Ce placard était occupé, en bas, par **la pâre dô bak** (La pierre du **bak** ) Elle était épaisse, rectangulaire et traversait complètement le mur pour se terminer en pointe en dehors de la maison. Sa partie supérieure, destinée à collecter les eaux usées, était creusée d'une large cuvette rectangulaire peu profonde, prolongée par **l'akouÿâr** (Petite rigole propre à la **pâre dô bak** ) qui conduisait les eaux usées de la cuvette à la pointe de la pierre située à l'extérieur de la maison. Là, un surplomb de la pierre évitait à l'eau de ruisseler le long du mur. Bien entendu **l'akouÿâr** constituait la partie inférieure **dô kru dô bak** (Le trou du **bak** ) un joli petit canal cylindrique par lequel **l'akouÿâr** traversait le mur) L'endroit où **le kru dô bak** s'ouvrait à l'extérieur était aussi nommé **ail dô bak** (Œil du **bak**) Voir aussi **ail dô bak** a **kru**



*l'ail dô bak* qui, était ouvert à l'extérieur, permettait d'accéder à cette cuvette intérieure de *la pâre dô bak* où il y avait toujours un seau et divers objets. Chacun devine ici avec délectation combien il était difficile de résister à la tentation d'introduire dans le *kru dô bak* un bâton qui, bien manié, pouvait provoquer à l'intérieur de la maison un joli vacarme de seau et de vaisselle renversés, suivi d'un concert d'imprécations signal du départ puis d'une fuite éperdue.



Les **bak** les plus luxueux étaient même éclairés par un œil de bœuf situé au dessus de la **pâre** que d'aucun nommaient aussi **l'ail dô bak** tant il est vrai qu' il jouait le rôle d'un œil discret mais vigilant apte à espionner tous les petits secrets du chemin.

**bakê** masculin : sorte de panier rectangulaire en planches avec une anse au milieu, destiné aux travaux de la ferme et des champs (ramassage des pommes de terre, des topinambours, des cailloux, etc.)

*En français le mot **baquet** désigne soit un cuvier de bois, soit le siège bas de certaines voitures de compétition.*

**bakêtaille** féminin : contenu d'un **bakê** (Panier en planches) **va pôrtâ une bakêtaille de Joute ô J'man** (Va porter un plein panier de betteraves aux juments) Voir aussi **panëraille** à **panâ** mais on ne trouve rien de tout ça dans notre pauvre français

**bak'taJe** ou **bakêtaJe** masculin : repas du cheval qu'on mettait à sa disposition dans sa crèche, constitué de grains de céréales écrasés, surtout de l'avoine. Au cours des périodes où l'animal ne travaillait pas il ne fallait pas abuser de l'avoine qui avait la réputation d'énerver les chevaux. En outre les grains devaient être écrasés au moulin car les chevaux mangent goulûment sans bien mâcher et les grains non écrasés ne sont pas digérés et font, dans le crottin, le bonheur des petits oiseaux. Voir **barbotaJe** qui était la même chose avec de l'eau

**bakêtâ** C'est ce que font souvent les chevaux qui prélèvent une bouchée de foin dans leur râtelier et l'agitent dans leur **bakêtaJe** avant de la mâcher.

Vient-il de **bakê** ?

**balade** féminin : fête campagnarde où la principale attraction était un bal Certaines étaient très prisées et fort renommées **la balade ô pin de sâvre** (La ballade au pont de Saivres, près de Saint Maixent) **la balade a douâ** (La ballade à Douault, sur les bords de la forêt de l'Hermitain) **la balade ô mugê** (La ballade aux muguet, le jour du premier de mai quand le muguet fleurissait, dans la forêt de l'Hermitain au lieu dit **la Cantine** où il y avait une seule maison perdue au bord de la route, au cœur de la forêt, qui faisait restaurant, buvette, rendez-vous de chasseurs, un endroit tranquille et discret.

*D'où peut bien venir son nom ? Il y a 7 Cantine et 3 Cantinière dans les Deux Sèvres et le toponyme ne paraît pas très ancien "Nous" n'oserons donc pas le Gaulois **cant** (Hauteur) associé à **ialo** (Clairière) bien que ça décrive à peu près l'endroit, ni le germanique **cawo** associé à une terminaison **inum** parce que "nous" en ignorons le sens et "nous" nous contenterons donc de la racine italienne **cantina** (cave) qui, en plus de la malle militaire (qui porte aussi ce nom de cantine), à servi à nommer un lieu où l'on sert à boire et à manger, ce qui est précisément le cas ici.*

Il y en avait d'autres qui étaient imprévisibles **lé balade ô lê** (Les ballades au lait) fêtes improvisées **cHé lé Jan chi avian mouyé lô lê** (Chez les gens qui avaient mis de l'eau dans leur lait) car le lait ramassé à la ferme pour la laiterie coopérative était payé en fonction du volume livré. Ce genre de ballade était aussi donné en l'honneur de ceux qui avaient prélevé la crème de leur lait avant de le livrer : la chose était aisée car le lait de toute la journée était ramassé le lendemain à l'aube par le laitier et comme il était conservé dans des endroits médiocrement frais il s'aigrissait un peu et la crème remontait à la surface. Voir aussi **cHarivari** Toutes ces ballades ont disparu pendant la guerre de 1939 et n'ont pratiquement pas repris après.

*Pendant la guerre j'ai connu une ou deux **balade ô réfraktère** (Ballade donnée avec la*



participation des réfractaires au travail obligatoire en Allemagne). Tous ces jeunes gens étaient cachés dans les fermes ou chez des habitants aux abords des villes. Il y avait aussi au cours de ces dites **balade**, quelques résistants et des garçons plus jeunes, comme moi, et aussi toutes les filles en qui on pouvait avoir confiance (mais leurs familles étaient-elles aussi dignes de confiance ?) Bref, cela faisait entre 100 et 200 personnes dans la grange d'une ferme tranquille pas très loin de Saint-Maixent où il y avait une garnison de l'armée d'occupation allemande. Il est impossible que la chose ne se soit pas ébruitée et l'entreprise était suicidaire pour tous les participants, pourtant rien ne vint troubler ces fêtes.

**balâ** : flotter à la surface de l'eau. **lé z'u chi balian su l'éve étian cHéti** (Les œufs qui flottaient sur l'eau étaient mauvais) : c'était paraît-il un moyen de détecter les œufs avariés.

Ce mot reste lié, pour moi, à une de ces horribles histoires qu'on ressassait, d'ailleurs en vain, pour dissuader les enfants de s'exposer à différents dangers. Dans toutes les fermes il y avait des mares, bordées sur trois côtés par des talus plantés de haies peu fournies contenant quelques aulnes, frênes et saules. Le quatrième côté était occupé par une pente douce soigneusement pavée, permettant aux animaux, surtout aux bovins, d'accéder à l'eau pour boire.

Tout cela était fort tentant : on pouvait y faire voguer des bateaux, pêcher des grenouilles, têtards, tritons, même, parfois des carpes, et l'hiver il était possible d'y patiner. Et malgré toutes ces séduisantes possibilités les enfants des fermes s'y noyaient rarement. La chose arriva pourtant à un cousin (nous étions tous plus ou moins cousins). On chercha cet enfant pendant plus d'une semaine **ê kan sa mère le trouvi le balê su l'éve** (Et quand sa mère le trouva il flottait sur l'eau)

**balan** masculin : tendance d'un chargement ou d'un assemblage à balancer, à basculer au cours de déplacements.

**tëni le balan** (Maintenir quelque chose qui a du **balan** contrarier le balancement jusqu'à la fin du déplacement ou jusqu'à ce qu'on puisse porter remède)

**le mouètre** (L'instituteur) aurait dit en *Leçon de Choses* « **le balan** est ce qui arrive à toute chose dont le centre de gravité est instable au dessus de son polygone de sustentation. »

**bale** féminin : 1° : balle, enveloppe de nature florale qui entoure les grains des céréales.

**être ô bale** (Être à l'arrière de la batteuse, là où étaient éjectées les balles au cours des battages) C'était le plus mauvais poste de travail : il sortait par là des torrents de poussières car les céréales, qui avaient souvent séché péniblement, avaient accumulé des moisissures.

**ne fouère ke bale** (Faire peu d'effet, être vite utilisé, vite consommé, durer peu de temps)

2° : **bale** balle : jouet surtout des petites filles. Leur jeu préféré se nommait **a la balote** et consistait en un lancer de balle contre un mur au rythme de la chansonnette suivante :

<i>A la ballote, Mam'zelle Charlotte</i>	Accompagnés d'un lancer simple, à 2 mains
<i>Château brillant, D'or et d'argent</i>	Accompagnés du lancer simple à 2 mains.
<i>D'une main, De l'autre</i>	Lancer d'une main, puis de l'autre
<i>D'un pied, De l'autre</i>	Lancer à 2 mains sur 1 pied puis sur l'autre
<i>Génuflexion,</i>	Lancer à 2 mains en fléchissant du genoux
<i>Frappe des mains</i>	Lancer et frapper les mains avant le retour de la balle
<i>Les mains au dos</i>	Lancer et frapper les mains dans son dos avant le retour de la balle.
<i>La revendeuse,</i>	Mettre une main sur chaque épaule avant le retour de la balle

<i>La poissonnière</i>	Lancer et se taper sur les cuisses avant le retour de la balle
<i>Le petit tour</i>	Lancer et faire un moulinet des mains l'une autour de l'autre
<i>Et le grand tour</i>	Lancer et faire un tour sur soi-même avant le retour de la balle

Chaque vers était donc accompagné d'un geste rituel. (Les psychologues auraient pu gloser joliment sur le manque de créativité de ce jeu et sur le conditionnement de la fillette aux rites de la religion, de la société et de la condition féminine etc.).

**balê** masculin : balai. La ménagère utilisait un balai de paille exotique (on disait : du sorgho) Pour la cour de la ferme, la grange on utilisait des balais faits avec des petits fagots de brindilles souples (Prunellier, Troène, Grande Bruyère, *Erica scoparia*, Genêt, *Genista* ou *Sarothamnus scoparius* ou d'autres selon ce dont on disposait) emmanchés

*Le nom du genêt en breton balazn est à l'origine, dit-on, du mot **balê** (Balais) alors le nom du genêt en ancien français geneste nous a donné, c'est sûr **Jansâ** (Balayer)*

**balê** masculin : hangar, grand abri constitué d'une toiture portée par de grands piliers avec seulement un ou deux murs latéraux pour mettre à l'abri les machines agricoles, le foin, la paille, différents véhicules etc.

*Sans doute de l'ancien français balet (galerie couverte le long d'un bâtiment).*

**balére** féminin : matelas grossier rembourré de balles d'avoine. Voir **payase** et **balin**

**balin** masculin : 1° : pièce de toile carrée de 2 mètres de côté (souvent un vieux drap usé) utilisé pour ramasser et transporter des choses légères (foin, paille, feuilles mortes, balles de céréales)

**ô batri** (Aux battages des céréales) On l'étalait au bout de la batteuse sous le monte paille où il recueillait les balles et **lé kourte paille** (Déchets de pailles brisées) et pas mal de poussière !, voir **bale**

Quand il était suffisamment chargé on réunissait les quatre coins dans une main, on les tordait bien ensemble, puis on ramenait le ballot ainsi formé contre ses jambes et on l'enlevait en tournant sur soi-même. Cette manœuvre amenait les coins tordus ensemble sur son épaule et le gros de la charge sur son dos sans grand effort...

**i va me sakâ dan mé balin** (C'était une façon plaisante de dire : je vais me fourrer dans mes draps, donc, je vais me coucher)

*Vient de l'ancien français ballin (pièce de toile grossière) qu'on étalait sur le sol quand on vannait le blé.*

**balinaye** féminin : quantité que l'on peut transporter dans un **balin** en un seule fois. *De l'ancien français : ballinée.*

**balin** 2° : (Petit matelas rempli de balles, souvent d'avoine à l'usage des petits enfants.

**balö** masculin et presque toujours au pluriel : lèvres. **avâ lé balö lugrou** (Avoir les lèvres poisseuses, « avoir le bec collant. » comme on dit aux petits qui mangent des bonbons)

**se supâ lé balö** (Se sucer les lèvres) : échanger des baisers.

**l'a pâ souan lé balö sêk** (Il n'a pas souvent les lèvres sèches) se disait pour parler d'un buveur impénitent.

**fouère sé grou balö** (Faire ses grosses lèvres) c'était faire la moue ou faire le dégoûté.

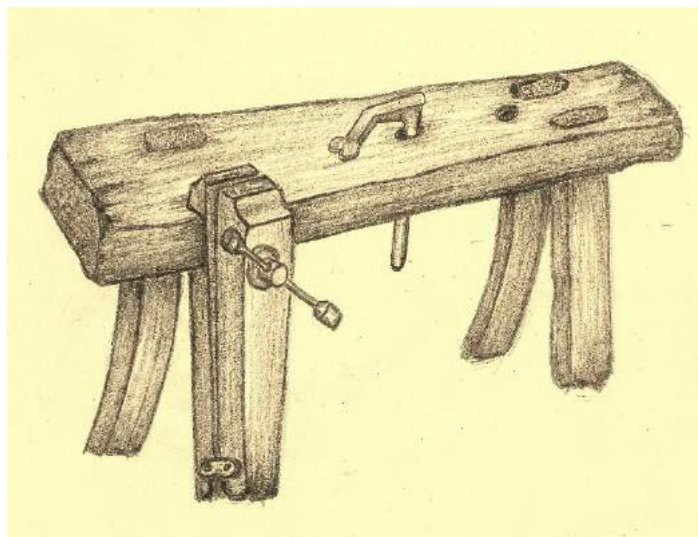
**balouné** masculin **balounaille** féminin : surtout dans l'expression *i sé balouné* (J'ai l'impression d'avoir le ventre gonflé, d'avoir une digestion difficile, de faire de l'aérophagie et d'avoir des flatulences)

*Ma mère qui était maigre et très mince pour ne pas dire efflanquée, ne manquait jamais, à la fin des repas de s'étirer sur sa chaise en se massant le ventre à deux mains et en disant **a i sé balounaille avoure** (Ah, je suis ballonnée, maintenant !) ce qui m'amusa à chaque fois.*

**balternâ** : musarder, traîner et même traînasser, pendant son travail. Et aussi : hésiter, attendre avant de prendre une décision, avant d'entreprendre une action.

**ban** masculin : banc, ce qui nous servait à nous asseoir à la table où nous prenions nos repas.

**ban de mënuzâ** ou **ban de cHarpantâ** (Banc de menuisier ou banc de charpentier : établi, table de travail du menuisier), banc extrêmement robuste, assez haut pour qu'on puisse travailler dessus sans se courber trop, avec le long d'un de ses pieds **la prâse** (Un étau dont les mâchoires étaient en bois) et au milieu, des trous pour enfoncer le **vâlê** (Valet, pour coincer les planches) Voir **prâse**



**bandaJe** masculin : bandage, bande de fer épaisse qui garnissait la jante des roues en bois des charrettes, voitures, brouettes etc. Étant donné la qualité des revêtements de nos chemins il fallait que ces bandages soient bien épais.

Le travail du charron pour poser le bandage sur une roue neuve était fascinant à voir. Le bandage était posé horizontalement sur quelques grosses pierres et le charron allumait un bon feu dessous. Quand **le bandaJe** était brûlant, et donc dilaté, on éteignait le feu pour placer la roue à l'intérieur du cercle du bandage qu'on arrosait alors abondamment et tout disparaissait sous des nuages de vapeur. Puis, la vapeur envolée, le bandage refroidi réapparaissait, enserrant la roue dont il devenait étroitement solidaire.

**banyâ** dans l'expression **frisé de banyâ** utilisée pour interpeller les hommes ou les garçons frisés, qui étaient fort peu nombreux, et dont je faisais partie. Et j'étais fort préoccupé par le sens de ces mots.

*Hélas, personne, même pas mon père qui était pourtant frisé aussi, ni ma mère qui était*

*très fière de mes cheveux bouclés, personne n'était en mesure de satisfaire ma curiosité et tout le monde semblait s'en foutre éperdument ce qui m'a toujours exaspéré. J'ai donc cherché seul : il y avait bien, pas très loin le village de **banyâ** (BAGNAULT anciennement : Baniolum qui fut réputée chez les Romains pour ses bains, mais cela n'expliquait pas les frisures.*

*Cependant c'était une piste, en latin balneum (bain) conduit à l'italien bagno. Et, en 1548, une prison construite à LIVOURNE sur une ancienne station balnéaire fut en conséquence nommée bagne et les bagnards y remplacèrent les baigneurs. Ce mot se promena autour de la Méditerranée, jusqu'en Afrique du nord où il en vint à désigner spécifiquement les prisons africaines où les "bagnards" étaient forcément frisés et même crépus. Cela me paraît tiré par les cheveux mais qui dit mieux ?*

**bârâ** 1° : dans **bârâ la porte** (Assurer la fermeture d'une porte soit avec un verrou, soit avec une serrure et sa clef de manière à ce qu'on ne puisse plus l'ouvrir de l'extérieur). Ce mot vient de l'ancien système de fermeture, encore largement en usage à cette époque, assuré par une large barre de bois en travers de la porte reposant sur quatre forts crochets : deux situés sur la porte et les deux autres scellés de part et d'autre dans le mur. Cette barre était nommée **bârê\*** nom qui fut donné ensuite au verrou. Et donc **bârâ** (Mettre la barre prenait le sens de verrouiller) Voir aussi **kouérâ** et **kouérail**

**bârê** masculin **bâraïlle** féminin : (Selon le cas : verrouillé ou fermé par un barrage, comme on le verra ci-dessous) **kolike bâraïlle** voir **kolike**.

**débârâ** (déverrouiller)

2° : **bârâ le cH'min** (Faire un petit barrage en travers d'un chemin ou d'une ornière pour dévier les eaux pluviales vers une mare ou un endroit qui permettait de les évacuer facilement. Les petits barrages en question étaient nommés **bardê\***

**barail** masculin : tout petit tonneau contenant seulement quelques litres, utilisé au cours des tâches de longue durée comme, la fenaison, ou les moissons. Les travailleurs embauchaient au lever du soleil et ne revenaient qu'au crépuscule, ils devaient donc prendre leurs repas dans les champs (et y faire une petite sieste après déjeuner) Ils emportaient leur boisson dans le **barail** qui était pourvu d'une petite anse sur le flanc pour le transport, sous laquelle se trouvait un fausset et sur un fond il y avait un petit robinet.

*Son nom vient de l'ancien français baral.*



*a la mouézin ö y avê deu barail*

**barbe** féminin : barbe.

**barbe de garouil** Ce sont les longs styles des épis femelles de maïs avec lesquels les petites filles faisaient des cheveux de poupées, les petits garçons des cigarettes clandestines, et les vieux messieurs des tisanes pour pisser plus facilement.

**barbe de cHa** (Barbe de chat ?) Épervière piloselle, *Hieracium Pilosella*, Composées : la plante dont l'épervier soignait ses yeux pour affûter son regard d'où son nom vernaculaire et aussi son nom scientifique, (ce dernier à l'aide du grec : IEPAX) Les humains, plus prosaïques, en tiraient un diurétique.

**barbe de bouk** (Barbe de bouc : Salsifis sauvage, *Tragopogon pratensis*, Composées)

**barbe grâse** (Barbe grasse : Grande Consoude, *Symphytum officinale* Borraginacées, souveraine, paraît-il, comme cicatrisant d'où son nom et comme émollient)

**barbënyin** masculin : petite barbe. C'est aussi le nom de la Joubarbe, Barbe de Jupiter ou Artichaut de murailles *Sempervivum tectorum* Crassulacées)

**barbou** masculin : barbu, mais y avait-il un féminin ?

**barbö** masculin : Blatte ou Cancrelat, mâle ou femelle, insecte Orthoptère, assez gros (2 à 3 centimètres de longueur). Le mâle porte de courtes élytres qui lui font, sur le dos, comme un petit gilet très chic, mis derrière devant.

*Dans nos étables, où ils abondaient, ils ne sortaient qu'à la nuit pour se nourrir de débris végétaux, et circulaient sous la paille entreposée là en vue des prochains renouvellements des litières. Le soir, mes devoirs finis, je rejoignais mes parents qui travaient les vaches dans l'étable et, couché sur la paille, j'écoutais les **barbö** qui émettaient des petits grésillements en cheminant. Ils n'étaient ni dangereux ni gênants à part leur odeur un peu forte qui est réputée répugnante. Elle m'était familière comme celle de la bouse ou celle du lait. Et j'y repense aujourd'hui avec plaisir en souvenir des jours heureux.*

**barbotaJe** masculin : aliment pour les chevaux constitué surtout d'avoine écrasée, mêlée de son de blé et parfois de compléments alimentaires, le tout délayé dans l'eau.

*Mon père y ajoutait de la farine de pulpe de gousses de Caroubier qui contenait encore des graines particulièrement dures (elles furent à l'origine du : carat, unité de poids utilisée pour l'or et les pierres précieuses à cause de leur stabilité et parce qu'elles ont toutes rigoureusement le même poids) Les chevaux les broyaient en faisant un bruit de concasseur de cailloux qui me sonnait le réveil dans le petit matin. L'eau était ajoutée aux farines pour que les chevaux évitent de les aspirer par le nez, ce qui aurait provoqué des toux tenaces et dangereuses .*

Certains disaient *de la farinaille* pour **dô barbotaJe**

**bardé** dans *être bardé* 1 : (Être repu, avec la sensation d'un estomac plein et alourdi)  
*être sou bardé* (Peut avoir deux significations selon la situation : soit avoir tellement mangé qu'on ne saurait avaler la moindre bouchée en plus, soit être très ivre)

**bardaille** féminin : grande quantité *l' an t(éin) une bardaille* (Il en tient une grande quantité autrement dit : il est très ivre) Voir **bufaille**

2° être littéralement submergé d'une grande abondance de quelque chose. **chô pouêrà é bardé de pouêre** (Ce poirier est chargé de nombreuses poires)

**bardè\*** masculin : petit barrage établi sommairement et temporairement, avec des mottes de terre en travers d'un chemin, ou *d'un rou(éin)* (Une ornière), d'un sillon de labour, etc. pour dévier les eaux par temps de pluie *dé k'ö y avê une boune ramaille mon père fazê un bardè\* pë'r bârà le cH'min ê l'éve koulê dan la mare pë'r fouère bouère lé bâte* (Dès qu'il y avait une bonne averse mon père faisait un petit barrage pour barrer le chemin et l'eau coulait dans la mare pour abreuver les bovins). Malheureusement, comme ces eaux de ruissellement étaient chargées de boues, elles envasaient la mare qu'il fallait nettoyer chaque été. Voir **churâ** (Curer) et **pale** (Pelle)

**bardou** masculin : âne (Ne pas confondre avec le français : bardot, hybride entre le cheval et l'ânesse, peu utilisé car plus petit et moins vigoureux que le mulet, hybride du

**bardou** avec la jument)

Il y avait deux sortes de **bardou** 1° : **le bouraillou** qui perdait ses longs poils à chaque printemps et 2° : **le guënilou** qui les conservait toute sa vie

**fouér' son bardou pēr avâ de l'avène** (Faire l'âne pour obtenir de l'avoine) se disait de ceux qui faisaient mine d'être sots pour laisser travailler les autres à leur place ou pour soutirer quelques secours ou quelques avantages.

**louizête** raconte avec amour l'histoire de ce petit écolier de chez elle à qui l'instituteur demandait « Combien l'âne a-t-il de pattes ? » Le malheureux enfant désespéré par cette incompréhensible question regardait son Maître avec un air si désolé que ce dernier rectifia « **un bardou ?** » Le visage du petit s'illumina aussitôt et il cria « Quatre ! »

D'ou vient le mot **bardou** ? En italien bardoto (c'est le mulet). En vieux français barde (c'est charger : de bard : lourd) car l'âne est particulièrement robuste et résistant. Le latin nous propose encore le mot barditus qui désignait le chant de guerre des peuplades germaniques et, pour qui a entendu un âne braire, c'est bien sûrement là l'origine de son nom **patoï**

**barikö** masculin : petit tonneau, petite barrique.

**barJe** féminin : tas de foin mis en réserve dans la grange pour la nourriture des animaux pendant l'hiver. Ce tas devait être établi sur un **soutre** (Couche de fagots de bois qui isolait le foin de l'humidité du sol). On en prélevait selon les besoins des tranches découpées de haut en bas (Voir **éçam'laille** ) avec le **dail** ou **trancHê** (Sorte de faux droite à manche court).

*C'est un plaisir que je ne saurais trop conseiller si l'occasion vous en est donnée : on découpe avec le **trancHê** un carré de 2 à 3 mètres de côté de toute la profondeur de coupe de la lame. Puis on plante sa fourche au milieu du carré et on en saisit le manche énergiquement, et on se laisse glisser par dessus le bord du tas, ( surtout sans lâcher la fourche !) entraînant une galette de foin compressée par un stockage plus ou moins prolongé. Alors tout bascule et tombe sur votre tête quand vous arrivez sur le sol : les joies du parachutiste et du cascadeur réunies! Ainsi découpé le foin est plus facile à récupérer pour le servir aux bestiaux que s'il avait fallu grimper pour le prendre au sommet du tas à chaque fourchée.*

Pour éviter les fermentations intempestives du foin il fallait **salâ la barJe** (Saler le tas de foin, voir à **sâ** )

**barolâ** : frictionner avec le plat de la main ou avec un instrument (truelle, taloche) d'un mouvement circulaire pour étaler une substance malléable (boue, mortier, etc.)

**i va te barolâ lé z'oreille** (Je vais te frotter les oreilles) équivalent de : je vais te tirer les oreilles, châtiment bénin bien souvent offert au petit turbulent que j'étais.

**bâskouête** ou **bâsekouête** féminin : Bergeronnette, que ce soit la grise, *Motacilla alba*, avec son masque blanc sous les yeux, son plastron noir et son ventre blanc, ou celle des ruisseaux, *Motacilla cinerea*, avec son ventre jaune, son dos gris bleuté, ses sourcils et ses moustaches blancs dite : la Lavandière. Toutes les deux voletaient chez nous au bord de la mare, le long du ruisselet qui coulait depuis la Fons de Vaillé ou sur les rives du ruisseau de l'Hermitain. La grise, tout à fait familière, rôdait tout près des bâtiments de la ferme. Elles allaient par petits bonds hochant chaque fois leur longue queue noire de haut en bas, d'ou leur nom de **bâskouête** (Basse ou baisse queue) Le français les dit aussi : Hochequeue.

**basail** masculin : seuil, grande dalle en pierre au bas de la baie de la porte d'entrée dépassant largement vers l'extérieur. Ces grandes pierres étaient souvent très belles provenant d'une couche calcaire assez peu épaisse, riche en fossiles, du sommet des carrières de Chavagné.

*Celle de notre voisin, le Braconnier, me ramène à ma première, et unique illumination d'anthropologue au cours de ma dixième année. Je vis un jour un visiteur héler le Braconnier du dehors, en arrivant pour lui faire visite et celui-ci parut dans l'embrasure de sa porte pour inviter l'autre à entrer. C'était bien ce qu'avait espéré l'arrivant, mais la bonne éducation voulait qu'on se fit prier afin de faire montre d'une honnête discrétion. (Il était bienséant, par exemple, de ne reprendre d'un plat, d'accepter un verre qu'à la troisième invite). Donc, sans s'avancer, le visiteur fit part de son désir de n'être point importun. Le Braconnier alors lui saisit la main et tout en la secouant le hissa sur le **basail** d'où il l'entraîna quasiment de force à l'intérieur de la maison.*

*Ce geste fut pour moi la révélation de la signification de la poignée de mains. Sans doute notre lointain ancêtre, l'homme des cavernes, aidait-il par ce geste de civilité primitive le visiteur à franchir le seuil difficile de sa grotte.*

**basaille**, féminin : auge en pierre.

*Toutes sortes d'auges taillées dans la pierre servaient à donner à boire aux animaux. Certaines, dans la cour d'une ferme près d'anciens bâtiments religieux désaffectés à Romans avaient probablement été d'anciens bénitiers ou des fonts baptismaux recyclés en **basaille***

*Ces bonnes vieilles **basaille** en pierre ont dû céder la place à du matériel plus moderne et elles ont été recyclées comme jardinières, dehors et à la merci des gelées:*



**basaille ô görê** Auge pour servir la **bernaille ô görê** (La pâtée aux cochons) On disait aussi **basaille a görê** De 1 mètre de long et 40 centimètre de profondeur, rectangulaires, un peu évasées vers le haut, elles étaient monolithiques et sans fossiles mais malheureusement assez facilement gélives. Elles ont été petit à petit abandonnées pour leurs homologues en béton.

**basaille ô poule** Auge pour les poules, aussi grandes mais moins profondes elles servaient seulement à leur donner de l'eau, car elles buvaient volontiers, mais leur nourriture, surtout des grains de céréales, leur était épandue sur le sol.

**ô l'é ki ne méJon pâ a la m(éin)me basaille** (C'est que nous ne mangeons pas à la même auge) C'était la réflexion amères de domestiques qui, dans certaines fermes, n'étaient



pas admis à la table familiale de leurs patrons et cette formule était utilisée par extension pour évoquer des personnes prétentieuses qui sélectionnaient leurs relations.

*tè\* lé gôrê këmou(éin)san a brâsâ lô basaille* (Tiens ! les cochons commencent à remuer leur auge), c'était la phrase fielleuse que disait la cuisinière quand les gens se plaignaient que leur repas tardait à être servi. En effet, quand les porcs ont faim et que l'heure où on a coutume de leur servir leur pâtée approche ils fouillent fébrilement du groin dans leurs auges et ils arrivent ainsi à les secouer ce qu'on entend fort bien.

Voir *tinbre* (Bassis plus grands destinés aux chevaux ou aux bovins)

**basiate** féminin : baquet : petite cuve basse en bois, réservée aux usages domestiques faite comme les barriques de planches jointives (doutes ou douelles). Quand les barriques, un peu vieilles prenaient un mauvais goût et devenaient impropres à la conservation du vin on les sciait perpendiculairement à leur axe et une barrique faisait deux **basiate** Ces dernières cédaient déjà la place aux bassines en fer galvanisé.

**base** féminin : grande **basiate** .

**batayâ** battre, surtout en parlant des ailes des oiseaux comme les poules qu'on venait de capturer ou les oies et les canards qui, parfois, se dressaient sur leurs pattes, allongeaient le cou, tendaient leur bec en l'air et battaient vigoureusement des ailes menant grand bruit et force de clameurs.

**bâte** féminin : bête, animal *lé bâte* (Les grands animaux de la ferme *le torô* (Taureau) *lé bu* (Les bœufs), *lé vacHe* (Les vaches) *töre* (Génisse), *châtrin* (Veau castré destiné à la boucherie), *doubien* (Bovin de deux ans) *cHëbre* ou *bike* ou *bëzite* (Chèvre), *bidê* (Chevaux) *J'man* (Jument), *mule* (Mulet) etc.

*ramène lé bâte* (Ramène les animaux : rentre les à la ferme)

*va kri lé bâte* (Va chercher, quérir, les animaux, ramène les du pâturage à la ferme)

*mètre lé bâte a mëriène* (Mettre les animaux à la méridienne) : les rentrer à midi. En pratique c'était les ramener du pacage à la ferme quelle que fut l'heure. On poussait le cri *a mëriène* et les animaux cessaient de paître, le chien les rassemblait et commençait à les conduire vers la ferme. Il y avait aussi certains cris pour rassembler *lé bâte* et les inviter à rentrer au bercail. Pour les bovidés il fallait crier *ö ö öö ööö* chaque *ö* étant de plus en plus prolongé. Les chevaux savaient aussi répondre à cet appel. Pour les faire venir on les appelait plutôt par leurs noms

*une boune bâte* (Une bonne bête) C'était soit un animal bien développé qui fournirait beaucoup de viande de bonne qualité et pas trop grasse, soit un animal de bonne nature, facile à conduire)

*avoure ö s'ra pu une p'tite bâte* (Maintenant ce ne sera plus un petit animal)

*Ces paroles prononcées par une femme d'un village catholique voisin en voyant ses voisins qui revenaient de faire baptiser leur enfant m'avait, du haut de mes huit ou neuf ans, stupéfié et profondément indigné*

*une bâte* était aussi le mot pour désigner la terreur provoquée par l'inconnu, *la bâte* était l'animal plus ou moins mythique qui sommeillait dans tous les inconscients et se réveillait mal identifié mais terrible au moindre phénomène inhabituel.

*En voici trois histoires.*

*Vers 1850, à peu près, les paysans des villages de Charchenay, Sainte-Néomaye, Aiript, Romans entendirent un jour de terribles rugissements d'une puissance extraordinaire et ce ne fut qu'un cri qui courut de champ en champ **une bâte une bâte** et chacun de saisir son bâton, sa fourche, sa faux, sa pelle, tout ce qui tombait sous la main et pouvait servir à se*

*battre et tous de se ruer vers la vallée encaissée de la Sèvre Niortaise où s'entendait encore un monstrueux halètement. Quand ils arrivèrent au bord de la vallée il ne restait plus que quelques volutes de vapeur : le premier passage d'un train entre Saint-Maixent et Niort venait d'avoir lieu. On racontait encore cela pendant les veillées, dans mon enfance avec beaucoup de détails.*

*En 1939, deux enfants surveillaient leur troupeau dans une prairie près de Saint Maixent quand un mugissement énorme emplit la vallée, affolant les animaux qui se mirent à courir en tous sens pendant que les deux petits bergers se précipitaient vers leur village au grand galop en hurlant, bien sûr **une bête une bête** Ils venaient d'entendre le premier essai de la sirène destinée à annoncer la venue des avions ennemis, allemands à ce moment là.*

*Enfin, ma propre aventure : je devais avoir onze ans et j'allais un soir d'hiver, seul et sans lanterne à la veillée, du Lineau où j'habitais à La Règle, chez un copain, par un chemin de terre qui longeait la forêt de l' Hermitain. Il faisait nuit mais un brin de lune toute barbouillée de nuages maintenait une médiocre clarté. Dans une haie, le long d'un champ, il me sembla voir d'énormes silhouettes brandissant de longs bras qui me parurent frémir. J'étais tenté de m'enfuir mais mon père m'avait souvent répété **si t'â pou la nē ne foui pâ va veure s'kō l'é** (Si tu as peur la nuit ne t'enfuis pas, va voir ce que c'est) Aussi, avant que ma déroute ne fut totale je me sentis obligé de respecter les consignes paternelles et je titubais vers la chose en poussant le seul cri qui me parut approprié **une bête une bête** Alors les longs bras se désintégrérent dans le ciel dans un tintamarre de croassements : j'avais perturbé des nichoirs de corbeaux ! Bien que rassuré, je fis le reste de ma route au pas de charge jusqu'à la lumière et la tiédeur sécurisantes de la maison de mon ami.*

*Dans notre monde d'aujourd'hui **la bête** est toujours là, et, les gens en ont toujours peur. Ce n'est plus des grosses bêtes, qu'ils ont à peu près complètement éliminées, mais des toutes petites : insectes, araignées, acariens, microbes etc.*

**batégail** masculin : mot à mot : qui bat la rosée, désigne une petite grenouille vivant dans les herbes ou les buissons, non loin de l'eau, mais jamais dedans. Elle est souvent verte, parfois fauve marquée de brun : c'est la Rainette, (petite *rana* donc : la grenouillette) Il paraît qu'elle est capable d'adapter sa couleur à celle du milieu où elle vit.

**bateur** masculin : partie de la machine à battre constituée par un cylindre horizontal fait de barres de fer parallèles, qui tournait à une vitesse prodigieuse et lançait les épis sur une large plaque de métal : le contre-bateur pour libérer les grains. Voir **batou** et **agranâ**

**bâti** masculin : petite construction en bois destinée à servir de socle ou de support à différentes machines.

**bâtin** masculin : bâton, canne.

**bâtin dô li** (Bâton du lit) dans la pièce commune les lits étaient près des murs le long desquels ils ne laissaient qu'un petit espace assez peu accessible **la ragane** et on ne pouvait accéder facilement au lit que d'un seul côté, ce qui était mal commode pour faire le lit, étaler les couvertures et les draps. Aussi pour faire tout cela s'aidait-on d'un bâton **le bâtin dô li** avec lequel on battait aussi les **kouâte** (Matelas de plumes) pour les aplatir. Chez nous ce bâton était une **âne** (Aune) de 1,20 mètre divisée en 4 parties de 30 centimètres par 1, puis 2, puis 3 tout petits clous

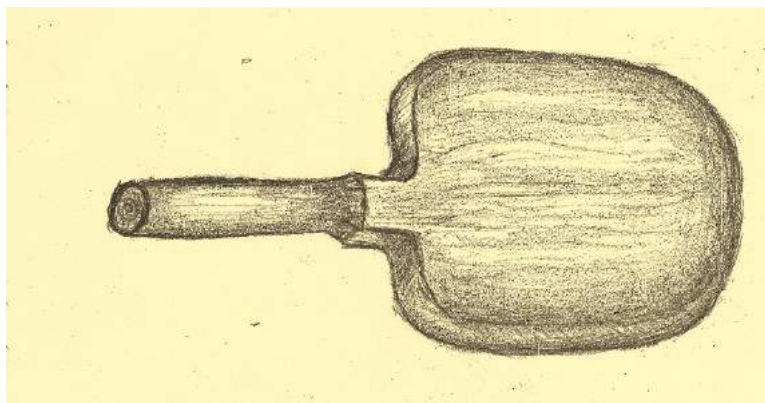
**batou** masculin : 1° bateur, homme qui travaillait aux **batri** (Battages)

*Car les femmes n'y ont participé qu'en l'absence des hommes pendant la guerre (et même*

les guerres !) Mais elles assuraient la nourriture, ce qui représentait une cuisine de très bonne qualité pour 20 ou 30 gaillards. Et il y avait compétition entre les fermières : c'était à qui aurait fait les meilleurs plats pendant que la batteuse était dans sa ferme. Elles apportaient aussi le café **dan l'ére** (Dans l'espace bien aplani dévolu aux battages) au milieu de la matinée et puis un verre de vin de temps à autre pour faire évacuer l'abondante poussière de paille moisie qui encombraient les gosiers. Enfin elles préparaient le **bourlö** (Repas festif qui terminait la séance de battage dans chaque ferme)

2° **batou** masculin : battoir, outil des **lav'râse de buJaille** (Lavandières de la grosse lessive annuelle) composé d'une planche épaisse, ronde ou carrée, de 30 ou 40 centimètres de diamètre, emmanchée latéralement d'un manche court.

Bien souvent le **batou** avait été découpé dans une planche épaisse, la partie plate et le manche étaient en une seule pièce. Les lavandières l'utilisaient pour battre le linge afin d'en exprimer l'eau.



Après **la buJaille** (Voir ce mot : lavage à chaud) les lavandières allaient rincer le linge **ô lavou** (Au lavoir) situé sur le cours d'un ruisseau ou à la sortie d'une source. Après avoir rincé le linge elles le tordaient puis le posaient sur les dalles inclinées du rebord du lavoir, et le battaient à grands coups de **batou**

*Qu' on se rassure : ce n'était pas si pénible, disaient-elles, car l'eau des fontaines n'est jamais froide. Effectivement je l'ai vérifié : elle est en général à une température voisine de : 11 degrés, été comme hiver! Quel confort en ce temps-là.*

**batre** battre, peu employé dans le sens de frapper violemment quelqu'un.

**batre le bié** (Battre le blé, voir **batri** )

**le s'an batan la goule** (Ils s'en battent la bouche) pouvait vouloir dire : ils s'en vantent ou : ils le racontent partout..

**ö n'an'a tou py(éin) chi son batu dô m(éin)me bâtin** (Il y en a beaucoup qui sont battus du même bâton) : bien des gens font ou pensent ainsi, beaucoup sont affligés de telles manies, de tels travers. On disait aussi **ö n'an'a tou py(éin) chi son batu de cHô bâtin** (Il y en a beaucoup qui sont battus de ce bâton)

**batri** ou **batëri** féminin pluriel : battages, action de battre les épis des céréales pour séparer le grain de la paille à l'aide de la **bateuze** dite aussi **machine a batre**



*La bateuze devant la grange ô linâ avec au centre ma mère et le facteur  
On reconnaît sur la machine le déliou et près de lui l'agranou qui se penche sur la machine  
et à droite avec son grand tuyau la lōkomobile devant nos écuries*

Cette activité a disparu après la seconde guerre avec l'arrivée des moissonneuses-batteuses. Voir les mots qui s'y rapportent *balin pōcHaille maille portou de sak batou* etc.

**bavasâ** : bavarder beaucoup pour dire des billevesées voire des sottises.

**bavase** (Femme bavarde), Ce mot était utilisé pour rappeler à l'ordre une fillette qui était en train de raconter n'importe quoi, et même parfois aussi une femme. Le masculin **bavassou** était, bien évidemment, peu usité.

**bave** féminin : désigne aussi bien les sécrétions visqueuses de l'escargot, ou mousseuse de la Cicadelle, (Homoptères) que la salive.

La salive tenait parfois la place des cosmétiques pour discipliner les cheveux rebelles, voir **grêve** et pour parfaire la toilette des enfants en cas de besoin.

*Ainsi, quand nous étions en visite ou à quelques festivités, nos mères ne craignaient pas de rafraîchir notre toilette avec un peu de salive sur un coin de mouchoir frotté ensuite énergiquement sur nos visages. Et moi, j'étais très fier de ma mère qui ne crachait pas sur son mouchoir pour me toiletter mais me demandait d'y cracher moi-même en me disant **mouille** Je trouvais que c'était le summum de la distinction, de la propreté, mais pas de l'hygiène parce que je ne savais pas qu'une chose pareille put exister.*

**bavou** masculin **bavouze** féminin : baveux, baveuse.

**bavou** masculin : bavoir, pour mettre au cou des bébés après l'avoir enrichi de belles broderies.

**bayarJe** ou **bayè\*rJe** féminin : Orge, *Hordeum*, et plus précisément celui dont les épis présentent leurs grains en rangs par deux.

*Céréale vigoureuse, très productive, insensible aux rigueurs du climat, elle était volontiers cultivée un peu partout : chez nous on cultivait les variétés fourragères riches en protéines pour nourrir les animaux, plus au nord les variétés riches en amidon pour fabriquer de la bière. Si le pain de blé est délicieux et celui de seigle savoureux, le pain d'orge est*

dégueulasse, aussi le réservait-on, à ROME, aux soldats des compagnies disciplinaires, nommées à cause de cela : les *hordei* (de *Hordeum*) dont nous avons tiré le mot : hordes (de barbares bien sûr !)

**baye pêne** : qui donne de la peine, du travail supplémentaire, comme un tout petit qu'il faut surveiller, porter, aider, dont il faut laver et relaver les vêtements. On le dit aussi d'un petit animal malingre qui grandit mal et dont il faut prendre soin spécialement etc.

On reconnaît l'ancien français : bailler.

**bazane** féminin : guêtre, pièce de cuir raide en forme de tuile, que l'on portait autour du mollet au dessus de gros souliers montants après l'avoir refermée à l'aide d'une lanière de cuir avec boucle et ardillon et d'une broche. Elles étaient indispensables pour conserver jambes et pieds au sec, à labri des graviers, sables, particules de fumier etc. Elles ont disparu après guerre avec l'arrivée des bottes en caoutchouc.

**bé** bien, utilisé pour souligner un mot ou tout un propos *i'ô z'é bé di mâ mē përsoune me krëyé* (Je l'ai bien dit, moi, mais personne ne me croyait) Ne pas confondre avec *b(éin)* (Bien, d'une belle et bonne façon) et *bè\** (Beau) *té bé bè\** (Tu es bien beau!) *ö l'é bé cHéti* (C'est bien mauvais !) *tô krê bé* (Tu le crois bien, voir *krâre* croire)

*tô veu bé* (Tu le veux bien, voir : *v'lâ* : vouloir) *tô vë bé* (Tu le vois bien, voir *veure* voir)

*bé dame* (Bien dame) Cela indiquait qu'on acceptait la chose ou la situation avec fatalisme vu qu'on n'y pouvait rien. *â bé dame ö l'é de m(éin)me avoure* (Ah eh bien c'est comme ça maintenant) sous-entendu : et ça restera comme ça ! Était la phrase qu'on répondait aux personnes qui critiquaient ce qu'on venait de faire. (La dame en question était-elle la bonne vierge, avec qui pourtant nous avons peu de commerce ?)

*i ô z'arê bé fouê* (Je l'aurais bien fait, je l'aurais fait volontiers) *i ô z'arion bé fouê* (Nous l'aurions fait volontiers) *i ô z'arê b(éin) fouê* (Je l'aurais bien fait) signifie ici : je l'aurais fait d'une bonne façon. *i ô z'arion b(éin) fouê* (Nous l'aurions fait bien !) Le *z* est ajouté seulement par euphonie.

Voir aussi à *bin*

*bè\** masculin : beau, *bêle* féminin : belle *un bè\* drôle* (Un bel enfant) *une bêle drolâse* (Une belle fille) *a bêle anaille* (À belle année : toute l'année, tous les jours pendant toute une année).

*tou py(éin) trö bè\* pë r m(éin)* (Beaucoup trop beau pour moi) Cette parole historique toute empreinte de modestie fut l'œuvre d'un mien cousin. Nous étions à déjeuner dans une petite ville de la région. La maison qui nous accueillait était coquette et confortable, sans plus, mais la table y était bonne. Si bien qu'à la fin du repas, repoussant son assiette le cousin se carra au fond de son fauteuil de façon à procurer un maximum de confort à son ventre qui, sans être gros, était opulent et pour le moment agréablement repu. C'était un solide paysan de chez nous, large d'épaules et aux jambes courtes mais bien plantées dans sa terre. *ö l'étê un gâ chi étê b(éin) de cHé li ê atou b(éin) de cHé nou* (C'était un homme qui avait chez lui une certaine aisance et aussi qui était bien de notre région)

Après un silence il prit la parole et dit *voure é t'ö k'on pise avoure* (Où est ce qu'on urine maintenant) Il fut aussitôt conduit aux toilettes de la maison : toilettes citadines, simples et propres avec grès d'Italie sur le sol, carreaux de faïence sur les murs, et une cuvette en faïence très blanche sous la chaînette de la chasse d'eau qui pendait. Le cousin

avait déjà un pied dans ce petit local quand il se figea, glacé. Il y eut un lourd silence et abandonnant de sa main déjà prête son bouton de braguette, de sa voix puissante, habituée à résonner dans ses champs, il lâcha cette parole fatidique **tou py(éin) trö bè\* pèr m(éin)**

Après quoi il gagna d'un pas résolu la porte d'entrée, l'ouvrit, et, avisant un splendide massif de fleurs, s'en approcha et le compissa en toute sérénité.

**bëcHâ** naître pour un oisillon, c'est à dire sortir de l'œuf. C'est le moment (tellement émouvant!) où ayant juste brisé un petit morceau de coquille il montre le petit bout de son bec.

Était aussi utilisé pour parler de l'enfant qui, en s'éveillant, pointait juste le bout de son nez hors des couvertures et aussi pour une plantule à peine germée qui commençait à être visible à la surface du sol, en fait pour tout ce qu'on voyait apparaître un peu.

Voir **bëcHaille** (Becquée). **bëcHâ** et **bëcHaille** viennent peut-être de **bêk**

**bëcHaille** féminin : becquée, contenu d'un bec destiné à nourrir les petits, on disait parfois **abëcHaille** Voir **abëcHâ** (Donner la becquée) **dounâ la bëcHaille** (Donner la becquée, aussi)

**bëdö** masculin : petit de la vache, jeune veau, dit aussi **bëdê** ou **boudê**

Les enfants qui revenaient de faire leurs besoins et qui avaient commis l'erreur de le faire savoir étaient victimes d'une plaisanterie exposée dans le dialogue suivant :

**â tu fouê la boune vacHe ?** (As-tu fais la bonne vache?)

**ké t'ö k'a fouê ?** (Qu'est ce qu'elle fait ?)

**a luche son bëdö kan l'é néchu** (Elle lèche son petit veau quand il est né!)

**gran bëdö** ou **gran bëdê** (Grand petit veau : grand sot)

**bëgënasâ** ou **bëgëgënasâ** bégayer, avoir une élocution pénible.

**b(éin)** 1° : bien **ö l'é b(éin)** (C'est bien), ne pas confondre avec **ö l'é bin** (C'est bon) **i l'ö z'é b(éin) di** (Je leur ai bien dit : je leur ai dit fermement, clairement, je leur ai recommandé) A comparer avec **i l'ö z'é bé di** (Je leur ai bien dit : je leur ai dit, effectivement, mais ils n'en ont pas tenu compte, je n'avais peut-être pas assez insisté) **i l'ö z'é b(éin) rakrémé** (Je leur ai bien recommandé)

**yô z'é bé vu** et **yô z'é b(éin) vu** (Je l'ai bien vu, je l'ai vu effectivement, je ne puis le nier, et : je l'ai bien vu, j'ai eu le temps de le voir dans tous les détails) Tout ça est difficile à traduire en français qui n'exprime pas clairement des nuances dans les : bien. Mieux **meu**

2° : **b(éin)** masculin est synonyme de **bënase** : toutes les choses, bâtiments, terres, cheptel, etc. qui constituent la propriété.

**bêk** masculin : bec **bêk de soulâ** (Bout ou pointe du soulier, partie opposée au talon)

Et ce mot était aussi utilisé dans la langue des adultes pour s'adresser aux tout petits **le bêk** désignait alors le nez, la bouche ou la frimousse **doune ton bêk k'i t'ésuJe** (Donne ton visage que je l'essuie, car le **bêk** était, généralement, au choix **lugrou** ou **mörchou** Voir ces mots. Il y avait aussi les bons jours où le petit avait mérité quelques câlineries et on entendait alors **v(éin) k'i te biJe p't'i bêk sukré** (Viens que je t'embrasse petite frimousse sucrée)

**bëkëlâ** : bêler **bëkëlâ** convient parfaitement pour parler du cri de la chèvre qu'il imite

même un peu car ce cri est rythmé, haché, bégayant, hoquetant, chevrotant pour tout dire. Bêler, plus traînant, convient mieux pour le cri du mouton.

**bëkien** ou **bëkion** masculin : chevreau mâle, la petite femelle était nommée **cHëbrote**

**bëkö** masculin : gros tonneau en fer galvanisé de 200 à 500 litres, monté sur deux roues aussi grandes que les roues des charrettes et traîné par un cheval

Il servait au transport du purin depuis la fosse située au pied du tas de fumier jusque dans les champs où il était épandu grâce au gros robinet arrière qui laissait couler un jet très étalé. Il servait aussi à alimenter en eau les abreuvoirs des animaux qui ne rentraient jamais à l'étable.

*Au cours des étés où il y eut des sécheresses extraordinaires, les mares, les fontaines et même les rivières vinrent à sec, mais un peu d'eau subsistait au fond des fosses du lit de la Sèvre Niortaise ; mon père et les autres paysans allaient avec leurs **bëkö** y chercher de l'eau pour le bétail. Mon père puisait l'eau avec un **pöt'a buJaille** (Pot pour transvaser l'eau au cours de grands lavages de linge) auquel il avait ajouté un long manche. Si l'on songe que le pot en question contenait à peine 3 litres, on peut calculer que mon père devait puiser et soulever le pot au dessus du tonneau près de 200 fois pour remplir son **bëkö** Aller et retour il devait faire jusqu'à 25 kilomètres par jour.*

*Un recensement des périodes de sécheresse a été fait et donne une idée du nombre d'années où mon père eut à se livrer à cet exercice :*

*1921 : sécheresse, seulement 376 millimètres de pluie à Melle.*

*1928 et 1932 : canicule dans les Deux-Sèvres.*

*1933 : sécheresse sur le Poitou.*

*1943 : sécheresse à Niort.*

*1949 : sécheresse dans les Deux-Sèvres avec restriction d'eau ; en juillet, août et septembre les rivières sont à sec et on a pu enlever la boue des fontaines et des mares. En septembre le Marais Poitevin est desséché en dessous des couches d'argile dans les conches et la Sèvre est à sec en beaucoup d'endroits, même après Niort.*

*1955 ; sécheresse à Melle.*

*1956 : sécheresse à Niort : 565 millimètres d'eau annuels, les céréales sont perdues dès février.*

*1959 et 1974 sécheresse à La Mothe-Saint-Héraye.*

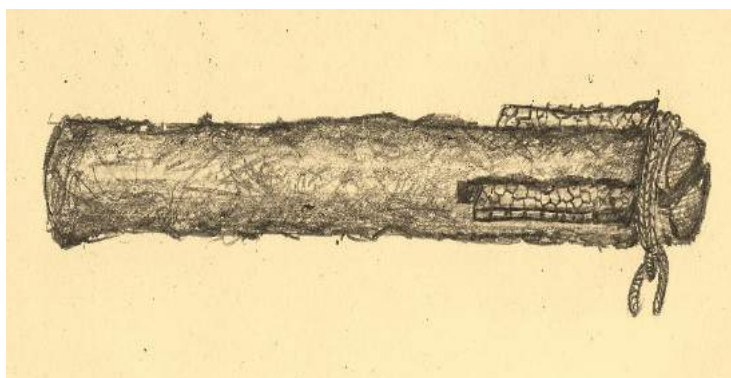
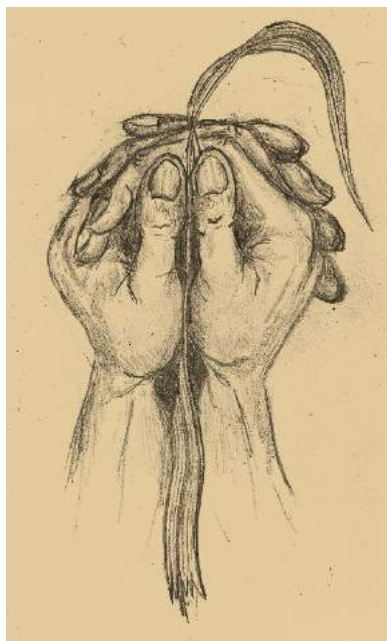
*1975 et 1976 : sécheresse dans les Deux-Sèvres : les céréales ne mûrissent pas, on en fait de l'ensilage, le foin ne pousse pas, et le maïs cesse de pousser en Juillet. Et en 1976 le prix des de la paille s'envole. Les Deux-Sèvres en importent 200 tonnes du Loir et Cher qu'on fait venir par le train et par les camions de l'armée. Mais mon père n'était plus de ce monde.*

*Et, en toute saison, quand il ne servait pas, le **bëkö** était mon sous-marin où je m'enfermais pour des plongées mémorables où je fis, on s'en doute, 20.000 lieues sous les mers au risque, bien réel, d'y périr asphyxié.*

**bëkou(éin)ne** féminin, ou **bëkouéne** petite musique à anche émettant une note plaintive et grinçante insérée dans une imitation de trompette, dans un jouet en caoutchouc ou une peluche.

Mais en surveillant les animaux au pâturage nous en faisons bien d'autres avec un morceau du pédoncule floral du pissenlit (qui est creux) refendu longitudinalement à l'extrémité, ou avec une feuille de Graminées (Poacées, maintenant) tendue entre les deux

pouces et les paumes des deux mains jointes en cornet ou encore avec un morceau de feuille coriace d'arbre, insérée dans une fente longitudinale de l'extrémité d'un petit rameau ficelé au bout. Bien sûr avec tous ces instruments on produisait le son en soufflant avec la bouche



*kouénâ* ou *kou(éin)nâ* (Couiner)

*bëlucHâ* pleurnicher sans conviction . Voir *beulâ* et *cHënuçHâ*

*bënase* féminin : biens que le paysan pouvait avoir, en terres, en bâtiments et peut-être aussi en cheptel. Il y avait les nuances suivantes *avâ un p'ti de bënase* (Avoir un petit peu de biens), sous entendu : pas mal de biens, mais les paysans étaient peu enclins à l'enthousiasme.

*avâ une goulaille de bënasse* (Avoir une bouchée de biens, c'était avoir ce qu'il fallait pour vivre, sans plus)

*avan t'ail un p'ti de bënase? vouail un pouâ* (Ont- ils un peu de biens? - Oui, un peu.) *un p'ti* et *un pouâ* signifient tous les deux : un peu, mais la place qu'on leur destinait dans une phrase était différente parce que *pouâ* sonnait mieux que *p'ti* quand il était seul. Voir *afouére*



**bënézé** masculin, **bënézaille** féminin : bien aisé à faire, donc : facile *ö l'é bënézé* ou *ö l'é b'nézé* (C'est facile) *ö l'é pâ bënézé* (Ce n'est pas facile) se disait aussi *ö l'é malézé* (C'est malaisé) mais ce dernier mot se prêtait seulement à une simple constatation alors que *ö l'é pâ b'nézé* pourvu qu'on y mit le ton accablé convenable, signifiait que c'était bougrement dur à faire et que, par conséquent, on se risquait à une timide protestation.. *lé Jan son pâ bënézé a fouére ézir* (Les gens ne sont pas faciles à faire céder, à faire obéir).

Quand on disait d'une personne *l'é pâ b'nézé* ou *a l'é pâ b'nézaille* c'était qu'on avait affaire à quelqu'un de peu commode, de caractère difficile.

**bënéze** (Bien à son aise, confortablement installé, heureux dans la vie) Et cette forte parole d'un cancre de mes camarades *mê tu sê din r(éin)! p't'êt'bé mê i sé bënéze de m(éin)me* (Mais tu ne sais rien! Peut être bien, mais je suis à mon aise, je suis heureux comme cela)

**bè\*rcHe** ou **bërcHe** féminin : ouverture accidentelle, fracture, lacune dans un ensemble, à cause d'éléments disjoints ou manquants *pôr patirè\* té kënine te fazan une bë\*rcHe dan la goule* (Pauvre petit, tes dents de lait te font une brèche dans la bouche) : tu as perdu des dents de lait !

*Voisin du français : brèche.*

**bërcHê** masculin : 1° tréteau. Utilisés pour déposer le linge mouillé au sortir de la *pane a buJaille* (Cuve en pierre utilisée pour les grands lavages de linge) et pour faire, dans les granges ou les hangars, d'immenses tables en fer à cheval en y posant des planches recouvertes ensuite de simples draps ou, parfois de belles nappes quand on avait un nombre extraordinaire de convives, pour les noces par exemple. Pour les battages ce genre de table n'était pas équipé de draps et encore moins de nappes. Voir *aprê* et *batri*

2° Désignait aussi le bréchet des volailles et le sternum des humains dont on parlait rarement, sauf en cas d'accident.

**bërdasâ** parler : abondamment pour dire des choses sans intérêt. Papoter.

**bërdasou** masculin, **bërdasouze** féminin, noms ou adjectifs désignant ceux qui *bërdase* ou qui disent des mensonges ou des sottises *bërdasou këm'une aJase* ou *këm'un Jé bornye* (Bavard comme une pie ou comme un geai borgne).

*En vacances chez mon oncle il arrivait souvent qu'il bouscule mes installations ludiques en faisant son travail et quand je lui demandais pourquoi il avait commis cela il me répondait invariablement *ö l'é pëf fouére bërdasâ lé sott'* (C'est pour faire causer les sots) En faisant vibrer le *t* final ! Bien des fois je l'ai houspillé pour avoir le plaisir d'entendre cette réponse.*

**bërdökâ** : faire un bruit sec, bref et répété comme quelque pièce mal fixée sur un véhicule brinquebalant sur les chemins caillouteux de cette époque où l'on allait de cahot en cahot, ou bruit d'un objet dur secoué dans un récipient à la manière d'un énorme grelot.

**bërdökâ** décrit aussi l'action qui produit un tel bruit *le van bërdöke la porte ou lé volê* (Le vent fait du bruit en secouant la porte ou les volets). Dans nos maisons, portes et fenêtres étaient vieilles et leurs planches disjointes remuaient facilement sous l'action du vent qui, tout au long de la nuit nous jouait un concert de gémissements chuintants et de craquements. Un vent plus modéré se contentait de **bërlökâ** Voir ce mot.

C'était aussi faire un bruit répété de choses heurtées en travaillant ou en se déplaçant *le bërdöke sé bö su le piancHê* (Il fait du bruit avec ses sabots sur le parquet) Il s'agit là

d'un bruit net, pour un bruit de chaussures traînées on disait **krolâ**

**bërdouérâ** : barbouiller, badigeonner avec une substance grasse ou visqueuse.

*se bërdouérâ* (Se salir avec quelque chose de ce genre)

*ton drôle a le chu bërdouéré* (Ton enfant a le cul barbouillé de merde, bien que ça ne soit pas précisé) À torcher d'urgence ! Voir **Jobrà**

**bërdouéré** masculin, **bërdouéaille** féminin : sali par une substance grasse : boue, merde, etc.

**bërgâ** masculin : frelon. Voir **atinâ**

**bërgôdâ** ou **burgôdâ** : émettre un mugissement, presque un rugissement pour le taureau. C'est son cri particulier quand il est en rut ou en colère. C'était aussi le cri des **vacHe ribôde** (Vaches bréhaigne : vaches devenues stériles qui adoptaient un comportement de mâles) C'était souvent une suite de mugissements courts et répétés, terminée par un cri plus prolongé qui partait des graves pour devenir de plus en plus aigu. Synonyme **brômâ**

**bërJâ** masculin, **bërJére** féminin : 1° berger, bergère.

*alâ ô cHan lé bërJére* comme on aurait dit *alâ ô cHan lé vacHe* (Aller aux champs les bergères, comme : aller au champ garder les vaches au pâturage) c'était aller courtiser les bergères en train de surveiller leur troupeau au pâturage.

*Les vrais bergers, avec leurs grands chapeau de feutre et leur limouzine (C'était une grande pèlerine, voir ce mot où il est dit que j'en ai connu une) avaient disparu. Les bergères avec leur grand parapluie bleu sous lequel elles brodaient ou reprisaient en surveillent les animaux se faisaient rares aussi, restaient quelques bisien (Petits apprentis cultivateurs) et les enfants des fermes, encore écoliers. Ils devaient obliger les bestiaux à rester dans les limites de leur pacage et intervenir en cas d'accidents : météorisme surtout, batailles parfois. Ils étaient secondés efficacement par les chiens qui, en fait, faisaient la grosse part du travail.*

*Cette vigilance des chiens permettait aux petits bergers d'avoir beaucoup de temps libre pour kamaradâ (Passer du bon temps avec les autres bergers), cuisiner des pommes, des châtaignes ou des pommes de terre dans de minuscules fours en pierres plates, bâtis au bord d'une haie, jouer à la bistokête tailler des subiê (Sifflets) ou des békou(éin)ne (Musiquettes de bois, de feuilles ou d'herbes), ou faire des semblants de vanneries d'écorces ou de joncs, éventuellement lire ou apprendre quelques leçons.*

*Notre instituteur nous obligeait à lire à la maison, des livres empruntés à la bibliothèque communale qui était bien pourvue, (Jules VERNE, Hector MALOT, George SAND, Daniel DEFOE, Walter SCOTT, Charles DICKENS...) et nous devions lui rédiger des résumés de nos lectures. Je lisais volontiers et beaucoup, et mes camarades s'en étaient aperçu. Comme la lecture n'était pas leur activité favorite ils empruntaient, après m'avoir consulté, des livres que je connaissais. Ils venaient ensuite me trouver auprès de mes vaches et là, un papier sur les genoux ils écrivaient sous ma dictée le résumé demandé. Ces résumés tant de fois répétés, à l'un ou à l'autre, bien que forcément semblables, n'alertèrent jamais la vigilance de notre Maître. Peut-être les lisait-il distraitemment, ou même : les lisait-il ?*

L'arrivée des clôtures électriques a fait disparaître tout cela : la fin de toute une civilisation !

*Cette arrivée de la clôture électrique fut, chez nous, un évènement mémorable car mon père, soucieux d'alléger le travail de ma mère, fut un des premiers à l'installer autour d'un de nos pacages. Il planta les piquets, installa l'appareil qui émettait des impulsions à partir*

de ses accus, mit le fil de clôture électrifié autour du champ et nous amenâmes les bestiaux. Or nous menions paître cette année là un taureau parce qu'il était exceptionnellement doux : je pouvais même le caresser et il s'y prêtait volontiers s'arrêtant de brouter pour me tendre son cou ou son front.

Nous étions restés, mon père et moi, avec les bestiaux pour voir comment ils allaient se comporter quand ils allaient découvrir cette modernité. Et ce fut précisément le taureau qui s'approcha le premier de cette clôture, le long d'une haie. Il paissait sagement de longues herbes qui lui semblaient de plus en plus savoureuses en allant vers la haie, si bien qu'il arriva tout près du fil électrifié. « Tu vas voir. » me dit mon père qui avait une confiance indéfectible en tout ce que nous offrait le progrès.

Le taureau leva le nez précisément juste assez pour toucher le fil et reçut la décharge. Il resta une seconde immobile comme tétanisé, puis il baissa la tête et chargea, passant à travers la haie en emportant autour de ses cornes des dizaines de mètres de clôture et pas mal de piquets. Arrivé dans le champ voisin il se secouait pour se débarrasser de tout cela s'emberlificotant de plus en plus. Et, finalement, lui qui était si calme, il fit une telle colère qu'il nous fut bien difficile de le ramener à l'étable.

Bien sûr, il ne fut plus possible de le mettre au pacage. Heureusement, les autres animaux eurent des réactions plus paisibles vis-à-vis de cette clôture quand elle fut réparée. Ils apprirent même assez vite à la localiser pour ne plus s'en approcher.

2° **bërJére** féminin : Faucheur ou Opilion, *Liobunum rotundum*, sorte d'Arachnide aux très longues pattes grêles et au corps tout sphérique, (tête comprise) dépourvu de venin, vivant de déchets végétaux et de cadavres d'insectes.

**bërkâ** ou **beurkâ** ou **burkâ** heurter quelque chose avec son corps, avec un objet qu'on porte, un véhicule qu'on conduit **l'a bërké** (Il a heurté signifiait : il a eu un accident) Voir **bourdâ**

**bërlâ** masculin : ver ou asticot, suivant le cas. Les vers qui parasitent les fruits, les asticots ou qui se démènent sur les fromages.

Les fromages de lait de chèvres, préparés dans les fermes, étaient mal protégés contre les visites des mouches et constituaient même leur terrain de prédilection pour pondre. Si bien qu'on prétendait qu'un fromage sans **bërlâ** ne pouvait être un bon fromage. En effet un fromage savoureux, qui a bénéficié d'une maturation bien conduite, développe un arôme puissant qui attire les mouches pondeuses. Si la crème est abondante et la salaison suffisante, mais point exagérée, **lé bërlâ** sont beaux et en bonne santé, ce qu'ils manifestent par leur agitation frénétique !

Aussi l'abondance des asticots et leur vigueur étaient les premiers critères de grande qualité, ça, je puis l'acquiescer ! Et si nous ne mangions pas les asticots en même temps que le fromage c'était par pure humanité.

**bërlôdé** masculin, **bërlôdaille** féminin : qui contient des vers (dire : véreux serait trop péjoratif) et pourtant parfaitement consommable à nos yeux et à cette époque.

**té bërlôdé** (Tu n'as plus ton bon sens) c'était un bon argument dans une discussion entre personnes raisonnables, mais je ne l'ai jamais entendu dire à de vrais débilés. Les simples d'esprits n'étaient jamais abandonnés, on leur donnait un travail à leur mesure et la part qui revenait à chacun dans la communauté et, même si parfois ils provoquaient l'hilarité c'était comme les petits enfants, ni plus ni moins. Voir **kabërlö**

**berle** féminin : plante qui poussait dans les eaux vives, fontaines ou cressonnières, que tout le monde redoutait énormément car elle était réputée très toxique et facile à confondre

avec le cresson.

En réalité, la Grande Berle, *Sium latifolium*, Umbellifères, est bien vénéneuse, mais rare chez nous et ses grandes folioles allongées, pointues et dentées ne peuvent être confondues avec celles plus petites, bien rondes et non dentées du cresson. De plus elle pousse dressée au dessus de la surface de l'eau.

La Petite Berle, *Sium angustifolium*, Umbellifères, est de la taille du cresson et vit partiellement immergée comme lui, ses folioles dentées et pointues permettent de la distinguer. En outre elle est comestible en salade et ses racines cuites, constituent même un légume original.

En revanche, le Faux Cresson des fontaines, *Helosciadium nodiflorum* peut être dangereux si on en mange trop. Mais c'est une Umbellifère et donc ses fleurs sont en ombelles alors que le véritable Cresson, *Nasturtium officinale*, Crucifères, ne présente pas d'ombelles. Et surtout les fleurs du Faux Cresson sont aux noeuds des tiges, (*nodiflorum*) alors que celles du vrai sont au bout des tiges. En outre les folioles du Faux Cresson sont dentées et la foliole terminale de chaque feuille est de la même taille que les autres alors que chez le Cresson, elle est bien plus grosse que les autres.

**bërlére** ou **brëlére** féminin : anse de panier, de seau etc. **le panâ a une bërlére le boukyin an a deu** (Le panier a une anse, le panier à couvercle en a deux) Voir **boukyin** C'est aussi l'anse mobile des pots de fer, des chaudrons qu'on suspendait aux crémaillères au dessus du feu dans les cheminées.

**bërlinâ** : sonner avec un bruit aigrelet, métallique comme un petit grelot ou un timbre de vélo.

**ö fô bërlinâ kan t'arive su cheuk'in** (Il faut sonner quand tu arrives près de quelqu'un, c'était l'alpha et l'oméga de notre code de la route, routes le plus souvent désertes) **kët'ö ke cHête kioche a kore a bërlinâ** (Qu'est ce que cette cloche a encore à sonner, ici : plutôt : à "sonnailler"-disait-on, avec un brin d'animosité, chez **louizête** où l'on était souvent agacé par les cloches de **sé mouêsan** (Saint-Maixent) toutes proches.

On pouvait aussi dire **fërlinâ**

**bërlinête** féminin : sonnette de bicyclette.

**bërlökâ** : sonner en produisant un bruit grave et répété à la manière d'un gros grelot.

**bërlöke** féminin : gros grelot de 9 cm de diamètre produisant un son grave. On en trouvait de très gros, ornés d'un cheval au galop, pour agrémenter le harnachement de luxe des chevaux attelés à des voitures.

**cHase a la bërlöke** (Chasse aux perdrix ou aux cailles la nuit en hiver, dans les labours. Un chasseur allait en secouant la **bërlöke** et en éclairant les sillons avec une lampe à acétylène pendant que son compagnon qui marchait en dehors du cône de lumière, saisissait **lé përdrik chi rêstian motaille dan lé gârê** (Les perdrix qui restaient tapies dans les guérets, et comme clouées au sol par la peur). Celui qui a vu des perdrix aplaties entre les sillons est bien convaincu qu'elles ont à peu près la forme et la couleur des mottes de terre, ce qui était la cause d'un certain manque de réactivité des débutants. Ils avaient donc intérêt à se munir d'une pelle pour assommer le gibier avant qu'il ne recouvre ses esprits.



*bèrlöke d'un katrou tr(éin)né dan lé ortiJe ê lé rinze  
ô fin d'un pâti pèr i fini son tan  
i l'avion ramâsaille pèr alâ a la cHase a la bèrlöke  
mê ö l'i bèrlöki moué k'ö l'i cHasi*

**batre la bèrlöke** (Battre le grelot : tenir des propos déraisonnables, perdre le tête, devenir gâteux)

**bèrlu** féminin : berlue **t'â la bèrlu** (Tu as des visions, tu vois des choses qui n'existent pas) **i é öyu une bèrlu** (J'ai eu un éblouissement) **i é dô bèrlu** (J'ai des mouches volante : des corps flottants dans l'humeur vitrée qui font voir des petites taches sombres errant dans le champ de vision)

*Et ce souvenir d'un propos de ma mère alors que l'on parlait devant elle des célèbres gâteaux : PETITS BEURRES LU. Elle finit par s'enquérir i sê tÿrJou poué r(éin) s'k'ö l'é vò bèrlu (Je ne sais toujours point rien ce que c'est que vos berlues).*

*En ancien français une berlue était une menterie.*

**bèrlutâ** : scintiller, pour parles des étoiles ou de faibles éclairages vacillants.

**bèrnaille** féminin : préparation destinée aux cochons.

**bèrnaille ô gorê** où dominaient les pommes de terre cuites avec un peu d'eau et avec leur peau dans la **pouéloune** (Vaste récipient en fer destiné avant tout à chauffer l'eau de la **buJaille** grande lessive d'autrefois). Ces pommes de terre cuites étaient ensuite légèrement écrasées puis mêlées de **p'ti lê** ou **mâge** (*Lactoserum* issu du lait dont la crème avait été prélevée), des eaux de vaisselle de la maison (sans détergent, qui n'existaient pas encore), des reliefs des repas et des épluchures et aussi de farines de céréales **kant'ö fl'ê pousâ lé gorê ô grâ** (Quand il fallait pousser les porcs à engraisser avant de les tuer)

*Comme il y avait peu d'eau, ces pommes de terre étaient surtout cuites à la vapeur et elles étaient délicieuses aussi ma mère m'en donnait-elle comme friandise quand elle soignait ses cochons.*

**bèrnaille ô poule** (Pâtée des pour les poules, constituée de pommes de terres mêlées de **mézi** (Orties hachées)

**ké t'ö ke chelle bèrnaille** (Qu'est ce que cette tambouille) Cette exclamation commentait l'arrivée sur la table d'un plat raté, ou même parfois l'énoncé de quelques propos filandreux et compliqués.

**bërnasâ** : musarder, bricoler, passer d'une occupation à une autre sans rien mener à un résultat convenable.

**bërnasou** ou **brënasou** masculin, **bërnasouze** féminin : celui ou celle qui gaspille son temps à des besognes sans importance, et les accomplit sans conviction.

*Les termes destinés à stigmatiser l'attitude des piètres travailleurs, si nombreux en **patoï** pourraient donner l'image d'un monde dur et sans pitié, pourtant ces hommes étaient bons puisqu'ils restaient solidaires quand l'un d'eux se trouvait dans la peine. Mais leur métier n'était pas facile : les intempéries, les accidents, les maladies n'arrangeaient pas les choses à une époque où n'existaient ni assurances, ni lois sociales. Alors ces propos bien sentis aidaient chacun à ne point baisser sa garde.*

**bërtikiâ** : luire, reluire, briller, étinceler **fouê bërtikiâ ton cHôdrin** (Fais briller ton chaudron)

*Ce mot fait penser à des cuivres bien astiqués, soit ceux des des harnais de luxe des belles voitures de riches, soit ceux des boutons des vestes de velours côtelé illustrés de représentations en relief de gibiers morts ou vif. Il évoque surtout les cuivres jaunes ou rouges des casseroles, chaudrons, louches, passoires pendus vers la cheminée ou au dessus du **pötaJâ** (Réchaud de pierre) qui répétaient, en les agrémentant de reflets rutilants, les lueurs des flammes du feu de bois dans la cheminée, lumières bienvenues dans nos sombres maisons où les fenêtres étaient petites et rares.*

**bërtin** masculin : minuscules points de combustion qui demeurent ou renaissent sur les bûches calcinées d'un feu abandonné, quand on les remet à l'air. Au petit matin, dans l'âtre, on dégageait des cendres les bûches calcinées couvertes de charbon fissuré, restes du feu de la veillée du soir précédent. L'air frais éveillait sur les charbons de minuscules lumières qui entreprenaient un parcours erratique avant d'exploser en un feu d'artifice de minuscules étincelles et de petits crépitements. C'étaient les **bërtin** espoirs d'une flamme nouvelle mais exigeants en soins délicats et précautions.

**lé bërtin** étaient aussi ces minuscules étincelles qui jaillissent en masse quand on frappe une bûche incandescente, comme on le faisait avec les pincettes à Noël. Voir **pinsête**

**bërtounâ** former des petits points incandescents, former des **bërtin** des braises qui se rallument **ö bërtoune ö fô bufâ pë r aviâ le fë** (Les tisons s'allument, il faut souffler pour réveiller, redonner vie au feu) Voir **kiabin**

**bërvocHâ** : boire lentement, à petits coups et pendant un bon moment, sans soif réelle à étancher, boire à petits coups mais si longtemps que, en fin de compte, cela fait : boire beaucoup **tu me kërve a bërvocHâ de m(éin)me** (Tu me fatigues, m'agaces à "buvoter" comme cela).

**bëskënyin** masculin : proéminence inopportune, indésirable, laide et gênante soit sur le sol (vieille souche, pierre en saillie etc.) soit sur un arbre, moignon de branche morte ou n'importe quoi de ce genre mais en général assez gros.

**bésâ** : (ne pas confondre avec **bouésâ** baisser) bêcher, ce qui se pratiquait avec la **pale bése** ou **pale bâse** (Pelle-bêche) ou dans les terres plus lourdes et plus collantes avec la **fourch'a bésâ** (Fourche à bêcher) à 4 doigts larges et plats **dan nô tè\*r chi étion d'amitié ö patê tou py(éin) ê ö v'lê meu pr(éin)dre la fourch' a bésâ** (Dans nos, terres qui étaient d'amitié (plutôt collantes) elles restaient beaucoup collées à l'instrument et il

valait mieux prendre la fourche. Cependant, les pépés méticuleux bêchaient bien à la fourche mais terminaient à la pelle les bordures des planches et les bords des sentiers, ça faisait des coupes plus nettes, plus franches, plus jolies !

On commençait à dire **bécHâ** sur le modèle du français *bêcher* mais **bésâ** était plus proche du latin *bessus* bêche et de l'ancien français *bêsser*. De plus, les modernes, qui mélangeaient tout, disaient aussi **bésâ** pour : baisser, alors qu'il fallait dire **bouésâ**

**bësin** masculin : jumeau, comme le dialectal *besson* (jumeau en parlant des agneaux).  
**ö l'é mon bësin** (C'est mon frère jumeau).

**bëtâ** : se coaguler, se figer, cailler.

**bété** masculin, **bëtaille** féminin : coagulé, pris en masse *la sâse é bëtaille* (La sauce est coagulée) *l'eule é bëtaille* (L'huile est figée) *mon soupâ m'a bété su le chër* ou *su l'Jabö* (Mon dîner m'a coagulé sur le coeur ou sur la poitrine) Dans tous les cas c'était l'estomac qui était en cause et le repas, sans être forcément coagulé, ne passait tout de même pas et provoquait des nausées. Pour le lait qu'on faisait cailler pour la préparation des fromages on disait soit : cailler **kayâ** ou, plus souvent, **pr(éin)dre** et non point **bëtâ** Pour dire que le lait était caillé on employait le mot **pri** comme on le verra à **Jalounaille**

**bète\*** masculin : animal. Cela pouvait désigner un tout petit animal : lapin, souris, écureuil, ou même insecte, ou le petit souffreteux d'un animal plus grand, on disait alors **pôr pëti bète\*** (Pauvre petite bête) ou **pôr cHéti bète\*** (Pauvre chétive bestiole)

Inversement, quand on s'exclamait **keu bète\*** (Quel bestiau) on désignait une personne de très forte corpulence ou éventuellement un beau bovin.

Et n'oublions pas **le bète\* a mizère** Ce pouvait être une personne, un animal ou un instrument dont on ne pouvait tirer rien d'autre que des ennuis, en français : "boîte à chagrin"

**bétou** bientôt *a bétou* (À bientôt) *le v(éin)dra bétou* (Il viendra bientôt) *le v(éin)dra tantou* (Il viendra cet après midi)

**bétou** et **tantou** dérivent de *tost*. Voir à **tantou**

**beugnâ** : donner un coup à quelqu'un, en général un seul et d'une façon préméditée.

**bëgne** ou **beugne** féminin : coup de poing en général, gifle à la rigueur *dounâ une bëgne* (Donner un coup, souvent après cet avertissement *i va te foutre une bëgne*

Vers 1640 la *beigne* était un coup de poing, qui a disparu avant de revenir au XX<sup>ème</sup> siècle en argot.

**beulâ** ou **bëlâ** : pleurer, pleurnicher avec des cris plaintifs et prolongés. Cela fait plus de bruit que **cHënuçHâ** où l'on entend surtout des reniflements, mais moins que **brayâ** où l'on crie à pleins poumons.

**bëlou** masculin, **bëlouze** féminin : celui ou celle qui pleurniche, en ce moment précis, ou qui a l'habitude de pleurnicher souvent. A leur intention il y avait une petite chanson :

*beule beule t'arâ de l'eule* (Pleure, pleure, tu auras de l'huile)

*braille braille t'arâ d'la paille* (Pleure fort, pleure fort, tu auras de la paille)

*ri ri tarâ dô ri* (Ris, ris tu auras du riz.)

Et ça vous consolait tellement plus vite que de tendres cajoleries.

Voir **bëlucHâ**

**beure** masculin : beurre. N'oubliez pas le bruit de ce mot qui est comparable à celui que vous faites en disant : œufs, au pluriel. Voir au début le petit paragraphe sur les bruits)

*J'ai souvenir du beurre sans pareil du 14 juillet, car ce jour là, comme personne ne travaillait, c'était le seul jour de l'année où le laitier ne passait pas collecter le lait pour la laiterie coopérative. Le lait, laissé dans les fermes, aigrissait vite et la crème remontait à la surface. Une fois prélevée elle était délicieuse pour assaisonner les légumes cuits à l'eau, le petit salé etc. On en mettait la plus grande partie dans un pot en grès où on le brassait vigoureusement avec le rouleau à pâtisserie. Un beurre un peu acide se séparait alors d'un babeurre aigrelet et délicieusement rafraîchissant.*

**asiète ô beure** (Assiette au beurre) Objet mythique désignant des situations sociales, généralement obtenues grâce à des copinages politiques, qui procuraient des revenus confortables, autant qu'injustifiés.

**bëya** masculin : 1° : chaumes et éteules : bases des pieds de céréales enracinées dans le sol qui restent après la moisson.

2° : l'ensemble des champs moissonnés. Dans ce dernier cas on utilisait le pluriel **lé bëya** Après les moissons on entendait dire **pasâ la kanadiène dan lé bëya** (Passer le cultivateur canadien pour déchaumer les éteules) Voir à **kanadiène** (Sorte de déchaumeuse à dents courbes).

**bëye** féminin : épi femelle de maïs portant ses grains.

On précisait souvent **bëye de gârouille** (Épi de maïs : **gârouille** maïs cultivé pour la récolte du grain, opposé à **gârouryé** (Maïs cultivé pour le fourrage)

Sur l'image suivante on distingue les bractées, qui, une fois retournées, permettront de confectionner **lé tröcH'laille** (Voir ce mot) ainsi que les grains et, tout au bout, **lé barbe** bonnes à fumer et pour faire des tisanes et des cheveux de poupées éphémères, (Voir **barbe**)

On employait aussi le mot **fuzè\*** peut être à cause de la ressemblance des épis de maïs avec un fuseau



**bëzite** féminin : chèvre, c'était une appellation affectueuse, car il y avait une réelle complicité entre la bergère et ses **bëzite** Les autres nommaient plutôt les chèvres **dô bike** (Des chèvres)

**bëzi bëzi bëzi** était le cri poussé par la bergère pour appeler ses chèvres quand tout allait bien.

**mê kant'a z'étian an d'maJe** (Quand elles étaient en train de faire des dégâts) la bergère criait **oucHe ! oucHe ! oucHe** En général les chèvres comprenaient car elles



étaient conscientes de leurs fautes, sinon intervenait le cri **teille ! teille ! teille !** qui était l'ordre donné au chien de berger d'intervenir sur une chèvre en faute. Cette intervention n'était d'ailleurs pas souhaitée car il y avait le risque que le chien morde la chèvre à la mamelle ce qui pouvait avoir des conséquences désastreuses pour la production du lait. En général le chien n'avait pas le temps d'arriver jusqu'à son but car la chèvre comprenait parfaitement ce cri elle aussi et rentrait aussitôt dans le droit chemin, alors le chien, abandonnant alors sa mission, retournait se coucher près de la bergère.

**alâ ô chan lé bike** (Aller au champ les chèvres : les conduire et les surveiller au pâturage) Voir **bike** et **lidoire**

**bëzou** masculin : petit ennui, petit accident ou petite sanction, petit châtiment. L'enfant turbulent entendait souvent cet avertissement **ö va t'arivâ un bëzou** (Il va t'arriver une punition) Voir **aburinge**

**bian** masculin, **biancHe** féminin : blanc, blanche.

**té bian këm'un pê** (Tu es blanc comme un pet) La personne ainsi interpellée avait une fort mauvaise mine.

**ö l'é tou t'a bian** (C'est tout à blanc) signifiait qu'un terrain horizontal, cultivé de céréales ou de prairie, était inondé à la suite de fortes pluies, et recouvert d'une lame d'eau en général peu épaisse qui allait disparaître en s'infiltrant.

**biancHâr** masculin **biancHarde** féminin : vaguement blanc ou blanc sale.

**biancHir** : blanchir, et aussi passer les murs des habitations au lait de chaux. Voir **cHôlâ**

**bouyin bian** Le Bouillon-blanc *Verbascum Thapsus*, grande Scrofulariacée à feuilles glauques et très laineuses portant de longs épis terminaux de belles fleurs jaunes, dont on faisait des infusions pour soigner les maladies pulmonaires et la toux en général aussi bien pour les humains que pour les bestiaux

**bibërounâ** : faire téter avec un biberon, élever un petit animal, veau, poulain, agnelet, chevreau, porcelet, rejeté par sa mère ou en surnombre dans une portée en le nourrissant au biberon. Le cas était fréquent et on disposait, pour les plus gros, de biberons en zinc qui ressemblaient à une bouilloire avec une anse et pourvus sur le côté vers la base d'un tuyau court sur lequel on adaptait une grande tétine en caoutchouc ou d'ingénieux emmaillotages de tissus.

Pour les plus petits on bricolait des biberons avec des bouteilles dont le goulot était emmailloté de chiffon. Souvent, le soin de les faire téter était confié aux enfants, qui étaient très bien acceptés par ces bébés animaux, par ailleurs aussi joueurs que les enfants qui **lé bibërounê** .

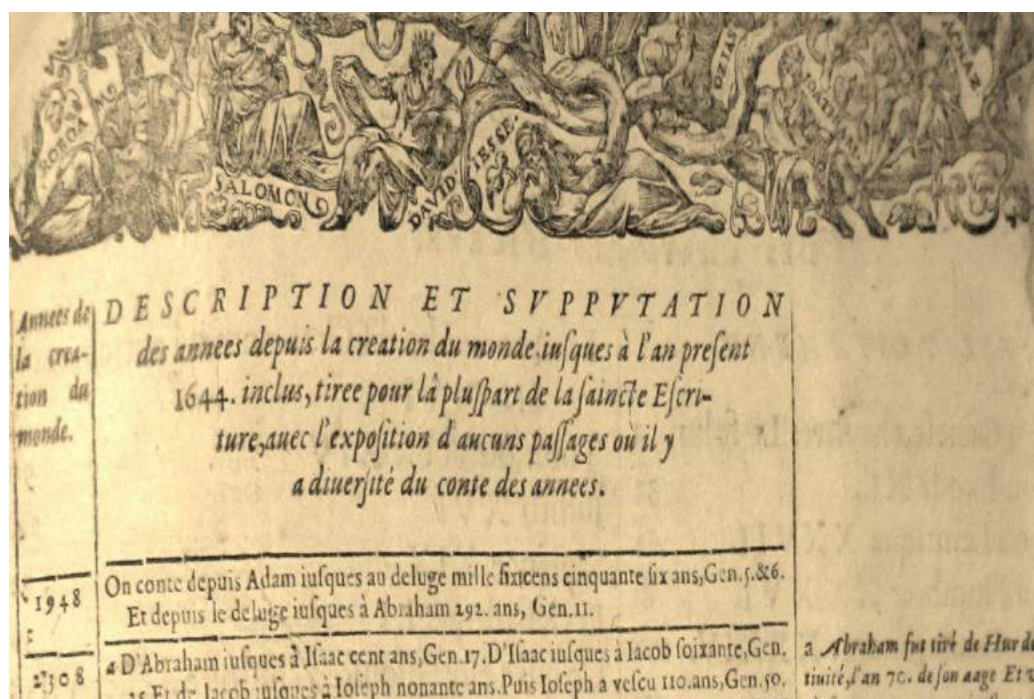
Quand les enfants n'étaient pas disponibles les adultes se chargeaient de la tâche en suspendant le biberon à portée de l'animal qui se débrouillait ensuite parfaitement tout seul.



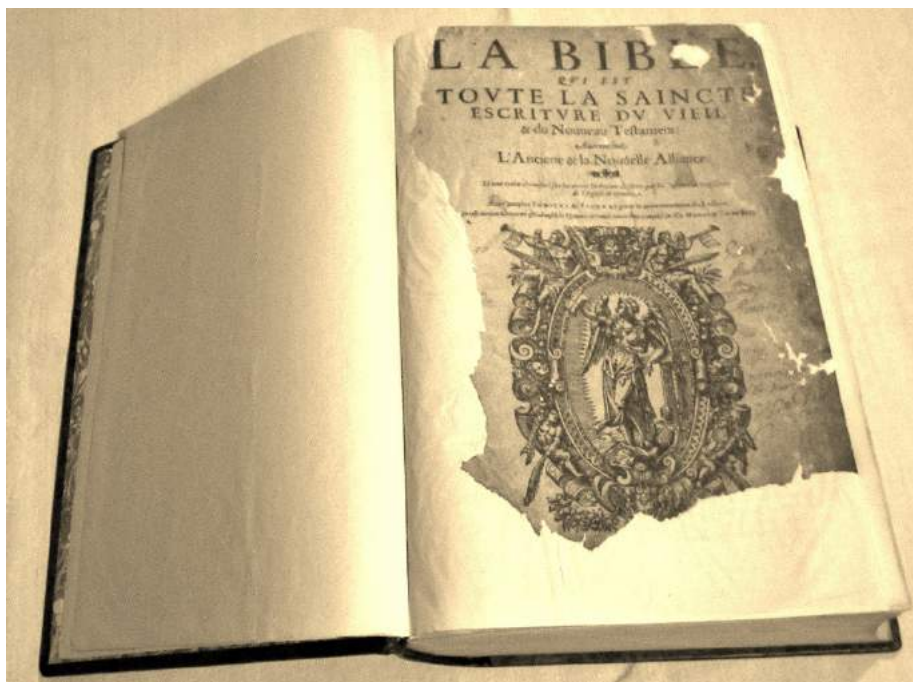
**bible** C'était Le livre, et souvent l'unique livre de nos lointains ancêtres que chaque famille gardait respectueusement, sinon pieusement, même si on ne la lisait plus, ou si rarement. C'était dans ce Livre que nos proches ancêtres avaient appris à lire : car chez les Protestants tout le monde savait lire. Le soir à la veillée un ancien lisait quelques versets sur lesquels les enfants se penchaient en même temps que lui. Puis un enfant reprenait les mêmes versets, moitié récitant, moitié lisant et petit à petit il savait lire et en plus il savait la Parole du Livre.

Si cette pratique était abandonnée dans mon enfance il en restait encore chez nos gens le respect infini de la chose imprimée quelle qu'elle fut et d'où qu'elle vint.

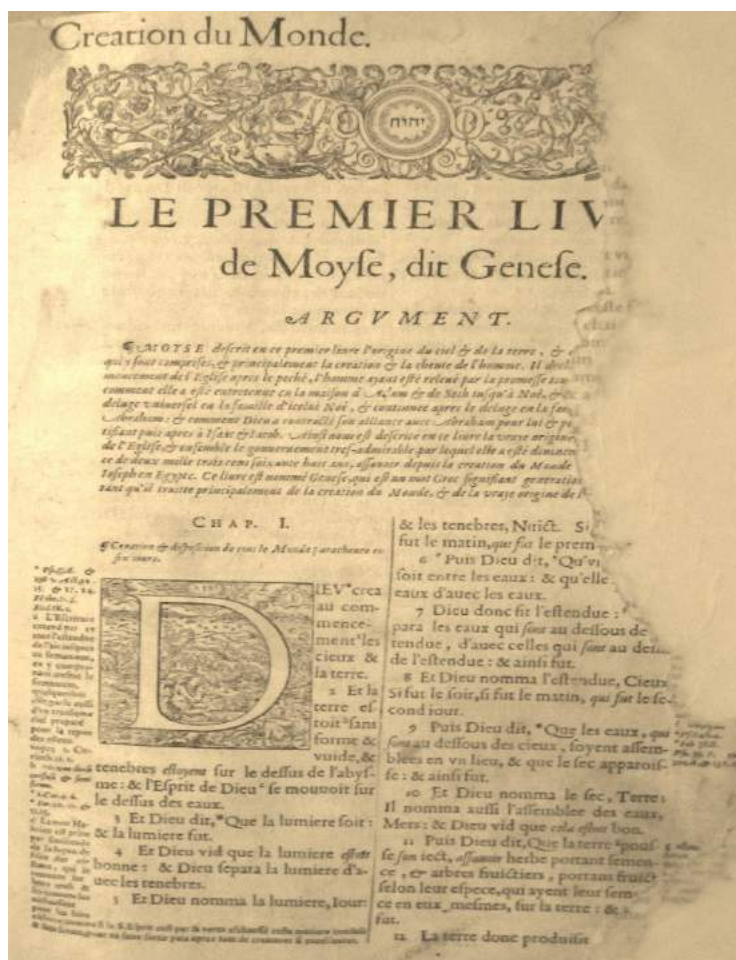
La Bible que nous avons au **linâ** est une des plus anciennes puisque c'est une version de 1644

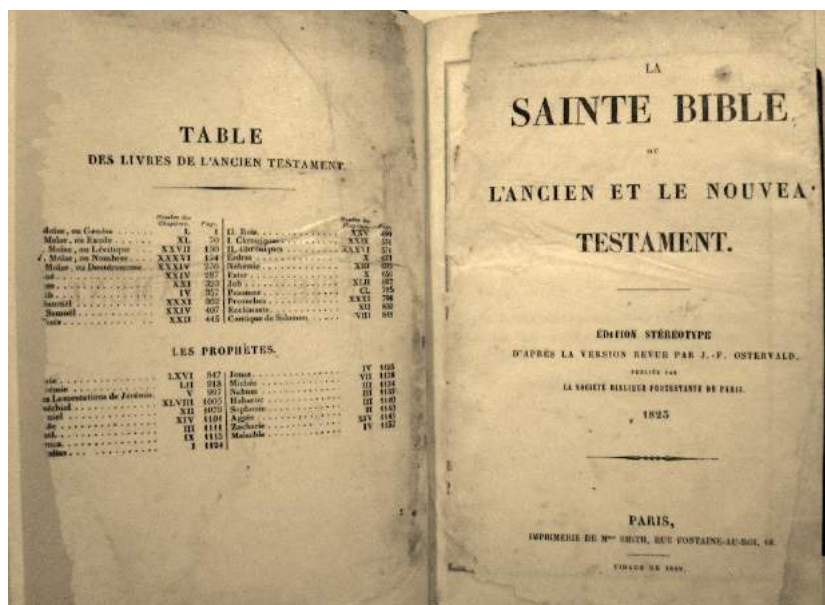


Les premières pages sont rongées sur les bords mais l'essentiel du texte, sur des centaines de pages est parfaitement préservé.

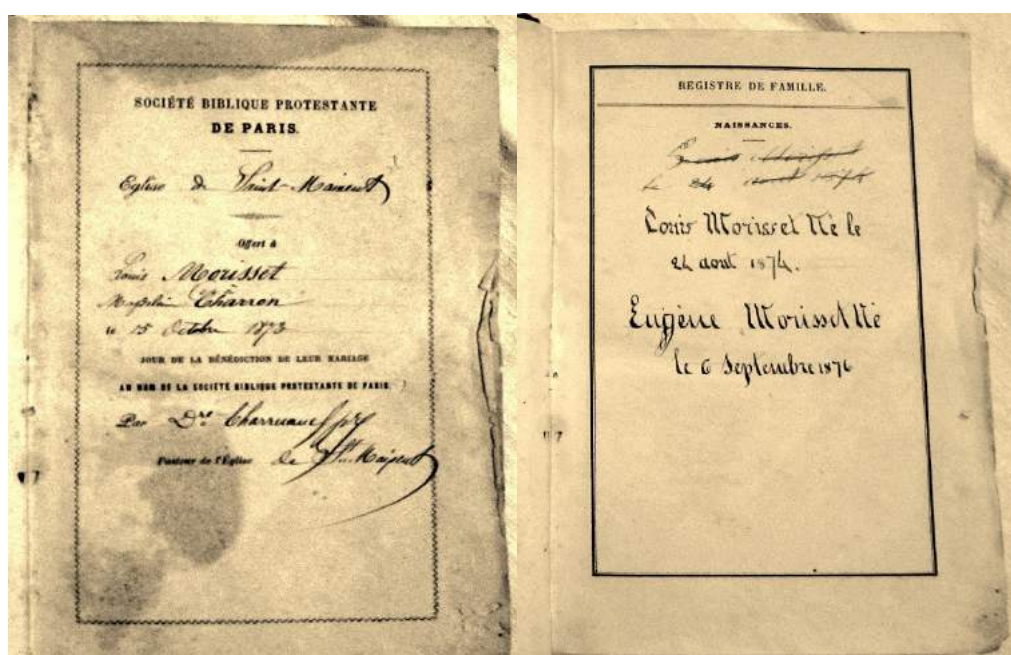


Elle commence, comme il se doit, par la création du monde que je lisais quelquefois, et qui valait bien autant pour un enfant que n'importe quel conte de fées.





Celle de chez *louizête* (Ci-dessus) est bien plus récente. Elle commence aussi, comme toutes nos Bibles, par la même belle histoire : La Genèse. Elle est bien plus personnelle aussi. Elle avait été donnée par une société protestante à des ancêtres du XIX<sup>ème</sup> siècle le jour de leur mariage, et les premières pages étaient réservées pour faire un *Registre de famille* :



*uJène ö l'é le pëpé a louizête*

**bicHouê** masculin, **bicHouête** féminin : de forme anormalement irrégulière à cause d'une malfaçon ou d'une tare congénitale ; par exemple : travaux de couture mal taillés et froncés sous la couture, meuble gauchi etc. ou pour une personne ou un animal : difforme, bossu, bancal, tordu à la fois. Voir *manifouê*

**bidê** masculin : cheval ou jument d'une manière générale, si c'était nécessaire on utilisait **chêvâ** pour cheval et **J'man** pour jument. Il y avait une chansonnette pour amuser les petits enfants qu'on mettait à califourchon sur un de ses genoux en se tenant face à face

**a chëvâ su mon bidê** (À cheval sur mon cheval)

**kant'i trot'i fê dé pê** (Quand il trotte il fait des pets)

**i va ô pâ ô pâ ô pâ** (Il va au pas, au pas, au pas)

**ô trö ô trö ô trö** (Au trot, au trot, au trot)

**ô galö ô galö ô galö** (Au galop, au galop, au galop)

**tombé dan l'ô** (Tombé dans l'eau), pour rimer avec **galö** ) Car l'eau se disait **éve**

A chaque proposition on faisait sauter l'enfant suivant les rythmes évoqués jusqu'au moment où, la monture étant fatiguée et le cavalier, au comble de l'excitation et rempli de terreur à l'idée de la catastrophe terminale attendue et désirée, on simulait une chute avec récupération au ras du sol du petit cavalier. Pour avoir vécu cela dans les deux rôles je peux vous dire : ça laisse loin derrière les jeux informatiques

*Ce serait drôlement bien si **bidê** venait de l'ancien français : bider : galoper*

**bidrole** ou **bidole** féminin : grande et grosse pointe (Plus de 10 centimètres de long) utilisée pour clouer surtout des charpentes.

**bidrouille** féminin : boisson de mauvaise qualité, bibine.

*Souvent les mots en **ouille ouillâ** donnent l'idée de choses sales ou peu ragoûtantes comme l'ancien français : touiller : jeter dans la boue.*

**bië** féminin : cruche en terre cuite souvent non vernissée, pourvue, en plus de la grande ouverture du haut, d'un bec verseur et de trois anses : une grande en dessus de l'ouverture et deux anses latérales pour la tenir à deux mains quand on buvait à la régalade en versant l'eau dans sa bouche directement avec le bec.



L'eau s'y conservait bien fraîche et c'était l'homologue de *l'alcarazas* espagnol : l'eau

suintait à travers les parois et maintenait un peu de fraîcheur en s'évaporant.

Certaines avaient quatre anses, deux en haut et deux en bas qui permettaient d'y insérer une bretelle pour les porter en bandoulière afin d'emporter de quoi boire dans les champs

**bié** masculin : blé. Ce mot désignait, souvent d'une manière vague : une céréale, car pour préciser que c'était précisément du blé dont on voulait parler on utilisait le mot **frëman**

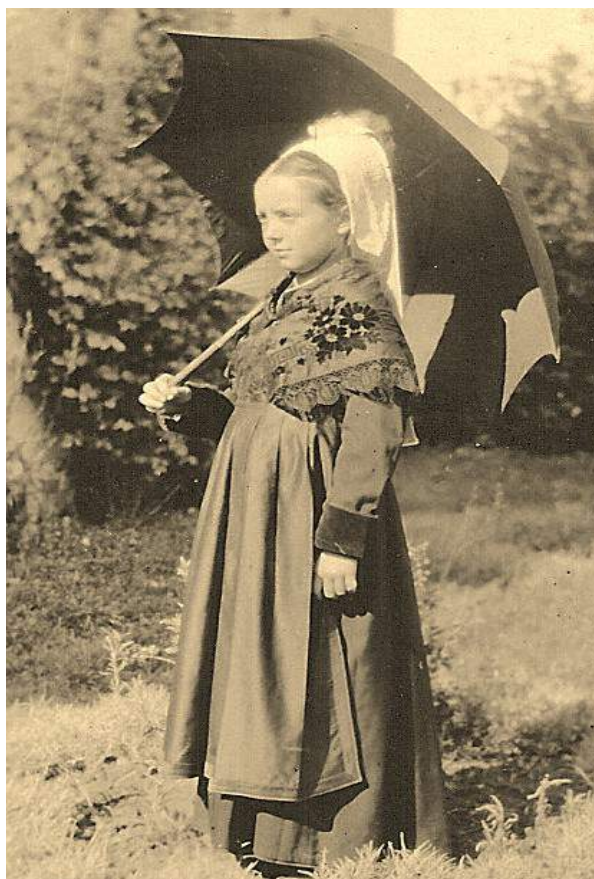
*C'est sans doute une déformation du mot blé due à l'habitude des patoisants de prononcer des l dits "mouillés", blé donnant ainsi blié*

**bié nubié** (Blé ergoté : atteint de la maladie de l'ergot due au petit champignon *Claviceps* dont le *mycelium* dur et coriace adopte la forme du grain de céréale en un peu plus grand ce qui le rend, par conséquent, bien difficile à séparer des bons grains. Si on consomme une farine faite à partir de blé ergoté, les alcaloïdes que contient le champignon provoquent des sensations de brûlures, puis la gangrène et la folie d'où le nom de certaines intoxications célèbres de Mal des Ardents ou Feu de la Saint Antoine.

Ne pas confondre **ö f'dra trovâ un biê** (Il faudra trouver un biais, ou il faudra trouver un moyen d'y arriver)

**bien** ou **byin** (À la manière des **vieu** prononcer **bliien** soit un l très mouillé) masculin : coiffe paysanne de chez nous qui entourait complètement la chevelure sauf un petit peu en haut du front, où elle laissait une petite plage de cheveux bien lissés **la grève**

C'était la coiffure portée tout au long de la journée par les femmes mariées (car une honnête femme ne saurait se montrer en cheveux sauf, peut-être, à son mari, un peu le matin et le soir) En vérité, dans notre enfance, seules les grand-mères portaient encore **le byin** les mamans ne le portaient plus. Seules les petites filles le portaient quelquefois pour se déguiser :



*une drôlâse chi a fouê sa grêve avêk son byin son parapui ê sa dëvantère*

Le *byin* encadrait le visage d'une large bande de tissu brodée *la fasière*



*le byin* présentait derrière la tête une surface plate brodée *le fin de kouéfe*





*Broderies de fonds de coiffe.*

Qui était agrémentée d'échafaudages variés et de rubans qui pendaient derrière. Toutes ces broderies, rubans et nœuds variaient suivant les villages, et avaient en plus des significations précises concernant la religion, la situation familiale ou matrimoniale de celles qui étaient ainsi coiffées. Tout ceci concerne la coiffe dite Crèchoise; voir aussi la Pèleboise à **pëlboi**

Chez **louizète** cette coiffure, qui vient d'être décrite, était nommée **kouéfe** et le nom de **byin** était réservé au béguin (une coiffe légère et souple posée sur le dessus et le derrière de la tête et nouée sous le menton par un ruban) que l'on devait mettre en se levant le matin pour accomplir les tâches pressantes (allumer le feu, préparer le déjeuner, traire les vaches,...etc.) et qu'on remplaçait par la **kouéfe** plus sophistiquée dès qu'on avait un peu de temps .

**biérâ** masculin : blaireau qu'on nommait souvent **Janderme** gendarme.

Je me souviens de la capture de l'un d'eux par deux de mes voisins. Au cours de leurs incursions vers les fermes, quand ils n'avaient plus le temps avant que le jour se lève de regagner leur terriers, les blaireaux se réfugiaient dans des **koué** (Drains posés dans les champs ou tuyaux installés sous les routes, aux croisements, pour évacuer l'eau des fossés par dessous la chaussée)

Celui là, trahi par son odeur fut enfermé dans le **koué** par de grosses pierres posées aux deux orifices, le temps d'aller chercher le piège idoine : une longue caisse fermée à une extrémité par une trappe. Au passage, celui qui vint chercher le piège m'emmena avec lui car il jugeait sans doute que cette capture pourrait m'intéresser et qu'elle était de nature à parfaire mon éducation. Ce piège fut installé à un bout du **koué** avec sa trappe ouverte mais bien ajustée à l'orifice de ce dernier. L'un de nos voisins resta pour fermer le piège dès que l'animal y serait rentré. L'autre s'en fut à l'autre orifice pour y introduire une perche équipée à son extrémité d'un chiffon imbibé de pétrole et enflammé.

Aux curieux qui arrivaient on répondait qu'on voulait capturer **un Janderme** ce qui m'émerveilla fort car je ne connaissais à ce mot que le sens de gendarme.

Le chiffon enflammé pénétra le **koué** en faisant un petit ronflement, puis quand il arriva



vraisemblablement près de l'animal, il y eut un étrange bruit de remue-ménage et de frottements contre les parois. Car, loin de fuir, l'animal s'était rué sur le bâton enflammé et le mordait s'opposant ainsi aux mouvements de celui qui le manœuvrait. Il fallut fourrager longtemps dans le **koué** pour que, l'air finissant par lui manquer, le blaireau se résigne à fuir vers le piège dont on abaissa la trappe. Il fut alors achevé d'une balle dans la tête. La plus grande partie de sa fourrure était brûlée et avait perdu sa valeur au grand dépit des chasseurs.

L'un des spectateurs, contemplant son cadavre et la perche encore fumante qui portait la trace de ses morsures dit **ö l'é kan m(éin)me bé cHéti ché bâte** (C'est quand même bien méchant ces bêtes là) et cela parut résumer tout à fait l'opinion générale.

**bigënasâ** : bricoler, se livrer à des occupations dépourvues d'intérêt, travailler sans application, perdre son temps.

**bigënasou** masculin **bigënasouze** féminin : bricoleur insignifiant, jean-foutre pour tout dire.

**bigö** masculin, **bigöte** féminin : ce mot stigmatisait les très rares personnes de confession catholique.

Depuis 1400 ce mot désigne celui qui pratique une dévotion outrée, il date du XII<sup>e</sup> siècle et son étymologie échevelée, allant des Wisigoth au juron anglais be god après bien d'autres avatars, mérite le "détour" au moyen d'un ouvrage spécialisé comme celui de Alain REY

**biJâ** : donner un baiser, les **Jêne** commençaient à dire **bizâ**

**i é biJé sé balö lugrou** (J'ai baisé ses lèvres poisseuses) **i te bij'rê su lé deu Jöte kan tu m'foué de la sâse ô luma** (Je t'embrasserais sur les deux joues quand tu me fais de la sauce aux escargots, chanson du barde patoisant GOULEBENEZE )

**t'â biJé le chu de la pouéle** (Tu as embrassé le cul de la poêle, disait-on, à celui qui avait le visage barbouillé)

**tu biJ'râ le chu de la pouéle** (Tu embrasseras le cul de la poêle) exclamation pour se moquer de la personne qui avait laissé tomber une crêpe après l'avoir lancée en l'air pour la retourner.

**tu biJ'rê une cHëbre entre lé deu corne** (Tu donnerais un baiser à une chèvre entre les deux cornes) signifiait : tu es très maigre et tu as les joues creuses, car à leurs bases, les cornes des chèvres se touchent à peu près.

**biJëri** féminin ou **biJâilleri** : série de baisers, manie de donner des baisers. **a me kërve avêk sé biJëri** (Elle me fatigue avec ses embrassades) il s'agissait d'une vieille tante fort barbue qui avait la manie de nous administrer des séances prolongées de baisers fort piquants.

**i n'an v'lan poué de cHé biJâilleri de cHa ö doune dô piëze** (Nous n'en voulons pas de ces embrassades de chat : ça donne des puces) était une phrase consacrée pour faire cesser ces avalanches de baisers. Remarquer l'emploi du pluriel bien qu'une seule victime des **biJâilleri** fut en cause, c'était un procédé pour donner plus de poids, plus d'importance, à ses paroles.

**bike** féminin : chèvre. Les femmes disaient plus souvent **bikète** avec une nuance affectueuse car la chèvre était certes productrice de lait et de fromages, mais c'était aussi, pour elles et pour les enfants, presque un animal de compagnie. Voir **bëzite** et **alpine**

**bikê** ou **bikö** (Chevreau). Jamais ma mère ne voulut en cuisiner car, disait-elle, quand on sépare un chevreau de sa mère et *a fortiori* quand on le tue il pousse des cris qui

ressemblent à ceux d'un enfant qui pleure très fort. Il y avait sur le champ de foire à Saint-Maixent, à la saison où les chevreaux étaient mis en vente et donc séparés de leur mère, des concerts abominables de véritables pleurs et sanglots.

**bikiâ** : 1° : être bigleux, loucher, avoir un strabisme convergent.

2° : regarder avec un seul œil en fermant l'autre pour viser avec un fusil ou pour vérifier la rectitude des arêtes des planches qu'on rabote

**binbe** féminin : balle en caoutchouc pour les jeux des enfants Voir **bale**

**binbâ** ou **rëbinbâ** Rebondir.

**louizête** raconte que quelques polissons de son village, dont son propre père, un soir d'été, à la nuit tombante, profitant de ce que les portes étaient restées ouvertes à cause de la chaleur, lancèrent un chat dans la pièce où les gens finissaient de dîner. Terrorisé l'animal ne fit qu'un bond au milieu de la pièce avant d'aller se réfugier sous le lit. Et la petite grand-mère, non moins effrayée que le chat se mit à crier **ê mâ une binbe une binbe** (Eh mon dieu, une balle, une balle)

Elle ne pouvait, étant donné son âge, guère imaginer autre chose, mais les jeunes, en l'entendant, crurent qu'elle criait : une bombe, une bombe. C'était oublier que les bombes n'étaient pas de son monde. Différences entre les générations !

**bin** masculin : 1 : bon, à ne pas confondre avec **b(éin)** (Bien) Si c'était vraiment bon on disait **ö l'é bé bin** (C'est bien bon) Notez aussi **ö l'é un bon cH(éin)** (C'est un bon chien et non pas **un bin cH(éin)** sans doute parce que cette dernière forme ne sonnait pas très bien) mais on pouvait dire **chô cH(éin) é bin** (Ce chien est bon) ce qui voulait dire de toutes façons, que c'était un bon gardien de troupeau.

Devant une voyelle **bin** fait **boun'** Par exemple **un boun'öme** (Un bonhomme) **un boun'andrê** (Un bon endroit)

Le féminin est **boune** (Bonne)

**l'é bin përlî** ou **a l'é boune përlê** (Il est bon pour lui-même, ou elle est bonne pour elle-même) dans les deux cas cela voulait stigmatiser des personnes égoïstes.

**përl de bin** (Pour de bon) **ö mouille përl de bin** (Il pleut pour de bon : vraiment, beaucoup) Parfois cette expression signifiait : d'une manière définitive **chô kou le s'analé përl de bin** (Cette fois-ci il est parti définitivement) c'était une timide oraison funèbre.

**lé razin son bin** (Les raisins sont bons) **lé razin son bin a cheuyir** (Les raisins sont bons à cueillir) ils sont à maturité.

**ö fouê bin** (Il fait bon)

**une boune fame** (Une femme bonne ou une femme d'un certain âge selon le contexte) **ma boune fame** ou **sa boune fame** (Ma bonne femme ou a bonne femme) signifiait : mon épouse, ou son épouse C'est donc le féminin de **mon boun'öme**

**abounzîr** : Rendre plus bon, meilleur donc : améliorer. Voir **miou** (Meilleur)

2 : **bin** pouvait être employé avec le sens de comestible. Le sens pouvait ainsi changer selon le ton utilisé. Par exemple **ö l'é bé bin** (C'est bien bon, prononcé sur un ton fermement convaincu, signifiait : c'est bon, c'est même vachement bon !) Si à la fin du repas on désignait les restes d'un plat en disant **i finiron cheu dëmou(éin) ö s'ra bé bin ?** (On finira cela demain sera-ce bien bon ?) On pensait : sera-ce encore comestible ? Le ton interrogatif de **bé** soulignait à la fois une question et un certain doute. Voir **bé**

**binâ** : utiliser la **binocHe** (Binette) aussi bien pour biner, ameublir le sol, que pour sarcler (éliminer les herbes sauvages).

**binocHâ** (Donner une façon culturelle légère et rapide à une culture qui n'était pas en trop mauvais état et à qui ça ne pouvait pas faire de mal, car chacun sait qu'un binage vaut deux arrosages !) **binöcHâ** c'était aussi, non seulement travailler le sol d'une façon superficielle, mais aussi le faire de façon négligente, sommaire, et même dans certains cas c'est faire n'importe quel travail lentement et sans soin, suivant les occurrences. Voir **bigenasâ**

**bingâ** : sauter, les quatre pattes en l'air, avec des contorsions désordonnées et à de nombreuses reprises. Attitude propre aux jeunes animaux et particulièrement aux veaux à la mamelle qui demeuraient toujours attachés à une certaine distance de leur mère toute la journée. Quand on les détachait au moment de la tétée ils bondissaient vers leur mère avec une exubérance telle qu'il n'était point question de chercher à les retenir avec leur licol **lé bēdō bingan** (Les veaux font des cabrioles) **â tu bétou fini de bingâ** (As-tu bientôt fini de faire des galipettes) disait-on aux enfants trop remuants qui indisposaient l'entourage par leur agitation.

**binocHe** féminin : binette, outil servant à biner ou sarcler. C'était une lame mince, solide et tranchante capable de briser des petites mottes ou de couper les racines des plantes herbacées, montée au bout d'un long manche perpendiculairement à ce manche et légèrement inclinée vers l'utilisateur. Pour les terres plus lourdes et les racines plus dures on utilisait **la piarde** voir ce mot.

**binouâr** féminin : binette plus large et plus lourde.

**binocHin** masculin : binette plus petite et plus légère.

**binöcHâ** biner ou sarcler d'une manière superficielle et fort négligente, et, par extension : travailler sans rendement sans soin et sans intérêt pour son travail.

**biö** masculin : sorte d'entrave destinée à réduire la mobilité d'un animal, à l'handicaper dans ses déplacements en l'empêchant de courir. Il était constitué d'une bûche suspendue au cou de l'animal par une chaîne de manière à ce que son extrémité traîne sur le sol. Lorsque l'animal se mettait à courir, la bûche se balançait en lui cognant les pattes. On l'utilisait pour les bovins agressifs ou susceptibles de s'enfuir du troupeau ou du pâturage mais rarement avec les chèvres et jamais avec les chevaux, bien trop précieux, car cela risquait de leur abîmer les pattes.

**rouJâ son biö** (Ronger son entrave): ronger son frein, employé dans ce sens surtout pour les personnes. Voir **talbö**

**biöJâ** : remuer, gigoter sur un espace restreint avec beaucoup de mouvements, ou encore avec de nombreux participants sur un petit espace : grouiller ! Concerne souvent de petits animaux et de petits enfants. **kan t'le v'lan tētâ lé p'ti görê biöJan su la treu** (Quand ils veulent téter, les porcelets s'agitent sur leur mère, en la piétinant) **le son bé r'vëyé d'azâr i lé z'entan biöJâ** (Ils sont bien réveillés sans doute je les entends s'agiter)

**birëyâ** : écarquiller les yeux en faisant une grimace ou en regardant avec beaucoup d'attention.

**birëyou** masculin, **birëyouze** féminin : celui ou celle qui a la manie de lorgner, de regarder avec insistance ceux de son voisinage dans l'espoir de surprendre quelque secret croustillant

*Le Braconnier, notre voisin, prit femme à Paris, suite à une annonce matrimoniale du Chasseur Français.*

*Le Braconnier était un fort bel homme ainsi qu'on peut le voir sur la plaque en verre qu'il nous a laissée en souvenir du temps où il défendait notre pays en 1914 :*



*Aussi l'affaire fut bientôt conclue et ils s'épousèrent à Paris dans le lieu de résidence de la belle.*

*J'avais huit ans quand elle arriva **ô linâ** et je la trouvais très belle, souriante et délicieusement parfumée, vêtue de tissus fins et dispensatrice de bonbons extraordinaires. Je n'étais pas seul à l'admirer **kan lé gâ vayirian cHéle fumêlé i te di k'ö birëyé** (Quand les hommes virent cette femme je te dis que ça écarquillait les yeux) dirent celles de chez nous, vêtues de tissus grossiers pour leur travail, et sentant la porcherie, l'eau de vaisselle, le fromage frais ou l'Eau de Cologne bon marché.*

*Hélas, elle ne résista pas longtemps aux sols de terre battue, à la maison enfumée par le feu de bois, au lit de paille et de plumes, à son mari le Braconnier taciturne. Et elle repartit vers la grand-ville. Ce qui permit aux commères de dire **ö l'étê bé une fumêlé de r(éin)** (C'était bien une femme de rien) car elles, certes, se seraient bien adaptées aux conditions de vie proposées par le Braconnier.*

*Mais cette parisienne avait apporté dans notre village, une part de rêve pour les hommes, et aussi pour les femmes, quoi qu'elles aient pu en dire.*

**birö** masculin : homme ou garçon sot, niais. Voir à **bö** la chansonnette sur **gabirö** association de **gâ** homme et de **birö** Je n'ai jamais entendu le féminin qui aurait pu être **biröte**

**biroune** féminin : caractère, manière d'être, de se comporter.

**être de la boune biroune** (Avoir bon caractère, être facile à vivre) Je n'ai aucun souvenir de **môvéze biroune** On disait **être rëcHëgnin** (Être hargneux, grincheux, désagréable)

**bisak** masculin : sac en grosse toile (Comme les draps à cette époque) de forme rectangulaire, très allongé, pourvu d'une longue ouverture en fente dans le sens de sa longueur en son milieu. On le portait sur l'épaule, en laissant un bout pendant par devant et l'autre par derrière, l'ouverture restant sur l'épaule. Il se faisait ainsi deux poches, une devant et l'autre derrière, dans lesquelles on pouvait porter des choses très différentes : grain pour les semailles, repas pour les travailleurs dans les champs, vêtements etc. Voir **doubyâ**

**bise** féminin : petit passereau, mésange pour les uns, fauvette pour les autres, plus gros que le **pouail** (Troglodyte) ou **le rouâ bërtâ** (Roitelet).

*LALANNE dit rouge-gorge.*

**bisien** masculin : enfant employé dans les fermes comme berger qui donnait aussi un coup de main à la ménagère, laquelle pouvait parfois être grincheuse mais rarement méchante. Elle se montrait même souvent maternelle à l'égard de cet enfant.

Il devait aussi apprendre son métier de valet de ferme auprès des hommes, et là, c'était parfois moins drôle car le travail était rude pour tout le monde et les plaisanteries dont il était victime, bien que répétées de génération en génération, n'étaient pas toujours très délicates.

**bistökê** ou **böskô** étaient des synonymes et il y avait aussi des émigrés pour dire **biströ**

**biskâ** : bisquer, être mécontent, éprouver du dépit voire enrager. Voir **Jétir** Et **fouère** **biskâ** (Taquiner) ce que l'on faisait avec cette chansonnette qui n'arrangeait pas l'humeur de la victime :

**biske biske raJe biske biske raJe** (Bisque, bisque, rage)

**t'arâ pâ mon bin fërmaJe** (Tu n'auras pas mon bon fromage)

**bistökête** féminin : jeu souvent pratiqué par les petits bergers, qui consistait à lancer en l'air une baguette de 20 à 30 centimètres de longueur à l'aide de deux autres tenues une dans chaque main et à la rattraper par le même moyen pour la relancer aussitôt en lui faisant faire certaines pirouettes suivant des modes bien précis, de plus en plus compliqués dans le cours du jeu.

On nomme aussi **bistökête** peut-être abusivement, un autre jeu pratiqué avec son couteau de poche ouvert dont on pose la pointe sur une partie de son corps et auquel on donne avec l'index sur le manche une impulsion qui l'envoie par une pirouette se planter dans le sol. On commence avec la pointe sur l'auriculaire gauche replié, puis l'annulaire, puis les autres doigts, tous également repliés en aile de pigeon, ensuite le poignet, le coude, l'épaule, et enfin la tête (protégée par le béret). Et alors on redescend de l'autre côté en changeant de main pour propulser le couteau. Si le couteau se plantait mal dans le sol, c'était perdu et il fallait tout recommencer. Le champion était celui qui réussissait le plus de parcours complets à la suite

les uns des autres.

**biu** les **vieu** qui avaient conservé dans leur parler l'art de mouiller les **l** disaient **bliu** (Bleu)

**boule de biu** (Boules de la taille d'une balle de ping-pong, faite dans une matière bleu foncé) que les lavandières mettaient dans leur dernière eau de rinçage où elles se dissolvaient peu à peu pour donner au linge un aspect plus blanc. On le nommait aussi en français : Bleu anglais. Voir **azur**

**bi'yö** masculin : billot, la grosse pièce de bois sur laquelle on tranchait la viande (et décapitait les condamnés) La nôtre était la base d'un gros tronc d'arbre scié en travers et porté par trois pieds Le plan de travail se trouvait ainsi sur les extrémités des fibres du bois. Voir à ce sujet **souHin**

**kan t'i fazion bouch'ri i köpion le gorê avêk un serpâ su l'bi'yö** (Quand on tuait le cochon on le découpait avec un hachoir sur le billot)

**bö** masculin : sabot. Les **vieu** disaient encore **böt'** en faisant bien sonner le **t** final

**bö** (Employé seul) nommé aussi **sabö** désignait le sabot à semelle de bois et empeigné en cuir utilisé par les femmes. Pour les gros sabots en bois massif portés par les hommes on précisait **bö de bouâ** on trouvera des détails à leur sujet à **sabötâ** (Sabotier). Presque tout le monde les portait pieds nus mais les femmes y mettaient parfois des **sabarin** (Sorte de chaussons) Voir **sabarin** Les hommes, les plus vieux surtout, y étaient pieds nus, été comme hiver avec, souvent, une couche de paille pour le confort. Il fallait surtout avoir le cou-de-pied très endurci pour marcher avec ça !

**avâ pâ lé deu pé dan le m(éin)me bö** (N'avoir pas les deux pieds dans le même sabot : être actif et débrouillard)

**avâ dô f(éin) dan sé bö** (Avoir du foin dans ses sabots), alors qu'on n'y mettait ordinairement que de la paille, c'était avoir de la fortune, être confortablement installé dans la vie.

Petite ritournelle qu'on chantait en manière d'avertissement aux personnes qui vous avaient joué un tour :

**tu m'â joué un tour gâ birö** (Tu m'as joué un tour Gars "birot")

**i t'an jouré une'âtre** (Je t'en jouerai un autre)

**t'â pissé dan mé bö** (Tu as pissé dans mes sabots)

**i cHiré dan té cHâse** (Je chierai dans tes bas).

**bouâ** masculin : bois en général, et dans les expressions suivantes :

**bouâ de krêcHe** masculin : bois de crèche, madrier de bois dur fixé le long de la mangeoire du côté des animaux, dans l'étable, avec des trous percés en face de chaque animal pour y fixer la chaîne avec laquelle on l'attachait. Les vaches et les chevaux surtout rongeaient tellement ce bois qu'il devenait irrégulièrement cylindrique avec des variations d'épaisseur un peu partout. Voir illustration à **krêcHe**

**le bouâ dô r'löJe** que certains nommaient aussi **le bâti dô r'löJe** était le meuble qui contenait le mécanisme de nos grandes horloges. Voir **r'löJe** Ils étaient souvent faits en bois précieux de chez nous comme la loupe d'orme :



Un joli panneau de loupe d'orme fait de deux planches juxtaposées suivant une pratique habituelle pour obtenir des effets de symétrie. Ces deux planches avaient été voisines : une de part et d'autre du passage de la scie.

**bôlâ** : hurler à la mort, ou hurler à la lune comme disent les poètes, pour des chiens de bonne taille, comme nos chiens de bergers, à la voix pas trop criarde. Un petit chien **Jabraille** (Pousse des cris aigus et répétés) s'il essayait de **bôlâ** il serait ridicule.

En fait nos chiens de bergers : tous de nobles corniauds étaient souvent libres dans la campagne et la nuit ils chantaient parfois à la manière des loups. Alors leurs voisins, plus ou moins lointains, reprenaient leur chant et cela faisait parfois de véritables concerts auxquels se mêlaient d'autres voix. Je garde un souvenir enchanté de ces chœurs qui berçaient mes insomnies dans lesquels on entendait :

**lé vacHe chi rinJiaén ê pëtian** (Les vaches qui rumaient et pétaient)

**lé J'man chi avian de l'ardou** (Les juments qui avaient de l'irritation aux pattes)

**ê chi tapian dan lô larJe** (Et qui tapaient du pied dans leurs stalles)

**ê a dô fê cheuk rênâr chi Japê** (Et parfois quelque renard qui jappait)

**lé cH(éin) chi bôlian** (Les chiens qui hurlaient)

**i këneusê le cHéin) de tinefôr** (Je connaissais le chien de Tinefort)

**ou bé cHâ de l'oumè\*** (Ou bien celui de la ferme de l'Ormeau)

**ê pi le m(éin) atou** (Et puis le mien aussi)

**ê lé Jâ just'avan k'ö kiâte** (Et les coqs juste avant que s'éclaire l'aurore)

C'était quand même autre chose que la ronde des moteurs dans les rues puantes.

**bôlaille** féminin : hurlement, surtout de chien.

Il existe en termes de vènerie, le mot bahuler pour décrire les aboiements des chiens de meute.

**bon** masculin, **boune** féminin : bon, bonne. **un bon drôle une boune drôlâse** (Un bon garçon, une bonne fillette) On aurait aussi pu dire **un bin drôle**

**un boun'ôme une boune fâme** (Un bonhomme, une bonne femme) expressions qui pouvaient désigner suivant le contexte : des bonnes personnes ou des gens d'un certain âge.

**bon vouÿâJe ê bon van la paille ô chu ê le fê dedan** (Bon voyage et bon vent la paille au cul et le feu dedans) se disait en parlant du départ de quelqu'un dont on ne souhaitait pas un retour immédiat, mais on le disait en dehors de sa présence. Voir **bin**

**le bon yu** (Le Bon Dieu)

**le san bin** (Le sent-bon) c'était l'eau de Cologne)

**bon dē la** (Juron employé quand il fallait demeurer sinon poli, du moins distingué).

**borde** féminin : 1° arête de poisson. Il en est question dans une histoire de grosse carpe à **boudrêye**

2° : petite maison, cabane.

*Du francique **borda** (petite maison en planches) qui a donné **borde** et **borderie**, désignant, en dialecte poitevin, une **tenure**, qui est soit un fief, soit une exploitation agricole concédée par un seigneur en échange d'une redevance. Voir **bördëri** (C'est de là aussi que vient le mot : **bordel**.)*

**bördëri** féminin : petite ferme, à l'origine : exploitation avec une quantité de terre qu'on pouvait cultiver avec deux bœufs, donc plus petite qu'une métairie. On la nommait aussi parfois **börde**

**bordaJé** ou **bördaJâ** masculin : l'exploitant d'une **bördëri** ou d'une **borde**

*Tous ces mots ont donné de nombreux noms de lieux ou de personnes .*

**börnâ** borner, marquer les limites d'un champ avec des bornes, faites de deux pierres de bonne taille, l'une était longue, dressée et elle devait dépasser à la surface du sol de manière à être bien visible. Elle était posée perpendiculairement sur une autre pierre qui était horizontale et enterrée assez profondément.

*L'opération du bornage devait avoir lieu en présence de témoins, parents ou voisins susceptibles d'en conserver le souvenir; même lorsque les herbes sauvages auraient caché les pierres. (La mémoire, tenait lieu d'archives). Et, pour que cette mémoire soit bien et longuement conservée, il était de tradition de faire cela en présence de jeunes enfants à qui on appliquait, à la fin de l'opération, une paire de gifles mémorables de nature à en graver le souvenir pour toujours dans leur jeune cerveau.*

*Cette soi-disant tradition était connue de tous les enfants qui manifestaient de bruyantes réticences quand les adultes feignaient de les inviter à un bornage. Ces invitations n'étaient qu'un jeu pour s'amuser de la terreur des enfants qui, d'ailleurs, n'étaient jamais conviés à une opération aussi importante.*

**börnÿe** : borgne. Ce mot était aussi employé pour désigner une tige ou un plant dont le bourgeon terminal était avorté.

**böte** féminin : 1° : mèche de fouet : ficelle à bout effiloché, dont un nœud non loin de l'extrémité limitait l'effilochage. On la fixe au bout de la lanière d'un fouet. C'est grâce à elle que le fouet peut émettre son claquement, et même, les savants qui ont réussi à mesurer la vitesse de la mèche au moment du claquement ont compris qu'elle claquait par ce qu'elle passait le mur du son, ni plus ni moins qu'un avion !

2° : **böte** c'était aussi les bottes en caoutchouc des travailleurs et les belles bottes en cuir des Officiers de école militaire de Saint-Maixent.

**boube** masculin ou féminin : gonflé, tuméfié, bouffi, seulement en ce qui concerne le visage **t'â lé z'ail boube** (Tu as les yeux gonflés comme cela arrivait au cours d'un rhume, d'une crise de larmes, ou d'une blépharite) **té boube** (Tu as le visage tuméfié, tu as un œdème)

**bouchê** masculin : bouquet de fleurs, mais aussi et surtout, plantes à fleurs cultivées en général.



Il y avait les plantes en pot : l'inamovible *Cyclamen*, dont la longévité égalait celle de sa propriétaire, **lé mizère** (les Misères : *Tradescantia*) et en hiver les Jacinthes dans des petits vases spéciaux à col élargis en coupe pour recevoir un bulbe, les plantes en jardinières, en caisses : Citronniers (avec citrons en toutes saisons) Lauriers rose, *Nerium oleander*, Myrte, *Opuntia*, *Cereus*, *Epiphyllum* tout cela dedans l'hiver, et dehors l'été, faisait l'orgueil et la renommée de leurs propriétaires. Il y avait aussi les plantes des précieux petits massif, devant la maison, avec **lé Jéraniôme** ou **Jéramiöne** (*Pelargonium*, qui passaient leur hiver à la cave, les racines en l'air, pour faire les boutures du printemps) les Tulipes et plantes à bulbe qui étaient à l'origine d'échanges à n'en plus finir, les *Fuchsia*, les Pensées, les Reines Marguerites, les *Aster*, et enfin, le roi des **bouchê** si la terre le permettait : l'*Hortensia*.

**bouchin** masculin : 1° : bouchon pour boucher les récipients.

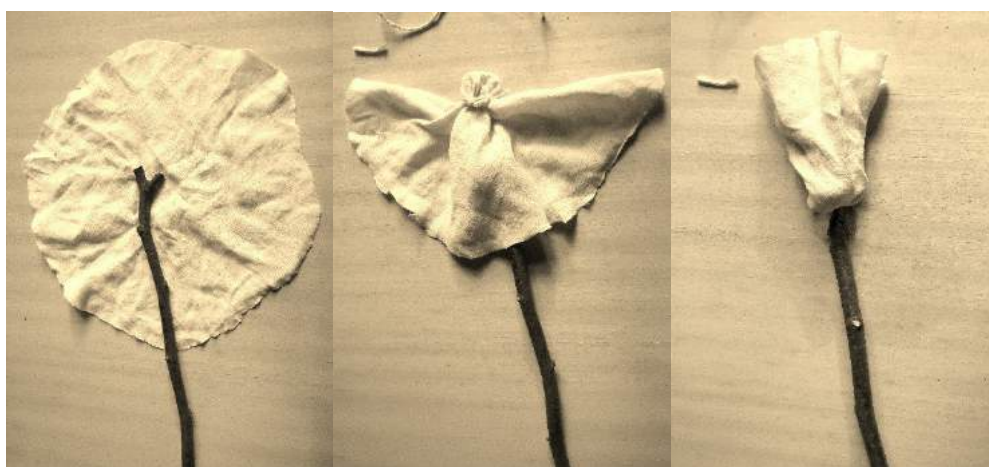
**bouchâ** boucher un récipient.

2° : poignée de paille ou de foin pour frictionner les chevaux.

**bouchounâ** Bouchonner, frictionner **pr'éin un bouchin de f(éin) pèr bouchounâ la Jman** (Prends un bouchon de foin pour frictionner la jument) *Souvent en effet il fallait frictionner la sultane car, très courageuse, elle se donnait à fond à son travail et elle transpirait beaucoup, alors, quand j'eus un peu grandi, je fus admis à aider à la bouchounâ et nous adorions cela tous les deux.*

**bouchounâ** signifiait aussi : froisser, friper du linge.

3° : **bouchin a vésèle** Bouchon à vaisselle : lavette fabriquée avec un petit bâton fourchu (1) emmaillottée d'un chiffon ficelé en dessous de la fourche (2) et retourné.(3)



(1)

(2)

(3)

Il servait à décrasser la vaisselle avec de l'eau chaude, sans détergent car il n'y en avait pas d'autre que la cendre de bois et, de plus, l'eau de vaisselle entrainait dans la préparation de la pâtée des cochons.

**bouchâ** et **bouchounâ** viennent de l'ancien français : *bousche* (touffe d'herbe)

**bouchri** féminin, dans **fouère bouchri** (Faire boucherie : tuer le cochon) engraisé spécialement pour la consommation familiale, avec les meilleurs produits **p'ti lê** (Lait écrémé : lactosérum) auquel on ajoutait l'eau de vaisselle, les reliefs des repas, de bonnes pommes de terre, de la farine etc. Ce cochon coulait des jours heureux, tout seul dans son toit, alors que ceux qui étaient destinés à la vente avaient des nourritures moins gouleyantes et vivaient en communauté.

**fouère boucHri** C'était, aussi cuisiner ce cochon, faire des conserves et de bons repas, car certains morceaux difficiles à conserver, devaient être consommés immédiatement. On disait aussi **fouère turi**

**bou de chu** masculin : bout de cul, piège à oiseau formé d'une nasse en vannerie en forme de cône dont la base pouvait être fermée brusquement par une trappe actionnée par la traction d'une ficelle reliée à une **ribouste** (Ressort) constitué par une tige de bois souple, souvent de noisetier, qu'on courbait pour qu'elle se détende brusquement dès qu'elle était libérée. Ce système était déclenché par une sorte de pédale située à l'intérieur du piège, sur laquelle étaient posés des bouts de pomme en guise d'appât. Ainsi on capturerait des grives et des merles. Pour les oiseaux plus petits voir **sanzëloir**

**boudinge** féminin : vessie, particulièrement la vessie du porc prélevée quand on le cuisinait lors de la **boucHri** On la gonflait aussitôt et on la faisait sécher à l'ombre. Si personne ne la réclamait elle finissait comme ballon pour les enfants. Souvent, les hommes en faisaient des blagues pour conserver leur gros tabac, fait uniquement de feuilles de tabac cultivé sans pesticides, fermentées et séchées sans ajout de comburant (nitrates) d'agents de texture (glucides, glycérol, glycol,) d'arômes (miel, menthol etc.) ou d'ammoniaque dont on espère qu'elle est susceptible d'augmenter l'addiction. Bref c'était un tabac "bio" en somme. Ils ajoutaient dans la **boudinge** quelques rondelles de carottes crues pour conserver leur bon tabac bien souple et bien frais.

*La **boudinge** fut aussi le sujet d'une aventure mémorable qui mit à mal la sérénité de mon père. Un jour qu'il m'avait emmené visiter la ménagerie du cirque Pinder à Saint-Maixent, une jeune et jolie voisine de 16 ans nous avait accompagnés.*

*Nous étions admiratifs devant un superbe éléphant quand ce dernier se mit à pisser longuement et copieusement tant et si bien que notre demoiselle s'écria, avec sa robuste voix habituée à se faire entendre de son troupeau **fi d'yarse le dê t'avâ une grouse boudinge** (Fils de garce il doit avoir une grosse vessie). Cette remarque résumait sans doute l'opinion de tous les spectateurs qui n'en firent point de cas, sauf mon père, qui, bien que grand amateur de propos rabelaisiens, se rembrunit soudain et demeura gêné pendant tout le reste de la visite. Il s'était sans doute fait du comportement des demoiselles de son voisinage une idée différente de celles qu'il savourait dans les Aventures du Roi Pausole de PIERRE LOUÏS.*

**boudrëille** ou **boudrëille** féminin : vase, boue plus riche en matière organique en décomposition que la **fouagne** Il y en avait dans les fermes **prâ dô fumëriou** (Près du tas de fumier) et au bord des mares où les bovins, ayant bu, faisaient demi-tour en lançant un jet de bouse (peut-être que boire leur avait donné envie) et dans les étangs et les ruisseaux où croupaient algues et Cyanophycées, (pardon : Cyanobactéries) odorantes.

*Notre voisin Braconnier parlait souvent d'une carpe énorme qu'il avait repérée dans la Sèvre Niortaise où il pêchait souvent mais celle-là, il ne tentait jamais de la capturer : c'était son rêve, son fantasme.*

*Un jour il succomba mais ne s'en vanta point. Nous le sûmes pourtant quand il nous dit **ché grouse karpe ö l'é py(éin) de borde ê ö san la boudrëille** (Ces grosses carpes c'est plein d'arêtes et ça sent la vase) Le rêve est souvent plus beau que la réalité, aussi ne faut-il jamais tenter de réaliser ses fantasmes.*

**bouêri** féminin : boisson, tout ce qui se boit. Se disait aussi **bouësin** ou **a bouère** (Boisson ou chose à boire)

**bouêre** : boire.

*i bouê tu bouê le* ou *a bouê* (Je, tu, il ou elle boit) *i bouêvon vou bouêvé le* ou *a bouêvan* (Nous buvons, vos buvez, ils ou elles boivent)

*i bouêvê tu bouêvê le bouêvê* (Je buvais, tu buvais, il buvait) *i bouêvion vou bouêvié le bouêvian* (Nous buvions, vous buviez, ils buvaient)

*i bouêré tu bouêrà le* ou *a bouêra* (Je boirai, tu boiras, il ou elle boira) *i bouêron vou bouêré le bouêran* (Nous boirons, vous boirez, ils boiront)

*i é biu t'â biu l'a biu* (J'ai bu, tu as bu, il a bu)

*ö l'arê fiu ke l'ô bouêvise* (Il aurait fallu qu'il le boive) *ö l'arê fiu ke l'ô bouêvisian* (Il aurait fallu qu'ils le boivent) *ö f'lê kë l'ô bouêve* (Il fallait qu'il le boive)

*i krê b(éin) ke l'a biu* (Je crois bien qu'il a bu) disait-on, mais il fallait entendre : je crois bien qu'il est complètement saoul.

*i va fêre bouêre* (Je vais faire boire) disait *le granJâ* et tout le monde entendait : je vais conduire les vaches à la mare pour qu'elles boivent.

*â le bouê sou le nâ* (Ah ! Il boit sous le nez) fine plaisanterie, en général collective, qui consistait à interpeller à grands cris un malheureux qui se mettait à boire.

**bouésâ** : baisser *se bouésâ* (S'incliner vers le sol)

*bouésâ sa chulote* (Baisser sa culotte) façon discrète de dire : se déculotter pour chier.

*bouésâ la cHandêlê* (Baisser la lampe) Cette expression a changé de sens pendant mon enfance.

D'abord nous nous éclairions avec des lampes à pétrole où une mèche de tissus trempait dans un réservoir de pétrole lequel y montait par capillarité pour être enflammée à l'autre extrémité protégée par un long tube de verre. En modifiant la longueur de la partie enflammée exposée à l'air à l'aide d'une molette on pouvait régler la longueur de la flamme : si on la remontait, on l'allongeait et ça éclairait davantage, si on la baissait, on la raccourcissait et ça éclairait moins d'où *bouésâ la cHandêlê* (Baisser l'éclairage) Les *vieu* disaient encore *mandrà la cHandêlê* au lieu de *bouésâ*

Puis vint l'électricité avec des ampoules suspendues sous un abat-jour au plafond par leur fil électrique qui donnaient une lumière parcimonieuse. Si on désirait davantage d'éclairage il fallait abaisser ce système vers le sol et donc il fallait *bouésâ la cHandêlê* : l'abaisser pour y voir mieux. Voir *cHandêlê*

**bouéselaille** féminin : mesure agraire de surface variable selon les localités, chez nous elle équivalait à 15 ares, ce qui était bien ! Vers La Mothe-Saint-Héraye elle équivalait à 5 ares seulement. Elle était définie comme la surface de terre qui pouvait être emblavée par un boisseau de blé (*bouésè\**). Si la terre était fertile on pouvait obtenir une bonne récolte avec peu de grains, donnant une population clairsemée mais vigoureuse, qui fleurissait généreusement, produisant des épis lourds. Alors que dans une terre plus ingrate la végétation plus faible, fleurissait peu et donnait un grain plus léger. Pour obtenir un même rendement, il fallait augmenter le nombre de pieds, donc semer davantage de grains.

*bouésè\** masculin : boisseau : chez nous c'était le boisseau de Paris, qui contenait à peu près 13 litres.

**bouésin** masculin : buisson, massif d'arbustes, de végétaux plus ou moins ligneux bien plus petits que les arbres, et qui pousse spontanément dans un endroit non cultivé. C'est donc différent de *la palisse* (Mélange d'arbres et d'arbustes ayant une fonction de clôture que

n'a pas le **bouésin** )

On pouvait y rencontrer suivant la nature du terrain les espèces suivantes **aJin** (Ajonc), **brande** (Bruyères, Ajoncs, Genêt), **épine nègre** (Prunellier), **épine bianche** (Aubépine), **fouJéré** (Fougères) **brousse** (Broussailles diverses) **bouâ de lèvre** (Bois de lièvre : Viorne lantane), **éziou** (Osier), **gruzlâ** (Groseillier), **kayëböte** (Viorne obier) **kiouzè\*** ou **ouzane** (Buis), **rinze** (Ronces, productrices de mûres), **s(éin) bouâ** (Daphné) **sanyin** (Cornouiller sanguin) **trougne** (Troène) **vëgne** (Vigne, échappée de culture) **yubyë** (Sureau yèble) **suJa** (Sureau) etc.

*C'est en somme un bois de petite taille ce qui se disait en ancien français boisson*

**bouésin** féminin : boisson. Voir **bouëri** Au début du repas on me disait **va kri de la bouésin** ou **va kri de la bouëri** ou **va kri a bouère** (Va chercher de la boisson ou va chercher de quoi boire).

**bouétou** masculin, **bouétouze** féminin : boiteux, boiteuse. Mais **rancHine** désignait les femmes qui boitaient à cause de défaillance de l'articulation du fémur.

**bouétouzâ** : Boiter.

*A cette époque, le gros village de Sainte-Néomaye était célèbre pour ses foires aux mules où les acheteurs venaient de loin, même d'Espagne, le bourg était donc florissant, les maisons cossues, les gens aisés et les filles prétentieuses ce qui fut à l'origine du dialogue imaginaire suivant qu'on répétait à leur propos :*

**tâ pi mâ i son lé deu pu bèle fëye de sétrëmoi** (Toi et moi, nous sommes les deux plus belles filles de Sainte-Néomaye)

**mê té bouétouze tâ** (Mais tu es boiteuse toi)

**bê té bé bornye tâ** (Eh bien tu es bien borgne toi) *Ce n'était ni exact ni charitable mais un peu mérité paraît-il.*

*C'est ma mère qui m'a conté cela. Un jour, elle était alors jeune fille, et revenait de Niort avec une amie, par le train. Et dans leur compartiment il y avait aussi deux beaux jeunes messieurs. Passé la Crèche, la station suivante était donc Sainte-Néomaye et, voyant cela, un des messieurs crut devoir réciter ce fameux dialogue.*

*Mais, alors qu'il avait à peine terminé, quelle ne fut pas sa confusion en voyant que leur deux jeunes compagnes s'apprêtaient à descendre précisément à **sétrëmoi***

*Aussitôt, il s'excusa en disant que deux aussi jolies demoiselles étaient bien la preuve que **lé fëye de sétrëmoi n'étiân pâ tër toute bornye ni bouétouze** (Que les filles de Sainte-Néomaye n'étaient pas toutes borgnes ou boiteuses)*

*Mon Dieu que la vie était donc exquise en ces temps là!*

**boufâ** : bouffer dans le sens de : se gonfler, se boursouffler, prendre du volume.

**mé krâpe boufan b(éin)** (Mes crêpes se gonflent bien) *disait le grand père de **louizète** spécialiste de récits interminables de sa guerre de 1914, spécialiste aussi de crêpes et d'escargots farcis (qu'on bouffait aussi mais qui, eux, ne bouffaient pas). Au sujet de ses crêpes il voulait dire que les deux faces étaient séparées par une couche de bulles qui les rendaient légères.*

A cette époque, parmi nous, les cheveux féminins ne bouffaient pas car on en lissait la partie visible en haut du front à l'avant du **bien** (Coiffe paysanne) pour former la **grève**

**bougre** masculin **bougrêse** féminin : bougre et bougresse.

**bougre** était employé pour renforcer un qualificatif déjà péjoratif **bougre de gran salâ** (Bougre de grand salaud, lequel pouvait, en l'occurrence, être un petit enfant) **bougre de**

**grou görê** (Bougre de gros porc qui pouvait être aussi un enfant ou un adulte et pas forcément gros)

**un pôr bougre** (Un pauvre homme soit miséreux, soit maladif et souvent les deux à la fois)

**ö l'é t'une pôr bougrêse** (C'est une pauvre malheureuse) Ce mot s'employait à l'égard d'une femme qui inspirait la pitié

**une bougrêse** était aussi un être détestable, de sexe femelle, aussi bien une femme qu'une vache ou une jument, et on insistait **keu sale bougrêse** (Quelle sale bougresse)

**bouinâ** : musarder, faire du mauvais travail, perdre son temps **ké t'ö k'tu bouine** (Qu'est-ce que tu fais ou plutôt : qu'est-ce que tu fous) expression qui traduit l'impatience et la mauvaise humeur de celui qui en apostrophe un autre. Voir **boutikâ**

**bouine** féminin : sans doute : bovine, dans **mouché bouine** (Mouche parasite des bovins qui s'agglutinaient de part et d'autre de leur queue autour de l'anus) Voir à **mouché**

**bouk** masculin : bouc, mâle de la chèvre.

**boukâ** : bouder.

**bouké** masculin, **boukaille** féminin : qui est en train de bouder.

**débouké** (Qui a cessé de bouder). Voir **meugne** et **matou**

**boukye** féminin : boucle de ceinture, du mors du cheval ou des cheveux.

**boukyête** bouclette

**boukyâ** boucler : attacher une ceinture, une sous-ventrière ou : faire des boucles pour les cheveux.

**boukyêtâ** (Faire des bouclettes) **kant'ö mouillê mé piâ boukyêtian** (Quand il pleuvait mes cheveux faisaient des bouclettes) car je frisais.

**boukyin** masculin : sorte de panier profond en vannerie fine, à bords bien relevés et bien droits, avec un couvercle emboîtant attaché au milieu de chaque côté par des boucles formant charnières. Ce couvercle était composé de deux parties qui couvraient chacune un des bouts du panier. Il avait aussi deux anses qu'on réunissait dans une seule main pour le transport.

Il était réservé à des choses délicates **sé pêtite z'afouère** (Ses petites affaires pour les dames : couture, tricot, broderie) **sa bourse** (Son porte monnaie) ou des choses fragiles **dô z'u dô fërmaJe dô beure** (Des œufs, des fromages, du beurre etc.) On le portait en mettant les anses au creux du coude sur son avant bras replié. C'était l'homologue du sac de dames et l'indispensable compagnon de toutes les mémés pour aller en visites ou aux foires et marchés. Le **panâ** (Panier) bien plus robuste et plus grossier pourvu d'une seule anse était réservé à des travaux plus rudes.



**boule-boule** : à la hâte, sans soins et sans précautions *ö l'é fouê boule-boule* (C'est fait en vitesse et n'importe comment) *ö l'é boule-boule* (C'est bâclé) *l'é* ou *a l'é boule-boule* (Il est ou elle est brouillon, sans soin trop pressée d'en finir)

**boulé** masculin : grosse bille en métal, bien plus grosse que *lé marbre* (Les billes ordinaires, voir ce mot)

**boul(éin)Jâ** masculin : boulanger **boul(éin)Jére** féminin : boulangère : l'épouse du boulanger.

**boul(éin)Jri** féminin : boulangerie.

**boul(éin)Je** féminin : le métier de boulanger.

**boul(éin)Jâ** : était aussi le mot pour dire : faire du pain, pétrir, cuire le pain au four, chauffer le four etc. Voir **fournayâ** pour : chauffer le four.

Pendant la guerre de 1939 **i boul(éin)Jion** (*Nous faisons notre pain nous-mêmes avec le blé récolté, moulu à la ferme et cuit dans nos grands fours de maçonnerie chauffés avec des fagots. Tout cela était illégal, mais, notre pain avait une mie d'une blancheur de neige, et il était bien meilleur que le pain noir des boulangers. Voir : pou(éin).*

**boulé** masculin **boulaille** féminin : trouble, troublé, troublée, qui contient des particules solides en suspension parce qu'on a agité et dispersé **la grabou** (Le dépôt) ou **la pouche** (La lie) Les jus de fruits en fermentation sont naturellement **boulé** De même **de l'éve boulaille** (De l'eau troublée) était ce qu'on obtenait quand on descendait le seau trop profondément et sans précaution dans le puits.

**boulâ** (Troubler un liquide)

**boulitâ** : 1 : regarder par la petite lucarne nommée **boulite** et par extension regarder le plus discrètement possible par n'importe quelle ouverture avec le souci de voir sans être vu ce qui se passe dans le voisinage. C'est aussi lorgner par un petit trou ce qu'il y a dans un intérieur.

2° : **boulitâ** C'est aussi déplacer un objet lourd plus ou moins arrondi en le faisant rouler sur le sol.

*se boulitâ* ou *se boulötâ* : se rouler sur soi même, en général en étant allongé sur le sol, sur un lit, ou dans le foin, et c'est même l'endroit idéal pour cela) **lé drôle se boulitân dan le f(éin)** (Les enfants se roulent dans le foin) Les animaux, les chevaux surtout, le font aussi volontiers sur le sol de la prairie. Voir à **avêne**

**boulite** féminin : petite ouverture circulaire dans un mur ou une toiture, lucarne, œil de bœuf, et l'oculus au dessus **dô kru dô bak** (Du trou de l'évier. Voir **bak**

*Les gens du linâ se moquaient volontiers de ceux de Vaillé, leurs plus proches voisins, qui le leur rendaient bien. Ils disaient ainsi **kant'le fakteur v(éin)yi pèr la prèmère fouê lé Jan de vayé chi avian gran pou mintirian boulitâ dan lô pianchê** (Que quand le facteur vint pour la première fois, les gens de Vaillé, qui avaient grand peur, montèrent regarder par la lucarne dans leurs greniers)*

**boulitè\*** masculin : blutoir. C'était souvent un beau meuble qui ressemblait à un vaste buffet, à l'intérieur duquel il y avait un long cylindre presque horizontal entouré de grillages formant des tamis de plus en plus fins. On y introduisait, au moyen d'une trémie, le blé moulu. D'un bout à l'autre, ce cylindre laissait passer successivement, la fleur de farine, la farine, le gruau, le son, chacun se déposant dans des endroits bien localisés et séparés par de petites cloisons. Des masselottes, insérées sur des axes métalliques suivant les rayons du cylindre, glissaient et frappaient alternativement l'axe puis les parois pour décoller les farines qui avaient tendance à s'agglutiner sur les grillages. Encore fallait-il tourner à la juste vitesse pour éviter que la force centrifuge ne maintienne les masselottes à la périphérie. Avec une certaine virtuosité on obtenait un martèlement au rythme régulier propre à décoller des tamis les différents produits qui étaient censés les traverser. En outre, ce martèlement s'entendait d'assez loin et les changements de rythme dénonçaient les paresseux ou les rêveurs.

Les produits séparés étaient **le bran** (Le son) **le rëboutê** (Farine granuleuse, semoule) **le griâ** (Le gruau) **la farine** (La farine) **la fièur** (La fleur de farine)

**boulitâ** (Tamiser la farine au **boulitè\***

**boulötâ** : mettre en boule, une poignée de foin, un bout de chiffon etc.

*se boulötâ* : se mettre en boule pour se nicher dans un coin, au creux d'un lit, pour une sieste dans le foin, etc. Voir **boulitâ**

**boulötin** masculin : désigne une chose qui a été réduite en une petite boule : un peloton de laine, un reste de pâte à tarte, etc.

**bounami** masculin ou féminin : personne avec qui on entretient une relation sentimentale : flirt, amant, maîtresse, fiancé, fiancée, personne de sexe opposé pour qui on éprouve de l'amitié.

*En souvenir du latin amicus qui désignait à la fois l'ami ou l'amant et du XII<sup>e</sup> siècle qui parlait de bon ami et de bel ami. En patois, si l'amitié existait bien entre personnes du même sexe on ne la nommait jamais.*

**bounê** masculin : bonnet.

**bounê de nê** : bonnet de nuit, coiffure souple en coton, de forme conique dont la pointe se terminait par un pompon, qu'on se mettait sur sa tête, pour dormir dans son lit, surtout l'hiver, car le feu de cheminée était éteint après la veillée et il n'était pas rare que l'urine gèle dans le pot à pisser, à côté du lit.

**bounê rouJe** : bonnet rouge: petite Pézize écarlate, *Sarcoscypha coccinea*, saprophyte des bois morts, dont les fructifications en forme de petites coupes vif apparaissent en hiver.

*Ces petits champignons sont doués d'une étrange propriété : si on en rapporte à la cuisinière de la maison elle est contrainte de faire des crêpes même si ce n'est pas le Mardi Gras ou la Chandeleur. Malheureusement les **bounê rouJe** sont rares, difficiles à découvrir dans des haies touffues, bien souvent cachés sous les feuilles de lierre. En outre, il m'est apparu que ce charme est plus efficace sur les mamans que sur les épouses.*

**bouneJan** mot à mot : bon gens, bonne personne, toujours utilisé avec un sens péjoratif ou pour marquer une commisération à l'égard des êtres faibles, débiles, inspirant la pitié. On disait *l'é boune Jan* (Il est minable)

*pâ cHéti bouneJan* (Pas méchant bonne personne, personne insignifiante et niaise)

*bouJan* dans *pôr p'ti bouJan* (Pauvre petit bon gens) se disait pour parler d'un être beaucoup plus petit et chétif que les autres de son âge ou de sa couvée, d'un enfant en mauvaise santé ou parfois malheureux.

**boun'öme** masculin : bonhomme. Utilisé pour désigner un inconnu *ö y'a t'un boun'öme chi se përmène chô lin* (Il y a un inconnu qui se promène dans la région).

*le këmou(éin)se a fouère boun'öme* (Il commence à avoir des allures de vieillard)  
**boun'öme** désignait dans ce cas un homme parfaitement connu mais âgé.

**boune fame** (Bonne femme) désignait une femme d'un certain âge mais sans avoir le sens dépréciatif qu'a "bonne femme" en français.

*mon boun'öme* et *ma boune fame* (Se disaient pour : mon mari et mon épouse)

*mintâ a gran boun'öme* (Monter à grand bonhomme) monter à califourchon sur les épaules de quelqu'un, très souvent un enfant sur un homme, car les messieurs préféraient porter les enfants de cette façon plutôt qu'à leur cou, comme le faisaient les femmes.

**boun'öme** désignait aussi une *Labiée* duveteuse ou velue, souvent mal odorante (comme pourraient l'être des vieillards mal rasés et négligés) La plus représentative est la Ballote fétide, *Ballota fœtida*. Mais, selon les sources, cela peut être aussi le Lamier pourpre, *Lamium purpureum*, ou le Lierre terrestre, *Glechoma hederacea*, ou même la Menthe Pouliot des lieux humides *Mentha Pulegium*, bien que son odeur un peu mentholée puisse être appréciée par certains.

**bourâ** 1° : souvent *se bourâ* s'introduire avec énergie et violence dans un endroit trop étroit où l'on a rien à faire et où sa présence n'est pas souhaitée, aussi bien pour les personnes (enfants surtout) que pour les animaux *cHële treu s'a köre bouré dan le kërnin ô cHëbre* (Cette truie s'est encore fourrée dans le toit aux chèvres)

2° : s'immiscer dans les affaires d'autrui *ké t'ö k'tâ kör a te bourâ dan mé z'afouère* (Qu'est-ce que tu as encore à te mêler de mes affaires) Voir *sakâ*

**bouré** masculin **bouraille** féminin : fourré, réfugié.

**bourâ** parfois **bourié** masculin pluriel : balayures, désigne ce qu'on récoltait en *Jansan la piase* (En balayant le sol de la pièce principale) : poussières, feuilles mortes, petits débris végétaux, miettes de pain, poils de chat et de chien, crottes de poules, etc. directement jetés dans le feu qui flambait tout le jour dans la cheminée.

*Il ne s'agissait pas, comme en français, des déchets de mines d'ardoise ou des déchets de poils dans les tissages. REY signale bourrier en 1638, qui a disparu, sauf dans les parlers régionaux, pour : déchets traînant à terre, spécialement débris de paille, que nous nommions plutôt **kourte paille** (Débris de paille qui tombaient sous le **mintepaille** (Accessoire de*



*la batteuse qui recevait la paille en bon état pour la monter sur le pailler)*

**bourayou** parfois **bouru** masculin : qualifie un pelage, une fourrure, ou une chevelure hirsute aux poils dressés, emmêlés. **bourayou** désignait l'état caractéristique des animaux (vaches ou chevaux) qui restaient dehors jour et nuit, été comme hiver, chez lesquels les poils de bourre étaient plus abondants que les poils de jarre.

**bourayou** désignait certains ânes, voir à **bardou**  
**débourayâ** perdre sa bourre, son poil d'hiver.

**bourdâ** heurter ou se heurter à quelque chose, se cogner, souvent il s'agit des pieds, en marchant **son pé a bourdé ê l'a cHë** (Son pied a heurté et il est tombé) **son pé bourdi ê le cHëzi** (Son pied heurta et il tomba) **bourdâ** est toujours involontaire. Pour frapper exprès voir **kounyâ** Voir aussi **butâ**

**bourdâ** pouvait aussi être employé pour : faire un lapsus ou une faute d'élocution **l'a fouê son konpiuman san bourdâ** (Il a dit sa poésie sans se tromper)

**bourdin** masculin : bourdon de toutes sortes.

*En 1170 on disait bourdun et, de même, mouton se disait multun en 1150, d'où sans doute nos mots **patoï** en **in** qui sont en on en français. Nos patoisants, qui connaissaient bien cette relation entre le on et le **in** et qui s'efforçaient de parler français devant des gens de la ville (médecins, notaires etc.) effectuaient des traductions qui étaient parfois des transpositions hasardeuse **ö rëstê dô kiabin** (Il restait des braises) devenait : « il restait des "clabons". » **ö fëdra kouérâ le kyin** (Il faudra verrouiller le portillon) devenait « il faudra "couérer" le "clion". » qui laissaient l'auditeur plus perplexe que ne l'aurait fait notre **patoï** lui-même.*

*J'étais un jour dans la salle d'attente d'un service d'ophtalmologie près d'une vieille dame, manifestement de la campagne et d'apparence un peu fruste qui semblait particulièrement préoccupée. Elle finit par me confier que le médecin lui avait demandé, en termes qu'elle n'avait pas compris, si elle n'avait pas eu une certaine chose. En cherchant un peu nous arrivâmes à la conclusion que c'était : un traumatisme. Après que je lui eut donné quelques explications et avoir beaucoup réfléchi elle finit par dire « **ö y a bé chô pion que y é u dans l'œil** . » Devait-elle en parler ? N'étant pas renseigné sur les "pions" je ne pouvais le lui dire.*

*En causant nous en vîmes à mieux nous connaître et elle employa résolument le **patoï** pour me fournir cette information **ö l'é t'un chasou chi m'a foutu chô pyin dan l'ail** (C'est un chasseur qui m'a fichu ce plomb dans l'œil) Pour être bien comprise, de **pyin** elle avait fait : pion*

**bourdounâ** : faire le bruit d'un insecte de forte taille. Pour les plus petits voir **vëzounâ** Et aussi : faire grondement lointain, comme le tonnerre

**bourdouni** masculin : bourdonnement. **i é dô bourdouni** (J'ai des bourdonnements) j'ai des acouphènes.

**bourlinbourlö** expression qui signifie : mener une action, un travail tambour battant, mais n'importe comment avec désordre **a lô z'a mënë bourlinbourlö** (Elle a fait cela à toute allure, mais n'importe comment)

**bourlö** masculin : repas festif servi à la fin d'un travail collectif comme les .battages

des céréales qui représentaient un travail considérable à exécuter en un minimum de temps. Cela nécessitait le regroupement des personnels de plusieurs fermes pour arriver à une équipe de 20 travailleurs environ, pour servir la machine. Cette équipe se déplaçait de ferme en ferme pour battre les céréales de tous ceux qui collaboraient. Dès que le travail était terminé à un endroit *on y fazê un bourlô avan d'alâ drésa la machine ayou* (On faisait un repas avant d'aller installer la machine ailleurs) Et la cuisinière de chaque maison avait à cœur de se surpasser *kane routi lapin farsî lapin a la moutarde gratin pâté fërmaJe tourtè\* pruné tourtè\* poumé* etc. (Cane rôtie, lapin farci ou cuit à la moutarde, rillettes, pâté, fromage tarte aux prunes ou aux pommes etc.). Et plus récent et plus chic : les tomates farcies qui n'ont pas eu le temps de s'offrir un nom *patoî* L'arrivée des moissonneuses batteuses a effacé tout ça et, maintenant, un homme, "*solitaire et loin de son foyer*", moissonne et bat tout à la fois, écoutant la radio, guidé par G.P.S. en festoyant d'un sandwich.

***bourné*** : tousser très fort avec une toux caverneuse, peut être y a-t-il un rapport avec *kabourne* (Cavité).

***bourné*** ou ***bournié*** masculin : ruche en paille tressée. Le vieux tonton avait des ruches en bois mais il conservait dans son grenier d'anciennes ruches en paille faites comme les *bournye* (Récipients en paille tressée pour la conservation des fruits secs, voir ce mot) Elles étaient rondes et devenaient de plus en plus étroites en allant vers leur sommet qui se terminait par une ouverture encore assez grande pour qu'on puisse regarder à l'intérieur, ouverture qu'on fermait étroitement avec un chapeau pointu fait lui aussi d'un boudin de paille ficelé avec de l'écorce de ronce, comme la *bournye*

***bourniâ*** : faire un grand bruit de préférence caverneux en heurtant quelque chose. On peut percevoir un tel bruit sans que le choc puisse être identifié *ké t'ö chi bournye de m(éin)me* (Qu'est-ce qui fait ce grand bruit, de même, comme cela)

*louizête* rapporte ce dialogue entre un enfant de son village et sa mère :

*le drôle* : *k'é t'ö chi bournye de m(éin)me* (L'enfant : Qu'est-ce qui fait : boum comme cela)

*sa mère* : *ö l'é dôniâ* (La mère : C'est Daunia, du nom de la carrière voisine où on tirait des mines)

*le drôle* : *fi d'yarse le cHëzan bé for cHé niâ* (L'enfant : Fils de garce, ils tombent bien fort ces œufs)

Car pour lui, en patois *niâ* c'était : œuf, et *dôniâ* c'était *dô niâ* des œufs)

***bournye*** ou ***bourne*** féminin : récipient de paille de 50 à 60 centimètres de hauteur à base ronde et étroite, ayant une ouverture au sommet de même taille et entre les deux une partie intermédiaire, large et ventrue. Pour la fabriquer on faisait un long boudin de paille ficelé par des rubans de fines lanières de ronce ou d'osier enroulés en hélice. Le boudin était ininterrompu de la base au sommet de la *bournye* dont la paroi avait l'épaisseur du boudin. Elles servaient à conserver les fruits séchés *prune mëlaille* (Prunes séchées au four) *pouère tapaille* (Poires aplaties et séchées au four). Pour les remplir plus facilement on fabriquait, à leur mesure, des *étounou* (Très gros entonnoir) dans les mêmes matériaux.



*la bournye ê son n'étonou*

**bournyin** masculin : longues **bournye** cylindriques pouvant contenir un enfant jusqu'à deux ans. Le bord lui soutenait les aisselles, il s'y tenait debout sans pouvoir se déplacer. (Pour cela voir **virounou** ) mais il pouvait regarder tout autour de lui, s'habituer à la position debout, et il y était en sécurité. Voir aussi **bourné**

**la bournye** était aussi une sorte de nasse en vannerie que mes voisins utilisaient pour aller braconner le poisson dans les rivières et les ruisseaux loin du Lineau où le ruisselet tantôt maigrelet, tantôt absent, tantôt torrentueux, aujourd'hui à sec, ne permettait guère les exploits halieutiques

**bourôle** féminin : verveux, filet de pêche en forme d'entonnoir très élargi de chaque côté qu'on étalait en travers des cours d'eau et vers lesquels on chassait le poisson en troublant l'eau avec ses pieds ou divers instruments.

*C'est aussi un jeu imitant l'idée de ce filet. Cela commençait par un enfant dans la cour de l'école au milieu de ses camarades. Il en capturait un en le touchant de la main et ce dernier devait le tenir par la main. Puis il en prenaient un deuxième de la même façon qui prenait la main du premier capturé, et ainsi se constituait petit à petit une chaîne **la bourôle** de plus en plus longue qui pouvait se refermer sur les enfants encore libres facilitant ainsi la tâche du premier, le seul qui pouvait capturer les autres en les touchant, pour les incorporer à la chaîne. Et cela continuait tant qu'il restait un joueur en liberté dont les mouvements étaient de plus en plus limités par la **bourôle** Mais plus celle-ci était longue plus elle manœuvrait difficilement. Et cela pouvait durer longtemps car, en plus, si la **bourôle** se rompait elle devenait inactive jusqu'à ce qu'elle se reconstitue. Et quelqu'un d'assez costaud pouvait la rompre en se jetant dessus, de sorte que le sifflet de fin de récréation était seul capable d'arrêter la partie.*

**bourölounâ** : froisser, chiffonner un linge en l'entortillant de manière à le mettre plus ou moins en boule **mé lésâ son bourölouné ô mitan dô li** (Mes draps sont chiffonnés, rassemblés en tortillons au milieu du lit).

**bourölouné** masculin, **bourölounaille** féminin : emmêlé, ramassé un tas informe,

entortillé. Voir *falöpouné*

**bourölin** masculin : petit peloton de fil d'étoffe ou d'herbe emmêlé en boule de petite taille, impossible à démêler et bon à éliminer. Et aussi petites boules de laine ou de poils emmêlés, agglutinés de crotte ou de suint qui se détachent de la toison des moutons et qu'il faut éliminer manuellement si on souhaite vendre la laine.

**bouru** : s'emploie pour parler des animaux qui ont le poil hirsute et rude à cause de l'abondance des poils de bourre parmi les poils de jarre. C'est en général le cas des chevaux ou des bovins qui demeurent jour et nuit dehors au pâturage pendant l'hiver Voir aussi **bourayou**

.Une mignonne comptine parlait *d'un p'ti cH(éin) bouru* On la trouvera à **inkye** :

**bousole** féminin : très grosse cloque ou bosse due à un traumatisme.

Ailleurs que sur un animal ou une personne : protubérance arrondie, hémisphérique plus ou moins accidentelle ou anormale.

**boutâ** : bouter, donner des coups secs et bref avec différentes régions de la tête. Les taupes qui creusent leurs galeries près de la surface du sol ou qui expulsent la terre pour former la taupinière procèdent par petits coups de tête successifs et caractéristiques qui, malheureusement les signale à leurs prédateurs (renard, blaireau, et homme). Voir **tôpasâ**

**lé cHë brè\* lé bëdö boutan dan le rëmail de lô mère** (Les chevreaux, les veaux donnent des coups avec leur front dans les mamelles de leur mère) C'était, disait-on, pour faire venir le lait. Les vaches ne semblaient pas s'en apercevoir, ou, à la rigueur, secouaient la tête sans cesser de manger ce qui était dans leur râtelier. Les chèvres trépignaient de leurs pattes arrière en ronchonnant et menaçaient le coupable avec leurs cornes et parfois lui mordillait la queue.

**lé z'aniè\* boutian atou** (les agneaux donnaient des coups aussi) mais comme ils étaient jusqu'à un âge avancé, ils étaient alors presque aussi gros que leur mère et devaient s'agenouiller (sur leurs pattes de devant) pour accéder aux mamelles. Et comme ils naissaient par deux, ils étaient ensemble, un de chaque côté, et ils **boutê** à l'unisson. Si bien que, à chaque coup de tête ils soulevaient l'arrière train de leur mère qui ne s'en préoccupait guère.

**lé görê boutian dan lô basaille** (Les porcs donnaient des coups dans leur auge) seulement avec le groin, pour sélectionner quelque bon morceau. Ils le faisaient aussi dans la terre pour extraire quelque délice (Vers, insectes, racines, bulbes etc.) ou pour ameublir le sol afin de s'y vautrer. Voir **vërasâ**

**lé këñâille dan lô mère boutian atou** (Les bébés dans leur mère donnaient des coups aussi)

Est-il utile de préciser que, pendant certaines leçons d'histoire nous comprimes facilement les intentions de Jehanne quand elle "*vouloit bouter l'Anglois hors de France.*"

**boutâ** servait aussi pour parler des plantules qui, lors de la germination des semis, soulevaient la mince couche de terre superficielle en la faisant fendiller **lé mouJête markan pâ kore le ran mê a këmou(éin)san a boutâ** (Les haricots ne forment pas encore un rang visible de plantules mais elles commencent à soulever la terre)

*On racontait aussi cette romantique histoire d'un amour fidèle.*

*Il était une fois un veuf inconsolable qui ne manquait jamais, quand l'occasion ou ses travaux le conduisaient près du cimetière, de rendre visite à la tombe de sa chère disparue.*

*C'était en vérité une sépulture modeste, comme il convient dans les grandes et sincères douleurs et aussi, comme c'était l'habitude pour les paysans peu fortunés et il y en avait alors beaucoup. La tombe était surmontée d'un tas de terre aussi long que le cercueil et peut-être à*

peine épais comme deux fois un sillon de pommes de terre. Une grosse pierre était debout à chaque extrémité de ce tertre.

Du moins, le veuf exploré entretenait-il pieusement cette tombe où il ne laissait pousser aucune herbe et où il ratissait amoureusement la terre nue. Dans son pot, un géranium qui avait appartenu à la défunte, s'était depuis longtemps fané, mais comme dit le proverbe : « fleurs fanées : cœur aimé. » Et chaque fois le pauvre veuf parlait à celle qu'il avait tant aimée :

**ké t'ö dire ke tu t'é nalaille** (Qu'est-ce à dire, pourquoi es tu partie)

**étion z'i pâ bënëze tâ pi mâ** (N'étions nous pas heureux toi et puis moi)

**avoure tu m'é admâ a Journâ ê a neutâ** (Tu me manques jour et nuit)

**ö m'arê fouê tan piézi ke tu r'v(éin)yise** Cela m'aurait fait tant plaisir quetu reviennes)

**a chô mouman ö l'èyi une tâpe chi bouti su la timbe** (A ce moment il y eut une taupe qui souleva la terre sur le tombeau)

**ê dé ke l'ö vayi chô pôr gâ tärpi dësu** (Et dès qu'il le vit ce pauvre homme piétina dessus)

**an dëzan ö tu sê bé ö l'étê juste për kôzâ** (En disant : oh tu sais bien, c'était juste pour bavarder)

LALANNE rassemble *butai* et *boutai* avec le sens de pousser et heurter. Il retient aussi les sens de pousser la terre pour ce qui concerne la taupe et les germinations. Il précise que ces mots viennent du roman *botar*.

En 1530, *bouter* signifiait aussi germer et en 1539 *buter* signifiait frapper, heurter. Ces mots dériveraient du francique *botan* (pousser, frapper) Voir *butâ*

**boutike** féminin : désigne selon le cas la braguette ou le sexe de l'homme **kacHe din ta boutike gran salâ** (Cache donc ton sexe grand salaud) disait-on aux messieurs dont la braguette était mal boutonnée et aux petits enfants qui n'avaient pas encore compris qu'on ne pisse pas devant les dames. **i sê pâ si ton vâlê é dëbou mê ta boutike uverte** (Je ne sais pas si ton employé est debout mais ta boutique est ouverte) Cette apostrophe était employée pour inviter un monsieur à rectifier certain désordre vestimentaire.

**boutikâ** : passer son temps à des occupations dont personne ne voit ni l'intérêt ni le but et qui ont le don d'exaspérer ceux qui en sont témoins et qui auraient souhaité votre collaboration **ké t'ö ke tu boutike kôre** (Qu'est ce que tu fous encore) C'était aussi : faire son travail d'une façon peu sérieuse. Voir *bouinâ*

**boutin** masculin : bouton de vêtements, bouton à fleur de végétaux, bouton dû à l'irritation ou l'infection de la peau.

**boutin de chulôte** (Bouton de culotte, particulièrement de la braguette)

**boutin de rou** ou **boutin de chârête** (Bouton de roue ou bouton de charrette : moyeu, partie centrale saillante de la roue sur laquelle s'insèrent les rayons et traversée par *l'ésiou* (Essieu)

**boutounère** féminin : boutonnière.

Pendant les battages des céréales où les paysans de plusieurs fermes voisines étaient réunis il y avait quelques instants de loisirs pendant lesquels les plus jeunes rivalisaient de force et d'adresse. Ce jour la **une chârête a bu étê su l'ayuye dan l'ére** (Une charrette à bœufs avait son timon posé sur le sol dans l'espace réservé aux battages) **ê lé Jêne gâ asay'yan de la soulëvâ an prenan le boutin de rou a deu mou(éin)** (Et les jeunes hommes essayaient de la soulever avec leurs deux mains jointes) bien sûr ils ne soulevaient que la roue et un côté de la charrette qui était particulièrement lourde puisque c'était une charrette à bœufs **ö n'an n'èyi yére chi ô fazirian** (Il y en eu peu qui le

*firent)*

*On avait interdit au plus jeune d'essayer de craindre qu'il ne se fasse du mal, bien qu'il fut déjà d'une force et d'une taille peu communes.*

*Ce concours terminé, on bavardait encore un peu et ce jeune homme écoutait, en demeurant adossé à cette roue qu'on lui avait interdit de soulever **ê lé z'âtre vayirian cHèle rou chi mintê ê désandê dâre li** (Et les autres virent cette roue qui montait et descendait derrière lui) Il avait joint ses mains dans son dos sous le bouton de la roue et la soulevait et la laissait redescendre sans avoir l'air d'y toucher. L'histoire se répétait aux veillées longtemps après qu'il fut disparu.*

**boutise** féminin : grosses pierres à l'intérieur d'un mur, posées en travers du mur au cours de la construction Elles constituaient un lien solide entre les deux parements, et leurs extrémités dépassaient parfois à l'extérieur.

**boutounâ** : boutonner un vêtement, ou former ses boutons pour une plante.

**boutouné** masculin, **boutounaille** féminin : boutonné, boutonnée. **t'â boutouné hier avek dêmou(éin)** (Tu as boutonné hier avec demain disait-on à celui qui avait boutonné certains de ses boutons à des boutonnieres qui ne leur étaient pas destinées) Voir **boutin**

On ne saurait, taire cette fraîche dédicace :

<b>le kru dô chu me boutoune</b>	(Le trou du cul me boutonne)
<b>i krê ke le fleurira</b>	(Je crois qu'il fleurira)
<b>si ô v(éin) dô poume</b>	(S'il vient des pommes)
<b>ô s'ra té chi lé méJrâ</b>	(Ce sera toi qui les mangeras !)

**bouyase** féminin : boue liquide.

**bouyi** masculin : pot au feu, bouilli de bœuf.

*Nous achetions très rarement de la viande de bœuf car nous disposions des volailles, des lapins élevés dans la ferme, de la viande du porc engraisé chez nous et de quelques produits du braconnage. Quand nous avions des invités, nous les honorions d'une pièce de bœuf cuite avec nos légumes et servie avec une mayonnaise battue à la fourchette. C'était la fête !*

**bouyiture** féminin : en principe plat cuit à l'eau bouillante **ké t'ô ke chèle bouyiture** (Qu'est ce que ce bouilli) constituait une protestation contre un plat trop riche en eau et bouilli pendant trop longtemps.

**bouyife** féminin : bouton, petite excroissance due à une irritation de la peau (piqûre d'ortie, fièvre) et à la limite : cloque

**bouyin** masculin : bouillon, liquide du potage, liquide de cuisson.

**bouyounou** masculin, **bouyounouze** féminin : se dit d'un plat qui contient beaucoup et même trop de bouillon.

**bouyir** : 1° : bouillir, être en ébullition.

2° : fermenter quand il s'agit du jus de la treille

**la vand(éin)Je bouille** (La vendange bout) Ce qui signifiait que les raisins écrasés fermentaient en provoquant, dans la masse, des mouvements de liquide et l'éclosion en surface de grosses bulles qui évoquaient une ébullition.

**bouze** féminin : excrément des bovins, mais on précisait toujours : **bouze de vacHe** . Elles procédaient à l'éjection une pâte molle, voire liquide, qui s'étalait comme une crêpe. La surface en durcissait vite en séchant mais le dessous restait mou et alors, un monde merveilleux de coléoptères, aux cuirasses allant du jais au bronze doré, y grouillait attirant le ballet somptueux des **pupu** (huppés) qui se gobergeaient en hérissant leurs grandes crêtes de plumes.

Près des bouses l'herbe poussait plus verte, plus drue, faisant les délices des chevaux qui, eux-mêmes, offraient les mêmes agapes aux vaches autour de leur crottin, car nos herbivores ne mangeaient jamais autour de leurs propres déjections, mais acceptaient volontiers l'herbe engraisée par les déjections des autres espèces. Ainsi un pacage bien géré devait héberger bovins et équidés, pour que toute l'herbe soit consommée sans problème sanitaire : les barrières spécifiques permettant aux uns de ne pas être contaminés par les microbes des autres et... réciproquement !

**bouziâ** : 1° : donner naissance à ses petits pour la chèvre, pour laquelle la mise bas pouvait aussi se dire **bouki'yâ**

2° : s'effondrer en parlant d'une construction dont les éléments latéraux ont lâché (un gerbier, une charretée de paille ou de foin, un mur etc.) Voir aussi **görounâ** de même sens.

**bouzié** masculin, **bouziaille** féminin 1° : écroulé, écroulée **la barJe é bouziaille** (Le tas de foin du fenil est écroulé) On disait aussi **ébouzié** ou **ébouzi'yé** Par exemple **un payâ mal foué é bétou ébouzié** (Un pailler mal fait est bientôt écroulé)

2° : accouchée pour une chèvre. **la cHèbre é bouziaille** (La chèvre a ses petits)

**bouzien** qui a pour habitude de faire son travail n'importe comment, qui est peu soigneux.

**mâ i'apël cheu bouzien** (Moi je nomme cela : piètre travailleur) S'exclamaient les **vieu** penchés sur le travail hâtif et peu soigné **dô Jêne**

*Le français familier nous offre : bousiller et bousilleur, dans le même point de vue.*

**bouzin** masculin : grand bruit généré par une activité humaine, par exemple quelqu'un qui martèle des tôles, des enfants qui font du tapage, le bruit discordant des musiciens amateurs à leurs débuts.

**bouzine** féminin : véhicule, en général à moteur, de peu de valeur, et de peu de qualité, qui ne saurait évoluer sans faire de **bouzin**

**bouzine** était aussi un instrument de musique, ou un instrument destiné à faire du bruit, fabriqué par ou pour les enfants. Voir **bëkou(éin)ne**

*A l'origine, il s'agissait de véritables instruments de musique. LALANNE dit : une sorte de hautbois taillé dans le buis, nommé Buxus, prononcé : "bousous" d'où **bouzin** En ancien français, un bousin était une sorte de trompette ou de buccin. Faites votre choix.*

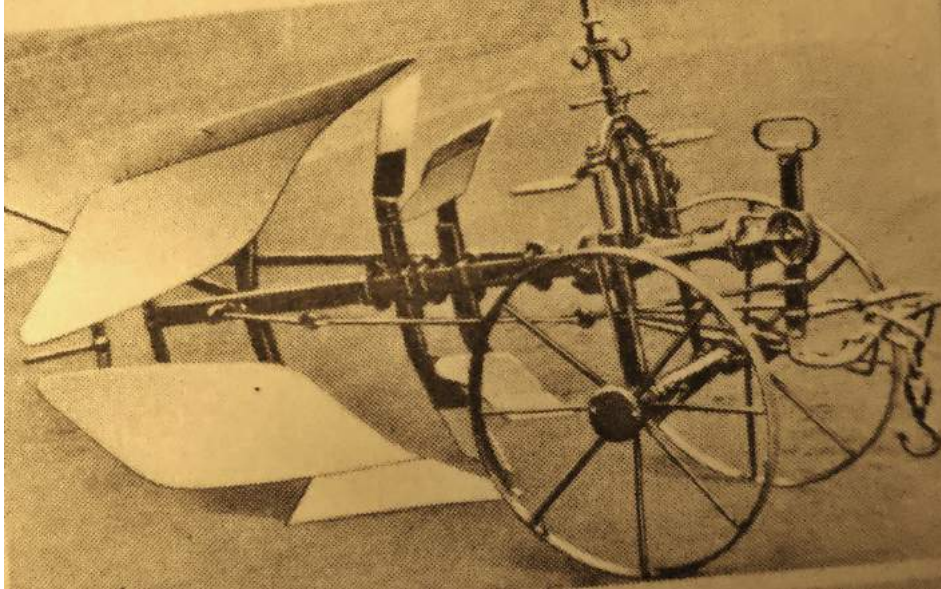
**bra** masculin : bras

**bra de cHârête** (Brancard : les deux pièces de bois à l'avant d'une charrette ou d'un instrument entre lesquelles on atèle le cheval)

**mètre la cHârête su lé bra** (Mettre une charrette en position inclinée de façon à ce que les extrémités des brancards reposent sur le sol), ce qui était la position la plus sécurisée, car tant que le véhicule dételé restait horizontal, soutenu par ses **servante** (Sortes de béquilles solidaires du véhicule) il pouvait perdre l'équilibre écrasant sous ses brancards, par exemple, les enfants jouant tout près, ce qui était la hantise des parents. Mais quand la **cHârête étê su lé bra** il fallait encore mettre les **servante** arrières en position de pouvoir servir au cas où

un groupe d'enfants grimpés ou suspendus à l'arrière, auraient pu la faire basculer sur eux (*putin de drôle* Putain d'enfants : exclamation bien à sa place ici, concernant ces enfants qui perturbaient la tranquillité des parents) Voir illustration à *servante*

**braban** féminin, en français c'était : le brabant double.

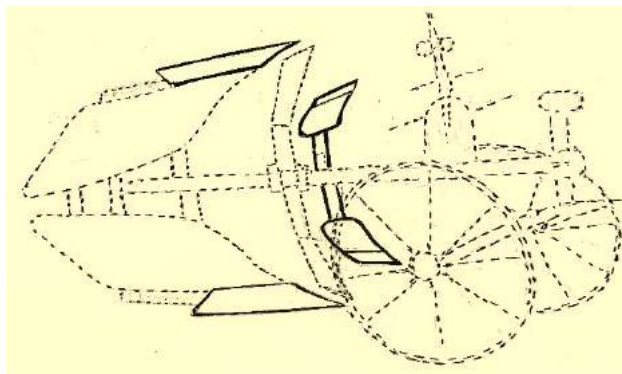


C'était une charrue métallique, faite comme s'il y avait eu deux charrues disposées symétriquement, l'une au dessus de l'autre par rapport à un axe commun.

Elle tirait son nom de la province de Brabant, qui était alors une riche province agricole, située au cœur de la Belgique, où il y avait, en outre, une industrie de métallurgie légère.

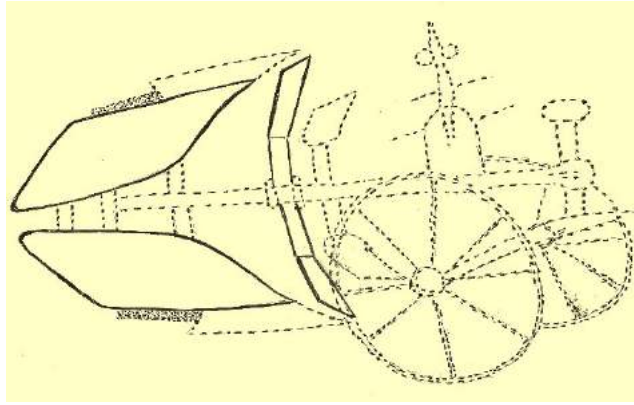
Les différentes parties étaient :

*le fer* (Soc) et *la râzête* Voir ces mots :



*le vërsou* (Versoir) que certains nommaient aussi *l'örëille* , et *le koutè\** (Coutre) Voir ces mots. Le rôle de ces différentes pièces est expliqué à *cHâru* :





Elles étaient opposées symétriquement l'une au dessus de l'autre. Arrivé au bout du sillon il suffisait de repartir en sens inverse après avoir retourné la **braban** et le soc qui était en l'air à l'aller, se retrouvait en bas et creusait un sillon à côté du précédent en renversant la terre contre lui. On pouvait ainsi labourer aller et retour (boustrophédon peut-on dire) alors qu'avec la charrue simple il fallait faire des planches et tourner autour ce qui était bien plus compliqué. Voir **vërsou**

*On m'a conté que, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, les enfants savaient aussi bien s'amuser avec une **braban** que ceux d'aujourd'hui avec des automobiles.*

*Or donc, ceux dont il s'agit ici, revenant de l'école, trouvèrent une **braban** dans un champ, près de la haie, au pied d'un têtard. Il leur parut judicieux, aucun témoin n'étant en vue, de grimper la **braban** sur la large tête de ce vieil arbre têtard qu'on avait ébranché pendant des siècles peut-être. Ce n'était guère qu'à 3 mètres de haut mais l'instrument était lourd. Nos héros étaient nombreux et décidés, si bien qu'ils finirent par y arriver.*

*Le lendemain dès l'aube, quand le paysan vint à son labour, il fut un peu surpris par l'absence de sa **braban** mais ne soupçonna point de vol car on volait peu à cette époque et surtout pas des **braban***

*Alors il flaira la fine plaisanterie et finit par découvrir sa charrue entre ciel et terre. Il eut tôt fait de la décrocher et si elle arriva un peu brutalement sur le sol il n'y eut que des dommages légers.*

*Le fils du maréchal faisant partie de la bande, on le soupçonna d'avoir fomenté ce complot dans le but de procurer du travail à son père. Il m'a assuré lui-même, 40 ans plus tard, qu'il n'en était rien et que cet exploit avait été réalisé pour la beauté du geste.*

**brâche** féminin : rayons de cire d'une ruche contenant entre autre choses abondance de miel ce qui en faisait, on s'en doute, un extraordinaire gâteau. Le tonton François m'en gâtait chaque année et je mangeais avec tellement de plaisir miel et cire ensemble tout dégoulinants.

**brail** masculin? C'était un nom de village et plus souvent de demeures parfois fort cossues.

*En français c'était : Breuil. LALANNE en recense 44 dans les Deux-Sèvres et 41 dans la Vienne.*

*Un breuil fit d'abord un petit bois entouré de murs, de l'ancien français broil ou bruil, du latin brolium lui-même du gaulois broglium. C'était en somme la version haut de gamme d'une brousse (maigre bois de taillis) qui, pourtant, prêtait parfois, lui aussi, son nom à des villages. Voir ce mot.*

**brakâ** : gicler. C'était l'éjection brutale d'une matière semi liquide, par exemple de la boue jaillissant d'une ornière au passage de la roue, ou une bonne diarrhée jaillissant du cul d'une vache (précisément au moment où vous passiez derrière elle pour renouveler sa litière)

**brakaille** féminin : jet de matière émis à cette occasion. *yé öyu une boune brakaille de boudrêille dan mon bö* (J'ai eu une bonne giclée de fange dans mon sabot). Voir **bréle** à cette occasion.

**bramâ** : pousser de grands cris, pleurer à grand bruit *chô fi d'yarse de drôle ne fouê ke bramâ* (Ce fils de garce d'enfant, ne fait que de hurler).

**bramâ la fou(éin)** pousser des cris pour réclamer des aliments, comme font les vaches à l'étable quand leur **brasaille** tarde à venir.

**bramâ son bédö** pleurer son veau comme font les vaches dont on a **détrié le têttrin** (Sevré le petit qui tétait)

**bramaille** féminin : grand cri, concert de hurlements, souvent utilisé pour raconter que quelqu'un a fait une colère et l'a exprimée avec vigueur *l'a kore pousé une de cHé bramaille* (Il a encore poussé de ces hurlements : il s'est encore fâché)

**bran** masculin : son de blé moulu : fragments des téguments du grain de blé.

*ö ne fouê ni bran ni farine* (Ça ne fait ni son ni farine): ça ne fait rien du tout, ça ne donne aucun résultat. Et il y avait aussi la version personnalisée *ô nê mē fouê ni bran ni farine* (Ça ne me fait ni son ni farine):ça ne me fait ni chaud ni froid, ça m'est égal, je m'en fous complètement.

**cHeure an bran de moukye** (Mot à mot : tomber en son de moules) signifie : n'aboutir à aucun résultat, être abandonné avant d'aboutir, finir en queue de poisson, voir **cHeure**

**brâsâ** : 1 : brasser, et surtout manipuler des objets, les déplacer *ke fouê t'ail ? le brâse sé z'afouère* (Que fait-il ? Il manipule ses objets personnels) il cherche quelque chose dedans, enfin : il les déplace.

**brâse bouyin** brasse bouillon : personne désordonnée, qui fait beaucoup de mouvements et n'obtient aucun résultat.

2° : **se brâsâ** se remuer, se retourner sur place *i m'sé brâsé dan mé lésâ toute la nê* (Je me suis retourné dans mes draps toute la nuit) ce qui était une manière de dire qu'on n'avait pas pu dormir.

**brasaille** féminin : brassée.(Les mots en **aille** désignent souvent un contenu)

**dounâ la brasaille** (Donner la brassée, sous entendu : de foin). c'était donner du foin aux animaux à l'étable dans leur râtelier. Voir **granJâ**

**pr(éin)dre a brasaille** (Selon les cas : soit prendre quelque chose à plein bras, soit prendre quelqu'un dans ses bras)

**brayâ** pleurer abondamment, pleurer très fort, mais pas forcément à grand bruit, ce qui fait une différence avec le français : brailler.

*i braille tu braille le* ou *a braille i brayon vou brayé le* ou *a brayan* (Je pleure, tu pleures, il ou elle etc.)

*i brayê tu brayê le* ou *a brayê i bray'ion vou bray'ié le* ou *a bray'ian* (Je pleurais, tu pleurais, il ou elle pleurait, nous pleurions etc.)

*i brayi tu brayi le brayi i bray'irion vou bray'irié le bray'irian* (Je pleurai, tu pleuras, il pleura, nous pleurâmes, vous pleurâtes, ils pleurèrent)

*i brayëré tu brayëra le brayëra i brayëron vou brayëré le brayëran* (Je pleurerai, tu pleureras, il pleurera etc.)

*i é brayé t'â brayé l'a brayé i avon brayé vou z'avé brayé l'avan brayé* (J'ai pleuré, tu as pleuré, etc.)

*ö l'arê pa fiu k'i brayise* (Il n'aurait pas fallu que je pleure) *ke tu brayise ke le brayise k'i brayision ke vou brayisié ke le brayisian* (Que tu pleures, qu'il pleure, etc.)

Tous les verbes en *â* se conjuguent sur ce modèle, sur lequel on remarquera des formes en *i* à certains temps où le français adopte un *a* .

*brayôdâ* pleurnicher. Ce mot s'emploie souvent pour ridiculiser celui qui pleure *â tu pâ bétou fini de brayôdâ* (N'as-tu pas bientôt fini de pleurnicher) Voir *bêlâ* ou *beulâ*

**brayête** féminin : braguette *boutin de brayête* (Bouton de braguette) Souvent perdu et à recoudre.

*se débrayêtâ* ouvrir sa braguette et aussi façon pudique de dire pisser *le s'a débrayêté de kintre la murâille* (Il a pissé contre le mur)

**bréle** féminin : diarrhée, surtout en parlant des animaux. Pour les personnes, il était plus convenable de dire *avâ la cHiase* (Avoir la chiasse) Ce dernier mot serait vulgaire, dit le dictionnaire. En *patoï* ça ne l'était pas. Cependant, si on voulait marquer qu'on prenait son indisposition avec humour, on pouvait bien dire *i é la bréle* (J'ai la diarrhée)

*brêlâ* : laisser s'écouler une substance très molle, plus paisiblement que *brakâ*

*Parmi les bonnes histoires des veillées il y avait celle du va devan (Domestique principal de la ferme, personnage tout de même important) et du bisien (Enfant, apprenti cultivateur) envoyés de leur ferme dans une autre, assez éloignée, pour participer à un travail en retour de quelque service rendu à leur patron. Or, le soir, il n'y eut pour eux deux, qu'un lit dans une petite pièce, d'ailleurs située au dessus de l'étable et en principe réservé au granJâ (Celui qui soigne les animaux à l'étable). L'endroit était confortablement chauffé par la chaleur animale qui se dégagait des bestiaux attachés en dessous. La journée avait été rude et le dîner copieux, bon et convenablement arrosé, trop même pour le petit bisien Ce dernier aurait bien dû coucher dans le foin de l'étable le va devan bon prince, l'admit dans sa chambre et s'amusa avec lui, comme un enfant, puis se laissa gagner par le sommeil.*

*Le gosse, émoustillé par le dîner et le vin, ne trouvant pas le sommeil, eut l'idée d'une dernière plaisanterie. Comme il se sentait d'humeur à péter, il se souleva orientant son cul vers le visage du va devan allongé près de lui.*

*ê le pëti p'tét'bé un pouâ mê ö l'é ke l'avê la bréle ê ö braki su la goule dô va devan* (Il péta peut-être un peu, mais c'est qu'il avait la diarrhée et ça gicla sur le visage du domestique principal)

*La patronne, aussitôt alertée, changea les draps, mais elle trouva la chose tellement plaisante qu'elle en rit au point de faire pipi dans sa chemise de nuit.*

*Si cela vous a plu voyez à brouille Voir aussi foire (Diarrhée) mais pas fâre (Foire ou marché)*

**brête** se dit des animaux, des vaches surtout qui viennent de mettre bas. *une vacHe fraîcHe brête* (Une vache fraîchement vêlée) qui vient tout juste d'avoir son petit et qui, par conséquent est dans la période où elle a le plus de lait.

**bri** masculin : cambouis, substance noire et grasse qui tachait les vêtements et les mains et qui abondait sur les rouages des machines agricoles. C'était un mélange d'huile de

graissage oxydée par l'usure, de poussière, de petits débris métalliques microscopiques, provenant des rouages. Cela rendait pénible toute intervention sur certaines parties des instruments et en plein champ on ne pouvait guère s'en débarrasser qu'en se frottant les mains avec de la terre.

**brinbalè\*** masculin : brindille, rameau grêle, long et souple qui dépasse d'une haie, d'un fagot, d'un chargement quelconque, qui se balance et qui traîne

**brinbalâ** traîner, osciller, balancer et, précisément : brinquebaler ou bringuebaler.

On trouvait en ancien français *brinballer* union de *brin* ou *bribe* (petite chose) avec *baller* (danser)

se **brinbalâ** : musarder, se promener le nez en l'air, flâner, baguenauder.

**bröcHâ** : 1° : s'enfoncer, particulièrement dans les sols détrempés par la pluie *ö l'a b(éin) mouyé ö bröcHe dan le vërJâ* (Il a bien plu : on enfonce dans le jardin) *ö bröcHê ke le diâble ê la cHartaille a ékasé* (Cela enfonceait que le diable, terriblement, et la charretée a été bloquée), *ö l'é ébrëvé ö va brocHâ* (C'est trempé de pluie ça va enfonce) Pour la conjugaison voir *brayâ*

2° : **bröcHâ** : tricoter.

**bröcHe** féminin : 1 : aiguille à tricoter, d'où **bröcHâ** (Tricoter)

En 1680 on disait *brocher* pour tricoter et *brocheuse* pour tricoteuse.

2° : rameau ligneux utilisé pour faire une bouture, particulièrement : bouture de vigne.

**brokantâ** : se livrer à des activités dont les gens qui vous entourent ne perçoivent pas aisément l'utilité et en compliquer à plaisir la réalisation. Faire des choses simples de façon compliquée et se montrer dépourvu de compétence et d'habileté.

*ké t'ö ke tu brokante* (Qu'est-ce que tu fabriques) cette expression était la manifestation d'une certaine impatience et signifiait : « où veux tu en venir. »

*i va asayâ de te brokantâ cheuk'cHouse* (Je vais essayer de te fabriquer, de te bricoler quelque chose) sous-entendu : pour te dépanner !

**brokantaJe** masculin : installation bricolée ou travail bâclé *ké t'ö ke chô brokantaJe* (Qu'est-ce que c'est ce truc mal foutu ?)

**brômâ** : mugir pour les taureaux et particulièrement quand ils sont en rut ou en colère. Voir **bërgôdâ** synonyme.

**brou** masculin : feuilles d'arbres, surtout d'ormes et à l'occasion de tilleuls ou de noisetiers récoltées sur des rejets vigoureux pour nourrir les lapins, les chèvres et aussi, pendant les années de sécheresse dramatique, les vaches.

Les ormes étaient abondants dans les haies et, si certains étaient laissés croître en futaie pour faire du bois d'œuvre, la plus grande partie était utilisée pour fournir du bois de chauffage. Ces derniers étaient taillés à quelques mètres du sol en têtards et on les ébranchait tous les 7 ou 15 ans suivant les endroits. D'autres étaient coupés au ras de la souche. La première année qui suivait la taille tous ces arbres produisaient des rejets de 1 à 2 mètres de long avec de très grosses feuilles : c'était là que nous récoltions le meilleur **brou**

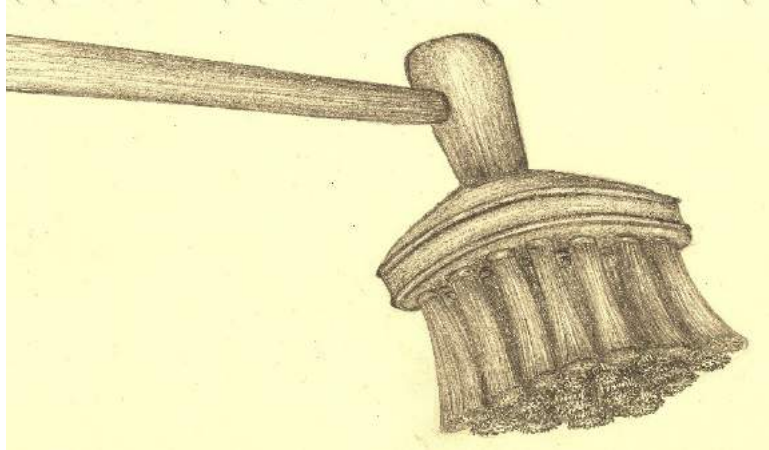
Pendant les années de grande sécheresse, pour protéger les troupeaux de la famine, il fallait aussi récolter le **brou** sur des rameaux plus âgés ce qui n'était pas facile car ils étaient plus ramifiés. La récolte se pratiquait en prenant le rameau à poignée et en arrachant les feuilles de bas en haut, opération que nous nommions **ripâ** voir ce mot.

**brou** dérive sans doute de l'ancien français *brost* devenu *brout* au XVI<sup>ème</sup> siècle qui

désignait les jeunes pousses à consommer sur place pour les herbivores.

**brouasâ** : dans *ö brouase* indique qu'il fait un temps maussade avec grosse brume ou petite pluie. Voir *brumasâ*

**brouâze** féminin : grosse brosse ronde de 10 à 20 centimètres de diamètre, montée latéralement au bout d'un très long manche pour passer les murs au lait de chaux.



Ce dernier était obtenu en délayant dans de l'eau, avec précaution, (car ça chauffe drôlement) de la chaux vive. Cela donnait de la chaux éteinte qui se transformait peu à peu au contact de l'air en carbonate de chaux très blanc et solide. La chaux détruisait les microbes et le carbonate était très joli. Mais la fumée de la cheminée, qui passait toujours un peu dans la pièce, déposait une fine couche de suie sur les murs qui jaunissaient peu à peu. (À propos, quel pouvait être l'effet de ces particules de carbone sur nos poumons? Heureusement que nous en savions moins sur les particules qu'aujourd'hui ! Heureusement aussi que la fumée n'était pas associée à tous les pesticides et produits chimiques divers d'aujourd'hui) Il fallait donc recommencer à les blanchir tous les deux ou trois ans. En coupant transversalement le revêtement déposé sur les murs on aurait pu compter les couches.

Certains blanchissaient aussi la façade de la maison d'habitation. A l'intérieur des étables on blanchissait aussi les murs pour les assainir. Bientôt on substitua à la chaux des peintures insecticides à la quinoléine, extraite des goudrons de houille. Ces peintures étaient plus ou moins cancérigènes, mais les hommes l'ignoraient et les vaches ne vivaient pas assez longtemps pour en manifester les effets. Voir *cHôlà*

En 1300 *broise* signifiait brosse.

**brouête** ou *bërouête* féminin : brouette, progrès majeur, qui permettait à un homme seul de sortir le fumier des étables, avant il fallait être deux avec la *sivère* (Civière) Voir ce mot.

**brouêtaille** féminin : quantité que pouvait contenir une brouette : brouettée.

**brouêtâ** 1° : transporter avec une brouette *i va li brouêtâ deu pöcHaille de gr(éin)* (Je vais lui transporter deux sacs de graines de céréales avec la brouette) *l'a brouété sa boune fame un peu përtou* (Il a promené sa bonne femme : son épouse, un peu partout) Avec un véhicule à roues, sans doute, sûrement pas une brouette.

2° **brouêtâ** : (Réaliser quelque chose avec célérité) *a lô z'a öyu tantou brouété* (Elle l'a eu tantôt fait et en vitesse)

Bas latin *birotta* et ancien français *beroue* (qui a deux roues) notre **brouête** n'en a plus

qu'une, c'est sans doute pour cela qu'elle est **bërouête** petite beroue.

**brouille** masculin, souvent dans **un p'ti brouille** 1° : petite perturbation du temps n'apportant que brumes ou nuages sans précipitation **ö y'a këm un brouille** (Il y a comme une perturbation) seulement quelques nébulosités. **ö y'a un p'ti brouille** (Il y a quelques petits nuages) méfions nous le temps n'est pas sûr. **le tan é brouyé** (Le temps est perturbé, il y a de vrais nuages)

**brouyase** féminin : gros brouillard ou petite pluie.

2° : altération passagère et légère de la santé.

Dans ce dernier sens évoquons **milemile** (voir **adoubou** et **löJi**) intrépide et célèbre paysan qui fut un jour pris d'une sévère gastro-entérite provoquant des diarrhées fréquentes et violentes. Son entourage lui conseillait, sinon de s'aliter, du moins de garder la chambre, mais le foin était sec, la pluie toujours possible et toujours à craindre, bref, il lui parut indispensable de ramasser ce foin sans tarder.

**ö n'é k'un pti brouille** dit-il saisissant son râteau. Arrivé dans son pré, il fut bien obligé de constater qu'il était à tout instant interrompu dans son travail par ses intestins. Pour perdre le moins de temps possible il retira son pantalon et se remit à jouer du râteau et fit, paraît-il autant de défécations que de meulons, sans marquer un seul arrêt. Et il revint le soir guéri.

**sê k'ö n'été k'un pti brouille ê k'ö l'été un rude gâ** (C'est que ce n'était qu'un petit malaise et que c'était un rude bonhomme)

3° : mésentente, dispute, perturbations diverses dans les relations **lë son brouyés avec lô vieu** (Ils sont fâchés, brouillés, avec leurs ancêtres) **téz'te tu me brouille** (Tais toi, tu me perturbes, tu m'empêches de comprendre)

**brousâ** : 1° brosser, avec une brosse : voir **brouse** ou du plat de la main.

**brouse** féminin : brosse.

L'étymologie de brosse, dans les livres, est amusante, pour : brosser, elle a retenu, du latin populaire : **bruseia** (touffe d'érable, buissons, taillis Voir **brouse** ) mais a rejeté **broccia** de **broccus** (dent saillante). Puisque **broccia** se trouve libre récupérons la pour le deuxième sens de **brousâ** voir ci-dessous.

2° : récupérer la partie comestible d'un fruit en raclant avec les incisives **brousâ dô cHâtagne** (Déguster des châtaignes bouillies sans les peler en les pressant avec les incisives pour faire sortir la partie comestible par la pointe comme la pâte d'un tube de dentifrice) **brousâ dô z'articHâ** (Prélever la partie comestible des bractées d'artichaut avec ses incisives)

**brousaille** féminin, ou **brousin** masculin : touffes importantes de rejets enchevêtrés qui se formaient autour des souches de certains arbres et particulièrement dans les haies où le bois était exploité pour le chauffage. Voir **brouse** (Touffe d'épines, de rejets épineux, hallier)

**brouse** féminin 1° : brosse. Voir à **brousâ**

2° : ou : lieu occupé par des broussailles. Ce mot avait donné quelques toponymes à la Règle de romans, à Azay etc. En Deux Sèvres on trouve 28 Brousse et 16 Brosse ou Broce qui sont les formes anciennes de ce nom. Voir **brail**

L'ancien français disait **brouse** pour taillis de bruyère, lieu plein de ronces, hallier, broussailles. Voir à **brousâ**

**brousête** féminin : Mâche, petite salade, *Valerianella olitor* Valérianacées On n'en cultivait pas, alors, des variétés améliorées comme aujourd'hui, on consommait celles qui poussaient spontanément dans les labours.

**bru** 1° : masculin : bruit *fouère dô bru* (Faire du bruit) *ö l'é t'une afouère chi f'ra dô bru* (C'est une affaire qui fera du bruit : dont on va parler beaucoup) Dans le même sens on disait aussi *ö n'an sëra kesyin* (Il en sera question)

*mënâ gran bru* (Mener grand bruit) être tapageur, faire beaucoup de bruit, parler haut et fort., particulièrement de ses propres exploits *a mëne gran bru këm'une poule chi a fouê sën'u* (Elle mène grand bruit comme une poule qui a pondu) Oui, mais la poule, c'est qu'elle chante, elle !

2° : **bru** féminin : bru, belle-fille.

**brulâ** : 1° : brûler.

**brulö** masculin : feu fait en plein champ pour incinérer les ronces, les herbes indésirables déjà arrachées, les fanes de haricots etc.

**bruli** masculin : endroit, terrain où la végétation a été brûlée soit par incendie accidentel soit par écobuage.

2° : distiller. *fouère brulâ sa râpe pëf fouère de la goute* (Faire distiller son marc de raisin pour faire de l'eau de vie)

*i é mi dô prune dan n'une barike i'ô z'é lésé bouyi ê i'ô z'é fouê brulâ ê bé ö m'a fouê une boune goute* (J'ai mis des prunes dans une barrique, je l'ai laissé fermenter et je l'ai fait distiller eh bien ça m'a fait une bonne eau de vie.



Alambic itinérant utilisé dans les campagnes pour la fabrication de la **goute**  
Salle des Machines agricoles du Vieux Cormenier, Chez Bernardeau 86 CHAMPNIERS

**brun** brun, comme en français.

*ö fouê brun* (Il fait brun) donc c'est le crépuscule.

**brumasâ** : pleuvoir d'une pluie très fine, entre pluie et brouillard *ö brumase* (Il tombe un épais brouillard mêlé de gouttes de pluie) On dit aussi **brouasâ**

**brumasëri** féminin : petite pluie ou gros brouillard tenaces.

**bu** masculin : bœuf (tracteur idéal, fonctionnant au carburant biologique, mais pétant du méthane avec lequel il défonce la couche d'ozone) Très puissant, un peu lent il fut remplacé dans mon enfance par le cheval, moins fort mais plus vif (et plus écologique, car, n'étant pas ruminant, il ne pète ou ne rote pas de méthane)

*Quand nous gardions les vaches au pré il m'arrivait de rencontrer un garçon à peine plus âgé que moi et qui était beaucoup plus hardi. Il était **bisien** (Petit berger, apprenti cultivateur) dans une importante ferme voisine. Nous nous étions invités réciproquement à visiter nos troupeaux. Parmi les bovins de son troupeau il y avait deux énormes bœufs rouges aux cornes impressionnantes. **le bisien** s'approcha de l'un d'eux qui était en train de paître et, résolument lui saisit une corne. L'animal cessa de manger et garda la tête baissée, sans bouger comme il était habitué à le faire pour qu'on lui mette le joug. Alors, tranquillement le garçon s'assit entre les deux cornes, sur la tête de l'animal qui ne bougea toujours pas.*

*Il continua à bavarder un petit moment et nous reprîmes notre visite.*

*Nos voisins ont eu deux bœufs répondant aux noms de **Joli** et **vèrmail** puis ils en ont eu deux autres ensuite qui se nommaient **dragon** et **rouJô** Ils connaissaient parfaitement leurs noms et y répondaient bien. Ils étaient doux et quand un adulte m'accompagnait j'osais parfois leur saisir les cornes à pleine main, car j'en avais effectivement plein mes mains qui étaient petites. Placides, ils ne bougeaient pas leurs énormes têtes baissées, habitués à ce qu'on leur manipule les cornes pour les lier au joug.*

***dragon** et **rouJô** s'entendaient bien pour le travail. Mais un jour qu'ils étaient libres dans leur pâturage **dragon** on ne sait pourquoi, fut pris d'une colère subite et il éventa **rouJô** à coup de cornes. Il s'acharnait encore sur lui quand des paysans s'en aperçurent et eurent beaucoup de mal à l'écarter et à le faire passer dans un champ voisin où sa colère cessa comme elle avait commencé. **rouJô** qui était allongé dans une haie finit par se relever et put regagner son écurie où finalement on dut l'achever. Cet accident qui concernait deux animaux qui m'étaient familiers m'attrista beaucoup, quelque temps.*

***ö fô pâ fouère pâsâ la cHâru avan lé bu** (Il ne faut pas faire passer la charrue avant les bœufs) il faut faire les choses systématiquement, suivant l'ordre et le rythme convenables.*

***ner de bu** (Nerf de bœuf : verge du taureau étirée et tannée dont on faisait de jolies cannes qui étaient en même temps des matraques redoutables)*

*Le **ner de bu** était aussi un outil pour dégager les corps étrangers qui obstruaient parfois l'œsophage des ruminants (trop grosse pomme, morceau important de betterave etc.). C'était une tige souple en fils d'acier tressés, gainée d'un treillis métallique nickelé avec une tête terminale plate, en disque. On introduisait cette tête de force dans la gorge des animaux pour repousser le corps indésirable jusqu'à la panse. Voir **gorgènè\****

**bucHâ** masculin : réserve de bois de chauffage établie à proximité de la maison d'habitation. Elle comprenait un tas de bûches et un tas de fagots. Les bûches étaient sous un petit toit. Les fagots restaient en plein air, bien rangés couchés tête-bêche, ce qui formait un gros tas en parallélépipède, coiffé par un faitage pointu de fagots perpendiculaires aux premiers et eux même recouverts de fagots en pente permettant à l'eau de pluie de s'écouler vers les côtés sans pénétrer dans le tas. On aurait dit des petites maisons. On venait y chercher du bois pour le rentrer dans la maison suivant les besoins.

**bucHâ** 1° : abattre des arbres ou ébrancher les têtards, couper les branches dans les haies pour obtenir du bois de chauffage.

2° : exécuter des travaux de menuiserie sommaires ou grossiers, souvent avec **le acHrè\***



(Petite hache) pour apporter une correction à quelque chose de mal ajusté *i é buchÉ la kyie chi ne fèrmê pu* (J'ai retaillé la barrière qui ne se fermait plus)

*bucHayâ* : était à peu près synonyme mais évoque un travail plus sommaire encore.

Bien qu'utilisés surtout pour le bois ces mots étaient parfois employés pour d'autres matériaux, la pierre par exemple *bucHâ une pâre* dans le sens de tailler grossièrement : dégrossir.

*bufâ* 1° : souffler et être essoufflé *lêse me bufâ* (Laisse moi souffler) accorde moi un moment de répit, de repos.

*si ö l'é trö cHâ buf'z'ou* (Si c'est trop chaud souffle le) souffle dessus, répondait-on à un grincheux qui critiquait la température d'un plat.

*bufâ le fë* (Souffler le feu) souffler sur les braises pour activer ou rallumer le feu.

*bufâ la cHandêlê* (Souffler la lampe) : souffler dessus pour l'éteindre. *ö fô mandrâ la cHandêlê avan de la bufâ* (Il, faut diminuer la flamme de la lampe avant de souffler dessus pour l'éteindre)

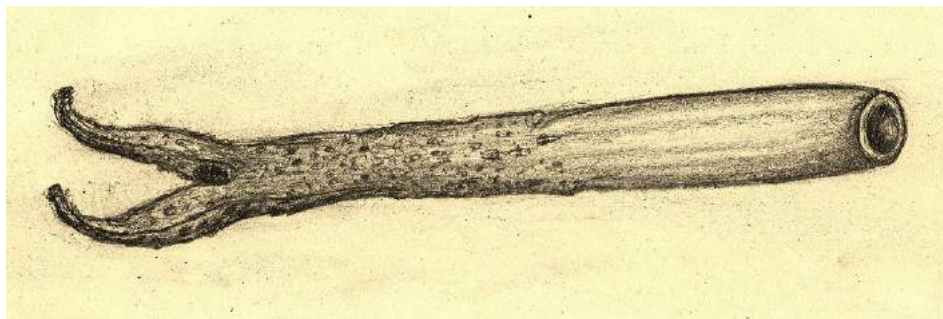
*Qu'on puisse bufâ pour aviver l'un, le fë et éteindre l'autre, la cHandêlê m'apparut soudain comme l'illustration idéale pour la fable : Le Paysan du Danube, au moment précis ou notre Maître tentait laborieusement de nous la faire comprendre. Et je méditais une intervention qui me permit d'exposer mon exemple, quand tout se termina, je ne sais par quel détour, par l'injonction de copier deux fois le verbe : Rêvasser au lieu d'écouter, à tous les temps de l'indicatif, du subjonctif et quelques autres.*

2° : avoir une crise d'asthme, ce qui se disait aussi *être a prâse* (Être oppressé)

*bufaille* féminin 1° : souffle d'air brusque et violent *ö y'avê de cHé bufaille chi fazian rêvolinâ lé fiamê* (Il y avait de ces coups de vent qui faisaient tourbillonner les flammes)

2° : *l'an t(éin) une bufaille* (Il en tient une bonne cuite) Voir *bardé* Dans le même sens naissait alors le mot *soulôgrafi* sans doute pas de pur ancien *patoï*, mais qui avait du succès.

*bufou* masculin : soufflet utilisé pour ranimer le feu. A l'origine, dans nos fermes, le *bufou* était un tube de fer d'une cinquantaine de centimètres terminé par deux petites griffes de part et d'autre de l'ouverture du tuyau. On soufflait dedans avec la bouche sur le feu qu'on souhaitait allumer. Dans mon enfance on ne l'utilisait plus même si on le trouvait parfois dans les cheminées où il servait à gratter les tisons.



Il avait été remplacé par un soufflet formé de deux ailes en as de pique dont les parties pointues s'ajustaient à un tuyau de fer. Leurs côtés étaient reliés entre eux par une large bordure de cuir très souple. L'une de ces ailes était percée de trous qu'une lame de cuir intérieure pouvait obstruer quand on rapprochait les deux ailes pour souffler, ou découvrir

quand on les écartait pour aspirer. Ces ailes étaient souvent décorées de plaques de cuivre rouge repoussé, figurant des moissonneurs (à la faux bien sûr), ou des chasseurs (de grand gibier évidemment), ou de bergères (accortes et courtisées par de gracieux berger il va de soi !) Ce soufflet remplaça le **bufou** mais il en conserva le nom, même si certains fabriquaient le mot **soufiê**

Notre maréchal-ferrant avait, suspendu au plafond au dessus de sa forge, un soufflet énorme, à l'intérieur duquel j'aurais pu tenir tout entier, qu'on manœuvrait avec une chaîne (à condition d'être assez fort et assez lourd ce qui n'était pas encore mon cas, pourtant je testais désespérément l'évolution de mes capacités à chaque visite chez cet artisan, pour ne récolter que ses quolibets) Un système mystérieux et intrigant rendait son débit d'air continu, régulier et sans à-coups.

Notre **bufou** était devenu une pièce à conviction dans une histoire de curé qui était contée à la veillée. Ce curé là avait une bonne qui, bien que d'âge canonique, était encore **b(éin) agrâlante** (Tout à fait accorte) Et, le soir à la veillée, qui se passait avec le curé, dans la pièce propre à ce dernier, parce qu'elle était pourvue d'une cheminée confortable, elle recevait quelques copines de son âge.

Or, un soir, l'une d'elle s'excusa et sortit. En passant dans la cuisine qui contenait le lit de la bonne elle subtilisa le **bufou** qu'elle fourra précisément dans ce lit. Puis elle revint continuer la veillée, pendant laquelle le curé, ayant émis quelques propos presque désobligeants sur l'âge de sa servante, s'était entendu répondre **cHôfé vou din lé pé mösieu le churé vou savé bé ke vou lé z'avé frê la nê** (Chauffez vous donc les pieds, Monsieur le Curé, vous savez bien que vous les avez froids pendant la nuit)

La semaine suivante, quand les commères revinrent pour la veillée, une rapide inspection leur permit de constater **ke le churé avê un bufou nu** (Que le curé avait un soufflet neuf)

En rentrant chez elles après la veillée elles se disaient **avan i'ô sinJion bé avoure i ô savon** (Avant nous le pensions bien, maintenant nous le savons)

Notre **bufou** vient de bufet qui désignait le soufflet au Moyen Age.

**buJaille** féminin : lessive du temps de mes aïeules. Elle se pratiquait dans des **pone** ou **pane a buJaille** (Grandes cuves en pierre) au fond desquelles on mettait le petit sac contenant des cendres de bois puis le linge à laver, puis de l'eau, qui au cours des opérations s'écoulait par un tuyau dans **la pouéloune** (Un vaste chaudron enchâssé dans un fourneau de maçonnerie)

Cette eau maintenant chargée de jus de cendres constituait **lési** Elle était réchauffée puis récupérée avec des **pöt'a buJaille** (Pots en tôle galvanisée ou étamée, emmanchés de longs manches. Voir illustration à **pöt'** ) et reversée sur le linge dans la **pane a buJaille** et ceci pendant des heures. Ensuite ce linge était rincé dans un **lavou** (Lavoir alimenté par une source ou un ruisseau), par des **lavrâse de buJaille** (Lavandières) Des détails à **pane**



*deux pane* de factures différentes, dont les tuyaux vont vers la *pouéloune*

**bume** c'était le mot employé pour dire : « bois » en s'adressant aux tout petits.

*Aux dires de ma mère, j'ai conservé ce mot longtemps dans mon vocabulaire. Je l'avais associé au mot soif et pour dire : « j'ai soif, à boire. » je disais : « a bume soife »*

**burlê** ou **bourlê** masculin : Bourrelet en général. Et sorte de coussinet en forme de boudin allongé, souvent rempli de balles d'avoine, que les femmes fixaient au niveau des reins, un peu au dessus des fesses, à leur corset ou à leur brassière. Elles attachaient ensuite leurs jupes au dessus de ce **burlê** qui les maintenait et les empêchait de descendre, car les jupes et les **dévantêre** (Tablier) étaient en tissus très lourds, et, avec leurs épaisses chemises et leurs corsets, les femmes n'avaient pas la taille assez marquée pour retenir jupes et tablier. Voir une illustration à **cHëminaille**

**butâ** 1°: heurter, dans un sens voisin de **bourdâ**

2 : **se butâ** se tenir à une opinion ou à une décision sans vouloir en démordre.

*LALANNE dit très joliment « s'opiniâtrer. » et REY « se braquer. »*

**l'é buté** (Il est têtu) il a une vraie tête de cochon !

3°: **butâ dô z'ail** regarder fixement avec un air sévère

**byé** masculin : blé. Les **vieu** prononçaient encore **blyé** avec ce fameux **l** mouillé qui se perdait dans mon enfance et que je ne sais ni prononcer ni écrire. Voir **nubyé** pour **byé nubyé** (Blé atteint de maladies cryptogamiques)

# *cH* ou *ch*

**ch ?** qu...? **chi** qui ? que ? **cheu** ça, ce etc. **ch'é t'ö ch'a fouê chô bru** (Qu' est-ce qui a fait ce bruit) dans le cas où on ne sait pas ce qui a fait le bruit : quelque chose, ou quelqu'un peut-être et avec **chi é t'ö chi a fouê chô bru** (Qui est-ce qui a fait ce bruit) on suppose que c'est une personne ou un animal.

**ch'é t'ö ch'a fouê chô bru** (Qu'est-ce qui a fait ce bruit) là on suppose que c'est un objet. **ö l'é cheu ch'a chë** (C'est ça qui est tombé)

**ö l'é cheu k'in chi v(éin)** (C'est quelqu'un qui vient) **chi é t'ö k'ö l'é** (Qui est-ce que c'est) Voir aussi **k'** dans **ké t'ö k'ö l'a** (Qu'est-ce qu'il y a) **ké t'ö k'ö l'é** (Qu'est-ce que c'est)

**cHa** 1° : masculin, **cHate** féminin : chat, chatte, le chat mâle est souvent nommé **marâ** .Leur enfant est le **cHatin** (chaton )

**l'a pt'éte bé d'âte cHate a fêsâ** (Il a peut être bien d'autres chattes à fesser, ou d'autres chats si on suppose qu'on a mis **cHate** à côté de **a** par euphonie, pour faire sonner un t qu'on n'entend ordinairement pas) C'est très évocateur, si l'on songe au caractère de l'animal et à la morphologie de son postérieur, on comprend que ce soit là une occupation difficile, qui exclut toute autre action au même moment.

**kant' lé cHa avan s'kö lô fô sou la tabye le mintan pâ dësu** (Quand les chats ont ce qu'il leur faut sous la table ils ne montent pas dessus) en ce qui concerne la nourriture. Le patoisant utilisait cette expression pour dire que la misère et le besoin étaient cause de certaines actions répréhensibles dont il était témoin.

**ö l'é ösi bënëzé ke de fërâ un cha** (C'est aussi facile que de mettre des fers sous les pieds d'un chat) Cette appréciation concernait une tâche, certes faisable, mais qui risquait de donner du fil à retordre.

*Enfin n'oublions pas de parler **dô cHa nègre** (Du chat noir) qui n'était pas aimé dans nos campagnes car, au mieux, la présence du chat noir empêchait les filles de la maison de trouver un mari, et au pire, il attirait le malheur sur la maison.*

*Je dois signaler que nous avons une telle bête dans notre foyer mais que nous n'avions pas de filles à marier et, si nous n'eûmes point de malheur c'est sans doute parce que c'était une chatte. Elle fut nommée **puse** (Puce) à cause de sa couleur et elle était adorable, encore que sadique à souhait, car, comme les autres chats elle jouait longuement avec les souris qu'elle avait attrapées.*

*D'abord elle la transportait dans sa bouche avec autant de délicatesse que s'il se fut agi d'un de ses propres petits. Puis elle la déposait en un lieu dégagé. Là, elle observait rêveusement le paysage ou entreprenait un brin de toilette. La souris prenait confiance et tentait une fuite discrète, et au dernier moment, quand elle se croyait sauvée, **puse** la ramenait à son point de départ d'un coup de patte très sûr : avec les coussinets, jamais avec*

les griffes ! Et cela recommençait pendant des heures. De temps à autre elle se couchait sur sa proie, ronronnant à demi et la maintenant avec deux pattes bien douces : une sur la tête, l'autre sur la queue et doucement, en clignant les yeux de plaisir, elle lui serrait la nuque avec ses terribles crocs. Elle serrait juste assez pour qu'ils rentrent un peu, mais pas assez pour tuer. Parfois elle la jetait comme une balle. Et, finalement la pauvre souris restait sur le flanc agitée par les dernières convulsions de l'agonie.

Puis quand elle était morte **puse** la prenait dans ses dents et venait la déposer dans quelque endroit où elle était bien visible : dans notre cuisine, près du foyer, à côté de la table ou du lit, à nos pieds si possible, comme si elle nous en faisait l'offrande. Après tout, nous hébergions **puse** pour qu'elle élimine les souris, mais souvent, son manège m'horrifiait.

Souvent ces petits fauves passent des heures à guetter des passereaux qu'ils tuent ne mangent jamais, ou risquent les ascensions les plus périlleuses pour le seul plaisir de dévaster un nid au milieu des cris des parents impuissants. Tout cela seulement pour connaître la rare jouissance de faire du mal. Et, enfant, je me demandais pourquoi les hommes aiment les chats, au point, souvent, d'en être gâteux.

Après avoir longuement côtoyé les humains, j'en suis venu à penser que c'est parce que le chat peut faire impunément, en toutes saisons, ce que les hommes n'osent faire qu'en temps de guerre ou au cinéma.

**puse** était en outre extrêmement féconde et nous gratifiait chaque année d'une population de chatons, qui dépassait de beaucoup les capacités d'accueil de notre ferme. Aussi, quand un heureux évènement s'annonçait mes parents redoublaient de vigilance pour découvrir la nichée et la faire disparaître à la première absence de la maman. Or il advint une fois qu'un des petits échappa au massacre des innocents sans doute parce qu'il ne fut pas découvert.

Le jour suivant, alors que mes parents s'étaient accordés un peu de repos après le repas de midi, devant le feu de la cheminée ils virent arriver **puse** qui transportait ce chaton dans sa gueule comme elle faisait quand elle souhaitait les déplacer. Elle le déposa au pied d'un fauteuil de la même manière qu'elle nous offrait les produits de ses chasses : souris mortes ou oisillons écartelés. Mes parents se regardèrent en silence comme des gens qui n'ont pas la conscience bien tranquille

Puis mon père saisit le chaton par le bout de la queue et l'éleva au niveau de son visage sous le regard compréhensif de sa maman qui regardait son rejeton en penchant un peu la tête sur le côté, au milieu des braillements aigus et éraillés de son héritier. Alors mon père après avoir un peu gratté le petit ventre rond du bout de son doigt, déposa délicatement le chaton sur la tête de sa maman où il se cramponna toutes griffes dehors. Elle attendit stoïquement qu'il tombe sur le sol pour bouger.

Les premiers jours de sa vie parmi nous se passèrent dans **un palisin ô pé de la cHëminaille** (Dans une corbeille au pied de la cheminée), bien que chancelant et encore à moitié aveugle, il cherchait toujours à s'en évader, si bien qu'il finit par basculer par-dessus le rebord.

Le chaton commença aussitôt la conquête de la cuisine qui devint son royaume pour un court séjour. Il sut immédiatement se montrer odieux : poussant des hurlements aussitôt qu'on l'approchait, multipliant les larcins et les bris de vaisselle déposée au lavage, où il cherchait des reliefs de nourriture. Il est vrai qu'il en cherchait partout et que tout lui était permis.

Il est vrai aussi qu'il avait l'air adorable !

Il était noir et blanc. Sa tête était recouverte d'un casque noir qui se terminait autour de ses yeux pour former une espèce de loup qui lui donnait l'allure d'un bandit masqué. Pour cette raison mon père l'avait surnommé : "le Cagoulard" en référence à une bande de terroristes qui avaient sévi à cette époque et qui se couvaient le visage de cette façon.

**WANTED**



## *Le Cagoulard*

*Il n'avait pas deux mois quand il entreprit la conquête de la ferme et on pouvait suivre ses parcours grâce aux désastres qu'il y avait semé : il ne pouvait pas voler la crème du lait sans tomber dans le seau ou sans renverser ce dernier, il y avait toujours quelques portes de clapier qui avaient été forcées et des couveuses indignées qui allaient et venaient devant leur nid bouleversé. On ne comptait plus les moineaux écartelés et vidés de leurs entrailles et bientôt les pigeons commencèrent à payer leur tribut. Son ambition était démesurée et il osa même s'attaquer au jars et après quelques passes d'armes chacun s'en fut de son côté.*

*Puis il partit à la conquête du vaste Monde et ses absences furent de plus en plus fréquentes et de plus en plus longues. Et finalement, il ne revint plus.*

*Et le soir, à la veillée **puse** s'asseyait entre nous le museau tourné vers les flammes. Et, de temps à autre, elle inclinait sa tête sur le côté, pensant, sans doute, au petit voyou pour lequel elle était venue, un jour, en toute confiance, solliciter notre protection et nos soins.*

2° **cHa** masculin : désigne aussi une sorte de grappin, un instrument muni de plusieurs crochets servant à repêcher des seaux tombés au fond d'un puits après s'être détachés de la chaîne. Voir **kröcHê a poué** synonyme.

**cHâ** : ce, celui ou ceux.

**këneu tu cHâ chi t'anmerde** (Connais tu celui qui t'emmerde, expression destinée à inviter un interlocuteur à ne plus vous importuner) si les emmerdés étaient plusieurs il convenait de dire **këneu tu cHâ chi t'anmerdan** car **cHâ** était aussi bien singulier que pluriel.

**cHâ** : ceux, était utilisé pour parler de sa parentèle en les désignant par leur lieu d'habitation **cHâ de miôré** (Ceux de Miauray, c'était la famille du frère de ma mère) **cHâ de la garde** (Ceux de la Cour de la Garde étaient nos cousins)

**cHâ z'un cHâ deu cHâ troi** (Un par un, deux par deux, trois par trois) **cHâ pounyaille** (Par poignées) **cHâ mouman** (Par moments)

**cHâ p'ti** ou **cHâ pëti** (Petit à petit) **cHâ p'ti cHâ pouâ** (Petit à petit, peu à peu : désignait une manière de faire les choses tout doucement) **cHâ p'ti va lin** (Petit à petit va loin) : qui va doucement va sûrement.

**cHâ** masculin, **cHâde** féminin : chaud, chaude. Le contraire est **frê** froid, **ö fouê** **cHâ** (Il fait chaud) mais s'il faisait rudement chaud on disait volontiers **ö fouê pâ frê** (Il ne fait pas froid) Inversement, s'il faisait drôlement froid on ne manquait pas de dire **ö fouê pâ cHâ** (Il ne fait pas chaud) Les patoisants recherchaient souvent un peu d'humour en

marquant cette distance entre les choses dites et les choses pensées. On retrouvera cette façon de dire à *kiâ* (Clair, éclairé)

*un cHâ fêrdi* (Un chaud refroidi : un chaud et froid) désignait en général un rhume.

*être cHâ kêm' un kail* (Être chaud comme une caille) Être confortablement réchauffé.

**cHafouin** masculin : Putois, *Mustela putorius* Voir aussi *punê*

*la l'è\*r' cHafouin* (Il a l'air rusé hypocrite, sournois)

Le mot *chafouin* était encore utilisé en ancien français en 1611 pour désigner le putois. Le mot *putois* dérivé de *pute* (puant) d'après le latin *putidus* (Pourri, gâté, puant) existait depuis 1165.

**cHafâ** masculin : échafaudage.

*kru de cHafâ* (Trou d'échafaudage) Les échafaudages des murs en construction étaient composés de poteaux dressés par paires le long du mur, reliés par des traverses horizontales, sur lesquelles on posait les madriers qui permettaient aux maçons de cheminer et de travailler. La stabilité de l'ensemble était assurée par des morceaux de bois horizontaux posés, à un bout, dans des trous du mur et fixés à l'échafaudage par l'autre extrémité. Quand on démontait tout cela il restait ces trous, d'ouvertures vaguement rectangulaires, disposés en rangées horizontales dans les murs des maisons. Ces *kru de cHafâ* étaient une aubaine pour les *moniô* (Moineaux) les Rouges-queues (Rossignols de murailles, pour les poètes) les lézards et autres reptiles, les lérots, loirs et toutes sortes de rongeurs.

Ancien français *chafaud* et *chafauder* vers 1160.

**cHâfre** masculin : partie verte de la noix, épicarpe et mésocarpe, (soyons précis) aussi nommé : brou de noix.

*écHâfrâ* ou *décHâfrâ* enlever le brou resté sur les noix. Cela se faisait à la récolte, de préférence avec le pied car le brou tache durablement les mains.

*cHâfré* masculin, *cHâfraille* : taché, tachée par le brou de noix. *avâ lé mou(éin)* *cHâfraille* (Avoir les mains tachées par le brou de noix) ou pour être précis : par des composés anthraquinoniques !)

**cHagrîn** se rencontrait seulement dans l'expression *t'â l'è\*r' cHagrîn* (Tu as l'air triste, maussade)

**cHail** masculin : caillou, généralement des silex, et aussi : petits cailloux, graviers.

*cHayöcHou* masculin, *cHayöcHouze* féminin 1° : caillouteux, caillouteuse : terrain, chemin contenant beaucoup de cailloux.

*le cHayö* désignait des champs riches en pierres.

*tirecHail* masculin : lance-pierre fait avec une *fruchtine* (Branche fourchue), deux élastiques prélevés sur une vieille chambre à air de vélo, réunis par une poche en cuir provenant d'une vieille chaussure et tout ça pouvait être d'une précision redoutable dans la chasse aux passereaux des buissons.

*acHayâ* : chasser par des jets de pierres, lapider.

2° : qualité de la pulpe de certains fruits qui contenait des granulations dures constituées de cellules dites "pierreuses" (dont les parois cellulodiques étaient très épaissies et percées de si jolis canalicules pour le passage des plasmodesmes reliant les cytoplasmes de deux cellules adjacentes). C'était le cas des anciennes variétés de poires.

**cHakiâ** : souiller par des jets de boue molle ou liquide qui s'agglutine par paquets, comme on peut l'observer avec une roue qui lance de la terre mouillée sous un garde-boue.

**cHakié** masculin, **cHakiaille** féminin : objet, personne ou animal souillé par des projections de boue ou de n'importe quelle substance ayant la même consistance, avec des constellations de petites taches suivies d'agglomérats plus ou moins importants.

**le moukye son cHakiaille** (Les moules sont sales) elles portent des paquets de byssus, des colonies de balanes mais pas forcément de boue, choses qu'on ne rencontre plus de nos jours où les moules sont vendues nettoyées.

**décHakyâ** (Nettoyer en raclant la boue ou nettoyer les moules)

**cHakötâ** : tailler du bois avec une hachette par petits coups nombreux et précipités, faire une menuiserie grossière et bricolée **ké t'ö ke tu cHakote** (Qu'est-ce que tu bricoles avec ce bois) disait-on quand on avait des doutes sur la qualité du travail qui produisait un tel bruit.

On disait aussi **sikötâ** voir **sikö** qui désigne à la fois un morceau de bois et le hoquet.

**cHalâ** : provoquer une douleur accompagnée de fourmillements **ö me cHale** Ce verbe exprime la sensation caractéristique de brûlure et de fourmillement douloureux provoquée dans les mains par un manche d'outil (marteau, pioche etc.) utilisé en frappant, quand, à la suite d'une fausse manœuvre, c'est le manche qui a porté et non la tête de l'outil. Le choc produit alors une vibration qui se répercute dans la main puis dans tout le bras. Une décharge électrique pouvait produire une douleur comparable à cette époque où le courant n'était que de 110 volts et il ne pouvait que **cHalâ** Voir **fërmiJâ** à **fërmi** pour un fourmillement sans douleur.

**cHaline** féminin : orage, tonnerre ou foudre. **la cHaline cHëzi su le grou cHâgne** (La foudre tomba sur le gros chêne)

**cHalinâ** : tonner **cHaline'tö** (Fait-il de l'orage ?)

**ö cHaline a sale** (Il fait du tonnerre à Salles, un village des environs) disait-on quand entendait quelqu'un péter.

**cHalinou** : orageux **ö fouê un tan cHalinou** (Il fait un temps orageux)

*Le père lacHaline qui avait laissé une trace dans les mémoires, était un rude travailleur de fort petite taille, mais pourvu d'une voix de stentor par laquelle il dispensait force propos tonitruants. On lui avait, un jour, associé un **parsounâ** (Compagnon de travail, celui avec qui on fait équipe) de fort grande taille et lors de leur premier contact le père lacHaline le toisa d'un air méprisant en disant **mâ ché gran gâ i trouve poué k'ö l'é si avenan** (Moi, ces hommes grands, je ne trouve pas que c'est si avenant)*

*Le géant, placide, ne fit qu'en rire et ils devaient devenir inséparables.*

*Le mot **cHaline** vient sans doute de chaleur, car en ancien français le mot chaline désignait les éclairs de chaleur, ces éclairs qui ne sont pas accompagnés de pluie pendant certaines périodes chaudes et sèches de l'été.*

**cHalupe** féminin : nom des fruits de haricots, pois, fèves. Le mot **cHalupe** désignait le fruit en entier, avec les graines dedans. L'enveloppe du fruit (le fruit sans ses graines) était sans doute **la gouse** car : ôter cette enveloppe, écosser, se disait **dégousâ** donc ôter la **gouse** Mais le mot **gouse** lui-même n'était jamais utilisé.

**cHalupé** masculin, **cHalupaille** féminin : qui a formé ses fruits pour les Légumineuses en général. **mé pâ son cHalupé** (Mes petits pois ont des gousses) **mé mouJête son cHalupaille** (Mes haricots ont des gousses)



En 1678 une *chaloppe* était la coquille de la noix.

**cHan** masculin : champ, se retrouve dans les noms des terrains *cHan cHâniô* (Le champ qui avait été jadis à Monsieur Chaigneau) *chan margou* (Champ qui dépendait du château de Chanmargout) etc.

*alâ ô cHan* (Conduire les animaux au pacage et les surveiller pendant qu'il paissaient) *alâ ô cHan lé vacHe* (Garder les vaches au pacage) *alâ ô cHan lé cHèbre* (Garder les chèvres qui paissaient) *alâ ô cHan lé bërJére* (Aller courtiser les bergères) dans les champs où elles faisaient paître leur troupeau. Voir *bërJâ*

**cHanpè\*Je** masculin : tout lieu de pâturage (pré, ancienne culture avant la mise en chantier d'une culture différente, endroit où il y avait quelques restes à manger comme par exemple une vieille luzerne devenue clairsemée et qu'il allait falloir remplacer, etc.) Voir aussi *cHampayâ*

**cHanâ** : boire facilement et immodérément à la fois. *le cHane b(éin)* (Il boit bien : beaucoup) pour parler de personnes souvent entre deux vins. *l'an t(éin) une cHanaille* (Il est très ivre)

*L'ancien français dit chanée, contenu d'une chane (grand vase, cruche, ou pot) Pour BEAUCHET FILLEAU une channe est un robinet. Ce mot a peut être une sonorité qui peut faire penser à notre Jâ*

**cHanbalête** féminin : dans *fouère la cHanbalête* (Faire une pirouette, se rouler sur le sol la tête la première et puis cul par-dessus tête) Voir *piantâ la pôraille à pôraille*

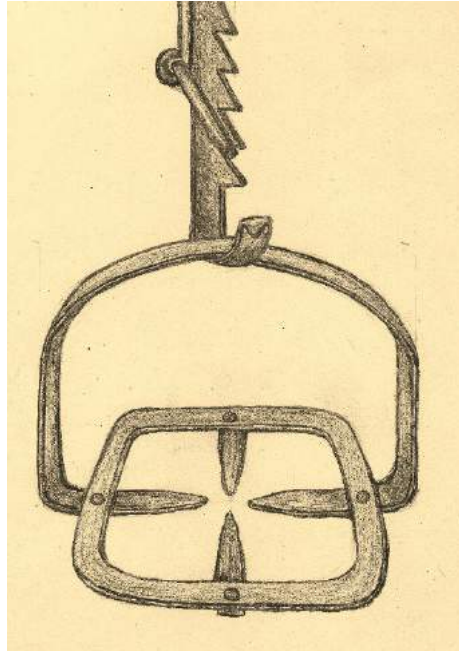
**cHanbrére** ou **cHanbrêre** féminin : 1° : Servante de ferme pour tous les travaux y compris dans les champs. Il y avait plusieurs cas.

Parfois, ainsi que l'attestent certains documents généalogiques, la servante épousait le fils de la maison (ou le domestique épousait la fille du patron) En fait il y avait eu un accord entre les deux familles pour envoyer le futur gendre ou la future bru dans sa belle famille avant le mariage, probablement pour une période probatoire. C'était la situation convenable.

Il arrivait aussi qu'une fille sans fortune et sans espoir *dëvê se gaJâ këm cHanbrére* (Devait se louer comme servante) Cela pouvait se passer très bien et la fille éduquée par des patrons honnêtes et compréhensifs finissait par se marier *ê avâ une goulaille de bënase* (Et avoir un peu de bien) Elle pouvait aussi finir dans le lit du patron ou dans le foin avec les domestiques, ce qui la condamnait à une grossesse que ne pouvait tolérer la maîtresse de la maison, tant à cause de la respectabilité de la maison que de sa jalousie. On la jetait dehors et dans la misère, bientôt avec son petit *cHanpi* (Enfant né dans les champs, enfant sans père) .Elle pouvait alors souhaiter, ce qui arrivait quand même souvent, de rencontrer un garçon aussi démuné qu'elle qui prenait la mère et l'enfant pour leur bonheur à tous les trois. Deux de mes camarades étaient ainsi *cHanpi* et heureux, comme chacun de nous.

*ma cHanbrére* était souvent le terme affectueux utilisé par *lé vieu* pour s'adresser aux petites filles.

2° *la cHanbrére* désignait différents systèmes de suspensions d'objets domestiques : le ruban que la fileuse portait sur l'épaule pour soutenir sa quenouille ou un appareil suspendu à la crémaillère pour soutenir les poêles au-dessus des flammes dans la cheminée. Il était composé d'une anse portant un cadre carré horizontal muni de dents pointues dirigées vers son centre. Chez *louizête* cela s'appelait *le porte pouêle*



**cHandêle** féminin : 1° : désigne toute source de lumière artificielle.

**a la cHandêle** (À la lumière des lampes) Cette expression désignait en fait tout ce qu'on faisait après le coucher du soleil **le sâ ö flê souan tirâ lé vacHe a la cHandêle** (Le soir il fallait souvent traire les vaches à la lumière d'une lanterne) **i é vu de la cHandêle alor i m's'é di le son chi** (J'ai vu de la lumière alors je me suis dit : ils sont là)

**i é pâ bëzin de cHandêle** (Je n'ai pas besoin de chandelles) était le propos de la personne qu'un entourage de curieux exaspérait.

Suivant les époques **la cHandêle** avait pu être **le cHarail** (Voir ce mot : c'était une lampe rustique, rudimentaire et antique composée d'une mèche sur le bord d'une coupelle contenant une huile souvent végétale) Je suis né bien après que le **cHarail** eut déserté nos maisons. Heureusement, à cette époque on ne jetait rien et, quand la guerre eut organisé les pénuries d'électricité, puis de pétrole, j'ai pu connaître la félicité de veiller auréolé des feux du **cHarail** Cela m'a permis aussi de mieux apprécier le sens du mot : fuligineux.

Puis, après **le cHarail** ce fut **la lanpe a pétrôle** (La lampe à pétrole) suspendue au plafond sous son abat-jour. Elle était composée d'un joli réservoir en porcelaine blanche décorée de fleurs, de fruits, de feuilles aux vives couleurs, dans son émail. Il contenait du pétrole où trempait une mèche de textile dont on réglait la position avec un mécanisme à molette. On en enflammait la partie supérieure à l'intérieur d'un tube de verre de 5 à 8 centimètres de large sur 30 à 40 centimètres de hauteur, nommé **ver de lanpe** (Verre de lampe) Une prise d'air à la base assurait un bon tirage, donc une bonne combustion, et, par conséquent une flamme lumineuse. La hauteur de la flamme et donc la capacité d'éclairage, se réglait avec une molette. Voir **bouésâ** et **mandrâ** et aussi **mouchâ**

Cela était utilisable dans la maison dehors ou dans les écuries, là où l'on pouvait avoir des mouvements de l'air violents et intempestifs, il fallait utiliser **la lanterne tanpête** (Lanterne tempête) qui fonctionnait de la même manière mais dont la facture était plus grossière : son réservoir était en fer, et son verre, bien plus vaste et en forme de bocal était protégé contre les chocs par une armature métallique.

Enfin pour se déplacer dans les appartements ou pour veiller les malades il y avait la **lanpe piJon** du nom de son inventeur : **PIGEON**, plus petite, elle avait un réservoir cylindrique et un verre en forme de petit globe.

Enfin tous les systèmes à ampoule électrique ont remplacé les lampes à pétrole quand

j'avais 8 ans. Ils ont gardé le nom de *chandêlê* De sorte que *alume la cHandêlê* après avoir été : bat le briquet, puis : frotte un allumette, est devenu : pousse l'interrupteur!

2° *cHandêlê* : bulle de morve que faisaient les enfants qui, bien que toujours enrhumés, se mouchaient rarement. Voir *mörvè\** On nommait aussi ces bulles *luma* comme l'escargot.

3° *cHandêlê* : mot élégant, à l'usage des demoiselles, quand elles adoptaient le style pimbeche, pour désigner le jeu que nous nommions *pikachu* Voir à *pikacHu*

4° : *cHandêlê* était aussi le nom du *Typha* et de ses longues inflorescences en forme de quenouille.

***cHanJâ*** : changer.

*se cHanJâ* (Quitter ses vêtements de tous les jours, ses vêtements de travail, pour revêtir un costume de cérémonie)

*se décHanJâ* (Quitter ses vêtements de cérémonie pour reprendre ses vêtements de tous les jours) certains employaient *se cHanJâ* en toutes circonstances.

*i sé cHanJé* (J'ai pris mes beaux habits) Voir *s'apröprëzir*

***cHankre*** masculin : petit crabe, *Pinnotheres pisum*, dont la femelle passe toute sa vie à l'intérieur de la coquille de la moule, chez qui elle cherche protection et nourriture qu'elle glane sur les branchies de la moule. Elle est de la taille d'un petit pois, jaune orangé à pattes bleues quand elle n'est pas cuite.

*Ces bestioles étaient très redoutées des consommateurs de moules de chez nous et on m'enjoignait de les trier sévèrement. Nous mangions souvent des moules à la saison (mois sans : r) mais la crainte d'une consommation malencontreuse de cHankre gâchait un peu le plaisir. Ces craintes trouvaient peut-être leur cause dans d'obscures et inconscientes références aux ulcérations dues aux maladies infectieuses désignées sous le même nom en français de : chancre.*

Souvent *le sarzinâ* (Poissonnier) nous disait *a son frâcHe* (Elles sont fraîches) ce qui nous autorisait à les manger crues. Alors les *cHankre* étaient faciles à trier car ils détalait avec une vitesse incroyable. Voir *moukye*

Le crabe latin, cancer nous a donné le français : chancre qui désigne diverses ulcérations de la peau ou des maladies cryptogamiques des écorces des arbres, mais pas ce petit animal.

***cHanpayâ*** : pacager, faire pâturer une culture *fouère cHanpayâ* (Se disait pour manifester l'intention qu'on avait de transformer une culture en pacage) *chô garouil pousse r(éin) i köpré le pu bè\* ê i fré cHanpayâ le reste* (Ce maïs ne pousse pas, je couperai le plus beau et je ferai pacager le reste) *ton fi d'yarse de drôle a foué chanpayâ mé Joute* (Ton fils de garce d'enfant a fait paître ses vaches dans mon champ de betteraves) En fait le délinquant avait mal gardé son troupeau qui était sorti de son pâturage pour aller se repaître des belles racines et feuilles savoureuses voisines. *Et ceci est un souvenir personnel et cuisant !*

***cHanpayaJe*** masculin : endroit où l'on conduit les animaux pour paître.

***cHanpè\*Je*** masculin : culture destinée au pacage, terrain qu'on préparait pour qu'il serve à faire paître les animaux *i mêtton lé fontenête an cHanpè\*Je* (Nous mettrons le Pré aux petites sources en prairie pour le faire paître) On pouvait dire de la même manière dans d'autres circonstances *i mêtton lé bounâde an bié* (Nous mettrons les Bonnaudes en blé)

**cHanpi** masculin et **cHanpize** féminin : champis, champisse : littéralement : enfant trouvé dans les champs. Ces mots désignaient chez nous les enfants d'une mère célibataire.

*Mon meilleur ami était cHanpi bien qu'un homme eut épousé sa mère et donné son nom à l'enfant. Il avait donc un père, mais pas au moment de sa naissance, alors cHanpi il était cHanpi il resta toute sa vie. Il n'était ni mieux ni plus mal considéré que nous autres.*

**chanpörô** masculin, était le nom que les hommes donnaient parfois à leur café arrosé d'un peu de leur **goute** (Eau de vie) Le français dit : Champoreau et précise que c'est du café avec du vin. Notre **chanpörô** était plus proche de la bistouille des belges.

**cHantâ** : chanter.

**cHantuzâ** : chantonner.

**cHantié** masculin : 1° : chantier : l'endroit où se déroule le travail de quelqu'un. Il peut s'agir de n'importe quel travail *l'éte pâ köre a son cHantié a matin sé Joute sëron pâ binaille de boune ère chête anaille* (Se traduirait par : il n'était pas encore à son travail ce matin, ses betteraves ne seront pas sarclées tôt cette année)

2° : endroit en désordre ou situation embrouillée. *un vil(éin) cHantié* (Un vilain chantier) pouvait être un travail qui se présentait fort mal ou des relations très dégradées entre plusieurs personnes.

**cHânye** masculin : Chêne, tous les *Quercus* en général.

**cHânyase** féminin : lieu planté de chênes, de qualité douteuse. On disait aussi **cHânyaille** en général pour un bois de chênes de meilleure qualité, et ce nom est resté dans des toponymes.

*Au linâ nous avions bien encore un champ nommé la cHânyase De chênes, il ne restait que les têtards des haies et on trouvait peu de chênes de futaie avant la forêt de l'Hermitain toute proche, où ils étaient magnifiques.*

*Le chêne gaulois casnus a victorieusement résisté au chêne romain quercus en donnant cHânye*

**cHapè\*** masculin : 1° : Chapeau.

*ö s'arime pâ d'avâ deu cHapé\* su la m'éin)me tâte* (Il n'est pas convenable d'avoir deux chapeaux sur la même tête ) ou *ö y'a r(éin) de pu môvé ke deu cHapé\* su la m(éin)me tâte* (Il n'y a rien de pire que deux chapeaux sur la même tête) Tout cela pour dire aux enfants de se découvrir en entrant dans une maison. Ainsi leur apprenait-on les bonnes manières car seuls les pépés chauves gardaient leur chapeau vissé sur la tête dedans et dehors. Et même au lit ils gardaient une coiffure en remplaçant le chapeau par le **bounê de nê** (Bonnet de nuit) Il est vrai que nos maisons étaient un peu froides



2° : **cHapè\* de muraille** (Chapeau de mur) couronnement d'un mur de pierres sèches par de grosses pierres plates posées plus ou moins obliquement. En effet les murs de clôtures étaient souvent faits de pierres ramassées dans les champs caillouteux, les plus belles un peu retaillées servaient à faire les parements et les autres servaient de blocaille. Le tout était coiffé par de très grosses pierres, plus ou moins plates, qui empêchaient à celles de dessous de se disperser.

Il y en avait de très belles entre La Mothe-Saint-Héraye et Pamproux qu'on venait les visiter de loin pour récolter les **kagouille** (Escargots) qui y pullulaient. Chez nous les clôtures étaient surtout constituées de **palise** (Haies)

Il est curieux de constater que, aujourd'hui, la plupart des murs s'écroulent et que les **cHapè\* de muraille** ont disparu ! Orneraient-ils quelques jardins d'agrément ?

**cHârâ** masculin : 1° : Chemin non pavé et seulement matérialisé par les ornières et les traces de piétinement des chevaux et par la coutume qu'on avait d'y passer. C'est en quelque sorte le prolongement de la **cHâre de cHan** (Ouverture de la clôture permettant de pénétrer dans un champ) Cela pouvait être aussi un passage le long d'un bord de champ, donnant accès à des terrains hors de portée du chemin vicinal ou de la route. Voir **cHârayâ**

2° : **cHârâ** masculin : convoi de véhicules effectuant en commun un transport.

3° : **cHârâ** masculin : très grande cuve de bois où on mettait la vendange à fermenter ou une cuve de bonne taille, mais plus petite, qu'on pouvait transporter sur les charrettes pour les amener dans les vignes pour collecter les raisins ramassés dans les paniers pendant les vendanges.

**cHarabia** masculin : explications confuses proférées dans un langage incompréhensible, ou revendications enfantines parfaitement justifiées, que les adultes n'avaient ni le temps ni l'envie d'avoir l'air de comprendre, ce qui était révoltant ! **k'é t'ö kë chô charabia** (Qu'est-ce que ce baragouin)

**cHâr a ban** masculin : char à banc il est différent de celui du dictionnaire LAROUSSE car il n'a que deux roues et non quatre.

Notre **cHâr a ban** était un véhicule léger, hippomobile, pour assurer un transport confortable des personnes. Il avait deux bras joliment galbés, deux roues légères et fines et au milieu, dans sa "caisse" un banc bien rembourré avec un dossier. Les bords de sa caisse portaient de petites planches horizontales qui faisaient office de garde-boue et d'accoudoir. Derrière ce banc il restait un espace pouvant contenir les bagages. On y mettait surtout les

*enfants assis directement sur le plancher. Dans cet endroit bien protégé on pouvait voir le paysage fuir derrière la voiture et on s'y amusait beaucoup pendant les voyages. Certains nommaient ce véhicule **tilbury** mais ce n'était pas du **patoï** de chez nous.*



*Le joli petit **cHâr a ban** de la Salle des Macines agricoles du Vieux Cormenier, Chez Bernardeau, 86 CHAMPNIERS.*

Ceux qui étaient assez cossus avaient un véhicule plus lourd et plus confortable encore car on pouvait y être protégé de la pluie et du vent. Voir cela à **kat'rou** Voir aussi une image d'un **cHâr a ban** bien perturbée par les mouvements de la jument à **sêgre**

**cHarail** ou **kaleuil** ou **kaleil** ou **cHaleuil** tous masculins : antique lumignon à huile





*le cHarail ê sa cHétive kiarté*

Hérité des romains, des celtes et peut-être des hommes des cavernes, il était formé d'une petite coupe de 5 à 10 centimètres de diamètre non plus en pierre ou en terre cuite en beau cuivre, avec un fond plat et un bec sur le côté.

On disposait une petite mèche de fibres végétales dans le bec et une huile végétale dans la coupe. L'huile grimpait par capillarité pour aller brûler au bout de la mèche. Cela donnait un peu de lumière et beaucoup de fumée. Voir *cHandête*

**cHârayâ** : charroyer.

**cHârayou** masculin : celui qui charroie, ce n'était, dans mon enfance, que des occupations passagères et cela ne constituait plus un métier.

*Pourtant nous avons encore rencontré un vieux monsieur qui avait été cHârayou cHé z'un mounâ (Charroyeur chez un meunier) et qui montrait fièrement sa photo près d'une énorme charrette pleine de sacs de farine ou de blé tirée par quatre forts chevaux attelés les uns derrière les autres.*

**cHarbe** ou **cherbe** féminin : chanvre, fibres de chanvre brutes après rouissage et teillage. Le rouissage était la décomposition des tiges de chanvre dans un **royou** (Étendue d'eau calme et peu profonde sur le cours d'un ruisseau ou d'une rivière comme le **royou gabriâ** sur le cours de la Sèvre Niortaise à Sainte-Néomaye)

*On trouve encore dans la Vienne (à Quinçay au voisinage de la source de Ringère, ou à Iteuil, dans le petit vallon en dessous des Genèbres) ou dans les Deux-Sèvres, des petites vallées étroites, aujourd'hui desséchées, contenant des systèmes de murets entourant des petits lopins de terre, flanqués de petits canaux permettant de les mettre en eaux. Du temps où un petit ruisseau voisin, aujourd'hui à sec, fournissait l'eau nécessaire, ces dispositifs permettaient de cultiver, puis de rouir sur place, du chanvre ou du lin.*

Après le rouissage on procédait au teillage qui consistait à battre les tiges pour écraser les tissus déjà décomposés pour en dégager les fibres, qui étaient imputrescibles.

*L'écorce du chanvre était nommée têtelle du mot latin tilia qui désignait les écorces de différents végétaux textiles dont le Tilia ou tilleul, qui a une écorce très riche en fibres, très utilisée jadis, surtout dans les pays froids de l'est de l'Europe. De Tilia en teille il nous est resté en patois **tête** (toile), voir ce mot.*

**cHarbounâ** : brûler difficilement en produisant plus de charbon que de flammes : c'est-ce qui arrive au bois mal séché ou à celui de certains Conifères qui sont des combustibles médiocres.

**cHarbouné** masculin, **cHarbounaille** féminin : tout ce qui est sali ou barbouillé de suie ou de charbon (visage, mains, vêtements, chaudrons, casseroles etc.)

**cHardounête** voir *prèzure*

**cHâre** féminin : 1° : entrée dans un champ, ouverture dans sa haie de clôture pour permettre le passage d'une charrette et fermée ou non par une barrière *la cHâre été fèrmaïlle avek une kyie* (L'entrée du champ était fermée avec une barrière)

*uvri une cHâre pèr tapâ une muse* (Ouvrir une grande entrée pour boucher un petit passage à travers une haie) C'était créer des dommages considérables pour éliminer des petits inconvénients, entreprendre des actions dont l'importance est sans commune mesure avec le but recherché.

2° : **cHâre** féminin : chaise.

**pé de cHâre** masculin : pied de chaise.

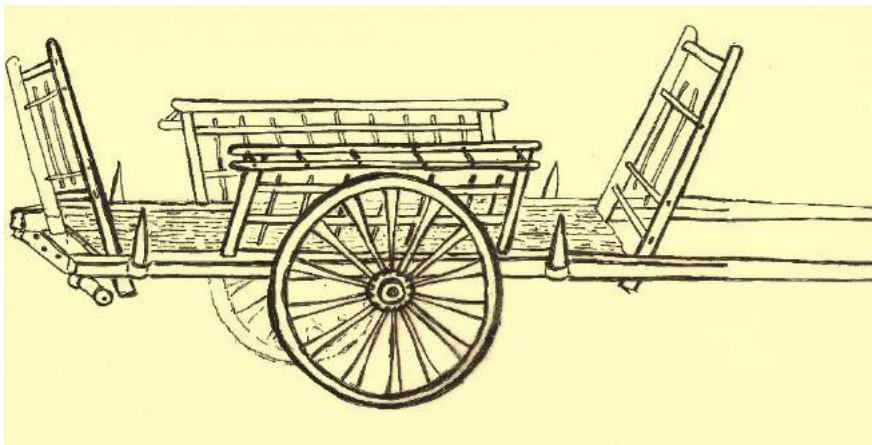
**rölin de cHâre** masculin : barreau de chaise.

*avâ le chu antre deu cHâre* (Avoir le cul entre deux chaises) hésiter entre deux possibilités, deux sollicitations ou deux ordres opposés

*i m'sé lêsaille cHeure dan z'une cHâre* (Je me suis laissée tomber dans une chaise) Je me suis assise précipitamment tellement j'étais fatiguée.

*Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle : chaise se disait aussi bien chaire que chaise d'où **cHâre***

**cHârête** féminin : charrette.



Voir les différents composants *lé rancHe* de chaque côté, derrière les roues, *lé z'écHalè\** à l'avant et à l'arrière et les quatre sinistres *pâ de cHârête* pointus

**cHartaille** féminin : charretée, contenu d'une charrette. Voir à *tavêlè* les détails sur la confection d'une charretée. Voir **cHârayâ** (Charroyer) **cHârayou** (Charretier)

**cHartaille** pouvait être utilisé pour désigner une grande quantité ou, inversement, être employé avec humour et un malin goût de l'exagération, pour désigner des choses de taille ridicule ou des quantités dérisoires.

*Encore petit, j'avais récolté quelques maigres morilles qui n'emplissaient même pas mes petites mains et je m'en faisais le fiérot devant mes parents, puis devant notre voisin le*



*Braconnier et tous me firent la même réponse, comme s'ils s'étaient donnés le mot **fi d'yarse** **ö n'an n'a une cHartaille** (Fils de garce, il y en a une charretée) On en fit tout de même une omelette pour moi tout seul et je ne saurais dire si j'en ai connu de meilleure !*

**cHarivari** masculin : bruit assourdissant, vacarme.

C'était avant tout une réjouissance avec violoneux, joueur de piston, casseroles frappées, qui tournait au bal populaire pendant toute une nuit, organisée chez certaines personnes pour stigmatiser leur malhonnêteté **cHâ chi avian mouyé lô lê** (Ceux qui avaient mis de l'eau dans le lait) avant de le vendre à la laiterie coopérative qui le payait au litre. **cHâ chi avian lucHé la krême** (Ceux qui avaient léché la crème) Ceux qui avaient écrémé leur lait avant de le vendre. **cHâ chi avian douné dô z'u kouï ô kökasâ** (Ceux qui avaient donné des œufs pourris pour avoir été un peu couvés au collecteur d'œufs et de volailles) Et aussi pour certaines veuves scandaleuses qui épousaient aussitôt après le décès du mari, un amant qu'elles avaient depuis longtemps. Mais les victimes du **charivari** n'étaient finalement pas tellement traumatisées car ça ne durait qu'une nuit et ensuite on n'en parlait plus, même si on n'oubliait pas et cela valait mieux que le passage devant la justice pour les fraudeurs, mais ça ne l'évitait pas toujours.

**cHarJâ** : charger : déposer dans un véhicule des choses à transporter.

**cHarJâ dô f(éin)** (Charger du foin) cela sous entendait : mettre le foin séché du champ dans une charrette et le rentrer dans la grange.

**cHarJâ lé görê dan la mu** (Faire monter les cochons dans le véhicule spécialement utilisé pour leur transport. Voir **mu** )

**cHarJâ dô fumâ** (Prélever le fumier avec une fourche sur **le fumëriou** et le mettre dans le tombereau pour aller l'étendre dans les champs)

**cHarJan** masculin **cHarJante** féminin, plus rarement **cHarJouin** et **cHarJouinte** : qualifie des plats cuisinés difficiles à digérer **ö l'é bin mê ö l'é cHarJan** (C'est bon mais c'est lourd à digérer) **si t'an méJe moué ö va te cHarJâ** (Si tu en manges davantage cela va t'embarrasser l'estomac)

**i é l'estouma cHargé** (J'ai l'estomac embarrassé) j'ai une digestion pénible

Il existait beaucoup d'expressions pour décrire ces situations, pénibles elles évoquaient des troubles **dô chër** (Du cœur ) comme **bëtâ su l'chër** (Coaguler sur le cœur, ) ou **ébaloui le chër** (Écœurer) Bien que rarement, l'existence de l'estomac était tout de même reconnue **ö m'a bété su lestouma** (Ça m'a caillé sur l'estomac)

**cHarkoi** masculin : carcasse, ossature, en général **a l'a un de cHé cHarkoi** (Elle a une de ces carcasses) Elle a une forte corpulence, de gros os, des membres lourds.

**décHarkoizé** ou **dékarkoizé** ou **dékarpoizé** masculin, **décHarkoizaille** **dékarpoizaille** **dékarpoizaille** féminin : dépoitraillé, dépoitraillée. Mais je n'ai jamais entendu parler de **karkoi** ni de **karpoi** c

**être décHarkoizaille** était considéré comme une tenue immodeste, (en ce qui concernait les dames et surtout les demoiselles), sauf en cas d'allaitement, car à ce moment, le fait d'étaler ses mamelles était bienvenu surtout si elles étaient opulentes et la progéniture goulue.

En 1188 charcois a désigné des ossements, puis le corps, puis enfin une carcasse.

**cHarkounyâ** : charcuter, nettoyer une blessure sans précaution, et surtout débiter la viande, particulièrement du cochon, en déchirant, dilacérant, n'importe comment. On disait aussi **cHarpëniâ** ou **écHarpëniâ** ou encore **écHaraniâ** Il y avait toujours beaucoup de

mots pour stigmatiser le mauvais travail.

**cHarpantâ** masculin : charpentier chez nous, cet artisan était à la fois charpentier et menuisier. Il existait aussi un mot **mënuzâ** qui désignait à la fois le menuisier et l'action de faire de la menuiserie.

**cHarpantère** féminin : 1° : pièce maîtresse de la charpente, de la toiture.

2° : l'épouse, voire la mère du **cHarpantâ** (pas ses filles dont il avait pourtant une douzaine)

*La naissance de la septième avait été un évènement très attendu dans tout le pays, car elle devait être marquée de la fleur de Lys sous forme de stigmates sur son corps ou sur sa langue. Si il en a été ainsi, seul son époux en fut témoin longtemps plus tard.*

*En effet, quand il y avait sept filles d'affilée dans une famille cela entraînait que la septième pourrait guérir les écrouelles et aussi un peu n'importe quoi. Mais les croyances s'arrêtaient à répéter ces propos et elle ne fut guère sollicitée dans ce domaine.*

**ban de cHarpantâ** masculin : établi de menuisier. Voir à **ban**

**cHarpre** ou **cHerpre** masculin : Charme *Carpinus*.

\_ **cHarpraille** bosquet planté de charmes. Il y en avait plusieurs car c'était un excellent bois de chauffage, et après exploitation ses souches donnent facilement des rejets qui poussent très vite et dont les feuilles constituent un excellent fourrage en cas de besoin pendant les années sèches mais son bois blanc résiste mal aux intempéries et est peu utilisable en menuiserie.

**cHâru** féminin : charrue. Autant qu'il m'en souvienne, nous en avions bien une vieille, mais c'était la **braban** (voir ce mot) qu'on utilisait.

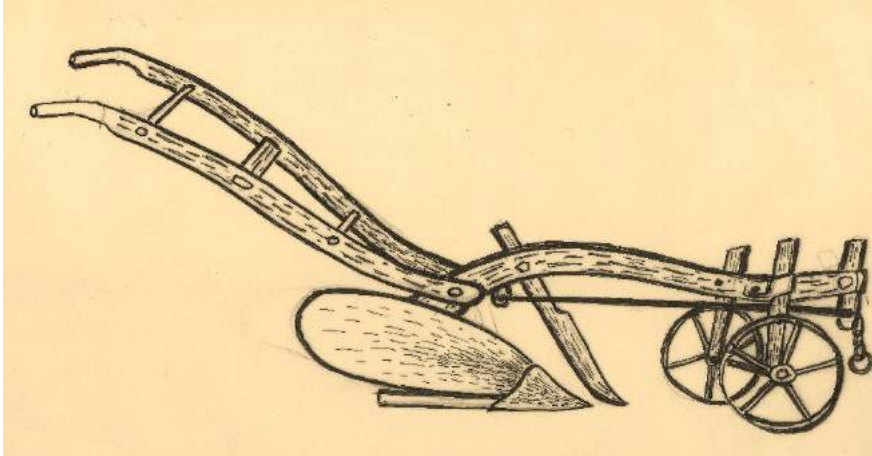
**la cHâru** comprenait un axe horizontal recourbé vers le sol à l'arrière **l'aJe** sur lequel était fixé, d'avant en arrière :

**l'afiaJe** (La roue portée par un système qui permettait de régler sa hauteur, car cela conditionnait la profondeur du labour)

**le koutè\*** (Coutre, couteau étroit et vertical qui tranchait une bande de terre par le côté)

**le vërsou** ou **örëille** (Versoir) solidaire, par en dessous, avec **le fer de cHâru** (Le soc qui coupait la terre horizontalement au fond du sillon et qu'on pouvait séparer du reste pour le porter chez maréchal qui, l'ayant chauffé au rouge, le martelait pour l'aiguiser, puis, l'ayant chauffé au rouge, le trempait dans l'eau pour le durcir) **le sêk** (Le sep : pièce étroite et longue qui glissait au fond du sillon derrière le soc pour assurer sa stabilité et la régularité du labour) **fer de cHâru** et **sêk** étaient donc surmontés de **l'oreille** ou **vërsou** Cette large pièce incurvée retournait la terre coupée par le **fer de cHâru**

**lé bra** (Les mancherons) tenus fermement par le laboureur pour conduire **la cHâru** )



*Devant ce petit instrument aujourd'hui oublié, car il est remplacé par des socs multiples portés par le tracteur, je me demandais combien d'essais, combien de tâtonnements avaient été nécessaires pour mettre tout cela en œuvre.*

**cHâse** féminin : les bas des femmes et aussi, les chaussettes des hommes. On devait comprendre le sens de ce mot suivant le contexte : si on parlait d'un homme **lé cHâse** étaient les chaussettes, si on parlait d'une femme c'étaient des bas. Voir à **bö** la jolie chanson sur **lé bö** et **lé cHâse**

**li cHâse** féminin : jarrettière.

**cHase galëri** féminin : chasse éternelle, menée dans les cieux, par un damné qui avait offensé Dieu en chassant d'une manière qui n'avait pas été bénie et à un moment qui aurait du être consacré aux dévotions.

*Si l'histoire n'était qu'une légende, le bruit était réel et pas si rare, le plus souvent il s'agissait de cris d'oiseaux nocturnes ou de grands migrants égarés ou dérangés de l'endroit où ils s'étaient posés pour la nuit (oies, grues etc.) bruits bien naturels mais fort inquiétants pour certains noctambules qui n'avaient pas la conscience tout à fait tranquille. Voir a **yu***

**cHasou** masculin : chasseur. Un certain nombre de mots concernant une profession, une activité ou une qualité se terminaient en **ou** comme **pécHou** (Pêcheur) **labourou** (Laboureur) **batou** (Batteur). Dans certains villages voisins de tels mots se terminaient en **our**

**cHastafrin** ou **kastafrin** : masculin : grand vacarme accompagné d'un fort remue-ménage produit, bien souvent, par des enfants turbulents, des animaux affolés, des ménagères pressées brassant leurs ustensiles métalliques ou des noctambules avinés en goguette.

**cHâtanye** féminin : châtaigne. Pour les déguster nous avons le choix entre **lé cHâtanye bouyi** (Châtaigne bouillies) à manger en les épluchant ou en **lé brousan** (Voir **brouâ** ) ou **lé cHâtanye vrâlaille** (Châtaignes grillées) Voir **vrâlou**

**cHâtrin** masculin : jeune taureau châtré depuis peu et qui deviendra un bœuf si on ne le mange pas avant.

**cHatounâ** mettre bas, avoir ses petits pour une chatte.

**cHatounère** féminin : chatière, petite ouverture au bas des portes permettant aux chats d'entrer et parfois de sortir même quand la porte était close.

**cHarpëille** féminin : charpie.

**cHarpëyâ** ou **cHarpënyâ** : déchirer du tissu en menus morceaux, le mettre en charpie *t'â köre cHarpëyé le fin de ta chulote* (Tu as encore mis le fond de ton pantalon en charpie) *Voilà encore un exemple de la mauvaise foi féminine, déchiré : sans doute, beaucoup : peut-être, mais pas en charpie, voyons !*

**cHavëche** ou **cHaveuche** féminin : désigne aussi bien la chouette Chevêche que la Hulotte.

*Cette dernière était la plus fréquente dans la ferme, et son long hululement tremblé et un peu grave : hou hou hou hou .berçait souvent mes nuits. Je pouvais imiter son cri en soufflant entre les pouces de mes deux mains jointes en forme d'ocarina. Elle s'y méprenait et, croyant en un rival, elle se fâchait et se mettait à pousser des cris brefs, aigus et comme étranglés et éraillés sur ses dernières notes.*

*La chevêche poussait un simple : hou, répété après des intervalles mêlés de petits jappements aigus.*

*Toutes les deux ainsi que la fërzoï (Effraie) étaient réputées annonciatrices d'une mort prochaine dans la maison près de laquelle elles chantaient et, bien souvent, fusillées pour cela. Ces oiseaux nocturnes étaient simplement attirés et inquiétés par la lumière qui filtrait à travers nos vieux volets disjoints et s'en rapprochaient en hululant. Or à cette époque on organisait des veillées funèbres qui duraient des nuits entières avec de la lumière près du mort. Et ces lumières attiraient fatalement les oiseaux nocturnes et provoquaient leurs chants qui étaient alors confondus avec de sinistres plaintes associées aux peines du moment, et de là, à des présages !*

Le **cHavan** était, un oiseau plus grand avec une voix plus grave, sans doute un Duc avec ses petites cornes de plumes.

**cHé** : chez. **cHé m(éin)** **cHé té** **cHé li** **cHé z'eu** (Chez moi, chez toi, chez lui, chez eux.

**cHé v'zâtre** (Chez vous autres) Dans votre famille ou, parfois, dans votre village, dans votre région. **cHé v'zâtre ö s'fazê de m(éin)me** (Chez vous on faisait ainsi)

**l'ô t(éin) de cHé v'zâtre** (Il le tient de chez vous) il a certains caractères propres à votre famille.

**cHë** au **linâ** **cHouê** chez **louizête** masculin : trayons des vaches, chèvres et brebis **le rmail** (Pis de la vache) comporte quatre **cHë** (Trayons), celui de la chèvre en a deux, mais **le têtê** (Sein de la femme) ne porte qu' **un têtin** ou **une têtine** (Mamelon) homologue du trayon, si je puis me permettre.

**cHë** : 1° : aucun **ö n'an n'a cHë** (Il n'y en a aucun, pas du tout) **ö n'an n'avê cHë a la fâre** (Il n'y en avait aucun à la foire) donc personne ou peu de monde. On disait peut être plus volontiers **ö n'an n'avê pâ y'in a la fâre** (Il n'y en avait pas un à la foire)

2° : **cHë** signifie aussi : tombé, de **cHeure** (Tomber)

**chê** : ce *ché* ces, voir *chô*

**cHëbersayâ** : cligner des yeux ou avoir les yeux qui chavirent en un mouvement brusque et bref sous l'effet d'une émotion ou d'une lumière soudaine et trop vive *i é vu sé z'ail cHëbersayâ ê i m'sé di a va se lêsâ cHeure* (J'ai vu ses yeux se brouiller et je me suis dit : elle va se laisser tomber)

**cHëbersaille** ou **cHabërsaille** féminin : paupière. Ce mot n'était plus employé que par *lé vieu*

**cHëbersail** masculin : clin d'œil *ö s'ëyi fouê an n'un cHëbersail* (Ça s'est fait en un clin d'œil)

**cHëbre** féminin : 1° : chèvre. On utilisait aussi *bike bikête* ou *bëzite* (Voir ce mot). Son petit était le **cHëbrè\*** ou *bikê* sa petite *la cHëbrôte* On les faisait venir en criant *bëzi bëzi bëzi bëzi* et on les chassait en criant *oucHe oucHe*

*kërnin ô cHëbre* enclos réservé aux chèvres à l'intérieur d'une étable ou d'une écurie. *ö l'a été dan le kërnin ô cHëbre* (C'est allé dans le toit aux chèvres) signifiait qu'on avait avalé de travers, envoyant dans la trachée ce qui était destiné à l'œsophage.

*oucHe ô cHëbre* petit terrain au voisinage des bâtiments de la ferme où l'on parquait de petits animaux.

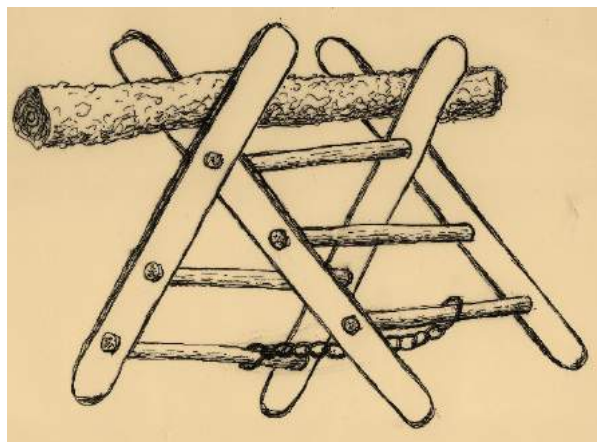
Voir *bouziâ* (Mettre bas pour la chèvre) et *être lidoire* (Être en rut) Voir aussi *bike* et *biJâ*

*Le lait de chèvre était conseillé pour les enfants car on croyait qu'il ne véhiculait pas la tuberculose, maladie encore très répandue à cette époque chez les humains aussi chez les vaches.*

**cHëbrè\*** était certes le bébé de la chèvre, mais il était bien plus encore : c'était, après avoir mangé le pain de sa soupe, allonger le bouillon restant avec du vin rouge et le boire à même l'assiette *l'asiète a kalote* bien entendu. Cela se disait aussi *fouère gödâille* Voir à *kalote*

**cHëbrè\*** se disait : *chabrot* dans l'ouest et *boire a chabro*, en occitan, était : boire à même l'écuelle comme le cheveau. Quant à **gödâille** il est voisin du mot *godailier* qui, comme *goder*, est un terme de couture qui signifie : faire des faux plis, des boursouflures.

2° : **cHëbre** féminin : chèvre : instrument servant à soutenir les bûches en position horizontale pendant qu'on les sciait à la main avec la scie à bûche. Il était fait de 4 solides morceaux de bois disposés deux par deux en X dont la partie supérieure était un peu plus petite. Ces deux X étaient réunis par des traverses horizontales en bois. Celle du haut, commune aux deux X servait aussi de charnière pour replier l'instrument.



**cHëille** féminin : chemin ou sentier étroit et très pentu, grossièrement pavé ou taillé dans le rocher, faisant un raccourci entre les parties hautes et les parties basses d'un village, le plus souvent entre le village lui-même et un point d'eau situé en contre bas. Il était emprunté par les animaux qu'on menait boire et les lavandières, porteuses de **kourJe** (Bâton porté en équilibre à peu près par son milieu sur l'épaule avec une charge à chacune de ses extrémité) ou de **sivère** (Civière) pour transporter leur linge. Il n'y avait pas de **cHëille** chez moi car ce n'était pas assez pentu, il y avait seulement des **gripê** semblables aux **cHëille** bien plus courts. Il y en avait de belles, pas loin, à Aiript, vers **le pör** (Le port : le passage) situé dans une vallée étroite qui traversait le village en son milieu et où circulait un ruisseau qu'une bonne source grossissait encore. Il y en avait chez **louizête** descendant du village de Saivres vers le **yeure** (Ruisseau)

**cH(éin)** masculin : chien, **cHêne** féminin : chienne.

De l'ancien français chen

**cH(éin) de bërJâ** chien de berger (utilisés pour conduire et surveiller les animaux au pacage)

**cHënë\*** masculin : jeune chien.

Voir **cHënaseri** (Comportement licencieux des messieurs et des dames)

**cHikötâ** avoir des petits pour une chienne, mettre bas ses chiots.

*Nos chiens de bergers étaient des bâtards, fils de chiennes elles-mêmes bâtardes mais bonnes bergères, et de pères inconnus. On ne les dressait pas : ils apprenaient leur métier en accompagnant, très petits, les bergers ou les bergères. Ils connaissaient si bien leurs vaches qu'ils étaient capables de les trier et bien plus vite que les bergers quand deux troupeaux se mélangeaient. **le savian atou kant a z'étian an agâ** (Ils savaient aussi quand elles risquaient de faire du dégât dans une culture voisine) et pouvaient, spontanément les ramener dans leur prairie. Quand les bergers criaient **ô muse** (Au trou dans la haie) ils savaient repérer les animaux qui tentaient de traverser la haie et partaient pour les ramener dans la prairie. Mais les vaches, qui connaissaient aussi ce cri et redoutaient les crocs du chien, renonçaient à leur escapade bien avant que le chien n'arrive jusqu'à elles.*

*Il y avait une relation privilégiée entre le chien de la ferme et les vaches de cette même ferme : en effet elles ne contestaient jamais l'autorité de leur chien ni les morsures qu'il était amené à leur infliger même si elles tentaient, fort rarement d'ailleurs, quelques ruades maladroites et facilement esquivées.*

*Mais, avec un chien étranger à la ferme, le comportement des vaches était fort différent. Si cet animal, qu'elles ne connaissaient et ne reconnaissaient pas, venait à traverser la prairie où on les avait mises à paître deux cas pouvaient se produire : ou leur chien était présent et il réglait lui même le problème en chassant l'intrus qui, en général ne résistait guère, ou leur chien était absent, et alors, loin de fuir, elles se rapprochaient autour de l'intrus dans une position très caractéristique : la tête haute, le mufle rapproché du cou de manière à faire pointer leurs cornes en avant, regardant fixement et avec insistance cet ennemi potentiel. Et bientôt les plus hardies le chargeaient carrément, tête basse et cornes dirigées vers ce chien inconnu qui couchait ses oreilles, baissait sa queue et commençait à détalier bientôt poursuivi par l'ensemble du troupeau jusqu'aux limites du pacage que les vaches ne franchissaient pas. Pourtant dans sa propre ferme ce chien jouissait d'une autorité peu contestée.*

*À midi ou le soir, quand la bergère criait **ö ö ö öö öö** ces chiens savaient que c'était l'heure de rentrer, regroupaient leur troupeau et le faisaient sortir du champ pour l'escorter jusqu'à la ferme.*

*Le dernier chien berger que j'ai connu et qui fut nommé **patô** était si jeune et si petit quand les voisins nous l'ont donné que je devais le porter en allant garder les vaches et, ne*

voulant pas m'embarrasser d'accessoire, je le mettais dans mon béret dont je tenais les bords rassemblés dans une main pour former un panier. Certes, ses pattes et sa tête dépassaient et ça ne devait pas être très confortable pour lui.

Plus tard, quand nous partions de la ferme il trottaient derrière moi, et au bout de peu de temps il poussait des gémissements à fendre le cœur pour être encore porté, mais, malgré nos efforts à tous les deux, il ne tenait plus dans mon béret. Il garda d'ailleurs l'habitude de solliciter qu'on le porte pendant longtemps et il était déjà gros quand, en chemin, il allait soudain se planter devant nous en gémissant. Alors nous le prenions à notre cou et il était amusant de voir ma mère aller au champ, tenant son panier à ouvrage d'une main et de l'autre, ce chien comme un gros bébé. Mais il n'acceptait cela que pendant quelques mètres puis se tortillait pour être libéré. Alors nous le laissions tomber.

Quand il était tout petit, une fois arrivé dans la prairie, je le déposais dans l'herbe d'où il ne dépassait guère. Et il avait déjà à ce point un instinct de berger qu'il se faufilait entre les brins d'herbe jusqu'à ce qu'il arrive au voisinage des vaches et là, il se dressait autant qu'il le pouvait et aboyait furieusement vers elles. Alors, les vaches relevaient la tête en mâchonnant leur dernière bouchée et cherchaient à repérer cette petite chose qui poussait des cris aigus de souris vers elles. Manifestement elles ne comprenaient pas de quoi il s'agissait, mais une année plus tard elles avaient compris.

Quand il fut presque adulte il vivait à la ferme avec notre vieux chien, **médor** qui passait près de nous une retraite confortable. Il arrivait que nous partions accompagnés de nos deux chiens. Alors, à chaque fois que nous passions devant une autre ferme, **patô** ne manquait jamais d'y entrer pour chercher querelle aux chiens de l'endroit. Comme il était encore trop jeune pour soutenir le combat, il prenait précipitamment la fuite pour venir se réfugier derrière **médor**. Ce dernier avait adoré se battre pendant toute sa vie mais il n'était plus capable de courir. Cependant, de ses bagarres passées, il avait conservé la technique et il avait encore de bonnes dents. En peu de temps et quelques puissantes morsures il réglait les problèmes de **patô** au grand dam des chiens que ce dernier avait offensé.

**cH(éin) gâté** ou **p'ti cH(éin) gâté** (Chien turbulent ou petit chien turbulent) était utilisé pour qualifier un enfant remuant et insupportable.

**p'ti cH(éin) ver'** (Petit chien vert ?) était utilisé par la mère de notre voisin le Braconnier, dans le même sens, à mon égard, elle était fort vieille et d'autres femmes de son âge employaient aussi cette expression dont personne n'a pu m'expliquer le mystère.

**toufou këm un Jêne cH(éin)** (Tout fou comme un jeune chien) était utilisé pour qualifier quelqu'un de brouillon et agité.

**i li garde un cH(éin) de ma cHêne** (Je lui garde un chien de ma chienne): J'ai de la rancune contre lui et je lui revaudrai ce qu'il m'a fait. Voir **gërnye** (Rancune)

**être an épouille cH(éin)** (Être déguenillé, vêtu misérablement, peut-être comme celui dont le métier était d'épouiller les chiens)

**mordu për un ch(éin) ou për une chène ö l'é tërJou mordu** (Être mordu par un chien ou par une chienne c'est toujours mordu), disait-on surtout au moment de choisir, dans une élection, entre deux candidats.

*Les chiens ont tenu une grande place dans ma vie d'enfant, en voici quelques souvenirs*

Mon voisin le Braconnier, avait une chienne nommée **gardiène** qui lui attrapait des lapins sauvages à la course. Mais, comme elle avait tendance à les étriper un peu, il préférait les capturer avec des **kölê** (Lacets à nœuds coulants posés dans les haies) et chaque jour, peu avant l'aube, il faisait la tournée de ses pièges.

Or il advint, que chaque matin, toutes les prises avaient été arrachées des **kölê** et emportées ou à moitié dévorées sur place. Une surveillance nocturne lui permit de découvrir que **gardiène** qui lui avait vu poser ses pièges la veille, faisait, un peu avant lui, très exactement et dans l'ordre, la tournée des **kölê** pour son propre compte. De ce jour elle

*coucha près de lui dans la maison et elle n'en sortait qu'avec lui au petit matin.*

*Notre chien **patô** fils de **gardiène** observait un jour, près de moi, sa mère qui avait entrepris de déménager sa dernière portée de chiots juste nés pour les mettre en lieu sûr. Elle les portait un par un dans sa gueule comme font les mamans chienne, lionnes, tigresses etc. Or **patô** qui était presque adulte heurta sa mère en gambadant et sous le choc elle lâcha le petit qui était dans sa gueule. **patô** croyant que sa mère transportait une proie savoureuse, le ramassa aussitôt et l'avalait tout entier en une seule bouchée à ma grande stupéfaction. Et **gardiène** passa beaucoup de temps à chercher son petit, là où elle l'avait laissé choir, car elle n'avait pas vu le geste si prompt de son fils.*

***médor** le premier chien que j'ai connu : était souvent avec moi pour jouer,*



***médor** ê piè\*r ê la pinpe pèr dâre*

*garder les vaches ou nous promener en forêt.*

*Il aimait aussi accompagner le docteur Nicolas, notre voisin, en retraite. Un jour, ce dernier parlait avec les **batou** (Ouvriers employés aux battages des céréales) qui déjeunaient et le chien était couché à leurs pieds. La conversation portait sur l'intelligence des animaux, que vantait le bon Docteur, mais que ses interlocuteurs croyaient limitée. Pour leur montrer que le chien comprenait la parole humaine il dit sans élever la voix « Médor, va voir Pierre. » Le chien se leva, sortit de la maison, puis de la cour de la ferme et prit au petit trot le chemin pour me retrouver dans la ferme voisine, où, sans doute, après avoir quêté une caresse, il se coucha à mes pieds.*

*Le même **médor** gardait, les vaches avec moi, mais sa conscience professionnelle était bien supérieure à la mienne et il avait le sens de l'heure. Un jour que j'avais délaissé mon troupeau pour aller jouer dans un champ voisin avec de jeunes collègues **médor** était resté seul avec les vaches qui paissaient. Quand l'allongement des ombres m'annonça que le crépuscule était proche je regagnais mon champ où il n'y avait plus personne, ni chien ni vache. Croyant mon troupeau perdu je regagnais ma maison au pas de course, pas fier de moi et fort inquiet. Et en arrivant je trouvai toutes les vaches dans l'étable où ma mère les attachait comme chaque jour car j'étais encore trop petit pour le faire. Le chien, qui était*



*maintenant couché à l'ombre d'un arbre, avait ramené son troupeau à l'heure convenable et, les choses étant comme elles devaient être, personne ne s'était inquiété de moi pensant que j'étais probablement entré dans la maison faire mes devoirs.*

*Que de bons moments!*

**médor** le premier chien que j'ai connu, avait ses oreilles entières, tous les autres avaient eu les oreilles raccourcies aux ciseaux quand ils étaient tout petits. (Voir un portrait à **cHëminaille** ) Cette ablation leur était fort utile, car ils étaient très batailleurs, et ils auraient pu être mis en état d'infériorité par de longues oreilles qui offraient des prises à leurs rivaux. **médor** nous est souvent revenu avec les oreilles lacérées et en sang.

**cH(éin)dan** ou **cH(éin)d(éin)** masculin : Chiendent. Plantes à multiplication végétative intense capables d'étouffer les cultures qu'elles envahissent.

Il y en a deux espèces le **cH(éin)d(éin) a fisèle** *Triticum* ou *Agropyrum repens* : le Blé rampant dont les épillets en dents de chien ne sont pas dans le plan de l'axe de l'épi, ce qui le différencie du *Ray-grass* ou *Lolium* qui lui ressemble. Ses rhizomes sont longs, coriaces, puissants, envahissants et à croissance rapide. On peut en faire une boisson diurétique agréable.

L'autre espèce est le **cH(éin)d(éin) a boule** *Avena* ou *Arrhenatherum elatius* la Fenasse ou Fromental, qui est une bonne fourragère très estimée dont il existe une variété à bulbe, même à chapelets de bulbes, qui est la variété *bulbosa* dite : Avoine à chapelet avec aux collets des bulbes le départ d'intenses multiplications végétatives.

Nous n'avons pas le vrai Chiendent : *Cynodon dactylum* : Chiendent à pied de poule, dont les rhizomes sont ornés de bourgeons en "croc de chien", d'où *Cynodon*.

**cH(éin)tre** féminin : espaces situés aux deux extrémités opposées d'un champ labouré. Quand les bœufs ou les chevaux arrivent à la limite du terrain la charrue s'arrête derrière eux et reste sur place pendant qu'ils font demi-tour. Puis elle repart de l'endroit où elle était restée quand ils commencent le trajet inverse. Cette manœuvre laisse à chaque bout du champ, une bande non labourée, dans l'espace où les animaux ont fait demi-tour. C'est **la cH(éin)tre** On la laboure en fin de chantier en travaillant perpendiculairement aux passages précédents. Cela se disait **fouère lé cH'(éin)tre**

On voit que de cette manière il restera tout de même un carré non labouré à chaque coin du champ, carrés que les grands-pères bêchaient jadis à la fourche, pour le plaisir du travail bien terminé.

**cHélat** : drageonner, former des stolons, et même quelquefois : donner des rejets. Peut se dire pour toute plante qui se répand par multiplication végétative (rhizome, stolon, arceau, courant, etc.) Voir **yésâ**

**chêlè** féminin, 1°: cette **chi é t'ö chèle drôlâse** (Qui est cette fille)

2°: féminin de **cHâ** (Celui) **i vëdrê bé savâ chèle chi ô z'a fouê** (Je voudrais bien savoir celle qui l'a fait) Voir **chête**

La prononciation était assez variable de l'un à l'autre, certains disaient **cHêlè** d'autres **chêlè**

**cHënaseri** féminin : histoires d'amants et de maîtresses, d'amours illégitimes, enfin : histoires de culs.

**cHënasié** masculin, **cHënasière** féminin : coureur de femmes et coureuse d'hommes.

**cHënase** féminin : mâle ou femelle **une cHënase** était un mauvais chien, un sale chien

sans intérêt ni pour le berger ni pour le chasseur.

Au *XII<sup>ème</sup>* siècle, chien se disait *chenin*. Voir les chenets à *landâ*

***cHëminaille*** féminin : cheminée. Ce mot désignait soit un ensemble, soit ses parties suivant le contexte. Une cheminée comporte en bas, au centre le foyer pour le feu de bûches C'est l'âtre. Au dessus il y avait le manteau, une lourde et longue étagère faisant saillie au dessus de l'âtre, constituée par une épaisse poutre de chêne ou une longue pierre taillée. Le manteau était porté par deux piédroits en pierre devant le mur dans lequel montait un conduit à fumées maçonné jusque à la toiture.

Le mot ***cHëminaille*** pouvait désigner soit l'âtre seul, soit le manteau.



*la cHëminaille dô linâ* mise en scène à la manière de la Laveuse de Vaisselle de CHARDIN  
*la boune fame nëtaille son pouélin ê on vë le burlê dâre son kôtyin*  
*son cH(éin) a lé z'orëille kôpaille*

Sur le manteau étaient rangés des accessoires ou des bibelots divers et surtout de jolis pots de faïence sur lesquels était marqué : sucre, farine, café, thé, en allant du plus grand au plus petit, mais dans lesquels on conservait n'importe quoi. Il y avait aussi un bougeoir, ***un cHarail*** et puis des pots utiles, en grès, contenant par exemple la réserve de sel. Enfin, au dessus, fixé sur le mur dans lequel passait le conduit à fumée, un râtelier, parfois en pattes de chevreuil, portait quelques fusils de chasse.

Près des piédroits du côté de l'âtre il y avait des crochets auxquels on suspendait divers ustensiles (poêles, louches, écumoirs) et la ***cHanbrère*** (Support pour les poêles, qu'on accrochait, selon les besoins, à la crémaillère au dessus des flammes)

Dans un coin était encore suspendu ***le bufou*** (Soufflet) ou même des torchons qui séchaient. Et aussi le jambon, frotté d'épices et d'eau de vie et couvert de sel, emmaillotté d'un linge qui se fumait doucement pendant des mois en attendant d'être mangé.

Parfois, près des piédroits on trouvait des pots enchâssés dans la maçonnerie du mur qui, jadis, étaient, disait-on, l'endroit où on mettait ***la rouzine*** (Sortes de torches contenant surtout de la résine de pin qui servaient à l'éclairage) et qui maintenant servaient à mettre des torchons pleins de suie, utilisés pour saisir les anses des pots sur le feu. Il restait aussi, plus rarement, dans certaines vieilles maison, des pinces ressemblant aux anciennes pinces à linge, bien plus grosses, nommées ***gioube***, qui servaient aussi à maintenir ces fameuses torches que personne, même ***lé vieu*** n'avait jamais vu. Voir ***gioube***

Ces grandes cheminées avaient un tirage puissant qui leur permettait d'évacuer la fumée vers la toiture aussi, hélas!, la plus grande partie de la chaleur. Et pour ce faire elles aspiraient de grandes quantités d'air froid à travers les fissures des portes et des fenêtres, de sorte que, quand on se chauffait près du feu *on se routisê la goule an se Jëlan le chu* (On se rôtit le visage en se gelant le derrière) Voir aussi *koin* pour *koin dô fê* et *galoubié* où on trouvera une belle histoire de *fê de cHëminaille* (Incendie de cheminée) Voir plus de détails à *landâ*

**cHéne** ou **cH(éin)ne** féminin : chaîne.

*la cH(éin)ne dô poué* (La chaîne du puits) suspendue au treuil pour remonter les seaux du puits.

*la cHéne de sizè\** (La chaîne de ciseaux) chaînette assez longue que les dames attachaient à leur corsage ou à leur ceinture, au bout de laquelle étaient fixés de jolis ciseaux de brodeuses, qui étaient plus petits et plus fins que ceux des couturières qu'on ne portait point sur soi. Ma mère en avait qui imitaient une cigogne dont les pattes étaient posées sur les anneaux et dont le long bec dressé en l'air était constitué par les deux lames. Ciseaux et chaînes de ciseaux étaient des vrais bijoux.

*la cH(éin)ne de mintre* (Chaîne de montre) des messieurs endimanchés, car pour tous les jours pendant le travail leur montre était dans un boîtier solide avec un transparent de mica et une chaîne robuste mais sans beauté.

**cHënê** chenet. Voir *landâ* et pour *cHënè\** voir **cH(éin)**

**cHënêille** féminin : chenille. *lé cHënêille avian rouJé lé z'ayuye dô sapin* (Les chenilles avaient rongé les aiguilles des pins) c'étaient des Chenilles processionnaires du Pin, *Thaumetopoea*. On désignait Pin, Sapin, Épicéa par le même mot.

**cHënuçHâ** ou **cH'nucHâ** : pleurnicher discrètement en reniflant beaucoup. Il y avait beaucoup de mots pour décrire ces petits pleurs si agaçants parce que durables, à croire que chacun avait le sien, pour apostropher le pleurnichard *brayôdâ* diminutif de *brayâ* : pleurer, mais en plus discret, *gënuçHâ* pleurnicher en hoquetant, *sufërnâ* ou *soufërnâ* pleurnicher avec gémissements et force de soupirs etc. Toutes ces formes, qui se voulaient emplies de discrétion, étaient destinées à éviter les foudres des adultes : ça les retardait mais ne les diminuait pas, bien au contraire.

*cHënuçH'ri* féminin pluriel : pleurnicheries. *i këmou(éin)se a n'an n'être kërvé de cHé cHënuçH'ri* (Je commence à en être fatigué de ces pleurnicheries) C'était le moment de cesser !

**cHëpsâ** ou **cHëbsâ** masculin : talus, petite levée de terre, petite butte. Parfois aussi : petite bosse du terrain à l'endroit où le laboureur, au bout de son sillon, décrochait sa charrue, ce qui formait après bien des années, comme dit LALANNE : « *une sorte de chevet* ». Voir *tournère*

**chër** masculin : cœur et toute cette région mal déterminée qui se trouve dans les parages et qui comprenait aussi *l'estouma* qu'on citait parfois nommément *i é l'estouma ginfié* (J'ai l'estomac gonflé) : mon repas passe mal.

*i é le chër arsin* (J'ai des aigreurs de cœur) : d'estomac.

*le chër me lève* (J'ai un haut-le-cœur)

*ö me bëte su le chër* (Cela me caille sur le cœur) : mon repas ne passe pas.

*ö m'ébaloui le chër* (Cela m'écœure)

*mon soupâ m'a kayé su le chër* (Mon dîner m'a caillé sur le cœur)

*une p'tite goute nou rëmintra le chër* (Un petit verre d'eau de vie nous remontera le cœur) nous ravigotera l'estomac, le cœur et plus haut encore ! Ou, autre bon conseil *méJe din une goulaille ö te r'mintra le chër* (Mange donc une bouchée ça te remontera le cœur)

*Le grand père de louizête alors adolescent, à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, un jour de battages, affaibli par un début d'ivresse, se plaignait doucement â i é le chër bâ* (Ah ! j'ai le cœur bas) *la p'tite goute ou la goulaille n'étaient peut être pas de mise ce jour là.*

Si le cœur était mis ainsi à toutes les sauces on ne le compromettait pas souvent dans le domaine sentimental. Mais quand même *le chër* pouvait y intervenir quelquefois *avä le chër grou* (Avoir le cœur gros) : avoir du chagrin *a se pyênê k'ö me fazê mâ ô chër* (Elle se plaignait tant que ça me faisait mal au coeur) et là il n'était point question de nausée mais bien de peine ou de chagrin. Voir *Jabö*

**cHéraJe** masculin : 1° : façon de se comporter vis-à-vis de la nourriture *être d'un p'ti cHéraJ'e* (Manger peu, avoir peu de besoins en nourriture et un petit appétit) *être d'un gran cHéraJe* (Avoir un vigoureux appétit et de gros besoins alimentaires)

2° : *avä un gran ou grou cHéraJe* quand on évoquait la corpulence d'un individu signifiait avoir une belle carcasse, une mine rubiconde, une musculature épaisse, etc. Inversement *avä un p'ti cHéraJe* suggérait un physique ingrat.

*En ancien français chère était le visage et faire bonne chère était faire un bon visage, donc recevoir aimablement, avec de bons repas, bien manger et faire bien manger ses hôtes. C'est peut être là l'origine du mot cHéraJe et de son emploi des deux façons.*

**cHéran** ou *chérin* masculin et féminin, dans l'expression *être cHéran* qui signifie :

1° : être difficile au point de vue nourriture, ne pas aimer grand-chose, faire des manières à table, ce qui présente un rapport avec **cHéraJe**

2° : et aussi selon *louizête* et d'autres patoisants : être difficile en affaires, essayer de vendre ses marchandises à un prix élevé.

**cherfour** masculin : carrefour, croisement de routes. C'était aussi le nom de certaines localités situées près d'un croisement de chemins. Voir *kroizaille*

*Du latin : quadrifurcus : quatre fourches ou quadrivium : quatre voies.*

**cHérisan** masculin, *chérissante* féminin : affectueux, cajoleur, était surtout employé en parlant des enfants. *chêlé pëttite mënioune é t'êlé b(éin) chérissante* (Cette petite mignonne est-elle bien cajoleuse) mais si elle continue ça risque de nuire à sa réputation quand elle sera plus grande. Une telle attitude n'était guère appréciée chez les adultes car on soupçonnait très vite que cela était fait par duplicité pour mieux tromper ou léser ceux qui en étaient l'objet. Voir *ameniounâ*

**chête** : cette. *chête anaille* (Cette année, l'année en cours) *chête anaille ö y'ara b(éin) dô prune* (Cette année il y aura bien des prunes : beaucoup de prunes) Ce qu'on pouvait dire aussi *chête anaille ö s'ra une anaille de prune* (Cette année ce sera une année de prunes)

*ö s'an pâse dô z'afouère chête anaille* (Il s'en passe des choses cette année) on disait

aussi *ö s'an pâse dô z'afouère de chë tan* (Il s'en passe des choses de ce temps : en ce moment) Et au passé cela devient *ö s'an pasê dô z'afouère de chô tan* (Il s'en passait des choses dans ces temps là : autrefois)

On disait *chële drôläse* (Cette fille) et *chô drôle* (Ce garçon, pour le masculin)

**cHéti** masculin, **cHétive** féminin 1° : pour un fruit : de mauvaise qualité, pour une préparation culinaire : qui a mauvais goût, pour une personne : bon à rien, ou même méchant et pour un animal : méchant.

*cHéti këm'une ténve* (Méchant comme une teigne) Ou *cHéti këm'une yâpe* (Méchant comme une guêpe)

*pâ cHéti* (Pas méchant) et même un peu con, ce qui était souligné dans *pâ cHéti boun'Jan* (C'est à dire : pas méchant et bon gens : bonne personne) ce qui désignait quelqu'un de tout à fait insignifiant, voire niais et un peu sot.

*pu cHéti kë t'é vëdrê yére d'arJan* (Plus mauvais que toi ne vaudrait guère d'argent)

*ö l'é cHéti avêk vô r(éin)* (C'est mauvais avec vaurien) Ou une variante *ö l'é vô yére avêk vô r(éin)* (C'est qui ne vaut guère avec qui ne vaut rien) Ou encore, autre variation sur le même thème *ö l'é cHéti chi koubye avêk vô r(éin)* (C'est mauvais qui s'associe avec vaurien) Toutes ces expressions désignaient des associations de bons à rien et surtout de paresseux, On utilisait aussi *koubiâ* pour dire qu'un travailleur s'associait à un autre pour un travail bien précis.

2° : chétif, petit, ou de peu d'importance. Dans ce sens on plaçait toujours **cHéti** devant le nom qu'il qualifiait, mais on lui préférait souvent le mot **micHan** On disait **un cHéti bié** ou **un micHan bié** (Un petit blé, un mauvais blé)

*Il y avait une nette différence de prononciation selon le sens du mot. Si on parlait de mauvais goût ou de mauvaise qualité le cH (qui, comme il est dit au début dans : "Les bruits des mots" se prononce du fond de la bouche) était ample, paisible et profond. Dans té bé cHéti (Tu es bien méchant) par exemple le cH devenait beaucoup plus sifflant et produit davantage au voisinage des dents. Il devenait donc chuintant té bé chéti*

**cHétivété** féminin : méchanceté.

*ö l'é la cHétivété chi sör* (C'est la méchanceté qui sort) disait-on à ceux qui se plaignaient de bobos sans importance et, aux enfant surtout, qui ne cessaient d'éternuer ou d'avoir des maladies éruptives qu'ils se transmettaient avec une grande générosité.

**cheu** : Ça. *ö l'é bé cheu* (C'est bien ça) *ö l'é cheu cHé chë* (C'est ça qui est cuit) *ö l'é cheu cHa cHë* (C'est ça qui a tombé)

*cheu chi* (Ça, ici, tout près) *cheu l'é* (Ça, la bas, plus loin) Voir *chô chi* à *chô* qui désigne d'une façon précise en disant : celui ci.

**cheuk'** : quelque, dans *cheuk'cHouze cheu k'un cheuk'z'un cheuk pâr* (Quelque chose, quelqu'un, quelques uns, quelque part) Voir **k'** à **keu**

*ö l'é bé cheu k'pâr d'azâr* (C'est bien quelque part sans doute) phrase familière à la grand-mère de *louizête* destinée, dans son esprit, à rasséréner les impatientes au cours des vaines recherches d'objets égarés et qui avait souvent un tout autre effet.

**cheure** : cuire ( **cHeure** tomber !)

**chë** masculin, **chëte** féminin : cuit, cuite. *lé troufye son chëte* (Les pommes de terre sont cuites)

*grâ chë* (À peine cuit, voir à *grâ* )

**cHeure** : tomber ( **cheure** cuire)

*i cHë tu cHë le* ou *a cHë* (Je, tu, il ou elle tombe) *i cHëzon* (Nous tombons) *vou cHëzé* (Vous tombez) *le* ou *a cHëzan* (Ils ou elles tombent)

*i cHeuré* (Je tomberai) *tu cHeurâ le* ou *a cHeura* (Tu, il ou elle tombera) *i cHeuron* (Nous tomberons) *vou cHeuré* (Vous tomberez) *le* ou *a cHeuran* (Ils ou elles tomberont)

*i cHëzê* (Je tombais) *tu cHëzê* (Tu tombais) *le* ou *a cHëzê* (Il ou elle tombait) *i cHëzion* (Nous tombions) *vou cHëzié* (Vous tombiez) *le* ou *a cHëzian* (Ils ou elles tombaient)

*i cHëzi* (Je tombai) *tu cHëzi* (Tu tombas) *le* ou *a cHëzi* (Il ou elle tomba) *i cHëzirion* *vou cHëzirié* *le* ou *a cHëzirian* (Nous tombâmes, vous tombâtes ils elles tombèrent)

*cHë* (Tombé) *cHëte* (Tombée) *cHë* (Signifie aussi : trayon de la vache et : aucun !)

*ö s'an fô de yére ke le cHëzian* (Il s'en fallait de peu qu'ils tombent) *ö s'an arê fiu de yére ke le cHëzian* (Il s'en aurait fallu de peu qu'ils tombassent)

*té cHë de ton li a matin* (Tu es tombé de ton lit ce matin) Tu t'es levé très tôt.

*ö me cHë su lé z'ail* (Ça me tombe sur les yeux) J'ai besoin, envie de dormir.

*ö me cHë su la pouétrêne* (Ça me tombe sur la poitrine) Je suis en train de prendre froid, je risque la bronchite.

*ö me cHë su le chër* ou *su l'estouma* (Ça me tombe sur le cœur ou sur l'estomac) Ce repas commence à m'écœurer, je n'en mangerai pas davantage.

*tu krê bé ke lô z'a pâ lêsé cHeure* (Tu crois bien qu'il ne l'a pas laissé tomber) il a remarqué ce qu'on disait et en a tiré profit.

*cHeure dô chu* (Tomber sur le derrière) *a chëzê cheuk'cHouze kan t'a l'a cHë dô chu* (Elle faisait cuire quelque chose quand elle est tombée sur le derrière)

*cHeure de l'échHine* (Tomber sur le dos)

*cHeure de Jenail* (Tomber à genoux)

*cHeure an bran de moukye* (Tomber en byssus de moules) Échouer, en venir à rien, tomber en quenouille, ne pas aboutir.

*Ici le mot bran est un peu mystérieux : en patois le bran est le son du blé moulu, en ancien français le bran c'est de la merde ou de la boue, et mon père disait que le bran de moukye était le byssus, ce qu'on ne mangeait pas, donc : le déchet.*

*cHeure de frape* était employé pour désigner la façon dont l'eau tombait au cours d'une pluie battante.

*ö cHë dô bu lé korne an bâ* (Il pleut des bœufs les cornes en bas) c'était une grande pluie.

*kouri ê cHeure n'avanse poué* (Courir et tomber n'avance point) Il vaut mieux un travail calme et soigneux qu'une hâte brouillonne.

*cHëzan* masculin *cHëzante* féminin : qui est en équilibre instable, qui tombera facilement.

*Le mot cHeure est-il le descendant de cheoir de 1050 ?*

*cheuse* féminin : cuisse pour les animaux et les humains, cuisse avec le pilon dans le poulet.

*cHëvêille* féminin : cheville de la jambe.

*tu t'é pâ gâté lé cHëvêille* (Tu ne t'es pas fait mal aux chevilles) *tu dê pâ t'avâ maché lé cHëvêille* (Tu ne dois pas t'avoir meurtri les chevilles) *lé cHëvêille alan te ginfiâ* (Les chevilles vont te gonfler) *tu te doune pâ de kou de pé ô cHëvêille* (Tu ne te donne pas de coup de pied aux chevilles) Qui s'est simplifié en *tu ne te doune pâ de kou de pé* (Tu ne te donne pas de coup de pied) Tout cela pour essayer d'inviter à un peu de

modestie ceux qui manifestaient trop ouvertement la bonne opinion qu'ils avaient d'eux même.

*Pourquoi tant d'expressions diverses ? Parce que la vanité était particulièrement honnie ? Parce que les coupables n'entendaient pas facilement les appels à la modestie ? Sans doute, plutôt parce que la jalousie est un puissant stimulant de la langue !*

*Et pourquoi la cheville ? Eh bien : parce que ceux qui suivent modestement "la voie étroite" risquent sans doute d'entrechoquer plus facilement leurs propres chevilles en cheminant !*

**chëyir** : cueillir *chëyir lé poume d'galâ lé noi ê sëkouëyâ lé prunâ* (Cueillir les pommes, gauler les noix et secouer les pruniers)

*En ancien français, vers 1100, on trouve ceuilisson pour cueillaison.*

**chëzin** féminin : cuisson avec le sens de quantité de nourriture suffisante pour faire une platée pour un repas *va din chëyir une chëzin de mouJête* (Va donc cueillir de quoi faire un plat de haricots), assez, mais pas plus. *ö n'an a yére mê ö f'ra une chëzin* (Il n'y en a pas beaucoup ça fera un plat)

*Avec un petit camarade d'école nous avons pêché dô vërdin ô gobemoucHe dan le rusè\* de moucHa* (Des vairons dans le ruisseau de l' Hermitain, au lieu-dit Moucha, avec un piège à mouches en forme de carafe. Voir **gobemoucHe** ) La saison, sans doute, était favorable et en peu de temps le piège se trouva complètement rempli et, méditatif, mon camarade contemplant cette surabondance de minuscules poissons dit *ê bé avëk ôtan d'u ö f'ra bé une chëzin* (Eh bien avec autant d'œufs ça fera bien une platée) Et en arrivant chez lui sa mère eut la même réflexion.

**chi** : 1° : ici, *voure é t'ail ? lé chi* (Où est-il ? il est là). Voir aussi *i* et *ichi* et **chô lin**

2° : qui, *ö l'é li chi ô z'a fouê* (C'est lui qui l'a fait) *chi é t'ail* (Qui est-il ? nom ? famille ? pedigree. s'il vous plaît !) *chi ô z'a di* (Qui l'a dit) *chi é t'ö kô z'a di* (Qui est ce qui l'a dit) *chi a di cheu* (Qui a dit ça) *de chi s'é t'ail émouëyé* (De qui s'est-il informé) *chi k'ö l'é* (Qui est-ce) Voir aussi **chô chi** (Celui-ci)

3° : ce qui, *lé kötyin ô Jenail ö l'é chi se fouê avoure* (Les jupons qui arrivent aux genoux, c'est ce qui se fait maintenant)

*ö l'é chi se di* (C'est ce qui se dit) C'est le bruit qui court.

**chîâ** Chier. 1° : Se soulager de ses excréments.

*si ö y'a ke cheu a méJâ i cHîré pâ grâ* (Si il n'y a que ça à manger je ne ferai pas de gras cacas) de gros cacas. Voir **grâ** Une variante disait *ö l'é pâ avëk cheu ki fré dô grouse krote* (Ce n'est pas avec ça que je ferai de grosses crottes), comme disait ma voisine, en considérant sa maigre retraite.

*dô gâ këm'té i an cHi un tou lé matin* (Des hommes comme toi, j'en chie un tous les matins) On ne pouvait laisser entendre plus courtoisement à quelqu'un qui vous avait offensé qu'on le tenait pour de la merde.

**chîase** féminin : diarrhée.

2° : **chîâ** s'employait aussi pour dire que certains éléments glissaient hors d'un ensemble à partir des flancs, comme des brassées de foin qui sortaient à la base de la charretée, des gerbes qui étaient éjectées petit à petit sur les flancs du gerbier, et cela compromettait la solidité de telles constructions. *t'â pâ mi lé pâ d'cHârête té naJe alan cHiâ* (Tu n'as pas mis les pieux pointus des bords de charrette, tes premières grosses fourchées vont glisser)

**cHikötâ** : donner naissance à ses petits pour une chienne.

**cHikouraille** féminin : Chicorée. C'est la variété cultivée de notre belle Chicorée bleu clair vif *Cichorium intybus*, qui orne les bords des chemins. On en torréfie les racines avant de les infuser.

*Nous ne connaissions qu'une marque : la bonne Chicorée LEROUX. On en mettait dans le café au lait matinal pour trois bonnes raisons : d'abord le café faisait ainsi moins mal à l'estomac, ensuite, comme les femmes étaient souvent constipées, cela était censé les guérir, enfin comme les gens âgés digèrent mal le lait en général ils avaient le sentiment que ça passait mieux de cette façon.*

*D'autre part, si la chicorée est bien un laxatif léger, et si il est vrai qu'elle stimule le foie, qu'en est-il quand elle est torréfiée ? D'ailleurs, beaucoup préféreraient une bonne soupe au petit déjeuner.*

**cHiniöle** féminin : petite voiture de mauvaise qualité. Comme en français ce mot désigne aussi une voiture à bras, une perceuse à main et tout instrument ayant une manivelle à tourner.

**chinze** : quinze.

**chinzène** féminin : quinzaine.

**cHirin** masculin : petite butte, monticule de cailloux ou de rocher inexploitable car on ne pouvait pas y passer la charrue. C'était souvent un amoncellement de pierres retirées du champ au cours des *épërayi* (Ramassage des cailloux pour les éliminer d'un champ cultivé)

**cHirin de muraille** (Monticule de pierres constitué par de vieux murs écroulés plus on moins envahis par la végétation)

**chitâ** : on disait aussi *yitâ* : ôter, quitter, un vêtement en général. On disait aussi *outâ* qui a cependant un sens plus général. Voir à *kötyin* la belle histoire de *Jâne*

**cH'min** masculin : chemin, voie de circulation de petite largeur souvent en terre, battue par l'usage. On nommait également ainsi les petites pistes marquées dans l'herbe ou la poussière par le passage fréquent d'animaux.

**ch'min d'lapin** (Petites pistes que font les lapins par leurs passages)

**cH'min de vërmine** (Chemin de serpent) trace du passage d'un serpent qui a tassé la poussière créant ainsi une véritable autoroute pour les fourmis qui s'en servent pour traverser les chemins des hommes.

**être an cH'min de famille** (Être enceinte)

**cHô** masculin : celui, **cHêle** féminin : celle, **cHé** ces. D'autre part, on employait aussi **cHêle** devant des mots masculins commençant par une voyelle **cHêle ëzè\*** (Cet oiseau) **cHô grou z'ëzè\*** (Ce gros oiseau)

*En ce qui concerne la prononciation de ces mots il pouvait y avoir des nuances entre les différents locuteurs qui disaient **cHô** ou **chô** et aussi **cHêle** ou **chêle** et **cHê** ou **chê** Comme tient à le préciser *louizête* une même personne, selon la vitesse à laquelle elle parlait, ou selon son humeur disait, à l'occasion **cH** ou **ch** Cela pouvait aussi varier*



avec la sonorité de la phrase, ainsi on disait toujours **cHô cH(éin)**

**cHô chi** (Celui-ci) **cHêle chi** (Celle-ci) **ö l'é cHô drôle chi é le m(éin)** (C'est ce garçon qui est le mien) **ö l'é cHêle drôläse chi é la mène** (C'est cette fille qui est la mienne)

**cHêle lé** (Celle-là) **cHô lé** (Celui-là)

**cHé chi** (Ceux-ci) **cHé lé** (Ceux là)

**cHô lin** (Par ici, dans notre village, notre commune) **cHé** (Ces). **ö l'é cHé drôle chi son lé m(éin)** (Ce sont ces enfants - des deux sexes - qui sont les miens)

**de cHô tan** (De ce temps, à cette époque) il s'agit là des temps révolus, du bon vieux temps passé.

Si **de cHô tan** est placé enfin de proposition, il signifie : à ce moment là, à cet instant précis **ö l'é signe d'éve de cHô tan** (C'est signe d'eau à ce moment là, voir à **acHênâ**) **kan t'le këmou(éin)se a gërmêlä ö vô meu se tézâ de cHô tan** (Quand il commence à gronder il vaut mieux se taire à ce moment là!)

**an cHé tan** (En ces temps, à cette époque)

**de cHê tan** (De ce temps : en ce moment où nous parlons) qui peut être prononcé : **de chê tan ö ya une boune ramaille** (En ce moment il y a une bonne averse) **de chê tan lé Journaille alinJan** (Ces jours ci les jours allongent) Voir **chêle**

**cHôbouyure** féminin : éruption cutanée avec boutons, rougeurs etc. provoquée par certaines plantes, certains insectes et aussi disait-on par la chaleur mais la cause en était la transpiration accompagnée d'une propreté toute relative. Cela partait souvent entre les doigts et les orteils, dans les creux poplités, les aisselles et s'épanouissait un peu partout.

**cHôdraille** féminin : coup de chaleur **cHête anaille ö y a dô cHôdraille tou lé sâ** (Cette année il y a des moments où il fait très chaud tous les soirs) **kant'i avê la kërve ö me pâsê de ché cHôdraille** (Quand j'étais malade il me passait de ces bouffées de chaleur) Désignait aussi les vapeurs liées à la ménopause dites également ; bouffées de chaleur.

**cHôdrayâ** Ce verbe décrit l'attitude des animaux soumis à de fortes chaleurs en plein champ. Ainsi les vaches se regroupent de préférence à l'ombre, s'il y en a, et les moutons se réunissent en groupes serrés, les têtes orientées vers le centre du groupe, on disait alors **lé moutin cHôdrayan**

**cHôdrin** masculin : 1° ; chaudron.



Il y en avait de très grands en fonte que l'on suspendait au dessus du feu pour toutes sortes de cuisines (Charcutailles, pommes de terre pour la pâtée des porcs ou des volailles etc.) et de très jolis, de différentes tailles en cuivre rouge ou jaune pour les confitures et les gelées de fruits qui étaient réputées ne réussir que dans le cuivre (et sans additifs !) Ces derniers, bien fourbis, servaient aussi de parade, suspendus dans la cuisine

**cHôdrounaille** féminin : contenu d'un chaudron : chaudronnée.

**cHôdrounère** dans **dévantère cHôdrounère** (Tablier en tissus très résistant et épais réservé pour les travaux particulièrement salissants comme la manipulation des lourds chaudrons recouverts de suie à l'extérieur et pleins de gras à l'intérieur)

2° : **cHôdrin** sans doute masculin, comme on en cueillait toujours un bouquet, c'était toujours au pluriel : Fritillaire Pintade *Fritillaria meleagris*. Surtout chez **louizète** car **ô linâ** il n'y avait pas de vallées humides bordant des rivières, donc pas de fritillaires.

**cHôf'pé** masculin : chauffe-pieds, chaufferette. Boites en bois dont la partie supérieure était à claire voie et dont un côté était ouvert. Elle contenait un récipient en terre cuite où on mettait des braises.



Au cours des veillées, si les hommes pouvaient se chauffer au feu de cheminée en faisant de la vannerie ou en bavardant, les femmes étaient souvent obligées de rester autour d'une table pour leurs travaux d'aiguilles et le **cHôf'pé** était le bienvenu.

D'autres **cHôf'pé** étaient en fer épais et munis d'une anse



Le chauffe-pieds vu de côté et de dessus.

Les bergères les emportaient au pacage, où elles surveillaient les bestiaux, en cousant, brodant, accroupies à l'abri du vent sous leurs grands parapluies bleus. Elles pouvaient ainsi se réchauffer les pieds et les doigts, pour continuer leurs travaux. (Parfois aussi, le chien de berger qui aimait se coucher à leurs pieds, leur servait de *cHôf'pé* ) Ces chauffeuses en fer avaient un couvercle à charnières, artistement ouvragé d'arabesques, qui délimitaient les trous. Les braises se mettaient directement dedans. Certaines chauffeuses étaient en cuivre, plus mince que le fer, donc plus légères et plus faciles à transporter, elles étaient plus belles aussi.

*cHôfèr'di* ou *cHâfèr'di* masculin : chaud et froid responsable sans partage de toutes les maladies pulmonaires ou rhinopharyngées, en ces temps heureux où bactéries et virus n'avaient pas l'air d'exister.

*cHoi* dans *être a cHoi* être difficile plus particulièrement en ce qui concerne la nourriture *être pâ a cHoi* (N'être pas difficile) donc *être bënëzé a nourrir* (Facile à nourrir) et c'était une véritable vertu pour le quotidien du moins.

*cHôlâ* : 1° : apporter un amendement de chaux vive aux terres trop acides. C'était une pratique assez répandue et, en plus de fours à chaux industriels, il s'était installé des fours artisanaux à proximité des fermes, partout où on trouvait réunis une carrière de pierres calcaires, des bois abondants et un dénivelé abrupt le long duquel on installait le four pour accéder facilement, à la fois en haut et en bas du four avec des véhicules.

C'est ainsi que les statues et les colonnes des temples, cirques et thermes romains de Sanxay ont contribué à la fertilité de cette région.

2° : *cHôlâ* c'était aussi peindre avec un lait de chaux les murs des façades et des intérieurs des maisons, car les murs peints ou tapissés n'existaient que dans les *loJi* des hobereaux. Cela se faisait avec une grosse brosse ronde : Voir *brouâze* On disait aussi *biancHir*

*cHöpe* masculin ou féminin : blet ou blette.

*cHöpèzir* : devenir blet, subir un processus de maturation qui liquéfie les parois cellulaires et oxyde les tanins en leur donnant une teinte chocolat. Voir *mêlâ* se ramollir par déshydratation.

Certains fruits n'étaient mangeables que *cHöpe* comme les *mâle* fruits du *mêlâ* (Néfles, Néflier : *Mespilus Germanica*) ou les *korme* fruits du *kormâ* (Cormier : *Sorbus*

*domestica*) qui tombaient à maturité et **cHöpzisê** sur le sol où nous les ramassions parmi les déchets végétaux et les crottes d'oiseaux, pour les déguster.

Le bon Docteur, notre voisin racontait que, s'enquérant auprès d'un client au sujet d'un tiers, il évoqua le fait que : « ce devait être un homme mûr maintenant. » et il s'entendit répondre **vouail lé meur b(éin) sûre lé m(éin)me cHöpe avoure** (Oui il est mûr; bien sûr, il est même blet, maintenant !) Heureusement, même s'il ne le pratiquait pas, le Docteur connaissait le **patoï**

**cHöpine** féminin : si en français c'était jadis une capacité de un demi litre, chez nous c'était une bouteille de 75 centilitres contenant un vin de qualité.

Ce vin avait été acheté directement chez le vigneron et qui pouvait être fort éloigné, en **barikö** (Barricôt, barricaut ou bariquaut : *bariculus* en latin médiéval, ces mots un peu périmés désignaient un baril, un tout petit tonneau de 50 litres ou moins) Après l'avoir laissé reposer de son voyage, on le mettait en bouteille à la maison, avec de bons bouchons complétés d'un peu de belle cire rouge, et avec des tas de précautions respectueuses, et aussi, de préférence, en l'absence des dames dont la présence et les indispositions possibles étaient préjudiciables à l'évolutions des bons crus. C'était une vraie cérémonie, je l'ai vu, j'étais là !

Et c'était le **vin boucHé** offert dans de grandes occasions, après la proposition **i va te pouÿâ une chopine** (Je vais te payer, c'est-à-dire : t'offrir une bonne bouteille) Une fois vidée, la bouteille était rincée, puis rangée, en attendant une nouvelle arrivée de ce vin meilleur que celui de la ferme. Et, même s'il n'était pas tellement meilleur, du moins le fait qu'on se soit mis en frais pour l'obtenir, le rendait propice à honorer des invités.

**cHoumâ** : cela évoque le mot chômer, la chose étant ignorée ça devait signifier être plus ou moins paresseux, prendre son temps et même du bon temps. Mais ce mot était surtout employé dans le **cHoume pâ** ou **a cHoume pâ** (Il ou elle a beaucoup d'activités, il ne perd pas de temps)

Vers 1150 *chomer* venu du bas latin *caumare* (se reposer pendant la forte chaleur) tire son origine du grec *kauma* (forte chaleur) en passant par le latin chrétien *cauma* (forte chaleur)

**cHouze** féminin : chose. **cheuk'cHouze** (Quelque chose)

**ê bé cHô drôle ö l'é cheuk'cHouze** (Eh bien ! Ce gosse c'est quelque chose) Ce exprimait que le rejeton en question n'était pas un cadeau.

**ö l'é cheuk'cHouze** était synonyme de **ö l'é t'une afouère** (C'est une affaire) pour signifier qu'on parlait d'un événement remarquable.

**chu** masculin : cul, fesses, ou derrière

**être ô chu** (Être à la fin d'un groupe, d'un troupeau, ou au fond d'un récipient)

**ö l'é pri ô chu** (C'est pris au fond du plat ou de la casserole)

**être a chu kalê** (Être fesses nues, ne pas avoir son pantalon)

**s'asir a chu pia** (S'asseoir à même le sol sans aucun siège)

**lêvâ le chu** (Faire une ruade) avec les deux pattes arrière ensemble pour un cheval

**virâ chu su pou(éin)te** (Faire demi-tour et repartir aussitôt arrivé à destination, sans faire ce pourquoi on était venu)

**alâ a chu** (Pour un véhicule : se renverser en arrière à la suite d'un mauvais chargement ou d'une fausse manœuvre)

**mêtre la cHârête a chu** (Faire basculer la charrette en arrière de manière à ce que les bras soient en l'air et l'arrière à terre, nos charrettes n'ayant que deux roues et pouvaient les basculer autour de l'essieu). Les **tonbrô** tombereaux étaient munis d'un dispositif qui

permettait d'en basculer la caisse d'avant en arrière pour les décharger sans dételer le cheval  
Voir **achulâ**

**bou de chu** Sorte de nasse pour capturer les oiseaux, mais aussi appellation tendre, à l'intention d'un petit enfant

**a chu pëlé** Jeu de cartes où on se partageait équitablement toutes les cartes qu'on abattait ensuite, les unes après les autres, chacun son tour, sans choisir. Celui qui avait la plus importante ramassait tout ce qui était abattu e les mettait à la suite de ses autres cartes, sous son paquet. Cela continuait jusqu'à ce que toutes les cartes soient passées dans la même main et celui qui n'avait plus rien était **chu pëlé** et, donc, perdant.

**kru dô chu** (Trou du cul) Voir à **boutounâ** cette jolie dédicace **le kru dô chu me boutoune** (Mon trou de cul boutonne et la suite)

**l'iver é dan n'un sak si lé pâ a la goule lé ô chu** (L'hiver est dans un sac, si il n'est pas à l'ouverture il est au fond) les froidures hivernales sont inévitables, si elles n'ont pas été précoces elles seront tardives.

**tourne ton chu ki t'aracHe une dan** (Tourne ton cul que je t'arrache une dent) phrase mystérieuse, mais quand on l'entendait il valait mieux déguerpier que méditer sur sa signification.

**t'â tērJou un pê de traver dan le chu** (Tu as toujours un pet de travers dans le fondement) était une expression commode pour envoyer promener les hypochondriaques.

**vil(éin) kēm un chu de singe graté a rebrouse pouël** (Vilain comme un cul de singe, gratté à rebrousse-poil) disait de nous la grand-mère de ma cousine, mais ni elle ni nous, n'avions eu l'occasion de contempler de singe et encore moins de cul de singe, cependant ça nous réjouissait beaucoup.

**ō fouê nègre kēm dan le kru dô chu d'un nègre** (Il fait noir comme dans l'anus d'un homme de couleur). Il faut préciser que, là encore, ceux qui employaient cette expression ne connaissaient, comme nègre, que celui qui, avec son large sourire, faisait la publicité, sur les boîtes en métal, d'un petit déjeuner qui contenait du chocolat et de la banane, en disant « Y a bon Banania ! »)

**le ne kôze ni dô chu ni de la goule** (Il ne parle ni du cul ni de la bouche), était pour désigner celui, qu'aujourd'hui, on nommerait un taiseux.

Et une petite devinette pour les enfants :

**mê le p'ti bou dan le kru** (Mets le petit bout dans le trou)

**bouése la tête ê lève le chu** (Baisse la tête et lève le derrière)

**k'é t'ö ?** (Qu'est-ce ?)

Réponse : *quelqu'un qui ouvre un coffre avec sa clef et qui cherche quelque chose dans le fond. Qu'alliez vous encore imaginer ?*

**chulâ** : reculer, se disait aussi **rêchulâ** voir des précisions à ce mot. Il arrivait qu'on insiste curieusement avec **chulâ an n'âre** (Reculer en arrière)

**a chulin** (En reculant, en marche arrière)

**rêchul'man** pièce de cuir du harnachement, sur les fesses du cheval, qui lui permettait de pousser le véhicule auquel il était attelé, pour le faire reculer.

**Jôchulâ** : se débattre en donnant des coups de cul, en avançant et en reculant pour se dégager.

**chulbôtâ** : chanceler, avoir la marche incertain des personnes en état d'ébriété, comme si on était tiré en arrière par son cul. Voir **trikôlâ** (Trébucher)

*Si on souhaite une comparaison de tels états éthyliques avec la navigation : **chulbôtâ** c'était du tangage, **trikôlâ** c'était du roulis, mais, de toutes-façons, il y avait du "vent dans les voiles" comme on disait en parlant des gens qui avaient trop bu.*

**chulöte** féminin : culotte de dames en cretonne blanche avec dentelles en bas des jambes, lesquelles allaient jusqu'aux genoux : ça ressemblait au bermuda.

Ca c'était la version moderne. Un peu avant c'était **la chulöte fandu** (La culotte fendue) :

C'était un vêtement en toile composé de deux jambes amples indépendantes jusqu'à la ceinture à laquelle elles étaient fixées. De sorte qu'il suffisait d'écarter les jambes pour dégager la possibilité d'uriner, de déféquer, de forniquer etc. sans avoir à retirer sa culotte.

Qu'on se rassure la bienséance était respectée car les **kötyin** (Jupons, cotillons) étaient fort longs et cachaient la jambe jusqu'à la cheville. Et, de plus, le bas de la jambe était joliment brodé, au cas, sans doute, où par malheur on l'aurait entrevu



Les deux jambes de la culotte étaient assez vastes pour préserver l'intimité



Le bas de la culotte, joliment brodé, n'était pas offert en spectacle, lorsqu'on la portait !

*On pouvait encore voir des vieilles dames sortir de leur maison et s'arrêter, un peu penchées, les pieds écartés, et rester un moment comme pétrifiées, puis elles rentraient chez elles. Et seul l'examen de l'humidité du sol, à l'endroit qu'elles venaient de quitter, pouvait renseigner sur ce qu'elles étaient venues faire. Voir un petit complément à **migâyére***

Pour les messieurs **la chulôte** était ce qu'on nomme, aujourd'hui, le pantalon. Le mot **chulôte** était unisexue, mais pas le vêtement.

**mode chi mode i veu kë mon chu r(éin)Je dan ma chulôte** («*Suivent la mode ceux qui font la mode, je veux que mon cul tienne dans mon pantalon.*») Cette expression, devenue proverbiale dans le village, avait été proférée par un lointain ancêtre à qui on faisait essayer un pantalon de cérémonie qu'il trouvait trop étroit. La couturière avait tenté de couper court à ses protestations en invoquant la mode mais ce fut en vain : trois générations après on en parlait encore !

**chulôtâ** : souvent **se chulôtâ** mettre sa culotte ou son pantalon.

**chulôtâ sa pipe** (Culotter sa pipe) était une opération de première importance car on partait alors d'une pipe neuve. Il fallait d'abord en flamber l'intérieur du fourneau de préférence avec une eau de vie ayant un bon goût. Ensuite il était souhaitable d'y brûler du bon tabac pour que l'intérieur soit tapissé d'un revêtement uniforme et d'épaisseur convenable, bref, renseignez-vous ailleurs, car c'est un problème d'une haute technicité qui me dépasse.

*Un jour, j'entendis un de mes oncles qui attendait son épouse en train de revêtir ses beaux atours, dire avec un rien d'impatience **mé pipe s'avan chulôtaille pu vite ke lê** (Mes pipes se sont culottées plus vite qu'elle).*

**chulôté** masculin, **chulôtaille** féminin : qui a enfilé sa culotte ou son pantalon, et aussi : qui est culotté, qui a de l'audace, du toupet, du culot, ou enfin pourvu de son revêtement goudronneux idéal pour une pipe.

**chupâ** dans **se chupâ** : s'accroupir. **chupe te din** (Accroupis toi donc)

**chupé** masculin, **chupaille** féminin : accroupi le cul posé sur les talons, comme le mot l'exprime fort joliment, puisqu'il contient ensemble **chu** et **pé** (Cul et pied). C'était la position favorite des femmes dans le petit matin, en attendant les flammes, quand elles ranimaient le feu dans la cheminée. Cette position prolongeait le repos de la nuit (on dirait de nos jours qu'elles se relaxaient pour se remettre des traumatismes du lever) Mais si elles étaient fatiguées ou en mauvaise santé quand elles prenaient cette position, elles finissaient par se tasser sur elles même et elles étaient alors **a kaf'nyin**

*Et, bientôt presque après un siècle **louizête** évoque avec toujours autant de plaisir ce souvenir heureux du temps où **le sâ avèk sa néné a z'alion se chupâ dan l'échuri dâre lé vacHe pèr cHiâ** (Le soir, avec sa grand-mère, elles allaient s'accroupir derrière les vaches pour faire caca)*

**churâ** : curer, décrotter ses chaussures, décoller la terre des outils ou des instruments **churâ sé bö** (Curer, décrotter ses sabots) ) **kant'ö mouille la tè\*r pate lé bö ê lé soge ê ö fô lé churâ su le basail si on veu pâ veur lé fumête s'élipâ** (Quand il pleut, la terre colle aux sabots et aux souliers et il faut les curer, sur le seuil, si on ne veut pas voir les femmes se fâcher)

**churâ lé fousé** (Récurer les fossés)

**churâ lé pia** (Curer les plats : finir de manger les dernières traces de nourriture restées dans les plats à la fin du repas)

**churâ la mare** (Ôter la boue du fond de la mare) Les mares se remplissaient au moment des pluies, par les eaux de ruissellement chargées de la terre des chemins et des labours. Aussi, elles se comblaient assez vite, et l'été, quand elles venaient à sec, on y reculait un tombereau, dans lequel on chargeait la boue à la pelle.

Le bord du tombereau étant plus haut qu'un homme, la pelle pleine de boue encore molle devait être élevée au dessus de la tête du travailleur. Ce dernier devait ajuster son mouvement, pour que la force centrifuge maintienne la boue dans la pelle, jusqu'à ce qu'elle soit au-dessus du tombereau. Alors, il la laissait tomber, en arrêtant la trajectoire de la pelle.

C'était très facile, dès qu'on on avait saisi le coup (comme ils disaient !) Voir *bardè\** au sujet du remplissage de la mare.

*churaJe* masculin : curage ou récurage.

*churure* féminin : débris abandonnés au cours des opérations ci-dessus.

*churé* masculin : curé, on disait plus souvent *prâtre* ou *churâyin* (Petit curé sans prestige !) Et cette chansonnette :

*mösieu le churé é t'un bon bougre* (Monsieur le curé est un bon bougre)

*l'a köpé la kouête a nô poule* (Il a coupé la queue à nos poules)

*për fouère un groug a son cH(éin)* (Pour faire une niche à son chien)

(Quel malheur que je ne sache pas la suite! Voir *groug* )

*pouère churé* et *pouêrâ churé* (Poire curé et poirier curé), poirier vigoureux, qui donnait des poires un peu dures, qu'on ramassait à l'automne. Elles mûrissaient pendant l'hiver, devenant bonnes, juteuses et de bonne conservation.

*churâille* féminin : qui a rapport avec le curé, l'église, la religion catholique. *l'é de la churâille* (Il est catholique) Voir *aJase* une des chansons qui daubaient *lé prâtre*

*churâyëri* (Même sens avec un peu plus de mépris)

*chure bö* masculin : décrottoir à sabot : dispositif scellé près de la porte d'entrée de la maison pour décrotter les chaussures. C'était une barre de fer de section semi-circulaire, repliée en U, scellée par les bouts des branches dans le mur, horizontalement, à 40 centimètres du sol, la partie plate vers le mur *le chure bö étê a kouté dô basail* (Le décrottoir était à côté du seuil

*churou* masculin ou *churète* féminin : petit outil fait d'une solide lame triangulaire ou en demi cercle, emmanchée au bout d'un bâton de 30 à 40 centimètres, qui servait à curer les instruments aratoires ou les outils de jardinage, pour faire tomber la terre argileuse de chez nous qui y adhérait solidement. Il était toujours suspendu à la charrue ou à la *braban* pendant les labours.

*churou* était aussi un autre nom du *chure bö*

*chutrin* masculin : torchon à vaisselle. A cette époque, la vaisselle était lavée à l'eau chaude sans détergent, (d'ailleurs, à part la cendre de bois, il n'en existait pas) car on l'incorporait à la pâtée des cochons. Une fois lavée la vaisselle était encore un peu grasse et le *chutrin* avec lequel on l'essuyait, ramassait le reste du gras et devenait vite extrêmement sale. Si bien que *chutrin* avait fini par désigner tout morceau de tissu un peu répugnant, en particuliers les mouchoirs des messieurs, grands carrés de tissu à carreaux, qui étaient très sollicités pour essuyer n'importe quoi (en particulier des engrenages délicats, mais certainement pas les nez, objet d'un traitement particulier qu'on consultera avec profit à *mouch'nâ* ) Voir aussi *bouchin a vésèle* et *napërin* à *nape*

*chuzinâ* masculin, *chuzinére* féminin : cuisinier, cuisinière.

*chuzinâ* (Cuisinier) était souvent employé pour tourner un homme en dérision quand il tentait de remplacer son épouse à la cuisine. Il est vrai que, employés à plein temps dans les étables ou dans les champs, depuis leur plus jeune âge, les hommes étaient un peu



inexpérimentés et leurs résultats culinaires n'étaient pas toujours glorieux.

**chuzinâ a la pouéle sèche** Les femmes n'étaient pas les dernières à dire *ö l'é té le chuzinâ le chuzinâ a la pouéle sèche* (C'est toi le cuisinier, le cuisinier à la poêle sèche) pour dauber les malheureux qui s'aventuraient dans ce domaine réservé.

*Cependant, en général, les hommes savaient préparer au moins un plat mieux que leurs épouses, et elles en étaient très fières. Par exemple le pépé à louizête était spécialiste des escargots farcis et des crêpes. En outre tous les hommes excellaient pour les préparations cuites dans les grands fours de maçonnerie chauffés avec des fagots (fruits séchés, pain, cochonnaille etc.) Voir bourlô et rigal et repâ de boudin et fréri et repâ de nose*

**chuzinâ** : cuisiner, faire la cuisine.

**chuzine** féminin : cuisine, soit le local, soit les plats qu'on y prépare.

**chuzinère** féminin : c'était la dame qui faisait la cuisine, mais aussi l'appareil ménager en fonte (ou en fer) émaillé (chez nous en bleu clair), dans lequel il y avait au centre, un four, (pour rôtir), avec à sa gauche un foyer où on brûlait des bûches, à sa droite un réservoir d'eau chaude et dessous un espace de rangement. Le dessus était organisé en plaques de cuisson. Elle servait surtout quand on invitait parents et amis.

**cHvâ** masculin : cheval, certains disaient aussi **cHëvâ** ou **cHouâ** Voir aussi **bidê**

**cHvâ de limin** (Le cheval qui était attelé dans les brancards : *le limon des Gaulois*)

**le cHvâ de tré** (Le cheval de traits, celui qui est attelé entre deux chaînes. Quand la charretée était lourde, le chemin montant, malaisé **le cH'vâ de tré** était ajouté devant **le cH'vâ de limin** les **tré** étant accrochés aux extrémités des brancards au **ragö** Voir ce mot..

Voir **Jëman** (Jument) **poulinère** (Poulinière) **Jëman suitaille** (Jument suivie du petit qu'elle vient d'avoir) **Jëtin** (Petit poulain ou petite pouliche) **poulène** (Pouliche) **poulinâ** et **mulê bardou r'cHanâ rikasâ** tout sur le cheval et autour du cheval.

# d

**dâ** masculin : dé à coudre.

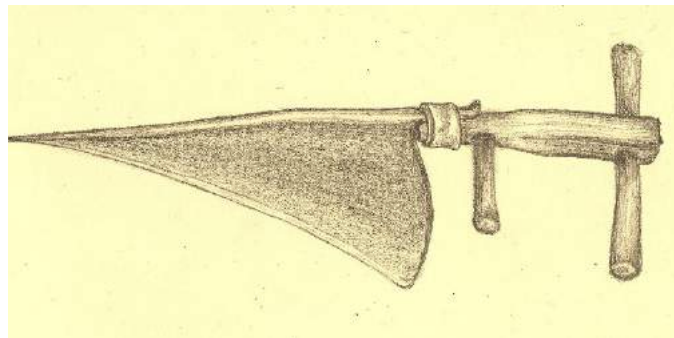
**d'afilaille** : les uns après les autres sans interruption. D'affilée *l'an a méJé sis d'afilaille* (Il en a mangé six à la file)

**dail** masculin : faux. Grande lame pointue légèrement en croissant avec un long manche pourvu d'une poignée perpendiculaire à son extrémité et d'une autre en son milieu de manière à pouvoir la manipuler à deux mains pour faucher le foin ou les céréales.



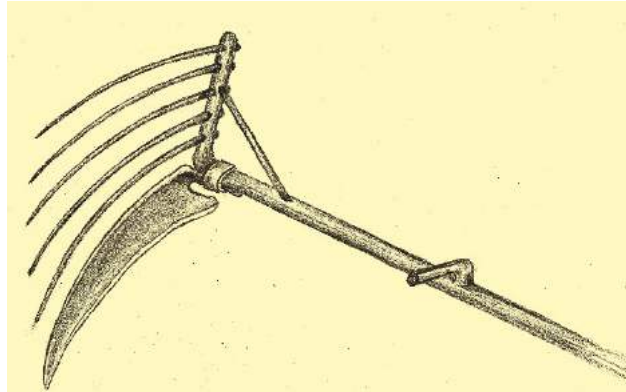
**fôcHê** ou **fôcHâ** sorte de faux à lame courte et épaisse, capable de couper les herbes dures et les ronces.

**dail drê** (Faux à lame droite montée dans le prolongement d'un manche court pour découper les tas de foin entreposés pour l'hiver. Voir des détails à **barJe** (Tas de foin) et **écHam'laille** (Tranche découpée dans le tas de foin), ainsi que à **tranchê** (Instrument destiné au même usage que le **dail drê** )



**dail a râète\*** faux sur laquelle est adaptée une sorte de grand râteau à 4 ou 5 longues dents pointues, parallèles à la lame, qui récupèrent les brins des végétaux que la lame a coupé,

pour les abandonner en petits tas, quand on ramène la faux en arrière. La réunion de ces tiges favorisait leur ramassage en javelles, puis en gerbes. Le *dail a râtè\** avait été l'outil des moissonneurs, mais on ne s'en servait plus que pour faire les *pâsaJe* (Sorte de chemins faits autour du champ, pour que, lors de son premier tour, la moissonneuse et ses chevaux n'écrasent pas cette partie de la récolte) Les épis ainsi coupés étaient groupés en javelles qu'on ficelait ensuite en gerbes avec un *ly(éin)* (Lien fait de deux poignées de paille dont les extrémités étaient entortillées ensemble) Le *dail a râtè\** est aussi nommé : fauchon



*ayuzâ son dail* (Aiguiser sa faux) avec la *pâr a ayuzâ* (Pierre à aiguiser) faite d'un agglomérat de particules de carborundum (carbure de silicium) Le moissonneur la transportait, accrochée à sa ceinture, dans son *koi* Voir ce mot. Au cours de cette opération, l'extrémité du manche étant solidement posée sur le sol, le faucheur mettait son bras gauche sur le dos de la lame, du coude jusqu'à la main qu'il refermait sur son *dail* Puis il passait sa pierre sur le tranchant depuis le talon jusqu'à la pointe, et vice versa, un coup par en dessus, un coup par en dessous, et cela longtemps. Et il répétait cette opération très souvent car les tiges de graminées sont dures. Ainsi, il faisait chanter par son outil, une jolie musique, qui retentissait bien loin, et dans laquelle j'ai reconnu, plus tard, quelque chose de la scie musicale.

*batre son dail* (Battre sa faux) à force d'être aiguisé le fil du *dail* devenait trop épais et il fallait le restaurer en l'écrasant à petits coups d'un marteau spécial :



*le martè\* a batre lé dail*

sur *la forJe* (Une petite enclume, voir ce mot) et là encore retentissait une musique lancinante, répétant durant des heures, une unique note aiguë et brève.

*batre son dail* C'est aussi aiguiser la faux de la Grande Faucheuse, et, bien que ce ne soit pas encore l'agonie, on sent que la fin est proche, que la personne est en fin de vie. Comme on dit maintenant.

*tu te mouche pâ avec un dail* (Tu ne te mouches pas avec une faux) tu te mets bien, tu ne te privas de rien pour ton confort, ton élégance ou ta nourriture.

*tu t'é kouéfé avec ton dail* (Tu t'es coupé les cheveux avec ta faux) C'est à dire plutôt mal.

**dale** féminin : gouttière, petit canal demi cylindrique pour collecter l'eau de pluie qui ruisselle des tuiles sur les bords des toits. *ö l'a cHè une boune ramaille la dale rëgoulê* (Il est tombé une bonne averse la gouttière débordait)

*s'arouzâ la dale* (S'arroser la gorge : la gouttière du cou, donc : boire un bon coup !)

*Dalle, qui, en français, désigne une plaque de pierre de pavage, dérive dans le patoi du scandinave daëla, qui est une petite rigole pour l'écoulement des eaux. Un mot semblable, d'origine normande, désigne aussi une rigole pour l'écoulement des eaux sur le pont d'un navire. Finalement tous ces gens parlent comme notre patoi Voir acHënâ*

**daltâ** : haleter; ce mot n'était guère utilisé que pour les chiens qui, après leurs courses à la suite des bestiaux, au grand soleil d'été, haletaient longuement la gueule grande ouverte et la langue maintenue humide de salive, largement tirée. C'était le seul moyen, pour ces animaux, qui ne transpirent pas, de réguler leur température.

**dame** 1° : exclamation souvent utilisée, soit en réponse à une proposition vaguement approuvée, ou mal écoutée, soit pour marquer que les choses étaient ainsi et qu'on n'y pouvait rien, ou qu'on ne voulait rien changer. Elle était souvent formulée en **bé dame**

*S'agissait-il d'une évocation de la sainte Vierge, qu'on n'invoquait pas très souvent, ou du juron damned que les anglais auraient laissé traîner chez nous, après la guerre de 100 ans. C'était, en tous cas, la preuve d'un certain fatalisme et indiquait surtout qu'on n'avait pas envie de continuer à parler de ce sujet.*

2° : **dame** était aussi utilisé pour introduire une deuxième proposition, pour apporter une rectification, une précision, voire une certaine opposition *son pötaJâ é poué b(éin) fouê dame l'a dô bê\* z'ényin* (Son jardin n'est pas bien tenu, cependant il a de beaux oignons) *tu pr(éin)drâ pë le sanbiâ dame ö pë y avâ dô vërmine* (Tu passeras par le sentier mais il peut y avoir des serpents)

3° : **la dame** désignait aussi l'institutrice. Pour les parents et tous les adultes en général, il y avait *le mouëtre ê la mouëtrâse* (L'instituteur et l'institutrice) mais, pour les enfants, particulièrement les écoliers, il y avait *le mouëtre ê la dame* (L'instituteur et l'institutrice)

4° : Ma mère disait aussi, à propos de certaines femmes *a fouê sa dame* (Elle fait la dame) ce qui signifiait clairement : elle veut péter plus haut qu'elle n'a le cul.

5° : *Une dame trouvait grâce aux yeux de ma mère, c'était la DAME DE CHAMBRILLE dont elle me racontait l'histoire.*

*C'était une dame, jeune et jolie, qu'on avait mariée, contre son gré, à un vieux monsieur bougon, autoritaire, brutal, coléreux, enfin désagréable en tous points, à part que, probablement, il était riche et puissant. Heureusement, elle avait un tendre ami en la personne du jouvenceau, qu'elle aurait bien voulu épouser si on lui avait demandé son avis. Elle le rencontrait toutes les nuits dans la vallée de Chambrille, près du ruisseau qui porte le même nom, dans une vallée très encaissée parmi des roches qui scintillaient au clair de lune. Là, son doux ami la consolait et lui tenait compagnie jusqu'à l'aube où ils se séparaient dès qu'ils entendaient chanter les coqs du Péré, la riche demeure du triste sire qui rendait la pauvre si malheureuse.*

*Or il advint qu'au cours d'une nuit d'insomnie, ce terrible mari, errant dans la campagne, remonta la vallée pour retourner à sa maison, quand il tomba sur le gentil couple. Il fit une colère si épouvantable, qu'elle glaça la jeune dame, au point qu'elle en fut pétrifiée en une*

*haute roche grise, constellée d'innombrables poussières aussi belles que du diamant (et c'en était peut-être !)*

*Et depuis ce jour la pierre, immense au fond de la vallée, la pierre qui a toujours les jolies formes de la dame, la pierre incline trois fois sa tête quand elle entend chanter les coqs du Péré.*

*Cette histoire faisait mon bonheur, mais elle me paraissait incomplète, et je trouvais un peu triste que le mignon compagnon ne soit point resté de quelque manière auprès de sa dame. Et ceci dura jusqu' à ce jour d'automne, où mon père compléta la légende, d'une manière haute en couleur, en m'entraînant en pèlerinage sur les lieux du drame. Pour en profiter voir **rabâtaille***

**dan** : 1° : en, dans, dedans. **mê z'ou dan n'un mouésè\*** (Mets le en un tas) mets le en tas. Ce qu'on pouvait dire **mê z'ou dan z'un mouésè\*** On notera ici un problème de prononciation de la liaison: **lé vieu** avaient tendance à prononcer **dan n'un** alors que **lé jêne** disaient plus volontiers **dan z'un** Mais on disait aussi **mê z'ou an n'un mouésè\***

**ö s'ra fouê dan z'une sēmane** (Ce sera fait dans une semaine) donc à la fin d'un délai de sept jours. Mais dans ce cas précis il ne faut pas confondre avec **ö s'ra fouê an n'une sēmane** (Ça sera fait en une semaine) il faudra une semaine pour le faire.

**ö se fēra dan z'une sēmane** (Ça se fera dans une semaine) les travaux commenceront dans une semaine.

2° : dent.

**kan lé poule aran dô dan** (Quand les poules auront des dents) était pour dire qu'une promesse prendrait effet à une date tellement reculée, ou qu'un événement se produirait dans un avenir si lointain qu'il en devenait improbable.

**danJâ** masculin : 1° : danger.

**danJreu** dangereux.

2° : risque, chance ou probabilité **ö n'y avê pâ de danJâ ki nou vayision vu k'i n'i sé pâ v(éin)yu** (Il n'y avait pas de risque que nous nous voyions puisque je n'y suis pas venu) On aurait aussi pu dire **ö n'été pâ danJreu k'i nou vayision vu k'i n'i sé pâ v(éin)yu**

**dâre** : derrière **ö l'é dâre té** (C'est derrière toi)

**le m'a tourné le dâre** (Il m'a tourné le derrière) il a cessé toute relation avec moi.

**le dâre** ou **lé dâre** (Le derrière ou : les derrières): étaient ce qui était derrière la maison, du côté opposé à la façade. **louizête** se souvient **dô vēnye de dâre** (Des vignes de derrière) qui étaient derrière le village : à l'opposé du chemin qui le traversait.

**për dâre** (Par derrière)

**pâsâ për dâre** (Passer par derrière) avait certaines significations particulières

1° : épuiser jusqu'au bout ses réserves, son pécule **l'avian une goulaille de sou mê ö l'avan bé fini për pâsâ për dâre** (Ils avaient un peu d'argent mais ils ont bien fini par tout dépenser)

2° : venir à bout de son travail, triompher de quelques difficultés. **ö s'ra malézé mê tu pasrà bé për dâre** (Ce sera difficile tu en viendras bien à bout) Voir **aramir**

**d'asyin** : en position assise : posé sur ses fesses, pas forcément sur un siège, comme par exemple : accroupi, les genoux pliés.

**se mètre d'asyin su son li** (Se mettre en position assis sur son lit) position qui était souvent le prélude au lever matinal.

On pouvait être *a Jênail* (À genoux) *cHupé* (Accroupi sur ses talons) ou *d'asyin* (Le cul posé sur quelque objet bas ou de petite taille : chaufferette, rebord du foyer etc. et même dans une chaise)

*dazâr* ou *dězâr* doit bien venir de : par hasard, signifie selon le contexte : peut être ou sans doute. *ö l'é bé cheuk pâr dazâr* déjà signalé à *cheuk*

On employait aussi *p'tét'bé* (Peut être bien) ou *ö s'pë bé* (Ça se peut bien)

*dë* : de.

*dë dsé* (De ce côté ci, de mon côté dans la pièce où je suis)

*dë dlé* (De l'autre côté, là où je ne suis pas, dans l'autre pièce) *i mêtton la chuzine dë dsé ê la souyarde dë dlé* (Nous mettrons la cuisine de ce côté et l'arrière cuisine de l'autre côté) *lé vieu* disaient *dë lion* pour *dë dlé*

*an dë sé* et *an dë lé* ont à peu près les même sens, mais pas tout à fait le même emploi *pâse an dë sé* (Passe par ici) *pâse an dë lé* (Passe par là-bas)

Toutes ces expressions supposent une séparation : mur, haie, bâtiments, obstacle quelconque.

*dëdsédëdlé* (Ça et là) Qui se prononçait parfois *dësdëdlé* par exemple *tu veurâ dô pötirin dësdëdlé* (Tu verras des champignons ici et là)

*dëfor* ou *dëfô* : dehors. Voir ce mot.

*de m(éin)me* : comme ça, de même, de cette façon *fouê z'ou de m(éin)me* (Fais le comme ça)

*dë nô Jou* (De nos jours : à notre époque)

*dë sâ* (Ce soir).

*dë së* est utilisé pour dire : ce. *a méJra bé dë s'k'a vëdra* (Elle mangera bien ce qu'elle voudra) pouvait, parfois, être dit *a méJra bé s'k'a vëdra* qui est aussi : elle mangera bien ce qu'elle voudra. Mais la première expression laisse mieux entendre qu'elle a une possibilité de choisir.

*dë* est aussi employé pour : à *i nou z'atënion dë v'z'âtre* (Nous nous attendions à vous) *lë v(éin) de sé pé* (Il vient avec ses pieds : à pied) *a këmou(éin)se de m'insupörtâ* (Elle commence à m'agacer) *ö y'ara kë de fouère këm'cheu* (Il n'y aura qu'à faire comme cela)

*dé* comme en français c'est un préfixe issu du latin *dis* qui marque la séparation, l'écartement, la direction en sens opposé et par suite le contraire ou la négation. A. REY nous dit que c'est un des préfixes les plus productifs de la langue française. Ce n'est pas loin d'être la même chose en *patois* où, en plus, il autorisait des utilisations à la demande, au petit bonheur de la conversation, surtout pour fabriquer certains verbes à partir d'autres verbes, mais aussi de noms ou d'adjectifs, comme *déboulâ* (Clarifier) de *boulé* (Trouble) *dékatinâ* (Défaire le pansement du doigt) de *katin* (Pansement au doigt) *débrayêtâ* (Déboutonner sa braguette) de *brayête* (Braguette) *dégiasâ* (Défaufiler) de *giasâ* (Faufiler) *dézanpënakâ* (Venir en aide) de *anpënaké* (Embarrassé, mal à l'aise, mal dégourdi) Nous ne les avons pas tous indiqués car souvent leur sens se déduit très facilement.

*dê* masculin : doigt. Voir aussi *pouz'* ou *pous'* : pouce.

*avêk le dë t'ê le pous'* (Avec le doigt et le pouce) c'est à dire : pincé entre le pouce et l'index. Au cours d'un repas cette expression, exprimée avec un petit air confus, était une sorte d'excuse de se servir avec sa main, d'un morceau de sucre par exemple *i ô pr(éin) avêk le dë t'ê le pouz'* (Je le prends à la main)

*didì* mot par lequel on "simplifiait", pour les tout petits, la prononciation de *dê*  
*dê de fourcHe* (Doigt de fourche)

*fourcHe a troi dê pèr le f(éin)* (Fourche à trois doigts pour manipuler le foin)

*fourcHe a kate dê pèr le fumâ* (Fourche à 4 doigts pour le fumier)

*fourcHe a nêf dê pèr lé cHail ê lé topine* (Fourche à 9 doigts pour ramasser les cailloux et les topinambours) malgré son nom il me semble qu'elle avait bien plus de 9 doigts

*le dê* était aussi une curieuse unité de mesure alimentaire et féminine : les dames posaient, à côté de leur verre, à partir du fond, un ou plusieurs doigts, indiquant ainsi le niveau de remplissage souhaité *un dê deu dê* L'épaisseur de leurs doigts était une unité de mesure non négligeable, car les doigts de nos paysannes, déformés par la manipulation des manches d'outils, étaient souvent fort larges. Les messieurs s'en moquaient en posant leurs doigts, non près du fond, mais au ras du bord et ils ajoutaient pour éviter toute confusion *deu dê mê pâ pu Jâ ke lé rancHe* (Deux doigts, mais pas plus haut que les ridelles (les dispositifs des côtés des charrettes destinés à maintenir le chargement). Voir *rancHe* En l'occurrence c'était donc : pas plus haut que le bord du verre.

*deu dê a l'ourlé* (Deux doigts mesurés au bord de la tarte, là où elle est ourlée) indiquait la dimension de la part désirée, le morceau allant toujours en pointe vers le centre du gâteau.

Les noms des doigts étaient les suivants :

Le pouce *pouze* ou *tu pouail* (Tue poux) Car on écrasait les poux, et plus souvent les puces, qui étaient monnaie courante, avec l'ongle du pouce sur le gras de l'index. *pouz* vient de l'ancien français : *pouz* ou *polz*.

L'index était *lucHe bouyi* (Lèche bouillie) Car, quand on est bien élevé, on ne ramasse pas ce qui reste dans l'assiette avec sa langue, mais en la raturant avec l'index, parfois, quand même, équipé d'une bouchée de pain.

Le majeur était le *gran dê* (Le grand doigt) ou *le mouétre dê* (Le maître doigt)

L'auriculaire était le *p'ti dê* (Le petit doigt)

L'annulaire, selon POUGNARD était le *marJôlê* mais je ne me souviens pas d'avoir entendu ce mot.

*dê* formes du verbe devoir : voir *dêvâ*

*débourniölä* utilisé pour parler de certaines choses qui sortent de leur contenant, en vrac, en assez grande quantité et brusquement. Qu'on imagine, par exemple, un cheval s'exonérant soudain d'une quantité remarquable et inattendue de crottin.

*Il est tentant de rapprocher ce mot de \_bournye* (Récipient de paille tressée où on conservait les fruits séchés au four) Ce récipient était ventru et d'étroite ouverture (Voir *bournye*) et les fruits s'agglutinaient dedans, à cause du sucre qu'ils avaient exsudé au cours du séchage, de sorte qu'ils ne sortaient pas facilement et les efforts pour les extraire, longtemps infructueux, aboutissaient finalement à des sorties soudaines et trop abondantes.

*débouêre* : Uniquement dans *pôt'a débouêre* : pot à pisser. *débouêre* est sans doute le contraire de *bouêre* (Boire) et la conséquence de cet acte.

*débr(éin)nâ* remettre les choses en ordre dans l'attelage d'un *bidê chi s'é anbr(éin)nê* (D'un cheval qui s'est pris les pattes dans ses chaînes d'attelage) Et, pour n'importe qui : dégager ses pieds pris dans quelque corde qui traînait par là, ou dans des lianes, ou des ronces *débr(éin)ne din la Jman* (Était l'ordre que me lançait mon père et qu'on trouvera abondamment illustré à *anbr(éin)nâ* au sujet duquel je ne souhaite pas revenir présentement) *i pè pâ me débr(éin)nâ de cHé vioche* (Je ne peux pas me dégager de ces tiges de clématites)

**décHarJe** féminin : endroit où on garait les charrettes pour les décharger, le long du gerbier, à côté du fenil, dans la grange ou sous les ouvertures du **Juchê** etc. **tu chulerâ la cHartaille a la décHarJe** (Tu reculeras la charretée à l'endroit où on la déchargera)

**désime** : uniquement dans **ô gran désime galö** (Au plus grand galop possible : très très vite)

. **gran désime** est une déformation de "grandissime", du latin *decimus* : dixième, qui, vers 1600, était utilisé au figuré dans le sens de : gros, considérable et qu'il ne faut pas confondre avec *decima* (pars) dixième partie, qui était devenu la tristement fameuse *dîme*.

**dédoubyâ** : désépaissir **ta pôraille é trö épâse dédoubye zou din** (Ton poireau est trop épais : tes plans de poireau sont trop serrés, désépaissis les donc) Voir **doubye** qui veut aussi dire : gros.

**dëdsédëdlé** voir à **dë**

**dëfërâ** : 1° : perdre ses fers pour un cheval ou un boeuf, **se dëfërâ** se déferrer, être en train de perdre ses fers. Ferrure

**dëfëré** masculin, **dëfërraille** féminin : qui a perdu un ou plusieurs fers.

2° : dans **se dëfërâ** se démener, déployer beaucoup d'activité pour réussir ou obtenir quelque chose. Sans doute est-ce : se démener avec une telle fougue qu'on risquait d'y perdre ses fers, par allusion aux ferrures des animaux On entendait aussi dans le même sens **se dëmënâ**

**dëfô** : dans **fouère dëfô** manquer, en parlant d'une chose dont on aurait besoin. Voir **fouère soufr'ède** à **soufr'ède** et **être d'a dire** à **dire** qui ont à peu près le même sens.

De l'ancien français *dëfoute* qui signifie : manque ou faute.

**dëfôr** : dehors. Voir **dë** Se disait aussi **dëfô**

**tu yitrâ té bö dëfô** (Tu quitteras tes sabots dehors) pour ne pas mettre de boue dans la maison ! **avêk toute cHé goutère dan le piancHê ö i mouille këm dëfôr** (Avec toutes ces fuites de la toiture dans le grenier, ou les combles, il y pleut comme dehors)

Comme : *dëforis* : à l'extérieur en latin qui a donné le français *dëfors* en 980.

**dëfouère** : 1° : défaire.

**fouère ê dëfouère ö l'é tërJou travayâ** (Faire et défaire c'est toujours travailler) disait-on quand on avait raté quelque chose et qu'il fallait recommencer. Cette expression est aussi largement utilisée en français !

2° : **se dëfouère** : se dévêtir. C'était surtout utilisé par les femmes et cela ne concernait qu'une partie de leurs vêtements, par exemple : ôter ou desserrer, pendant le voyage du retour, en rentrant chez soi, des vêtements de cérémonie trop ajustés. C'était aussi délayer un peu ce terrible corset (sous-vêtement qui comprimait le ventre, marquait la taille et soutenait la poitrine) qu'il fallait bien relâcher un peu, pour aller travailler dans les champs, au grand soleil, pour charger du foin ou des gerbes.

3° : se débarrasser d'un objet ou d'un animal **le tôrô dëv(éin) cHéti ö fëdra s'an dëfouère** (Le taureau devient méchant il faudra s'en débarrasser) **lô dröläse é rëcHënyin**



*ê yère avënante le mal(éin)n`zeron a s'an défouère* (Leur fille est grognon et guère agréable, ils auront du mal à s'en débarrasser, donc à la marier)

**dëfournayâ** : sortir une fournée du four, dérivé de *fournaille* (Contenu d'un four pour une cuisson) *une fournaille de pou(éin)* (Une fournée de pains)

*dëfournayâ* : devait être à l'origine : vider le four mais on l'employait aussi beaucoup pour sortir pêle-mêle de petits objets d'un récipient ou d'un meuble.

*ö dëfournaille* (Était une exclamation fréquente à la vue d'une cohue de petits animaux sortant de leur nid ou de leur toit (poussins, porcelets etc.) et aussi quand on avait la satisfaction de selles abondantes après une constipation.

**dëfrounyâ** : dans *se dëfrounyâ* se débattre, pour se dégager d'une situation déplaisante, par exemple, pour un porcelet porté à bras le corps ou tenu suspendu par les oreilles, ou pour un agneau saisi et transporté en le tenant par la laine de son dos, ou pour un enfant qu'on porte à son cou et qui s'agite en grognant dans le but d'être posé sur le sol. Peu employé au sujet des adultes sauf pour : manifester son mécontentement et ses réticences : *le pë tërJou se dëfrounyâ le s'ra bé försé d'ézir* (Il peut toujours s'agiter pour résister il sera bien obligé de céder)

Pourrait venir de l'ancien français *faire la froigne* (montrer son mécontentement)

**dëfrucHâ** ou *dëfrucHâ* : défricher, couper les ronces, les épines et les orties d'un terrain.

*dëfrucHe* masculin souvent pluriel : petits débris végétaux épars sur le sol après qu'on a *dëfrucHé* Aussi : petits restes quand on a récolté le meilleur, par exemple les brindilles qui traînent sur le sol après qu'on a pris les plus belles branches pour faire des fagots, et petits restes qui demeurent sur la table à la fin d'un repas.

**dëgaJé** : alerte, qui se déplace avec facilité, qui marche d'un bon pas *té bé dëgaJé a matin* (Tu es bien en forme ce matin)

*le pëpé é köre b(éin)n dëgaJé* (Le grand père est encore alerte) ce qui voulait dire, à demi mots et de façon discrète : il est encore capable de se déplacer mais c'est à peu près tout.

**dëgalâ** : gauler, faire tomber les fruits avec une gaule pour les prunes et les noix.

Comme le rapporte la véridique histoire de la ferme de la Groie Labbé *a la greu labé ö y avê un noi chi étê si grou k'une fê lé vâlê minté për dëgalâ lé kalè\* le va dëvan chi lé ucHê për le résounâ pouyi Jamoué lé Jindre ê pt'ët'bé kë li son köre* (À la ferme de la Groie Labbé il y avait un noyer qui était si grand qu'une fois les domestiques montés pour gauler les noix le domestique principal qui les appelait pour le déjeuner ne put jamais les joindre et peut-être qu'ils y sont encore ) Voir à *greu*

**dëgaloi** : dans *a la dëgaloi* qui exprime que les choses sont faites n'importe comment, qu'elles sont à la perdition, qu'elles vont à vau-l'eau, que toilette et habillement sont très négligés.

*ö va a la dëgaloi* (Cela s'en va à sa perte) *ö l'a été lésé a la dëgaloi* (Ça a été abandonné avant d'être fini et laissé en désordre)

*dëgaloizé* masculin, *dëgaloizaille* féminin : qui se laisse aller, qui adopte une attitude, une tenue, un comportement déplorable.

**dégourdir** : laisser un liquide glacé quelque temps à une température convenable pour qu'il se réchauffe et devienne buvable *lèse ton pörnîâ ô soulail pèr dégourdi l'éve* (Laisse ton seau au soleil pour rendre l'eau moins glacée) Le verbe dégourdir, employé dans ce sens en français, est devenu désuet, mais bien vivant en *patois* également pour parler des premiers rayons du soleil qui réchauffaient l'air matinal.

**dégourdi** invective signifiant : maladroit, empoté, c'est à dire exactement le contraire de ce que signifie ce mot en français.

**dégousâ** : écosser petits pois, fèves, haricots. Pour toutes ces Légumineuses dont le fruit est une *cHalupe* (Gousse) on disait aussi *écHalupâ* mais plus rarement.

*Il est curieux de remarquer que dégousâ vient sans nul doute de gousse (du latin volva, au gallo-roman volva, par le provençal golsa jusqu'au français gousse, alors que gousse n'était pas employé en *patois* . Voir *cHalupe**

**dégiasâ** : en couture : défaufiler : enlever les fils qui ont servi à faufiler, à coudre provisoirement à grands points pour bâtir un vêtement.

On l'employait aussi en cuisine pour : déglacer : dissoudre les fonds de cuisson dans un peu d'eau chauffée pour l'incorporer à une sauce.

**déJabôtâ** : dans *se déJabôtâ* ouvrir son corsage comme font les nourrices pour donner le sein à leur bébé, ce qui était tout à fait admis en public et même, était l'objet de l'attention et de l'admiration générale, pour peu que le sein fut opulent et l'enfant affamé. C'était aussi toléré quand il faisait grand chaud et qu'on participait à la fenaison, à la moisson, mais alors il fallait se contenter de se délacer un petit peu en conservant une tenue modeste.

*Je me souviens du tollé que souleva la fille d'un ami de mon père du, village du Vieux Romans, qui eut l'impudence de se mettre en maillot de bain (d'une seule pièce, le deux pièces, était alors inconnu) pour monter sur l'arondeuze pèr aronda lé f(éin) (Le râteau faneur pour mettre le foin en andains) Elle avait bien 24 ans et sa vie avait été sans histoire ni passion connue. De ce jour, elle devint une fille perdue aux yeux des commères de la commune ê sinJâ a sa pôr mère a dê t'an avâ grou su le chër avoure (Et pensez à sa pauvre mère : elle doit en avoir gros sur le coeur maintenant)*

*Mon père, qui était un ami du sien (parce que également socialiste et de la même tendance) l'avait vue, disait-il, et il taquinait ma mère indignée, en lui assurant que le spectacle n'avait rien eu d'offensant pour ses yeux.*

*La pécheresse, elle, se foutait complètement de tout cela.*

*Personnellement il me paraissait curieux de constater que les messieurs n'étaient pas concernés par ces problèmes abscons de morale vestimentaire et se dénudaient quotidiennement jusqu'à la ceinture.*

**déJëlaille** féminin : dégelée, correction avec une volée de coups *i m'an va te foutre une de cHé déJëlaille* (Je vais te flanquer une de ces corrections) quand elle était ainsi promise, elle était rarement administrée. Voir *Jëlaille*

**déJëli** masculin : dégel et plus précisément : état de la nature après une période de gel (végétaux fanés, mous, translucides, sol mouillé et spongieux, etc.)

**déJè\*rnâ** : enlever les germes. Cela concernait surtout les pommes de terre en conservation pour la consommation. La pousse des yeux des tubercules,(leurs bourgeons),

donnait, au cours de l'hiver, des tiges blanches et grêles, dont la croissance vidait les tubercules et les laissaient mous et ridés. Il fallait donc, et à maintes reprises, éliminer ces germes dès leur apparition, car les drogues miracles, stoppeuses de végétation, qui assaisonnent nos actuelles patates étaient encore à inventer.

**déJunâ** : déjeuner, prendre le premier repas du matin. (Prendre le repas de midi, le déjeuner en français, se disait *résounâ* ) Donc, c'était le repas qu'on prenait au petit jour, quand on revenait de traire, de donner la nourriture aux bestiaux et d'enlever le fumier de l'étable.

**déJunâ** masculin : petit déjeuner.

**dëk'** ou parfois **dëk'** : 1° : quoi? Que l'on disait pour inviter son interlocuteur à préciser ou à répéter son propos. C'est peut-être : de quoi. Souvent, à la place de **dëk** (Pourquoi ?) on disait **këtö** (Qu'est-ce?) ou **ka t'ö** (Qu'y a-t-il?) ou même **ké t'ö kö l'a** (Qu'est ce qu'il y a?)

**për dëk'** (Pourquoi, voir à **për** .) **i sê pâ përdëk' le v'lon pu vëni** (Je ne sais pas pourquoi ils ne veulent plus venir)

**dëk' fouère** (Pourquoi faire) qui sous entendait : je ne vois pas l'intérêt de faire ça !

2° : **dëk** est utilisé pour : de quoi, en quantité suffisante **i avon dëk për méJâ** (Nous avons de quoi pour manger) assez pour manger, voir **de kouê**

**dékanpâ** : 1° : se mettre en route, démarrer, décamper, surtout usité dans **se dékanpâ** On disait, avant de quitter une réunion de parents **ö fëdrê se dékanpâ avoure** (Il faudrait s'en aller, il faudrait partir maintenant)

**i m'sé dékanpé** (Je me suis mis en route, je suis parti, je viens de prendre fermement et courageusement la décision de me mettre en route, mais ne signifiait pas du tout : j'ai pris la fuite)

**dékanpâ këm un pê de lapin su une tête siraille** (Démarrer comme un pet de lapin sur une toile cirée) sûrement : drôlement vite, comme vous le confirmeront tous ceux qui ont vu un pet de lapin sur une toile cirée, chance qui n'est pas donnée à tout le monde.

**dékanpé** masculin, **dékanpaille** féminin : en train de partir.

**dékanpe** féminin : départ, mise en route. **i é pri ma dékanpe** (Je me suis mis en chemin, je suis parti)

2° : **la dékanpe** féminin : allure, façon de se tenir, de marcher. **l'avan la m(éin)me dékanpe** (Ils ont la même démarche)

**dékanillâ** : décaniller, vider les lieux, dégager la place de préférence en vitesse. **dékanille** (Fous le camp) Mais aussi : grouille toi à finir ce que tu fais.

Originnaire de l'ouest de la France, ce verbe a émigré au Canada et il était venu du franco-provençal : canne ou canille (jambe)

**dékarkoizé** masculin **dékarkoizaille** féminin **louizête** dit **dékarkoizêille** : pour une femme : avoir son col largement ouvert, laissant voir le haut de sa poitrine et même sa poitrine. Voir à **cHarkoi**

**dékërnêyâ** : dans **se dékërnêyâ** qui se dit pour un animal ou une plante restés longtemps chétifs, avec une croissance médiocre ou nulle, qui se mettent soudain à pousser, grandir, grossir. Cela arrivait souvent aux enfants dont la croissance se faisait par paliers. Voir

**kërni**

**de kouê** : de quoi : ce qui est nécessaire pour faire quelque chose ou pour jouir d'un certain confort *ô l'é dô Jan chi avan de kouê* (Ce sont des gens qui ont tout ce qu'il leur faut ; donc : plutôt fortunés)

*t'â bé de kouê méJâ* (Tu as bien assez à manger)

**dékouéfâ** : 1° : décoiffer.

2° : faire passer son projectile par-dessus un endroit élevé.

*C'était un jour de battages et il y avait beaucoup de gens dans notre cour. J'étais encore petit et je jouais avec un arc et des flèches rudimentaires que mon père m'avait fait avec une branche de noisetier. Les hommes voulurent l'essayer et se montrèrent maladroits. Je me moquais d'eux si fort que l'un d'entre eux me tendit mon arme en me disant **ê bé té dékouéfe din ta mouézin** (Eh bien, toi, envoie donc ta flèche par dessus ta maison) Sans un mot je relevais le défi et ma flèche s'éleva largement au dessus de la toiture. Mais cette dernière était longue et la flèche retomba dessus.*

*Mon bilan fut mitigé car, si les témoins manifestèrent leur admiration, mon père m'invita fermement à ne pas jeter n'importe quoi sur les toitures : on ne saurait contenter tout le monde et son père ! Comme dit le fabuliste.*

**dékouérâ** : déverrouiller, aussi utilisé pour : défaire les systèmes, parfois rudimentaires, qui assuraient la fermeture d'une barrière ou d'une porte. Voir **kouérâ**

**dékrucHâ** : décrocher et aussi : récupérer un objet qui était placé à une certaine hauteur, sur une étagère par exemple, mais qui n'était pas forcément accroché **dékrucHe me zou** (Descends le moi). Voir **ékrucHâ**

**dëlinkâ** pour un objet : tomber en morceaux, pour un instrument : ne plus fonctionner normalement, pour une personne devenir en mauvaise santé, perdre ses facultés mentales, filer un mauvais coton, décliner, se faire vieux. Et, dans une discussion, **tu dëlinke** (Tu dis des conneries)

*Le latin delinquere signifie : laisser, abandonner, être de moindre vitalité, manquer à son devoir, d'où le français a conservé délinquant.*

**dë lion** dans la pièce voisine, de l'autre côté de la porte, du mur, de la maison. Surtout employé par **lé vieu** Voir **dë dlé** à **dë**

**déliou** masculin ou **köpou de ly(éin)** : celui qui coupait les ficelles des gerbes sur la tablette de la batteuse avant que **l'agranou** ne les introduise dans le batteur de la machine. **l'agranou** était debout sur une planche, fixée sur le côté de la machine, de manière à ce que la **tabyête** (La tablette qui recevait les gerbes) soit un peu au dessus du niveau de sa ceinture et qu'il puisse y manipuler les gerbes sans avoir à se pencher **le déliou** était debout sur la machine à battre ou à côté de **l'agranou**

*C'était toujours un jeune d'une douzaine d'années qui faisait ce travail. Il fallait couper **lé fisèle de lieuze** (Ficelle de moissonneuse-lieuse) à côté du noeud et la récupérer et, pour cela, repérer le noeud en vitesse car les gerbes passaient assez vite.*

*Il y avait un truc. En effet, au cours de la moisson, la moissonneuse-lieuse faisait le noeud de la ficelle au dessus de la gerbe, un peu sur le côté, c'est-à-dire près du lieu, dans la*

machine, puis l'éjectait sur le sol. La gerbe restait plate et le noeud gardait toujours la même position. Puis, malgré les manipulations ultérieures, la forme des gerbes ne changeait pas. Et, sur la tablette, la gerbe, toujours plate, était présentée avec les épis tournés du côté opposé à **l'agranou** et le noeud se retrouvait dessus ou dessous. S'il était dessus on le voyait, et il se trouvait du côté du **déliou** qui était debout près de **l'agranou**. Si il était dessous il fallait couper la ficelle par en dessous de la gerbe, du côté opposé au **déliou** sans chercher à voir où était le noeud.

Puis chaque ficelle était conservée dans la main du **déliou** qui la tenait au voisinage du noeud et quand la poignée devenait trop grosse pour sa petite main il la fourrait dans une ceinture, qu'il s'était faite avec la première ficelle qu'il avait coupée. **le déliou** se faisait une grande fierté de ne laisser échapper aucune ficelle et de redescendre de la machine à la pause avec un véritable pagne **de fisèle de lieuze** autour de lui.

C'était un travail bien plaisant, quoique un peu pénible en fin de la journée.

**délivre** ou **dëlivre** : placenta, il enveloppait complètement certains petits animaux à leur naissance, sous forme d'une membrane violacée plus ou moins sanguinolente. Laisser à elle-même, la mère la mangeait pour en dégager son petit.

Les Messieurs, qui écrivent dans les livres, prétendent que c'est là une survivance d'un instinct des animaux sauvages, qui poussait les herbivores à faire disparaître toute trace odorante de la parturition, susceptible d'attirer leurs prédateurs. Les petits ne les attirent pas par eux même, car ils n'ont pas d'odeur.

Les paysans qui n'écrivaient pas dans les livres, à cette époque, prétendaient que la **dëlivre** contenait des substances utiles pour reconstituer les forces de la mère.

La **dëlivre** des juments était d'un blanc extrêmement pur et lumineux et c'était émouvant de voir sortir, de cet écrin précieux, un petit être aux pattes immenses sur lesquelles il tentait de s'élever à peine né. Il y réussissait bien vite, chancelant certes, mais pourtant prêt à détalier en cas de besoin.

**dëlöktâ** : 1° : luxer, provoquer une luxation, le déboîtement d'une articulation **une Journaille kö y avê dô gia ê k'ö ripê a cHëzi ê a se dëlökti l'épale** (Un jour qu'il y avait du verglas et que ça glissait elle tomba et se démit l'épaulé) Et alors il n'y avait rien d'autre à faire que **d'alâ veure l'adoubou** (D'aller voir le rebouteux) Il y en avait un très bon à Douhault, au bord de la forêt de l'Hermitain, mais n'imaginez pas un sorcier, à moitié homme des bois. Au contraire, il tenait, entre autres commerces, une fort coquette guinguette.

2° : dégager le loquet d'une porte pour l'ouvrir et par extension : défaire le système qui faisait que deux pièces ou deux objets étaient unis.

**dëmaJe** ou **d'maJe** masculin : dommages, dégâts **té bâte son t'an d'maJe** (Tes animaux se sont introduits à un endroit où ils causent des dégâts) **lé bâte chi son musaille fazan dô d'maJe** (Les animaux qui se sont échappés à travers la clôture font des dégâts)

On utilisait de préférence le mot **aga** pour parler des dommages consécutifs aux intempéries **Jëlaille grêle mouilléri** (Gelée, grêle, pluies durables etc.) Après une tempête on demandait **a t'ö fouê de l'agâ** En parlant des bestiaux on disait, de préférence, **le son an dëmaJe** (Ils font ou peuvent faire des dégâts) Voir **aga**

**ö l'é pâ dëmaJe** (Ce n'est pas dommage) qui traduisait une certaine impatience et signifiait : c'est une très bonne chose et ça tardait que ça soit fait ou que ça arrive. Ou encore : c'est bien fait.

**démancHâ** : 1° : démancher, ôter le manche d'un outil

2° : défaire, démonter un assemblage *démancHe me din chel anbâJé* (Démonte moi donc ce bricolage, cet attirail, ce bazar)

3° : démolir *l'a démarché un koin de murâille pÿr uvri un kyin* (Il a démolé un bout de mur pour y ouvrir un portillon) *a l'a démarché sÿn'ouvraJe chi li piézê pu* (Elle a défait son travail de broderie ou de couture qui ne lui plaisait plus)

4° : se luxer une articulation et *i me sé démarché l'épale* est synonyme de *i me sé délökté l'épale* (Je me suis déboîté l'épale)

**démêla** : 1° : séparer, démêler, mettre en ordre.

2°: délayer *démêla la farine dan la sâce* (Délayer de la farine dans la sauce) pour l'épaissir, sans doute.

*démêla dô krâpe* (Mélanger farine, œufs et lait pour faire des crêpes)

**dëmëñâ** dans *se dëmëñâ* : se démener, s'agiter beaucoup pour obtenir quelque chose, montrer beaucoup de fébrilité dans son travail, ce qui ne signifie pas forcément avoir un grand rendement, bien au contraire. Voir *se dëfërâ* Et pour : travailler vite avec beaucoup de résultats voir *avrâzâ*

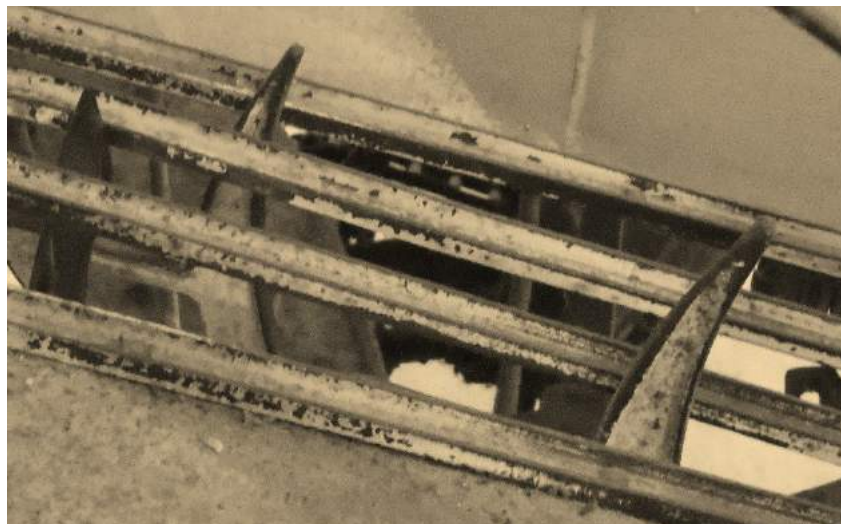
**dëmou(éin)** : demain *tu v(éin)drâ dëmou(éin) tantou* (Tu viendras demain au tantôt : vers midi) ou *dëmou(éin) ô sâ* (Demain soir)

*boutounâ hiè\*r avêk dëmou(éin)* (Boutonner hier avec demain) : boutonner le bouton avec la boutonnière d'en dessous ou d'en dessus, mais pas celle d'en face !

**dëmou(éin)** féminin : difficulté à faire quelque chose avec *sé mou(éin)* (Ses mains)) *ö l'é a ma dëmou(éin)* (Ce n'est pas à portée de ma main la plus habile, ou : ce n'est pas à portée de mes mains). Voir *mou(éin)*

*ava pâ de dëmou(éin)* (N'avoir aucune difficulté pour les travaux manuels, pouvoir faire n'importe quoi avec ses mains)

**dëmouézêlê** féminin : c'étaient des demoiselles très spéciales. Dans la moissonneuse-lieuse, c'était un groupe de barres de fer en forme d'énormes aiguilles un peu courbées, la pointe en l'air, situées à l'arrière de la machine. Elles arrêtaient les pailles, les rangeaient et les tassaient, en faisant un mouvement de bas en haut et d'avant en arrière, comme si elles dansaient, pour faire de belles gerbes. Voir *Jerbe*



Deux *démouézèle* en train de sortir des rails sur lesquelles glissent les pailles.  
Salle des Machines agricoles, Le Grand Cormenier, Chez Bernardeau, 86, CHAMPNIERS.

À l'arrière de la batteuse c'étaient des plateaux de bois horizontaux qui faisaient des mouvements brefs de monter, descendre et en avant, en arrière, pour secouer la paille afin d'éliminer la poussière et *lé kourte paille* (Les menus débris de paille ou les restes d'autres végétaux)

**démurJâ** : sortir brusquement, quitter précipitamment l'endroit où on était installé  
*alon démurJe* (Allons déguerpis) Aussi débusquer, faire sortir en vitesse des animaux de leur gîte, de leur tanière, de leur niche ou de leur box. **démurJâ** souligne la difficulté rencontrée pour faire sortir l'animal ou la personne de son abri et, en même temps, l'opiniâtreté de l'action menée pour obtenir ce résultat.

Si l'opération n'avait présenté aucune difficulté, on aurait employé le mot *sorti* par exemple : *i va te sorti d'ichi* (Je vais te sortir de là) : te faire sortir de là. Ce n'était guère plus cordial, mais c'était moins agressif que *i va te démurJâ*

*démurJé* masculin, *démurJaille* féminin : sorti, chassé de l'endroit où il était par l'intervention de quelqu'un

**dépatâ** : nettoyer, récurer enlever la boue ou la terre grasse qui s'agglomérait, en véritables mottes, sur les semelles des chaussures, sur les instruments et les outils. Voir *patâ*

**dépênâyé** masculin, *dépênâyaille* féminin : déguenillé, vêtu de guenilles, de chiffons ou de vieux vêtements usagés. On disait aussi dans le même sens : **dégênêyé** (Vêtu de *gênêille* guenilles)

On retrouve ici, l'ancien français *penaillerie* (haillons, loques)

**dëpësâ** : 1° : dépecer, couper grossièrement en morceaux.

2° : dans *se dëpësâ* : se démener, s'activer fébrilement pour faire quelque chose. Cela concernait les personnes et aussi parfois les animaux comme les chiens, qui s'employaient à trier les bovins, quand deux troupeaux s'étaient mélangés en se croisant en chemin, ou les chats, excités par la présence d'une proie, tout près d'eux mais qu'ils ne pouvaient atteindre. C'était l'équivalent de l'expression : "se mettre en quatre pour faire quelque chose" *i sé chi a me dëpësâ ê té tu ne fouê r(éin) pë r me dounâ la mou(éin)* (Je suis là à me

décarcasser et toi tu ne fais rien pour me donner la main, pour m'aider) Voir **dēmênâ** et **dëfërâ**

**dépeu** : depuis **dépeu z'a matin** (Depuis ce matin ) **dépeu cheuk tan** (Depuis quelque temps)

**dépik'teuze** féminin, synonyme de **mékanike** Lointain ancêtre de la machine à battre les céréales Elle ne servait plus depuis longtemps mais subsistait encore à l'état d'épave, dans quelques recoins de certaines cours de fermes. Elle retrouva une nouvelle jeunesse pendant la guerre, quand l'électricité, l'essence, le **gazoil** (Le gazole) ne furent plus disponibles, car elle marchait, mue par le **manêJe** grâce à la traction animale utilisée sur ce dernier.

**la dépik'teuze** était constituée d'un **bateur** cylindre horizontal, muni de dents pointues, qui tournait extrêmement vite près du **kontrebateur** plaque métallique, contre laquelle **le bateur** projetait violemment les épis pour les disloquer. Une grille séparait les pailles du mélange de balles et de grains, qu'on triait ensuite avec **le moulin a vantâ** Voir ce mot. **la dépik'teuze** était entraînée par le **manêJe** (Voir ce mot : dispositif mu par un cheval qui tournait en rond)

**dépiumâ** : perdre ses plumes.

**dépiumé** masculin, **dépiumaille** féminin : déplumé, déplumée. **un ëzè\* dépiumé** (Un oiseau déplumé, un oiseau qui a perdu naturellement ses plumes, mais qui ne les a pas toutes perdues, par exemple, au cours de la mue)

**un gâ dépiumé** (Un homme déplumé) qui avait perdu une partie des ses cheveux, mais qui en avait encore, donc : paré d'une calvitie naissante) Voir **piumâ** (Plumer)

**dépötâ** : 1° : vider un endroit du liquide qu'il contient, éventuellement à l'aide d'un pot et par extension : vider un contenant des choses qu'il contient, quelque soit leur nature et quel que soit le moyen.

2° : Et aussi ôter une plante de son pot soit pour la mettre en pleine terre soit dans un autre pot.

**dépouézâ** : vider un endroit du liquide qu'il contient à l'aide d'un récipient qu'on plonge dedans.

*C'est le sens de l'ancien français : épuiser.*

Voir **poué** (Le puits) et **pouézâ** (Puiser à l'aide d'un récipient qu'on plonge dans le puits) sans chercher à le vider complètement. On aurait du dire **va din pouézâ de l'éve ô poué** (Va donc puiser de l'eau au puits) mais on disait **va din tirâ de l'éve ô poué** comme **va din tirâ dô vin a la barike** (Va donc tirer de l'eau au puits et va donc tirer du vin, au robinet de la barrique, bien sûr)

**dépyêyâ** : déplier, comme **pyêyâ** (Plier)

**dërâ** masculin, **dërêre** ou **dërêre** féminin : dernier, dernière.

**a dërâ** (Finalement, à la fin, ou ces derniers temps)

**le dërâ ö l'é le prêmâ de la kouête** (Le dernier c'est le premier de la queue) de la fin. C'était là, une maigre consolation, ou un humour de mauvais goût à l'intention de celui qui arrivait le dernier



Voir *prēmâ prēmère* premier, première, *sëgin sëginde* (Deuxième), et à partir de troisième on employait les mots du français.

*de ran* : à la suite les uns des autres *deu z'ère de ran* (Durant deux heures sans interruption) *hui Jou de ran* (Pendant huit jours)

*i ô z'é fouê tou de ran* (Je l'ai entièrement fait sans m'arrêter)

*dërcHâ* : toucher légèrement, frôler, par un contact qui semble une caresse et qui parfois en est une, mais quel dommage cette ressemblance avec *torcHâ* torcher.

*désésâ* : continuer une action sans cesser. Souvent employé à la forme négative *le drôle a pâ désésé de brayâ toute la nê* (L'enfant n'a pas cessé de pleurer : il a pleuré de manière continue toute la nuit) Ou encore *l'a brayé san désésâ toute la nê*

*dësu* : dessus.

*t'an pr(éin)drâ bé le dësu* (Tu t'en consoleras bien, et pour un travail difficile : tu finiras bien par y arriver) Voir *aramir* et *dâre*

*dëtërvirâ* ou *dëtrëvirâ* : renverser, mettre sens dessus dessous n'importe quoi, aussi bien un récipient qu'un véhicule ou même une personne *ma piataille de mouJête s'a dëtërviré* (Mon plat de haricots s'est renversé); Remarque ici l'emploi de *a* c'est à dire de avoir alors qu'on attendrait *s'é dëtërviré* (S'est renversée). On pouvait dire aussi *s'a dëtërviraille* (D'autre part il apparaît que c'est la platée de haricots qui a eu la malheureuse initiative de se renverser et non point le porteur. Mais cette fuite devant les responsabilités n'est pas propre au patoisant)

*i é dëtërviré* (Je suis tombé à la renverse ou cul par dessus tête) Tomber, simplement, tout droit et bien à plat, c'était *cHeure*

*dëtërvirâ* s'appliquait bien aussi aux véhicules pour lesquels on préférait souvent *vërsâ* voir ce mot.

*dëtërviré* masculin *dëtërviraille* féminin : renversé, retourné, ou encore : très ému, bouleversé.

Si *ô linâ* on disait *dëtërvirâ* c'était parce qu'on roulait les *r* chez *louizête* où on les raclait, cela donnait *dëtrëvirâ* Ce n'est, bien sûr, pas très beau, mais, quand on a épousé une étrangère, et qu'elle a une jolie bouche, il faut savoir supporter ce qui en sort.

*dëtriâ* : sevrer. C'était séparer le petit, qui, jusque là, avait tété, d'avec sa mère.

*C'était une chose qui ne se passait pas sans gros chagrin chez la vache. Le petit, lui, ne manifestait pas beaucoup, car, s'il ne trouvait pas la chose agréable, il avait tout de même des moyens de résoudre ses problèmes alimentaires. Mais il n'en allait pas de même pour les mères, qui ne supportaient pas d'être éloignées de leurs petits, et qui, pendant plusieurs jours, poussaient des meuglements véritablement déchirants. Mon père, qui était insensible aux états d'âme des vaches, prétendait que la mamelle, privée du massage de la tétée, leur faisait mal et que c'était l'unique cause de leurs cris. D'ailleurs, elle consentait à se laisser traire, chose qui dépassait mon entendement d'enfant, prompt à se révolter.*

Pour les veaux de boucherie, cette séparation avait lieu au plus tôt à 6 semaines et au plus tard à 3 mois. Mais on les gardait bien souvent jusqu'à deux ans et demi, si bien que le veau pouvait se retrouver au pacage avec sa mère, qu'il cherchait alors à téter et, bien sûr, elle était consentante. Alors, on mettait au veau, un *mourâ* (Une muselière) C'était une muselière

assez lâche, qui lui permettait de brouter, mais qui était garnie de quelques petites pointes sur le dessus, de sorte qu'en essayant de téter, il piquait sa mère vache. Celle-ci lui offrait aussitôt plus de ruades que de lait, spectacle assez plaisant pour le petit berger. Alors, le pauvre veau allait solliciter d'autres vaches allaitantes qui se trouvaient dans le même pâturage. Mais leur lait était réservé uniquement à leur propre petit (et, de toutes façons, la muselière à pointes faisait encore son effet) et pour le petit mendiant, il n'y avait encore que ruades, avec, en prime cette fois, de généreux coups de cornes.

**détrié** masculin **détriaille** féminin : sevré, sevrée.

*En ancien français **détrier** signifie : écarter, séparer. C'est donc séparer le petit de sa mère ou du régime lacté.*

**détrouyâ** : desserrer la corde qui lie une charretée de foin, en débloquent le treuil. Voir **trouyâ** (Ensermer la charretée de foin avec une corde à l'aide **dô moulinê** du treuil) Pour la **détrouyâ** on ôtait brusquement la **tavêlé** (Barre de fer qu'on avait insérée dans le **moulinê** pour l'actionner) **tavêlé** qui avait été laissée sur le treuil pour le bloquer. Ce dernier tournait alors à toute volée sous la tension de la corde qui liait la charretée. On pouvait ensuite ôter la corde et décharger le foin, la paille ou les gerbes.

**i va te détrouyâ ma mou(èin) su la goule** (Je vais te flanquer ma main sur la figure à toute volée!) **i va te détrouyâ une avire mouche** (Je vais te flanquer une petite gifle)

**détrouyaille** féminin : volée de coups, correction **i vali an foutre une détrouyaille** (Je vais lui "en" infliger une correction)

**deu** : deux.

**dô'troi** : traduisait l'expression : deux ou trois.

**deure** : infinitif du verbe devoir, tel qu'il était prononcé par **lé vieu** , peu à peu remplacé par **dëvâ** qui était du français patoisé. **deure dô sou ê pâ lé dounâ ö l'é pâ bè\*** (Devoir de l'argent et ne pas le donner ce n'est pas beau) qui devenait donc **dëvâ de l'arJan ê pâ le dounâ n'é pâ bè\*** La forme devenait donc désuète et peut être quelquefois aussi l'idée ? Voir **dëvâ**

**dëvâ** : forme moderne du verbe **deure** devoir.

**i dê tu dê le** ou **a dê** (Je dois, tu dois, il ou elle doit) **i देंवон vou देंvé le देंवान** (Nous devons, vous devez, ils doivent)

**i देंvé tu देंvé le देंvé** (Je devais, tu devais, il devait) **i देंवion vou देंvié le देंवान** (Nous devions, vous deviez, ils devaient)

**i देंvré tu देंvrâ le देंvra i देंvron vou देंvré le देंvran** (Je devrai, tu devras etc.)

*Un jour un ami de mon père vint chez nous, pour emprunter une somme d'argent assez importante. La chose s'étant faite et heureusement conclue, les deux hommes, assis devant un verre, devisaient de manière fort décontractée. Et au moment de partir, ce monsieur dit à mon père **i m'an va te dire une afouère pôl ché sou i te lé dê anë mê tu pë kintâ ki te lé देंvré toute ma vi** (Je vais te dire une chose Paul, cet argent : je te le dois aujourd'hui mais tu peux compter que je te le devrai toute ma vie) C'était bien sûr une confusion entre dette et reconnaissance : je te les dois aujourd'hui mais je m'en souviendrai toute ma vie. Peut-être était-ce volontaire et donc une forme d'humour, qui amusa longtemps mon père et me plongea dans la perplexité.*

**dëvantâ** tablier, réduit à la partie inférieure (voir **dëvantêre** ) utilisé par les hommes. Il pouvait être fait de vieux sacs en toile de jute. Il pouvait aussi être **an pè\*** (En

cuir) comme ceux qui étaient utilisés par les maçons ou les forgerons.

*Se disait en ancien français : devantet.*

*À droite, le grand-père de **louizète** en **dëvantâ de pè\****



**dëvantêre** ou **dëvantère** féminin : tablier utilisé par les femmes, avec une partie large en bas, qui protégeait leurs jupons, retenue par une ceinture et surmontée par une partie plus étroite en forme de plastron maintenue par une bretelle sur l'encolure, qui protégeait leur corsage.

**dëvantère cHôdrônêre** Tablier réduit à sa partie inférieure, tenue par la ceinture. Il était en toile épaisse, et réservé aux travaux grossiers et sales comme la manipulation des chaudrons toujours recouverts de suie . Voir **cHôdrin**

**devantrine** féminin : Vitrine. Voir **mintrâ**

**dëvënir** : 1 : °devenir.

**ké t'ö ke tu dëv(éin)** (Qu'est-ce que tu deviens) était une phrase destinée à s'enquérir de la situation d'une personne qu'on rencontrait après l'avoir perdue de vue, pendant quelque temps.

2° : venir **d'voure é t'ö ke tu dëv(éin)** (D'où est-ce que tu viens) qu'on pouvait aussi dire **d'voure v(éin) tu** (D'où viens-tu ?)

**dëvè\*r** masculin : tendance d'une charge lourde à s'incliner, à perdre son aplomb et à se renverser, surtout utilisée dans **t(éin) b(éin) le dëvè\*r** (Tiens bien ce qui penche, retiens le de manière à empêcher que ça se renverse)

**dëvétâ** : perturber ou décourager quelqu'un, le détourner de son but, de son entreprise.

**dëvété** masculin, **dëvétaille** féminin : perturbé, détourné de sa conduite habituelle, amené à renoncer à son but, à ses projets.

**une vacHe dëvétaille** (Une vache qui avait perdu la possibilité d'avoir des veaux et donc

de donner du lait)

**la cHaline a dévêté le tan** (L'orage a perturbé le temps) Vous pensiez sans doute que l'orage était la première manifestation du changement de temps, lors de l'arrivée d'une perturbation, mais n'en était pas la cause. Aujourd'hui, sans doute est-ce ainsi, autrefois c'était autrement !

Voir **dézérâ** qui a à peu près le même sens, mais qui ne concerne que l'homme et les animaux.

**dévirâ** : détourner, faire dévier le cheminement d'une personne ou d'un animal, détourner l'écoulement d'eau d'une source ou d'un ruisseau, etc. **va dévirâ lé bâte** (Va détourner les vaches du chemin où elles se sont engagées)

**la cHaline a déviré su la fourâ** (L'orage a modifié son parcours pour aller en direction de la forêt) Cela arrivait souvent **ô linâ** où l'on voyait les nuages s'amonceler, promettant tonnerre et trombes d'eau, et finalement, l'orage éclatait au dessus de la forêt de l'Hermitain distante d'à peine 1 kilomètre. La forêt avait, chez nous, la réputation d'attirer les orages.

**éve déviraille éve perdu** (Une eau déviée : eau perdue) : *quand on détourne une source de son cours naturel elle se tarit ! J'ai entendu cette maxime proférée par les propriétaires d'un champ voisin d'un des nôtres, au sujet d'une source qui prenait naissance chez nous en limite de propriété. L'eau coulait vers le milieu de notre champ dans une large cuvette qui se prolongeait bien au delà par un ruisseau. Mais ils prétendaient que la source prenait son origine chez eux et que c'était chez eux qu'il fallait la faire couler. Aussi présentaient-ils leur argumentation sous forme d'une maxime, pensant ainsi lui conférer une valeur issue de la sagesse des anciens. Cette source coulait depuis longtemps dans notre champ ainsi qu'en témoignait le petit ruisseau riche en cresson et la flore qui le bordait. Alors que leur terrain un peu surélevé était envahi par une maigre flore de prairie sèche.*

*Mon père tint bon, et le ruisseau coula chez nous, jusqu'à ce que la sécheresse actuelle vint le tarir, comme bien des petites sources de notre région.*

**a la devire** (Dans l'autre sens, à l'envers)

**dévirölä** : démonter ou défaire accidentellement un instrument, par exemple en disjoignant les différentes pièces d'un rouage, d'une articulation.

Luxer un membre, une articulation.

**déviröle** masculin, **dévirölaile** féminin : disjoint, déboîté, foulé, luxé **ö fô alâ a l'adoubou i m'sé déviröle la cH'vêille** (Il faut aller chez le rebouteux je me suis démis la cheville)

**se dévirölä** (Se faire une entorse) Voir aussi **délöktâ**

**déy(éin)ne** féminin : allure, tournure, le plus souvent utilisé avec un sens péjoratif pour faire des critiques **keu déy(éin)ne** (Quelle dégaine!) En français le mot : dégaine est familier et il désigne une contenance, une allure gauche, ridicule et étrange.

**dézakouâ** : prendre des dispositions pour faire passer l'envie de couvrir à une poule, en détruisant son nid par exemple ou en l'enfermant dans une **mu** (Sorte de cage grillagée)

**dézakouaille** qui a cessé de couvrir, qui a abandonné son nid **la kourâse s'é dézakouaille** (La poule couveuse a abandonné son nid, elle a cessé de couvrir)

**dézavansâ** : récolter quelque chose avant sa maturité, faire quelque chose avant le moment favorable **ö y a pu r(éin) dan le salou ö fëdra dézavansâ le görê** (Il n'y a

plus rien dans le saloir, il faudra tuer le cochon avant qu' il ne soit tout à fait gras)

**dézavansé** masculin, **dézavansaille** féminin : récolté avant maturité, parfois pour que ce soit encore bien tendre **kan t'édraJounërâ té kârôte tu m'ô dounërâ ö y'a r(éin) de miou ke ché p'tite kârôte dézavansaille avêk dô pâ** (Quand tu éclairciras ton semis de carotte tu me donneras celles que tu auras arrachées : il n' y a rien de meilleur que ces petites carottes récoltées avant maturité avec des petits pois)

*À propos d'un centenaire dont quelqu'un augurait de la mort prochaine, un des joyeux lurons de l'auditoire crut devoir conclure **ô ma fouê ö le dézavansera yére** (Oh ma foi, ça ne lui arrivera guère avant l'heure)*

**dézégagayâ** : ce mot décrit le phénomène de la disparition **de l'égail** (La rosée) On ne trouvait ce mot que dans **ö dézégaille** (La rosée est en train de disparaître)

**dézérâ** faire perdre les notions qui motivent le comportement, déstabiliser psychologiquement, perturber une personne ou un animal.

**dézéré** masculin, **dézéraille** féminin : désorienté, déstabilisé, ou perdu.

*Notre patois a conservé ici un curieux reste de l'ancien : errer (voyager, se conduire) qui venait du latin : ire (aller) Il ne faut pas le confondre avec l'actuel : errer (faire fausse route) du latin errare (se tromper) En français ce dernier errer, a éliminé l'autre.*

**dia** : un des cris utilisés pour conduire les chevaux **dia** aller à gauche. Pour mémoire **u'ö** (Aller à droite) **ö** ou **ou'ö** (Arrêter) **ü** (Avancer) **ouse** ou **arière ouse** (Reculer)

**diâble** ou **diâbe** ou **diâbye** masculin : diable. 1° Concernant le diable satanique je n'ai connu dans mon enfance que ces propos qui qualifiaient ma conduite **arête de fouère le diâble** (Cesse de faire le diable) **kë le diâble** (Était utilisé pour dire : beaucoup)

**ö n'an a kë le diâble** (Il y en a une grande quantité, si grande sans doute, que le diable lui même ne saurait compter) Voir **grou** pour **ö n'an a grou** (Il y en a beaucoup)

**ö l'é i ne sê voure diâble** (C'est je ne sais où diable) traduisait une profonde ignorance de cette localisation.

**kë le diâble ô z'anporte** (Comme en français : que le diable l'emporte) l'exclamation d'un moment de découragement.

**le diâble serê pâ pi** (Le diable ne serait pas pire) ce qui qualifiait parfois aussi ma conduite, mais passons, en général cela signifiait que la situation était très mauvaise.

**ö l'amën'ra le diâble dan la mouézin** (Cela amènera le diable dans la maison) Au cours des repas il ne fallait pas mettre le pain à l'envers sur la table : la partie bombée bien cuite et croustillante vers le bas et la partie plate et grise vers le haut. Cette position était censée provoquer la venue du diable. C'était, sans doute, une référence à l'ancienne coutume qui voulait que, quand un de ses membres devait subir la peine capitale, sa famille devait fournir le repas du bourreau, auquel on indiquait sa place à table par ce morceau de pain posé à l'envers.

**bon yu de cHemin diâble de mouézin** (Bon Dieu de chemins, diable de maison) était employé pour définir les personnes qui étaient charmantes avec les gens de l'extérieur et désagréables dans le cercle familial.

*Pourtant si le **diâble** n'était pas **ô linâ** il en était passé pas loin : dans la vallée du ruisseau de l'Hermitain, là, précisément, où la route qui va à Saint-Maixent franchit le ruisseau, à l'endroit dit : de la **pâre ô diâble** (La pierre au diable). La vallée est profonde, entre des coteaux abrupts, couverts d'une maigre forêt de buissons et de taillis chétifs qui*

laissent entrevoir une roche de schistes primaires gris sombre. Au fond de la vallée, près du pont, un grand pan de roche dénudée était visible. Sa surface était curieusement érodée, de manière inégale, avec des creux et des reliefs qui figuraient exactement, mais à une bien plus grande échelle, les ornements des cornes de nos chèvres et de leurs boucs. Érodées ou imprimées? Voire : la mémoire populaire en disserte autrement!

En ces temps lointains, où la roche était lisse et unie, une jolie bergère gardait là son troupeau (on se demande d'ailleurs ce qu'elle pouvait bien faire paître dans cet endroit ingrat où les ronces le disputent aux épines et où pas un honnête brin d'herbe ne put jamais pousser) Enfin, elle y était, quand le diable passant par là, fut si ému par sa beauté, qu'il lui proposa rien moins que de l'épouser.

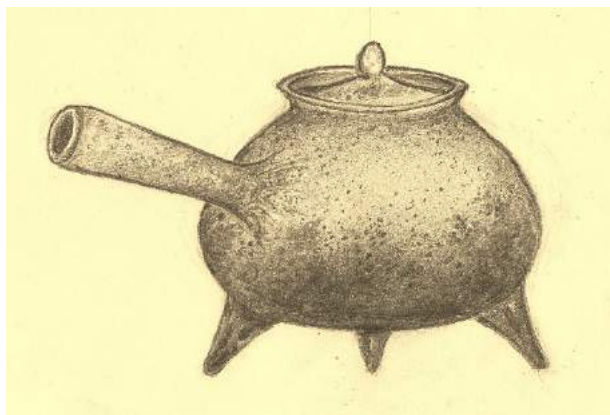
Peu attirée par les cornes, les sabots fourchus et, sans doute, l'odeur de ce soupirant, la tendre enfant assura qu'elle consentirait à céder à ses avances si, pour prouver sa valeur, il se montrait capable de soulever cette roche sur ses cornes. Emporté par sa passion le diable posa ses cornes sur la roche, poussa, força mais point ne souleva. Longtemps il s'acharna tant et si bien que les cornes s'enfoncèrent dans la roche et qu'il faillit bien y rester prisonnier. Quand il se dégagea enfin, la belle était loin et le diable partit dépité comme il en avait l'habitude avec ce genre de petites rouées. La roche en resta marquée pour les siècles des siècles, j'en témoigne ici, je l'ai vue et bien d'autres aussi.

Quand il fallut élargir la route **la pâre ô diable** ne résista guère au bulldozer, si bien qu'elle a disparu.

2°: **diâble** masculin : diable, petit chariot très robuste et plat avec deux poignées à un bout et deux petites roues métalliques à l'autre, une de chaque côté, et, entre elles, une lame métallique en forme de tuile qu'on pouvait glisser sous de gros sacs ou des caisses pour les charger facilement ensuite, en basculant simplement le chariot. Ainsi un seul homme pouvait déplacer de lourdes charges. Ce petit chariot est aussi nommé : diable en français.

3° : **diâble** masculin : sorte de casserole ventrue, avec une ouverture beaucoup plus étroite que le fond, un couvercle, un manche creux et trois petits pieds en dessous, le tout en une terre cuite grossière et épaisse. Dans ce **diâble** nous faisons cuire, presque sans eau, des pommes de terre, ou des châtaignes après en avoir fendu la peau. Cela chauffait sur les braises, devant le feu de la cheminée, si bien que le **diâble** était toujours noir de suie, comme son homonyme des feux de l'enfer. Les pommes de terre et les châtaignes y prenaient un goût délicieux, que rien dans les cuisines modernes ne saurait égaler et leur pulpe était moelleuse sous la peau un peu carbonisée par endroits.

Chez **louizète** on prononçait **diâbye** ou **diâbe**



**dimê** : à demi, à moitié, dans **a dimê le tan** (Pendant la moitié du temps, ou une fois sur deux, ou même : assez souvent) **cHête anaille ö mouille a dimê le tan** (Cette année il pleut souvent) **mé pâ son a dimê Jerné** (Mes petits pois sont à demi germés)

soit un sur deux environ donc finalement : plutôt mal germés.

**dimê** pourrait venir du latin tardif *dimedius* ou, si vous préférez le latin classique, de *dis* (séparation) associé à *medius* (milieu)

**dimou(éin)cHe** masculin : dimanche.

Comme nous n'allions pas à la messe, le dimanche était rarement complètement chômé. Les domestiques travaillaient jusqu'à l'heure du déjeuner, qu'ils prenaient avec la famille et ils étaient libres ensuite. Le matin ils balayaient les cours de la ferme, la grange et certaines dépendances. Les patrons bricolaient toute la journée, réparaient portes, mangeoires, clôtures, charrettes, harnais, fabriquaient des barrières pour les champs. Et, trois ou quatre fois l'an ils invitaient parents et amis, ou répondaient à leurs invitations. Après un bon déjeuner, où les cuisinières rivalisaient de virtuosité, on faisait une visite détaillée et commentée de la ferme, du cheptel et des récoltes. Et le soir, comme chaque jour, on soignait les animaux et on trayait les vaches.

**din** : donc. *dî z'ou din* (Dis le donc !) *ö l'é din bé ruzé* (C'est donc bien rusé) voir le fin mot de l'histoire à *malise* Et quand l'occasion se présentait *asi'te din* (Assieds-toi donc) sous entendu : on passera un moment ensemble ! *téze'te din* (Tais-toi donc) Qui se transformait facilement en *te téz'râ tu* (Te tairas-tu et même pire : voir à *goule* )

**dire** : dire *i di tu di le* ou *a di* (Je dis, tu dis, il ou elle dit) *i dzon vou dzé le d'zan* (Nous disons, vous dites, ils disent) On remarquera ici que le *patoï* n'a pas adopté le "dites" du français, mais a conservé le "disez"

*i dzê tu dzê le dzê* (Je disais, tu disais, il disait) *i dëzion vou dëzié le dëzian* (Nous disions, vous disiez, ils disaient)

*i diré tu dirâ le dira* (Je dirai, tu diras, il dira) *i diron vou diré le diran* (Nous dirons, vous direz, ils diront)

*i dësi tu dësi le* ou *a dësi* (Je dis, tu dis, il ou elle dit, au passé simple !) *i dësirion vou dësirié le* ou *a desirian* (Nous dîmes, vous dites, ils ou elles dirent, ce temps était fort employé)

*i avon poué su se ke le se dësirian* (Nous n'avons pas su ce qu'ils se sont dit)

*ö l'arê fiu ke i ô desise ke t'ô dësisé ke l'ô desise* (Que je le dise, que tu le dises, qu'il le dise) *k'yô dësision ke vou z'ô dësisé ke l'ô dësisian* (Que nous le disions, que vous le disiez, qu'ils le disent)

*bé ké t'ö dire* (Eh bien qu'est ce à dire) qu'est ce que ça signifie, pourquoi fais tu cela ?

*être d'a dire* (Manquer, faire défaut) *ö vou s'ra pâ d'a dire tërJou* (Ça ne vous manquera pas toujours) ça ne vous privera pas. C'était là une formule de politesse, qu'on ne manquait pas de prononcer, quand on empruntait quelque chose ou quand quelqu'un vous donnait quelque chose.

*ö li s'ra a rëdire* (Ça lui manquera) voir dans le même sens *fouére soufréde* à *soufréde* et aussi *ö l'i fra défô* à *défô*

*ö l'é té chô di* (C'est toi qui le dis) sous entendu : je ne partage pas cette opinion !

*i é vu dire ke* (J'ai vu dire que, on m'a raconté que) *ö l'é dô vu dire* (Ce sont des racontars et cela n'a rien de certain) Voir dans le même sens *a chi s'parâ* à *parâ* )

*ö l'é r(éin) d'ô dire* (C'est rien de le dire) c'est tellement terrible et extraordinaire que nos humbles propos ne sauraient en rendre compte.

*dëzé* (Dites) Là encore le *patoï* n'a pas adopté le "dites" du français

*dëzé s'ke vou v'dré* (Dites ce que vous voudrez), en vérité, cette expression était surtout utilisée par les personnes dont le grand âge justifiait les compétences et l'autorité. Dans une

discussion, c'était leur dernier argument et il était sans réplique et sans appel. On pouvait accumuler les preuves, les évidences, rien n'y faisait, le seul espoir qu'on pouvait avoir c'était d'entendre la formule ainsi complétée *dëzë s'ke vou v'dré i'ô sê bé mâ* (Dites ce que vous voudrez, je le sais bien moi). Et, quand cette parole était destinée à un enfant, elle restait la même et elle n'était pas modifiée par un tutoiement.

*dire* masculin : ce qui est dit, le propos. *ö l'é ton dire* (C'est ce que tu dis, c'est ton propos) et cela sous entendait : je suis plutôt d'accord, les choses sont conformes à ce que tu viens de dire. C'est donc le contraire de *ö l'é té chô di* (C'est toi qui le dis) mais je réserve mon opinion)

*ö l'é té son dire* pouvait signifier : c'était sa façon de parler.

*ditun* masculin : dicton, proverbe.

*dô* : avec des mots au masculin : 1° : du, des, de *dô pou(éin) dô gratin dô luma* (Du pain, des rillettes, des escargots,) *dô fë* (Du feu) Dans *dô z'u dô z'ouaille* (Des œufs des brebis) On conservait la liaison *z* qui aurait été faite avec : des, en français, sans doute encore par euphonie ! ) *ö y'a dô sâ k'ö fréchi de boune ère* (Il y a des soirs, certains soirs où la fraîcheur tombe tôt)

Avec des mots au féminin on employait *de* ainsi on disait *de l'éve* (De l'eau) *de la sâ* (Du sel, car le sel en *patois* est au féminin)

*cHâ dô cherfour* (Ceux du Carrefour) *cHâ de la cHâyaille* (Ceux de la Chesnaye) Qui désigne les gens de ces villages, voir *cHâ*

*ö y'a dô z'anaille* (Selon les cas : il y a des années, il y a bien longtemps ou : il y a certaines années) *ö y'a dô z'anaille k'ö mouille b(éin)* (Il y a certaines années où il pleut beaucoup) *ö y'a dô z'anaille k'ö l'a pâ mouillé* (Il y a des années qu'il n'a pas plu)

2° : le *t'â ke dô z'asayâ* (Tu n'as qu'à l'essayer) *ö y'a ke dô fouère de m(éin)me* (Il n'y a qu'à le faire ainsi)

*dölä* : lisser, caresser, tapoter, pour modeler une substance malléable comme, par exemple la finition d'un enduit de mortier, ou pour modeler les fromages de lait de chèvre, au cours de leur maturation.

*Arrêtons-nous un peu sur ces derniers. Les premiers jours, encore blancs et mous an vou ô döle avêk le grâ de la mou(éin)* (On vous le lisse avec le gras de la main : la paume) pour modeler sa forme. Et, les jours suivants, on continue, avec une lame de couteau pour en affermir l'extérieur et répartir les spores de moisissures, qui flottent toujours dans les locaux consacrés à l'élaboration des fromages, depuis des générations. Régulièrement, par la suite, de la pointe du couteau, on soulève un minuscule lambeau de peau pour voir, apprécier la texture de la pâte et la goûter, puis *on döle köre un p'ti* (Puis on lisse encore un peu) pour effacer la blessure qu'on vient de faire. Chaque ferme avait ainsi sa technique et sa flore microbienne, et donc son cru, et ce pouvait être merveilleux ou redoutable.

*dorifor* masculin et toujours pluriel, abondant, multiple, envahissant. Le Doryphore, *Leptinotarsa decemlineata*, ainsi nommé à cause des dix bandes longitudinales noires qu'il porte sur ses élytres jaunes, nous est arrivé d'Amérique (où il était le *Colorado Potato-Beetle*) vers les années 1900, par les Pyrénées, puis le Bordelais.

Il avait bien essayé de coloniser l'Allemagne à la fin du dix-neuvième siècle, mais les trois tentatives qu'il fit, furent sévèrement réprimées et se soldèrent par un échec. Mais en France, il connut une vraie victoire, et, s'il a eu vite fait de se forger une sinistre réputation, il n'a pas



eu le temps d'avoir un nom *patoï*

Ce coléoptère n'était pas vraiment vorace, mais il pondait, sur les faces inférieures des feuilles de pommes de terre, une profusion de petits œufs jaunes, d'où sortaient de ravissants bébés rose vif, avec une jolie file de ponctuations noires alignées de chaque côté, de la tête au derrière. Tous avaient très bon appétit et dévoraient, nuit et jour, les feuilles pourtant toxiques des pommes de terre. Aussi grossissaient-ils prodigieusement vite, et leur voracité avait vite raison de toutes les feuilles du champ tout entier. En quelques jours, la récolte était anéantie compromettant l'alimentation des paysans et de leurs porcs.

On luttait contre eux, par des épandages de bouillies arséniées, qui étaient toxiques pour tout le monde. Et, les enfants des écoles, étaient aussi mobilisés pour récolter et piétiner les feuilles infestées. Les pesticides modernes ont eu raison de lui.

**dörmi** : dormir, se conjugue comme en français sauf à la forme interrogative qui fait **dörmâ** (Dors-tu ou dormez-vous ?) qui se trouve aussi avec d'autres verbes **savâ** (Savez-vous) **v'lâ bouère un köt'** (Voulez-vous boire un coup ?) On récitait à toute occasion cette comptine :

**dörmâ boun'öme barbâ** (Dormez-vous bonhomme Barbant ? Barbu)

**si i dörmâ pâ ke m'vedëriâ** (Si je ne dormais pas que me voudriez-vous)

**vout cHvâ pë r alâ a niör** (Votre cheval pour aller à Niort)

**i dör m'nami i dör** (Je dors mon ami, je dors)

**dörmâyâ** ou **dörmasâ** somnoler, sommeiller.

*L'ancien français offrait plusieurs dérivés de dormir, qui sont aujourd'hui désuets, comme : dormailier, dormasser, dormichonner; certains sont encore bien vivants dans notre patoï Ce sont les suivants :*

**dörmâyâ** somnoler, être dans un état intermédiaire entre veille et sommeil relativement agréable.

**dörmasâ** sommeiller d'un sommeil léger, irrégulier, entrecoupé de courts réveils et qui, finalement ne fait pas de bien.

**dörmiri** féminin : tout ce qui se rapporte au sommeil : besoin de dormir, habitude de dormir longtemps et de traîner au lit, façon d'organiser son sommeil. **ö l'é la dörmiri chi le kërve** (C'est l'envie de dormir qui le fatigue) **ö l'é la dörmiri chi la gâte** (C'est le temps qu'elle traîne au lit qui gâte ses qualités et ses actions)

**dörne** féminin : 1° : giron. Exactement : réceptacle formé au creux des longues jupes ou des tabliers, des femmes assises, en écartant les cuisses. Dans ce creux elles pouvaient déposer un bébé, de menus accessoires, des travaux de couture, des pois ou des haricots à écosser etc.

C'était aussi une sorte de poche formée par le tablier, noué à leur taille, dont les femmes réunissaient les deux coins du bas, dans une de leurs mains. Cela leur tenait souvent lieu de panier pour récolter ou ramasser toutes sortes de choses.

*Le mot dorne existait en ancien français.*

**dörnaille** quantité que pouvait contenir une **dörne** Cette quantité devait être relativement constante chez toutes les femmes, car elle servait quasiment d'unité de mesure **va me köpâ une dörnaille d'örtiJe pë r fouère le mézi ô kanê** (Va me couper un plein tablier d'orties pour les hacher pour faire la pâtée des canetons) ceci même à l'adresse de gens qui, comme moi, n'avaient pas de tablier.

2° : dans **la dorne dô four** (La tablette de pierre devant la gueule du four où l'on posait les choses à enfourner) Elle était au dessus du **sandrâ** Voir ce mot.

**d'âte fê** ou **d'ôte fê** en général : autrefois. Mais aussi : parfois, d'autres fois **anë ö va r(éin) d'âte fê ö va meu** (Aujourd'hui ça ne va pas du tout d'autres fois ça va mieux) Se disait aussi **a dô fê** (À des foi, parfois)

**doubien** masculin : veau âgé de deux ans, **doubioune** féminin : génisse âgée de deux ans.

**doubyâ** 1° : masculin : sorte de bissac formé par un sac très long, fermé aux deux bouts, avec une fente longitudinale en son milieu. On le portait à cheval sur une épaule, sur laquelle on posait la partie où était l'ouverture. Il pouvait ainsi contenir une charge à chaque extrémité. Le **doubyâ** était utilisé pour porter aux travailleurs, dans les champs, le casse-croûte ou même le déjeuner (rillettes, fromage de chèvre, pain, pommes, noix etc. et, bien sûr la boisson constituée surtout d'eau et de **râpé** )



2° : **doubyâ** : doubler, surtout en couture, où, doubler était le plus souvent : mettre une pièce de tissu sur une déchirure ou une partie de vêtement élimée.

**doubye** : 1°: double.

**al'é b(éin) doubye** (Elle est bien double, se disait pour personne fort grosse)



2° : **doubye** masculin : récipient utilisé pour mesurer le grain, contenant 2 décalitres. C'était un cylindre de bois, traversé près de son ouverture, par une barre de fer posée selon son diamètre, qui servait pour le manipuler et le transporter. Cette barre était consolidée par une autre, soudée en son milieu, et fixée au fond du récipient.

**dounâ** : donner.

**dounâ la mou(éin)** (Donner la main) c'était tenir un enfant par la main. Mais c'était aussi : donner un coup de main pour aider quelqu'un.

**dounâ a veure** (Donner à voir) c'était s'exposer, s'exhiber.

**dounâ a këneutre** (Donner à connaître) faire une confidence ou donner une information.

**dounan** masculin : généreux, qui donne volontiers. Souvent dans une des phrases **l'é b(éin) dounan** ou **lé yére dounan** (Il est bien donnant ou il n'est guère donnant : il est très généreux ou il est avare)

**être a la dounaille** être à la donnée signifiait : être présent au bon moment et au bon endroit pour recevoir quelque chose ou profiter de quelque opportunité.

**doure** : tôt **ö l'é trö doure** (C'est trop tôt), se disait aussi **ö l'é trö tou** parmi **lé Jêne**

**demou(éin) i nou lëvron pu doure** (Demain nous nous lèverons plus tôt)

**doure** trouve son origine vers 1150 dans en si poi d'ure (en si peu de temps) dont notre patois n'a gardé que la fin. Tout cela vient du latin hora (heure) que l'on pourra retrouver à **koure** et à **avoure** (Quand et maintenant) Voir aussi **sitou**

**dragon** c'était, comme **Jöli** ou **vërmail** un nom qu'on donnait surtout aux bœufs rouges, probablement parce qu'il existait une race de bœufs rouges : Salers-Dragon.

**draille** féminin : 1° : craquelures de la peau, qui se formaient bien souvent sur les mains desséchées et durcies par le contact quotidien avec les manches d'outils et aussi par l'action de la terre humide et froide au cours des interminables récoltes de pommes de terre, de topinambours, de betteraves etc. Gerçures. Voir aussi **kërve** (Crevasses de la peau)

2° : **draille** désignait aussi la grive draine, *Turdus viscivorus*, (ainsi nommée parce qu'elle consomme les baies du gui, *Viscum*, dont elle ne digère pas les graines, qu'elle rejette avec ses excréments, enrobées des restes de viscine (sorte de glu contenue dans les baies). Le tout forme des paquets très adhésifs, qui restent collés sur les branches des arbres, où les graines finissent par germer, en envoyant leurs suçoirs dans les tissus des branches, si le bois de l'arbre n'est pas trop riche en tannins, comme, par exemple, le peuplier et de rares mutants de chênes (le bonheur des Druides !) La grive dissémine le parasite et, l'on disait qu'elle préparait ainsi sa propre fin, car la viscine du gui, entre autre, servait à faire la glu, utilisée pour piéger les petits oiseaux, l'hiver, en disposant sur des branches, des paquets de cette sorte de colle, saupoudrés de graines. Les oiseaux, dont la grive, venaient s'y engluer.

**draJounâ** : drageonner, produire des drageons, de nouveaux individus à partir de bourgeons formés sur des tiges souterraines comme le font les cerisiers, les ormeaux, les framboisiers etc. Voir **Jitâ** et **édraJounâ**

**drapëille** féminin : guenille, vieux vêtements, linges usés, tissus variés mis au rebut, mais non point jetés car, dans ce monde de petits paysans, tout était recyclé sur place ou mis de côté, car tout, finalement, finissait par être réutilisé, même par les générations suivantes. La

**drapëille** était fourrée dans un grand sac (chez nous c'était le tissu d'une vieille paillasse qui avait été vidée de sa garniture) et on puisait là dedans pour faire **dô torchin** (Des torchons) **dô chifin** (Des chiffons) **dô pèse** (Des pièces pour les trous importants ou pour restaurer les parties élimées des coudes et des genoux) Certains linges, plus précieux, étaient conservés dans les vieux coffres vermoulus, maintenant hors d'usage, et relégués dans un coin de grenier. C'étaient des reliques de vêtements d'ancêtres, qu'on ne connaissait que par les récits des **vieu** Cela servait, bien souvent, aux enfants pour se déguiser ou aux mamans à faire des habits miniature **për la katin de la drölâse** (Pour la poupée de la fille)

En ancien français on employait drapel (chiffon) et drapele (guenille) et drapaille (vêtement)

**drapè\*** masculin pluriel : langes pour les nourrissons, constitués bien souvent, de rectangles de tissus découpés dans de vieux draps, en principe encore confortables, (si toutefois il peut être confortable d'être emballé comme un colis et ficelé comme une andouille) Il est vrai que les bébés avaient à redouter le froid, dans les grandes pièces mal chauffées et balayées de courants d'air. Et, en plus, s'ils n'étaient pas assez ficelés, ils risquaient, disait-on, d'avoir les jambes **torse** Voir ce mot.

On utilisait aussi dans le même sens le mot **lanJâ**

Éventuellement **lé drapè\*** désignaient des chiffons, très usés, pour essuyer les choses très sales.

**drésâ** dresser. 1° : Soit dresser un animal **i va te drésâ** (Je vais te dresser) C'était une chose qu'on pouvait entendre, si on était indiscipliné ou insolent, et que la situation s'envenimait sérieusement.

2° : Aussi : mettre un objet debout, en position verticale **drésâ lé Jerbe** (Dresser les gerbes) Même avec les moissonneuses-lieuses, il fallait longtemps pour couper toute la récolte, et de plus, on moissonnait avant que les épis ne soient trop secs pour éviter qu'ils ne s'égrainent. Les gerbes restaient donc quelque temps dans les champs, et, si elles avaient été allongées sur le sol, le grain n'aurait pas manqué de germer ou de moisir à l'intérieur des épis, surtout par temps humide. Par conséquent il fallait dresser les gerbes. Voir **sîtè\*** et **mayöte**

**drê** masculin : 1° : droit, féminin **drête** : droite. **ö l'é pâ drê ö l'é yirlye** (Ce n'est pas droit c'est tordu)

Servait, aussi, à indiquer que l'endroit qu'on désignait était précis **drê t'ô mitan** (Droit au milieu, en faisant sonner un **t'**) **drê dëvan** (Droit devant, tout droit) **ö va drê a sé mouësan** (Ça va directement à Saint-Maixent bien que la route puisse présenter bien des virages)

**ö n'é pâ drê** (Ce n'est pas droit : était utilisé en parlant d'un propos, d'une action, d'une affaire, pour dire que la chose était louche)

**fouère le châne drê** (Faire le chêne droit) se tenir en équilibre les jambes en l'air, mains et tête sur le sol, ce qui se dit en français : faire le poirier.

2° : **drête** droite, dans **a drête** qui indiquait la direction : à droite.

**tâche de tēni ta drête** (Tache de tenir ta droite) nous recommandait-on quand nous partions à bicyclette. Voir : **gâche** gauche.

**drëlinâ** : sonner, à peu près synonyme de **bërlinâ** peut-être que, dans **drëlinâ** on évoquait un son plus grêle.

**drëlinête** féminin : sonnette ou timbre de vélo **ê l'é chi su chô mitan d'cHemin krê tu kë l's'outra drëline din** (Eh ! il est là sur ce milieu de chemin, crois-tu qu'il s'enlèvera,

sonne donc avec ton timbre)

**drigail** masculin : objets hétéroclites en désordre (outils, ustensiles de ménage, jouets etc.) Ce terme, manifestement péjoratif, était souvent employé sur le mode agressif, par quelqu'un qui revendiquait la place occupée par les dits objets **oute ton drigail** (Enlève tes affaires, ton bazar) Voir **fourniman** de sens voisin.

**adrigaillâ** : je serais bien en peine de définir ce mot, qui signifiait ranger des choses en désordre, pour les uns, et foutre le bazar, pour les autres !

**drogâ** : traiter par des pesticides (la vigne par la bouillie bordelaise, les doryphores par l'arsenic etc.)

**dröge** féminin et généralement employé au pluriel : médicaments. Ce mot est le lointain souvenir des simples, qu'on récoltait encore beaucoup dans notre village, et du droguier des herboristes et des pharmaciens de mon enfance.

*Il faut dire que les médicaments étaient peu nombreux et que beaucoup d'entre eux ont été discrédités, au cours des progrès de la médecine : fortifiants en solutions alcooliques, sulfamides pour poudrer les plaies, gouttes nasales dopées à l'éphédrine, sirop iodo-tannique phosphaté plus ou moins alcoolisé, etc. Certains ont quand même survécu comme l'Huile de foie de morue et la Jouvence de l'Abbé Souris, pour la santé des dames.*

**a tu bé sinJé a té dröge** (As tu bien pensé à tes médicaments) phrase qui prenait, au début des repas, la place du « Notre Père qui êtes aux cieux. » des **ansi(éin)** )

**le m'arian bé fouê kërvâ avêk lô dröge** (Ils m'auraient bien fait mourir avec leurs médicaments)

*Cette dernière exclamation exprime assez bien la confiance limitée que les patients avaient à l'égard de la médecine, sentiment partagé par notre voisin le bon vieux Docteur en retraite qui disait : « 90 pour cent de mes patients auraient guéri sans moi et, je ne peux rien pour les 10 pour cent qui restent. »*

*Néanmoins on venait le consulter de toute la commune, car il savait reconforter, apaiser, et même, parfois, guérir avec peu de moyens. Trop vieux pour conduire sa voiture, qui était elle-même trop vieille pour rouler, il fallait venir le chercher chez lui en carriole et le ramener ensuite.*



*L'antique voiture du bon Docteur était aussi populaire que son propriétaire*

Personne ne le payait, et il disait : « Les pauvres, je ne peux pas leur demander de me payer, et les riches, je n'ose pas. » Mais on le comblait de poules et de lapins, qu'il donnait à ses voisins, et de rôtis de porc, que ma mère lui faisait cuire, car il en était incapable. Souvent, pour manger tout cela, il déjeunait chez nous, pour mon plus grand bonheur.

**drøge** viendrait du néerlandais : droog (séché) comme les plantes du "droguier".

**drôle** masculin : petit garçon, ce terme d'usage courant n'était pas du tout péjoratif  
**drölåse** féminin : petite fille.

**drölåse de r(éin)** (Fille pas sérieuse, légère, comme **gå de r(éin)** voir **r(éin)**) Je n'ai jamais entendu dire **drôle de r(éin)** Les **drôle** n'étaient sans doute pas tellement plus sérieux que les **drölåse** mais on n'était peut être pas aussi exigeant, sur le chapitre de la vertu, pour les garçons que pour les filles. À cette époque, les pauvres demoiselles risquaient en effet d'attraper un enfant, que le géniteur n'était pas toujours disposé à reconnaître et à élever.

Pour un garçon prétentieux et insupportable voir **JôcHiå**

**drølière** fille plus âgée qu'une **drölåse** et en âge d'être courtisée. **kouri lé drølière** (Courir les filles, chercher bonne fortune, jouer les Don Juan)

**drølasin** (Petit **drôle** ou même **sale drôle**) Il faut remarquer que cette forme qui ressemble à un diminutif marque surtout l'exaspération à l'égard d'un sale gamin

**chêlé drølerie** (Cette jeunesse) Cette expression sous entendait : jeunesse difficile à supporter, quand l'anathème était jeté sur toute cette classe d'âge.

**drôle** peut venir du néerlandais : drol : lutin, petit bonhomme.

**drøse** féminin pluriel : mélange de poussière, de menus débris végétaux et de morceaux d'épis, éliminés quand on crible les grains, ou éjectés du **moulin a vantå** (Tarare) ou de l'arrière des batteuses. Ce mélange, riche en poussière, en débris, en barbes des épis, en balles de céréales, était particulièrement agressif et imposait le port d'un foulard (souvent un vieux mouchoir noué autour du cou) Un masque aurait sûrement été mieux, mais rien de pareil n'était alors imaginé, et ceux qui travaillaient dans le nuage de **drøse** se contentaient de cracher beaucoup de choses fort noires et de boire en conséquence.

**drouine** féminin : malchance, était surtout employé dans **pörtå la drouine** (Qu'on peut traduire par : porter la poisse) **on li fouê pörtå la drouine** (On lui impute la malchance qui nous frappe, on en fait un bouc émissaire)

**drouyå** : ruisseler en grande abondance.

**drøyê** masculin : droguet, tissu de laine bleue, sur tli-traille de chanvre, grise, l'ensemble donnait un bleu sale ou un gris-bleu, un tissu assez lourd, raide, mais très solide. Cela avait servi aux **ansi(éin)** à faire certains vêtements comme les **køtyin** (Jupons) et des couvertures de lits aussi inusables que pesantes. Dans mon enfance on en retrouvait encore, et il paraît que, convenablement pliés et étalés sur une table, cela faisait d'incomparables planches à repasser car, bien qu'ayant beaucoup évolué, le linge restait encore souvent assez raide et devait être repassé après chaque lavage.

**drulå** : couler, ruisseler, à la façon d'un liquide visqueux ou huileux (huile, peinture etc.)  
Voir **drouyå**

**dupe** 1° : féminin : houppe, plumet, mèche de cheveux dressés.

**dupé** masculin, **dupaille** féminin : (Qui porte une houppe, ou une huppe) **poule dupaille** (Sans doute une vieille race de poules gris foncé, presque noires, qui avaient été connues sous le nom de : poule de Houdan. Elles avaient laissé quelques traces dans le patrimoine génétique de nos basses-cours et leur **dupe** réapparaissait de temps, de temps à autre chez leur descendance)

**dupê** masculin : petite houppe, mèche rebelle, petite touffe de cheveux dressée et petite huppe. Voir **kouê**

Les mots **dupe** et **dupê** viennent sans doute de l'ancien français duppe qui signifiait : huppe.

**dupe** 2° : féminin : oiseau souvent nommé **pupu** voir ce mot.

**durâ** masculin, souvent employé au pluriel : plante qui pousse en abondance au bord des champs cultivés ou sur les côtés des chemins et autour des fermes. On en ramassait pour les lapins qui s'en régalaient. Elle forme des rosettes de feuilles, comme le Pissenlit, mais elles sont beaucoup plus rugueuses, à cause de leurs nombreux poils raides, et plus coriaces aussi. Elle fleurit comme le Pissenlit en capitules jaunes mais ils sont entourés de bractées en cœur renversé, couvertes de poils épineux et de poils en crochets. Je crois que c'est la Fausse Vipérine que je nommais : *Helminthia Echioides* Composées, et qu'il convient de nommer aujourd'hui *Picris Echioides* (*Picris* parce que jaune et *Echioides* parce que ressemblant à *Echium*, la Vipérine, Borraginacées) Selon BONNIER ses feuilles peuvent être consommées comme légume.

**louizête** a des doutes, ça pourrait être aussi la Fausse Épervière : *Picris Hieracoides* qui est moins charnue. Peut être est-ce l'une ou l'autre selon les locuteurs.

**durabye** : 1° : sans doute durable, plus précisément : qui paraît durer longtemps, presque toujours dans des expressions.

**le tan n'é pâ durabye** (Le temps n'est pas durable) Donc le temps passe vite, le temps ne "dure pas", on n'a pas le temps de s'ennuyer, par exemple lorsque on est avec quelqu'un qui vous amuse, qui vous distrait. **avêk té le tan n'é pâ durabye** (Avec toi on ne s'ennuie pas)

Ça peut être aussi, qu'on va avoir beaucoup à faire, dans des conditions pas forcément agréables **ê bé le tan ne s'ra pâ durabye** (Eh bien on ne va pas s'ennuyer et même on ne va pas rigoler, ça ne sera pas triste)

**le tan é durabye** (Le temps est durable) signifie : on s'ennuie ou on supporte quelque chose de pénible.

2° : **ö l'é pâ durabye** (Ce n'est pas supportable) quelque chose qu'on ne peut pas endurer.

**duran** : pendant, durant, comme en français, mais dans le **patoï** il remplace : pendant, qui n'était pas employé.

**ö l'a Jëlé duran la në** (Il a gelé pendant la nuit, à un moment dans la nuit)

**ö l'a Jëlé la në duran** (Il a gelé pendant toute la nuit)

**durayou** masculin, **durayouze** féminin : dur, coriace, concerne en général des aliments nécessitant une mastication longue et laborieuse.

# e

**é** : est, du verbe : être *pr(éin) z'ou voure k'ö l'é* (Prends le où c'est) *pr(éin) z'ou këm'ö l'é* (Prends-le comme c'est : ne te révolte pas, prends le avec philosophie) Voir sa conjugaison à *sé* .parce que : je suis , se dit *i sé*

**ébafé** parfois *épafe* masculin, *ébafaille* féminin : dans *être ébafé* (Être accablé, hors d'haleine, à bout de souffle, n'en pouvoir plus)

*être ébafé de cHâ* (Être accablé par la chaleur) Combien de fois ai je entendu cela pendant *lé gran cHâ dô f(éin) ê dô métive* (Les grandes chaleurs des fenaisons et des moissons) quand accablé de soleil, chacun cherchait quelques minutes de repos le long d'une haie ou seulement à l'ombre précaire de la charretée de foin ou de gerbes.

**ébalouir** : écœurer, donner la nausée, s'utilisait surtout à propos de la nourriture *cHêlê sâse m'ébaloui le chër* (Cette sauce m'écœure le cœur, ce dernier représentant l'estomac) *i sé ébaloui* (J'ai la nausée)

**ébërcHâ** ou *ébrëcHâ* ou *bërcHâ* : ébrécher.  
*ébërcHure* féminin : ébréchure.

**ébërnâ** : écraser, broyer, par exemple écraser les pommes de terre pour faire une purée, ou s'écraser *té përfour ébërnâ tou* (Tes gâteaux secs s'écrasent beaucoup) ici, le *patois* n'a pas employé la forme pronominale.

*ébërné* masculin, *ébërnaïlle* féminin : écrasé, écrasée, et aussi saccagé, démoli. *ébërnâ* est apparenté à *bërnaïlle* (Pâtée destinée aux cochons composée essentiellement de pommes de terre écrasées grossièrement, parfois même, seulement avec le bout d'une bûche). Voir *épouti* de sens voisin

*Ceux qui raclaient les r disaient ébrërnâ ce qui nous procure une opportunité étymologique pour faire venir ce mot du francique brëkan (briser) comme to break, anglais et brechen allemand, notre patois est donc bien européen !*

**ébërvâ** ou *ébrërvâ* : mouiller, tremper, en général par la pluie qu'il s'agisse des vêtements, du sol ou, plus grave, du foin qui n'était pas encore tout à fait sec, ou des meulons qui n'étaient pas encore rentrés dans les granges, car cela allait imposer tout un travail pour tout étaler au soleil et le faire sécher à nouveau. Voir *tranpé* (Bien mouillé, complètement imbibé) et *ratouyé* mouillé au point d'être dégoulinant.



*ébèrvé* masculin, *ébèrvaille* féminin : mouillé, humidifié.

**ébourdiyâ** : disperser des choses qui étaient amoncélées en tas d'une façon énergique pas brutale. *ébourdiyâ lé vëille* (Disperser le foin des petits meulons) sans doute parce que la pluie avait mouillé le foin et qu'il fallait l'étaler pour qu'il sèche à nouveau. *ébourdiyâ une fërmiJére* (Disperser la terre d'une fourmilière) ce qui se faisait en la balayant avec le côté du pied, pour dégager les petites plantes d'un semis que les fourmis avaient ensevelies avec leurs architectures. *ébourdiyâ une tôpinére* (Disperser la terre d'une taupinière) avant le passage de la faucheuse, car elle pouvait contenir des cailloux capables d'endommager la scie.

*i é ébourdiyé une fërmiJére* ou *un ni de yâpe* (J'ai donné un coup de pied dans une fourmilière ou un nid de guêpes) signifiait : j'ai tenu des propos qui ont soulevé émotion ou indignation, j'ai soulevé des questions que l'on aurait préféré tenir secrètes.

*ébourdiyé* masculin, *ébourdiyaille* féminin : éparpillé, détruit, rasé, dévasté.

**ébranchâ** ébrancher, couper les grosses branches, opération qui concernait surtout les arbres têtards dont il était le moment d'exploiter le bois.

**ébouyâ** : écraser, comme la sonorité du mot le fait bien sentir : écraser quelque chose de mou, réduire en bouillie *ébouyâ une'u* (Écraser un œuf), lequel était bien masculin, mais on disait *une'* pour l'euphonie. Comparer *ébèrnâ* qui convient pour les pommes de terre, avec production éventuelle de morceaux, de grumeaux ou, d'une purée, avec *ébouyâ* qui conduit à un résidu à peu près liquide. *i avon ébouyé un grapâ dan le rou(éin)* (Nous avons écrasé un crapaud dans l'ornière)

*s'ébouyâ* S'écrouler complètement, s'effondrer de tous les côtés à la fois, pour un tas, un gerbier ou une construction *la maille s'a ébouyaille* (Le gerbier s'est écroulé) le *patoï* dans ce cas, préfère souvent employer : avoir.

*ébouyâ* semble venir tout droit de l'ancien français *esboillier* (étriper) de *boiel* (boyau). Il en est de même, sans doute, du français familier *écrabouiller* que nous offrit, dit-on, RABELAIS, et que certains utilisaient aussi en *patoï*

**ébr(éin)nâ** voir *anbr(éin)nâ* et *étravâ*

**ébrutâ** : ébruiter, propager, répandre une nouvelle, un propos *ö va s'ébrutâ* (Ça va s'ébruiter, tout le monde va le savoir) et parfois c'était bien inquiétant, dans notre société où l'on craignait énormément *le rëdire dô Jan* (Le qu'en-dira-t-on, la critique des gens)

**écHalâ** ou *écHalè\** masculin : 1° : dispositifs amovibles, ayant la forme d'une large échelle, placés à l'avant et à l'arrière des charrettes pour contenir les chargements de foin, de paille ou de gerbes. Il y avait sur les côtés *lé ranchHe* (Les ridelles) à chaque bout *lé z'écHalâ* et entre *lé ranchHe* et les *écHalâ* sur les bords du plateau, 4 courts piquets pointus, *lé pâ de cHârête* la pointe vers le haut, destinés à empêcher que le chargement ne glisse. Voir une illustration à *cHârête*

2° : Les *écHalâ* ou *écHalè\** étaient aussi les échaliers, sorte de larges échelles rustiques, aux barreaux très espacés, permettant de franchir des clôtures. Ils étaient le plus souvent faits de deux piquets réunis par deux ou trois barreaux et ils étaient placés dans une ouverture pratiquée dans une haie ou une clôture. C'était un obstacle qu'un humain pouvait aisément franchir mais qui empêchait aux bestiaux de passer. Les chiens pouvaient passer par

dessous et, si ce n'était pas assez haut, les chèvres arrivaient à y grimper, mais où ne grimpaient elles pas ?

Le terme *écHalè\** s'appliquait plus spécifiquement à de larges et hautes pierres plates, disposées dans un passage à travers une haie, que les humains pouvaient enjamber et qui retenaient, en général, les bovidés.

**écHale** féminin : échelle.

*i veu bé ke tu me köpe lé piâ mê fouê pâ d'écHale* (Je veux bien que tu me coupes les cheveux ne fais pas d'échelle) que la coupe soit bien régulière, sans brusques différences de niveau.

**écH'lin** masculin : échelon, mais on employait aussi, souvent, le mot **rölin** comme pour les barreaux de chaise.

Ce **patoï** vient tout droit du mot : eschale qui signifiait : échelle en 1850.

**écHam'laille** féminin : quand le foin était entassé dans la grange (Voir **barJe** ) en un tas, de taille considérable, les brins mêlés et tassés, formaient une masse compacte et solide et le **granJâ** (Celui qui soignait les bestiaux à l'étable) ne pouvait en prélever, facilement et rapidement, ni à la fourche, ni à la main. Aussi il délimitait en haut une surface de 2 ou 3 mètres sur 2 qu'il isolait du reste en le tranchant avec le **dail drê** ou le **tranchê** (Variétés de faux, voir ces mots) ce qui lui donnait une grosse galette de foin qu'il pouvait soulever à la fourche et jeter sur le sol, puis, dissocier en grosses fourchées, qu'il pouvait porter dans l'étable à la disposition des animaux. Il en découpait ainsi des tranches successives, suivant les besoins, jusqu'en bas. Le volume ainsi découpé, du haut jusqu'en bas, constituait une **écHam'laille** On pratiquait souvent, dans une **barJe** (Tas de foin dans le fenil) plusieurs **écHam'laille** voisines, à des hauteurs différentes ce qui faisait comme un énorme escalier permettant d'accéder en haut du tas pour en continuer l'exploitation, sans avoir à utiliser d'échelle, quoique l'escalade fut un rien acrobatique. Voir **barJe**

**échapé** masculin, **écHapaille** féminin 1° : se dit des animaux (vaches, chèvres, moutons etc.) qui se sont enfui de leur pacage, de leur enclos ou qui se sont écartés du chemin qu'ils devaient suivre ou qui ont quitté leur troupeau **mé bâte son écHapaille** (Mes bestiaux se sont enfuis) Voir **musé** (Enfui en passant par une **muse** : un trou dans la clôture)

*é tu écHapé* Ne signifie pas " t'es tu enfui ? " mais : " tes animaux se sont ils enfuis ? "

*s'écHapâ* : s'enfuir ou se dégager d'une situation ennuyeuse.

2° : **l'é écHapé** se dit aussi en parlant d'un malade qui, après une mauvaise passe, semble devoir guérir, ou pour un jeune animal ou un enfant qui, après avoir eu une croissance laborieuse, recommence à se développer normalement **l'é ecHapé** (Il est sauvé, il va guérir, ou : ça y est : il pousse bien) **le s'écHapëra pâ** (Il ne guérira pas ou il ne se développera jamais) **i ne l'écHapëron pâ** (Nous ne le sauverons pas ou nous ne pourrons jamais le faire grandir)

3° : **ö m'a écHapé** Pouvait signifier suivant le contexte : "j'ai dit par étourderie quelque chose que j'aurais dû taire" ou : "j'ai laissé tomber quelque chose que je tenais dans mes mains" **a l'a écHapé son pia ê le s'a épiâkré a bâ** (Elle a laissé tomber son plat et il s'est écrasé sur le sol)

Ce sens utilisé jusqu'en 1273 est conservé au Canada.

**écHaranyâ** : déchiqueter, déchirer, quand on coupe de la viande avec un mauvais

couteau *tö z'écHaragne* (Tu le déchiquettes)

C'est aussi faire une blessure en déchirant la peau *ö tu m'â écHaragné avêk té z'afouère* (Oh ! tu m'as écorché avec tes outils) réponse appropriée : *i nin mê i t'é p'tét'bé ékourâfié un p'ti* (Moi non, je t'ai peut-être bien égratigné un peu)

*écHaranyé* masculin, *écharanyaille* féminin : déchiqueté, ou : qui présente une plaie ouverte par arrachement. Voir *cHarkouniâ charpënyâ* et *éralâ*

*écHarpënyâ* : même sens que *écHaranyâ*

*écHayöte* féminin : échalote.

Dérive de : *eschalogne* du XII<sup>ème</sup> siècle qui venait du latin *ascalonia caepa* : Oignon d'Ascalon (Port de Palestine ancienne)

*échële* féminin : écuelle, Ce mot était aussi employé pour désigner une assiette *ö y'a pâ d'échële për té va an kri une ô vouésëlâ* (Il n'y a pas d'assiette pour toi, va en chercher une dans le vaisselier)

*lé z'échële* désigne toute la vaisselle en général *i va lavâ mé z'échële* (Je vais laver ma vaisselle)

*mêtre lé z'échële* Mettre le couvert.

*l'échële de cHôfe'pé* Écuelle de chaufferette : récipient en terre cuite ou en grès, ayant la forme d'une énorme tasse, avec anse latérale, qui servait à mettre de la braise.

*échëlaille* féminin : écuellée, contenance d'une écuelle.

Vers 1119 le mot *escüele* désigne une gamelle creuse et, plus tard, toute la vaisselle.

*échésin* ou *ékouésin* masculin : partie d'un labour où les sillons deviennent de plus en plus courts, à cause d'une forme irrégulière du champ, ou parce que le labour se termine dans un angle du champ.

LALANNE fait dériver ce mot du latin *cuneus* (coin) et cela se faisait en effet dans un coin de champ.

*écHëvè\** masculin : écheveau, ensemble des fils bien rangés, parallèlement, en paquet pour le travail de la brodeuse ou de la tricoteuse.

Au XIV<sup>ème</sup> siècle on disait : *eschevel*.

*écHine* féminin : dos, le dos dans son ensemble. *i é frê a l'écHine* (J'ai froid dans le dos) On entendait souvent répéter cela, le soir, pendant les veillées par ceux qui se chauffaient les pieds assis autour du feu de la cheminée.

*ê t(éin) meu su l'écHine ke lé cHëbre* (Elle se tient mieux sur le dos que les chèvres) disaient les mauvaises langues, en parlant de certaines dames Les chèvres ont, en effet, le dos particulièrement pointu et ne sauraient se maintenir en équilibre dans une telle position, mais heureusement elles n'en ont pas besoin. Les adultes me disaient alors que ces dames devaient adopter une telle position pour leur repos, mais il y avait des camarades qui m'avaient ouvert d'autres horizons.

*fouère sa grouse échine* Faire le gros dos, ne rien dire et supporter en attendant que ça passe.

Le dictionnaire LAROUSSE dit pour *échine* : *épine dorsale, pour cette dernière le patoi disait le râtêlâ de l'écHine* voir *râtêlâ*

**écHôdâ** 1° : échauder, baigner dans de l'eau chaude. En l'occurrence, c'était même parfois de l'eau carrément bouillante, pour certaines cuisines, comme, par exemple les tripes de cochon destinées à la confection des boudins. On **écHôdê** aussi certaines volailles pour les plumer plus facilement.

2° : **i é été b(éin) écHôdé** (J'ai été bien attrapé, bien trompé)

**écHôfé** masculin, **écHôfaille** féminin : 1° : enflammé, irrité en parlant de la peau. Cela se traduisait par une rougeur moite, pour ne pas dire suintante, qui se produisait aux endroits où la peau est plus mince (aux aisselles, à l'aine, au creux poplité) à cause de la transpiration et d'une propreté toute relative. Voir avec le même sens et plus souvent employé **anlayé**

2° : **dô f(éin) écHôfé** (Du foin fermenté et moisi parce qu'il avait été engrangé alors qu'il n'était pas bien sec)

**écHume** féminin : écume.

**échumâ** : écumer : soit produire de l'écume, soit ôter l'écume, en général sur un liquide en cuisson, bien souvent l'écume blanche ou rosée, sur les confitures cuites dans les beaux chaudrons de cuivre rouge, sur les flammes jaunes, orangées et fuligineuses, dans la cheminée noircie de suie brillante. C'était beau, ça sentait bon !

**le bidê échume** (Le cheval écume) Parfois, les chevaux produisaient une bave écumeuse, surtout aux coins de la bouche, ce qui était un signe d'angoisse, de colère, ou d'un grand énervement, à cause de manoeuvres compliquées. De toutes manières, il fallait d'urgence calmer l'animal par un moment de repos et des paroles apaisantes.

Escume en 1130.

**échurail** ou **échurâ** masculin : écureuil. Escural en 1250.

*Ces animaux étaient très sauvages et très craintifs dans mon enfance et ils se tenaient loin des fermes. Mais aujourd'hui, l'agriculture moderne ayant bouleversé les biotopes qu'ils aimaient habiter, ils n'hésitent pas à s'installer auprès des habitations, dans les jardins des villes et des villages, où ils se comportent comme les rats.*

*Dans mon enfance je pouvais seulement les observer dans les haies autour des champs et, plus particulièrement, dans les arbres, pendant que je surveillais (?) les vaches au pacage. Je m'étendais alors dans l'herbe, sur le dos, sous les ormeaux têtards. Et, comme je restais immobile, au bout d'un temps assez long, ils oublièrent ma présence et reprenaient leurs jeux dans les branches.*

*Leur activité favorite était la poursuite : plusieurs d'entre eux, à la manière d'une meute, pourchassaient un des leurs. Le malheureux finissait par être acculé au bout d'une branche flexible. Et les autres cessaient alors leur poursuite, et ils saisissaient la branche (ils ont de véritables petites mains) et la secouaient en fléchissant puis détendant brutalement les pattes. Alors, l'extrémité souple de la branche faisait, de haut en bas, un mouvement de fouet, obligeant celui qui était réfugié dessus à lâcher prise pour tomber sur le sol au milieu de l'allégresse générale.*

*Bien que la hauteur fut considérable pour un aussi petit animal, il ne paraissait pas avoir souffert de sa chute et se contentait de faire un petit saut sur place, en secouant ses pattes tendues, puis il grimpait à la suite de la troupe poursuivre un de ses copains, dont c'était, sans doute, le tour d'être poursuivi.*

*Mon père en avait apprivoisé un, qu'il avait trouvé sur le sol, un jour où les grands vents avaient décroché son nid de la cime des arbres. Il était si jeune qu'il n'avait pas encore la queue en panache de son espèce, mais une longue queue de rat presque sans poil. Il semblait*

*incapable de manger et nous lui offrîmes une soucoupe de lait. Il ne savait manifestement pas ce que c'était et ne s'y intéressa guère jusqu'à ce que mon père lui enfonce le nez dans le lait. Alors, après avoir un peu éternué, il but longuement. Il grandit et resta parmi nous pendant plus de trois ans.*

*Il avait une cage, mais nous le laissions en liberté dans notre pièce commune, pendant les repas. Il se promenait partout, furetant ici et là, avec une insatiable curiosité et goûtant à tous les plats, dans nos assiettes. Et s'il trouvait un morceau à son goût il le prenait dans ses mains, s'asseyait, son panache de queue un peu enroulé au dessus de sa tête, grignotait quelques bouchées, puis repartait en jetant ses restes n'importe où.*

*Bien souvent il adoptait des positions qui ressemblaient aux nôtres et je pensais alors qu'il était une sorte de petit lutin, comme ceux qui peuplaient mes livres.*



*Quand il avait prélevé un morceau dans une de nos assiettes, il le prenait à pleines mains pour le déguster et, avant de repartir, il avait un petit geste qui ressemblait à ceux de ma mère quand elle s'essuyait les mains à son tablier sur le ventre ou aux hanches. Et, quand il avait barbouillé son museau, il s'asseyait et, dressé bien droit, se faisait une petite toilette exactement semblable aux miennes avec ses deux petites mains.*

*Puis il se dirigeait vers le béret de mon père suspendu à la poignée de la fenêtre et il s'y installait comme dans un petit hamac pour un sommeil réparateur avant de nouvelles aventures.*

*Il aimait jouer avec ma mère, dont les longs jupons imitaient, pour lui, les troncs d'arbres qu'il n'avait pas connus. Il grimpait un peu et attendait le nez en l'air que ma mère tente de l'attraper d'une main, puis de l'autre, pendant qu'il se déplaçait latéralement à toute allure tout autour de ses vêtements laissant de minuscules griffures sur le tissu. Jamais elle ne pouvait le capturer et, comme il ne se lassait pas de ce jeu, elle finissait par retourner à ses occupations. Il la quittait alors pour chercher d'autres partenaires.*

*Nos chats essayaient bien de le poursuivre, et pas seulement pour jouer, mais à côté de lui, c'étaient de gros lourdauds. Ils avaient à manger dans un plat sur le sol, au pied d'une de nos hautes armoires poitevines, au sommet de laquelle l'écureuil grimpait furtivement et, de là, il bondissait sur le crâne des chats, leur enfonçant brutalement le nez au fond de la platée. Ils poussaient alors un cri déchirant, puis bondissaient à la poursuite de leur agresseur qui était déjà remonté au sommet de l'armoire inaccessible pour eux.*

*Nous avions des tourterelles des bois, dans une grande cage, entourée d'un grillage à*

*petites mailles, sur lesquelles étaient posées plusieurs petites baguettes de bois qui traversaient la cage et servaient de perchoirs. L'écureuil grimpait le long du grillage, à l'extérieur de la cage, puis il saisissait le bout d'une baguette avec ses dents et tirait dessus jusqu'à ce qu'elle se décroche de l'autre côté de la cage et tombe avec les oiseaux qui étaient perchés dessus. Après quoi, il partait dans une fuite aussi éperdue qu'inutile, puisque ses victimes étaient enfermées.*

*Au bout de quelques semaines, les tourterelles ont été capables de deviner ses noirs desseins, et, aussitôt qu'elles le voyaient grimper le long du grillage, il y en avait toujours une qui se précipitait vers lui, pour piquer vigoureusement, avec son bec, la paume de ses pattes. Il poussait alors un cri aigre et se rejetait en arrière pour retomber sur le sol bien droit sur ses quatre pattes.*

*Nous avons pris l'habitude, quand il goûtait à nos assiettes, de lui chatouiller le ventre du bout de l'index. Il poussait alors un cri rageur, sautait en l'air comme lancé par un ressort, et retombait à côté du doigt coupable, qu'il saisissait dans sa bouche, mais jamais il ne nous fit mal, lui qui, pourtant, était capable d'ouvrir les coquilles de noix du bout des dents.*

*Parfois, il sortait un peu de la maison et s'asseyait sur le seuil, à l'ombre de sa queue, et restait immobile, ses petites mains pendantes devant lui, regardant en l'air. Que voyait-il ? Des nuages, des feuilles qui bougeaient dans les arbres, des choses terrifiantes en tous cas qui le poussaient à venir se réfugier bien vite auprès de nous.*

*Vers sa troisième année, il osa sortir plus loin et plus longtemps, et se risqua même à explorer le grand marronnier rouge qui était au milieu de la cour. Puis il disparut pendant quelques jours et il revint dormir dans sa cage qui maintenant était toujours ouverte. Alors ce furent de longues absences, interrompues par de brusques retours, pendant lesquels il restait juste assez de temps pour accepter un Petit Beurre qu'il emportait au sommet des arbres.*

*Et vint un jour de printemps où il ne revint plus. Mes parents, pour me consoler m'expliquèrent qu'il avait trouvé une compagne et fondé une famille. Sans rien dire, je pensais qu'il pouvait avoir rencontré un putois, autrement redoutable que nos chats, ou un chasseur, vers qui il était allé, sans méfiance, habitué qu'il était à fréquenter les hommes.*

*Tout cela est très mignon, mais j'ai aussi vu un écureuil attablé au dessus d'un nid, déguster un bébé passereau encore vivant, avec des mines de mémé gourmande savourant un chou à la crème. Les humains n'aiment-ils pas les ortolans ?*



**échuri** féminin : étable : le local où sont logés les bovins, nous y mettions aussi les chevaux.

**mètre lé bâte a l'échuri** (Aller chercher les vaches au pâturage et les faire rentrer dans leur étable) On disait aussi **mètre lé bâte a mériène** Voir **mériène**

Le mot **échuri** ressemble au français écurie : local où sont logés, en principe, les

*chevaux, les mulets et les ânes. En Suisse ou dans l'ouest de la France écurie prend le sens d'étable et loge aussi les bovins*

**édâ** 1° : aider *v(éin) din m'édâ* (Viens donc m'aider)

*chô drôle ne t'ède yére* (Cet enfant ne t'aide guère) ce qui sous entendait : ce petit, que tu portes à ton cou, te gêne dans tes mouvements, dans tes actions, il ne te facilite pas la tâche.

*tu t'ède r(éin)* (Tu ne t'aides pas du tout) On entendait souvent cette protestation, qui signifiait que, la personne interpellée, ne cherchait pas à collaborer aux efforts de celui qui essayait de l'aider à faire certains mouvements.

2° : utiliser *a s'ède b(éin) de sé mou(éin)* (Elle est habile à se servir de ses mains, elle fait du joli travail) *le pë pu s'édâ de sé pé* (Il ne peut plus utiliser ses pieds), autrement dit : il ne peut plus marcher, il est paralysé.

**édraJounâ** : enlever les drageons, les rejets, qui poussent sur les souches, et, bien plus souvent, démarier, enlever l'excédent de jeunes plantes, issus de semis en lignes ou en poquets. Ce travail concernait principalement les betteraves fourragères, pour lesquelles le semoir débitait systématiquement pas mal de graines à chaque poquet, peut être pour pallier à des germinations incertaines. Toujours est-il qu'on se retrouvait avec deux hectares de petits poquets, dans lesquels il fallait éliminer, à la main et à la binette, toutes les petites betteraves sauf une et, en même temps, supprimer toutes les plantes sauvages indésirables dans cette culture. En définitive, il fallait finir le travail à la main, pour ne pas sortir de terre la fragile racine de celle qui avait été sélectionnée.

*L'arrivée dans le champ était impressionnante, et c'est là que j'ai mesuré, pour la première foi, ce que signifiait : l'ampleur de la tâche. C'est là, aussi, que j'ai appris qu'il ne sert à rien de considérer ce qui reste à faire, il faut commencer, puis continuer, comme un cheval, avec ses œillères, sans regarder ni devant, ni derrière.*

*Mon père et moi étions occupés l'un à côté de l'autre, chacun sur un sillon. Mon père, plus adroit et plus rapide que moi, me devançait souvent. Alors, pendant quelques mètres, il édraJounê simultanément son sillon et le mien, afin que je puisse le rattraper, pour reprendre une conversation qui durait aussi longtemps que le chantier et qui portait sur ses idées et ses dernières lectures.*

**éfênêyé** masculin, **éfênêyaille** féminin : employé pour un groupe ou une population, ce mot indique une activité frénétique des individus et le grouillement que cela provoque. Voir **éfërmijé** à peu près synonyme. Employé pour quelques individus ou même pour un seul cela signifie : affolé, agité par une activité fébrile, plus ou moins désordonnée.

**éfërduré** ou **éfërduré** masculin, **éfërduraille** féminin : animal ou personne qui a l'air de souffrir du froid (plumes ébouriffée pour l'oiseau, attitude recroquevillée pour un humain). Pour se moquer de ceux qui subissaient le froid sans tenter de réagir, ou qui se laissaient aller à montrer qu'ils en souffraient, on leur disait *pôr cHéti p'ti pirin éfërduré* (Pauvre chétif petit oison frigorifié)

**éfërmijâ** : semer le trouble dans une population nombreuse, d'individus de petite taille, et provoquer l'effervescence et le grouillement de l'ensemble, par exemple en donnant un coup de pied dans une fourmilière ou dans un nid de guêpes. C'est aussi semer la panique dans un groupe pour le disperser.

**éfërmijé** masculin, **éfërmijaille** féminin : désigne l'état d'une population grouillante dans une agitation désordonnée. *lé Jan son bé éfërmijé anë* (Les gens se remuent,

s'activent, vont et viennent beaucoup et fébrilement aujourd'hui) Voir *éfènêyé*

**éferJe** féminin : entrave.

*mètre lé z'éferJe* (Entraver) Voir *étravâ*

**éfiânâ** : effeuiller. *éfiânâ lé Joute* (Effeuiller les betteraves) avant de les arracher, pour les rentrer, afin de nourrir les animaux pendant l'hiver. Il faut rentrer les betteraves séparées de leurs feuilles car ces dernières pourrissent facilement entraînant la putréfaction de toute la récolte.

*Pour éfiânâ une Joute il y avait deux techniques. Si on avait une main large et puissante, il suffisait de prendre toutes les feuilles ensemble à poignée, et de les tordre jusqu'à ce qu'elles cassent au ras du collet.*

*Mais si on avait une petite main, pas trop vigoureuse, on avait avantage à grouper les feuilles dans sa main, puis on inclinait cette poignée sur le côté, pour asséner quelques coups de maillet au niveau du collet. Il fallait parfois renouveler l'opération si quelques feuilles s'étaient échappées de la poignée.*

*Certains utilisaient aussi une faucille, outre que son usage était interdit aux enfants, ce n'était pas une bonne méthode car on risquait de couper trop bas, c'est à dire dans la racine, et non dans les feuilles ce qui ouvrait une entrée aux pourritures.*

**éför** masculin : une hernie. Ce mot qui ressemble au français : effort, n'a pas le même sens en *patois* même si la hernie pouvait être consécutive à un effort. *l'a forcé é l'a öyu un éfor* (Il a fait un effort alors il a eu une hernie)

**éfrimâ** : émietter ou s'émietter *ö s'éfrime* (Indiquait la propriété de certaines surfaces à se transformer en une pellicule pulvérulente, à la texture plus fine que la miette, plus grosse que la poussière). Voir *émiJâ*

**égail** masculin : rosée : l'humidité de l'air qui se dépose en petites gouttes sur les herbes pendant les matins bien frais.

*égayou* masculin, *égayouze* féminin : couvert de rosée.

*s'égayâ* : se couvrir de rosée *égayâ* dans *ö l'égaille* (Il se forme de la rosée)

*En ancien français rosée se disait : aiguail, de aigue : eau.*

**ényin** masculin : oignon.

*En Botanique son nom est : Allium cepa ou cæpa, en latin c'était unio, sans doute parce qu'il était à bulbe unique, sans bulbe latéral secondaire (ou caïeu) et c'est unio qui a donné l'oignon français. Le mot employé couramment pour désigner l'oignon était alors cæpa qui a donné le français cive ou ciboule et le *patois sibö* (Voir ce mot : petit oignon à replanter dès le printemps pour en récolter en primeur)*

**égouâ** ou *s'égouâ* ou *être égoué* : s'étrangler en avalant, avaler de travers. Dans ce cas, on disait aussi *ö l'a été dan le kërñin ô cHèbre* (C'est allé dans le petit toit ou le box des chèvres)

*égouâ* s'employait aussi pour dire qu'on avait bloqué une machine en y introduisant trop brusquement les produits qu'elle était censée traiter, comme c'était le cas, parfois, pendant les battages quand une gerbe entière ou mal étalée, échappait à celui qui les introduisait dans le batteur de la machine et le bloquait tout net en faisant un : "OUFF !" énorme, comme un géant



qui aurait reçu un coup dans l'estomac. *t'agrane pâ b(éin) ö l'é tärJou égoué* (Tu introduis mal les gerbes c'est tout le temps bloqué)

**égre** masculin ou féminin : aigre.

**égrezir** : devenir aigre, ce qui arrivait à bien des choses : lait, soupe, légumes cuits etc. car il n'y avait pour tout frigidaire que les caves, fraîches, mais pas froides, à l'atmosphère humide et pleine de germes de moisissures de toutes sortes. Il y avait aussi les **souyarde** (Petites pièces à l'arrière de la cuisine, souvent du côté du nord, certes plus fraîches, mais pas assez pour assurer de bonnes conservations)

**égrina** masculin, **égrinâde** ou **égrinate** féminin : aigrelet, aigrette, employé pour les boissons, ou les fruits ayant une légère acidité **cHêle bouêri é t'égrinate** (Cette boisson est aigrette)

**égrunâ** en parlant de certains fruits comme les raisins : séparer les grains de la rafle. On dit **grune** (Grain de raisin) et **grane** (Grain ou graine en général) et encore **gr(éin)** (Grain de céréale).

**s'égrunâ** laisser tomber ses baies.

**éJalanbaille** féminin : enjambée. Voir **ékoulanbaille** (Grande enjambée)

**éJalanbâ** : enjamber.

**éJucHölâ** dans **s'éJucHölâ** dérivé de **JucHâ** : se percher, **s'éJucHölâ** c'est se percher d'une façon précaire ou même dangereuse, et donc, s'applique d'avantage aux humains qu'aux oiseaux.

**éJucHölé** masculin, **éJucHölaïlle** féminin : perché ou grimpé quelque part, en dépit du bon sens, et au mépris de toute prudence. **voure chô drôle é t'aïl köre éJucHölé** (Où cet enfant est-il encore grimpé)

**éJucHölaJe** ou **éJucHöli** masculin : désigne, soit la position d'une personne grimpée quelque part dans une position hasardeuse, soit un empilement d'objets disposés n'importe comment et voués à un écroulement prochain **ké t'ö ke chêle éJucHöli** (Qu'est ce que c'est que cet empilement invraisemblable)

**ékalâ** : écaler, ôter l'écale, la coquille des noix. **ékalâ lé kalè\*** (Écaler les noix) **kalè\*** (Noix) **noi** (Noyer) et **kakyö** (Écale ou coquille des noix)

*On écalait les noix pendant les veillées d'hiver pour faire de l'huile avec les cerneaux. Un grand père, au bout de la table, prenait une noix, cassait la coquille, d'un seul coup de maillet, sans écraser le cerneau et la lançait au ras de la table tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, aux personnes qui triaient les débris de coquilles des cerneaux. L'ancêtre veillait à approvisionner successivement tous les participants. De temps en temps un enfant ramassait les coquilles pour les jeter dans l'âtre où elles produisaient une grande flamme très blanche et de bien courte durée. Certaines familles avaient de jolis petits presseoirs miniatures, pour extraire l'huile des cerneaux.*

*En 1180 eschale était la coquille d'œuf ou la valve du coquillage.*

**ékanaré** masculin, **ékanaraille** féminin : assis, affalé sur son siège, bras et jambes écartés, dans un abandon total, témoignant de l'accès à une douce béatitude, contrairement à **ékiadouéré** qui indique un effondrement accompagné d'accablement.

**s'ékanârâ** : s'installer confortablement, se prélasser, se relaxer, un peu voisin de **s'éparâ**

s'étendre, s'étaler. C'était quand même beaucoup de mots pour parler d'instantanés qui ne pouvaient être que fugitifs dans la vie des paysans de cette époque.

**ékarkayâ** : écarter, écarquiller **ékarkayâ lé z'ail** (Écarquiller les yeux tout grands) Parfois, c'était sous le coup de l'étonnement, ou pour mieux voir. Parfois aussi, c'était pour jouer de la prunelle afin de mieux séduire **louizête ô fazê si b(éin)** (Le faisait si bien)

**ékarkayâ lé bra** (Ouvrir largement les bras)

**ékarkayâ lé cheuse** (Écarter les cuisses) C'était ce que, devaient faire les dames, quand elles étaient assises, pour approfondir leur **dorne** (Creux de leur tablier) où elles logeaient bien des choses (enfants, ouvrage de dame, légumes à écosser etc.). Elles le faisaient aussi pour se réchauffer le derrière, au feu de cheminée quand elles rentraient, l'hiver, et que le froid leur était entré partout...et qu'elles étaient seules devant l'âtre.

**ékarkayé** masculin **ékarkayaille** féminin : écarté.

**d'ékarkayin** dans **être d'ékarkayin** (Se tenir les jambes ou les cuisses écartées) Voir une forme identique à **asire**

**ékartâ** : perdre.

**s'ékartâ** : s'égarer.

**ékarté** masculin **ékartaille** féminin : égaré, engagé sur le mauvais chemin, dans la mauvaise direction. **s'être ékarté** (S'être fourvoyé, avoir perdu son chemin)

**ékartabye** : de nature à égarer, où l'on ne retrouve pas sa route **ö l'é pâ ékartabye** (Où l'on ne peut se perdre, où il est facile de suivre son chemin)

*En ces temps lointains, il y avait peu de panneaux indicateurs et encore n'y signalaient-on que les localités les plus importantes. Mais ils indiquaient les distances en kilomètres, il est vrai. Sur les routes secondaires et sur les chemins vicinaux, tous empierrés et non goudronnés, il n'y avait rien de tel, et force était de demander son chemin à quelque indigène, qui était ravi d'avoir une petite occasion de bavarder. Sa réponse commençait invariablement par **ö l'é pâ ékartabye** et suivait un itinéraire filandreux, entrecoupé de questions insidieuses **i avâ de la famille** (Y avez-vous des parents) **vëdërié p'tét bé veure** (Vous voudriez peut-être bien voir ...) jusqu'à ce qu'on dévoile les noms des personnes qu'on voulait voir, et, éventuellement, le motif de son voyage, ce que, du reste, on faisait volontiers car on aimait s'y reconnaître et y être reconnu.*

*Au milieu des champs, souvent déserts, et dans les solitudes des petits villages isolés où l'on allait à pied, à bicyclette, et, dans les grandes occasions, en carriole à cheval, échanger quelques mots avec un inconnu était un des plaisirs de la vie.*

**ékasâ** : pour un véhicule ou un instrument c'est être bloqué dans sa progression, ne plus pouvoir avancer.

**être ékasé** masculin, **être ékasaille** féminin : ne plus pouvoir avancer parce qu'un obstacle s'opposait à la progression d'un véhicule ou d'un instrument. Pour une charrue c'était parce que le soc était accroché dans une grosse racine près de la haie, ou dans une roche cachée sous la terre. Pour une charrette c'était souvent à cause de la glaise détrempee, où s'enlisaient les roues, ou parce que, au cours d'une montée trop raide, les chevaux troublés par quelque événement avaient relâché leur élan initial. Quand cela arrivait **ö f'l'ê pousâ a la rou** (Il fallait pousser à la roue) Voir explication complémentaire à **pousâ**

Enfin, quand vinrent les véhicules à moteur, cela voulut dire alors : être en panne de moteur.

**alör s'rê t'ö k'té ékasé** (Alors serait-ce que tu es en panne) C'était la remarque ironique servie à celui dont le travail n'avancait guère.

**ékiafouérâ** dans *s'ékiafouérâ* s'effondrer, s'écrouler sur soi-même spontanément..  
*ö s'a ékiafouéré* (Ça s'est effondré) C'était ce qui arrivait à certains gerbiers mal bâtis dont les gerbes dégringolaient de tous les côtés, ou à certains gâteaux crémeux. J'ai encore le souvenir d'une charlotte, dont l'entourage de biscuits s'était rompu, libérant un plein plat de choses informes Voir *ébouillâ* qui peut avoir, parfois, un sens très voisin, mais qui évoque un effondrement causé par une intervention extérieure. Voir aussi *épiâkré* qui évoque une matière molle écrasée à la suite de certaines manipulations.

*ékiafouéré* masculin *ékiafouérait* féminin : effondré sur soi-même  
*être ékiafouéré* C'était aussi pour une personne, être effondré, avachi sur son siège, recru de fatigue ou de misère.

**ékière** féminin ou *erbe d'ékière* dite aussi *erbe ô fi* Éclaire, ou Herbe d'Éclaire, ou Herbe aux verrues : c'est la grande Chélidoine *Chelidonium majus* ainsi nommée, comme le répétait le Professeur LEMESLE, mon bon maître, d'après le nom grec de l'hirondelle, parce qu'elle fleurit au moment où le printemps nous ramène cet oiseau.

*Ce nom semble venir du latin chelidonium (qui se rapporte à l'hirondelle) et plus précisément, de chelidonia herba (la plante de l'hirondelle) car cette dernière était réputée utiliser cette plante pour soigner ses petits.*

*Ce qui est certain, c'est qu'elle fut utilisée par les humains pour soigner les ophtalmies, grâce à son latex étendu d'eau, d'où elle tira les noms de Éclaire ou Herbe d'Éclaire ou Herbe de sainte Claire, (une sainte ophtalmologue) Son latex jaune orangé était très utilisé, dans mon enfance, pour faire disparaître les verrues, par l'action des alcaloïdes qu'il contient. On trouvera les indications à ce sujet à **fi** (Verrues)*

**ékiè\*rsir** : éclaircir *ö s'ékè\*rsi* (Ça s'éclaircit) les nuages s'en vont.

*ö f'dra ke tu m'an n'ékiè\*rsise* (Il faudra que tu me fournisses des éclaircissements) que tu m'expliques !

*ö f'dra ékiè\*rsir la pôraille* (Il faudra supprimer des pieds de poireau dans un semi trop fourni)

**ékiè\*rvoize** féminin, 1° : ouverture qui permet d'avoir une vue à travers une haie ou entre deux bâtiments *ö y avê une ékiè\*rvoize dan la palise ö l'é pèr cheu ke i'é pouyu veure* (Il y avait un trou dans la haie et c'est pour ça que j'ai pu voir)

2° : trouée entre les nuages, à l'origine d'une éclaircie, moment où la couverture nuageuse se déchire pour laisser passer les rayons du soleil, après une averse. Dans ce cas *lé vieu* employaient *ékiè\*rvoize* et on utilisait *ékiè\*rsi* parmi *lé Jêne*

**ékölâ** masculin *ékölère* féminin : écolier, écolière.

**ékorcHe chu** masculin : Églantier, dit aussi : Rose des chiens, *Rosa canina*, Rosacées. Ce nom de *ékorcHe chu* n'est guère engageant, mais il est vrai que les tiges de cette plante, d'abord dressées, puis retombantes, dures, munies de grosses épines ressemblant aux crocs des chiens, compliquaient singulièrement la tâche de ceux qui exploitaient le bois dans les haies. Les fleurs sont jolies mais trop fragiles et trop éphémères pour faire des bouquets, son parfum est fade et vulgaire, ses fruits bien que riches en vitamines ne sont pas mangeables. Alors, on comprend que les paysans n'aient retenu, pour la nommer, que son caractère agressif, car ses rameaux souples, épineux et ramifiés, avaient vite fait de contourner

le travailleur, avant de l'agresser par derrière.

*Les enfants cueillaient les réceptacles floraux, en forme de bouteille orangée, qui forment le faux fruit contenant les vrais fruits, que sont les akènes velus, entourés de poils courts, blancs, brillants et durs. Ces derniers, isolés puis convenablement séchés au coin du feu donnent d'excellents " poils à gratter " qui, introduits dans les cols de chemise, provoquent de belles démangeaisons, propres à pimenter les heures moroses des salles de classe. En plus, ils sont très blancs, très courts, et demeurent indétectables en cas de dénonciation.*

**ékösounâ** écorcer.

**ékösouné** masculin, **ékösounaille** féminin : écorcé, écorcée.

**ékoulanbaille** féminin : très grandes enjambées, qu'on faisait pour évaluer, approximativement, une longueur sur le sol, les dimensions d'un terrain. Voir **éJalanbaille** qui a le même sens et noter que **lé Jêne** utilisaient le français patoisé **anJanbaille**

**ékoupè\*** masculin : copeaux de bois épais, du genre de ceux qu'on pouvait produire avec un **ach'rè\*** (Petite hache) ou avec une herminette. Voir **ripe** pour les copeaux plus fins et frisottés détachés par des outils moins grossiers (rabot, varlope)

**ékourâfiâ** : érafler, rayer. Par exemple, la pire des misères qui pouvait vous arriver dans la cour de l'école, c'était **ékourâfiâ sé soulâ nu** (Érafler ses souliers neufs) C'était un malheur qui pouvait même vous dissuader de jouer à votre aise. Heureusement, vos petits camarades avaient tôt fait de guérir ce complexe, en piétinant la cause de vos soucis. Voir **étrênâ** (Étrenner : utiliser pour la première fois) Une première utilisation, accompagnée de nombreuses éraflures, faisait que, une de plus ne se remarquait plus guère, et la sérénité revenait.

**ékourâfiure** féminin : Éraflure.

**ékourâfié** masculin, **ékourâfiaille** féminin : marqué de rayures, d'éraflures . Voir **ripoulâ** .

**ékoute** féminin : dans différentes expressions comme **être a l'ékoute** (Écouter attentivement) **téze te din tu vë bé kë l'é t'a l'ékoute** (Tais-toi donc, tu vois bien qu'il écoute attentivement pour percevoir un bruit incertain, peu audible)

**le tan é t'a l'ékoute** (Le temps hésite, il est incertain)

**ékoutâ** : écouter, être attentif dans **ö fëdra ékoutâ le mouêtre ê an atënan ékoute té vieu** (Il faudra écouter l'instituteur et en attendant écoutes te ancêtres)

**ékrabouyâ** : Écraser. On disait aussi **ékrapoutir** Dans **ékrabouyâ** on trouve une association des sonorités de : écraser et de : réduire en bouillie. Cela concernait souvent de petits animaux, et particulièrement les crapauds, qui étaient fort nombreux et qui se complaisaient dans les ornières dont ils appréciaient l'humidité et où ils se sentaient à l'abri des regards, mais où ils étaient exposés aux lourdes roues des charrettes. Dieu merci l'action conjuguée des insecticides et des "hélicides" a diminué le nombre et la qualité des victimes, et leur quasi disparition, les a protégés de cette fin répugnante. Et on n'entend plus dire **y a kör un pôr grapa d'ékrabouyé dan le rou(éin)** (Il y a encore un pauvre crapaud écrasé dans l'ornière) Voir **ébouyâ ébouyé** et **épouti**

**ékrabouyé** masculin, **ékrabouyaille** féminin : écrasé, écrasée

**ékrè\*** ou **ékrê** ou **ékréti** masculin : résultat d'un incident de labour qui se produisait soit à la suite de la rencontre d'une grosse racine, d'une grosse pierre, soit d'un coup de collier de travers d'un des chevaux, soit d'une maladresse du laboureur. Le soc de la charrue se trouvait soulevé pendant un instant ne retournant qu'à peine la surface labourée avant de retrouver la profondeur normale un peu plus loin. Cet espace à peine labouré était un **ékrè\*** Pour corriger cela, il fallait reculer la charrue en tirant dessus par la force des bras, tout en ordonnant aux chevaux de reculer aussi, mais juste assez pour suivre le mouvement, sans se mélanger les pattes dans les chaînes d'attelage. Ce n'était pas rien !

**ékrétâ** : faire des **ékrè\*** Certains endroits y étaient propices et on les désignait en disant **ö l'ékréte tou py(éin) i l'é** (Ça soulève beaucoup le soc là-bas) Voir **labourâ**

**ékri** masculin : la chose écrite. **mêtre an n'ékri** (Prendre note par écrit)

**mö d'ékri** masculin : lettre. **tu me pas'râ un mö d'ékri** (Tu m'enverras une lettre)

**ékrucHâ** : surtout **s'ékrucHâ** se percher, grimper pour se placer sur un point élevé et souvent plus ou moins instable **va kri ton drôle l'a minté s'ékrucHâ ô Jâ de l'échale** (Va chercher ton enfant, il "a" monté se percher en haut de l'échelle) Voir **akrucHâ** accrocher.

**ékyisâ** : éclabousser, comme le fait si bien l'eau boueuse au passage de la roue dans une ornière **ö l'ékyise kant'on trêpe dan n'un gasö** (Ça éclabousse quand on piétine dans une flaque d'eau) **ö l'ékyise atou kant'on ébouille une pouère chope ou bé une u koui** (Ça éclabousse aussi quand on écrase un poire blette ou un œuf pourri pour avoir subi un début de couvaison) Voir aussi **ékyise**

**ékyise** féminin : longues lanières obtenues en refendant des tiges de l'année de bois tendre (osier, troène, rejets de châtaignier, ronces etc.) utilisées en boissellerie.

*En ancien français esclisser signifiait fendre, en 1080.*

**élastik** masculin : élastique, anneau de caoutchouc destiné à maintenir des petits fagots de menus objets, comme le dit le mot français. Mais nos **élastik** étaient des morceaux de chambres à air usagées de roues de vélo. En coupant plus ou moins obliquement on pouvait même fabriquer des **élastik** plus ou moins grands.

**êle** féminin : c'est le pronom personnel elle qui se substitue à **a** dans certains cas **voure ét'ö k'a l'é** (Où c'est-il qu'elle est) était de plus en plus souvent remplacé par **voure é t'êle** ou encore **vou'é t'êle** (Où est-elle) Au masculin cela faisait **voure é t'ö kë l'é** (Où est-ce qu'il est) et **voure é t'ail** ou **voué t'ail** (Où est il)

**élêksyin** féminin : élection. Il y avait pas mal d'occasion de voter : députés, conseil général, conseil municipal, délégués aux coopératives agricoles, président des laiteries ou des **panike** (Coopérative de panification) tout cela, après bien des palabres, et tout de même, beaucoup de bonne foi. Deux principes généraux étaient souvent énoncés, et peut-être, moins souvent appliqués **ö fô tērJou vôtâ pēr cHâ cH'avan déJa l'asiête ô beure pask'ö r'v(éin) mouin cHer d'angrésâ une vacHe grâse k'une vacHe mégre** (Il faut toujours voter pour ceux qui ont déjà l'assiette au beurre, (les sortants) qui ont déjà les situations avantageuses, car ça revient moins cher d'engraisser une vache grasse qu'une vache maigre)

Et **mordu pēr un cH(éin) ou mordu pēr une chêne ö l'é tērJou mordu** (Mordu

par un chien ou mordu par une chienne c'est toujours mordu) ils sont tous les mêmes !

**élèvâ** : élever, soigner des jeunes animaux pour qu'ils grandissent, et aussi, parfois : éduquer un enfant.

**élève** féminin : désigne les petits animaux, mâles ou femelles, qu'on élève, qu'on garde pour augmenter le cheptel, ou pour remplacer des animaux trop âgés.

*Et en parlant de ça, un petit souvenir de ce **bourolö** (Repas festif de fin de travaux) où l'on taquinait un des participants qui était brun comme un pot de fer fumé au feu dans la cheminée, dont l'épouse, qui n'était point trop claire non plus, venait de lui offrir un bébé blond comme les blés. Il apporta, en toute gaité la conclusion qui s'imposait **i sê pâ si ö l'é mâ chi l'é fouê mê ö l'é mâ chi l'élève alör ö l'é le m(éin)** (Je ne sais pas si c'est moi qui l'ai fait, mais c'est moi qui l'élève alors il est le mien)*

**le tan s'élève** (Le temps s'élève : les nuages se dissipent)

**élipâ** : uniquement **s'élipâ** se fâcher, ou simplement élever la voix en prémisses à la vraie colère et souvent avec un torrent de paroles. Voir **se yépinâ** et **s'émalisâ** de sens voisin.

*Peu avant la guerre, mon oncle acheta une voiture automobile à Niort. Très timoré, il se fit accompagner par mon père, qui n'était pourtant guère plus hardi que lui. Après 8 kilomètres à pied ils prirent, à Sainte-Néomaye, le train pour Niort, pendant que ma tante et ma cousine étaient venues chez nous pour attendre son retour, en compagnie de ma mère.*

*La voiture achetée, il était déjà tard quand ils prirent la route du retour avec la voiture.*

*En passant à la Chesnaye ils avisèrent l'auberge-épicerie-bureau-de-tabac encore ouverte et il leur parut opportun "d'arroser" la voiture en l'honorant de quelques libations. Ce faisant ils avisèrent un billard, chose qui n'était point courante dans les bistrotts de campagne que, du reste, ils ne fréquentaient que rarement. Ils entamèrent donc une longue partie, interrompue par les politesses, qu'ils se faisaient avec réciprocity, de différents breuvages, si bien que l'ambiance devint fort agréable. Et, dans la nuit avancée, mon oncle répétait, hilare **de chÉ tan ö y a deu fumêlê chi s'élipan ê deu drôle chi brayan** (En ce moment il y a deux femmes qui sont en colère et deux enfants qui pleurent) En l'occurrence, autant qu'il m'en souviennne, c'était beaucoup surestimer l'impact de leurs fredaines.*

**éloizâ** : faire des éclairs.

**éloize** féminin : éclair. Dans des villages voisins on disait **éleude** On peut dire **ö l'éloize kant'ö y a de la cHaline** (Il y a des éclairs quand il y a de l'orage) aussi **ö y'a t'une éloize avan k'ö cHaline** (Il y a un éclair avant un coup de tonnerre) Donc voir **cHaline**

*En Acadie l'éloize était un éclair de chaleur.*

*On peut rapporter ici ce joli dialogue d'un couple de paysans couchés dans leur lit par une nuit d'orage. Cela commence par une question de l'épouse **lê** (Elle) à son mari **li** (Lui) :*

**lê k'â tu a te brâsâ de m(éin)me** (Elle : qu'as-tu à te remuer ainsi ?)

**li ö l'arê fiu ki m'lève pisâ** (Lui : il aurait fallu que je me lève pisser)

**lê alume din la cHandêlê la pouêrê é dare té** (Elle : allume donc la lampe, la poire-interrupteur est derrière toi) Voir **pouêrê**

**li i é bé asayé mê ö l'ékiêrê pâ la cHaline a köpé le kouran** (Lui : j'ai bien essayé ça n'éclaire pas, l'orage a coupé le courant)

**lê ê bé lève tē din dan le nègre t'â la tabye a ta gâche tu sège la tabye ê t'arâ la porte devan tâ ê tu pîsrâ dëfôr** (Elle : eh bien lève toi donc dans le noir, tu as

*la table à gauche, tu longes la table, et tu auras la porte devant toi et tu pisseras dehors)*

*li i vë r(éin) â i m'sé gâté lé z'artail su l'pé d'la tabye mē ö y'é avoure i sé a la porte âââ ö va tou py(éin) meu (Je n'y vois rien, ah ! je me suis fait mal aux orteils sur le pied de la table, mais ça y est, maintenant je suis à la porte ah ah ah ça va beaucoup mieux.*

*lê éloize t'ö kore ? (Elle : y a-t-il encore des éclairs)*

*li ö nin ö fouê b(éin) nègre ö san le gratin (Lui : non, il fait bien noir, ça sent les rillettes)*

*lê ê mâ din tu pise dan le piakar (Elle : eh mon Dieu tu pisses dans le placard)*

**ê mâ** : eh ! Moi ! Sans doute équivalent de : oh mon Dieu ! Pour exprimer la surprise, l'émotion etc.

**êmabye** : aimable.

**êmabyezir** ou **amabyezir** : rendre plus aimable ou plus généralement : raboter le caractère.

**êmâ** : aimer, ce n'était pas souvent employé pour évoquer l'affection. On l'employait plus souvent dans des expressions comme *a l'êmê poué tan ki fazision de m(éin)me* (Elle n'aimait point tant que nous fassions ainsi) c'était dire qu'elle ne l'aimait vraiment pas beaucoup. *i êmërioune meu k'ö sêJe de m(éin)me* (Nous préférerions que cela soit ainsi)

**émalisâ** : dans *s'émalisâ* manifester petit à petit son intention de ne pas se laisser faire, de protester et même de rouspéter. Ce n'est pas de la colère mais c'est le premier stade d'une série qui comprends *s'émalisâ* (Réagir un petit peu vivement), *s'élipâ* (Donner de la voix, commencer à se fâcher) et *se yépinâ* (Exprimer vigoureusement qu'on est fâché)

**émëriouné** masculin, **émëriounaille** féminin : vif, éveillé, et même un peu remuant, surtout en ce qui concerne les enfants. C'était plutôt bien apprécié. Voir **émërliôdé** qui a le même sens.

*Y a-t-il un rapport avec : émerillon ou esmeril en ancien français : petit faucon très vif ? Mais, émerillonné n'a pas l'air d'exister en français autrement que dans un emploi littéraire au sujet du regard vif.*

**émërliôdé** masculin, **émërliôdaille** féminin : vif, éveillé, était surtout employé au sujet des enfants et aussi des jeunes animaux. Quand on disait d'un enfant *l'é b(éin) émërliôdé* cela signifiait qu'il était attentif, curieux, qu'il comprenait vite et, pour tout dire, qu'il était ce qu'on a convenu d'appeler : intelligent.

*BEAUCHET-FILLEAU associe ce mot avec : émerillon, oiseau de proie très vif émërliôdé ressemble davantage à l'ancien français merlier qui désigne le merle, oiseau passablement remuant lui aussi.*

**émiJâ** : émietter, *ö fô émiJâ dô pou(éin) pë r fouère dô miJé* (Il faut émietter du pain pour faire une sorte de soupe froide à base de vin ou de lait) On en émiettait aussi pour préparer les pâtées des poussins ou des oisons, quand ils étaient pout petits. Quand nos gros pains de 2 kilos étaient bien rassis *le fazian de la miJête l'é tian benézé a émiJa* (Ils faisaient de la mie, ils étaient faciles à émietter)

**émisâ** : toujours dans *s'émisâ* se mêler à une conversation, à une action quelconque,

dans lesquelles on n'est pas vraiment concerné. *t'â pâ bëzin de t'émisâ dan méz'afouére* (Tu n'as pas besoin de te mêler de mes affaires)

*C'est sans doute le mot français : immiscer un peu déformé.*

**émouêyâ** : en général dans *s'émouêyâ* s'informer, s'enquérir, se renseigner.

*Quand, enfant, je revenais d'une visite où l'on m'avait envoyé seul dans la famille, mes parents ne manquaient pas de me demander t'â tu bé émouêyé dô pèpé (T'es tu bien informé du grand père, de sa santé cela va de soi) Je n'avais garde d'y manquer car, avant mon départ, on m'avait dit tu sinJerâ a t'émouêyâ (Tu penseras à t'informer) sans donner d'autres précisions car il allait encore de soi qu'il s'agissait de s'informer des santés précaires.*

**émoucHayâ** : chasser les mouches *s'émoucHayâ* chasser soi même ses propres mouches.

*Pour les vaches, par de brusques coups de queue qui arrivaient toujours malencontreusement dans la figure de la personne qui était en train de les traire, si bien qu'il fallait avoir la précaution d'attacher la dite queue à une patte de l'animal au début de la traite. Les mouches étant toujours en action, la malheureuse vache tentait toujours de les fouetter avec sa queue entravée. Et cette dernière avait alors les étonnants et amusants soubresauts d'un serpent coincé quelque part.*

*Les chevaux chassaient leurs mouches par de puissants frissons de la peau qui n'étaient inquiétants que si on était grimpé à califourchon dessus, et si on était petit, car cela vous ébranlait tout entier et vous déplaçait par petits coups sur le dos de l'animal. Parfois, au comble de l'exaspération, ils tentaient de faire fuir les insectes par de violents mouvements de la tête dans tous les sens, qui étaient fort éprouvants quand on était préposé à leur conduite par la bride et qu'on était obligé de lever bien haut son petit bras pour ce faire.*

**émoucHail** masculin : ustensile destiné à chasser les mouches, soit un simple rameau feuillu, soit un manche portant à son extrémité un paquet des longs crins de la queue ou de la crinière d'un cheval. C'était, bien sûr, toujours un enfant qui était chargé de pourchasser, avec cet instrument, les mouches et les taons, qui importunaient les animaux attelés, provoquant des mouvements brusques de leur part, susceptibles de compromettre la stabilité des charretées en cours de chargement et surtout l'équilibre de celui qui, au sommet, était en train de bâtir la charretée.

**émouchête** féminin : filet fixé sur la bride du cheval, recouvrant ses yeux et son nez et qui, en se déplaçant à chaque mouvement du cheval, chasse les mouches posées notamment sur les yeux, le chanfrein et les naseaux. Voir **moucHail**

**émourayâ** : poser un **mourail** sur le nez d'un cheval, pour l'empêcher de perturber son travail en essayant de brouter l'herbe sur le sol, ou les branches des arbres fruitiers à sa portée (Et en plus ça chassait les mouches et, surtout, ça l'empêchait de **morsëyâ** (Mordiller) celui qui le conduisait par la bride. Voir **mourâ**

**émourôdâ** : museler. Poser un **mourâ** (Muselière

**épâ** masculin, **épâse** féminin : épais, épaisse.

**épésou** féminin : épaisseur.

**ö l'é dan l'épésou** (C'est dans l'épaisseur ce qui signifie : c'est à l'intérieur pas trop loin de la surface) **ö l'é dan l'épésou de la muraille** (C'est à l'intérieur du mur) **ö y'a dô nouk dan l'épésou de la tête** (Il y a des nœuds à l'intérieur de la toile, ce qui arrivait



dans les toiles grossières, tissées dans les fermes par un tisserand itinérant.

**éparâ** : épandre ou étendre *kant'ö fouê frê lé z'èzè\** **éparan lô z'ale ô soulail é lé parpayin atou** (Quand il fait froid les oiseaux étalent leurs ailes au soleil et les papillons aussi)

**éparâ dô fumâ** (Épandre du fumier dans les champs)

**éparâ dô linJe** (Étendre du linge pour le faire sécher sur un **éparou**

**éparou** masculin : étendoir, une corde bien souvent.

**épari** masculin : ensemble de choses étalées ou éparpillées sur une surface **un épari é t'un andrê voure ke lé z'afouère son éparaille** (Un **épari** c'est un endroit où les choses sont éparpillées) Bien souvent, c'était péjoratif **ké t'ö cHêl'épari** (Qu'est ce que cet étalage de désordre) me disait-on, au sujet de mes jouets, évidemment toujours sur les trajets des adultes.

**s'éparâ** : 1° : tomber de tout son long sur le sol.

2° : s'étendre confortablement sur son lit ou sur son siège, s'étirer avec volupté. **i va m'éparâ su ma kouâte** (Je vais m'étendre sur mon matelas de plumes, donc dans mon lit) **le s'a éparé su la barJe pèr fouér sa mériène** (Il s'est étendu sur le tas de foin de la grange pour faire sa sieste)

**éparé** masculin, **éparaille** féminin : étendu, ou épandu. **tu pè pàsâ la cHâru le fumâ é t'éparé** (Tu peux labourer, le fumier est épandu) **ö pè soulayâ avoure lé lésâ son t'éparé** (Il peut faire du soleil maintenant, les draps sont étendus)

**éparpayâ** : étendre aussi, mais en désordre, éparpiller.

**épave** seulement dans **ö l'é tou d'épave** c'est tout dispersé, à l'abandon, en désordre : la désolation !

**épèrayâ** ou **épérayâ** : enlever les **pâre** (Pierres) d'un champ cultivé, à la main avec un **bakê** (Sorte de panier robuste en planches) puis les regrouper en petits tas, pour les collecter dans le tombereau, afin de les transporter sur les chemins à empierrer. On disait aussi **ramâsâ lé cHail** (Ramasser les cailloux)

**épérayi** masculin : tas de cailloux accumulés pendant des années, par des ramassages successifs et finalement laissés sur place où ils constituaient les **cHirin** voir ce mot.

**lé pâre** désignait avant tout des pierres calcaires utilisées pour les constructions et les **chail** des cailloux de silex, mais on ne faisait pas systématiquement la différence quand on parlait de les ramasser.

**épiâkré** masculin, **épiâkraille** féminin : se dit d'une substance molle, en bouillie, tombée sur le sol ou projetée sur une surface quelconque, un mur par exemple, et qui, sous le choc forme une galette avachie au centre, relevée sur les bords avec, dans les meilleurs cas, des vagues concentriques et des éclaboussures rayonnantes tout autour. Sur les murs, c'est un travail d'artistes en herbe, pas toujours apprécié à sa juste valeur !

**épiâkrâ** ou **piâkrâ** : recouvrir une surface par des jets de matières molles, on pourrait presque employer le mot crépir. **épiâkrâ de la fouagne su lé murâye** (Jeter des paquets de boue sur les murs)

**piâkra** ou **piâkrè\*** ou **épiâkri** masculin : résultats de tels jets. Ainsi les bouses des vaches purgées par l'herbe nouvelle du printemps, faisaient de jolis **épiâkri** sur le sol.

*On comprendra après de tels propos que, bien que ce soit là une forme d'art abstrait, cela ne pouvait que stimuler les dispositions artistiques qui sommeillaient chez les enfants mais n'étaient pas forcément appréciées par les parents.*

**épésir** : épaissir et, pour une personne : grossir

**dézépésir** : enlever de l'épaisseur *fouê tu din dézépésir lé piâ* (Fais-toi donc diminuer l'épaisseur de ta chevelure) et pour un semis : éclaircir.

**épibösâ** : décortiquer des épis, en les picorant, comme font les volailles auxquelles on a donné des épis glanés après les moissons, ou les passereaux sur les épis de plantain, ou les bouvreuils sur les bourgeons des arbres fruitiers.

Parfois **s'épibösâ** était utilisé dans le même sens que **s'épivardâ** (Faire sa toilette avec son bec)

**épi*k*** masculin : épi de céréale **un épi*k* de bié** (Un épi de blé).

*Il faut faire bien sonner le k final, car le patois se souvient que ce mot descend du latin spicum : épi*

**épi*Jâ*** : former des épis, monter en épi, épier, comme disent les botanistes.

**épi*Jé*** masculin, **épi*Jaille*** féminin : 1° : se dit d'une plante épiée, dont les épis sont bien formés.

2° : effiloché **té pounyê son t'épi*Jé*** (Les poignets de ton vêtement sont effilochés)

**épine bian*Ch*e** féminin : Épine blanche, *Crataegus oxyacantha* : Aubépine.

Elle est nommée, dans le centre de la France et au Québec : Cenellier ou Senellier et ses fruits sont donc des **sênê*le*** (Cenelles)

*kant'ö y a grou de sênê*le* l'hiver s'ra lin ê frê* (Quand il y a beaucoup de cenelles l'hiver sera long et froid) probablement parce que les petits oiseaux se repaissent de ces fruits en hiver, quand ils n'ont rien de moins dur à manger. Ainsi, la Providence, dans sa grande bonté, pourvoit à leur subsistance, sans leur faire commettre; je crois, le péché de gourmandise.

*Jadis nommée alba spina (épine blanche) en latin qui a donné aubespine en ancien français.*

**épine nê*gr*e** féminin : Épine noire, Prunellier, *Prunus spinosa*. Voir **prunê*lâ*** Ce buisson, à fortes épines noires, fleurit au printemps avant d'avoir ses feuilles. Ses fruits **lé prunê*le*** noir bleuté et recouverts d'une pruine blanche qui met en valeur cet aspect bleuté, servaient à préparer, par macération dans de l'eau de vie de la ferme, et avec beaucoup de sucre, des liqueurs délicieuses, que les dames buvaient à la fin des repas de fête, car elles ne supportaient pas l'eau de vie des messieurs. Les feuilles sont toxiques, même pour les bestiaux, qui n'en mangent pas en général, sauf les moutons auxquels elles font courir des risques.

Le parfum des fleurs, la saveur des fruits, la toxicité des feuilles sont dus à l'acide cyanhydrique présent sous forme d'hétérosides cyanogénétiques, eux-mêmes moins parfumés et peu toxiques. Ils coexistent dans les cellules avec une diastase : l'émulsine. La destruction des cellules, par exemple au cours de la mastication, met l'émulsine en contact avec l'hétéroside, et provoque la libération d'acide cyanhydrique, à la fois parfum et poison dangereux. Les fruits et les liqueurs sont juste assez riches en hétérosides pour être savoureux.

**épi*ntâ*** : effaroucher **louizê*te*** dit : surprendre. Voir **pintou** peureux, craintif.

**épi*ntail*** ou **épa*ntail*** : (Mannequin, ou tout système que les humains espèrent être de nature à épouvanter les oiseaux ravageurs)

**épintayâ** disposer des épouvantails dans les arbres ou les champs **épintayâ lé sërézâ**  
(Mettre les épouvantails dans les cerisiers)

**épinté** masculin, **épintaille** féminin : surpris, surprise, même fortement surpris, émotionné par la surprise.

**épingye** féminin : épingle.

**épingyâ** : épingleur.

**épiôlâ** : procéder à un nettoyage de la peau, à sec, avec les ongles, les dents ou le bec, qui consiste à enlever les peaux mortes (après un coup de soleil par exemple) **lé pëlcHa** (Petites peaux dressées et sèches près des ongles) les squames en général, et même la vieille crasse et les menus parasites, voire quelques vieux poils ou duvets, selon que ce genre de toilette est l'œuvre d'un humain, d'un oiseau, ou de n'importe quel animal.

**épivardâ** : faire sa toilette quand on est oiseau, lisser son plumage avec son bec **lé z'ëzè\* s'épivardan** (Les oiseaux font leur toilette) Pour les canards et les oiseaux aquatiques cela consiste à récupérer avec le bec des substances hydrofuges près du croupion (aux glandes uropygiennes) pour les étaler sur le plumage.

Les tourterelles se picorent mutuellement la base du bec **lé tourtre s'épivardan** (devra être traduit par : les tourterelles se becotent) au cours de leurs prémices amoureux.

Enfin les petits passereaux pratiquent cela en collectivité, dans les flaques d'eau, quand les pluies les ont renouvelées.

**épivardi** masculin : action de **s'épivardâ** Ainsi **kant' ö l'a mouyé ö n'é k'un épivardi dan lé gasö** (Quand il a plu c'est une toilette universelle dans les flaques d'eau)

**époucHtâ** : épousseter et aussi chasser les bestioles (mouches, oisillons, poussins etc.) d'un geste de la main ou d'un chiffon, qui ressemble à celui qu'on fait en chassant la poussière.

**i li é époucHté lé piëze** (Je lui ai épousseté les puces) ce qui se dirait en français : je lui ai secoué les puces !

**épouille cH(éin)** masculin : peut-être celui qui chasse les poux et les parasites des chiens, profession sûrement peu considérée et peu lucrative, car les expressions qui utilisaient ce vocable faisaient référence à des conditions vestimentaires minables ou répugnantes **té foué an épouille cH(éin)** (Tu es habillé comme un "épouilleur" de chien, donc : mal tenu, sale, déguenillé) **té an épouille cH(éin)** (Tu es en tenue d'épouilleur de chien)

*Y avait-il eu, alors, des métiers de gagne petit consacrés à la chasse aux parasites des chiens, qui auraient été les ancêtres des toiletteurs de nos actuels cabots de luxe ? Sûrement pas, car personne ne se souciait des parasites des chiens, ce n'était donc qu'une expression destinée à tourner en dérision les gens peu soignés.*

**époutir** : écraser quelque chose, en général de petites bestioles, des insectes, surtout des puces, d'une habile pression entre un ongle, généralement l'ongle du pouce, et le gras d'un doigt. Voir **dé**

**épouti** masculin et féminin : écrasé.

**épouvésâ** : 1° : disperser un attroupement ou un groupe d'animaux avec énergie, s'emploie aussi pour les personnes et surtout les enfants **i é épouvésé lé drôle chi étian aroué ô pé de la palise** (J'ai chassé les enfants qui s'étaient groupés au pied de la haie) On

avait sans doute supposé qu'ils mijotaient quelque bêtise.

**épouvésé** masculin, **épouvésaille** féminin : qualifie le comportement d'un groupe d'animaux ou d'enfants en train de se disperser avec beaucoup d'agitation et un grand remue-ménage **lé Jan son bé épouvésé anë** (Les gens sont bien agités aujourd'hui) nous rencontrons beaucoup de personnes qui paraissent fort affairées aujourd'hui.

2° : éparpiller, ou au moins : secouer quelque chose de trop compact pour l'aérer, le faire sécher. Voir aussi **sourJi**

**épr(éin)dre** : 1° : s'y prendre **i m's'i é épri de m(éin)me** (Je m'y suis pris de même : comme ça) **i m's'é épri këm cheu** (Je m'y suis pris comme ça) Mais, pourtant, on disait parfois **tu sê pâ t'y pr(éin)dre** (Tu ne sais pas faire, tu ne sais pas t'y prendre)

**le s'y é mal épri** (Il s'y est mal pris)

**le s'y épr(ein) b(éin)** (Il s'y prend bien) qu'on pouvait aussi dire **le s'y pr(éin) béin)**

2° : en parlant du feu : prendre, commencer à donner des flammes **le fë mal(éin)ne a pr(éin)dre** (Le feu a du mal à prendre) et ensuite **le fë këmou(éin)se a épr(éin)dre** (Le feu commence à s'enflammer) et finalement **le fë é t'épri** (Le feu est pris)

**éralâ** : déchirer, surtout des tissus.

**ö i krê b(éin) ke tu t'é éralé le kru dô chu i va te le sanâ** (Oh je crois bien que tu t'es déchiré le trou du cul, je vais te le repriser) disait-on au petit copain qui venait de péter, et alors, commençait une poursuite ou un pugilat.

**éralé** masculin, **éralaille** féminin : déchiré, déchirée.

**éralure** féminin ou **érali** masculin : déchirure.

Remarque la jolie sonorité rauque de ces mots, qui évoque une action sur des tissus grossiers et résistants, alors que le mot : déchirer avec ses sons chuintants et aigus, évoque davantage le bruit que font les tissus modernes, plus fins et plus fragiles.

**erbe** féminin : herbe, surtout employé dans les noms de plantes **erbe a la serpan** (Herbe au serpent : divers *Arum*) **erbe a la köpe** (Herbe à la coupure : Plantain dont le suc était utilisé pour arrêter les saignements des petites coupures et guérir les contusions. Voir **piantin**) **erbe d'ékière** ou **erbe a l'ékière** (La Chélidoine pour ses propriétés ophtalmologique : elle éclairait la vision trouble, voir **ékière** ou **erbe ö fi** (Herbe aux verrues) à **fi**

**erboulâ** : désherber, éliminer d'une culture les plantes étrangères, sauvages ou cultivées : travail sans fin et pénible pour les reins. Pour les semis juste poussés, cela se faisait à la binette. Mais il arrivait bien souvent, quand les plantes cultivées étaient plus développées, qu'on devait intervenir manuellement, pour arracher des plantes sauvages, plus vigoureuses et mieux enracinées, qui étouffaient les cultures.

Je me souviens des **urgin** (Chénopodes) **pariële** (Rumex) et surtout **lé cHardin** (Chardons)

Ces derniers étaient les plus terribles, piquants, vigoureux, prodigieusement prolifiques, ils envahissaient volontiers nos champs de céréales et on devait les arracher à la main, avec des mouffles en cuir, et les éliminer précocement sinon ils continuaient à produire des semences même après avoir été arrachés. Les premiers, une fois détruits, d'autres naissaient, et plus ils naissaient tard plus ils se reproduisaient rapidement : on n'en venait jamais à bout. Et, sur certains **mârê\*** (Certaines plages) les céréales périclitaient, complètement étouffées. Puis, finalement, on en retrouvait encore beaucoup dans les gerbes et, au cours des moissons et des battages, ils libéraient des nuages compacts de leurs semences qui volaient portées par leurs

aigrettes, déployées en jolis parachutes, ensemençant par avance les récoltes futures.

Il y avait aussi **la fole avêne** (Folle avoine, *Avena fatua* tout à fait identique aux céréales qu'elle envahissait, mais plus puissante et plus rapide dans sa croissance contre laquelle on ne pouvait rien sauf tout faucher et tout détruire pour préserver au moins les récoltes à venir.

Les désherbants n'existaient pas, sauf le **klörate** (Chlorate de soude ou de potasse) il était cher et, n'étant point sélectif, il détruisait tout. Comme herbicide il y avait aussi **la viêye sâ dô salou** (Le vieux sel du saloir) et la saumure, bons à jeter quand on avait fini de manger la salaison de l'année. Ce n'était pas très abondant et c'était peu efficace.

**i é erboulé l'vërJâ** (J'ai enlevé les herbes indésirables du jardin). Il ne faut pas confondre **erboulâ** qui est arracher l'herbe et l'enlever, avec **gâtâ l'erbe** qui est la couper avec une binette en la laissant sur place.

*On répétait l'histoire de ce grand père, célèbre et sévère, dont toutes les activités dans ses vieux jours, s'étaient cantonnées dans son jardin, magnifique et renommé.*

*Un jour il proposa à un jeune visiteur **si tu trouve une erbe dan chô vërJâ i te pouêye a bouère** (Si tu trouves une herbe ("mauvaise", bien entendu) dans ce jardin je te paye à boire). En réalité c'était du vin qu'il produisait et il n'avait pas à le payer, donc il faut traduire : « Je t'offre un coup à boire ».*

*Après une inspection admirative, le jeune visiteur reconnut qu'il n'avait rien pu trouver **é bé i va te pouêyâ un kö a bouère kan m(éin)me** (Eh bien, je vais quand même t'offrir un coup à boire, quand même) dit l'ancêtre.*

*Pendant que le vieux était descendu à la cave chercher de son bon vin, le visiteur, bavardant avec la bru qui préparait des verres, dit avoir trouvé une seule herbe indésirable **é bé k'a d'si di më voure k'a l'é ê yiré l'outâ avan kë le la vaille paske si le la vayê avoure ö s'rê pâ r(éin)** (Eh bien, dit-elle, dis moi où elle est, et j'irai l'enlever avant qu'il ne la voie, parce que s'il la voyait maintenant ce ne serait pas rien !)*

*Cela en dit beaucoup sur les relations humaines, à une époque et dans un milieu auxquels on n'accorde pourtant pas, aujourd'hui, la réputation d'avoir été tendres. Cela dit aussi, pas mal de choses, sur le fichu caractère du patriarche !*

**ére** féminin : c'était un terrain plat et horizontal, situé non loin des bâtiments de la ferme, où avaient lieu les activités nécessitant beaucoup d'espace, comme les battages des céréales. Parfois **l'ére** était confondue avec la cour de la ferme, parfois elle était un peu à l'écart. Elle était soigneusement entretenue **tou lé dimou(éin)cHe le vâlê Jansê l'ére avan rési** (Tous les dimanches le domestique balayait **l'ére** avant le déjeuner de midi)

**éraille** féminin : tout ce qu'il y a dans **l'ére** .

**ëre** féminin : heure. **de boune ëre** (De bonne heure : très tôt) **ö l'é pâ de boune ëre** (Ce n'est pas de bonne heure, sous entendait : c'est très tard)

**astëre** (À cette heure : maintenant)

**keu l'ëre é t'ö** (Quelle heure est-ce) Chez **louizête** on disait **keu l'ëre k'ö l'é** (Quelle heure qu'il est)

**l'ëre ô soulail** (L'heure solaire) **i v(éin)dron a troi z'ëre ô soulail** (Nous viendrons à trois heures au soleil : à l'heure solaire) C'était là un problème pour les rendez-vous et aussi un casse-tête, car on distinguait **l'ëre ansiène** et **l'ëre novêle** (L'heure ancienne qui devait sans doute être calée sur le soleil et l'heure nouvelle qui était probablement l'heure solaire avancée d'une heure) On entendait par exemple **nou z'âtre i marchan tërJou a l'ëre ansiène** ou bien **nou z'âtre i marcHan tërJou ô soulail** (Nous autres nous sommes toujours à l'heure ancienne ou nous marchons toujours à l'heure solaire) ce qui était peut-être la même chose. Nous autres, enfants, nous étions censés obéir aux adultes, alors

ancienne ou nouvelle !

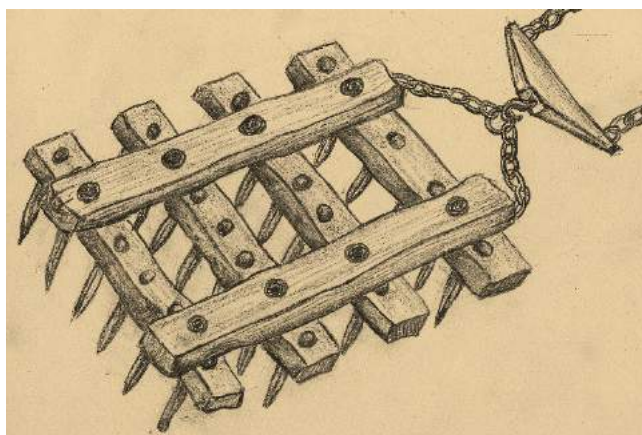
**érisin** masculin : hérisson, sans distinction de sexe. Ces petits animaux étaient bien tolérés, mais on ne percevait pas l'importance des services qu'ils pouvaient rendre en éliminant les limaces. On leur reprochait, parfois, un goût immodéré pour les œufs qu'ils chapardaient dans les nids des poules.

*Ma mère avait l'habitude de préparer, chaque matin, un petit repas pour nos chats, fait de restes de pain dans du lait, le tout accompagné des reliefs de nos repas qui pouvaient leur convenir, et elle déposait cela dans un des bâtiment d'une ancienne ferme désaffectée, voisine de la nôtre, qui nous servait de cellier. La vieille porte de ce local était abîmée vers le bas, et permettait l'accès aux chats en l'interdisant aux chiens qui auraient mangé toute leur soupe. Mais où passe un chat, un hérisson, même dodu peut passer, et une grosse mère hérisson avait découvert cette source de nourriture. Et nous nous amusions, chaque matin, de voir nos chats, d'abord dans la maison, miaulant de concupiscence autour de ma mère qui préparait leur platée. Puis ils l'accompagnaient allégrement à travers la cour de la ferme, la moustache avantageuse et la queue fièrement dressée, jusqu'au local où on déposait leur repas.*

*Aussitôt servis, ils se mettaient à table, avec un fier appétit et lapaient en s'inondant nez et moustache d'éclaboussures de lait. Ma mère s'éloignait un peu et aussitôt, la maman hérisson arrivait, suivie de ses cinq petits à la queue leu leu déjà fort piquants avec leurs épines de bébés. Tout ce petit monde arrivait au plat et s'intercalait gentiment parmi les chats. Mais ces derniers n'étaient pas équipés pour supporter le contact avec ces nouveaux convives et ils battaient en retraite en crachant bien fort, comme font les chats furieux. Les hérissons n'en avaient cure et continuaient leur repas. On pouvait alors voir les six hérissons attablés autour du plat, se restaurant goulûment pendant que, derrière, les trois chats crachaient et grondaient, les poils aussi hérissés que ceux des hérissons, sans en avoir l'efficacité. Leur repas terminé, la famille hérisson partait sans traîner, laissant les restes aux matous, qui se mettaient aussitôt à table à leur tour. Qu'on se rassure : ils n'étaient privés de rien car ma mère avait tenu compte des six convives supplémentaires en préparant la platée.*

**è\*rse** féminin : herse. La nôtre était formée de lourdes barres de bois parallèles, porteuses de grosses pointes en fer. On la traînait dans les champs pour briser les mottes ou détruire une couverture végétale.

C'était lourd et les pointes enfoncées dans le sol rendaient la traction très difficile, ce qui était à l'origine de différentes comparaisons *ta vërsikyête roule këm une è\*rse* (Ta bicyclette roule comme une herse) *ö l'é t'un gâ chi travaille k'em une è\*rse* (C'est un homme qui travaille comme une herse) sans ménager ses efforts.



**êskayé** masculin : escalier. Dans les fermes de mon enfance, il n'y avait pas de chambres au premier et unique étage, où les espaces, le plus souvent mansardés, étaient à la fois combles et greniers. Aussi n'avait-on pas apporté beaucoup de soins à la réalisation des escaliers qui étaient étroits et souvent bancals avec leurs marches inégales. De plus, ils étaient toujours installés dans des recoins où ils gênaient le moins possible, mais où ils étaient peu accessibles. Pourtant, au cours des battages, les jeunes **portou de sak** (Porteurs de sacs) devaient les gravir de nombreuses fois dans la journée, avec, sur les épaules, un sac de 80 kilogrammes et, comme c'était pareil dans toutes les fermes, ils trouvaient cela tout naturel.

**êesperJe** ou **asparJe** féminin : Asperge, *Asparagus officinalis*, Liliacées. Elles étaient difficiles à cultiver, chez nous, car les buttes ou "billons" qu'on faisait pour obtenir des turions blancs et tendres étaient très difficiles à démolir dans nos terres argileuses, grasses et compactes. Le seul à les réussir était le **tonton** à la Cour de la Garde, près de la forêt, car son jardin avait été amendé et retourné par de nombreuses générations de jardiniers qui avaient fait, à la longue, une terre bien souple.

Voir le Bon sirop des Cinq Racines à **persail**

**êesperJête** féminin : Ornithogale des Pyrénées, *Ornithogalum Pyrenaicum*, Liliacées, qui donnaient, au bout d'une tige de 40 centimètres de haut, de longues grappes de fleurs blanc jaunâtre ou verdâtre dont les tépales avaient un trait plus vert dans le dos. Tout cela, récolté un peu jeune, pouvait être consommé comme des asperges dont elles avaient le goût en un peu plus sucré. Ici ou là, elles poussaient toutes seules, le long des haies, sur les talus humides.

**espoir** dans **être an espoir de famille** ou, tout simplement **être an espoir** (Être enceinte) Espoir, mais espoir seulement, car encore à cette époque, même si la médecine s'améliorait de jour en jour, une grossesse était encore plus un espoir qu'une certitude. On disait aussi **a l'é an cH'min de famille** ou tout simplement **a l'é grouse** (Elle est grosse : enceinte)

**êsamâ** : répandre une odeur très forte et souvent plutôt désagréable, mais ce n'est pas : puer. D'ailleurs je n'ai aucun souvenir d'un mot signifiant puer. Pour une odeur nauséabonde on disait **ö fière pâ** (Ça ne sent pas bon, ou, plus exactement : ça ne se sent pas) Mais il n'en était pas, alors, comme de nos jours, où on fait des grimaces quand une personne exhale une odeur qui n'a pas été élaborée dans un laboratoire de chimie.

**sa goule ésame** (Sa bouche sent fort) **t'ésame de la goule** (Tu sens fort de la bouche)

**l'ail sabê la goule ê la fazê ésamâ mê é t'ê t'ö bé bin** (L'ail donnait une sensation de brûlure dans la bouche et la faisait sentir fort c'était-il bien bon)

*Ah ! Ces senteurs buccales, elles sont le souvenir de festins de fromage blanc de lait de chèvre, non fermenté, dégusté avec des brins d'ail vert, au casse-croûte, vers 17 heures en été !*

**êsartâ** défricher, enlever les taillis, les ronces, les buissons épineux, les orties bref : préparer le terrain à recevoir des cultures. Ce n'est pas tout à fait le même sens que **essarter** en français qui suppose un brûlis des végétaux à éliminer pour en faire une sorte d'engrais sur place.

**êsarti** masculin : terrain défriché. A donné des noms de lieux : Essarts.

**ésêmâ** ou **ésëJâ** ou **ésanJâ** à une époque que je n'ai pas connue, et que ma mère évoquait souvent. On ne lavait le linge qu'une fois par an, et il fallait donc stocker le linge sale, quelquefois pendant presque une année. Pour éviter des fermentations, on le rinçait à l'eau claire et on l'essorait avant de l'entreposer sur des perches ou des cordes, souvent dans les combles où il finissait de sécher. **ésêmâ** ou **ésëJâ** était donc une sorte de pré-lavage qui se faisait petit à petit, au fur et à mesure de la production de linge sale, indispensable surtout pour le linge lourd et épais, comme les draps et les nombreuses nappes (Car on mangeait avec une nappe à laquelle on essuyait son couvert à la fin des repas) Ce travail pouvait être fait sans problème par la femme de la maison toute seule. Puis, une fois par an venait le moment de la **buJaille** voir ce mot, qui était une tâche autrement importante, mobilisant toute une équipe de **lavêrâse de buJaille** (Lavandières) et exigeant le regroupement de plusieurs maisonnées.

**ésémaJe** masculin : rinçage et pré-lavage du linge sale avant de l'entreposer en attendant le grand lavage annuel.

Parmi ces mots **ésanJâ** est voisin de essanger, vieilli, et même hors d'usage, et néanmoins français et qui vient du latin exsaniare (faire sortir le jus)

**ésiou** masculin : essieu. Ne pas confondre avec **éziou**

**ésölä** : détacher un rameau latéral d'une tige en le tirant vers le bas **ö s'a ésölä** (Ça s'est arraché : c'est ce qui se produit quand on arrache un rameau et qu'il emporte avec lui un lambeau des tissus situés en dessous de lui, sur la branche qui le portait) **ésöle z'ou** (Arrache le en le tirant vers la base de la branche porteuse)

Pour préparer une bouture d'un végétal ligneux il faut arracher un rameau latéral de l'année après qu'il soit "aoûté" (qu'il ait pris les couleurs et la dureté qui ne se forment qu'en fin d'été). Après avoir incisé la tige porteuse juste en dessus de son insertion, on arrache le rameau **on ésöle** (On l'écale, on pratique "l'écalage" diraient les horticulteurs) et la base du rameau emporte un fragment de la tige porteuse **la söle** (Le talon) Voir **söle**

Dérive de **söle** semelle.

**ésöriounâ** : assourdir quelqu'un par des clameurs ou des activités bruyantes. C'est aussi lui casser les oreilles par des excès de bavardages sans intérêt **téz'te tu m'ésörioune** (Tais toi, tu me casses les oreilles)

**ésöriouné** masculin, **ésöriounaille** féminin : assourdi, rendu sourd, ou exaspéré par un bruit ou un bavardage.

C'est différent du français : essoriller (couper les oreilles d'un animal)

**éstërmëyâ** : surprendre, bouleverser, peut aussi être employé avec le sens de bousculer, disperser, éparpiller avec vigueur une population où cela entraîne un grand émoi, une grande effervescence (une fourmilière, une ruche, un nid de frelons etc.)

**éstërmëyé** masculin, **éstërmëyaille** féminin : bouleversé, abasourdi, alarmé, surpris, secoué par un évènement.

**éstouma** masculin : c'est l'estomac, bien sûr, mais quand on voulait désigner l'estomac et ses malaises on employait le mot **chër** Voir ce mot, qui, pourtant, semble désigner le cœur.

**i é l'estouma ginfié** (J'ai l'estomac gonflé : je fais de l'aérophagie) Voir **Jabö** qui était employé pour estomac dans certaines expressions.



**ésörâ** : sécher au soleil et au vent. *i va mètre ésörâ mé lésâ* (Je vais mettre sécher mes draps) sous entendu en les étendant au soleil.

**ésör** masculin : période où le vent et le soleil assèchent la terre et la végétation. *kan t'ö y'ara un ésör i këmou(éin)seron lé métive* (Quand il y aura un petit vent de sécheresse nous commencerons les moissons)

**ésuJâ** essuyer. *si t'â fini ésuJe tèn'asiête avêk une goulaille de pou(éin)* (Si tu as fini essuie ton assiette avec une bouchée de pain) c'était un service à rendre à la personne qui lavait la vaisselle, à la fin du repas, car il fallait puiser l'eau dans un puits profond et les détersifs n'étaient pas utilisés..

**ésuJé** masculin, **ésuJaille** : essuyé, essuyée.

**ésuJou** masculin : torchon pour essuyer. Chez moi ce mot désignait l'essuie-mains.

Notre **ésuJou** était pendu non loin d'une petite fontaine en fer émaillé, avec, au milieu de son avant bombé, un mignon petit bouquet de trois roses. Sous son fond, en dessous, il y avait un tout petit robinet en col de cygne qui débitait un grêle filet d'eau. On l'emplissait avec l'eau du puits, qu'on obtenait en déroulant 18 mètres de chaîne, qu'il fallait ensuite rembobiner autour de son treuil, avec le seau plein et bien lourd au bout, à remonter. Alors on avait tendance à économiser l'eau et, fort heureusement, il fallait tout un moment à la fontaine, pour en laisser couler la valeur d'un verre, ce qui était censé suffire pour laver les mains les plus douteuses.

Cela explique que **l'ésuJou** ne restait jamais propre très longtemps.

Le torchon préposé à la vaisselle était nommé **napërin** Voir ce mot.

**ésuJaille** féminin : une correction, une volée de coups, ou, au moins une sévère réprimande.

**étamâ** : étamer.

**étamé** masculin, **étamaille** féminin : étamé, étamée. **dô kiëre étamaille** (Des cuillères étamées, car nous avons des cuillères en métal étamé !)

Il restait aussi quelques cuillères en étain, mais elles se pliaient facilement et devenaient tout de suite grisâtre après avoir été nettoyées, aussi les ménagères ne les aimaient pas beaucoup. Alors elles les ont abandonnées à leurs époux qui s'en servirent pour faire de la soudure, ainsi disparaissait le patrimoine emporté par les techniques de la "modernitude")

**avâ la goule étamaille** (Avoir la bouche étamée) se disait pour les personnes qui aimaient ou supportaient les mets très chauds ou très épicés.

**étanâ** : entamer 1° : **étane le pou(éin)** (Entame le pain)

2° : se faire une blessure superficielle *i m's'é étané la goule an me fazan la barbe* (Je me suis coupé le visage en me faisant la barbe, rasant)

*ö l'é si poivré k'ö l'étane la goule* (C'est si poivré que ça blesse la bouche)

**avâ lé mou(éin) étanaille avêk dô Jale** (Avoir les mains crevassées par les engelures)

**mon bö m'a étané le kou de pé** (Mon sabot m'a blessé sur le dessus du pied)

**lé drôle s'étané lé jënail an cHëzan** (Les enfants se blessent les genoux en tombant) ce qui se disait **se kourônâ** Voir ce mot.

**étéle** féminin : étoile. Voir les noms de quelques unes à **pousinière**

Du latin stella sans doute, qui fit esteile en 1080 puis estoile en 1380, l'un donnant **le patoi** l'autre le français.

**étëryâ** : étriller. Voir aussi **bouchounâ**

**étërye** féminin : étrille.

*Mon père étrillait souvent nos deux juments et elles avaient l'air d'aimer tellement cela que je rêvais du moment où je serai assez grand pour le faire aussi. Un jour le moment est venu et puis il est passé.*

**étounou** masculin : gros entonnoir pour emplir les tonneaux et les barriques qu'on posait sur la bonde et qui tenait en équilibre grâce à une couronne placée autour de son tuyau. Cette couronne avait pour effet d'empêcher le tuyau de **l'étounou** de s'enfoncer complètement dans le trou de la bonde, ce qui aurait eu pour effet d'obstruer ce trou et de faire obstacle à la sortie de l'air chassé par le vin vidé dans le tonneau. Cet air serait alors sorti par le tuyau de **l'étounou** expédiant alentour des geysers du précieux liquide versé dans la barrique.

On l'utilisait quand on soutirait le vin de la cuve où il avait fermenté pour le mettre dans les barriques, ce qui se disait **soutira** Pour un entonnoir de taille normale voir **ouyête**



**étournè\*** masculin : Étourneau, *Sturnus vulgaris*, noirâtre, son plumage pointillé de reflets bronzés semble plus ou moins écailleux, et comme il marche debout, bien dressé, à pas pressés, sans sautiller, il évoque l'image qu'on nous a donné des petits dinosaures du type *Campsognatus*. Et comme, d'autre part, il est social sans être sociable, agité, remuant, querelleur, aimant se regrouper pour habiter de vrais dortoirs communautaires dans nos villes, il est sans doute le plus humain des oiseaux. Et quand il rentre le soir le souffle puissant d'un vol d'étourneaux alerte et impressionne les pauvres petits hommes rampants.

**étranJe** : étranger *être d'étranJe* ou *se senti d'étranJe* c'est être ou se sentir étranger, c'est : ne pas se sentir à son aise avec quelqu'un, dans un endroit, dans une certaine situation. Voir **ayou** (Ailleurs) **chi** (Ici) **chô lin** (Notre pays, à **lin** )

**étranJâ** masculin : étranger, personne n'appartenant pas à notre pays ou même à notre petit coin. Dans mon enfance, ce mot désignait aussi les polonais qui venaient dans les fermes, comme ouvriers agricoles. Il n'y avait là aucune animosité, mais il fallait bien les désigner d'une manière ou d'une autre. Il me semble qu'à cette époque il n'y avait pas de racisme ou de discrimination dans nos campagnes.

**étran'yâ** : étrangler *son kôlä étê trö p'ti ö l'étran'yê* (Son collier était trop petit, ça l'étranglait)

**s'étran'yâ** (S'étrangler : avoir avalé de travers et expédié boisson ou nourriture dans la trachée-artère)

**étrave** féminin : entrave constituée par un lien unissant une patte avant à une patte arrière d'un animal domestique, pour le gêner dans sa marche, afin de l'empêcher de courir, de vagabonder. Cela permettait de le récupérer plus facilement quand il était au pâturage. C'était surtout utilisé avec les chevaux, mais mon père y était fermement opposé, car il craignait que ce système ne provoque des accidents ou des blessures.

**étravâ** : entraver, on disait aussi *mêtre lé z'éferJe* voir à *éferJe*

**être** être, infinitif du verbe être.

*p't'être bé* ou *p't'êt'bé* (Peut être bien)

*ö n'a pâ lieu d'être* (Ça n'a pas lieu d'être) qui signifie soit : ce n'est sûrement pas vrai, soit : ce n'est pas permis, il ne faut pas qu'il en soit ainsi.

*a mouin k'ö sêJe* (À moins que cela soit) signifiait qu'on était à peu près d'accord avec les propos ou les propositions de son interlocuteur. Voir *sêrê* car on pouvait aussi dire *a moïn k'ö sêrê* (À moins que cela serait), c'est une idée que je ne repousse pas, mais il faudra voir !

La conjugaison de : *être* ressemble au français.

*i sé t'é l'é* ou *a l'é i son vou'z'été le* ou *a san* (Je suis, tu es, il ou elle est, nous sommes, vous êtes, ils ou elles sont) Ne pas confondre *i sé* avec *i sê* (Je suis avec je sais)

*son z'i* (Sommes nous) *été vou* (Êtes-vous) que *lé vieu* disaient *étâ* par exemple *étâ de la boune afouère anë* (Êtes vous de bonne humeur aujourd'hui)

En *patoï* le verbe être, employé comme auxiliaire, est remplacé par avoir à certaines personnes, comme par exemple *i m's'é boulité* (Je me suis roulé) *tu t'é boulité* (Tu t'es roulé) Mais *le s'é boulité* (Il s'est roulé) pouvait aussi se dire *le s'a boulité* (Il "s'a" roulé) Et on disait toujours *i nou z'avon boulité* (Nous nous "avons" roulés), *vous vou z'avé boulité* (Vous vous "avez" roulé, pour : vous vous êtes roulés : ) *le* ou *a s'avan boulité* (Ils ou elles "s'ont roulés" : se sont roulés) *tu t'é alinJé* et *vous vou z'avé alinJé* (Tu t'es couché, vous vous "avez" couchés) *i m's'é alinJaille* et *i nou z'avon alinJaille* (Je me suis couchée et nous nous avons couchées, pour le féminin) *i m's'é yépiné i nou z'avon yépiné* (Je me suis irrité, nous nous "avons" irrités) Chez certains, la substitution de avoir à être commençait dès la troisième personne du singulier *le s'a boulité* pour d'autres, seulement au pluriel

Certains utilisaient le féminin, par exemple *a s'é boulitaille* ou *a s'a boulitaille a s'avan boulitaille* (Elle s'est, ou elle "s'a" roulées, elles "s'ont roulées")! Alors que d'autres disaient *a s'a boulité* ou *a s'é boulité a s'avan boulité* et *a s'é alinJaille* ou *a s'a alinJaille* (Elle s'est couchée, ou elle "s'ait" couchée) ou *a s'é alinJé* (Elle s'est couché) ou *a s'a alinJé* (Elle s'a couché) Que Dieu et mon instituteur me pardonnent !

*sêJe sêJan* (Soit, soient) *yiré ô kri voure kö sêJe* (J'irai le chercher où que cela soit) *ö m'étonnêrê yêre ke ché z'érisin sêJan py(éin) de labâcHe* (Ça ne m'étonnerait guère que ces hérissons soient pleins de tiques)

*louizête* dit *ö fô kë le sêJe* mais *ö fô kë le sêyan* (Il faut qu'il soit, il faut qu'ils soient)

Le futur *i sêré tu sêrâ le* ou *a sêra i sêran vous sêré le sêran* (Je serai, tu

seras, il ou elle sera, nous serons, vous serez, ils seront)

**ö ne sëra pâ** (Ça ne sera pas), toujours prononcé d'une façon catégorique, signifie : ça ne se passera pas comme ça !

**étrê** : étroit, pas large. **être a l'étrê** (Être serré, n'être pas à son aise) On entendait souvent, quand les gens s'installaient à table, surtout pour les repas des jours de fête, où ils n'avaient pas l'habitude d'être réunis **pouse te din i sé a l'étrê** (Pousse toi donc, je suis à l' étroit)

*Comme bien d'autres mots patois, son bruit vient tout droit de 1080 : estreiz et surtout estreit en 1155.*

**étrênâ** : étrener, utiliser un objet pour la première fois, rarement employé sauf en ce qui concernait la barbe des grands-pères qui, juste après s'être rasés, mendiaient la bise des petits enfants par ces mots **v(éin) étrênâ ma barbe**

On l'employait bien plus souvent, dans le sens de supprimer la pureté d'un objet neuf, comme cela arrivait en classe, quand on y arrivait chaussé à neuf **i va étrênâ té sogé** ou **té soulâ** (Je vais étrener tes galoches ou tes souliers)

*Voir **ékourâfiâ** où il est dit que le malheureux nanti de chaussures neuves et brillantes, comme vernies, était fort mal à l'aise dans sa crainte de les abîmer. Heureusement ses camarades, compatissants, lui venaient en aide en piétinant joyeusement les objets de ses tourments qui, en peu de temps, ne craignaient plus rien.*

*Alors l'heureux propriétaire, libéré et décomplexé, pouvait profiter d'une vie sans souci, en attendant l'occasion de rendre le même service à ses bienfaiteurs.*

*Voyez comme la vie nous rend mauvais : voilà que je pense aujourd'hui que ces charitables camarades étaient en réalité mus par la jalousie et obéissaient au : « Je n'en ai pas tu n'en auras pas non plus ! »*

**eule** féminin : huile. **eule de nouâ eule de rabête** (Huile de noix, huile de colza)

**eulâ** : huiler une cuisine ou un rouage.

**eulâ** masculin : huilier, (Petit pichet en terre cuite pour servir l'huile à table. Voir à **kri** pour l'illustration.

**eulâ** masculin : fabricant d'huile.

*On cultivait plusieurs plantes oléagineuses.*

**la rabête** le Colza, Brassica campestris, réputée inconsommable car les variétés de l'époque étaient riches en acide érucique toxique. On les vendait pour fabriquer des lubrifiants.

**la navête** Brassica napus, utilisée comme le Colza.

**l'euyête** le Pavot Papaver somniferum, vendu pour la fabrication des huiles siccatives en peinture. Le Tournesol, Helianthus annuus, était alors inconnu.

*La seule huile comestible, estimée, produite chez nous était **l'eule de nouâ** (L'huile de noyer, ou plus précisément, l'huile de noix) dont la production n'était pas suffisante et qui rancissait vite.*

*Heureusement nous pouvions acheter la bonne Huile LESIEUR qui était de l'huile d'Arachide ou cacahuète. Puis ce fut la guerre et la cacahuète vint à manquer, alors il fallut se contenter des huiles de noix et de pavot ou d'inavouables mélanges auxquels nous avons survécu. Mais il faut bien dire que, à part pour la salade, l'huile était très peu utilisée en cuisine, on lui préférait la graisse de porc et un peu de beurre.*

**euraille** féminin : bord d'un champ, d'une culture, lisière d'un bois. Ce mot désigne la

bande de terrain située à cet endroit. Elle ne peut pas être travaillée dans le même sens que l'ensemble du terrain et de plus elle ne produit pas aussi bien.

**louizête** dit **oraille** ce qui laisse supposer que ce mot est une déformation de : orée .

**éve** féminin : eau **ö fô ki me pâse lé mou(éin) sou l'éve** (Il faut que je me passe les mains sous l'eau) autrement dit : il faut que je me lave les mains, ce qui se faisait, dans la maison, en passant les mains sous le jet parcimonieux de la **kousöte** voir ce mot.

**éve** était souvent utilisé dans le sens de pluie **ö l'é signe d'éve** (C'est signe d'eau) ensemble des phénomènes qui permettent de prévoir l'arrivée de la pluie.

**le tan tourne a l'éve** (Le temps tourne à l'eau) **le tan se tourne an éve** (Le temps se tourne en eau) ces deux expressions indiquaient qu'il fallait prévoir des pluies durables)

**le soulail se kouche dan l'éve** (Le soleil se couche dans l'eau) signifiait que des nuages s'amoncelaient à l'ouest au moment du coucher du soleil et que, par conséquent des pluies étaient probables pour le lendemain.

Enfin il faut signaler les prévisions météorologiques de la grand-mère : à la question **aron z'i de l'éve dëmou(éin) matin** (Aurons nous de la pluie demain matin) la réponse était **i t'ô diré dëmou(éin) ô sâ** (Je te le dirai demain soir)

**évisou** masculin, **évisouze** féminin : préparation culinaire, pâtée pour les animaux ou terre chargée d'un excès d'eau, gorgée d'eau.

**éve** et eau, que chacun fait sans difficulté, dériver du latin **aqua**, est, pour les étymologistes, l'occasion d'un festival de transitions qui me ravit : **aqua** donne **ewe** en 1150 qui nous conduit à **eave** jusqu' au XVI<sup>ème</sup> siècle. De là nous passons à **aive** puis **éve** qui n'a subsisté que dans la région poitevine. Et, pour être plus précis, il convient de considérer la série suivante : **aquia, aigue, age, ègue, aive, éve, iave, iaue, iaué, eau**, en n'oubliant pas les goths qui disaient : **ahwa** et n'avaient pas eu besoin du latin pour en arriver là.

Avouez que ça ferait drôlement chic de placer tout ça dans une conversation, si seulement on savait comment ça se prononce !

**évërdouné** masculin, **évërdounaille** féminin **louizête** dit **évërdéyé** masculin **évërdéyëille** féminin : très éveillé et remuant, ou fort agité. Voir **éfërmijé** et **éfënyé** Voir **vërdin** vairon petits poissons qui se remuent frénétiquement.

**évërdounâ** : semer la panique et l'agitation dans un groupe **le cH(éin) a évërdouné lé poule** (Le chien a dispersé les poules)

**évërdin** masculin : petits mouvements capricieux et exubérants marquant la joie de vivre d'un individu ou d'un groupe.

**pr(éin)dre son n'évërdin** (Prendre son indépendance, prendre son envol)

**ëyé de damâ** masculin : Œillets des poètes *Dianthus barbatus*, œillet à fleurs plus petites mais groupées au sommet des tiges, vivace, pas fragile et très cultivé dans nos massifs.

**ëzè\*** ou **özè\*** ou encore **ëziâ** masculin : oiseau. **lé z'ëzè\* pibolan** (Les oiseaux sifflent) ce qui était la manière de dire que les oiseaux chantent, et d'ailleurs, ils ne chantent ni ne sifflent : ils piaillent !

**ëzyin** ou **özyin** masculin : oisillon.

De l'ancien français oisel.

**éze** féminin : aise, qui commence par un accent très aigu. **pr(éin)dre sé z'éze** (Prendre ses aises : être sans gêne)

**lé Jan v'lan avâ lô z'éze** ou **leu z'éze** (Les gens veulent avoir leurs aises) leur petit confort, leur liberté de mouvements !

**le son a lô z'éze** (Ils sont à leur aise) : ils sont plutôt fortunés.

**pu'éze** (Plus à son aise) **voure veu tu alâ pěr être pu'éze** (Où veux-tu aller pour être plus à ton aise, pour être mieux)

**běnéze** (Bien à son aise) **ö n'an a chi gagnan lô z'arJan bėnéze** (Il y en a qui gagnent leur argent bien à leur aise) facilement, dans le confort, ce qui visait toutes les professions où on ne se salit pas les mains et les fonctionnaires en particulier, race abhorrée. Mais chacun souhaitait, plus ou moins en secret, que ses propres enfants deviennent fonctionnaires.

Enfin n'oublions pas **Goulebenėze** (Bouche bien à son aise) le célèbre barde charentais.

**ėze** masculin, **ėzaille** féminin : aisé, facile. On préférerait employer le mot **bėnézé** (Bien aisé, bien facile) car il était plus agréable à prononcer **ö l'ė bėnézé** sonne mieux en bouche que **ö l'ė ėsé** (C'est facile)

**malėzé** (Mal aisé, difficile)

**pu'ėzé** (Plus facile)

**ėziou** ou **ouziâ** masculin ou féminin car on disait **une'ėziou** ou **un n'ėziou** peut-être par euphonie, pour faire une liaison agréable à l'oreille.

**ouziâ** masculin : Osier. Ce mot pouvait désigner aussi bien l'arbuste que la matière fournie par le végétal, en général des rameaux, refendus ou non.

**ėzioulâ** ou, plus rarement **ėziolâ** masculin : Osier. Ce mot était utilisé pour désigner la plante elle-même. C'était en général *Salix alba*, le Saule blanc, une espèce particulièrement appréciée, à feuilles longues, étroites et pointues, couvertes de poils blancs, surtout à leur face inférieure, qui leur donnent un aspect argenté. Ses rameaux jeunes sont verts et duveteux puis deviennent brunâtres et sans poils. Chez nous on trouvait plus souvent *Salix vitellina*, à feuilles longues, portées par un court pétiole, vertes en dessus, glauques en dessous, qui produit quand on le taille de longues repousses d'un fort joli jaune. On cultivait aussi *Salix viminalis*, Osier des vanniers, aux très grandes feuilles, jusqu'à 15 centimètres; sans poils et vert sombre dessus, soyeuses et argentées dessous, avec des rameaux verdâtres.

**ėzioulėre** féminin : lieu où il pousse beaucoup d'osiers.

Si *Salix* prétend descendre du celtique *sal* (près de) associé à : *lis* (eau) en référence aux endroits où il pousse, **ėzioulâ** se rapproche du latin *alisaria* (aulne). Il y avait peut-être une certaine tendance à donner des noms de cette consonance à tout ce qui poussait au bord des eaux. (Voir **alâ** peuplier)

Les **ėzioulâ** étaient plantés et exploités sous la forme de petits têtards, de un mètre de haut, ébranchés tous les ans pour récolter les longues repousses qui servaient, soit en vannerie, soit pour faire les **riorte** (Liens formés en tordant les rameaux pour les assouplir) pour attacher à leurs supports la vigne ou les arbres fruitiers cultivés en espaliers, palmettes, ou autres formes taillées. On entourait le rameau à attacher avec la **riorte** dont on entortillait les deux bouts avant d'insérer un de ces bouts dans la boucle formée pour amarrer le tout.

**ėzir** ou **ėzi** dans **fouėre ėzir** 1° : assouplir un lien en le manipulant vigoureusement, **fouėre ėzir une riorte** (Rendre un lien plus souple en le tordant et le détordant)

2° : débloquer un système quelconque, dégripper un appareil, **fouėre ėzir la kyie** (Faire fonctionner la barrière pour qu'on puisse l'ouvrir et la fermer plus aisément) **le matin kant'on se r'vėye ö fō un mouman pěr fouėre ėzir sé z'ėpale ê sé J'nail** (Le matin quand on se réveille, il faut un moment pour assouplir ses épaules et ses genoux) ankylosés par le repos de la nuit qui avait succédé au long jour de travail de la veille)

3° : Céder, obėir **lé Jan son pâ bėnézé a fouėre ėzir** (Les gens ne sont pas faciles à faire céder) c'est-à-dire : à faire obėir ou simplement à convaincre.

3° : Se servir facilement *pâ peure s'ézir de sé mou(éin)* (Ne pas pouvoir se servir de ses mains avec facilité) Mais on disait aussi *pâ peur s'édâ de sé mou(éin)* (Ne pas pouvoir s'aider de ses mains)

*ézisanse* féminin : capacité de pouvoir utiliser facilement ses membres. *lé vieu avan pu yére d'ézisanse* (Les vieillards n'ont plus guère de facilité dans leurs mouvements)  
*dounâ de l'ézisanse* (Donner de la souplesse) à un lien, un rouage, une articulation.

# f

**fadouin** masculin, **fadouine** féminin : plus ou moins fade, sans goût appréciable. **fade** devait bien être connu aussi, mais le patoisant n'aimait pas beaucoup les mots monosyllabiques et il allongeait un petit peu certains mots, cela captivait plus longuement l'auditeur et faisait durer le plaisir de l'orateur. Dans le même sens voir **san gou ni sagou** et **san gou ni gouase** à **gou**

**fagö** masculin : fagot : paquet de **trike** (Branches de petit diamètre) au milieu de **rame** (Rameaux plus grêles) dont la longueur n'excédait pas 1 mètre 70 et d'un diamètre suffisant pour qu'on puisse le porter à bras facilement. Ils étaient stockés dans le **buchâ** voir ce mot, qui pouvait être un local ou un tas en plein vent.

On les utilisait dans les cheminées, les **rame** servaient à allumer le feu et les **trike** à lui donner plus de vigueur pour enflammer les bûches qui brûlaient toute la journée pour faire la cuisine et donner l'impression que la pièce était chauffée.

On les utilisait aussi pour chauffer le four où il en fallait plusieurs qu'on brûlait tout entiers.

**fagötâ** : faire les fagots. Implicitement ça comportait les opérations suivantes **köpâ la palise ê brulâ lé rinze ê aprâ mètre a rame ê fouère dô pachê de trike ê de rame ê liâ lé fagö** (Couper la haie, brûler les épines, ronces, herbes, et petites branches inutilisables, et après trier et grouper les branches en tas bien réguliers, faire des paquets bien dosés de **trike** et de **rame** et les ficeler solidement) avec le **fil de fer a fagö** (Fil de fer à fagot) assez mince, mou et souple, qui avait succédé, à mon époque, aux **riorte** des anciens. Voir ce mot.

Après l'utilisation des fagots on récupérait les fils de fer qu'on nommait alors **urchâ** C'était un fil de fer doux et mou qui rouillait facilement. Il était livré en bottes circulaires hors desquelles il se détendait comme un ressort dès qu'on le détachait, c'est pourquoi, pour l'utiliser commodément, on l'enroulait en hélice autour d'un petit bâton en allant d'un bout à l'autre et retour; ainsi on le maîtrisait bien mieux. Et on pouvait même utiliser ce bâton, avec le fil embobiné dessus, comme poignée pour tirer vigoureusement le fil autour du fagot afin de bien serrer ce dernier.

Quand on dit en français : fagoté cela signifie : être mal vêtu, sans élégance et de manière ridicule. Quand on **fagôtê la palise** il en allait tout autrement. La haie devait être très proprement coupée au ras du sol, les brûlots devaient être peu nombreux et laisser les plus petites traces possibles. Quand on **mêtê a rame** les tas de **rame** devaient être bien parallèles à la haie, harmonieux, réguliers, avec toutes les bases des branches tournées vers la haie et toutes les branches bien perpendiculaires à cette dernière. Enfin les fagots



*devaient être bien cylindriques et point hérissés de brindilles autour et tous rigoureusement de la même taille.*

*Tout cela était fort important dans un pays où on avait la fierté du beau travail et où tous pouvaient passer sur les terres de chacun en appréciant ses qualités, mais en guettant quelques défauts.*

**fail** ou **fi** masculin : fils. Le féminin est **fè'ye** En général **fi** était davantage employé par les nouvelles générations et **fail** par les **vieu** Ces mots étaient utilisés pour indiquer la parenté .

**mon fail** était une expression propre aux personnes âgées s'adressant à des enfants en dehors de tout lien de parenté.

**fan** était aussi utilisé pour : fils, dans certaines expressions peu recommandables **fi d'yarse** ou **fan d'yarse** ou **fan d'putin** (Fils de putain) C'était un juron, jamais un qualificatif.

**fè'ye** (Fille) était utilisé pour indiquer le lien de parenté et aussi pour désigner une jeune femme célibataire **ta drölâse é t'êle köre fè'ye** (Ta fille est elle encore fille : encore célibataire)

**fakteur** masculin : c'était le Préposé à la distribution du courrier des Postes, il se déplaçait à bicyclette et il était impensable que cette tâche soit accomplie par une femme (sauf pendant les guerres, évidemment, voir à **piétin**). Il se chargeait volontiers de petites commissions et était souvent invité à déjeuner ici ou là.

*Il frappait à la porte et entrait sans attendre de réponse en disant **ö l'a dô minde** (Il y a du monde) Et s'il n'y avait personne il jetait le courrier sur la table, éventuellement il ramassait le courrier mis là, en évidence pour être expédié. Et il repartait. Il n'hésitait pas à confier du courrier à une personne qu'il rencontrait pour qu'elle le remette à ses voisins, si cela pouvait lui éviter quelques détours.*

*La mère de mon voisin, le Braconnier, nommait encore le Préposé **le piétin** sans doute : celui qui va à pied ainsi que ça se faisait quand elle était jeune. D'ailleurs notre **fakteur** laissait parfois son vélo dans l'entrée d'un champ qu'il traversait à pied, comme raccourci pour accéder à certains endroits plutôt que de faire un grand détour en passant par la route. Cela se produisait quand il devait passer à **tinefôr** (Tinefort, une ferme située au voisinage **dô linâ** ) Il laissait son vélo à l'entrée d'une **vôlene** qu'il suivait pendant quelques dizaines de mètres, avant de traverser la haie à un **échalè\*** pour accéder au pré qui bordait cette ferme.*

**falöpounâ** : ramasser, rassembler un tissu en un paquet compact et chiffonné.

**falöpouné** masculin, **falöpounaille** féminin : rassemblé sans soin, n'importe comment en un paquet tout chiffonné.

**t'â köre falöpouné té z'afouère dô dimou(éin)che** (Tu as encore froissé tes vêtements du dimanche) C'est donc aussi ne pas prendre soin de ses vêtements Voir **bourölouné** .

**fâmeu** masculin **fâmeuze** féminin : se disait de quelqu'un particulièrement grand, bien développé et très fort.

**familié** masculin, **familière** féminin : Apprivoisé, se disait au sujet d'animaux sauvages ou domestiques qui ne craignaient pas la compagnie des humains ou même la recherchaient **lé b(éin) familié** (Il est bien apprivoisé, il n'est pas sauvage)

*Les paysans aimaient capturer de très jeunes animaux sauvages qu'ils nourrissaient de la même manière que l'auraient fait leurs parents et qu'ils libéraient, une fois adultes, parmi les animaux de la ferme dont ils partageaient la vie pendant quelques années. Ils avaient droit, en plus, à quelques privautés, comme de se réfugier dans la maison, parfois de participer aux repas et de se percher sur les épaules ou les têtes des personnes. Puis ils finissaient toujours par quitter les fermes à la saison des amours, temporairement d'abord, puis définitivement. Nous avons eu ainsi: un écureuil, un geai, une pie, de nombreuses tourterelles des bois et même un corbeau freux déjà presque adulte quand il fut adopté car il était blessé. Quand il fut guéri et de nouveau apte à voler, il resta quelque temps chez nous, sans nous autoriser à d'autre familiarité que celle de lui offrir de bons morceaux de nourriture : il aimait tout et acceptait tout, même quand il était repu et allait cacher le superflu dans des trous de murailles.*

**fan** masculin : fils, enfant, ce mot n'était utilisé que dans certains jurons ou dans des invectives **fan de putin** (Fils de putain) **fan d'yarse** (Fils de garce) **fan de cH(éin)** (Fils de chien) Au lieu de **fan** on utilisait aussi **fi** dans **fi de putin fi d'yarse fi de cH(éin)**

**fâre** féminin : foire et marché de grande ampleur, avec expositions, démonstrations, animations, manèges, etc.

**fâre d'acHëyaJe** foire où les domestiques de fermes qui louaient leurs services étaient recrutés par les fermiers. Voir à **acHëyaJe**

Les foires les plus célèbres étaient les foires à Niort.

**ö durera mouin ke lé fâre a nior** (Ça durera moins longtemps que les foires à Niort) se disait des projets éphémères, des amours passagères, des entreprises sans avenir.

**farinaille** féminin : mélange de farine et de son d'avoine ou d'orge, trempé avec de l'eau ou du lait, pour nourrir de petits animaux, surtout les petits cochons.

**fariné** exclamation que poussaient les violoneux ou les musiciens à la fin d'une danse pour inviter les danseurs à embrasser leur cavalière sans doute en référence à la poudre de riz dont les demoiselles s'aspergeaient le visage.

*En effet, la mode de cette époque voulait que dames et demoiselles aient, pour être élégantes, une peau très blanche, ce qui était sans doute facile pour les citadines qui faisaient la mode, mais tout à fait impossible à des femmes qui travaillaient en toutes saisons et par tous les temps dans les champs. Aussi voyait on en pleine canicule des filles manier fourches et râteaux, engoncées dans des vêtements de lourde toile, voire de laine, à longues manches et col remonté jusques au menton, sous un soleil impitoyable.*

*Comme leurs jupons allaient presque jusqu'au sol, leurs jambes étaient certainement bien blanches. Mais hélas, il n'aurait pas été convenable de les faire admirer. En revanche : bras, cous et visages prenaient un hâle superbe que seule la poudre de riz pouvait faire oublier, au début du bal au moins.*

**farsi** masculin : plat régional du Mellois à base de chou, salade, œufs et petit salé. Chez nous c'était surtout **le chou farsi**

**pocHe a farsi** féminin : petit linge spécialement dévolu à l'emballage de ce plat pendant sa cuisson.

*LALANNE nous en donne la recette : « mélange d'herbes hachées et de lard auquel on ajoute des jaunes d'œufs et qu'on enveloppe de feuilles de chou et qu'on fait cuire au pot dans*

*un petit filet qui ne sert qu'à cela. » Comme herbes, je n'ai vu utiliser chez moi que du chou mêlé, à l'occasion, de feuilles d'oseille.*

**farse** féminin : farce : hachis pour farcir certains plats.

*de la farse* du coup, à la suite de quoi. *l'a cHè de la cHartaille ê de la farse i nou z'avon trouvé san vâlê* (Il est tombé de la charretée et à la suite de quoi nous avons été sans domestique)

**fâte** féminin : 1° : fête, jour de fête *ö l'é fâte anë* (C'est jour férié aujourd'hui) *ö l'é sa fâte* (C'est son anniversaire)

*ê bé ö l'é ma fâte* (Eh bien c'est ma fête): tout le monde me tombe dessus pour me morigéner.

*son cH(éin) li fouê fâte* (Son chien lui fait fête): l'accueille joyeusement.

2° : Défaut, manque, dans : faire défaut *son cH(éin) li fra fâte* (Son chien lui fera défaut) ce qui n'est évident que si on sait par ailleurs que le chien en question est perdu ou crevé et que, par conséquent, il ne peut lui faire fête. Dans ce sens voir *être d'a dire* à *dire* et *soufr'ède* )

3° : Conseil, presque publicité, dans *fouér fâte de cheuk'chouze a cheuk'in* (Faire fête de quelque chose à quelqu'un) : recommander vivement quelque chose à quelqu'un)

4° : Mauvaise action, responsabilité dans une erreur ou une mauvaise action *ö l'é ta fâte* (C'est de ta faute)

**fazou** masculin : celui qui fait *fazou de poué* équivalent de *kruJou de poué* (Puisatier) *fazou de manière* (Faiseur d'embarras)

**fë** masculin : feu en général. C'était aussi précisément l'endroit de la cheminée où brûlait le feu.

*fouère dô fë* (Faire du feu) c'était allumer le feu dans la cheminée. *ö fouê frê i va fouère un pt'i de fë* (Il fait froid, je vais allumer un peu de feu, dans la cheminée)

*fouère dô fë n'était pas simple : je revois ma mère dans le petit matin, à genoux devant le foyer de la cheminée, brisant de menues brindilles sur les braises de la veille qu'elle venait d'exhumer des cendres, puis soufflant doucement sur cette petite lumière, doucement et longtemps, comme si elle était en prière. Puis elle se redressait et les mains jointes en coque au dessus de cette première flamme, elle recevait un peu de chaleur : sa première récompense avant la flambée.*

*Maintenant, pour cuire, éclairer ou chauffer il suffit de presser un bouton. Aussi les hommes ont-ils perdu le sens de ce qu'est le feu, de sa richesse, de sa beauté.*

*Ils ont même perdu le souvenir d'un monde où rien n'était dû, rien n'était donné tout devait être mérité et ainsi ils ont tout perdu.*

**ô kouin dô fë** (Au coin du feu, c'était, d'une manière tout à fait générale, une place quelconque devant la cheminée et son feu, où l'on veillait le soir, où l'on couvait sa grippe. Dans certaines demeures rurales bourgeoises, comme la Cour de la Garde, qu'on appelait le Logis de la Garde en référence à la taille et la beauté de cette demeure, la cheminée était si grande qu'on pouvait mettre une chaise de chaque côté du feu à l'intérieur même de la cheminée, sous le manteau. On était alors dans les coins et donc bien **ô kouin dô fë**

*avâ le fë su la goule* (Avoir le feu sur le visage) avoir le visage tout rouge pour être resté la tête trop près des flammes, ou : avoir des bouffées de chaleur.

*avâ le fë dan la goule* (Avoir le feu dans le visage) avait donc le même sens. Mais la même expression, utilisée pendant le repas, faisait allusion aux effets d'un plat trop épicé ou brûlant, et, éventuellement au remède qui s'imposait : remplir les verres !

**fê de Joi** (Feu de joie)

C'était un fagot de longs rameaux feuillus de laurier sauce, avec un peu de paille de blé bien sèche, peu serré et richement enrubanné, qu'on dressait au bord du chemin que devait emprunter la mariée, suivie du cortège des invités de la noce, pour se rendre à la mairie, à pied évidemment. On disposait à proximité une chaise avec dessus une boîte d'allumettes et une assiette.

A l'arrivée de la mariée, des tireurs cachés derrière la haie voisine, saluaient la noce par une salve bien nourrie de coups de fusil. La mariée prenait les allumettes et enflammait le **fê de Joi** qui brûlait facilement avec de jolies flammes et de joyeux crépitements. Puis le père de la mariée, car c'était lui qui la conduisait, déposait une somme convenable dans l'assiette, et la noce reprenait son chemin. Chaque couple du cortège déposait ensuite quelques sous dans l'assiette, pendant que plusieurs hommes, porteurs de grands paniers de **tourtè\*** **fermaJé** (Tourteaux au fromage, voir à **tourtè\***) en distribuaient des morceaux aux tireurs, aux spectateurs éventuels et, bien sûr, aux enfants dans leur cour d'école, qui étaient en récréation ou qu'on avait libérés pour l'occasion. Les sous recueillis étaient en général remis aux écoles communales. Voir **aprê** et **nöse**

le **fê** était : **fou** ou **foc** en 880 qui venait du latin **focus** lequel a, en plus, fait une belle carrière en optique et photographie.

**fê** féminin : fois, se disait aussi **fouê** Existe dans de nombreuses expressions

**a dô fê** (À des fois : quelques fois)

**d'âte fê** (D'autres fois : autrefois, jadis, dans les temps passés) **d'âte fê lé vieu kintian moué k'avoure si p'ti kè le dèzian ö s'fazê** (Autrefois les vieillards comptaient plus, avaient plus d'importance, que maintenant : si peu qu'ils disaient ça se faisait)

**cheuk fê** (Quelquefois, mais pas souvent) Parfois.

**i ne sê kan fê** (Je ne sais combien de fois), donc : bien souvent. **ö l'é i ne sê kan fê k'un fou ravize un saJe** (Il y a je ne sais combien de fois qu'un fou donne un meilleur avis à un sage) disait-on à celui qui avait eu l'outrecuidance de corriger vos erreurs.

**une fê la sraille** ou **une fê la matinaille** (Une fois la soirée ou une fois la matinée) signifiaient quand la soirée, ou la matinée furent arrivées.

On disait **feiz** en 1050.

**fê** ou **fouê** est aussi le participe passé de **fère** ou **fouère** (Faire) Voir **fouère**

**fèbye** ou **fèbye** masculin et féminin : faible.

**fèbyêse** pou **fèbyêse** féminin : faiblesse.

**fèbyëzir** ou **fèbyëzir** : s'affaiblir.

**f(éin)** masculin : foin. **f(éin)** est un bon exemple de ce son hybride entre : **é** et : **in** qu'on ne retrouve pas en français, mais qui est fréquent en patois. Pour vous exercer répétez **mon y(éin) a donné b(éin) dô f(éin)** (Mon regain a donné beaucoup de foin)

**anaille de f(éin)** **anaille de r(éin)** (Année de foin, année de rien): les pluies abondantes et durables du printemps entraînent une production considérable de foin, pas toujours de bonne qualité, et gênent les semis de printemps qui deviennent difficiles à faire, et, en plus, noient les plantules et les céréales, qui jaunissent et crèvent, ce qui donne un bilan final négatif au point de vue récoltes.

Liste des travaux concernant le foin **köpâ le f(éin)** (Couper le foin) C'est faucher l'herbe **le virâ l'arondâ l'avëyâ l'amëlounâ** (Le retourner, le mettre en rouleaux, le mettre en petits meulons, puis en plus gros) **le cHarJâ an cHartaille** (Le charger en

charretée) *râtelâ* (Râtelier les brins qui restent à la fin) *fouère la barJe* (Faire le tas du fenil) *köpâ dô z'écHam'laille* (Couper des tranches de foin dans le fenil) *dounâ le f(éin) ô bâte* (Distribuer le foin aux bestiaux) et... On recommence au début !

*Du latin : fenum (foin) se dit fein au début du XII<sup>ème</sup> siècle*

**fênâ** faire la fenaison, faner, retourner l'herbe coupée pour qu'elle sèche mieux. Cette opération était très importante, car le foin rentré et mis en gros tas quand il n'était pas tout à fait sec, se mettait à fermenter dans le fenil, avec d'extrêmes élévations de température, si bien qu'il se consumait, formant à l'intérieur du fenil d'énormes cavités dans lesquelles il ne restait qu'un peu de cendres. Et même, si le tas était mal tassé, donc un peu aéré, une combustion interne arrivait à se produire mettant tous les bâtiments de la ferme en danger.

Pendant mon enfance, on prit l'habitude de saler le foin avec du sel gemme qui ralentissait ou supprimait ces fermentations. En outre, les vaches étaient friandes de ce foin salé, qu'elles mangeaient mieux et cela leur apportait le sel, qui est nécessaire à tous les mammifères.

**fên'ri** féminin : fenaison. C'était un des gros et longs travaux de l'été, avec de longues journées de travail, et cinq solides repas par jour, plus quelques coups à boire, de l'eau ou du vin de la ferme (qui ne faisait pas d'alcooliques car il était plus riche en acides qu'en alcool).

*fênâ se disait fener en ancien français.*

**fênian** masculin, **fêniant** féminin : paresseux.

*ô y'a r(éin) meu k'un fênian pēr veure l'ouvraJe a fouère ou bé pu tou a fouère fouère ou bé a fouire* (Il n'y a rien de mieux qu'un paresseux pour voir le travail à faire, ou plutôt à faire faire, ou bien à fuir)

*rëdiz'ou si t'é pâ fênian* (Redis-le, si tu n'es pas feignant) en réponse à quelque provocation verbale.

*fouê z'ou din si té pâ fênian* (Fais le donc si tu n'es pas feignant) si tu en as le courage, ou, selon le cas : si tu n'es pas un lâche.

**fêniasou** masculin, **fêniasouze** féminin : signifie aussi fainéant . Une tendance moderne commençait à introduire **parêsou** masculin, **parêsouze** féminin.

Voir aussi **portefênian**

**fênâtre** féminin : fenêtre. Elles étaient bien petites, nos fenêtres, petites et rares. Certainement c'était à cause du froid de l'hiver, ou de la chaleur de l'été, mais c'était aussi aussi à cause d'un impôt mystérieux sur les portes et fenêtres, qui n'existait peut être plus dans mon enfance, mais qui avait influencé les constructions. En fin de compte, il y faisait quand même un peu sombre, dans nos vieilles maisons !

**fërâ** : ferrer les chevaux et aussi les bœufs.

*se défërâ* : perdre un ou plusieurs de ses fers pour un cheval.

C'était le **maricHâ** (Qu'on pourrait traduire par : maréchal-ferrant, en réalité, c'était l'homme qui travaillait le fer, qui ferrait les chevaux, qui aiguisait les outils, les socs de charrue, qui ressoudait les objets en fer quand ils étaient cassés etc.) qui se chargeait de cette tâche et sa **forJe** (Son atelier de forgeron) était à la Règle, tout petit village situé à 2 kilomètres du **linâ** ,

*J'y conduisais parfois nos juments (surtout quand il s'agissait de **sultane** ) bien que trop petit pour faire un bon cavalier. Certes je pouvais facilement descendre seul, et même très vite quelquefois ! Mais pour monter c'était plus problématique. Il me fallait garer ma monture près d'un endroit approprié : tas de bois, petit mur, empilement de gerbes etc. De là, cramponné à la crinière, tout en faisant le grand écart. Je hasardais une jambe sur le dos de*

la jument pendant que l'autre vacillait sur mon support. Et c'était précisément le moment où la capricieuse jument s'écartait un peu puis tournait la tête pour voir où je voulais en venir. Il fallait alors me relever, la remettre au bon endroit et tout recommencer, et ça pouvait durer un certain temps. Donc au départ, mon père équipait l'animal de sa bride à laquelle il ajoutait une rêne. Puis, il lui fixait une couverture sur le dos sur laquelle il me grimpeait à califourchon.

Et nous partions, moi conduisant d'une main ferme une jument qui certainement avait deviné où il fallait aller. Nous empruntions d'abord le sentier en terre qui passait devant la ferme de Tinefort, puis un bout de chemin empierré jusqu'à la garenne de la Cour de la Garde que nous traversions. Puis nous suivions des **cHârâ** (Passages en bordure de champs cultivés) qui nous menaient au de là du village de la Garde. Alors, nous disposions d'un chemin caillouteux, en bordure de la forêt de l'Hermitain jusqu'à la Règle : c'était tout un voyage pour un petit cavalier.

Je n'avais aucun risque de rencontrer une automobile, il y en avait si peu et elles n'auraient pas suivi ce genre de chemins. Si, d'aventure, nous devions croiser un charroi sur un passage étroit, le paysan prenait ma bête par la bride pour nous faire passer.

A l'arrivée je descendais de ma monture et je regardais **le maricHâ** ferrer ma jument, non sans explorer du regard toutes les merveilles de l'atelier. J'étais fasciné par une petite tour, un peu plus haute que moi, faite de fers à cheval usagés, que le forgeron n'avait pu se résoudre à jeter. J'admirais l'énorme soufflet, dans lequel j'aurais pu me cacher tout entier, pendu au plafond. Le forgeron l'actionnait en tirant une chaînette comme s'il avait voulu faire sonner une cloche. Il ne fallait pas oublier le métal rougi au feu qui lançait des gerbes d'étincelles sous les coups de marteau pendant que l'enclume, faisait une bien jolie musique.

Enfin, le travail terminé, le forgeron me hissait sur ma monture et c'était le départ pour de nouvelles aventures qui me ramenaient à la maison, partie du voyage pendant laquelle je n'avais rien à faire car la jument savait bien qu'il fallait retourner à son écurie et elle connaissait le chemin.

**fërdëyou** masculin, **fërdëyouze** féminin : frileux, en parlant d'une personne et même parfois des petits des animaux, par exemple un poussin juste éclos. Voir **éfërdëyé**  
Frisquet si il s'agit du temps.

**fërdi** parfois **fërdëzir** : refroidir

**ö fërdi** (Ça se rafraîchi, en parlant du temps) **mê ta tourtére a fërdi dëfor** (Mets ta tourte à refroidir dehors)

**bufe z'ou ö l'ô fërdira** (Souffle le, souffle dessus ça le refroidira) disait la cuisinière quand on se plaignait de la chaleur excessive d'un plat, nous invitant à le refroidir en soufflant dessus.

**un cHâfërdi** un chaud et froid, en général il s'agissait d'un rhume.

**fëré** masculin, **fëraïlle** féminin : 1° : terme utilisé en parlant des fagots ou des boudins, qui indiquait qu'ils étaient enrichis d'éléments ou de morceaux plus consistants que le reste.

**lé boudin étian b(éin) fëré** (Les boudins étaient riches en viande) de préférence prise dans la gorge du cochon et en lard coupés en tout petits dés.

**un fagö b(éin) fëré** (C'était un fagot riche en **trike** en branches de 2 à 4 centimètres de diamètre parmi un ensemble de rameaux plus grêles, les uns entretenaient mieux le feu et les autres s'enflammaient plus facilement)

**un fagö yére fëré** (Un fagot qui ne contenait guère que des ramilles) En revanche, on

n'employait guère le verbe conjugué lui-même et on parlait rarement de **fêrâ** les boudins ou les fagots.

2° : **féré** signifiait aussi équipé de fers sous ses sabots pour les animaux, ou sous les galoches et les sabots.

**fërioulâ** ou **frioulâ** signifiait frire, mais désignait surtout le bruit que fait l'huile chauffée qui grésille dans la poêle **l'eule fërioule** (L'huile grésille) c'était le signal attendu par les cuisinières pour commencer la cuisson de certains plats comme ces délicieux vairons, voir **vërdin** dont je fus le pourvoyeur.

**fërioule** féminin : fourmillements. **avâ la fërioule** (Avoir des fourmillements dans les mains ou dans les pieds)

**fërioulâ** vient sans doute de l'ancien français frioler (frire)

**fërlasâ** ou **frëlasâ** si on se laisse aller à racler les **r** : 1° : frapper, corriger, battre.

**fërlasé** masculin, **fërlasaille** féminin : état, situation d'une personne ayant reçu une correction.

**fërlasaille** féminin : correction, raclée **i l'é b(éin) fërlasé** ou **i li é foutu une boune fërlasaille** (Je l'ai bien corrigé ou je lui ai donné une bonne correction)

2° : produire le grand bruit que font les choses, de préférences métalliques, heurtées, entrechoquées secouées à un rythme soutenu. **sa cHinyöle këmou(éin)se a fërlasâ ö san la viëyeri** (Sa petite voiture commence à faire un bruit de tôles disjointes, ça sent la vieillesse)

Ce mot était utilisé dans une jolie petite mélodie, qu'on adaptait au nom du destinataire, quand il venait de péter : pour moi **dôpeu** cela donnait :

**dôpeu dôpase** (Dupuy, Dupasse)

**ton chu fërlase** (Ton cul fait un bruit de ferraille déglinguée)

**un Jou v(éin)dra** (Un jour viendra)

**ke le cHeura** (Qu'il tombera)

**fërlinâ** ou **frëlinâ** : émettre un léger tintement métallique grêle et chevrotant, comme un grelot. C'était à peu près synonyme de **bërlinâ** qui pouvait être amélioré, si on le désirait, en **fërlintintinâ**

**fërmâ** : fermer **tu sinJerâ a fërmâ ta kyie ou bé tu s'râ bétou écHapaille** (Tu penseras à fermer ta barrière, ou bien ton troupeau s'enfuira bientôt) Voir **écHapé** )

**fërmaJe** ou **frëmaJe** masculin : fromage fait avec du lait de chèvre, bien entendu, il ne s'en faisait point d'autres. Voir à ce sujet **cHëbre** (Chèvre) **fésèle** (Vase à trous, pour égoutter le lait caillé) et **dölâ** (Modeler, caresser)

**le fërmaJe dur** (Fromage fermenté et affiné, dur ou moelleux)

*La fabrication du fromage prenait beaucoup de temps, beaucoup de soins, beaucoup de places privilégiées, mais le résultat en valait la peine. En outre, chaque ferme, (et peut être chaque fermière) hébergeait sa propre flore microbienne, champignons et bactéries, établie au cours de longues années, de siècles peut-être. En fonction de la température, du degré hygrométrique, de l'aération, de la circulation et des respirations des humains ou des animaux, les fromages prenaient des saveurs particulières propres à chaque ferme. Propres aussi à chaque fermière, car le savoir faire, et disons le : l'Art, était déterminant.*

*C'était donc le résultat de la symbiose entre les microorganismes, les paysannes et les chèvres, qui se succédaient, les unes et les autres, de mères en filles dans la ferme.*

*Le lait des chèvres des différentes fermes était déjà des crus. Donc les fromages avaient des goûts différents dans chaque famille, mais il faut bien reconnaître que les meilleurs étaient ceux de ma mère, suivis par ceux de la tante Valérie. Et les fromages industriels, produits à partir de levures sélectionnées en laboratoire, sont pour l'humanité actuelle le purgatoire..*

**fërmaJe mou** ou **fërmaJe bian** (Fromage mou ou fromage blanc)

*C'était la première étape de la fabrication des fromages, durant laquelle on faisait cailler le lait par l'adjonction de certaines plantes (voir **prèzure** ) Leur emploi était à peu près abandonné dans mon enfance au profit d'une préparation commerciale d'extrait d'un diverticule, nommé caillette, de l'estomac du veau, vendue sous le nom de présure. On la nommait **prèsure** c'était commode, ça marchait bien, mais c'était un premier pas du renoncement à une certaine qualité. Enfin, ce lait caillé donnait une masse que l'on faisait plus ou moins égoutter **le fërmaJe mou** puis fermenter. On pouvait aussi la déguster directement, sans fermentation, particulièrement avec des pousses tendres d'ail vert !*

**ö fô fouère une kroi su la cHëminaille avêk dô fërmaJe mou** (Il faut faire une croix sur le manteau de la cheminée avec du fromage blanc), disait-on quand un événement remarquable venait à se produire, ou quand un membre de la famille réalisait un exploit, ou renonçait à un comportement blâmable. N'était-ce pas une perfide allusion à la coutume des catholiques de villages pas si éloignés, de faire des croix blanches avec du lait de chaux sur le même manteau de cheminée ?

**fërmaJère** féminin : 1° : la femme qui préparait les fromages.

2° : petit meuble aux parois grillagées, pour permettre une bonne aération en isolant des mouches, dans lequel on laissait s'affiner les fromages. On pouvait aussi utiliser une étagère suspendue au plafond de la pièce commune, ou, plus souvent, un endroit frais et obscur reconnu comme propice à la maturation des fromages.

**fërmaJé** ou **tourtè\*** **fërmaJé** masculin : gâteau rond fait avec une préparation à base de fromage blanc bien égoutté, de lait de chèvres (certains hérétiques en font, de nos jours, avec du lait de vache !), des œufs, dont les blancs étaient battus en neige, (avec deux fourchettes tenues dans la même main et non pas un de ces fouets électriques qui brutalisent les protéines) de la farine et du sucre. Le tout était cuit au four, sur un fond de pâte brisée, dans de petits moules ronds, en forme de calotte, en fer étamé, spécialement prévus pour cet usage.

*Après cuisson le dessus en était noir comme du charbon : c'était **le brulé** qui recouvrait un important volume de mie odorante, légère, jaune, tendre, sucrée et délicieuse.*

*Qu'on ne s'y trompe pas **le brulé** malgré ce nom malencontreux, était tout sauf de la pâte carbonisée, et il révélait, si on soulevait un peu la croûte externe, toute une gamme de couleurs allant du jaune au brun en passant par des roux sur quelques millimètres d'épaisseur. C'était là une manifestation de la réaction de MAILLARD au cours de laquelle les sucres réducteurs, comme le glucose, avaient réagi sous l'influence de la chaleur, pendant la cuisson, avec les acides aminés et les peptides apportés par l'œuf, pour donner des pigments bruns et des composés odorants ou sapides. On ne saurait concevoir la dégustation du **tourtè\*** **fërmaJé** sans inclure **le brulé** à l'ensemble.*

*Pourtant combien d'étrangers à nos coutumes prenaient soin, avant de consommer **le fërmaJé** qu'on leur offrait, d'en enlever méticuleusement **le brulé** faisant ainsi étalage de leur manque de culture et de leur muflerie.*





*Or ce gâteau se préparait tout particulièrement pour les noces et, d'aucuns prétendaient que, une fois cuit et bien levé au cours de la cuisson, il devait avoir tout à fait la forme et le volume d'un honnête sein de jeune mariée, dont les canons auraient, aux origines, servi à la conception de ces moules.*

*Il me semble qu'on avait du se baser sur des estimations singulièrement optimistes.*

**fèrmi** ou **fèrmik** masculin : fourmi (féminin en français, masculin en *patois* comme *vipère* et contrairement à *serpante pètrole sâ* )

**lé fèrmi sègan lé ch'min dô vèrmine** (Les fourmis suivent les chemins des serpents). Il ne s'agit pas de collusion entre animaux maléfiques. Au cours de leur reptation, les couleuvres tassent la poussière, ouvrant ainsi une autoroute aux fourmis en voyage.

**fèrmiJère** féminin : fourmilière. Voir **fèrmi** (Fourmi)

**kan t'on s'asite su une fèrmiJère on ne pè savâ la keu vou z'a piké** ou **on ne pè savâ chÈle chi vou z'a piké** (Quand on s'assoit sur une fourmilière on ne peut pas savoir laquelle vous a piqué, ou celle qui vous a piqué) Cette phrase visait, tout particulièrement, les demoiselles enceintes qui ne savaient à qui en imputer la responsabilité. On utilisait aussi cette expression, accessoirement, quand on était victime de quelques malversations dans lesquelles plusieurs coupables pouvaient être impliqués.

**fèrmiJâ** : fourmiller **ö n'an fèrmiJe** (Ça en fourmille, ça grouille) Et aussi : il y en a beaucoup, en parlant de petits objets ou de petits animaux. Voir **éfèrmiJâ**

**fërmiJe** , dans *avâ la fërmiJe* avoir des fourmillements, des picotements voire des démangeaisons surtout aux bras et jambes *ö me fërmiJe dan lé pé* (Ça me fait des fourmillements dans les pieds) Voir *fërioule* à *fërioulâ*

**fërté** masculin, **fërtaille** féminin : frayé, fréquenté, où les végétaux herbacés couchés et piétinés témoignent de passages fréquents. S'utilise surtout au sujet de petits sentiers herbus, pour préciser s'ils sont fréquentés, et aussi en parlant *dö koulaille* (Petits tunnels ouverts dans les haies par des passages de petit gibier. Voir ce mot. *koulaille b(éin) fërtaille* (Petit passage bien fréquenté, bien marqué) *ö pâse din pâ tërJou ô m(éin)me andrê k'ö l'é r(éin) fërté* (Ça ne passe donc pas toujours au même endroit puisque ce n'est rien, pas du tout marqué de passages)

**fërtâ** : marquer son passage parfois volontairement en piétinant. Voir *trêJâ* qui a un sens voisin.

**fërtökâ** : donner des petits coups, éventuellement donner une correction. Quand la promesse de sanction était formalisée par ce mot rien de sérieux n'était à craindre.

**fërzoï** féminin : Effraie. Elles fréquentaient volontiers les greniers ou les combles des fermes où elles pouvaient facilement pénétrer par les espaces libres entre les tuiles et les sablières et elles y nichaient souvent.

*Un jour, mon père en captura une et la mit dans le grenier, au dessus de ma chambre. Elle se tint tranquille jusqu'à une heure avancée de la nuit, puis elle se mit à arpenter les vieux parquets de ce local qui servait surtout de débarras. Pas très grandes (moins de 40 centimètres) les effraies ont néanmoins de longues jambes et leur pas, rythmé et compassé, imite assez bien celui d'un petit homme. Au dessus de ma tête, elle poursuivait ses allers et retours, heurtant parfois un objet, s'arrêtant, puis repartant, en émettant de temps à autre de profonds soupirs ou de légers ronflements. Parfois elle tentait un petit cri aigu et tremblotant qui me faisait croire à des sanglots.*

*Or, j'avais onze ans, et j'avais lu, sans y croire, des histoires de fantômes, si bien que j'eus un peu peur. A l'aube, on me l'apporta dans mon lit et jamais je n'ai eu dans mes mains quelque chose d'aussi doux et d'aussi charmant. On l'aurait cru faite uniquement de duvet et je cherchais en vain un corps de chair dans ce nuage de plumes. Elle tournait vers moi, sans crainte apparente, sa grande face blanche en forme de cœur, qu'elle penchait d'un côté ou de l'autre, pour mieux me contempler avec ses grands yeux tendres et attentifs. Et, en changeant sa position, je m'émerveillais qu'elle puisse, sans effort, tourner sa tête derrière devant*

*Elle avait un bec puissant qui aurait été capable de gober d'un seul coup un de mes petits doigts mais elle ne fit nulle tentative en ce sens et elle se laissait manipuler comme une poupée de duvets.*

*Je n'étais pas encore levé que mon père l'avait retournée là où il l'avait prise et je pouvais croire que j'avais rêvé. Nullement perturbée par cette aventure, elle continua à nous régaler de ses tristes appels nocturnes. Et, en l'écoutant du fond de mon lit, dans le noir, j'aimais penser que c'était à moi qu'elle voulait parler.*

*Elles furent nommée effraigne au XIV<sup>ème</sup> siècle, puis fërsaie ou fresaie du XVI<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle, puis effraie de nos jours, sans que les spécialistes puissent trouver l'origine de ces mots. L'un de ces mots ressemble à notre **patoï***

**fësâ** : fouetter au ras du sol en parlant du vent ou de la pluie *ö fëse* (Ça fouette) Signifie aussi donner une fessée, corriger en frappant les fesses *i va te fësâ* (Je vais te fesser)

**fèsaille** féminin 1° : fessée **t'arâ une fèsaille** (Tu auras une fessée) C'était une chose qui se disait et n'aurait aucun risque. En revanche cela pouvait aussi être administré sans préavis.

2° : Ce pouvait aussi être une courte averse, accompagnée de vent.

**fésêle** féminin : faisselle, récipient, autrefois en faïence, cylindrique et sans couvercle, percé régulièrement de nombreux trous, d'une contenance de un à deux litres, dans lequel on déposait le lait caillé pour qu'il s'égoutte.



Ces antiques **fésêle** étaient particulièrement lourdes et assez difficiles à nettoyer, à cause de l'épaisseur de leurs parois, qui faisait que les trous étaient longs et peu accessibles, c'est pourquoi elles ont été remplacées par des **fésêle** beaucoup plus légères en fer étamé, puis en fer blanc.

Le liquide qui s'écoulait était **le mâge** (*Lactoserum*) que nous nommons aussi **p'ti lê** (Petit lait) Il allait dans la pâtée destinée aux porcs. Les protéines caillées restaient dans la faisselle et constituaient le **fërmaJe mou** ou **fërmaJe bian** (Fromage mou ou fromage blanc) C'était la première étape de la préparation du fromage fermenté. C'était délicieux, surtout accompagné de jeunes pousses d'ail (ce qui ne donne pas mauvaise haleine mais un charme de plus). Voir **fërmaJe**

Le mot **fésêle** pourrait venir du latin *fiscella* (petite corbeille) car il en existait en osier très finement tressé, qu'on retrouvait abandonnées dans les combles où les vers achevaient de les détruire.

**fétaJe** masculin : extrême pointe du sommet d'un bâtiment, et aussi d'un pailler ou d'un gerbier, etc. Voir **afétû** (Faire le sommet pointu d'un toit, d'un gerbier etc.)

**fèteere** ou **fétéere** féminin : poutre maîtresse sur laquelle s'appuient les chevrons et qui constitue le faîtage.

**feuyâr** ou **feuyê** masculin : scie à bois à lame très large avec la poignée située dans le prolongement et à une extrémité de la lame. Scie égoïne.

**fève** féminin : Fève, *Vicia faba*, *Légumineuses*.

**fêvê** masculin : endroit où on cultivait les fèves. C'est ce qui peut avoir donné un ancien nom de petit village, situé au sud de Poitiers.

Si vous souhaitez cultiver des fèves il faut choisir la Fèves d'Aguadulce, à longues cosse, recommandée par BONNIER, pour ses cosse longues de 30 à 40 centimètres. Pour obtenir de telles cosse il fallait qu'il soit meilleur jardinier que moi et que bien d'autres.

**fêvêrôle** féminin : petite fève cultivée surtout pour son feuillage utilisé comme fourrage,

nommée aussi Fève de cheval, parce que ses petites graines anguleuses sont si dures que seules les dents des chevaux peuvent les broyer.

**fèvrâ** : février. C'était un des rares mois de l'année avec **avrail** (Avril) dont le nom ne se prononçait pas tout à fait comme en français.

*LALANNE dit feuvrâ et signale une fouvrée (Violette blanche de février) Effectivement les violettes de la variété blanche sont plus précoces que les autres.*

**fi** masculin : fils **fè'ye** féminin : fille. Voir **fail** Un juron très utilisé disait **fi d'yarse** (Fils de garce) le mot **yarse** garce, était très rarement utilisé pour désigner une dame peu recommandable

**p'ti fi d'yarse** (Petit fils de garce) servait à apostropher un enfant amusant ou taquin.

**un gran fi d'yarse** ou **un vil(éin) fi d'yarse** (Un grand ou un vilain fils de garce) était un adulte qui défrayait la chronique par ses frasques.

**fi de putin** existait aussi et c'était même l'exclamation favorite de **louizête**

**fi de non** était le juron favori de ma mère et même, de sa part, c'était déjà très osé.

**mon fi** (Mon fils) était l'expression utilisée par **lé vieu** pour s'adresser à quelqu'un de plus jeune, et c'était un terme affectueux.

**fi** masculin : verrue. On les soignait, et les guérissait parfois, avec le latex jaune de la Chélidoine, voir **ékière** ou **erbe d'ékière** ou **erbe ô fi** . Ce latex, contenant plusieurs alcaloïdes; constituait alors une médication reconnue par le corps médical dont la prescription était : « badigeonner trois fois par jour la verrue avec du latex frais. » Et, comme ces alcaloïdes sont en outre narcotiques et analgésiques, le traitement était bien moins traumatisant que l'application de nitrate d'argent qui prévalut ensuite. On l'utilisait aussi contre les cors et les durillons. Très fréquentes alors, les verrues sont rares aujourd'hui, car une meilleure hygiène limite la transmission du virus qui en est responsable.

*Ma mère connaissait un autre remède qu'elle tenait de ses aïeux : il suffisait de faire un fagot de sept bois différents, de le suspendre à une croisée de sept chemins et d'attendre que, les sept bois étant pourris, tombent d'eux même pour que les **fi** tombent en même temps. Elle ne me l'a jamais dit, mais il me semble que ce remède pourrait être efficace contre de nombreuses maladies.*

**fiâ** masculin : fléau pour battre les céréales. Il est composé d'un manche auquel était relié le **batoir** (Un bâton plat de 50 centimètres, mobile, dont l'articulation avec le manche était assurée soit par deux lanières de cuir, soit par la **virôle** composée de deux anneaux de fer pris l'un dans l'autre, l'un étant fixé sur le manche l'autre sur le **batoir** )

*Dans mon enfance il arrivait que les jeunes porteurs de sacs découvrent dans les greniers, ces vieux outils de leurs ancêtres et qu'ils jouent à essayer de les utiliser. Ce n'était pas chose facile. Il faut remonter le manche tenu à deux mains, de manière que le **batoir** soit pendant et haut au dessus de votre tête. Puis, d'un tour de poignet, vous l'expédiez en arrière, juste assez pour qu'il se mette en position horizontale, et vous abattez alors le **fiâ** pour que ce maudit **batoir** arrive bien à plat sur les épis étalés sur le sol. Et, pour corser l'aventure et augmenter le rendement, mettez vous à 5 ou 6 **batou** et frappez à tour de rôle, à un rythme soutenu, et vous entendrez cette équipe produire un vrai grondement de machine. Puis vous pourrez ramasser le grain des épis décortiqués et entreprendre de les **vantâ** Voir ce mot.*

*le **fiâ** avec son **batoir** servait à battre les céréales, à les frapper de manière répétée, et c'est lui qui est à l'origine des mots **batri batou bateur contrebateur** alors que rien ni personne ne frappe plus les épis.*

**fiagousâ** : faire le bruit caractéristique d'un liquide agité dans un flacon mal rempli.

C'est à ce bruit qu'on pouvait identifier les œufs pourris, avant de les casser, mais il fallait que leur décomposition soit avancée pour satisfaire à ce test. Brisés à ce stade, ils répandaient une puissante et pénétrante odeur d'hydrogène sulfuré et de sulfures organiques : un concentré d'usine à gaz et de fosse d'aisance, tel que les puanteurs de nos civilisations modernes, ne sont qu'aimables parfums en comparaison. Inutile de préciser qu'un pareil matériel permettait des tas de fines plaisanteries !

**fiaJâ** masculin : biseau *tayâ an fiaJâ* tailler en biseau, en oblique.

*köpe din té rame an fiaJâ ö s'ra puézé* (Coupe donc tes branches obliquement ce sera plus facile) en effet le coup de serpe donné en oblique coupe et dissocie à la fois, les fibres du bois, ce qui est plus facile que de les trancher comme le ferait un coup donné perpendiculairement à la branche.

**fiamâ** : flamber en parlant d'un feu. Mais le mot **fianbâ** beaucoup plus proche du français, avait la faveur *dô Jène*

*la goule me fiamé* (La bouche me flambe, me brûle à cause d'un met trop épicé ou trop chaud) On disait aussi *la goule me sabe* (La bouche me pèle, en réalité : me brûle)

**fiamé** féminin : flamme.

**fiamaille** ou **fianbaille** féminin : flambée. mais les deux mots n'acceptaient pas exactement la même utilisation , comparer :

*i fazê brulâ dô rinze ê ö y'a t'öyu une fiamaille chi a foutu le fê a la palise* (Je faisais brûler des ronces et il y a eu une flambée qui a mis le feu à la haie) ici la **fiamaille** est une flambée, une combustion brutale, de courte durée qui s'est échappée du brûlot.

*ö fouê frê fouê din une fianbaille* (Il fait froid, fais donc un bon feu) pour nous réchauffer.

**fiâne** féminin, presque toujours au pluriel : fanes, feuilles des légumes dont on ne consommait que les racines (betteraves, carottes, navets etc.)

*lé fiâne de karote* (Feuilles de carottes) étaient réservées aux lapins qui s'en délectaient et, pendant la guerre, aux parisiens qui faute de mieux, les acceptèrent. Mais celles des petites carottes nouvelles agrémentent les potages.

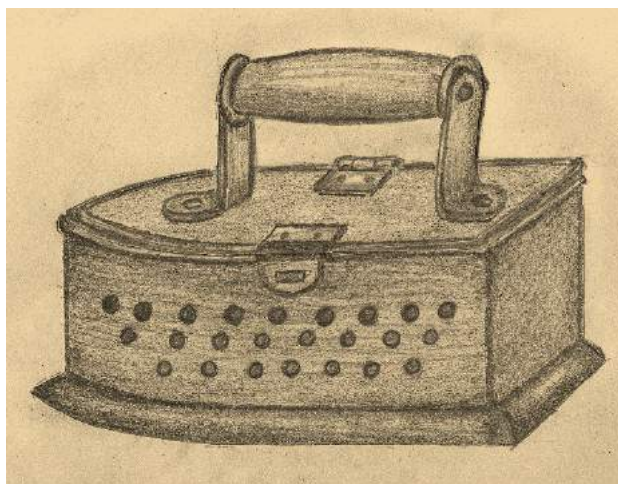
*fiâne de Joute* (Feuilles de betteraves) qui, n'étant bonnes à rien, étaient laissées se décomposer dans les champs. Mais les betteraves ne supportant pas les gelées, il fallait, à l'automne, les rentrer dans les granges. Et comme leurs feuilles pourrissaient aisément entraînant la décomposition de tout le végétal, il fallait les éliminer au début de la récolte d'ou l'opération dont on trouvera le détail à **éfiânâ**

**fiancHâ** : se laisser aller, faiblir, lâcher prise, c'est sans doute le mot : flancher accommodé à la sauce patoisante du *l* mouillé.

*t(éin) b(éin) le déver fiancHe pâ* (Tiens bien, en résistant à la tendance à verser de notre chargement : ne lâche pas)

**fiaskâ** : repasser le linge. De **fiaske**

**fiaske** masculin : fer à repasser avec une base (la semelle) surmontée d'une boîte métallique dont le couvercle portait la poignée du fer et dans laquelle on mettait des braises.



Quand j'étais enfant, il n'y en avait guère que chez les brocanteurs. Ma mère l'avait utilisé dans sa jeunesse et la voisine de **louizête** qui était couturière pour hommes, l'employait encore et le préférait parce qu'il était plus lourd donc plus efficace pour repasser les tissus épais et surtout les cols de vestes d'hommes. Il existait des fers à repasser bien plus légers comme celui de la grand-mère de **louizête** spécialisée dans le repassage des coiffes paysannes, voir **bien** qui était ovale et sans pointe et d'à peine 12 centimètres de longueur.

Le fer à repasser de ma mère était tout simple, avec une solide poignée et une semelle pas très épaisse.



Elle le posait debout dans les cendres, la pointe de la semelle en l'air, le plus près possible des flammes, dans l'âtre. Et ça chauffait. Cela chauffait même si bien qu'elle ne pouvait saisir la poignée qu'en se protégeant la main avec un chiffon et, pour évaluer la température, elle crachait sur la semelle tournée vers son visage : ça grésillait et selon le bruit et la vitesse d'évaporation, elle devinait si le fer serait efficace, sans risquer de brûler le linge. Dans les cas les plus délicats elle approchait la semelle de sa joue pour en apprécier la température. Elle le nommait son **fer a rëpàsâ** et plus souvent son **fer**

**fiaské** masculin, **fiaskaille** féminin : repassé, repassée **dö lésâ b(éin) fiaské une dëvântère yère fiaskaille** (Des draps bien repassés, un tablier mal repassé)

**fiatâ** : flatter, assez peu utilisé dans le sens de complimenter quelqu'un pour s'attirer ses bonnes grâces, mais plutôt, pour évoquer le plaisir que provoquent certaines choses.

**ö me fiate** (Ça me fait envie)

**ö fiate** (Ça flatte le goût, ça tente etc.) **kan t'ö l'é b(éin) chuziné ö fiate kan m(éin)me un p'ti mouè** (Quand c'est bien cuisiné, c'est quand même un peu plus agréable,

plus tentant)

**fidèle** ce mot, en *patois* n'avait d'autre utilisation que de servir de nom aux chiennes de berger. Toutes les chiennes des fermes aux alentours étaient des *fidèle* ou des *gardiène*

**fiel** masculin : c'était la vésicule biliaire du cochon, qu'il valait mieux enlever dès que possible quand on le cuisinait, car, si elle se rompait, cela risquait de gâter une bonne partie de la viande.

**fiérâ** 1° : en ce qui concerne les chiens : flairer.

*l'a fiéré cheuk'cHouze* (Il a flairé quelque chose) traduisait la bonne nouvelle que le chien était sur la piste du gibier.

*kan deu cH(éin) se trouvan le se fiéran le kru dô chu* (Quand deux chiens se rencontrent ils se flairent le trou du cul)

*Mon père, fin connaisseur de la psychologie canine, disait que ce geste était synonyme de notre formule de politesse : « Comment vas-tu ? » C'était un geste autrement plus efficace, car disait-il : comment être mieux informé qu'en retournant à la source et si, de ce côté, tout "allait" bien, on pouvait penser que celui qu'on venait de rencontrer était en bonne santé et par conséquent de bonne humeur. Quand la digestion est bonne tout va bien. Mon père était un grand comportementaliste, mais il ne le savait pas.*

2° : **fiérâ** était surtout employé dans le sens de : émettre une odeur.

*ö fiére bin* (Ça sent bon) mais on éprouvait rarement le besoin de dire cela.

*ö fiére pâ* (Signifiait non point : ça n'a pas d'odeur mais : ça ne sent pas bon, ça pue)

*Un certain oncle de louizête était devenu l'heureux père d'une petite fille qu'il adorait et, chaque soir, il quittait la veillée après qu'on eut couché l'enfant pour lui donner un dernier baiser. Or un certain soir il revint de cette visite déçu et visiblement dégouté, et, il interpella son épouse avec un rien d'acrimonie *va din veure ta drolâse a s'é Jôbraille de merde ê ö fiére pâ* (Va donc voir ta fille, elle s'est barbouillée de caca et ça ne sent pas bon) Remarquons en passant que ce n'était plus sa fille mais celle de sa femme. Sans s'arrêter à ce détail, toutes les femmes, mère et grand-mères se précipitèrent vers la chambre à coucher d'où elles revinrent sarcastiques *ö l'é bé sure k'ö fiére pâ ö l'é dô cHökôla* (C'est bien sur que ça pue : c'est du chocolat) pour la plus grande confusion du père indigné.*

**fiérou** masculin, **fiérouze** féminin : orgueilleux, qualifiait celui et celle qui faisait des manières ou ne parlait pas à tout le monde. *le fouê le fiérou paske l'é b(éin) nipé* (Il fait le prétentieux, l'arrogant, parce qu'il est chiquement vêtu)

**fieur** féminin : fleur, désignait le plus souvent la plante toute entière qu'on cultivait pour ses fleurs. Voir *bouchê* qui a le même sens.

*su la fleur* (Sur la fleur, pendant la floraison) *ö ne sërê poué bin k'ö l'êyise dô Jêlaille su la fleur dô srézâ* (Il ne serait pas bon qu'il y eût des gelées pendant la floraison des cerisiers.

*fieurir* : fleurir. (Dans les verbes en *ir* le *r* final était souvent escamoté et on disait *fieuri* )

**figâ** masculin : figuier; *Ficus Carica*, (Figuier de Carie, région d'Asie mineure, sur la mer Égée) Moracées.

**fige** féminin : figue qu'on mangeait crue, mais aussi avec laquelle on faisait d'abondantes

confitures. Chaque ferme avait un figuier. Ils étaient souvent énormes bien que périodiquement détruits par des gelées. Mais les souches survivaient toujours et restauraient rapidement l'arbre. Ils appartenaient à des variétés du type *Goutte d'or* qui donnent deux récoltes par an : à la fin du printemps et à l'automne.

**figure** féminin, uniquement employé dans l'expression *ö l'é t'une boune figure d'öme* (C'est une bonne figure d'homme) un homme qui, non seulement, a un visage beau et avenant, mais dont on peut penser qu'il s'agit de quelqu'un (de sympathique, en qui on peut avoir confiance).

**figurâ** : paraître *le figure b(éin)* (Il figure bien, il est beau, agréable et bien mis donc il inspire confiance)

**fil a pouin** ou **fil a poi** masculin : c'était du gros fil utilisé pour coudre le cuir principalement des harnais, d'où **fil a pouin** (pour : point de couture) qui était enduit de poix (d'où **fil a poi** ) C'était un fil de chanvre assez gros et très solide enduit de poix (résine de pin cuite avec de la cire d'abeille et de l'huile de lin).

C'était donc le ligneul des bourreliers et pour cela il était aussi nommé **lignou** Voir **gnou**

**filê** : Fil pour coudre ou tisser, ils étaient beaucoup plus fins que le **fil a poi**  
En 1180 un filet était un petit fil.

**filandre** masculin et souvent au pluriel : désignait les fibres des haricots verts dits : filandreux. Les haricots d'autrefois n'étaient point avares de **filandre** . Ces fibres étaient constituées par une lignification excessive, avec l'âge, de la nervure dorsale et des cordons fibreux du côté antérieur de la gousse.

**filandrou** masculin, **filandrouze** féminin : filandreux.

Vers 1400 le français parlait de filande du latin filanda (ce qui est à filer) et ce mot désignait alors un filet de pêcheur.

Le dictionnaire LAROUSSE n'a retenu filandreux que pour les viandes et les explications et filandre que pour ces fils des araignées, par ailleurs nommés joliment : fils de la Vierge.

Le **patoï** a conservé les deux mots pour les haricots avec lesquels, pendant les repas, on finissait par laisser grossir dans nos bouches de véritables chiques de **filandre** que tôt ou tard il fallait bien se résoudre à cracher dans le creux de sa main avec le plus de distinction et de discrétion possibles.

**filê** masculin : 1° : fil à coudre à la main ou à la machine.

2° : En terme culinaire : petite quantité d'un liquide (huile, vinaigre etc.) **un filê de vinégre** (Un petit peu de vinaigre), mots souvent prononcés par les vieilles femmes de notre campagne, qui rajoutaient dans leur assiette, quelques gouttes de vinaigre pratiquement dans tous les plats, par goût ou par tradition, car leur grand mère le faisait déjà. Et aussi, peut-être, par quelque obscure croyance dans les vertus purificatrices de ce liquide, qu'on offrit, dit-on, au Christ, sur sa croix.

**filére** féminin : maîtresse poutre sur laquelle s'appuient les autres éléments de la charpente.

**filipine** féminin : jeu pratiqué quand on trouvait deux graines jumelles dans un même fruit où elles sont habituellement solitaires (noisette par exemple) Le découvreur en mangeait



une et offrait l'autre à une personne de son choix. Le lendemain, lors de leur première rencontre, les deux consommateurs devaient se saluer en disant *bonJou filipine*. Si l'un d'eux oubliait, ou tardait à le faire, il avait un gage qui l'obligeait à se soumettre aux volontés du gagnant, soit pour faire quelque chose soit pour offrir un cadeau.

Les adultes se prêtaient volontiers à ce jeu avec les enfants, et oubliaient toujours la formule fatidique. Ils ne manquaient jamais de feindre le mécontentement au sujet de leur oubli et chicanaient longuement avant de se soumettre aux décisions du vainqueur.

**fin** masculin, **fine** féminin : intelligent, futé, déluré.

*té bé fin té* (Tu es bien intelligent toi) s'entendait-on répondre après avoir fait une remarque pourtant pertinente mais pas forcément désirée.

*t'â l'air fin avoure* (Tu as l'air intelligent maintenant) vous était dit quand on avait fait une maladresse ou dit une sottise. Voir *ruzé* qui était employé de la même façon.

*l'é pâ fin* cela signifiait en général : il est bête, mais aussi, parfois : il est franchement méchant. La formule consacrée était même *l'é pâ pu fin k'ö fô* (Il n'est pas plus **fin** qu'il faut) ce qui revenait à dire : il est aussi mauvais que possible.

**fin** masculin : fond.

*finsâ* : mettre un fond à un récipient, un cuveau ou un tonneau, une barrique : fonder *finsâ barike ê barail* (Mettre des fonds aux barriques et aux barils). Voir à *cHaline*

*finsure* féminin : fond de barrique, plancher de charrette.

**findre** : 1° : fondre ou se dissoudre. *le soulail a fouê findre la nâve* (Le soleil a fait fondre la neige) *ton kafé é frê le sukre i findra yére* (Ton café est froid, le sucre ne s'y dissoudra pas beaucoup)

2° : et plus souvent : abîmer ou gâter quelque chose. *le tan se gâte ö findra la nôse* (Le temps devient mauvais cela va troubler la noce) *ö l'é yére éralé mê ö findra son köty'in* (Ce n'est guère déchiré mais ça dépréciera son jupon)

*a tärJou lire de m(éin)me tu va te findre lé z'ail* (À toujours lire ainsi tu vas t'abîmer les yeux) car, c'était bien connu, un excès de lecture use les yeux, alors que des heures de fine broderie n'ont pas cet effet néfaste.

**fisèle** féminin : ficelle et surtout *la fisèle de lieuze* féminin : ficelle de sisal (fibres d'*Agave sisalana*, sorte d'Agave mexicaine) particulièrement résistante et à peu près imputrescible, utilisée par les moissonneuses-lieuses pour lier les gerbes qu'elles crachaient toute ficelées. Puis, au cours des battages, on récupérait soigneusement ces ficelles (voir à *déliou*) et on les regroupait en bottes pour les conserver et les recycler à l'infini dans des utilisations variées (confectionner des paquets, suspendre les haricots mis à sécher sous les avancées des toits, faire des guirlandes, supposées répulsives pour les lapins sauvages, dans le jardin potager, consolider maintes choses dans l'attente de la réparation définitive, si bien que les paysans disaient non sans humour que *fisèle de lieuze ê urcHâ ö i'a r(éin) de meu pèr édâ le pézan* (Ficelle de moissonneuse lieuse et fil de fer a fagot, il n'y a rien de mieux pour aider le cultivateur)

2° : *é t'ail fisèle chô fi d'yarse* (Est il ficelle ce fils de garce) est il filou, rusé, capable de petites tromperies.

**fisin** masculin : dard de guêpe, d'abeilles ou de frelons et dents venimeuses de vipères.

*fisâ* : piquer avec son dard ou ses crochets. *ö m'a fisé* (Ça m'a piqué) avec les séquelles dues au venin, car, pour une piqûre simple, on disait *ö m'a piké*

**fisounâ** : bourdonner sur un mode très aigu comme le font les guêpes. Quand le son était plus grave, ce qui était le fait d'un frelon ou de certains bourdons, on employait le mot **vezounâ** utilisé aussi pour les moustiques.

**fly-tox** bien que ce mot ne soit ni **patoï** ni français, il était bien intégré dans notre vocabulaire. C'était la marque commerciale de notre première arme de guerre contre les mouches domestiques, voir **mouchHe** et **atrape mouchHe**

Ce nom concernait à la fois le produit et l'engin propulseur. Ce dernier était composé d'un réservoir cylindrique de 15 centimètres de long sur 7 ou 8 de diamètre sur le dessus duquel était monté un long tuyau de même diamètre, dans lequel on pouvait mouvoir un large piston, au moyen d'une forte poignée de bois, sur le mode d'une pompe à vélo. Ce système projetait un jet d'air qui, au passage au dessus du réservoir, se chargeait d'une bruine du liquide contenu dans le réservoir, dont les gouttelettes flottaient longtemps dans l'air. Le tout puait abominablement le pétrole et les solvants organiques, piquait les yeux, irritait les bronches, salissait vitres et murs mais nous procurait l'ineffable satisfaction de mener, enfin, une lutte efficace contre ces envahisseurs aux hordes innombrables; toujours renouvelées, exaspérantes et sales : les mouches dans la maison. Tant et si bien que la puanteur du **fly-tox** était presque devenu un parfum, que dis-je : un encens !

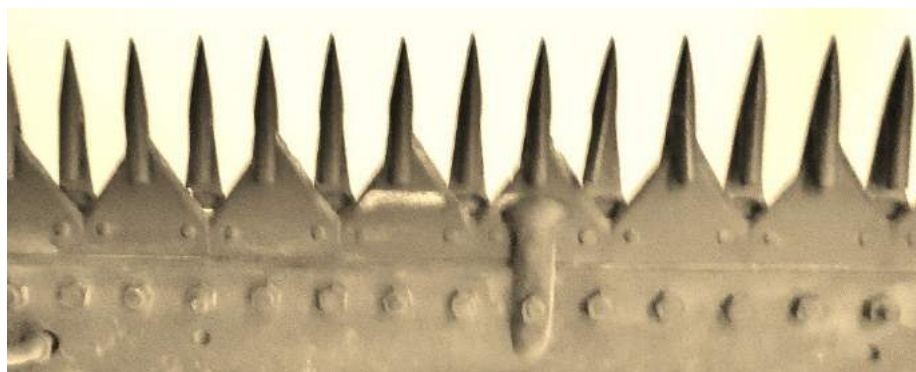
**fôcHâ** : faucher, ce mot était rarement employé, on disait **köpâ** (Couper) **köpâ dô f(ëin)** **köpâ la transe** **köpâ dô bié** (Couper du foin, couper le trèfle, couper du blé)

**fôcHé** masculin, **fôcHaille** féminin : fauché.

**fôcHou** masculin : faucheur, il n'y avait pas de féminin car les femmes ne fauchaient qu'un petit peu de fourrages vert pour leurs petits animaux (lapins, chèvres) et ne participaient à la fenaison que pour toutes les manipulations destinées à faire sécher le foin, à faire les meulons et à charger le foin dans les charrettes.

**fôcHe** féminin, toujours employé au pluriel **lé fôcHe** fauchaisons, période ou travaux concernant la récolte du foin.

**fôcHeuze** féminin : faucheuse : instrument pour faucher les prairies. Chez moi elle était traînée par deux chevaux. Une roue dentée solidaire d'une des deux roues porteuses de la machine communiquait un mouvement de va et vient à une bielle qui entraînait à toute vitesse une longue scie avec d'énormes dents triangulaires de 6 à 7 centimètres de côté. Cette scie se mouvait dans le **porte si** (Porte-scie) aux longues **piuë** (Longues dent très pointues en fer). La scie coupait l'herbe entre les **piuë** et il fallait l'aiguiser souvent avec une meule réservée à cet usage et mue à la main.



Bien que relativement petite, la faucheuse exigeait un gros effort des chevaux qui mouillaient littéralement leur chemise à la traîner. Voir aussi **sêksyin**

**fôcHeuze a apareil** (Faucheuse dont la scie était équipée à l'arrière d'une sorte de râteau

pour collecter les pailles de céréales afin de les déposer ensuite en javelles, au cours des moissons) Voir une illustration à *apareil*

**foire** féminin : diarrhée. Voir *bréle* Ce mot n'était pas d'un emploi très courant dans le *patois* de tous les jours. Il ne servait guère que quand on était en présence de quelqu'un qui était censé ne comprendre que le français et que votre bonne éducation vous interdisait de le froisser avec le mot diarrhée, même en ayant la précaution de le faire suivre de : "sauf votre respect".

*foiröle* mercuriale, voir à *röberte* .

**fondi** masculin, en général au pluriel. Ruines, bâtiments effondrés, peu visibles parce que envahis par la végétation et ressemblant à un tumulus. A donné des noms de lieux-dits comme : Fondis, Fondrettes, Effondrilles etc.

**fontane** féminin : fontaine. Ce n'était pas la source sauvage, coulant au hasard d'un creux de rocher, mais une source aménagée dans une cavité parallélépipédique avec des murs à droite, à gauche et derrière. Dessus, une grande pierre plate horizontale tenait lieu de toiture. Une rigole, bien pavée, servait à l'écoulement de l'eau, et aboutissait, le plus souvent, dans un lavoir, (voir *lavou* ) auquel succédaient un abreuvoir pour les bestiaux, puis un petit ruisseau aménagé en cressonnière. Ainsi était la fontaine sise au milieu du bourg de Romans (79) *la fontane de rouman* dans laquelle il nous était interdit d'aller boire en revenant de l'école (Voir *âde* ) Près du *linâ* il y avait *la fontane de la fon de vayé* (La fontaine de la Fons de Vaillé)

On retrouve ici le mot du bas latin *fontana* et dans les noms de lieux-dits le latin *fons* (la source)



*louizète de kintre une fontane de cHé lê ö y'a cHeuk tan*

**för** masculin, **forte** féminin : 1° : fort, forte, aussi bien employé en parlant d'un humain ou d'un animal vigoureux que d'un mets fortement épicé.

2° : gâté, rance, qui a subi un début de décomposition, souvent employé pour parler de produits alimentaires, surtout le beurre, les graisses et les fromages trop fermentés *le beure*

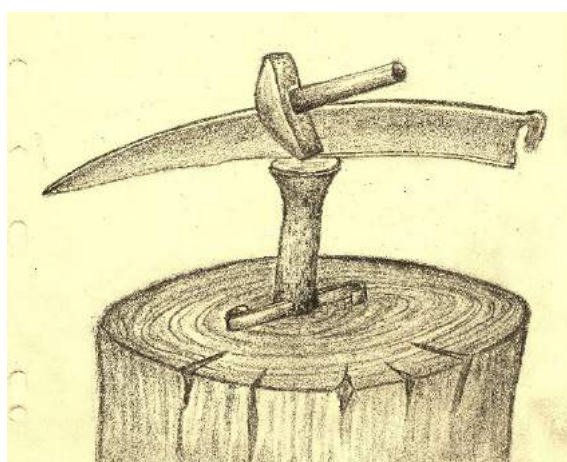
*é för i le pr(éin)dron për chuzinâ* (Le beurre est rance nous nous en servirons pour faire des cuissons)

3° : *för* riche en.,où on trouve quelque chose en abondance.. *le lapin é för an rouJê* (Le lapin est riche en os) *une afouére évisouze é t'une afouére forte an n'éve* (Une chose très hydratée est une chose riche en eau)

4° : *för* est aussi employé pour dire : très. Comme en français *ö l'é för écHôfan* (C'est très échauffant) Ce qui ne signifiait pas que c'était dispensateur de chaleur, mais que cela perturbait la digestion, conduisant à des constipations.

**förJe** féminin : 1° : forge, atelier du forgeron désigné aussi sous le nom de *maricHöleri*

2° : toute petite enclume utilisée pour refaire le tranchant des faux en martelant à froid le fil de la lame avec un marteau spécial. On disait alors *batre son dail* (Battre sa faux) différent de *ayuzâ son dail* (Aiguiser sa faux), ce qui se faisait à la pierre à aiguiser



Cette *forJe* avait la forme d'une barre de fer fichée sur l'extrémité d'un morceau de tronc d'arbre qui servait de socle. Cette barre avait presque la grosseur du poignet, et le haut qui servait d'enclume était plat et un peu élargi. Voir *dail*

**försâ** : 1° : forcer. Comme en français exprime l'effort fait par le sujet pour faire mouvoir ou fonctionner un dispositif quelconque. Mais en *patoï* il est utilisé bien plus souvent pour traduire la résistance de l'objet contre l'action du sujet *cHêlé kyie förse i pë pu la fouére ézir* (Cette barrière résiste, je ne peux plus la faire céder)

2° : à la longue, si on insiste. Par exemple, pour la barrière ci-dessus *a forse a s'ouvrira bé* (À force, après de longs efforts, à la longue elle s'ouvrira bien)

3° : faire une utilisation exagérée de quelque chose. *t'â försé su le poivre* (Tu as mis beaucoup de poivre) tu en as trop mis ! *t'â försé su la goute* (Tu as bu trop d'eau de vie), tu parais ivre !

4° : se faire une foulure *i me s'é försé le pognê i me s'é försé la cHëvêille* (Je me suis luxé le poignet, je me suis foulé la cheville) *i me s'é försé* (J'ai attrapé une douleur quelque part).à une articulation, aux reins à la suite d'un effort ou d'une mauvaise position.

**försan** masculin : qui nécessite un effort *ö l'é pâ försan* (Ce n'est pas dur à faire, pas besoin de faire des efforts)

**förse** : 1° : force, énergie *i é pu de förse* (Je n'ai plus de force : je suis fatigué)

2° : dans diverses expressions *a fôrse* après des efforts, à la longue.

*a gran fôrse* beaucoup, et même un peu trop *ö n'an n'a a gran fôrse* (Il y en a grandement assez)

**förtin** masculin : désigne tout ce qui relève fortement le goût des plats : condiments (ail, échalotes etc.) les épices (poivre, clou de girofle) et surtout les " quatre épices" (cannelle, gingembre, girofle, muscade) qui était, comme on ne disait pas encore : *le must*, pour les repas festifs.

**fôsê** dans *voi de fôsê* désignait une voix haut perchée et désagréable.

En 1175 la *voix de fausset* désignait une voix aiguë, artificielle, une "voix de gorge" fausse par rapport à la "voix de poitrine" qui était la vraie voix.

**fôsêille** féminin : faucille, cette lame en croissant bien connue était, du printemps à l'automne, un des outils majeurs du *piqueur* (Cantonnier) pour couper les végétaux le long des fossés, les ronces et de menues branches des haies du côté des chemins. En embauchant il commençait par se tailler une *fruchtine* (Petite branche fourchue) qui lui servait à rabattre les plantes à couper et à les maintenir pendant l'action de sa faucille.



Le regarder travailler donnait une bonne leçon d'efficacité et d'économie de l'effort. De la *fruchtine* il isolait et maintenait ce qu'il voulait couper en frappant et en cisailant, en même temps, de la *fôsêille*

Il avait aussi une grosse faucille à long manche nommée *volan* voir ce mot.

**fôtail** masculin : fauteuil : grand siège pourvu d'accoudoirs et d'un dossier, souvent en vannerie et pourvu de quelques coussins. Il était réservé aux personnes âgées et restait installé à demeure près de la cheminée.

**fou** masculin : fou. Assez peu employé. Il est vrai que dans notre entourage il n'y avait qu'un ou deux débilés légers qui étaient bien intégrés dans le monde paysan et qui participaient comme tout le monde aux travaux agricoles. Et l'expression : « t'es fou. » qui aurait pu être utile dans une discussion, était remplacée par des formules plus sonores et plus poétiques comme *t'â un bërlâ dan le kabërlö* (Tu as un asticot dans la boîte crânienne)

*fou* survivait aussi dans certains proverbes *ö l'é i ne sê kan fê k'un fou ravize*

**un saJe** (C'est je ne sais combien de fois qu'un fou corrige la pensée d'un sage, voir à **kan**)

**tête de fou ne grizoune Jamoué** (Tête de fou ne grisonne jamais) formule dictée par la jalousie à l'égard de ceux qui conservaient une chevelure juvénile.

**fouanye** ou **fouanyase** féminin : boue. La **fouanye** est constituée par de la terre à peu près pure et il ne faut pas confondre avec la **boudrêille** Voir ce mot. La **fouanye** se trouve dans les terres imbibées d'eau et malaxées par les piétinements et les charrois. On la trouve dans les **rou(éin)** (Ornières) et dans **lé syin** (Sillons) en cas de pluies très abondantes.

**fouanyou** ou **fouanyasou** masculin, **fouanyouze** ou **fouanyasouze** féminin : boueux, boueuse.

**pâke fouanyouze s(éin) Jan frëmantouze** (Pâques boueuses, Saint-Jean riche en blé). Les pluies de Pâques, si elles donnaient de la boue, favorisaient aussi la croissance du blé. Trop abondantes et trop précoces **a nēJian lé bié** (Elles noyaient les blés) elles les faisaient jaunir puis finalement dépérir et la récolte pouvait être perdue.

**fouasâ** masculin, **fouésâ** pour certains. On serait tenté de traduire par fouacier : fabricant de fouace, ces gâteaux ronds, chers à RABELAIS, encore fabriqués à la Mothe Saint-Héraye Ce sont des sortes de brioches peu levées, sucrées au miel et légèrement brûlées dessus, qui fondent littéralement dans la bouche. Ici, c'est bien d'une plante qu'il s'agit : la Mauve, *Malva rotundifolia*, Malvacées, dont les fleurs peuvent être utilisées en tisane pour fluidifier et favoriser la progression du bol fécal. Ses fruits ont sans doute à peu près la forme des fouaces, même s'ils sont infiniment plus petits. Ils se découpent spontanément en beaucoup de tranches minuscules, de sorte qu'ils convenaient assez bien aux petites filles qui jouaient à la marchande ou à la dînette. Mais ils étaient immangeables.

**fouê** ou, parfois, **fê** ou **fé** 1° : féminin : fois.)

**i ne sê kan fouê** (Je ne sais combien de fois) : si souvent que ce n'est pas chiffrable.

**a dô fouê** (À des fois, quelquefois, parfois)

**souvante fouê** (Souvent, bien des fois)

**d'âte fê** ou **d'ôte fê** (D'autres fois) signifiait précisément : autrefois, dans un passé assez lointain comparé à **ö y'a cheuk tan** (Il y a quelque temps)

2° : la foi (?) dans **ma gran fouê** (Ma grande foi) le juron préféré des dames.

3° : **fouê** fait (voir **fouère**) dans **si fouê** ou **si fouê bé** (Ainsi fait, ou ainsi bien fait) pour confirmer avec beaucoup d'insistance un propos mis en doute

**fou(éin)** féminin : faim.

**fou(éin)gale** : fringale. **i é une fou(éin)gale** (J'ai la fringale)

La fringale était autrefois la faim-valle : une maladie des chevaux qui se traduisait par une boulimie.

**fouérâ** 1° : émettre ses excréments sous forme de diarrhée. Voir **brêlâ** et **brakâ** et aussi **avâ la fouère** ou **avâ la foire** (Avoir la diarrhée)

**fouérou** masculin, **fouérouze** féminin : atteint de diarrhée ou accompagné d'une diarrhée **un pê fouérou** (Un pet merdeux)

2° : foireux, qui va échouer ou qui a échoué. **ö va fouérâ** (Ça va rater) **ö l'é fouérou** (C'est foireux, c'est mal fichu, mal préparé)

3° : s'écrouler sur place en laissant ses différents constituants glisser de toutes parts **ta**

*maille va fouérâ* (Ton gerbier va s'écrouler)

**fouére** : faire.

*i fouê tu fouê le* ou *a fouê* (Je fais, tu fais, il ou elle fait) *i fazon* (Nous faisons) *vous fazé* (Vous faites) *le fazan* (Ils font) Certains disaient *i fëzon vous fëzé le fëzan*. Comme dans le cas de : dire, le *patoï* n'a pas adopté "faites" mais a conservé "faisez"

*i fazê tu fazê le fazê* (Je faisais, tu faisais, il faisait) *i fazion* (Nous faisions) *vous fazié* (Vous faisiez) *le fazian* (Ils faisaient) Certains prononçaient *fëzê fëzïon fëzïan* etc

*i é fouê* (J'ai fait)

*i fazi* (Je fis) *i fazirion* (Nous fîmes)

*i fré* (Je ferai)

*i ô z'avon fouê* (Nous l'avons fait)

*i avon fouê* (Nous avons terminé) *ö l'é fouê* (C'est fait, c'est fini)

*t'ô z'â bé fouê t'ê tou* (Tu l'as bien fait toi aussi, dans ta jeunesse)

*l'ô z'a oyu fouê avan lé mouyeri* (Il l'a eut fait avant la période de pluie)

*ö l'é pâ fouê* (Ce n'est pas fait qui sous entend : ça ne va pas être facile à faire)

*fouére a la va vite* (Faire en peu de temps, n'importe comment)

*ö l'é fouê a la galoi* (Ça a été fait avec négligence) Ou, ce qui revenait au même *ö l'é ni fouê ni a fouére* (Ce n'est ni fait ni à faire : c'est bâclé)

*ö m'fouê r(éin)* (Ça ne me fait rien), ça m'est égal. *ö n'i fouê r(éin)* (Cela n'y fait rien) cela n'a pas d'importance.

*le fouê cHarpantâ* (Il fait charpentier : il a le métier de charpentier) *le fouê la maricHöleri* (Il fait le métier de forgeron)

*fouê z'ou din t'ê tou ê pi te téz'râ* (Fais le donc toi aussi et puis tu te tairas) C'était la réponse qu'on s'attirait quand on reprochait à quelqu'un le pêché véniel qu'il commettait sous nos yeux.

*fazé zou* : faites-le. Mais ici aussi le *patoï* dit « Faisez-le »

*ö s'a tärJou fouê de m(éin)me* (Ça s'est toujours fait comme ça) qui invitait à ne pas dévier du chemin tracé par nos aïeux !

*i ô z'é fouê avan tâ* (Je l'ai fait avant toi) alors que toi tu ne l'avais encore jamais fait, sous entendu : garde tes conseils pour toi

*i ô z'é öyu fouê avan tâ* (Je l'ai eu fait avant toi) je l'ai terminé avant toi, donc le premier.

*sarê tu ô fouére tê tou* (Saurais tu le faire toi aussi)

*fouére fôte* (Faire défaut, voir *soufr'éde*)

*i va fouére mé trouf'ye* (Je vais faire mes pommes de terre, je vais les planter) *ö fô fouére dô mouJête* équivaut à *ö fô sënâ dô mouJête* (Il faut faire des haricots, semer des haricots) *fouére lé métive* équivaut à *métivâ* (Faire les moissons, moissonner)

*ke fouère* (Que faire) avait le même sens que : pourquoi *ke fouére fouê t'ail cheu* (Pourquoi fait-il ça)

*fouére ê défouére ö l'é tärJou travayâ* (Faire et défaire c'est toujours travailler, maxime universelle, qui cachait la déception d'avoir à refaire un travail dont le résultat ne donnait pas satisfaction, mais comme l'oisiveté est mère de tous les vices.. il restait quand même cette petite consolation)

*fëzabye* possible à faire *ö l'é fëzabye* (C'est faisable, on pourra le réaliser bien qu'avec difficultés)

*fére* Certains, *lé Jêne* surtout disaient *fére* dont la conjugaison était alors tout à fait semblable à celle de faire.

*Certaines mauvaises langues impies et mécréantes disaient, par chez nous, que les jeunes*

mariées catholiques conjuguèrent ainsi le verbe **fouère** pour raconter leur toute récente nuit de noce « **ö l'me fra ê l'ma fouê de r(éin) meu ke s'ke le churé m'fazê** » (Oh ! Il me fera et il m'a fait rien de plus que ce que le...) Ah non ! Je ne peux pas traduire pareille vilénie !

**fouéröle** ou **foiröle** : espèce purgative de Mercuriale. Voir **röberte**

**fouézin** dans **ö n'an n'a a fouézin** il y en a à foison, en vraiment grande quantité.  
**ö fouézoune** ça foisonne.

**fouin** masculin : fouine, en français, qu'il soit mâle ou femelle c'est une fouine, mais en **patois** c'est un **fouin**

Les peaux étaient fort prisées de ceux qui faisaient commerce de sauvagine et qui les chassaient la nuit avec des chiens spécialement dressés dans ce but.

C'est une jolie bestiole qui peut mesurer jusqu'à 70 centimètre avec la queue pour un poids voisin de 2 kilogrammes avec une jolie fourrure fauve clair et une gorge blanche. Son corps allongé est capable, comme celui des autres Mustélidés de mouvements reptiliens. Malgré son nom elle ne grimpe pas seulement dans les hêtres, mais aussi dans toutes sortes d'arbres où il y a des nids, des oiseaux ou des écureuils, quelle est capable de surprendre dans leur sommeil, car elle mène une vie nocturne. Et elle apprécie aussi beaucoup les poulaillers. Voir aussi **cHafouin**

Son nom vient du latin populaire *mustela fagina*, la martre des *Fagus* (des hêtres) qui a donné d'abord *faine*. Puis, le hêtre portant aussi le nom de Fou, *faine* est devenue *foine* puis *fouine*. Elle a aussi porté le nom de *hêtrière*. Son nom scientifique est *Martes fagina*

En ancien français le monsieur était un *fouin* et sa dame une *fouine*.

**fouinasâ** : fouiner, fouiller.

**fouinasou** masculin : celui qui finasse, qui cherche la petite bête

**fouir** : fuir.

Bas latin *fugire*, ce qui fait "fougire" si on adopte la prononciation du latin, on n'est pas bien loin de **fouir**

**foui** masculin, **fouite** féminin : qui s'est enfui. On peut rencontrer certaines nuances dans l'emploi de **l'é foui** ou de **l'a foui** (Il est parti en vitesse) qu'on retrouve dans les exemples suivants **si l'é pu chi ö l'é ke l'é foui** (Si il n'est plus là c'est qu'il s'est enfui) **l'a foui dé ke l'm'a vu** (Il s'est enfui aussitôt qu'il m'a vu)

Au féminin on disait **si a l'é pu chi ö l'é k'a l'é fouite** et **a l'a foui dé k'a m'a vu** où on ne l'entend pas.

Il se disait que les Charentais, grands amateurs d'escargots, étaient un peu lents. L'un d'eux, parti à la chasse aux escargots, (la seule qu'ils pratiquait, les autres gibiers étant trop rapides pour lui) racontait à son retour qu'il avait bien failli en capturer un **i arê bé ramasé chô luma mê kan t'i mêtî la mou(éin) dësu l'a foui** (J'aurais bien ramassé cet escargot mais quand je mis la main dessus il s'est enfui)

**fouJâ** masculin : foyer de la cheminée, là où brûlaient les bûches. Et aussi : foyer situé sous la **pouéloune** (Grand chaudron inséré dans une maçonnerie utilisé pour chauffer l'eau des lessives, ou pour cuire la pâtée des cochons. Voir **buJaille** et **bërnaille** ) et sans doute tout autre foyer, mais je n'ai connu que ceux là.



**foultre** féminin : scènes de panique qui se produisaient au cours des foires de Sainte-Néomaye, foires consacrées à la vente des mules produites par les éleveurs de la région. Les acquéreurs venaient de fort loin et particulièrement d'Espagne, voir **marâgne**. Les animaux, fort nombreux, étaient attachés côte à côte à de grosses barres de fer horizontales scellées dans de courts piliers de pierre. Parfois une mule se mettait à se débattre violemment, soit par impatience, soit à cause d'une peur soudaine et sans motif. Son attitude terrorisait ses voisines, et devenait très communicative. Si on ne réussissait pas à les calmer dès le début, la panique gagnait tout le champ de foire et, avec ces animaux puissants qui ruaient et se cabraient, il était très dangereux d'intervenir. Certaines mules rompaient leurs attaches et prenaient la fuite, beaucoup étaient blessées et tout cela entraînait des pertes considérables, des accidents et des blessures aux personnes.

**four** masculin : four, nos grands four à pain en maçonnerie.

**la goule dô four** (La gueule du four) la grande ouverture par où on enfournait.

**la dorne dô four** (La tablette du four) la grande pierre plate devant l'ouverture sur laquelle on posait les choses à enfourner et où on tirait les choses en fin de cuisson. Voir aussi **mire** et **sandrâ**

**fourâ** féminin : forêt, ce mot était utilisé uniquement pour désigner la forêt domaniale, la forêt de l'Hermitain, les terrains boisés privés étaient **lé boi**

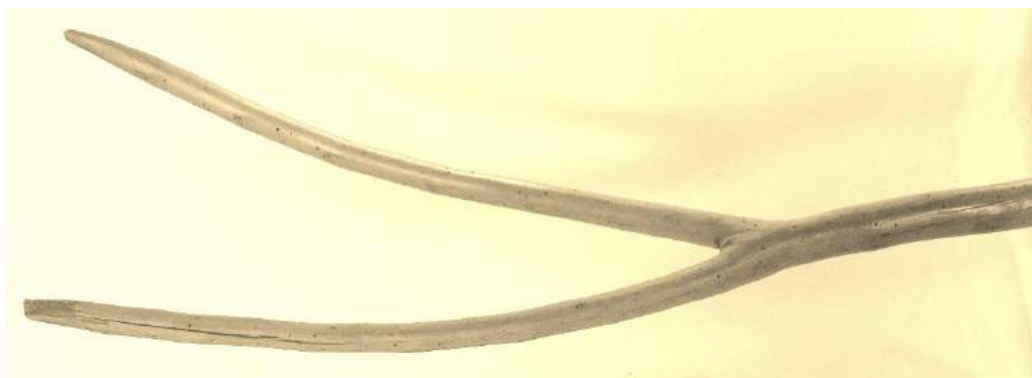
*Jadis la forêt était nommée silve ou selve du latin silva et la silva forestis était la silve qui relevait de la cour de justice du Roi. (Forestis dérivant de forum : tribunal) C'est cette expression qui fut abrégée en forest puis en forêt. **la fourâ** est donc une silve qui n'est point à la disposition du populaire ainsi que le laissent entendre les nuances du **patois***

**fourche** féminin : fourche.

Les plus anciennes étaient faites entièrement en bois et elles n'avaient que deux doigts, on en trouvait encore parfois, abandonnées depuis longtemps sous les toitures des fenils ou des combles, coincées entre les poutres et les voliges et souvent piquées par les vers. Il devait y avoir deux façons de les fabriquer.

Soit on choisissait une espèce ligneuse à feuilles opposées, frêne par exemple, et on pinçait le bourgeon terminal au dessus d'un nœud pour ne laisser pousser que deux rameaux latéraux en les liant l'un à l'autre pour qu'ils ne s'écartent pas trop. En quelques années on obtenait une fourche à deux doigts, dont il suffisait de couder les doigts, après un chauffage au four, qui rendait le bois malléable pendant qu'il était chaud. On reconnaît ce type de fourche par la cicatrice qui est encore visible entre les doigts.

Ce type de fourche, qui ne servait plus depuis longtemps, étaient encore nommées **fourche payère** sans doute avaient elles eu un emploi en relation avec la paille.





La fourche et, dans le grossissement, la cicatrice

Soit on prenait une forte tige d'un bois solide, ormeau ou charme, on en chauffait l'extrémité au four pour ramollir le bois afin de le couder selon la forme qui convient à des doigts de fourche. Puis, quand il était refroidi et qu'il avait conservé cette forme, on le sciait suivant la longueur pour séparer deux doigts, qu'on finissait d'amincir et d'appointer *ô koutè\* a deu manche su le louk* (À la plane de menuisier sur le banc réservé à cet usage) Une cale maintenait les deux doigts écartés le tout étant consolidé par une ferme ligature à la base des doigts. Cette méthode était, évidemment, la plus rapide.

Dans mon enfance, on n'utilisait plus que des fourches aux doigts métalliques fixés sur le manche par une douille.

*fourche a f(éin)* (Fourche à foin), pour manipuler le foin : elle avait trois doigts

*fourche a fumâ* (Fourche à fumier) utilisée *për fumorJâ* (Pour sortir le fumier de l'étable) *ê për éparâ le fumâ* (Pour épandre le fumier) dans les champs : elle avait quatre doigts.

*la fourche a chail* dite aussi *fourche a neuf dê* (Fourche à cailloux ou fourche à neuf doigts) Elle servait à charger les cailloux, les topinambours, les pommes de terre. Elle servait aussi *ô kasou de pâre* (Cantonnier qui cassait les pierres pour empierrer les chemins) pour étaler ces pierres dans les nids de poule.

*la fourche a bésâ* ou *a bécHâ* (La fourche à bêcher) qui n'avait que quatre doigts fort larges et qu'on utilisait pour bêcher dans les jardins, sauf si on avait une terre légère, alors voir *pale*

*fourchayâ* : travailler avec une fourche, manipuler quelque chose avec une fourche *i é pâsé ma s'raille a fourcha'yâ dô pare për boucHâ lé rou(éin)* (J'ai passé ma soirée à mettre des pierres à la fourche pour boucher les ornières) Voir *palayâ* manipuler avec une pelle.

*fourchaille* féminin : fourchée : quantité de foin, de paille, de cailloux, de topinambours qu'on peut soulever en une seule fois avec une fourche. On apprend, à ses dépens, et assez vite, que cette quantité varie non point avec les dimensions ou la forme du contenant (la fourche) mais avec les aptitudes de celui qui le manipule.

*fournayâ* : chauffer le four pour préparer certaines nourritures. Le terme *fournayâ* pouvait alors inclure diverses activités connexes. Par exemple s'il s'agissait de faire du pain, *fournayâ* incluait : pétrir la pâte, la laisser lever, la séparer en pâtons et chauffer le four pour la cuire. Mais c'était aussi faire simplement chauffer le four pour cuire les charcuteries et les rôtis quand on *fazê turi* (Quand on tuait et cuisinait un porc) ou pour sécher les fruits afin

de conserver *lé prune mëlaille* (Prunes séchées) *ê lé pouère tapaille* (Poires aplaties puis séchées) Voir ces mots.

*fournaille* féminin : quantité qui pouvait être cuite en une seule fois dans un four. Ce mot désignait aussi une grande quantité de quelque chose *l'avon une fournaille de drôle* (Ils ont beaucoup d'enfants) Dans ce sens voir *rabalaille tribalaille* etc.

*é t'ö ke t'à perdu un pou(éin) de ta fournaille* (Est ce que tu as perdu un pain de ta fournée) C'est ce qu'on disait à ceux qui paraissaient désemparés devant leur travail, et qui n'avaient pas l'air de savoir où ils en étaient.

*fournayou* masculin : le préposé au fonctionnement du four.

*fourniman* masculin : ensemble d'objets (jouets, outils ayant servi à une tâche occasionnelle etc.) généralement hétéroclite, qu'on souhaiterait voir rangé ou déplacé dans les meilleurs délais. C'était toujours *oute din ton fourniman* (Ôte ton bric à brac) ou *r(éin)Je ton fourniman* (Range, mets de l'ordre dans tes affaires) *k'é t'ö k'chô fourniman* (Qu'est ce que c'est que ce bazar) Ce mot, ainsi que certains autres, voir *kasine* (Petite maison) ou *kampos* (Temps libre) était sans doute un héritage des Poilus de la guerre dite Grande, de 1914, qui leur permettait d'évoquer leur passé, quand ils n'étaient pas en train de le raconter. Le "fourniment " était l'ensemble des objets constituant l'équipement du soldat, allant de la gamelle au fusil.

*fourniou* masculin : local qui contenait le four. Sa disposition en était très variable. Chez nous le four tout entier était inclus dans le *fourniou* et sa cheminée se dressait au milieu jusqu'à la toiture. Chez nos voisins seule la gueule du four était dans le *fourniou* et sa cheminée était dans l'épaisseur du mur, le reste du four étant dans une construction extérieure attenante. Dans les deux cas il y avait dans *le fourniou* sous la gueule du four, pour recueillir les cendres des fagots qui avaient servi à le chauffer *le sandrâ* (Un réduit maçonné) avec une ouverture en dessus, percée dans *la dorne dô four* (Plate forme située devant la gueule du four. Voir une illustration à *sandrâ*) Non loin il y avait la *mê* (Maie, dans laquelle on pétrissait le pain) Puis, un peu plus loin, on trouvait l'équipement nécessaire pour la *buJaille* (Grande lessive) qui comprenait la *pouéloune* (Grand chaudron encastré sur un foyer en maçonnerie pour chauffer l'eau de cette lessive) et les deux *pöne* ou *päne a buJaille* (Cuves en pierre où le linge à laver était arrosé d'eau mêlée de *lési* ) Voir *buJaille*

*fouse* féminin : cuvette, dépression, trous divers dans le sol en rapport avec des phénomènes karstiques. *la fouse a moénâr* (fosse à Moinard, doline bien caractérisée occupée par des pièces de terres cultivées) *la fouse de la Ju'ye* (Un effondrement en forme d'entonnoir de 4 à 5 mètres de diamètre sur 3 ou 4 mètres de profondeur terminé par un boyau où s'engouffraient, par grandes pluies, les eaux abondantes dévalant des champs et des chemins qui descendaient des coteaux allant du Carrefour à Chavagné.

*Les plus grandes eaux ne remplissaient jamais ce gouffre. Un de nos voisin, le Braconnier, supposait que ces eaux devaient rejoindre celles de la Sèvre en suivant sous terre une suite de vallées sèches, dont la vallée d'ékiète Éclette, qui va d'Aiript à la Crèche. Pendant une saison de fortes pluies il passa une journée entière à mêler aux eaux qui pénétraient dans ce trou des balles d'avoine qui flottent sur l'eau et dont les téguments sont assez hydrofuges pour ne pas s'imbiber facilement. Comme il le prévoyait ces balles réapparurent dans la Sèvre Niortaise près de la Crèche vers le pont de la Villedieu dans le prolongement des dites vallées.*

*Ce gouffre était situé à droite de la D 124 en allant vers le Lineau dans les champs dits de*

la Branche, dont certains lui donnaient le nom. Il s'ouvrait au niveau 103 et le niveau des sols baisse en allant vers l'Est puis vers la Sèvre. Il passe à 96 puis 76 en arrivant à la vallée des Cent Ecus, puis de 55 et 45 à la vallée d'Eclette et enfin 39 à la Villedieu.

Ce gouffre a aujourd'hui disparu car un spéléo-club demanda au paysan qui en était propriétaire l'autorisation de l'explorer. Celui-ci, qui vivait sans problème près de ce trou depuis plus de soixante ans, n'osa pas leur refuser, mais dès qu'ils furent partis il se mit à penser qu'on allait mettre à jour les mystères d'un monde souterrain, forcément redoutable, car chacun sait que l'enfer n'en est pas loin, même si on n'y croit plus. Ajoutez aussi la gêne des installations nécessaires et, peut être, la possibilité d'ennuis avec des administrations toujours aux aguets pour rançonner le paysan. Bref, la panique le saisit, il sauta sur son tracteur et, de jour et de nuit, transporta des pierres, puis de la terre, tant et si bien que, quand revinrent les spéléologues, ils ne trouvèrent plus qu'une cuvette à peine visible, occupée par un sol parfaitement labourable.

**la fouse a suin** (Fosse établie tout près du tas de fumier pour récupérer les effluents qui suintent au cours de sa maturation, auxquels on ajoutait les urines mêlées de bouses récupérées dans les étables. Le tout était épandu dans les champs avant les labours

**la fouse à suin** est donc une fosse à purin, de purer s'égoutter.

**fouse** féminin désignait aussi une tombe, particulièrement celles qui n'étaient marquées que par un petit tertre.

**fousé** masculin : fossé. Ils avaient une grande importance et étaient l'objet de soins constants. Ils aidaient à drainer les cultures. Ils servaient aussi à préserver la stabilité du sol des chemins constitués de maigres couches de cailloux cassés sur place par les cantonniers. Ces structures étaient soumises à rude épreuve par le passage des bandages de fer étroits et durs des grandes roues des charrettes, ce qui aurait été désastreux en terrain profondément détrempe. Aussi fallait-il des fossés bien entretenus, pour protéger ces fragiles structures contre les effets des eaux stagnantes.

Les fossés étaient aussi indispensables pour marquer les limites de champs. En effet tous les champs étaient bordés par les **palise** qui étaient bien plus que de simples haies de clôture et il était important de savoir qui en était propriétaire. Donc chaque haie était bordée d'un fossé, si celui-ci était entre le champ et la haie celle-ci n'appartenait pas au propriétaire de ce champ mais au propriétaire du champ situé de l'autre côté de la haie. Et c'était ce dernier qui avait donc le devoir d'entretenir le fossé et la haie ainsi que le droit d'exploiter cette dernière. Voir l'importance et l'intérêt des haies à **palise**

**fouyâr** masculin : rameau feuillé, très fourni prélevé pour différents usages : pour servir de balayette en plein champ afin de nettoyer un fond de charrette ou les toiles du **tablié** de la moissonneuse-lieuse, et aussi pour chasser les mouches et taons qui importunent les animaux de trait (voir **émouchayâ**) soit simplement pour offrir des petites gourmandises aux animaux attelés aux machines agricoles, au cours d'une pause, sans raison, simplement par amitié, car ils n'étaient ni des machines ni des esclaves.

**on ne dê pâ ésölä lé fouyâr de sërézâ për chëyir lé sërâze k'on pë pâ Jindre** (On ne doit pas arracher les rameaux de cerisier pour cueillir les cerises qu'on ne peut attraper)

**fouyâr** Vient de **fouyou** (Hêtre) les jeunes rameaux de cet arbre particulièrement souples se prêtaient bien à cet usage, mais il était devenu introuvable chez nous. Voir ce mot.

**fouyâ** : fouiller, chercher quelque chose. Mais si en français c'est chercher avec soin, en **patoi** c'est chercher en provoquant beaucoup de désordre.

**fouyasü** : fouiller n'importe comment, en engendrant encore plus de désordre. C'était le mot utilisé pour les animaux comme le chien explorant les trous de rats en grattant avec ses pattes ou le porc défonçant le sol avec son groin.

**chi é t'ö chi a fouyasé dan mé z'afouére** (Qui est ce qui a encore fouillé mes objets personnels)

**fouyâ dô nâ** (Fouiller du nez) tomber le nez en avant, sans doute par analogie avec le porc qui va fouir avec son nez, son groin.

**fouyou** ou **fayâr** masculin : Hêtre, *Fagus silvatica*. Il en restait bien peu dans la région et pas du tout chez nous. Certains lieux-dits en conservaient le souvenir et quelques rares survivants, comme les bois du Terrier du Fouilloux.

*Le français a choisi le mot hêtre, dérivé de hestre utilisé encore en 1220 qui venait du francique haister pour l'arbre, mais le fruit est la faîne qui vient de Fagus. Les scientifiques ont préféré le latin Fagus, lequel a donné par ailleurs les mots français fayard puis fouyard et enfin fou*

**fouzail** masculin : fusil.

*Beaucoup de paysans étaient chasseurs et se transmettaient, de génération en génération, des fusils parfois richement damasquinés qu'ils entretenaient avec beaucoup de soins. D'autres suivaient l'actualité en parcourant le Catalogue d'Armes et de Cycles des Manufactures de SAINT-ÉTIENNE qui les faisait rêver. Et les plus riches s'offraient l'arme à la mode. Toutes ces armes devaient finir confisquées par l'armée allemande au début de la dernière guerre.*

*Pendant des décennies, elles avaient trôné sur le manteau des cheminées, portées par des râteliers, dont les crochets étaient des pattes de cervidés.*

*Mon père avait un antique Lefauchaux à chiens (sortes de marteaux qui frappaient une broche insérées sur le bas de la douille de cartouches pour l'enfoncer sur une capsule de fulminate qui déclenchait l'explosion). Mon père fabriquait lui même ses cartouches : il achetait les douilles et préparait la poudre en mélangeant du charbon de bois de fusain (qu'il avait laborieusement élaboré) avec du soufre, acheté pour soigner certaines maladies de la vigne, et du salpêtre récolté sur certains de nos murs, selon une recette qu'il avait mise au point avec le Braconnier, après de nombreux essais infructueux.*

*Avec cette recette miracle les résultats étaient forcément aléatoires. Mais il se bornait à chasser les merles sous nos arbres fruitiers où certaines cartouches faisaient beaucoup de bruit et de fumée. Et il arrivait que les oiseaux aient très peur.*

**frâ** masculin, **frâHe** féminin : frais, fraîche. Soit dans le sens de : pas chaud **lé s'raille son frâHe** (Les soirées sont fraîches) soit dans le sens de juste fabriqué, **tè\* vou v'la dô pou(éin) frâ lé köre tou cHâ** (Tiens, voilà du pain frais, il est encore tout chaud) **de l'éve frâHe** (De l'eau fraîche) qu'on venait tout juste de tirer du puits et qui, évidemment, n'était pas chaude

**ö l'é frâ fouê** (C'est juste fait)

**frâHe brête** (Qui a mis bas récemment, en parlant des vaches)

**frânye** masculin : frêne, *Fraxinus*, Oléacées

**frânyaille** lieu où les frênes étaient abondants mais ils ne formaient jamais des peuplements purs.

**fran** masculin **franHe** féminin : à qui on peut faire confiance, qui a un

comportement fiable *l'é pâ fran* (Il n'est pas fiable) indiquait que l'animal ou l'individu concerné était susceptible de réactions soudaines, violentes et parfois agressives.

*fran këm un bardou chi rëcHule* (Franc comme un âne qui recule) donc sournois et agressif.

Si on soulignait ce mot par *b(éin)* il signifiait : pas farouche *le p'ti t'échurâ étê b(éin) fran* (Le petit écureuil n'était pas farouche) Voir *échurâ*

*fran de pé* (Se dit d'un arbre qui n'a pas été greffé)

*un boi fran* (Un bois d'œuvre sans nœuds ni défaut)

*fran* était employé aussi avec le nom de certaines espèces animales ou végétales pour préciser qu'il ne s'agissait pas d'hybrides.

*afrancHi* : castré, cette opération couramment pratiquée sur les taureaux un peu âgés les rendaient bien plus *fran* plus calmes, plus débonnaires et plus faciles à fréquenter.

*frê* masculin *frède* féminin : froid, froide. Voir *frâ* et *frâcHe* frais et fraîche.

Comme le sujet était d'importance, il existait toute une série d'expressions pour marquer les nuances d'un froid de plus en plus intense *ö fouê frê* (Il fait froid) *ö fouê gran frê* (Il fait grand froid) *ö fouê un frê de cH(éin)* (Il fait un froid de chien) Ça commençait à être dur, mais le pire restait à venir *ö fouê un frê de cH(éin) gâté* (Il fait un froid de chien furieux) *ö fouê frê a kërvâ* (Il fait froid à en crever) Et la conséquence se traduisait par : *i é frê* et *i kërve de frê* (J'ai froid et je crève de froid)

*frê këm'un nâ de cH(éin)* (Froid comme un nez de chien)

*Nos chien de berger, qui étaient assez gros, avaient une truffe froide en été, glacée en hiver et l'un d'eux, Médor, avait, dans ce domaine un comportement assez curieux. En hiver il aimait bien s'asseoir sur le pavé, devant notre feu de cheminée, où il restait des heures, dodelinant de la tête, non loin des chats blottis en boule encore plus près des flammes qui leur rôtissaient un peu le poil parfois.*

*Quand ma mère venait s'accroupir près de lui pour se chauffer un peu les mains, il levait un peu son museau incliné vers le sol et la considérait un instant d'un air méditatif en la regardant par en dessous. Puis, soudain, il relevait la tête, pointait son museau en direction d'une partie du corps où il y avait de la peau nue, particulièrement le visage, les joues et le cou surtout, qu'il touchait brusquement de sa truffe glacée. Sa victime poussait, en général, un petit cri aigu de surprise, suivi de ce commentaire *ê mon pôr ch'éin) â tu bé le nâ frê* (Eh ! mon pauvre chien as-tu bien le nez froid) Alors, en signe de contentement, il frappait le pavé de sa queue bien à plat à deux ou trois reprises : assis comme il était *a chu pia* (À cul plat, à plat sur le sol) il ne pouvait pas réussir à mieux frétiller.*

*Si sa victime était un homme, le commentaire restait le même, mais il lui saisissait le museau à pleine main et le secouait vigoureusement, peut être dans l'espoir de le réchauffer. Cela ne faisait que déclencher des battements encore plus frénétiques de la queue.*

*D'autres chiens, dans le voisinage pratiquaient, paraît-il, ce que les gens considéraient comme une taquinerie, à un moment ou à un autre ; le nôtre, c'était l'hiver, au coin du feu. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait d'une sorte de petits baisers de chien, bien plus doux, et bien plus délicats, que les coups de langue dont il nous essuyait le visage dans les moments où il était plus expansif.*

*fërdir* : refroidir *ö fërdi* (Ça se refroidi) en parlant du temps bien souvent.

*fouère fërdir* (Faire refroidir un plat ou une boisson)

*frêdzir* se refroidir, surtout en parlant du temps *ö këmou(éin)se a frêd'zir* (Il commence à faire froid)

*fërdëyin* masculin, *fërdëyoune* féminin : personne qui paraît avoir toujours froid. *a l'é bé mënyoune mê ö n'é k'une fërdëyoune* (Elle est bien mignonne mais ce n'est qu'un glaçon) me racontait cet amoureux déçu.

**fërdëyou** masculin, **fërdëyouze** féminin : frileux, frileuse **une drôlâse fërdëyouze**  
(Une fille frileuse)

**éfërdëyé** : qui a froid, qui est en train de prendre froid.

**lé frê** masculin : les froids, les périodes de froidure **lé gran frê** (La période de l'hiver où il fait le plus froid)

**frêcHin** masculin : odeur désagréable, **ö san le frêcHin** (Ça sent une certaine odeur de corruption, de linge sale conservé trop longtemps sans être lavé, de personnes qui manquent lourdement d'hygiène)

*C'est très différent du mot : fraïchin, pourtant des régions de l'ouest, qui signifie : odeur de marée.*

**frécHou** féminin : le frais, la fraîcheur, le serein **la frécHou këmou(éin)se a cHeure** (La fraîcheur commence à tomber), il commence à faire frais.

**la frécHou** désignait aussi toutes les affections supposées dues au froid.

**avâ dô frécHou** (Avoir des fraîcheurs) ici au pluriel, c'était avoir des coliques.

**avâ de la frécHou ô z'ail** (Avoir de la fraîcheur aux yeux) c'était avoir de la conjonctivite.

**la vacHe a de la frécHou ô rëmail** (La vache a de la fraîcheur au pis), cela signifiait qu'elle avait une mammite ou mastite, qui est une inflammation de la glande mammaire.

**fr(éin)Je** féminin : frange, bords de tissus garnis de fils pendants, libres de tissage.

**être tout'a la fr(éin)Je** (Être complètement effrangé) : porter des vêtements effilochés, particulièrement sur les bords, et pour tout dire : usés.

**fr(éin)Jâ** ou **éfr(éin)Jâ** : effiloche au cours d'opérations de couture.

**frèkantâ** : fréquenter, et plus précisément : être fiancé à quelqu'un, ou du moins pour le garçon, aller en visite chez une jeune fille, être admis à l'emmener en promenade ou au bal et à toutes ces petites privautés qui étaient le prélude aux fiançailles officielles. **ta fëye é t'ête mariaille ? a nin mê a frékante** (Ta fille est-elle mariée ? Elle, non, mais elle est fiancée)

**frëman** parfois **fërman** masculin : blé, mot qui cédait la place à **bié**

*Aujourd'hui on distingue les froments ou blés tendres issus du Triticum vulgare pour la panification, et les blés durs issus du Triticum durum utilisés pour la fabrication des semoules et des pâtes. À l'époque on ne cultivait chez nous que le blé pour faire le pain. Il est possible que **frëman** vienne du latin : frumenta frumentorum (le blé avec sa tige) ou de frumentum, frumenti (le blé monté en graine) ou encore de fragmentum, fragmenti (le grain de blé séparé de l'épi)*

**frère** masculin : frère. Le féminin était **seu** Le **bè\* frère** et la **bèle seu** étaient le beau-frère et la belle-sœur.

**bon frère** dans l'expression **l'é bon frère** (Il est bon frère) signifiait : c'est un joyeux luron qui aime s'amuser et profiter de la vie. Mais on ne disait pas, dans ce cas **bin** pour : bon.

**fréri** féminin, utilisé seulement par les vieilles personnes ou les immigrants venus de vers la Saintonge, ce mot désignait une réunion de famille avec un bon repas

Ce mot est-il en relation avec l'ancien français *frérie* (fratrie) ?

**frésine** ou **frésénye** féminin : bouchon de paille placé à la sortie du pressoir et cordon de paille disposé tout autour du pressoir du côté interne pour faire office de filtre et empêcher aux débris de grains de raisin et de rafle d'être entraînés avec le jus.

Le village proche de chez nous nommé Fressine qui se disait **frésénye** devait sans doute son nom au frêne *Fraxinus*.

**frêyâ** : entretenir des relations avec quelque un, fréquenter quelque un *a l'a pri a frêyâ avêk lé churé* (Elle a pris l'habitude d'avoir des relations avec les curés) donc avec la religion catholique.

*i frêyon pâ avêk lé môsieu* (Nous ne fréquentons pas les messieurs) les notables ou les riches, car nous sommes de trop petites gens..

**frikasâ** : frire *ö këmou(éin)se a frikasâ* (Ça commence à frire) signifiait que la friture, qui était sur le feu, commençait à émettre le grésillement caractéristique d'une huile bien chaude.

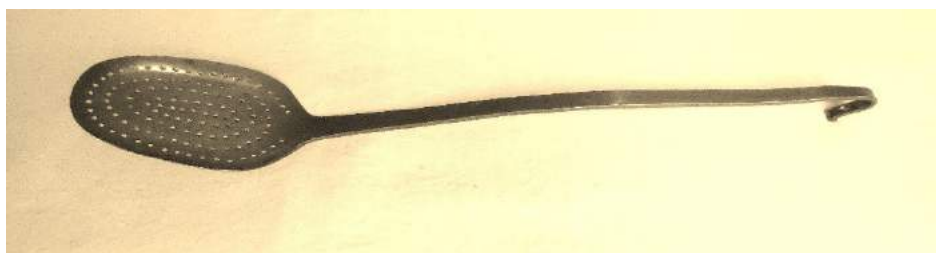
**frikasé** masculin, **frikasaille** féminin : frit, frite.

**frikasaille** féminin : friture, plat obtenu en cuisant des aliment (viandes, œufs, poisson etc.) dans un corps gras bouillant (c'était en général de la graisse de porc) Ce qu'on nomme : fricassée en français, une sorte de ragoût de morceaux de viandes blanches cuits dans une sauce, était nommé **sâse** en *patois*

Le mot **frikasaille** désignait aussi bien la technique de cuisson que la quantité suffisante pour faire un plat convenable *l'avan pri une frikasaille de vërdin* (Ils ont pris des viandons en quantité suffisante pour faire une platée) *l'avê une frikasaille de potirin dans son panâ* (Il avait de quoi faire un plat de champignons frits dans son panier)

*une boune frikasaille* (Une bonne friture) indiquait une quantité assez importante pour faire un plat abondant, sans préjuger de son goût.

**frikê** ou **frêchê** masculin : écumoire, grande cuiller plate percée de trous avec un long manche. Mais nos **frêchê** différaient des écumaires d'aujourd'hui, car ils étaient plus plats, et surtout en une seule pièce et tout en cuivre :



**frikô** masculin : désigne toute nourriture qui pouvait, et même, qui devait être mangée avec du pain, et plus de pain que de **frikô** de préférence. C'est donc différent du mot français fricot qui désigne un ragoût ou un plat médiocre.

*Quand nous allions à l'école, où nous prenions notre repas de midi, nos mères nous préparaient, le matin, d'épaisses tranches de gros pain, dans la mie desquelles elles creusaient, de la pointe du couteau, un petit puits conique, qu'elles remplissaient de **frikô** (rillettes, pâté, fromage, omelette, etc.) Elles recouvraient ensuite, le **frikô** avec le petit cône de mie extrait pour faire le puits.*





Ce système nous permettait de maintenir le **frikô** avec le pouce sans nous graisser de nourriture, tout en tenant le reste de la tartine avec les autres doigts.

Ensuite nous détachions un petit peu de **frikô** avec notre couteau pour le graisser au bord de la tartine, dans laquelle nous découpons une bouchée que nous portions à notre bouche, coincée entre l'autre pouce et la lame du couteau.

Grâce à un important trafic d'échanges entre camarades, nous avions des repas très variés, qui furent les meilleurs de notre vie.

**frilâ** : être brûlé par l'action du soleil pour de jeunes pousses. Quand elles sont encore tendres elles se flétrissent, puis deviennent noires, comme brûlées par du feu.

**frilé** masculin, **frilaille** féminin : grillé, brûlé par le soleil en parlant des jeunes plantes. Voir aussi **vrälâ**

**fr(éin)gin** ou **fr(éin)gon** masculin : Fragon, *Ruscus aculeatus*, Liliacées, dont il était séparé, à mon époque, parce que ses feuilles sont réduites à de minuscules écailles glauques ou grises et qu'il porte, à leurs aisselles, des rameaux plats qui ont précisément la forme de feuilles de taille convenable et à la pointe terminale redoutablement acérée. Ces fausses feuilles ont souvent, une modeste petite fleur au beau milieu, laquelle donne une somptueuse boule rouge à l'automne. Il est tellement piquant qu'on nommait aussi le Fragon **p'ti ou** et **ou bërgâ** (Petit houx et Houx frelon)

**frioulâ** ou **fërioulâ** : grésiller, produire le bruit caractéristique de l'huile de la friture, quand on la chauffe dans une poêle à frire. Ce mot était utilisé pour indiquer que l'huile grésillait et que c'était le moment d'y plonger la pâte à **tourtisô** (Pâtisserie, voir ce mot)

**ö me fërioule dan lé dê** (J'ai des fourmillements dans les doigts) Voir **fërmije**

**frioule** féminin, dans **avâ la frioule** avoir des fourmillements un peu douloureux, comme ceux que provoquent les orties ou le courant électrique (qui à cette époque n'était que de 110 volts et ne provoquait pas d'autre malaise). Voisin de **fërmije** en plus intense.

**frontâ** masculin, bandeau très épais, bourré de crin, dont on entourait le front des bébés qui commençaient à marcher, pour ne pas qu'il s'abîment le visage en tombant.

**frötaille** féminin : petite bataille, pugilat entre enfants, ou correction bénigne infligée à des enfants **i m'an va te päsâ une frötaille** (Je vais te passer une correction)

**frouaille** féminin : grande quantité de petits êtres particulièrement remuants (enfants, passereaux etc.) *une frouaille de drôle sortian dô kiâse* (Une nuée d'enfants sortait des classes, c'est-à-dire de l'école) On parlait ainsi de l'école toujours au pluriel. *ô payâ ö l'avê une frouaille d'èzè\* chi s'avan manché dan l'iranye* (Au pailler, il y avait une volée d'oiseaux qui se sont engagés, et pris, dans le filet destiné à leur capture, voir *iranye* )

*frouaille* semble être construit sur le modèle de *grouaille* , alors que ce dernier évoque une nichée de petits animaux paisibles, se préparant au sommeil, *frouaille* semble une onomatopée, imitant le bruit de l'envol de toute une volée de petits oiseaux.

**frucHtâ** : 1° : se ramifier en forme de fourche, quand il s'agit d'une branche. Voir à *fourcHe* les fourches anciennes faites avec une branche fourchue.

*frucHtâ* pouvait aussi être utilisé pour indiquer qu'un chemin se divisait en deux *le cH'min frucHte d'un kouté su sé mouésan de l'âtre su la rêg'ye* (Le chemin se divise en deux : d'un côté vers Saint-Maixent de l'autre vers la Règle)

*frucHtine* féminin : branche fourchue *ö fô une frucHtine pēr fouère un tire cHail* (Il faut une branche fourchue pour faire un lance-pierre) Voir aussi à *fôsêille* (Faucille)

2° : *frucHtâ* signifie aussi fureter, fouiller partout avec délicatesse sinon avec discrétion. Voir aussi dans ce sens *fruJâyâ* .

**fruJâyâ** : 1° : fouiller délicatement, en remuant beaucoup de petits objets légers et en faisant un tout petit peu de bruit.

2° : émettre des bruits légers, comme les petits oiseaux et les rongeurs qui remuent les feuilles sèches dans les buissons ou les souris qui s'affairent sous les combles *ö y'a kôre dô souri chi fruJâyan dan le piakâr* (Il y a encore des souris qui font des petits bruits dans le placard) Voir aussi *ramisâ*

**frutaJe** masculin, 1° : souvent employé au pluriel *dô frutaJe* (Des fruits de toutes sortes)

*ö s'ra une anaille a frutaJe* (Ce sera une année à fruits) : les arbres auront beaucoup de fruits cette année.

*i finiré su un frutaJe* (Je finirai mon repas avec un fruit)

2° désignait aussi les arbres fruitiers eux-mêmes. Voir *afrutaJé* .

**fu de tourtière** masculin : partie inférieure du *möl* (Récipient en cuivre pour cuire les tourtes) Voir à *möl*

**fumâ** masculin 1° : fumier Ce n'est pas seulement un mélange de paille et d'excréments. C'est de la bonne paille de céréales, étendue dans l'étable, sous les pattes des animaux qui l'imbibent de leur urine et de leurs bouses. Puis ils piétinent le tout, brisant les pailles et malaxant le futur fumier. Chaque jour ce mélange est sorti de l'étable et entreposé au *fumèriou*

*éparâ dô fumâ* Épandre du fumier. Avant les labours, le fumier était amené dans le champ avec le tombereau et disposé en tas régulièrement espacés. On y prélevait de bonnes fourchées qui étaient dispersées à la fourche, d'un joli mouvement circulaire, terminé par une torsion du poignet pour obtenir de toutes petites mottes fort régulièrement réparties (sinon votre réputation en prenait un coup !) Essayez, avec quelques années d'entraînement vous y arriverez et en éprouverez une vraie satisfaction. Voir l'épandage du fumier à *éparâ*

*fourcHe a fumâ* fourche à fumier, voir à *fourcHe*

*si l'é fourni an paille lë fra bé dô fumâ* (Si on lui donne de la paille à volonté, il fera bien du fumier) C'était pour tourner en dérision les vantards qui se disaient capables des plus belles réussites.

2° : le tas où on entrepose le fumier nommé aussi *fumëriou* Voir la récupération des effluents à *fumëriou*

**fumâ** : fumer.

Soit : épandre du fumier dans les champs

Soit : émettre de la fumée pour un feu, un brûlot, une cheminée, un fumeur.

**fumêlê** féminin : femme, le masculin est *gâ* homme.

*toute cHé bramaille dan la mouézin ö l'é la fumêlê chi s'élipe ê le drôle chi braille* (Tout ces hurlements dans la maison c'est la femme, la mère en l'occurrence, qui se fâche et l'enfant qui pleure)

*Jan la fumêlê* (Jean la femme) : expression destinée à tourner en ridicule les garçons, même très jeunes, qui avaient des occupations de filles (couture, broderie, ménage, cuisine) et aussi ceux qui restaient toujours près des jupons de leur mère ou des femmes de la ferme. On employait même sens *Jan kôtyin* (Jean cotillon) Ce qui nous vaut une petite chanson, qu'on serinait à ceux qui se conduisaient ainsi, pour leur signifier qu'ils ne trouveraient pas à se marier, ce qui était faire preuve d'un pessimisme exagéré :

*Jan la fumêlê* (Jean la femme)

*martin sisè\** (Martin ciseaux)

*ô dëmouézêlê* (Aux demoiselles)

*pâ d'ché z'èzè\** (Pas de ces oiseaux)

*fumêlâ* : arracher les pieds mâles d'une chènevière. *la teille* (Les fibres) des pieds femelles étant de meilleure qualité.

*Le latin femella diminutif de femma (femme) a t il donné fumêlê ?*

**fumëriou** masculin : lieu où était entreposé le fumier quand on le sortait de l'étable (on y jetait aussi les déchets en provenance de la maison qui n'étaient pas consommables pour les cochons,). C'était une plateforme soigneusement pavée (dans mon enfance, on commençait à en faire en béton). A côté il y avait *la fouse a suin* (Fosse à purin) qui recevait les liquides suintant du tas de fumier, au cours de sa maturation, auxquels on ajoutait le mélange d'urines et de bouses qui avait été recueilli dans les petites fosses situées dans les étables. Ces liquides étaient ensuite récupérés et épandus dans les champs, où ils constituaient aussi un bon engrais. Voir *bëkö* et *létére* .

Dans cet endroit aménagé pour l'entreposer, le fumier fermentait, dégageant beaucoup de chaleur et les "*gaz de fumier*", riches en méthane, qu'il aurait été possible de recueillir dans des gazomètres, pour assurer le chauffage des maisons et même le fonctionnement de certains moteurs. Mais on ne voyait cela que dans des fermes très modernes, comme il y en avait dans des livres, comme l'ENCYCLOPÉDIE AGRICOLE, mais pas encore dans les fermes de chez nous. On aboutissait finalement à une mixture pâteuse, brune, qui était le meilleur des engrais, car, à cette époque, il n'était souillé ni par des pesticides ni par des produits vétérinaires

**fumërôle** ou *fum'rôle* féminin : Courtilière : *Grillotalpa*, Orthoptères. Leur nom patois vient sans doute du fait qu'elles fréquentaient volontiers *lé fumëriou* (Les tas de fumier) qu'elles appréciaient particulièrement quand ils étaient vieux et commençaient à se dessécher. Elles s'y reproduisaient frénétiquement (plus de 500 œufs par femelle).

Elles creusaient des galeries dans le sol des cultures pour dévorer tout ce qu'elles

rencontraient (vers, insectes et autres bestioles, ainsi que toutes les parties souterraines des jeunes plantes). C'est un gros insecte, qui dépasse 10 centimètres de longueur, et qui a mauvais caractère et est fort bruyant, quand on essaie de le tripoter.

**fumörJâ** : sortir le fumier de l'étable, pour le transporter, soit à la brouette soit avec une civière, sur **le fumëriou** (Le tas de fumier). Dans l'étable on le récupérait avec la **fourche a fumâ** (Fourche à fumier, à quatre doigts) et, arrivé au pied du tas, il fallait encore le balancer dessus, toujours avec la fourche, et enfin, monter sur le tas pour égaliser la couche superficielle, afin d'obtenir une fermentation régulière en tous les points et aussi pour que ça présente bien.

**ö ne sërê pâ paske ö l'é le fumëriou k'on vëdrê k'ö ne sêje pâ b(éin) fouê** (Ça ne serait pas parce que c'est le tas de fumier qu'on voudrait que ça ne soit pas bien fait)

**futé** masculin : 1° : arbre laissé pousser en futaie, en prenant soin de supprimer les rameaux latéraux du tronc, pour qu'ils ne fassent pas de nœuds dans le bois destiné à la production de bois d'œuvre. On traitait ainsi les fûts prometteurs de **cHânye frânye sërézâ, oumè\*** etc. (Chêne, frêne, cerisier, ormeau) On précisait en général **un cHânye futé un frânye futé un sërézâ futé un oumè\* futé** etc.

2° : **futé** masculin, **futaille** féminin : intelligent, malin, voire malicieux, mais souvent employé avec une arrière pensée ironique **tè\* té bé futé té** (Tiens, tu es bien malin toi).

# g

**gâ** masculin : homme, le féminin est *fumê* femme

*mâ lé gâ i n'an n'é pâ pèr lontan a lô foute une règrisaille* (Moi, les hommes, je n'en ai pas pour longtemps à leur envoyer une répartie agressive et désagréable)

Je devais avoir entre dix et douze ans et je menais les vaches paître au pré de Vaillé (voir détail sur ce village à *boulite* ) J'y passais mon temps à observer la sarabande que menaient les écureuils dans les ormeaux, au-dessus de ma tête, quand vint, dans le pré contigu, un autre troupeau surveillé par une brunette de mon âge, tout à fait mignonne même si la propreté n'était pas son souci principal.

Elle s'assit de l'autre côté de la haie sans me jeter le moindre regard et se mit incontinent *a sanâ dô cHâse* (À reprendre des bas).

Au bout d'un moment je me risquais à me rapprocher d'elle, d'une manière tout à fait relative, puisqu'elle était d'un côté de la haie et moi de l'autre. Mais je n'en obtins que la phrase citée plus haut et je pensais que, décidément *alâ ô cHan lé bërJére* (Aller "au champ les bergères" dans l'espoir de les courtiser dans leurs pacages) ce n'était point aussi galante entreprise que dans un tableau de Watteau, et, en tous cas, ce n'était pas ce que racontaient mes aînés. On avait dû la prévenir contre *lé gâ dô linâ* (Les hommes du Lineau) dont sa vertu avait tout à redouter.

**gabaraille** féminin : quantité importante dont on peut se féliciter ou contre laquelle on proteste, selon le cas *tu m'an n'â foutu une gabaraille Jamoué i méJré tou cheu* (Tu m'en as mis une grande quantité, jamais je mangerai tout ça)

Certains mots, exprimant une notion de quantité, souvent importante, étaient liés à une contenance, comme *Jârôlaille* qui vient de *jarle* ou *jerle* (grande cruche) Mais, d'où vient *gabaraille* ?

**gâcHe** gauche, 1° : le côté gauche *a gâcHe* à gauche, comme *a drête* à droite, mais, pour commander à un cheval d'aller gauche il fallait dire *dia*

2° : **gâcHe** masculin et féminin : gauche, maladroit, qui se disait aussi *maladrê*  
*i sé gâcHe i sé gâcHe pask'ô l'é a ma démou(éin)* (Je suis maladroit ! je suis maladroit ! Parce que ce n'est pas bien à ma portée) Voir *démou(éin)*

Ce *gauche* là, qui est le même qu'en français, nous vient, dit-on, du latin *valgus* qui signifie: avoir les jambes tournées en dehors, donc être atteint d'une infirmité, et, par extension : être maladroit, comme dans un des sens du *patois* qu'on retrouve aussi en français. Puis le français a fait *gaulche* vers 1740 alors que le *patois* à fait *gâcHe*

Puis, français et *patois* l'ont utilisé pour remplacer *senestre* !

**gadrouyâ** : piétiner, patauger dans la boue liquide.

**ö gadrouille** signifie soit que le sol est complètement détrempé, soit qu'on patauge dans la boue, ou encore, que ça fait un bruit de piétinement dans une bouillie assez liquide. Voir **ganiötâ** qui concerne de l'eau propre, ou à peu près.

**gadrouyâ** doit avoir quelque parenté avec ces mots anciens ou désuets qui parlent de la boue : *gadouille, gadoue, gade*.

**gadrouyê** ou **gadrouyi** féminin : endroit garni de boue liquide plus ou moins mêlée de bouse.

**gaJâ** : , embaucher quelqu'un.. **gaJâ un vâlê gaJâ une cHanbrére** (Embaucher un domestique, un ouvrier agricole, embaucher une servante) On disait aussi **louJâ** Voir ce mot.

**se gaJâ** louer ses services, se faire embaucher **on se gaJê ô fâre d'acHëyaJe a la sé micHâ** (On se faisait embaucher aux foires d'accueil à la Saint-Michel) Voir **acHëyaJe** On disait aussi **se louJâ**

**être gaJé** masculin **être gaJaille** féminin : être embauché au service du propriétaire d'une ferme, s'être mis au service de quelqu'un en échange de gages.

**lé gaJe** masculin pluriel : les gages, le salaire de l'employé. **i li é douné sé gaJe ê le s'a nalé** (Je lui ai donné son salaire et il est parti) était la conclusion de l'histoire d'un employé qu'on avait licencié !

**gale** féminin : gaule, longue tige de bois utilisée pour gauler les fruits (noix, prunes et les pommes destinées à la préparation du cidre, qui, contrairement aux pommes à couteau, pouvaient être meurtries sans inconvénient).

**dëgalâ** ou **d'galâ** : gauler les fruits **dëgalâ lé kalè\*** (Gauler les noix)

**galèrè\*** perche longue et lourde, de préférence en châtaignier, utilisée pour les clôtures, qui pouvait être débitée en **pichê** (Piquets) Enfin les plus grosses servaient, par exemple, à étayer les gerbiers dont certaines gerbes situées sur les flancs **avian këmou(éin)sé a cHiâ** (Avaient commencé à glisser hors du gerbier) et tout l'édifice se mettait alors à pencher de ce côté.

Voir aussi **fou(éin) gale** (Fringale)

**galè\*rne** dans **van de galè\*rne** vent du nord humide et froid.

**galête dan la pouêle** féminin : galette dans la poêle.

*A cette époque le boulanger ne passait chez nous qu'une fois par semaine et il arrivait que le pain vienne à manquer parce qu'on en avait consommé plus que prévu. Dans ce cas on le remplaçait par la **galête dan la pouêle** galette de pâte épaisse de un à deux centimètres faite d'une pâte composée seulement d'eau et de farine, cuite au-dessus du feu de bois, dans la cheminée, dans une poêle avec juste assez de matière grasse pour qu'elle se détache bien. On la faisait bien cuire et même on la laissait un peu brûler : c'était ferme, élastique et lourd à mâcher, bref, c'était délicieux. Parfois on ne mettait rien de gras et on se contentait de fariner la poêle pour qu'elle n'attache pas **louizête** la sucrant en fin de cuisson et cela faisait un dessert.*

**galifèrtâ** masculin, ou **galifèrtiâ** : homme bon à rien, mauvais sujet. Quelque soit sa taille on disait toujours **un gran galifèrtâ** c'était en somme le personnage désigné en

français par l'expression : "grand dépendeur d'andouille". On disait aussi **galipè\*** Voir aussi **Jivèrnè\*** ou **Jibâ** Il n'y a pas de féminin et pas d'expression homologue concernant les dames.

**galipöte** féminin : être fantastique ou fantomatique, et purement imaginaire, qu'on faisait intervenir pour effrayer les bonnes gens, en chemin nocturne, se rendant aux veillées.

*En général c'était un de leurs hôtes, masqué dans un drap, qui allait à leur rencontre, les attendre à un endroit propice pour créer la surprise et l'épouvante. Il faut préciser qu'on cheminait toujours sans lampe, éclairé seulement à la lumière des étoiles ou de la lune, et, dans nos chemins creux, bordés de grandes haies, ce n'était pas grande clarté. Le plaisantin surgissait soudain, avec les cris appropriés, semant la panique, et tout finissait vite au milieu des rires, car une bonne partie de la famille de la **galipöte** était cachée non loin, pour ne rien perdre du spectacle.*

*Mais la panique n'était pas toujours au rendez-vous, raconte **louizète** et il arriva une fois que la **galipöte** encaissa un magistral coup de pied au cul et l'on entendit dans la nuit cet être terrifiant gémir **ö fi d'yarse m'â tu bé fouê gran mâ** (Oh ! fils de garce, m'as-tu bien fait grand mal) Ces propos inattendus et déconcertant de la part d'une telle créature firent que, pour une fois, les rires ne furent pas du côté où on les attendait.*

**galoi** dans *a la galoi* n'importe comment, en désordre.

*En ancien français, un galois était un joyeux drille, un homme de plaisirs, et une galoise était une femme galante, donc des gens ni sérieux, ni recommandables, dont ne pouvait rien attendre de sérieux.*

**galöpâ** : galoper.

A leurs petits enfants montés à califourchon sur un de leurs genoux, les grands-pères fredonnaient cette chanson :

<b>t(éin)'te b(éin) i alon galöpâ</b>	(Tiens toi bien, on va galoper)
<b>si tu te t(éin) pâ</b>	(Si tu ne te tiens pas)
<b>tu cHeurâ</b>	(Tu tomberas, Marie-Louise)
<b>t(éin)'te b(éin) i alon galöpâ</b>	(Tiens toi bien, on va galoper)
<b>si tu te t(éin) pâ tu cHeurâ</b>	(Si tu ne te tiens pas tu tomberas)
<b>b(éin) vite a bâ</b>	(Bien vite sur le sol)

La chanson était répétée plusieurs fois à la suite, pendant que le genoux rythmait une course et la chute, annoncée, programmée pour la fin de la chanson arrivait au milieu d'une terreur délicate et souhaitée, parmi les rires du plus vieux au plus jeune. Mais pourquoi **marilouize** qui servait toujours quel que fût le nom du cavalier ou de la cavalière.

**galö** masculin : galop.

**ô gran galö** (Au grand galop) c'est à dire très vite.

**ô gran désime galö** (Très, très vite, ici le mot : "décime" signifie sans doute : multiplié par dix)

**a la galöpe** (À la va vite, en vitesse, sans soin)

**galöpin** masculin, **galöpine** féminin ou **böhémien** ceux qu'on nomme aujourd'hui : les Gens du Voyage (Gitans, Roms etc.)

*Ils allaient de village en village et revenaient régulièrement chaque année. A Romans, ils campaient devant l'église, peu fréquentée, sous de grands marronniers, derrière l'école. Ils vivaient dans de petites maisons de bois léger, montées sur quatre roues et traînées, chacune, par un unique cheval. Elles étaient toujours vertes ou bleues, avec la porte d'entrée à l'arrière*

et un vrai seuil, avec plusieurs marches pour y entrer. Sur les côtés, il y avait des fenêtres miniatures, et des petits volets ajourés ou de petites persiennes. Le toit, lisse et arrondi, laissait passer le tuyau d'un poêle ou d'une cuisinière qui fumait parfois.

Mais ils préféraient allumer du feu dehors, entre des grosses pierres, sur lesquelles ils posaient des récipients, vieux et cabossés, où cuisaient leurs repas, tout simplement. Mais nous imaginions qu'ils concoctaient là, quelques drogues maléfiqes.

En plus du cheval qui broutait l'herbe de la place, des talus ou des fossés, il y avait autour de la **roulôte** quelques chiens, des volailles et des hommes taciturnes, assis autour du feu, qui faisaient des travaux de vannerie, fabriquaient des paniers, rempaillaient des chaises ou rétamaient les ustensiles de cuisines pour leurs clients du village.

Les femmes s'affairaient à la cuisine ou lavaient leurs hardes, qu'elles suspendaient en guirlandes multicolores, aux haies voisines tout en parlant avec des voix puissantes et criardes. Et enfin, un peu partout, il y avait une nuée d'enfants de tous âges, que la vie au grand air, leur origine et peut être une propreté relative, rendaient merveilleusement basanés. Ils n'allaient jamais à l'école et nous les regardions passer, depuis notre cour de récréation, derrière les grilles de l'école, avec des sentiments inavoués et inavouables, où se mêlaient un certain racisme, la conviction de notre supériorité, et aussi, et surtout, un peu d'envie.

Les femmes parcouraient parfois le pays, en proposant aux fermières des torchons, des dentelles, et les paniers faits par leurs hommes. Elles quémandaient de vieux vêtements, de vieilles chaussures et aussi un peu d'argent qu'elles ne recevaient jamais car les paysans n'en avaient guère pour eux-mêmes. Elles en profitaient pour explorer les environs, et récolter des fruits ou des légumes ou, à l'occasion, quelques poules.

Grâce à leurs retours réguliers, ils étaient connus, et, en général, assez bien accueillis, malgré une méfiance raisonnable. Et, dans chaque ferme, on leur mettait de côté les choses un peu usées (vêtements, chaussures, ustensiles de cuisine) en attendant leur prochaine visite.

A cette époque nous allions en classe les lundis, mardi, mercredi, vendredi et samedi. Et le samedi après-midi, l'instituteur transformait notre classe en atelier où chacun, à son pupitre aménagé en établi, fabriquait un objet en bois tendre ou en contreplaqué. Le Maître nous surveillait et nous conseillait, allant de l'un à l'autre, et il travaillait aussi pour lui. C'est ainsi qu'il fit une **roulôte** miniature qui devait mesurer moins de cinquante centimètres de long. Tout y était : portes, fenêtres, volets, tables, chaise, petite cuisinière et son tuyau et même des petits personnages et un cheval sculptés dans du bois. C'était une merveille et nous conviâmes, avec beaucoup d'insistance, nos parents à venir la voir, les soirs après 16 heures, pour partager notre admiration pour la **roulôte dô mouétre** (La roulotte de l'instituteur) Et l'enthousiasme général fut résumé par un père d'élève qui disait **ö n'i manke ke lé piëze** (Il n'y manque que les puces)

**galöpinâ** : aller, marcher sur les chemins, trotter n'importe où et n'importe comment, sans but bien précis, pour se distraire, voir tout et rien, espérer rencontrer quelques bavards  
**voure va tu köre galöpinâ** (Où vas-tu encore traîner)

**ö l'i kov(éin) meu de galöpinâ ke de tëni sa mouézin** (Ça lui plaît davantage de courir les chemins que de travailler à entretenir sa maison)

**galoubié** masculin : fenêtre de toiture (ancêtre des *Vélux*) En général trappe, vitrée ou non, insérée dans la couverture de la toiture, donnant un peu de lumière aux greniers ou aux combles et permettant d'accéder sur le toit pour les travaux d'entretien et aussi pour intervenir sur les cheminées en cas de besoin.

Ce fut précisément ce qui nous arriva un soir d'hiver, alors que nous étions en pleine quiétude, assis autour de la cheminée, pour la veillée. Le vent soufflait fort et nous l'entendions ronfler dans la cheminée. Mais ce n'était pas seulement le vent.



Soudain un de nos voisins fit irruption dans la maison en criant **ö y'a le fë dan ta cHëminaille** (Il y a le feu dans ta cheminée !) Mon père réagit instantanément, et cela d'autant plus facilement que, dans les jours précédents, un représentant de commerce avait vendu, dans tout le village, des extincteurs modernes dont il suffisait d'écraser une sorte de percuteur à la base, pour déclencher la projection d'un jet de liquide mousseux, souverain pour juguler les pires incendies. Mon père et notre voisin, munis chacun de son extincteur, escaladèrent tout ce que la maison comptait d'escaliers et d'échelles, pour atteindre le **galoubié** qu'ils firent littéralement exploser, avant de se ruer sur la cheminée, dans un grand remue-ménage de tuiles bouleversées.

Cette action eut été efficace s'ils n'avaient pas percuté leurs extincteurs dès le rez-de-chaussée et arrosé toute la maison, depuis le bas jusqu'en haut, pour arriver à pied d'œuvre avec des appareils vides. Du reste, cela n'avait plus aucune importance, car le Braconnier, frère de notre voisin, calmement, posément avait mis en œuvre une méthode ancestrale éprouvée contre ce genre d'incendie. Avec l'aide de ma mère, après avoir arrosé d'eau les bûches qui flambaient dans l'âtre, il avait bouché le bas de la cheminée à l'aide de draps mouillés : l'air ne circulant plus dans le conduit, la suie avait doucement cessé de flamber, même si elle brûlait encore un peu à l'étouffée. Il suffisait maintenant de consolider cette obturation et d'attendre le lendemain, pour faire circuler dans la cheminée, à l'aide de cordes, un petit fagot d'épines, pour ramoner les cendres et ce qui était encore susceptible de s'enflammer.

De tout cela je conserve surtout le souvenir d'une veillée merveilleuse, qui se prolongea longtemps après la fin de l'alerte, alors que, dans les bras de ma mère, j'étais bercé par les nombreuses histoires des plus magnifiques incendies vécus par chacun des héros de cette dernière aventure. C'est ainsi que je m'endormis, au petit matin, confondant les premières lueurs de l'aurore avec les feux qui étaient racontés.

**gânyâ** : 1° : gagner. **ö fô bé kore pitalâ për gânyâ cheuk'sou** (Il faut bien encore se donner de la peine pour gagner un peu d'argent)

2° : désigne l'effet d'une force qui contrarie nos actions **akôte z'ou ö me gânye** (Retiens le ou mets y une cale : je ne peux plus le retenir, ça va m'échapper) **oute d'chi k'i ô tène ö va te gânyâ** (Enlève-toi de là que je le tienne : ça va t'échapper : ça va dépasser tes forces)

**ganiötâ** : 1° : trépigner dans l'eau, dans une flaque d'eau, **tu ganiöte dan tou lé gasö** (Tu trépignes dans toutes les flaques d'eau)

**ganyötou** masculin : petit dégoûtant qui prend plaisir à patauger.

2° : clapoter, par exemple dans les chaussures quand l'eau les a envahi **avoure ö ganiöte dan té sogé a son piène d'éve** (Maintenant ça clapote dans tes galoches : elles sont pleines d'eau)

**ö ganiöte ö dê t'avâ b(éin) mouyé** (Ça clapote : il doit avoir bien plu) exprime la constatation que les terres sont saturées d'eau après une période de pluie. Voir aussi **gasouyâ** qui a un sens voisin, avec une connotation parfois plus ludique.

**garantir** : 1° : protéger contre quelque chose **lé palise garantisan b(éin) dô van** (Les haies protègent bien du vent) **pr(éin) din dô mitâne për te garantir dô frê** (Prends donc des gants pour te protéger du froid)

**la nâve garanti lé Jêne bié dô grande Jëlaille** (La neige protège les jeunes blés des fortes gelées)

2° : **garantir** signifie également avertir quelqu'un, d'une façon impérative, d'avoir à

prendre en considération ce qu'on va dire *i te garanti ke si tu te téze pâ tu va te fouère kalötâ* (Je t'assure que si tu ne te tais pas tu va te faire gifler) *i pë te garantir kë si ché frê duran ö i'ara b(éin) dô z'afouère chi s'ron gâtaille* (Je puis te confirmer que si ces froids persistent il y aura beaucoup de choses qui seront abîmées)

**gardâ** : 1° : protéger, à peu près le même sens que *garantir*

2° : dans *gardâ lé bâte* (Conduire les animaux, particulièrement les vaches et les chèvres au pâturage et rester auprès d'elles pour les surveiller). C'est synonyme de *alâ ö cHan* voir à *cHan*

**garde** masculin : c'était ainsi qu'on nommait le Garde Champêtre, agent de l'autorité, chargé de la police dans la commune. En fait, c'était surtout le messenger du Maire et du Conseil municipal, il assurait la liaison avec les villages, prenant directement contact avec chaque administré. Bien sûr, il était censé faire régner l'ordre, mais il n'y avait pas vraiment de délits à sanctionner, et son principal rôle était de nous faire les gros yeux, à nous, les enfants quand nous devenions trop insupportables sur le domaine public.

*Aussi, nous ne manquions pas de manifester notre esprit révolutionnaire en lui chantant, quand il pouvait nous entendre, mais ne pouvait pas nous voir, cet hymne séditieux, qui est sans doute national :*

*C'est le garde champête,  
qui pue,  
qui pête,  
qui prend son cul  
pour une trompête*

*On remarquera que nous abandonnions, en cette occasion, notre patoi prouvant ainsi que, dans les grandes occasions, nous étions capables de surmonter les barrières linguistiques.*

**garê** masculin : guéret, terre travaillée (labourée, hersée, etc.) pour recevoir semilles ou plantations *mètre an garê* (Action qui consiste à transformer un herbage en guéret pour l'ensemencer). C'était comme *lëvâ une pëille* (Labourer un herbage)

*garê fran* : guéret prêt à être semencé.

*garê gërlâ* : guéret insuffisamment préparé contenant encore des mottes.

*En 1080 guéret se disait guaret dans l'Ouest et le Sud-Ouest, issu d'un hybride du latin arvum (terre labourée mais non semencée) et du francique waraita (terre labourée).*

**garêne** C'étaient, chez nous, des petits bois de piètre qualité, réservés auprès des belles demeures que nous nommions *lôJi* ou châteaux, où habitaient encore quelques hobereaux, une bourgeoisie rurale plus ou moins décaquée, ou encore, parfois, des paysans parvenus. Les garennes qui, à l'origine, étaient des espaces boisés, clos, où vivaient en semi-liberté, des lapins réservés à la consommation des propriétaires, étaient devenues des espaces broussailleux, laissés à l'abandon, sans espèce arborescente présentable. Les arbres prestigieux et les beaux espaces étaient plus près des demeures et s'enorgueillissaient du nom de *park*

*Pourtant, près du lôJi de la garde (situé à La Cour de la Garde) il y avait une garêne merveilleuse, plus ou moins entourée d'énormes buis où, pendant des années, à l'insu de tous, j'ai fait des récoltes somptueuses de morilles jaunes.*

*Les garêne avaient peut-être été, au temps de leur prestige, des varennes, des bois pauvres, réservés aux chasses des nobles ou des rois. Mais à notre époque les chasses, les*

*nobles et les rois avaient été délocalisés*

**garir** : guérir *ö s'ra gari le Jou de té nöse* (Ce sera guéri le jour de tes noces) telles étaient les paroles consolantes qu'on prodiguait à ceux qui se plaignaient de douleurs ou de blessures sans gravité. *ö garira pâ ö l'é vrimou* (Ça ne guérira pas, c'est infecté, cela produit du pus)

**garisou** masculin : guérisseur. Ce personnage, dépourvu de diplôme, riche de renommée, était plus ou moins assimilable, par chez nous, à *l'adoubou* (Rebouteux)

*Guérir en 1150 était garir. « Je le pansais et Dieu le garit. » disait Ambroise PARÉ.*

**gâröcHâ** : lancer quelque chose avec violence. *gâröcHe din dô pâre a cHô cH(éin) pèr le fouér fouir* (Lance donc des pierres à ce chien pour le faire fuir) *l'a gâröcHé toute mé z'afouère sou la tab'ye l'é cHéti* (Il a jeté toutes mes affaires sous la table : il est méchant) Pour : lancer des pierres à quelqu'un, voir **acHayâ** (Lapider)

*L'Espagnol dit arrojar ou garrochar. BRESSUIRE, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers dit que gâröcHâ tout comme le Français Crau (de la région de la Crau) vient du Breton carrek et du Gallois carreg et, pour faire bonne mesure, de l'Anglais crag. (Bull. Soc. Antiquaires de l'Ouest. 4<sup>ème</sup> trimestre 1864 pp.: 494-498)*

**gârouille** ou **grârouill'** masculin : Maïs, *Zea Maïs*, cultivé pour la récolte du grain.

Pour la production de grain le maïs était récolté manuellement et à pied. **lé bëille de gârouille** (Fusées de maïs) les épis femelles en grain, encore emmaillotées dans leurs bractées sèches, étaient détachées des pieds, puis mises à sécher. Pour cela elles étaient soit suspendues aux poutres des granges et sous les avancées des toitures, ou encore bien rangées dans les séchoirs formés par deux parois verticales de grillage distantes de 40 à 50 centimètres l'une de l'autre, hautes de 2 mètres et protégées par une petite toiture. En général, pour parfaire le séchage, il fallait retourner les bractées pour dénuder les grains et, si on devait pratiquer le séchage par suspension, on attachait ensemble plusieurs épis par leurs bractées retournées et on suspendait les paquets ainsi obtenus. Ces paquets étaient des **tröcH'laille** Voir ce mot. Cela faisait des guirlandes de bouquets de perles d'or, illuminant les poutres et les avancées des toitures, jusqu'au fin fond de l'hiver. Voir **bëye** et **gârouille** et **tröcHëlaille**

**gârouyé** masculin : le mot évoque du petit ou du jeune **garouille** et c'était effectivement du maïs encore jeune, coupé avant maturité, pour servir de fourrage vert. Dans ce but, on le cultivait en semis beaucoup plus épais que celui qui était destiné à produire du grain.

*A un théoricien, conseiller agricole, qui catéchisait un paysan pour le convertir à l'assolement, ce dernier répondit, non sans une pointe d'humour insolent **mê y'ô fouê b(éin) sure ke yô fouê une anaille i mê dô gârouille ê l'atre dô gârouyé** (Je le fais, bien sûr que je le fais : un année je mets du maïs à grain et l'autre du maïs à fourrage)*

**garsin** masculin : garçon. Le féminin étant **fëye** fille. L'un et l'autre s'employait pour désigner ses enfants **mon garsin** mon fils, **ma fëye** ma fille. On employait souvent aussi **drôle** petit garçon et **drölâse** petite fille **mon drôle** **ma drölâse** (Mon fils, ma fille)

**gasö** masculin : flaque d'eau, comme l'ancien français : *gassouil*.

**gase** féminin : grande mare ou petit étang.

*lé gase* était un ensemble de champs, près de la forêt de l'Hermitain, du côté du Lineau, dans lequel il y avait une pièce d'eau bordée de saules et de un ou deux peupliers. Bien que située sur une hauteur en bordure de forêt, elle ne tarissait jamais et nous pouvions, avec des hameçons enveloppés d'une pelote de lombrics, pêcher pendant la nuit, de très belles anguilles. Pour venir là, elles avaient dû sortir du ruisseau situé à plusieurs centaines de mètres en contrebas et ramper dans les herbes (à moins que ce ne fut le propriétaire *dô gase* qui les y eut mises et peut-être pas pour nous).

**gasouyâ** : remuer l'eau, soit en agitant quelque chose dedans, soit en pataugeant, soit en jouant avec les mains, ou encore en y remuant un outil qu'on souhaite nettoyer. C'est peut-être de la famille de *gasö*

**gasouyi** masculin : flaque d'eau dans laquelle on a piétiné et où la boue est mélangée à l'eau. Voir *ganiötâ*

**gâtâ** : 1° : provoquer des douleurs causées par une maladie, un traumatisme ou l'action d'une autre personne. *ö me gâte* (Ça me fait mal) *i é un arbyin chi me gâte* (J'ai un furoncle qui me fait mal) *arrête ! tu me gâte* (Arête, cesse, ne continues pas tu me fais mal)

2° : *se gâtâ* : pourrir, se détériorer en parlant des fruits ou de denrées alimentaires, ce qui pouvait donner lieu à certaines plaisanteries *t'â b(éin) fouê de le foute dëfôr chô chi paske le këmou(éin)sê a se gâtâ* (Tu as bien fait de le jeter dehors celui-ci, car il commençait à se décomposer) disait-on volontiers à celui qui venait de lâcher une vesse puante.

*le tan se gâte* (Le temps est en train de devenir mauvais)

3° : *se gâtâ* : se fâcher, se mettre en fureur *ké t'ö chô gâ chi fouê gâtâ lé cH(éin)* (Qui est cet homme qui provoque la fureur des chiens)

4° : *gâtâ* : détruire quelque chose *i va gâtâ l'erbe dan lé sanbiâ dô vërJâ* (Je vais détruire les herbes des sentiers du jardin)

**gâté** masculin, **gâtaille** féminin : en ce qui concerne les personnes, surtout les enfants, signifiait : remuant, turbulent, difficile à supporter, et, en général, le coupable se faisait apostropher par *é t'ö pâ bétou fini p'ti cH(éin) gâté* (N'est-ce pas bientôt fini petit chien furieux)

**gâté** en ce qui concerne les animaux, désignait une bête peu commode, difficile à conduire ou à faire travailler.

**gâté** en parlant de la nourriture décrivait quelque chose de corrompu *chô gâté\* é gâté* (Ce gâteau est gâté !)

**gâti** masculin : désordre, dispute, situation dégradée dans la société, dans les relations humaines ou dans la réalisation d'un travail *ö l'é cheu chi fouê le gâti* (C'est ça qui fait que tout va mal)

*ö l'é souan lé fumêlé chi fazan le gâti cHé lé gâ* (Ce sont souvent les femmes qui sèment la zizanie parmi les hommes) , dans notre petit monde, c'était davantage avec leurs propos que par leurs tentatives de séduction.

**gâtinè\*** masculin, **gâtinêlé** féminin : habitant de la Gâtine des Deux-Sèvres, c'est à dire pour nous en allant vers Mazières en Gâtine et au-delà.

*lé gâtinêlé a portan su lô chu tou s'k'a zavan* (Les femmes de la Gâtine, elles portent sur leur cul tout ce qu'elles ont) disait-on chez nous, à cause de leur habitude de venir aux foires et marchés de la région parées de leurs plus beaux atours. Les nôtres ne se paraient pas moins mais elles jugeaient leurs propres tenues plus modestes.

**gavanyâ** ou **gavounyâ** : gâcher son ouvrage, abîmer, détériorer les matières premières destinées à faire un travail (bois, tissus..) faire du mauvais travail.

**gavanyé** masculin, **gavanyaille** féminin : abîmé, gâché, perdu. Voir **gôrêtâ** (Travailler comme un cochon)

**gayöcHe** ou **ganiöcHe** féminin : galoche. C'est le mot français prononcé à la manière des patoisants, avec les *l* "mouillés" (un *l* mêlé de *i* ). Chaussures montantes à empeigne de cuir et semelles de bois, renforcées par des fers en dessous. Nous en avions tous pour aller à l'école, mais les grandes filles trouvaient plus élégant de porter des sabots, avec leurs pantoufles dedans.

*Ce nom de nos chaussures montantes à tiges de cuir et semelles de bois semble venir de loin dans le temps, pourtant il est bien de chez nous, puisqu'il s'est formé sur gallicula, petite chaussure gauloise.*

Voir **söge** de même sens et beaucoup plus employé.

**gëdé** masculin, **gëdaille** féminin : repu, rassasié et même saturé de nourriture. C'est comparable à **tëgé** avec, peut être, la sensation d'écœurement en moins. C'est, somme toute, un état de satiété de bon aloi à la fin d'un repas confortable

**tu rëpr(éin)drâ bé une goulaille de tourtè\* pouné**

**i nin i sé gëdé** (Tu reprendras bien une bouchée de tarte aux pommes ? Non je suis repu) C'était là un propos courtois à l'adresse de l'hôtesse qui vous avait comblé de bonnes choses et cela tenait lieu du : « Non merci. »

**gënëille** féminin : guenille, vêtements, linges usés, défraîchis qui peuvent encore être portés, mais plutôt utilisés comme chiffons. Pour : déguenillé, voir **dëpënâyé**

**i va éparâ mé gënëille** (Je vais étendre mes guenilles) était la formule utilisée pour : « Je vais étendre mon linge pour le faire sécher. », mais il ne s'agissait point de guenilles.

*Le mot guenille est conservé au Québec avec le sens de chiffon et de serpillière. Chez nous la serpillière est devenue **sinse** et : éponger à la serpillière : **sinsâ***

**gërlayâ** ou **grëlayâ** : 1° : tamiser, passer à la **grêle** (Crible ou tamis) Ces cribles étaient des grillages insérés à la base de courts cylindres en bois léger. La largeur des mailles variait suivant les choses à cribler et cela servait à trier des graines pour les séparer des débris des tiges ou des cosses qu'on avait brisées en les battant. On criblait aussi le sable pour séparer les graviers du "tout venant" (mélange de sable et de graviers tel qu'il était extrait de la carrière). Une fois la chose à cribler déposée dans le tamis on imprimait à ce dernier des mouvements horizontaux circulaires vigoureux et très secs. Les grains ou les cailloux, heurtant les parois du crible, produisaient un crépitement caractéristique comme si on avait agité une multitude de petits grelots.

2° : C'est sans doute pourquoi on utilisait aussi le mot **gërlayâ** en parlant de tout ce qui produisait un bruit semblable, par exemple de menus objets agités à l'intérieur d'une boîte, ou les hochets des bébés **ö l'é chô p'ti drôle chi fouê gërlayâ son kayuyê** (C'est ce petit enfant qui fait un bruit de grelot avec son hochet) **két'ö chi gërlaille dan ton bouky'in** (Qu'est ce qui fait ce bruit de grelot dans ton panier à fermeture et en fine vannerie. Voir **bouky'in** ) Voir **gerli gerlô**

*L'ancien français utilisait le mot **grëler** pour : cribler. A REY cite P. GUIRAUD qui nous dit que **grelot**, déverbal de **grelotter**, est de même origine que **grëler**, le **grelot** étant assimilé à un caillou secoué dans une **grêle** (un crible)*

**gërlê** masculin : grillon des champs, *Gryllus campestris*, Orthoptères. Le Grillon des maisons (et du métro parisien) *Acheta domesticus*, est plus petit mais tout à fait semblable et il stridule de la même façon. **le gërlê** était le Grillon des champs et on nommait **krikri** le Grillon des maisons.

*Notre Grillon des champs est noir et fauve avec de splendides élytres richement ornementées par des nervures noires saillantes (Les veines), qui forment des dessins très compliqués, entourant vers le milieu, un espace lisse à peu près rond (Le miroir) Entre le miroir et le thorax une grosse veine noire barre l'élytre en oblique : c'est l'archet. Il y a trois autres veines plus petites un peu plus près du thorax. Entre le miroir et le bord externe de l'élytre, trois autres veines forment les cordes. Et voici l'instrument de musique terminé : il suffit à l'animal de frotter son élytre droite sur la gauche par petits mouvements saccadés pour produire un crissement très aigu : il, stridule. Sa femelle n'est pas douée pour la musique et elle n'a d'ailleurs pas d'instrument, car ses élytres sont à peine ornementées.*

*Ce sont des choses qu'il est important de savoir quand on veut recruter un musicien. Ce dernier creuse dans des talus exposés au soleil, des petits terriers à sa mesure, d'où il sort pour striduler des chansons propres à séduire sa belle et où il se réfugie à la moindre alerte. Il est alors possible de le faire ressortir en fourrageant dans le terrier avec une tige de graminée. Quand il est dehors on peut le saisir avec les doigts en prenant soin de poser ceux-ci de chaque côté de l'animal pour éviter ses robustes mandibules. Ensuite on peut l'héberger dans une petite boîte où on maintient une bonne humidité, en prenant soin de l'approvisionner en feuilles plus ou moins décomposées et même en cadavres d'insectes. Pour vous remercier il chantera quelquefois, si bien que nombre d'écoliers ont été trahis par leur **gërlê** en pleine salle de classe, et celui qui avait la réputation d'être un petit porte bonheur devenait soudain la cause des foudres magistrales.*

*Il en venait souvent dans notre maison en hiver. Ils cheminaient à l'intérieur de nos murs faits de pierres et de terre et ils affectionnaient particulièrement la proximité de la cheminée où ils stridulaient le soir, pendant les veillées, quand il y avait un bon feu. Là, ils avaient une réputation de porter bonheur et il fallait se garder de leur faire le moindre mal, ce qui eut attiré les pires catastrophes sur la maison. Mais pour leur faire mal il aurait fallu auparavant démolir les murs.*

**t'é pri gërlê** (Tu es pris grillon) s'adresse à la personne qui s'est démasquée par ses maladresses ou ses contradictions.

**fouère sakâ cheuk'in dan z'un kru de gërlê** (Faire fourrer quelqu'un dans un trou de grillon) c'était faire honte à quelqu'un. **i m'arê saké dan n'un kru de gërlê** (Je me serais fourré dans un trou de grillon) je me serais caché tellement j'avais honte.

**gërli gërlö** ou **grëli grëlö** C'était un jeu des petits bergers ou des écoliers. Nous mettions plusieurs cailloux entre nos deux mains jointes et bien fermées en forme de boîte et nous les faisons **gërlayâ** (Faire le bruit de cailloux secoués dans un crible) en chantant :

**gërli gërlö** Greli grelo  
**k'eu l'ère ét'ö** Qu'elle heure est-il  
**dan mon sabö** Dans mon sabot.

Il fallait répondre par un nombre, et, si on avait la chance d'annoncer le nombre de cailloux contenus dans les mains on les ramassait. À la fin de la partie le plus riche en cailloux avait gagné. Si on avait le bonheur de disposer de véritables sabots de bois le bruit était plus net et on avait quelques chances de deviner juste. Mais aucun enfant ne portait des sabots de bois et il fallait trouver quelque grand père compréhensif, ce qui n'était pas fréquent, mais pas impossible.

**gërlinâ** ou **grëlinâ** : faire le bruit caractéristique de sonnette du timbre de bicyclette, synonyme de **bërlinâ**

**gërmëlâ** ou **grëmëlâ** : 1° : gronder, réprimander. *tu va te fouère gërmëlâ* (Tu vas te faire gronder, réprimander) pour quelque faute ou quelque bêtise

2° : *le ventre me gërmële* (Le ventre me gronde): j'ai des borborygmes.

3° : Grogner, surtout en ce qui concerne un chien qu'on a irrité ou provoqué. Le grognement est net, et le museau froncé est tourné en direction du provocateur. C'est, pour l'animal, un moyen de communiquer afin de dissuader. C'est, en général, de courte durée et cela s'arrête dès qu'on cesse d'importuner l'animal.

Mais si le chien émet un grondement sourd, profond, guttural, qui persiste, ce n'est plus un signal mais une expression de son humeur et c'est autrement plus inquiétant car c'est le prélude à une attaque. Le *patoï* emploie alors le mot **grôlâ** qu'on est bien obligé de traduire aussi par gronder.

**gërmëyin** masculin : grumeau, la hantise des cuisinières quand elles délayaient la farine et, malgré leurs soins, il en subsistait parfois dans leurs sauces ce qui faisait leur désespoir.

**agërmëyouné** masculin, **agërmëyounaille** féminin : qui a formé des grumeaux. *une sâse agërmëyounaille* (Une sauce grumeleuse) On disait encore *une sâse a gërmëyin*

**gërmëyou** masculin **gërmëyouse** féminin : grumeleux. *une pouère gërmëyouse* (Une poire qui contient des petits nodules de cellules pierreuses) Voir **cHayöcHou**

Quand les grumeaux étaient un peu gros on les nommait **motyin** masculin, et la chose qui les contenait était **amötyounaille** féminin, ou **amötyouné** masculin. Voir ces mots. Dans un sens très voisin voir **gërnâ**

*Grumiel en ancien Français, vers 1200 et grumellus en latin populaire avaient le même sens.*

**gërnâ** ou **grënâ** ou même **gërlâ** masculin, **gërnâde** ou **grënâde** ou **gërlâde** féminin : qualifie une substance poudreuse qui n'est pas homogène, qui est constituée de granulations très fines mêlées à des granulations plus grosses, donc pas lisse, un peu râpeuse, granuleuse, grenue *ö l'é gërnâ* pouvait qualifier une farine, une terre, une pâte, ou une sauce etc. *un fërmaJe mou gërnâ* (Un fromage blanc qui n'était pas lisse, pas onctueux, pas velouté, et quelque fut son goût, un fromage raté : la honte !)

**grënâ** qualifie donc une chose qui comporte des grains : grenu, voir à ce sujet *la poume granate* la Grenade, à *poume* .

**gërnâyâ** : fureter, fouager, farfouiller dans un espace réduit, éventuellement avec un outil ou une brindille *gërnâyâ dan n'un kru de gërlê* (Gratter dans un terrier de grillon) dans le but de l'obliger à sortir : voir **gërlê** Voir **fruJâyâ** qui peut avoir le même sens.

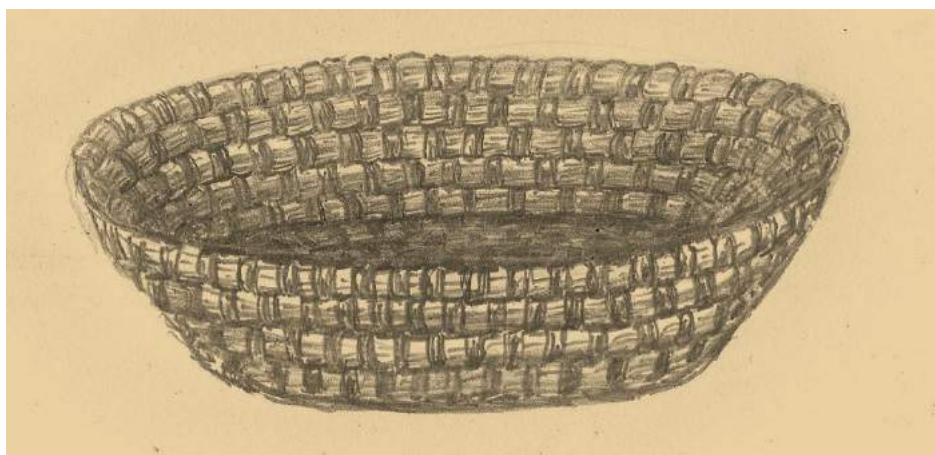
**gërnêille** féminin : grenouille. Le Lineau n'en avait pas, mais quand nous nous penchions sur la fontaine de la Fons de Vaillé, ou la source de l'Aubier, nous pouvions avoir le plaisir de boire, les yeux dans les yeux, avec une grenouille qui nous regardait placidement aussi longtemps que nos mouvements étaient calmes. Au Lineau il y avait pourtant des petites grenouilles vertes : voir **batégail**

**gërnötâ** ou **grënötâ** : s'écouler, en ruisselant doucement, quand il s'agit d'un ensemble

de petits grains (graines de céréales, petits graviers, sable etc.) en écoulement spontané ou provoqué.

*En allant vers Melle on disait **grënötâ su le sy'in** (Faire s'écouler, ruisseler doucement sur le sillon, sous-entendu : le grain) était une façon de semer, on dirait en français : semer à la volée)*

**gërnöte** ou **grënöte** féminin : sorte de corbeille, récipient en forme d'écuelle très évasée, confectionnée avec des boudins de paille assujettis par des lanières de ronces ou de rejets de châtaigniers, de la même manière que pour les **bournye** Voir ce mot. Elles avaient de 30 à 60 centimètres de diamètre. Voir **palisin** : récipient semblable plus grand et moins concave.



**gërnötâ** : s'écouler et parfois semer.

**grënöte** vient de l'ancien français grenot qui vient lui même du celtique greun qui signifie petit grain.

**gërnye** féminin : rancune, ressentiment *i li garde une gërnye* (Je lui garde rancune) il me paiera ça ! C'était l'équivalent de *i li garde un cH(éin) de ma cHêne* Voir à **cH(éin)**

*Au XII<sup>ème</sup> siècle la greigne ou la grinne était le mécontentement et dérivait de greigner : faire la grimace, montrer les dents. En 1243 on retrouve même graingner les dens qui nous rappelle la chanson de la « Chèvre de fort tempérament. Qui revenait d'Espagne et parlait allemand a babinôtê de la goule a granyasê dô dan (Elle remuait les lèvres. Elle grinçait des dents) » Mais le mot granyasâ pour grincer n'était plus employé chez nous en dehors de cette chanson.*

**gërnyin** masculin ou **grënyin** quignon de pain.

*C'était avant tout, l'extrémité pointue de nos pou(éin) de katre (Nos pains de quatre livres, donc deux kilogrammes) qui, par sa taille et sa forme, cuisait bien davantage que le reste du pain et possédait, de ce fait, une croûte plus épaisse, plus croustillante et une mie mieux alvéolée, plus sèche, parfois même dorée sur son pourtour. Aussi bien, les enfants se disputaient le gërnyin qui était, pour eux, une vraie pâtisserie. Il faut dire que ces gros pains ventrus étaient très riches en mie beaucoup moins sapide que la croûte. En outre, notre boulanger ne passait qu'une fois par semaine, et nous mangions donc surtout du pain rassis, où la mie se conserve de façon moins agréable que la croûte. Donc le gërnyin étê tërJou miou (Le quignon était toujours meilleur)*



*L'ancien français avait conservé jusqu'en 1584 le mot grignon dont il nous reste le souvenir en patoï et grignoter en Français.*

**gërnyou** ou **grënyou** masculin 1° : lieu où on entrepose et conserve le grain, les céréales.

2° : gros pain de campagne (de quatre livres sans doute) sur lequel le boulanger faisait, avant de le cuire, des incisions obliques et profondes qui, après cuisson, donnaient des longues crêtes de croûte presque brûlée et une mie beaucoup plus cuite et donc moins molle et qui, par conséquent, se conservait mieux.

*Notre boulanger le nommait **dô pou(éin) grinyé** (du pain "grigné") reprenant ainsi le mot grigne qui, en 1782, désignait la couleur du pain bien cuit, puis en 1839, les fentes faites sur le pain par le boulanger.*

**gia** masculin : glace, eau gelée, parfois givre. *ö l'a dô gia* (Il y a de la glace, mais aussi : il y a du verglas) **le gia** désignait de petites surfaces d'eau gelée, dans les flaques ou entre les mottes d'un labour.

**la giase** féminin : désignait plutôt la glace en tant que matière ou de grandes surfaces d'eau gelée (mares, étang etc. voir ce mot.)

D'autre part **le giâ** désignait : le glas, qui retentissait très rarement chez nous où les gens d'origine protestante avaient finalement abandonné la religion, la foi, et les pratiques religieuses.

**giasâ** : 1° : glacer, donner une sensation de grand froid *ö m'a giasé* (Ça m'a glacé) ça m'a causé une sensation de grand froid ou, selon le cas, ça m'a provoqué une grande émotion, une grande frayeur.

2° : **giasâ** en couture veut aussi dire faufiler.

**dégiasâ** défaufiler.

**giase** féminin : 1° : miroir qui se disait aussi **mirou** masculin. Voir aussi **gia**

2° : **giase d'ënyin** ensemble d'oignons dont on a tressé les feuilles pour les suspendre afin de les conserver dans **le sëlâ** Voir aussi **giène**

**giène** féminin, **louizête** dit **giane** Nous avions **dô giène de mouJête** (Paquets de pieds de haricots) arrachés après la récolte en demi-secs, qu'on attachait et suspendait les racines en l'air, sous les charpentes des granges ou les avancées des toitures, pour laisser sécher les gousses restantes, afin de les battre, au cours de l'hiver, pour récolter des haricots secs ou des semences pour l'année prochaine. Ces paquets de tiges avec les gousses et des restes de feuilles constituaient des nichoirs douillets pour les petits passereaux. Voir **Jârè\***

On faisait aussi des paquets d'oignons en tressant leurs feuilles et on les suspendait aussi pour les conserver, c'était **lé giène d'ënyin** Voir aussi **giase**

*Ce mot peut venir de glane poignées d'épis ramassés dans les champs à la fin des moissons, souvent par des nécessiteux.*

**gianâ** : glaner.

**ginfiâ** : gonfler, **ginfié** masculin, **ginfiable** féminin : gonflé, gonflée.

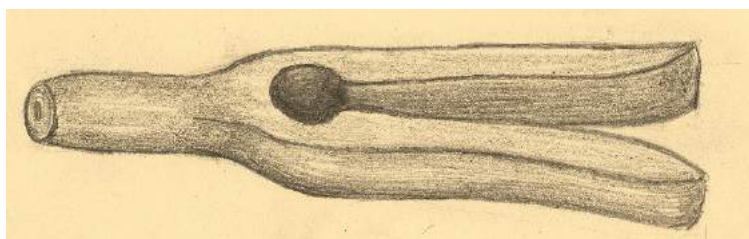
*Combien de fois ma mère, qui était plate comme une limande et efflanquée au possible, n'a t elle pas répété à la fin des repas, en se massant le ventre **a i sé ginfiable** signifiant sans doute par là qu'elle avait bien mangé.*

Voir aussi *infîâ* enfler.

**gioubâ** ou **giougâ** : gober.

*Mon père disait i va giougâ une'u (Je vais gober un œuf) une'u est bien du masculin, mais il fallait faire la liaison. Alors, joignant le geste à la parole, il perçait, avec le poinçon de son couteau, un petit trou à un bout de l'œuf, et un autre, un peu plus gros à l'autre bout, qu'il portait à sa bouche. Puis, renversant la tête en arrière, il suçait avec un plaisir évident. Bien sûr je ne fus pas long à l'imiter avec les œufs trouvés dans la barJe ou lé palise (Le fenil ou les haies) Hélas leur fraîcheur n'était pas toujours garantie et il me fallait attendre l'arrivée des premières gouttes du blanc dans ma bouche, pour me faire une opinion, avant de décider de continuer ou non à giougâ*

**gioube** féminin : pince à linge, constituée d'une seule pièce de bois tendre avec un trou rond au milieu d'où partait une fente de plus en plus large en allant vers l'extrémité. En réalité, c'était l'ancêtre de notre actuelle pince à linge. Et son nom *patoï* s'est transmis à l'outil moderne à deux pièces avec ressort.



LALANNE signale une *gloube* (avec un l mouillé), qui est un petit instrument de bois ou de fer qu'on pique sous le manteau de la cheminée par un bout et dont l'autre bout, fendu, tient pincée une chandelle de *rousine* (résine)

**gobemouche** masculin : piège à mouches. Ce terme, présent dans les anciennes éditions du Dictionnaire LAROUSSE, a disparu aujourd'hui.

*C'était une grosse bouteille, très ventrue avec, au fond, une large ouverture dont le bord relevé formait un réservoir circulaire. Trois pieds permettaient de la poser sur une table, le fond dirigé vers le bas, au-dessus d'un petit tas de sucre en poudre. Un peu de vinaigre remplissait le réservoir circulaire. Les mouches arrivaient en marchant sur la table, jusqu'au tas de sucre, qu'elles dégustaient, avant de s'envoler presque à la verticale, directement à l'intérieur du gobemouche par l'ouverture du fond. Là elles tournaient longtemps, sans avoir l'idée de chercher la sortie par le bas. Et elles finissaient, à force d'épuisement, par tomber dans le vinaigre où elles périssaient, j'imagine, dans d'atroces souffrances, ce qui nous était délectable.*



En vérité, le rendement de ce piège était négligeable par rapport à la quantité de mouches qui envahissaient les maisons, mais leur fin spectaculaire et bruyante, car elles **vězounê** (Vrombissaient, bourdonnaient) beaucoup, nous donnait l'impression de ne point céder à la défaite.

Nous empruntions aussi le **gobemouchHe** pour le déposer, garni d'une poignée de son de blé, au fond du ruisseau de l'Hermitain où il constituait une nasse très efficace pour capturer des vairons. Ceux-ci, attirés par le son, entraient par l'ouverture et, une fois repus, ils cherchaient à sortir par les voies les plus directes, à travers la paroi de verre qui leur permettait de voir où ils désiraient aller sans les autoriser à passer, si bien qu'ils n'avaient pas l'idée d'emprunter le passage qui leur avait donné accès. Là, le rendement était excellent et on avait vite fait d'attraper d'abondantes fritures. Voir **locHe vërdoune** .

**göbërJâ** : submerger, déborder par quelque évènement ou par du travail. Souvent, dans des exclamations comme **i sé göbërJé** (Je suis dépassé, je n'arrive pas à en prendre le dessus) ou **ö m'a göbërJé** (Ça m'a complètement passé par dessus la tête)

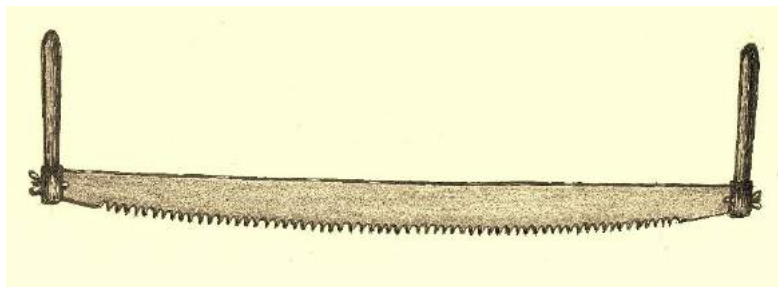
Donc cela n'a rien à voir avec le Français se goberger faire bonne chère, en prendre à son aise. En revanche, le fait de s'avouer dans une situation difficile, voire cocasse, peut évoquer l'ancien Français gauberger : railler, se moquer ou goberge, forfanterie, fanfaronnade.

**gödâille** dans **fouère gödâille** mettre du vin dans le bouillon restant dans son assiette, après avoir mangé le pain et les légumes de sa soupe. Voir **fouère cHëbrè\*** à **cHëbre**

En 1650 faire godaille était faire des excès de table, sens qui est conservé de nos jours et serait plus ou moins en rapport avec le néerlandais goed ale : bonne bière.

**gödëlan** ou **gödlan** masculin : passe-partout : grande scie longue de 2mètres avec une lame très large et une poignée à chaque extrémité, qu'on manœuvre à deux **on köpe lé z'âbre a pé de fourâ avêk le gödlan** (On coupe les arbres à pied de forêt, au ras du sol, avec le passe-partout) **ö fô un gödlan përköpâ lé pilê** (Il faut un passe-partout pour tronçonner les troncs) si on coupait la base de l'arbre à abattre au **gödlan** il fallait, de temps à autre,

**üvri la köpe** (Ouvrir la coupe : l'élargir) avec la **kounyaille** (Grande hache) Et, surtout, finir l'abattage avec elle car, comme elle était utilisée en restant debout, cela permettait une esquivé plus rapide au moment de la chute de l'arbre.



**göraille** féminin : tout ce qui est consommable dans le porc (viande, intestins, foi, cœur) et même l'ensemble de la cuisine qu'on vient de faire avec le porc juste sacrifié.

**goraille** était aussi une expression nettement péjorative, adoptée par ceux que la chose exaspérait, désignant de manière générale, soit l'ensemble des porcs de la porcherie, soit toute la cuisine de viande de porc.

**görê** masculin : porc, féminin **görête** la femelle du porc, mais cela peut désigner autre chose, donc voir ce mot.

*Le görê qu'on engraisait pour la consommation familiale n'était point privé de bonnes pommes de terre, mais il était, en outre, précieux pour consommer bien des choses qui n'étaient plus convenables pour les humains : eau de vaisselle, petit lait, légumes ou fruits un peu avariés ou récoltés en trop grande abondance, pendant certaines années fastes. Si bien qu'il traînait une scie dont on gratifiait ses invités, à la fin des repas, quand les fruits accompagnaient les desserts : **dô poume ou bé dô razin nou i lé dounan ô görê avoure** (Mangez des pommes ou des raisins, nous, nous les donnons aux porcs maintenant) sous-entendu : il y en a tellement. Mais il se trouvait que, présentement, on les donnait aux invités...*

La famille **görê** était ainsi constituée **le vëra** (Mâle reproducteur) qui a fait **vërasâ** (Se vautrer) **la treu** (La truie) **lé p'ti görê** (Les porcelets) **lé tëtrin** (Les porcelets encore à la mamelle) **lé nôrin** (Petits porcs sevrés qu'on élève) **lé treu mërôle** (Truies reproductrices) **le görê grâ** (Porc engraisé qui va finir en charcuterie) **le tē t'a görê** ou **le tē t'a görê** (Le toit aux cochons, donc la porcherie)

**l'ira lin si lé pti görê le méJan pâ** (Il ira loin si les porcelets ne le mangent pas) se disait en parlant de quelqu'un de présomptueux pour se gausser de ses rodomontades.

**té adrê këm un görê de sa kouête** (Tu es adroit comme un cochon avec sa queue): c'était le jugement sans appel porté sur nos efforts infructueux ou maladroits.

**le görê dinde** (Le cochon d'inde, ou cobaye)

**ö l'é matiné görê dinde** (C'est hybridé de cochon d'inde) désignait un animal, une plante, ou n'importe quoi, dont l'origine ou l'hérédité était douteuse, ainsi que des personnages suspects, dont les intentions ne l'étaient pas moins.

**hein ! hein ! tou sk'un görê sê dire** (Hein ! hein ! tout ce qu'un cochon sait dire) Nos parents, soucieux de notre bonne éducation, ne trouvaient pas poli que nous disions « *Hein ?* » pour faire répéter les paroles que nous n'avions pas comprises. Aussi nous invitaient-ils à plus de civilité en nous répétant cette phrase?

**lé p'ti görê** adoraient jouer et, après être entré dans leur toit, je les poursuivais, et réciproquement, dans une sorte de jeu de cache-cache. Ils allaient se cacher derrière leur mère ou derrière une auge et, faisant demi-tour, me surveillaient d'un œil malin prêts à repartir si j'avançais, ou à foncer vers moi si je reculais, passant au plus près, de façon à ce que je puisse les effleurer du bout des doigts sans jamais pouvoir les capturer.

**görêtâ** : faire quelque chose sans soin, malproprement, cochonner son travail.

Encore toute petite fille **louizête** fut fascinée par ce dialogue entre son grand-père et un voisin qui n'était pas réputé pour le soin qu'il apportait à son travail et qui lui présentait son dernier chef d'œuvre

**Jène é t'ö pâ b(éin) s'k i é foué** (Eugène, n'est ce pas bien ce que j'ai fait ?)

**ö l'é pâ mal görêté** (Ce n'est pas mal cochonné)

**görêteri** ou **görêt'ri** féminin : travail cochonné.

**görêti** masculin et souvent au pluriel **dau görêti** (Des choses cochonnées)

**görête** féminin : 1° : femelle du **görê** cochon, et donc : truie, qu'on désignait plus souvent par **treu**. En fait, le mot **görête** serait, si j'ose dire, la forme littéraire, qu'on n'employait que dans les chansons, comme **la mère görête** qui commence par

**ö l'été la mère görête** C'était la mère truie

**chi mènê sé görê t'ô pré** Qui conduisait ses porcelets au pré

Si bien que, après plusieurs couplets, on ne pouvait plus les faire rentrer et qu'il fallut l'intervention du **gran vâlê piè\*r** (De l'ouvrier principal Pierre) qui, avec sa cornemuse, les fit bien danser. C'est ici, sans nul doute, une allusion à Saint Pierre.

Au XV<sup>ème</sup> siècle, truie se disait **gorre**, mot issu de l'onomatopée imitant le grognement de l'animal. Nos truies n'étaient-elles que des petites **gorres** ?

2° : **görête** dans l'expression **avâ la görête** avoir un point de côté, une douleur vive due à une névralgie intercostale à la suite d'effort ou d'essoufflement.

**görgënë\*** masculin : pomme d'Adam ou, chez un animal, l'ensemble de la trachée et de l'œsophage, partie inconsommable des animaux de boucherie.

Chez les bovins, c'était un endroit à problèmes quand ils mangeaient des choses volumineuses et dures, comme de grosses pommes, des topinambours ou des betteraves. Si on les dérangeait un peu vivement au moment où ils avalaient goulûment, la bouchée, trop grosse, se coinçait dans le **görgënë\***. Alors, l'animal ne pouvait plus se nourrir, et même parfois, respirait avec peine. Il bavait et demeurait prostré en attendant une issue fatale **ê ö flê li pâsâ le nè\*r de bu dan le görgënë\***. Et il fallait lui passer le nerf de bœuf dans l'œsophage. Voir **bu** ) Il s'agissait d'une tige relativement souple, mais assez dure. C'était une opération très mal supportée par l'animal que deux hommes devaient maintenir, en le tenant, à la fois, par les cornes et par le mufle, de façon à ce que son cou soit bien allongé. Et cela tournait bien vite à la corrida.

**s'arouzâ le görgënë\*** (S'arroser la gorge) boire un bon coup !

**görJayâ** faire ces mouvements de la glotte, qui font bouger la pomme d'Adam, quand on avale avec difficulté ou répugnance un mets peu engageant. Parfois aussi, c'était : faire des mouvements et des bruits de gorge en cherchant à retenir des sanglots.

**i é görJayé** signifiait qu'on avait retenu, au dernier moment, ce qu'on aurait voulu dire, et qu'on s'était contenté de ravalé sa salive et ses paroles.

**görJaille** où l'on prononce assez nettement le **e** final, féminin : gorgée.

**görJail** où la dernière syllabe est beaucoup plus brève, masculin : devant du cou, haut de la poitrine, ensemble de ce qu'un décolleté modeste peut laisser voir.

**görounâ** : 1° : mettre bas ses petits pour une truie.

**treu görounante** truie productrice de porcelets, dite aussi **treu mëröle**

**görounaille** l'état de la truie qui vient d'avoir ses petits.

**görounaille** féminin : famille de porcelets d'une même portée. **ö l'été t'une bêle görounaille mê ö l'avê moué de têttrin ke de têtine ê ö l'a fiu an biberounâ**

**cheuk'zun** (C'était une belle portée de porcelets, mais il y avait plus de nourrissons qui tétaiant, que de tétines) Où l'on voit que, si la vache a des **cHë**, la truie comme les dames a des **tëtine**

2° **görounâ** signifie aussi : s'écrouler pour un mur, un gerbier, ou toute autre construction, dont une partie, un flanc, une paroi dégringole pièce par pièce. Voir **bouziâ** qui a le même sens à peu près.

**gösâ** : couper, tailler un morceau de bois ou : exécuter des travaux de menuiserie ou d'ébénisterie.

**gösëri** féminin : endroit de la ferme consacré au travail du bois.

**gou** masculin : goût, dans le sens de saveur d'un aliment. **cHé grouse poume dô Jou d'aneu ö n'a yére de gou** (Ces grosses pommes d'aujourd'hui, c'est-à-dire des variétés modernes, elles n'ont pas beaucoup de goût)

**i n'é pâ le gou dô z'afouére** (Je n'ai pas le goût des choses) signifiait qu'on était frappé d'agueusie, à cause d'un gros rhume par exemple. Dans ce cas, on pouvait aussi dire **i n'é pu de santiman** (Je n'ai plus de sens), mais cela concernait aussi bien la perception des saveurs que des odeurs.

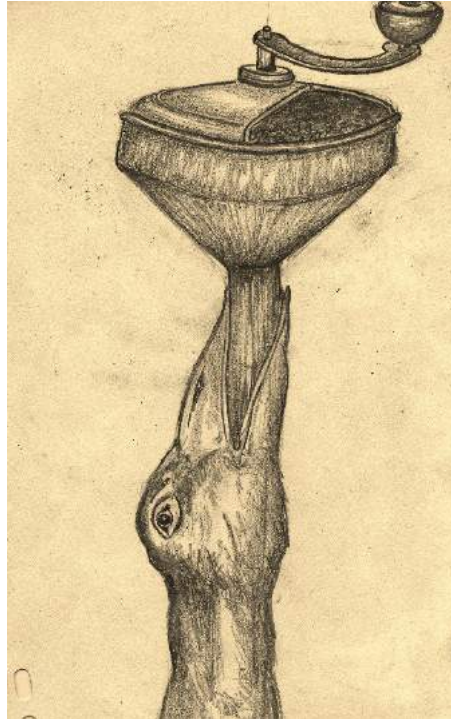
**gouase** féminin : saveur de quelque chose qui est fade. **ö n'a ni gou ni gouase** (Cela n'a pas de goût ni même de goût fade) Dans le même sens, on disait aussi **ö n'a ni gou ni sagou** (Ça n'a ni goût ni sale goût ?)

Pour exprimer qu'une chose avait mauvais goût on disait simplement **ö l'é cHéti** (C'est mauvais)

**gouJâ** : gaver.

On gavait oies et canards avec un appareil constitué d'un réservoir à peu près sphérique, prolongé à sa base d'un tube et surmonté d'une manivelle, qui permettait de mouvoir une vis sans fin à l'intérieur.

On enfonçait ce tuyau dans le bec et le cou de l'animal jusqu'au jabot. En quelques tours de manivelle, on emplissait le jabot de grain et on relâchait le volatile qui, pendant cette opération, avait été maintenu solidement entre les cuisses de la personne qui le gavait.



*A cette époque je n'avais pas eu vent de amours de Jupiter (camouflé en cygne) avec Léda, que cette scène n'eut pas manqué de me rappeler.*

*Mais, plus prosaïquement, je m'étonnais, qu'à la fin, l'animal ne se mette pas à vomir. Et j'étais toujours déçu que cela ne se produise jamais.*

**gouJé** masculin, **gouJaille** féminin : gavé, gavée.

*i sé gouJé* (Je suis gavé, je suis repu), cette phrase, prononcée à la fin d'un repas, signifiait qu'on avait bien mangé et c'était en quelque sorte un hommage à la cuisinière.

**gouJan** gavant, qu'on a de la peine à avaler, dont on est vite rassasié *ta tourtière a n'é r(éin) ke goujante* (Ta tourte, elle n'est rien d'autre que écœurante)

**goulaille** féminin : 1° : bouchée : contenu de la **goule** (Ici : la bouche)

2° *une goulaille* avait aussi le sens de : un peu de. Par exemple *l'avn une goulaille de tè\*r* (Ils ont un peu de terres cultivables) *i é séné une goulaille d'avène* (J'ai semé un peu d'avoine) *a t'ail méJé ? vouail une goulaille* (A-t-il mangé ? oui il, une bouchée, donc pas beaucoup)

**goulâr** masculin : pièce métallique pourvue d'un trou dans lequel tourne le pivot d'un portail.

**goule** féminin : bouche, ou visage.

*la gou dô sak* (L'ouverture d'un sac)

*la goule dô four* (L'ouverture du four).par laquelle on enfourne.

*avâ la goule fine* (Avoir la bouche fine) être difficile en ce qui concerne la nourriture, ce qui se disait aussi *être a cHoi* voir **cHoi**

*va tu tapâ ta goule* (Vas tu fermer ta bouche) Vas-tu te taire !

*ö fô tērJou ke la goule te pête* (Il faut toujours que la bouche te pète) Tu prends toujours la parole indûment.

*t'â une goule de lav'rase de buJaille* (Tu as une bouche de lavandière) Tu es très bavard, car, ces pauvres rinceuses de linge étaient soupçonnées d'être particulièrement

bavardes.

*a l'é pâ prize de la goule* (Elle n'est pas prise de la bouche) Elle n'est pas empêchée de la bouche, donc c'est une fieffée bavarde. Au masculin *lé pâ pri de la goule* (Il n'est pas pris de la bouche) Il n'est jamais à court d'arguments, il a une élocution facile. Voir aussi *grêpe*

*a l'é cHétive këm un bërgâ a l'a un fisin dan la goule* (Elle est méchante comme un frelon : elle a un dard dans la bouche), se disait pour qualifier une dame qui aurait eu une petite tendance à la médisance.

*avâ une sale goule* (Avoir une sale bouche) passer son temps à dire des méchancetés ou à propager des calomnies, ce qui se disait aussi *avâ la goule môvéze* (Avoir la bouche mauvaise)

*s'an batre la goule* (Se vanter de quelque chose) *për une fê ke l'a pouyu ô fouère l'a pâ fini de s'an batre la goule përtou* (Pour une fois qu'il a pu le faire il va s'en vanter toujours et partout) Il va s'en vanter un peu partout.

*py(éin) la goule* dans *an n'avâ py(éin) la goule* (En avoir plein la bouche) ne cesser de rabâcher un propos, au sujet de choses qu'on admire ou dont on est fier.

*s'an mètre py(éin) la goule* (S'en mettre plein la bouche) manger abondamment, souvent avec gourmandise.

*être de boune goule* (Être de bonne bouche : avoir des goûts culinaires faciles à satisfaire)

*ö va nou pëtâ a la goule* (Ça va nous péter à la figure) ça va casser, ou : les choses vont mal se passer si nous insistons.

*i va te foutre ma mou(éin) su la goule* ou encore *i va te foutre ma mou(éin) përla goule* (Je vais te fiche ma main sur la figure) avertissement qui, bien souvent, était donné en même temps que la gifle. Voir *kalöte* Mais pourquoi fallait-il dire *i va te foutre ma mou(éin) su la goule* et *i va te foutre mon pé dan le chu* (Je vais te fiche ma main sur la figure et : je vais te fiche mon pied dans le cul)

*i va li foutre përla goule s'ke l'a di ê s'ke l'a fouê* (Je vais lui lancer à la figure ce qu'il a dit et ce qu'il a fait) C'était pour dire qu'on allait adresser des reproches véhéments !

*lé z'ail te méJan la goule* (Les yeux te mangent la figure) signifie : tu es tellement maigre qu'on ne voit que tes yeux dans ton visage.

*C'est le mot gueule du français populaire, de gula gorge et bouche des animaux en latin*

Voir *goulaille*

*goulayan* : qui vous fait *une boune goule* (Une bonne bouche) qui est très bon.

**goumin** masculin : repli de la peau du cou partant du menton vers la base du cou, particulièrement chez les personnes âgées. C'est aussi le fanon des bovidés ou des dindons, un repli de peau partant du menton ou du bec, inséré dans le sens longitudinal et qui pend le long du cou.

Chez LALANNE et POUGNARD il est dit que **goumin** est le double menton, ce qui est sans doute vrai, mais je n'ai jamais eu l'occasion de l'entendre employer dans ce sens. Le double menton est un repli grassouillet, parallèle au menton qu'il double. Il est donc perpendiculaire au cou, alors que le **goumin** pour les animaux et des vieilles personnes, est un repli maigre et pendant, allant du menton à la base du cou et donc parallèle à ce dernier.

**gourme** féminin : gourme, maladie des chevaux due à un hôte habituel de leurs voies respiratoires, un streptocoque, qui devient brusquement virulent et hautement contagieux, même pour l'homme. La maladie affecte les voies respiratoires, gastro-intestinales et les organes génitaux. Elle entraîne d'abondantes suppurations nasales qu'il faut nettoyer avec soin, car elles propagent la maladie. Il faut aussi isoler le malade. Malgré son caractère



spectaculaire, cette maladie guérit sans problème chez le cheval, mais il n'en va pas de même pour l'homme.

*i é la gourme* (J'ai la gourme) signifiait, heureusement, le plus souvent : je suis enrhumé.

***gospëyâ*** ou ***gospënyâ*** : tailler avec un couteau, faire des copeaux.

Les deux mots ont à peu près le même sens, mais ***gospënya*** est préféré pour dire : travailler mal, bâcler son travail, particulièrement sur le bois ***tô z'â gospënié*** (Tu l'as bâclé)

Comparer ***tô z'â köpé*** (Tu l'as coupé) avec ***tô z'â gospëyé*** (Tu l'as tailladé, mal coupé) Cela était souvent dit aux enfants, au sujet du pain, car nous avons ***dô pou(éin) de katre*** (Pain de quatre livres) et, si les adultes réussissaient parfaitement à couper de larges tranches allant d'un travers à l'autre, nous autres enfants, ne prélevions que de modestes copeaux qui mettaient à mal l'entame et l'humeur des grands ***chi é t'ö chi a köre gospënyé le pou(éin)*** (Qui est-ce qui a encore tailladé le pain)

***goustre*** masculin : couteau de poche de forte taille et de médiocre qualité, dont la lame peut être repliée dans le manche.

***coutè\**** désignait n'importe quelle sorte de couteau et le ***sënye görê*** était le plus grand de nos couteaux avec une lame large qui ne se repliait pas et qui servait effectivement à la saignée finale du porc en lui tranchant une artère à la base de la gorge. Le ***goustre*** lui, servait à tout et n'importe quoi.

*LALANNE signale un guistre couteau à l'usage des sabotiers, peut être notre ***koutè\**** ***parebö****

***goute*** féminin : goutte. 1° : petite masse plus ou moins sphérique d'un liquide, petite quantité de liquide.

***une petite goutte*** qui se disait souvent, désignait, comme en français, un petit verre d'eau de vie. Chacun produisait cette ***goute*** en laissant fermenter des fruits, prunes, cerises, moût de raisins, qu'un distillateur ambulante passait distiller de village en village. On recueillait d'abord un litre des têtes de distillation, sous forme d'alcool à 85 ou 90 degrés, ce qui représente de l'alcool presque pur, pour des usages pharmaceutiques. Ensuite on recueillait ***la goutte*** qui titrait bien encore au moins 35 à 40 degrés. La guerre avait permis à ceux qui en étaient revenus d'importer le nom de ***nyôle*** (Gnôle, français familier) pour ce breuvage

***louizête*** raconte qu'un jour la maréchaussée vint apporter quelques papiers officiels pour son père, qui, ce jour là, était absent. ***louizête*** se fit donc un devoir de recevoir les gendarmes, en respectant les traditions de nos villages. ***vous pr(éin)dré bé une petite goutte*** dit-elle alors que les gendarmes étaient sur le départ. Ce n'était point une chose qu'on pouvait refuser, et encore moins quand elle était offerte par une jeune fille avenante, tout à fait en âge de séduire et d'être séduite.

Les verres ***a goutte*** qui ne contenaient guère qu'une gorgée, furent bientôt sortis, et emplis comme il se devait, et les deux militaires, après avoir souhaité « à la santé » de leur hôtesse, burent la ***goute*** à la teutonnie, d'un seul coup, tête et buste renversé en arrière et furent soudain figés en état de catalepsie. Ils se reprirent bientôt et l'on vérifia bouteilles et étiquettes : elle leur avait servi l'alcool à 90°. Elle fut confuse et offrit de la vraie ***goute*** que, bien entendu, ils refusèrent et ils prirent congé.

Ils ne lui en gardèrent point rancune car, l'ayant retrouvée au bal de la Libération à la fin de la guerre, l'un d'eux l'invita à danser en lui demandant si elle le reconnaissait, et, comme elle hésitait, il précisa ***la petite goutte*** Elle se souvint aussitôt et, comme il était joli

garçon, et aussi pour se faire pardonner, elle accepta joyeusement. Cette fois-ci, ni lui ni elle ne furent frappés de catalepsie !

2° : **la goutte ô dan** (Douleur dentaire).

Le mot **goutte** a d'abord désigné des douleurs viscérales avant d'être limité aux douleurs articulaires. Et le **patoï** a été parfaitement logique de le conserver pour les douleurs dentaires, puisque le rapport entre les dents et les os maxillaires est bien une sorte d'articulation.

**goutère** ou **goutère** féminin : 1° : gouttière : tout système destiné à recueillir et canaliser l'eau de pluie au bord d'un toit.

2° : **goutère** désignait aussi les fuites d'eau que la toiture laissait passer pendant la pluie. Voir à **dëfôr** dehors et **goutâ** goutter.

3° : **se trouvâ a la goutère** (Être présent à la gouttière) être présent au bon endroit et au bon moment pour profiter d'une bonne occasion, pour un héritage par exemple. On disait aussi **se trouvâ a l'agou** (Se trouver là où de l'eau s'écoule. Voir **agou** )

**grâ** : gras, qui contient de la matière grasse

**grâ** masculin, **grâse** féminin : gras et grasse, aussi utilisé en parlant des personnes à la place de **grou grouse** (Gros, grosse)

**lé grâ këm'une lôcHe** (Il est gras comme une limace) il est bien dodu, se disait surtout en parlant des bébés.

**grâ cHë** (Gras cuit) mi cuit, aliment à peine cuit. Cette expression concernait, par exemple, des œufs cuits de manière à ce que le jaune soit encore visqueux et gras, ou une viande, cuite pour être encore moelleuse et encore saignante : un art et des plaisirs

**ö n'an n'a pâ grâ** (Il n'y en a pas beaucoup)

**grabou** féminin : dépôt qui se forme dans un liquide quelconque, cela peut être de la **poucHe** (De la lie) et aussi n'importe quelle impureté qui se dépose en une couche d'aspect plus ou moins boueux.

**grafënyâ** ou **graf'nyâ** : griffer. **ö l'é chô marâ chi m'a grafënyè** (C'est ce matou qui m'a griffé)

**grafënyè** masculin, **grafënyaille** féminin : griffé, griffée **i é traversé dô rinze é avoure i sé toute grafënyaille** (J'ai traversé des ronces et maintenant je suis toute griffée). **louizète** dit **égrafënyé égrafënyaille**

Dans le même sens, le québécois a gardé **gratigner** Et, mystère de l'étymologie, ce **patoï** et ce québécois viendraient du latin **graphium** (stylet) et le français **griffer** viendrait, lui, du francique **grif** (saisir)

**grâle** féminin : grêle, la chute de grains de glace, ou ces grains de glace eux-mêmes. **la grâle a kruJé lé feuille de la vënye** (La grêle a percé les feuilles de la vigne)

**louizète** dit **grêle** mais l'ancien français authentifie la prononciation **dô linâ** puisque **grêler** se disait **grallir**.

**grâlâ** ou **grélâ** : grêler. **grâle** peut donner **grélâ** comme **nâve** donne **névâ** (Neige et neiger)

**grélin** masculin : grêlon. **ö cHëzê dô grélin grou këm dô z'u de piJin** (Il tombait des grêlons gros comme des œufs de pigeons)

**grélaille** féminin : chute, averse de grêle.

**grâlou** masculin : grêleux, dans **un tan grâlou** (Un temps propice aux chutes de

grêle)

**gramisâ** : faire un petit bruit, un crissement comme des insectes ou des petites souris dans des feuilles sèches. Ou encore : fouiller délicatement, du bout des doigts.

Pour *louizête* c'est faire des petits chatouillis, du bout des doigts également.

**gran** masculin, **grande** féminin : grand, grande

**gran fôrse** (Grand force) dans l'expression *ö n'an a gran fôrse* (Il y en a beaucoup, quasiment trop)

*ô gran désime galö* (Au galop, le plus rapide qui soit) Voir *galö*

*ô gran Jamoué* (Au grand jamais) quand on promettait de ne point faire une chose dans les siècles des siècles !

*Jurâ sé gran mile fouê* (Jurer de nombreux milliers de fois) promettre d'une façon absolue que...

*ö l'é gran dëmaJe* (C'est très dommage, c'est tout à fait regrettable)

*l'a un gran vërJâ* (Il a un grand jardin potager)

*l'a gran de vërJâ* (Il a une grande surface de jardin par rapport à la surface totale de son exploitation)

*le gran valê* (Le grand ouvrier agricole) c'était l'ouvrier principal de la ferme, qui n'était pas forcément très grand, mais qui commandait juste après le patron.

**grankouête** féminin : Mésange à longue queue, *Aegithalos caudatus*, dont la queue est plus longue que le reste du corps. Elle a un plumage très clair, presque blanc, avec de délicats lavis rose pâle sur les flancs et le front. Ses sourcils, le bord de ses ailes et sa queue, largement soulignés de noir, complètent le chic de son allure. Elles avaient une préférence pour *le vërJâ* Voir *kouête*

**grane** féminin : graine, il s'agissait souvent des graines de légumes à semer dans le potager. Pour le blé et les céréales en général on disait *gr(éin)* ainsi *dô gr(éin) de bié* (Des grains de blé) et pour les raisins *dô grune de razin* (Des grains de raisin)

*granâ* : former des graines *ö l'a b(éin) grané* (Il y a eu une grosse production de grain)

*égranâ* : enlever les graines ou perdre ses graines *lé bié son âre l'alan këmou(éin)sâ a égranâ* (Les blés sont très secs, ils vont commencer à s'égrenner)

*transe a grane* (Luzerne à graine) luzerne cultivée pour la production de graines de semences et non comme fourrage.

**granJâ** masculin : celui qui distribue aux animaux les produits entreposés dans la *granJe* (La grange) qui sort le fumier des étables et qui apporte tous les soins dans les étables et les écuries.

Le travail du *granJâ* comprenait les activités suivantes : le matin de très bonne heure *fumorJâ* (Sortir le fumier de l'étable) *fouére la létère* (Faire la litière) mettre une couche de paille fraîche à chaque animal, surtout à l'endroit où il chait ses bouses. *mètre dô f(éin) dan lé râtè\** (Mettre du foin dans les râteliers) *köpâ l' Joute ê lé töpine ô köpe rasine* (Couper betteraves et topinambours en tranches avec le coupe racines) *mètre dô Joute ou dô topine dan lé krêcHe* (Mettre des betteraves ou des topinambours dans les mangeoires) *fouére têtâ lé boudê* (Mettre les petits veau à téter sous leur mère)

**granJëri** féminin : ensemble des occupations du *granJâ* ensemble des soins qu'il faut apporter aux animaux dans les étables. Ce terme désignait une activité située dans une période précise de la journée. On l'employait le plus souvent pour parler de son travail personnel, concernant ses propres animaux, ou ceux dont on avait expressément la responsabilité, et on

précisait *ma granJëri* On disait par exemple *i va fouére ma granJëri* (Je vais soigner mes bêtes) *le dê t'être aprâ fouére sa granJëri* (Il doit être occupé à soigner ses animaux)

*granJayâ* On utilisait aussi le terme *granJayâ* qui était moins précis, plus général. Par exemple *i va fouére ma granJëri* (Je vais soigner mes bêtes maintenant) Et *l'avian tou py(éin) de bâte ê ö f'lê deu gâ për granJayâ* (Ils avaient beaucoup d'animaux et il fallait deux hommes pour les soigner)

*En ancien français le grangier était un métayer; celui qui exploitait une terre qui lui était louée.*

**granJe** féminin : grange, endroit où on entrepose les aliments du bétail (foin, betteraves, topinambours, éventuellement des réserves de farine pour préparer les *bakëtaJe* des chevaux etc) On y préparait les aliments avant de les distribuer. On y trouvait donc le *köpe rasine* pour couper les betteraves et les topinambours en tranches. Voir *granJâ* et *granJëri*

**grapâ** 1° : masculin : crapaud.

*grapëte* féminin : petit crapaud, qui désignait souvent l'Alyte, aussi nommé *klök* voir ce mot.

*grapôdâ* : se déplacer péniblement, en rampant plus ou moins, le plus souvent pour monter quelque part ou sur quelque chose, se déplacer avec la grâce d'un crapaud.

2° : *lé grapâ* (Les crapauds) désignait une maladie infectieuse de la sole du pied du cheval, très invalidante, car le pied devenait douloureux au moindre contact. Il fallait désinfecter, dégager la sole, quasiment chirurgicalement, et la protéger avec une plaque de fer clouée sous le sabot avec le fer à cheval. La guérison était lente et l'infection souvent récidivante.

*Notre jolie jument sultane en était affligée et cela désolait mon père qui adorait sa jument. Il fut néanmoins enchanté qu'elle eût cette maladie le jour où il dut la présenter à l'armée allemande qui réquisitionnait les chevaux de notre région, en 1940. Elle était fringante et fière, quand elle fut présentée à la commission qui examinait les chevaux et un des officiers en tomba littéralement amoureux : il se voyait sans doute déjà caracolant sur son dos. Mais on ne réquisitionna pas sultane qui, à cause dô grapâ n'était pas bonne pour le service.*

**grapëcHa** : dans *alâ a grapëcHa* se déplacer sur les pieds et les mains, à quatre pattes. On peut imaginer que les humains, lourdauds et malhabiles dans cette position, adoptaient une attitude ou des manières intermédiaires entre celles *dô grapâ ê dô cHa* (Du crapaud et du chat)

**grâsieuze** : l'emploi de cet adjectif se limitait bien souvent à l'expression *a l'é pâ grâsieuze* pour qualifier une dame ou une demoiselle qui n'avait pas le sourire facile, qui était désagréable et ronchon, en résumé pénible à fréquenter.

*Je n'ai jamais entendu employer ce terme au masculin, sans doute les messieurs de mon entourage étaient ils souvent de bons vivants et, s'ils avaient de mauvais moments ; peut être avaient-ils la politesse, ou la vanité, de ne rien en laisser transparaître.*

*En revanche, leurs épouses étaient assez facilement leurs petites misères, et même, tâchaient parfois d'en tirer quelque gloire. Il est vrai aussi que, entre les volailles, les gosses, les vaches et les chèvres, les repas de toute la maisonnée, édâ lé gâ ö f(éin) ê ö métive (Aider les hommes à la fenaison et aux moissons ) et bien souvent, en plus, gérer les finances*

de la ferme avec la bonne vieille Caisse d'Épargne, la vie ne leur laissait pas toujours le temps de se montrer *grâsieuze* .

**gratè\*** masculin : fruits secs pourvus d'appendices crochus pour s'accrocher aux fourrures des animaux (ou aux vêtements) afin d'assurer la dispersion *zoochore* des espèces qui les produisent (par exemple : l'Aigremoine, *Agrimonia Eupatoria*, Rosacées, le Gratteron, *Galium Aparine*, Rubiacées, et surtout la Bardane, *Lappa major*, (pour les pépés botanistes) dont les fruits étaient assez gros et assez solides pour qu'on puisse y planter une plume, même une rémige. Bien lancé, cet ensemble volait aussi bien qu'un volant de badminton, ou une fléchette, ce qui permettait aux enfants d'emplumer de façon fort réjouissante le postérieur de leurs aînés ou, à défaut de plume, de les orner des attributs les plus incongrus.

**gratin** masculin : rillettes : viande de poitrine de porc et de *pane* (Nappe de graisse située sous la peau du ventre du cochon) coupés en menus morceaux de 1 à 2 centimètres de côté, avec sel, poivre, laurier-sauce et aromates, cuites dans un grand chaudron sur un feu de bois dans la cheminée, jusqu'à ce qu'on puisse écraser la viande avec la fourchette. Alors, il fallait prélever l'excès de saindoux, encore liquide, surnageant, pour le conserver comme matière grasse à utiliser en cuisine. Cette cuisson sur le feu de bois, dans un chaudron largement ouvert aux fumées, contribuait à donner à nos **gratin** leur saveur inimitable.

**lé gratin** étaient conservés dans des pots en grès, portant une anse sur le côté, nommés **pöt'a gratin**

Il fallait avoir soin de protéger la surface exposée à l'air par une couche de saindoux, surmontée d'une couche de gros sel. On pouvait ainsi les conserver pendant un an sans autre altération, sauf, parfois, quelques moisissures sur les bords, qu'on éliminait avant de consommer le reste. Elles ne devaient d'ailleurs pas être bien méchantes, car **réné mën'inkye** (René mon oncle) les mangeait sans sourciller et se portait comme un charme.



*deu bè\* pöt'a gratin*

**gratin** est le descendant de l'ancien français *graton* : résidu (fort consommable) qu'on obtenait après avoir fondre le lard du cochon pour préparer le saindoux ou l'axonge.

**gratisâ** : gratter superficiellement la terre au cours de travaux de jardinage, effectuer un binage très léger. C'était aussi, pour la volaille, gratter un peu la surface du sol en expédiant ce qui couvrait la terre, un coup vers la gauche de la patte gauche, puis un coup vers la droite de la patte droite, pour dénuder le sol afin de présenter à portée de bec les animalcules, insectes

et vermisseaux, comestibles et délicieux, qui peuplent ces endroits.

Ce verbe pouvait aussi être utilisé de façon bien péjorative pour stigmatiser le peu d'entrain que certains mettaient à travailler la terre *ké t'ö kë tu gratise* (Qu'est ce que tu "grattouilles"?)

*grati* masculin souvent employé au pluriel *dô grati* des traces laissées par la volaille ou les lapins sauvages qui ont gratté quelque part. Dans ce dernier cas *lé grati* étaient sources de précieuses informations pour le Braconnier.

*grazêyâ* ou *grëzêyâ* : faire entendre des grésillements en respirant comme le font les personnes atteintes d'asthme ou de bronchites chroniques.

*LALANNE* dit : être oppressé, avoir de l'humeur sur la poitrine.

*gr(éin)* masculin : 1° : grain *gr(éin) de bié* (Grain de blé) Voir *grane* (Graine).

2° : texture, ce qu'on peut percevoir par la vue ou le toucher d'une surface, de la peau, par exemple. On parle d'ailleurs en français du grain du papier.

*avâ le gr(éin) sale* (Avoir le grain sale) ne signifie pas forcément avoir une peau sale, mais : avoir une peau terne un peu grisâtre et fanée. Ce terme pouvait être généralisé pour des vêtements défraîchis ou sales.

*grêge* féminin et toujours au pluriel, *mé grêge* mon pantalon.

*Ce mot viendrait du latin graecus et serait une allusion aux larges pantalons que portaient les grecs.*

*grêle* féminin : grand tamis, d'environ 1 mètre de diamètre, formé d'un court cylindre de bois léger avec un fond en grillage. Voir *gërlayâ*

C'est aussi l'instrument utilisé pour *vantâ* voir ce mot.

*grêpe* : masculin ou féminin : engourdi par le froid *avâ lé mou(éin) grêpe* (Avoir les mains gourdes à cause du froid)

*l'é pu grêpe dô mou(éin) ke de la goule* (Il a les mains plus gourdes que la bouche) il bavarde plus volontiers qu'il ne travaille. Ce qu'on pouvait aussi bien exprimer par *lin de goule ê kour de mou(éin)* (Long de bouche et court de mains)

*l'a pâ la mou(éin) grêpe kan t'â bëzin d'une kalôte* (Il n'a pas la main gourde quand tu as besoin d'une gifle) C'était l'amère constatation que nous autres, enfants, faisions parfois, après avoir mérité une gifle.

*l'é pâ grêpe* (Il a la main leste) comme il est dit ci-dessus, mais signifie aussi : il est toujours aux aguets et preste pour sauter sur une bonne occasion. *té përtan pâ grêpe a cheure dësu té tou* (Tu n'es pourtant pas engourdi pour tomber dessus, toi aussi) pour sauter sur une bonne occasion.

*gréin* masculin : Vesce cultivée, *Vicia sativa*, Légumineuses, à petites fleurs violettes, à feuilles pennées d'une vingtaine de folioles et une vrille terminale, et à tige grêle de 70 centimètres de hauteur. On la cultivait en annuelle ou bisannuelle. Elle constituait un excellent fourrage et aussi un engrais vert. Dans ce dernier cas on la semait pour l'enfouir par labourage. En outre ses bactéries radicaires, extrêmement actives, enrichissaient le sol en fixant l'azote atmosphérique. De plus, elle est très profitable aux abeilles car elle produit du nectar, par ses fleurs et aussi par les stipules des feuilles. Voir *Jarouse* pour quelques précisions de vocabulaire et de botanique.

*Il serait excellent de la mêler au tournesol (si elle peut supporter l'ombre de ce dernier) pour améliorer la qualité des sols et favoriser la biodiversité.*

**grésâ** : graisser, recouvrir avec un matière molle et onctueuse et éventuellement grasse, mais plus consistante que celle qu'on utilise quand on parle de **bërdouérâ** Voir ce mot.

**grésâ dô gratin sur dô pou(éin) përfouère une grésaille** (Graisser des rillettes sur du pain pour faire une tartine)

**grésâ la focHeuze** (Graisser les rouages de la faucheuse)

**grésaille** féminin : tartine, tranche de pain sur laquelle on **grésê dô frikô** (On étalait un aliment malléable) Nos **grésaille** étaient faites avec des tranches de **pou(éin) de katre** (De pain de quatre livres, c'est donc peu de dire qu'elles étaient vastes) On y trouvait **dô gratin dô fërmaJe dur dô fërmaJe mou** (Des rillettes, du fromage fermenté, du fromage blanc) Une mention spéciale doit être accordée à **la grésaille de beure** (Tartine de beurre) saupoudrée d'éclats de chocolat (de préférence : MENIER), râpé entre la lame du couteau et le pouce, par l'adulte pourvoyeur de **grésaille**

*Elles constituaient une bonne partie de notre alimentation à l'école. Les cantines scolaires ne sont apparues chez nous que vers ma neuvième année et ne servaient, à l'origine qu'une soupe de légumes. Le service et la cuisine étaient assurés bénévolement par l'institutrice et les légumes étaient fournis gratuitement par les parents d'élèves, chacun leur tour, car ils étaient tous cultivateurs ou artisans ruraux et ces derniers avaient, en plus de leur artisanat, quelques cultures.*

**grése** féminin : graisse. Si on ne précisait rien d'autre il s'agissait de graisse de porc, donc de saindoux, récupéré lors de **la turi** (Journée où on tuait et cuisinait le cochon élevé pour la consommation familiale) et conservé dans des **pö t'a gratin** (Pots à rillettes en grés, avec anse latérale, de 1 ou 2 litres. Voir **gratin** ) On utilisait aussi **la grése d'oi** ou **la grése de kane** (Graisses d'oie ou de canard réservées quand on cuisinait ces volatiles et qui offraient toujours bien plus de matière grasse que leur préparation n'en nécessitait.

On achetait aussi des graisses minérales pour les rouages des divers instruments et de la graisse dite « de Pied de Bœuf » pour l'entretien des cuirs, des harnais ou des chaussures.

**grésou** masculin, **grésouze** féminin : graisseux, graisseuse **i é lé mou(éin) grésouze** (J'ai les mains graisseuses)

**greu** féminin : "groie", terre argileuse, très pierreuse, mais qui pouvait être une bonne terre agricole. Ce mot était souvent employé dans des noms de champs ou de lieux-dits.

**la greu labé** énorme ferme, propriété des moines de Celles, était le sujet de mille contes qui enchantaient nos veillées car, dans cette ferme, tout était gigantesque et prodigieux.

*Il y avait, entre autres, un chou qui était si haut et si large qu'on pouvait garer dessous six charrettes à bœufs avec leurs chargements et leurs attelages et encore restait-il de la place, puisqu'en cas d'orage, les troupeaux venaient s'y réfugier autour des charrettes, et en profitaient pour déguster, en partie, l'une des feuilles du dessous de ce chou providentiel.*

*Il y avait aussi un noyer si vaste et dont les branches s'étendaient si loin au de là du tronc que au cours de la récolte **kan t'le va dëvan lé huchi përfësounâ** (Quand l'ouvrier principal les héla pour le déjeuner de midi) il ne put se faire entendre de ses subordonnés répartis sur les branches pour gauler les noix si bien qu'ils se passèrent de déjeuner ce jour là. Mais, qu'on se rassure, ils eurent l'occasion de se rattraper au dîner car la table était à la mesure du reste à **la greu labé** Seule ombre à ce tableau : il y en eut quelques uns qu'on ne revit jamais car non seulement ils n'entendirent point, mais encore ils ne purent pas*

retrouver leur chemin, perdus qu'ils étaient au milieu des frondaisons. Voir à **dëgalâ**

Personnellement, j'ai vu, de mes yeux vus, suspendu en haut de la grange de **la greu labé** le séchoir à noix en **ky'ise** (Sorte de vannerie de tiges entrelacées) qui mesurait bien 20 mètres sur 30 ou même 40, mais peut être accueillait-il les noix de plusieurs noyers, et peut être aussi **k'un bin mantou man jamoué kë de mouëtié** (Qu'un bon menteur ne ment jamais que de moitié, ce qui nous ferait encore dans les 400 mètres carrés)

Et même, il advint qu'on dut un jour chasser les corbeaux qui pillaient les blés en train de germer et, comme vous le pensez bien les corbeaux de **la greu labé** étaient particulièrement gros et voraces. Alors on répartit autour des champs tous les valets de la ferme, armés de leurs fusils, chargés des plus grosses cartouches qu'ils pouvaient avoir et, à un signal du **va dëvan** ils tirèrent en l'air tous en même temps et le grondement fut si énorme, qu'à des lieues à la ronde, tous les hommes qui avaient fait une guerre reconnurent le bruit du canon et s'en furent pour reprendre les armes.

Ils ne purent aller bien loin. En effet tous les corbeaux, et ils étaient particulièrement gros et nombreux, dans les champs de la **greu labé** tous les corbeaux donc s'envolèrent en même temps et il y en eut tant et tant que le ciel s'obscurcit depuis **la greu labé** jusqu'à Celles et même au-delà et qu'il fit, sur plusieurs lieues **në t'an py(éin) Jou** (Nuit en plein jour)

Des histoires comme cela il y en avait beaucoup d'autres que je pourrais vous raconter. Ce sera pour plus tard, maintenant il est temps d'aller au lit !

La conclusion étant toujours celle là, et je vous la répète moi aussi.

**grêve** féminin : raie dans les cheveux. Cela désignait spécialement une raie faite au milieu de la tête, répartissant les cheveux bien lissés à droite et à gauche de la même façon et juste au dessus du front en avant du **byin** (Coiffe de nos grands-mères) Les cheveux étaient séparés avec le peigne, de part et d'autre de cette raie médiane. Ils devaient être bien tirés et bien lissés avec un petit peu de **bave** (Salive) si c'était nécessaire. (Ne poussez pas les hauts cris, la salive c'est tout aussi hygiénique et nettement moins agressif que les cosmétiques modernes). Voir à **bave**

**grillâ** : griller, peu employé dans ce sens (les tartines de pain grillé étaient nommées **routi** rôties)

**grillâ le görê** (Griller le cochon) Quand on avait tué le bon cochon, longuement engraisé avec les bonnes pommes de terre de la ferme, il fallait faire sa toilette avant de le couper en morceaux et de le cuisiner, et surtout enlever ses poils qui sont bien durs et pourtant nommés : soies, bien qu'ils n'en aient pas la douceur.

L'animal, une fois mort, était allongé sur un côté et recouvert de paille qu'on prenait soin de ne point tasser et qu'on enflammait. Alors les poils brûlaient et aussi un peu la peau car il s'y formait des cloques. Avec un bouchon de paille enflammé on nettoyait les endroits peu accessibles (oreilles, replis des pattes etc.). L'animal était ensuite retourné pour nettoyer l'autre côté. Puis, tandis qu'un homme versait un filet d'eau avec un arrosoir, un autre raclait énergiquement la peau de l'animal avec les bords d'une tuile creuse, de celles qui couvraient tous nos bâtiments, en forme approximativement de demi cylindre, dites tuiles creuses, ou tuiles tige de botte. Ce nettoyage sérieux était bien nécessaire car nous dégustions aussi la peau, voir **kouane**

**grimôdâ** : grimacer, ronchonner, gémir et se plaindre, tout à la fois : façon d'exprimer son malaise pour une personne qui ne se sent pas en bonne santé.

**grimâ** masculin, **grimâde** féminin : grincheux, irrité, soufifreux, parfois simplement



de mauvaise humeur. Ainsi il arrivait qu'on s'attire cette apostrophe *té bé grimâ a matin* (Tu es bien de mauvaise humeur ce matin), mais souvent, comme disent les enfants, « c'est celui qui dit qui l'est ! »

*On retrouve en ancien français grime qui signifie : chagriné, irrité.*

**gringe** féminin et souvent au pluriel : vêtements en général. Souvent, il y avait dans ce mot une nuance de mépris ou de commisération, qui ne concernait pas forcément des vêtements sales, usés ou de mauvaise qualité, mais ainsi qualifiés parce que leur présence avait suffi à provoquer l'irritation de celui qui utilisait ce mot *oute din té gringe de chêle tabye* (Enlève donc tes vêtements de cette table)

**gringënasâ** : le plus souvent *se gringënasâ* : se chamailler, se disputer, se parler avec une certaine agressivité bon enfant. Cela sous-entend que les deux partenaires ont le même comportement et que cela ne tire pas à conséquence. C'était même une manière d'être des vieux couples et nous découvrons aujourd'hui que ça l'est encore.

**gringënasou** masculin **gringënasouze** féminin : qui aime se chamailler.

**gringö** 1° : masculin : tapage accompagné de criailleries et d'un remue-ménage considérable, qui concerne d'ordinaire des populations ou des groupements d'enfants ou de petits animaux *avâ fini de fouère le gringö* (Avez-vous fini de faire le bazar) *â tu fini de fouère le gringö* (As-tu fini de faire du tapage)

2° : **gringö** signifie aussi : désordre. Il peut alors concerner aussi des objets inanimés et silencieux *ö l'é le gringö dan chô kabinê* (Il y a du désordre dans cette armoire)

*En ancien français le gringot était une sorte de chant, qui, apparemment, n'a pas laissé que de bons souvenirs.*

**grinpâ** : 1° : grimper dans *i m'an va te grinpâ a gran boun'öme* (Je vais te grimper à grand-bonhomme) à califourchon sur mes épaules.

2° : interpeller. *si pë le grinpâ i li diré se k'i sinJe* (Si je peux l'interpeller, je lui dirai ce que je pense)

**gripê** masculin : raidillon, petit chemin ou sentier étroit, au sol irrégulier, de terre, de cailloux ou même de rochers, en tous cas pas carrossable et montant de façon fort aiguë. Voir **chëille** qui a un sens voisin, mais le **gripê** était plus étroit et plus mal commode.

*Il peut venir de gripper s'accrocher, qui a donné grimper lequel a produit grimpée puis grimpette qui sont finalement des gripê des passages où, à la rigueur, il faudrait s'agripper pour arriver à y monter.*

**grisâ** : 1° : grincer *on fazê grisâ lé kârê\* an lé n'tayan* (On faisait grincer les vitres en les nettoyant)

**grisâ dô dan** (Grincer des dents) qui se disait aussi **granyasâ dô dan**

2° : manifester de la mauvaise humeur ou du mécontentement *a l'a këmou(éin)sé a grisâ alör i m's'é nalé* ou encore *a l'a këmou(éin)sé a granyasâ alör i m's'é nalé* (Elle a commencé à être grincheuse alors je suis parti) Voir **rëgrisaille**

**grizounâ** : grisonner, avoir les cheveux et la barbe qui deviennent gris.

*tâte de fou ne grizoune Jamoué* (Tête de fou ne grisonne jamais) C'était, à l'adresse de ceux qui conservaient leur chevelure juvénile, le propos des « poivre-et-sel » jaloux. C'était

aussi l'aimable constatation que celui qui, ne se faisant point trop de soucis, introduit dans sa vie le grain de folie qui conserve sa jeunesse !

**gröJe** : terrains caillouteux.

*Ce mot n'a pas vraiment sa place ici car au Lineau nous disions plus souvent greu il s'est conservé à Poitiers et au Canada.*

**grôlâ** : gronder sourdement pour le chien. *lêse din cHô cH(éin) tu le fouê grôlâ* (Laisse donc ce chien tranquille tu le fais gronder) Le conseil était sage, car ce grondement sourd préludait à une attaque.

*l'êstouma me grôle* (L'estomac me gronde) : j'ai des borborygmes. Remarque que, pour une fois qu'on nommait l'estomac, c'était pour désigner les intestins, Voir *gërmêlâ* qui veut aussi dire gronder avec un sens un peu différent.

**grôle** féminin : Corbeau, qu'il fut mâle ou femelle. Il s'agissait précisément du Corbeau Freux, *Corvus frugilegus*, et non du Grand Corbeau, *Corvus Corax*, relégué aujourd'hui dans les montagnes. (Pour les mots féminins en patois et masculins en français voir *sâ pëtrôle serpante grune* et *vipère* où c'est le contraire)

**gröliô** masculin : petit de la *grôle*

**grou** masculin, **grouse** féminin : 1° : gros, grosse.

*ö l'é une grouse fumêlê* (C'est une grosse femme)

*ö l'é une fumêlê chi é grouse* (C'est une femme qui est grosse) peut signifier qu'elle est grosse ou qu'elle est enceinte. On dit bien aussi en français qu'une femme est grosse, mais ce terme est familier et vieilli, contrairement à grossesse, absent du patois où il est remplacé par des expressions comme *être an espoir de famille*

2° : **grou** veut aussi dire : beaucoup. *l'avan grou d'arJan* (Ils ont beaucoup d'argent)

Il y avait une échelle des degrés d'abondance qui était à peu près la suivante :

*ö n'an tou py(éin)* (Il y en a tout plein) on dirait : il y en a plein, en français. C'est déjà pas mal !

*ö n'an n'a grou* (Il y en a gros). C'est beaucoup !

*ö n'an n'a a fouézin* (Il y en a à foison) à profusion.

*ö n'an n'a tan k'a m(éin)me* (Il y en a tant qu'à même) autant qu'on peut être à même d'en ramasser : c'est plus que beaucoup.

*ö n'an n'a ke le diâble* (Il y en a que le diable) seul, sans doute, le diable serait capable de ramasser tout ça.

*ö n'an n'a a kërvâ* (Il y en a à crever) tant et tant qu'on en est submergé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et chaque formule peut encore être augmentée par l'ajout de *ê pt'êt'bé moué* (Et peut-être bien plus)

**grouâ** : se nicher pour les oiseaux, la volaille.

**groué** masculin, **grouaille** féminin : niché, nichée.

*lé poulê son groué lé poule son grouaille* (Les poulets sont nichés, les poules sont nichées) ce qui veut dire que poules et poulets sont perchés dans le poulailler en vue d'y passer la nuit.

*lé p'ti poulê son groué sou la kourâse* (Les poussins sont blottis sous la poule qui les a couvés et qui s'occupe d'eux) Ce mot est aussi utilisé pour les enfants, ou les petits animaux, qui se pelotonnent quelque part pour être au chaud ou pour être cajolés *lé drôle se grouan dan la dôrne de lô mère* (Les enfants se pelotonnent dans le creux que fait le jupon de

leur mère quand elle est assise)

**la poule é grouaille** se disait aussi en parlant d'une poule qui se faisait un nid, pour pondre dans le tas de foin ou dans les feuilles de la haie.

**s'agrouâ** : être en train de se nicher. **ö va fouère në lé pirin s'agrouan sou lô mère** (Il va faire nuit, les oisons se nichent sous leur mère : ils sont en train de le faire). *Remarquons que "leur mère" est une liberté d'expression, car on parle ici de la poule qui les a couvés mais qui n'a pas pondu les œufs dont ils sont nés, elle n'est donc pas leur « mère biologique » mais « la mère porteuse » au point de vue juridique.*

**grouaille** féminin : nichée, ensemble des petits qui sont nés de la même couvaision d'une couveuse, quelque soit la nature des œufs **une grouaille de pirin une grouaille de kané une grouaille de poulê** (Une nichée d'oisons, de canetons, de poussins)

Ce mot s'employait aussi pour parler d'une grande quantité d'enfants ou de petits animaux **ö n'an n'a toute une grouaille** (Il y en a toute une nichée, il y en a beaucoup) **l'avan une grouaille de drôle** (Ils ont toute une nichée d'enfants) Pour dire : un grand nombre voir aussi **frouaille tribalaille tirôlaille soulâ** ou **soulail** etc.

Il y a sans doute un rapport entre **grouâ grouaille** avec **groug** (Endroit aménagé en nid douillet) et aussi avec **grouyâ** voir ces mots.

**groug** ou plus rarement **grou** masculin : nid ou nichoir, peut-être aussi : niche, en tous cas : endroit aménagé, parfois par l'animal lui-même, pour qu'il puisse y dormir confortablement. Pour se faire un **groug** le chien choisit un endroit bien pourvu en herbe ou en foin où il tourne en rond plusieurs fois sur lui-même façonnant ainsi un nid creux et douillet.

*LALANNE dit : chenil.*

*Nous avons un chien de berger tout noir (de race, car, comme disait mon père, il les avait toutes) nommé **fido** qui se faisait chaque nuit un **groug dan le f(éin) ô pé de la barJe** (Un nid, dans le foin au pied de la réserve de foin de la grange) Il le refaisait chaque soir car chaque matin, après le lever du chien, mon père dispersait son **groug** dans le tas de foin pour diluer, en quelque sorte, l'odeur du chien, car si une vache avait reçu l'ensemble de ce **groug** elle aurait refusé de le manger, rebutée par cette odeur.*

*Nous avons aussi une toute petite chatte tricolore nommée **pousi** qui nous était précieuse car elle osait s'attaquer aux gros rats, ce qui était fort rare parmi les chats des fermes. Chaque soir, lorsque le chien s'était installé pour la nuit, elle venait se nicher dans le creux formé entre les pattes et le nez du chien, lui même couché en rond. Au petit matin, quand mon père entraînait dans la grange pour distribuer le foin aux vaches, le chien s'éveillait et levait le nez pour voir le nouvel arrivant. Ce geste dérangeait la chatte qui dormait à pattes fermées et qui, furieuse d'être ainsi troublée dans son sommeil allongeait une patte avec laquelle elle giflait littéralement le chien sur sa truffe.*

*Alors le chien retirait un peu sa tête en arrière en pointant le museau vers le bas et, dans cette position, il regardait mon père d'un air infiniment triste et confus mais ne bougeait pas davantage. Ensuite la chatte étendait voluptueusement son autre patte toutes griffes dehors, et se mettait debout au milieu des pattes encore jointes de **fido** toujours aussi immobile. Enfin elle s'étirait longuement, en faisant le gros dos, la queue en point d'interrogation. Puis, majestueuse et minuscule, elle partait vers la cuisine pour mendier son déjeuner : un peu de lait ou quelques restes de nos repas.*

*Alors, seulement, **fido** se levait, s'ébrouait, et partait au petit trot pour une randonnée à travers champs, qui le mènerait peut être vers quelque gibier pris dans un piège, ou vers quelque charogne puante, dans laquelle il se roulerait pour s'en oindre, car cette odeur lui plaisait entre toutes. Si l'occasion se présentait, il irait saluer sa mère dans la ferme voisine,*

ou bien pousserait-il un peu plus loin vers la ferme de **la mare de l'oumè\*** (De la mare de l'ormeau) où il pourrait avoir la chance d'organiser une bonne bagarre, avec un autre voyou de son espèce. De toute façon il serait revenu chez nous à l'heure où son troupeau partirait au pacage.

Souvent mon père m'a éveillé, encore qu'il fût très tôt, pour nous amuser ensemble du manège de ces deux animaux.

. **grouyâ** : 1 : grouiller, remuer pour un nombre considérable d'individus s'agitant en tous sens.

2°: **se grouyâ** signifiait rarement : se dépêcher, comme en français, mais surtout : se mouvoir, se déplacer **ne pâ peure se grouyâ** (Ne pas pouvoir se déplacer) **le pë pu se grouyâ** (Il ne peut plus bouger)

3 : déplacer, en général une chose lourde ou encombrante **un kabinê ö l'é malézé a grouyâ** (Une armoire, c'est difficile à déplacer)

Grouiller avec le sens de bouger est encore employé au Canada. Et grouler en 1280, se disait pour s'agiter, s'ébranler. Enfin grouiller vient, paraît-il de grouée (masse, foule) du dialecte poitevin !! Voir **grouaille**

**grune** féminin : le grain du raisin **une grune de razin** (Un grain de raisin)

**égrunâ** : séparer les baies de la rafle, aussi bien pour le raisin que pour les groseilles ou les cassis quand on fait les confitures. Ce mot désignait aussi la chute spontanée des baies **lé razin këmou(éin)san a égrunâ** (Les grappes de raisins commencent à laisser tomber des grains, mot à mot : les raisins commencent à égrainer) cela signifiait qu'ils étaient tout à fait mûrs et qu'il était urgent de vendanger.

**gruzêlê** féminin : groseille. Parfois **grizôle**

**gruzêlâ** masculin : groseillier.

En ancien français grosele du francique krusil a pu donner notre **gruzêlê** .

# i

**i** : je, et nous. *i sé kěrvé* (Je suis fatigué) *i son kěrvé* (Nous sommes fatigués) *i ô veu bé* (Je le veux bien) *i ô v'lon bé* (Nous le voulons bien) *i ô z'arê bé fouê* (Je l'aurais bien fait) je l'aurais fait volontiers. *i ô z'arion bé fouê* (Nous l'aurions fait volontiers) *i arivěré' z'i* (Y arriverai je ?) Le *z* était ajouté par euphonie. Tout comme dans *ô fěré z'i* (Le ferai-je ?) Et *ô fěron z'i* (Le ferons-nous?) *ô diré z'i* (Le dirai-je ?) *ô z'arê tu fouê ? i nin* (L'aurais tu fait ? Je, non.) Pour cette association du pronom avec une négation ou une affirmation, voir *vouail* (Oui il) à *ail*

Avec le féminin *êle* (Elle) l'adjonction du *i* marque une forme d'insistance *a n'a pâ v(éin)yu i'êle* (Elle n'est pas venue, elle) celle là particulièrement. En outre, venir se conjugue avec avoir. On aurait pu dire *a n'a pâ v(éin)yu lê*

**i** : y. *i* peut avoir le sens de : y, là, en plus de : je et de : nous *y'i seré dēmou(éin) ô sâ* (J'y serai demain soir) Il aurait fallu écrire *i i* (Je y) le premier *i* était prononcé mouillé *y'i sěré pâ* (Je n'y serai pas) La négation était le plus souvent escamotée, il aurait fallu dire *i n'i sěré pâ* certains le faisaient, mais ils étaient rares.

On retrouve aussi *i* dans *i chi* (Ici) et *i lé* (Là-bas). A la question *voure é t'ail* ? (Où est-il ?) la réponse *l'é chi* (Il est ici) est simple, mais un peu vague. En revanche la réponse pouvait être *l'é ichi* (Il est ici, près de moi !)

Parfois, dans une conversation où il pouvait y avoir certaines impatiences, on pouvait entendre *mê voure é tu din* (Où es-tu donc) qui entraînait la réponse *mê i sé ichi voure vědrê tu k'i sěje* (Je suis ici, où voudrais-tu que je sois) De même *v(éin) chi* (Viens ici) n'avait rien de vraiment urgent et impératif : c'était une invitation. *v(éin) ichi* (Qu'on est bien obligé de traduire aussi par : viens ici, signifiait clairement : viens ici même, à ma botte et, de préférence : en vitesse).

*l'é pâ d'ichi* (Il n'est pas d'ici : il n'est pas du village, pas de la région, pour tout dire : c'est un étranger !) *ö l'é t'un gâ chi n'é pâ d'ichi* (C'est un homme qui n'est pas de chez nous) C'est un étranger, ce qui pouvait aussi se dire *lé pâ de chô lin* Voir à *chô*

*i lé* (Là-bas), mais si c'était vraiment assez loin il fallait dire *lê bâ* et *ö l'é lê bâ* (C'est là-bas) donc tout de même assez loin. Voir aussi *chi* (Qui).

**idaille** féminin : idée.

*ö m'a pâsé de l'idaille* (Ça m'a passé de l'idée : j'ai oublié)

*ö me s'rê pâ venu a l'idaille ke vou l'arié këneuyu* (Je n'aurais pas pensé que vous l'auriez connu) Il était aussi possible de dire *i are pâ sinJé ke vou z'arié pouyu le këneutre* (Je n'aurais pas pensé que vous auriez pu le connaître)

*dounâ dô z'idaille* (Donner des idées) il s'agissait toujours d'idées d'opérations

malhonnêtes, de tractations louches, ou pire encore, d'idées érotiques *te dékarkoize pâ de m(éin)me ma fÿe kant' lé gâ këmou(éin)san a veure lé tètê ö lô doune dô z'idaille* (Ne te découvre pas comme cela, ma fille, quand les hommes commencent à voir les seins ça leur donne des tentations)

**inbre** féminin : ombre. C'était une chose très importante, lors des travaux des champs, en été, où tout se faisait à la main. Il était agréable et utile de trouver un peu de répit *a l'inbre dô palise* (À l'ombre des haies) Et même, après le repas de midi, *fouère la mÿriène a l'inbre* (Faire la sieste du milieu de la journée, à l'ombre) car on s'était levé le matin, un peu avant le soleil. Mais attention, il fallait savoir choisir une ombre propice, car certaines étaient dangereuses *si tu fouê la mÿriène a l'inbre d'un nouâ tu te r'vÿ'râ avêk un mâ de tâte ê ö te cHeura su la pouêtrêne* (Si tu fais la sieste à l'ombre d'un noyer, tu te réveilleras avec un mal de tête, et ça te tombera sur la poitrine : tu auras une bronchite)

*inbre* en 938 se disait umbre avant de devenir ombre.

**infiâ** : enfler et aussi : se gonfler. Pour : gonfler on disait *ginfiâ* . En général *infiâ* était utilisé pour décrire la météorisation, accident concernant les ruminants nourris de végétaux tendres et frais, particulièrement des jeunes luzernes, qui provoquent une fermentation brusque et rapide du contenu de la panse, avec une production importante de gaz, qui dilatent l'appareil digestif, lequel comprime alors le cœur et les poumons, au point d'entraîner la mort par arrêt cardiaque et étouffement. Le seul remède consiste à percer le flanc de l'animal jusqu'à la panse avec le *trökar* qui met en place un tuyau par lequel les gaz s'échappent.

*Un jour je surveillais le troupeau dans le champ de l'anjouin près du Vieux Romans, donc assez loin du Lineau. La prairie, un regain, contenait beaucoup de repousses de luzerne et j'avais été averti des risques encourus par mon troupeau. Mais j'avais peu de travail, car le pâturage étant délicieux, les vaches ne cherchaient pas à le quitter et je pouvais donc lire en toute tranquillité. Et c'est ainsi que JULES VERNE causa ma perte et surtout celle d'un jeune taureau qui, en outre, avait pêché par gourmandise.*

*Quand, enfin, je levais les yeux ce jeune taureau se tenait immobile au milieu du champ les pattes écartées et raides. Au niveau de sa hanche aucun creux n'était plus visible, et l'os lui-même, commençait à être recouvert par le ballonnement du ventre. Aucun doute n'était possible et, pris de panique, je rassemblais le troupeau et tentais de le ramener au pas de course à la ferme. C'était une erreur : j'aurais dû aller chercher de l'aide pour une intervention chirurgicale facile, qui consiste à percer la panse à l'aide du *trökâr* (voir ce mot) et laisser les animaux le plus au calme possible.*

*Au bout d'une centaine de mètres, le jeune taureau s'abattit dans le fossé comme foudroyé. Des paysans, qui travaillaient dans des champs pas trop éloignés, alertés par mon comportement anormal, se précipitèrent à mon secours et la nouvelle courut de champ en champ, jusqu'à mon père qui fut bientôt là et qui perça la panse avec le *trökâr* L'animal se dégonfla aussitôt mais il était déjà mort.*

*â mon pôvre drôle* (Ah mon pauvre enfant) commença mon père. Il ne put en dire plus car les voisins présents autour de nous lui coupèrent la parole pour lui rappeler que la chose était arrivée à la plupart d'entre eux.

*Pour finir, l'animal fut aussitôt saigné sur place, puis débité, et, suivant la coutume, proposé de porte en porte, dans toute la commune, chacun en achetait un morceau par solidarité et, même si c'était à un petit prix, cela venait un peu en aide à celui qui avait subi une telle perte. Cette viande qui, par ailleurs, n'inspirait pas confiance finissait souvent bouillie dans la pâtée des cochons.*

*Cette aventure, je l'ai souvent revécue, dans mon lit, le soir avant de m'endormir.*

**inkye** masculin : oncle (au féminin, la tante était *la tante* et surtout *la tantine* )  
 Quand on interpellait le tonton, on disait aussi, parfois *tantin*

*Et ici, une pensée émue au brave tantin rënë mën'inkye chi fazê bërdaŝâ lé sottt'*  
 Voir *bërdaŝâ* et en son honneur, cette petite comptine qu'il aimait me réciter

*ö l'é un p'ti kinte* (C'est un petit conte)

*de rënë mën'inkye* (De René mon oncle)

*d'un p'ti ch(éin) bouru* (D'un petit chien au poil ébouriffé et rude)

*foure ton nâ dan mon chu* (Fourre ton nez dans mon cul)

*Si la rime est parfois pauvre, l'inspiration est généreuse. Et, si je fus attrapé en première audition, je lui laissais le plaisir de croire à ma surprise et à la sincérité de mon air offensé bien d'autres fois.*

**insinifian** ou chez certains **insunifian** masculin, **insinifante** féminin : bon à rien, incapable, paresseux, fainéant. *doune më cheu té insinifian* (Donne moi ça tu es un incapable) s'entendait on dire quand on peinait à utiliser un outil.

**inse** ou **ouinse** féminin et très souvent au pluriel : jointures des doigts et, bien que ça ne concernât aucune autre articulation on précisait toujours *lé z'inse dô dê* (Les articulations des doigts) *i é mâ ô z'inse dô dê* (J'ai mal aux jointures des doigts)

*sére li lé z'inse dô dê* (Serre lui les *inse* : donne lui une poignée de main)

*LALANNE précise que les inse est la peau qui recouvre les jointures des phalanges.*

**inserviabye** masculin et féminin : se dit d'un outil inutilisable, parce qu'il est mal conçu ou trop fragile, et, parfois, parce qu'il est usé ou abîmé.

*Un de nos voisins employait ce mot au sujet de son épouse, vieillissante, et de plus en plus acariâtre* *ö d'v(éin) inserviabye cheu avoure* (Ça devient inutilisable ça maintenant)

**insupörtabye** masculin et féminin : insupportable, ce qualificatif me paraît avoir été réservé aux enfants qui faisaient tout pour se rendre odieux sans s'en rendre compte.

*tu m'insupörte* (Tu m'agaces, tu m'irrites, tu me fais perdre patience)

**invalidé** masculin, **invalidaille** féminin : ce qualificatif concernait les personnes devenues infirmes à la suite d'un accident. *le s'a invalidé kant'l'a cHë de sa cHartaille* (Il est devenu infirme lorsqu'il est tombé de sa charretée) Pour les infirmités congénitales voir *afyiJé*

*Invalidé était utilisé vers 1515 pour désigner une personne infirme.*

**iranye** féminin : 1° : araignée. (Pour la toile d'araignée voir *arantèle* )

2° : filet pour la capture des oiseaux ou des poissons. Chez nous *l'iranye* était un grand filet muni d'un long manche à chacune de ses extrémités, qu'on appliquait en hiver sur les meules de paille ou de foin pour capturer les petits passereaux qui s'y étaient réfugiés pour se protéger des grands froids. Au contact de *l'iranye* ils tentaient de s'envoler et il suffisait alors de rapprocher les deux manches, pour former une sorte de nasse où ils demeuraient enfermés.

*Nous l'avons fait une seule fois, mon père et moi, et, comme ma mère refusait de cuisiner nos prises sous prétexte* *k'a nou trouvê bé cHéti de fouére dô mizère a cHé p't'ite*

**bâte** (Qu'elle nous trouvait bien méchants de faire des misères c'est à dire : du mal, à ces petites bêtes) nous avons laborieusement plumé et vidé nos "ortolans", non sans en désarticuler quelques uns par maladresse. Puis nous les avons enfilés à **un urcHâ** (Du fil de fer récupéré sur un fagot de bois pour le feu) Enfin, avec un peu de sel sur le croupion, nous les avons suspendus au dessus d'un brûlot.

Autant l'avouer, le remord aidant, ce fut difficile à déguster.

Une autre fois j'ai accepté d'accompagner des camarades pour une chasse aux merles et aux grives en tendant **l'iranye** d'un côté d'une haie pendant que des comparses battaient l'autre côté avec des bâtons. Cette fois, l'horreur fut complète, car ces oiseaux, un peu plus gros, ayant passé leurs têtes à travers les mailles du filet, il fallut les décapiter en leur tordant le cou, pour les dégager sans détruire **l'iranye**

J'ai aussi participé, avec une **iranye** plus petite et d'une autre forme à des captures de poissons dans le ruisseau de l'Hermitain. Bien que le poisson soit pourtant aussi un être vivant, les mêmes manipulations me parurent nettement moins traumatisantes.

Le latin *aranea* a donné *araigne* puis *iraigne*, mots qui désignaient d'abord la toile d'araignée, puis l'animal à partir du XVI<sup>ème</sup> siècle. En ancien français l'*araigne* était aussi un tissu fin.



# J ou j

**Jâ** masculin : 1° : coq. Dans les villages voisins, beaucoup préféraient dire **Jô** mais **ô linâ** chacun convenait qu'ils avaient une drôle de façon de parler. Et pourtant chacun y employait aussi le mot **JôcHiâ** qui n'est pas sans rapport avec une sorte de coq. Voir **Jô** et **JôcHiâ**. Et chacun employait aussi le verbe **Jôlâ** (Action du coq qui féconde une poule) et non **Jalâ**. De plus, **lé Jêne** (ma mère par exemple) laissaient le mot **Jâ** à leurs aînés et adoptaient le mot **kök**. Mais ils retrouvaient **Jâ** quand ils citaient des dictons comme **a nâ lé Jou alinJan d'un pâ de Jâ** (À Noël les jours allongent d'un pas de coq) ou dans des expressions comme **a cHante le Jâ** (Elle chante le coq) pour désigner une poule qui, outre qu'elle avait l'habitude de pousser ce cri anormal, ne pondait jamais.

**Jôlê** masculin : petit coq encore impubère.

Le mot **Jâ** ressemble à l'ancien français *jal* qui vient du latin *gallus*.

2° : **Jâ** masculin : signifie aussi robinet de barrique.

Il existe une curieuse ressemblance entre notre **Jâ** et le mot allemand *Hahn* qui se prononce presque de la même façon et qui possède aussi les deux sens : coq et robinet. **BEAUCHET-FILLEAU** évoque pour robinet le mot *channe*, qui fait un bruit assez voisin.

**Jâ** signifie aussi : haut. **ô l'é Jâ** (C'est haut)

**Jâ këm'trouâ poume** (Haut comme trois pommes)

**Jâ këm'un cha t'asi** (Haut comme un chat assis)

**Jâ këm'un palisin la goule an bâ** (Haut comme une corbeille renversée sur son ouverture) Et allez donc, une de plus dans le dénigrement ! Toutes ces expressions étaient servies aux enfants, pour leur faire remarquer qu'ils n'étaient pas encore bien grands, lesquels enfants s'en foutaient complètement.

**Jusk'ô Jâ** (Jusqu'au haut et précisément jusqu'au bord) quand il s'agissait de remplir un récipient.

**Jusk'an Jâ** (Jusqu'en haut) et précisément ici jusqu'au sommet d'un arbre, d'un édifice etc....

**dan le Jâ** (Dans le haut), dans la partie haute de la maison, dans les pièces du haut (les chambres du premier étage, quand il y en avait, les greniers, et très souvent les combles où on entreposait les choses momentanément inutilisées ou désuètes et parfois les grains des céréales, les fruits séchés, le linge sale en attendant la prochaine **buJaille** et, pendant la guerre les feuilles de tabac mises à fermenter.

On disait aussi **lê su** (Là sur) pour désigner les parties hautes de la maison, voir **lê** avec **lê bâ**

**dan lé Jâ** (Dans les hauts) dans les endroits élevés de la région, et l'inverse **dan lé bâ**

Voir à **bâ**

**a lé fandu Jâ** (Elle est fendue haut) pour dire : elle a de longues jambes. Le fait que cette expression était surtout employée en parlant des femmes, lui donnait un caractère ambigu qui n'était pas pour déplaire.

**Jabö** masculin : 1° : poche formée au niveau de l'œsophage des oiseaux. Et, par analogie, l'estomac **mon soupâ m'a kayé su l'Jabö** (Mon dîner s'est coagulé sur mon jabot) je ne l'ai pas digéré. Dans le même sens voir à **chër** et à **bëtâ**

2° : gorge, bas du cou et haut de la poitrine des dames.

3° : le décolleté découvrant le haut de la poitrine.

**Jabötère** Nos chers huguenots, bien que depuis longtemps disparus, n'autorisaient toujours pas, chez nous, d'exhiber cette partie du corps féminin comme l'auraient fait les "dames du monde". Aussi l'échancrure du corsage se voilait d'un linge plus ou moins richement brodé, selon les circonstances, qu'on nommait **la Jabötère** ou aussi **la Jabötère de cH'mize** Cela correspond au jabot, ainsi défini dans le dictionnaire : ornement de dentelles fixé au plastron d'une chemise.

**se déJabötâ** : découvrir son jabot, sa poitrine quand il fait trop chaud, ou ses seins pour allaiter.

**Jabötâ** : bavarder, cancaner, faire des commérages

**Jabötaille** féminin : exclusivement employé pour parler des volailles ou des oiseaux en général : contenu du jabot bien rempli. Quand ils ont beaucoup mangé, cela leur fait une grosse protubérance, tout à fait en bas du cou, et l'on disait alors **l'an a pri une de cHé Jabötaille** (Il en a pris une de ces "jabotée")

*En vérité, je n'ai guère vu cela qu'avec les oiseaux que nous avons dénichés pour nous en faire des animaux de compagnie (tourterelles, pies, geais etc.) Il aurait fallu qu'ils reçoivent la becquée par petites quantités, et ceci tout au long de la journée. Mais cela nous était impossible car d'autres activités nous retenaient. Nous leur faisons donc faire trois repas, comme nous, et aux mêmes heures. Alors, pour compenser, nous leur en inflignons de sacrées **Jabötaille** Au début du repas ils nous accueillent avec des petits battements d'ailes, doux et précipités, et des petits mouvements de la tête de haut en bas, vers nos lèvres, en pépiant fébrilement, à mi-voix. Et, au fur et à mesure que le jabot se distendait, les pépiements devenaient de véritables éternuements, avec des mouvements de tête violents de droite à gauche, comme s'ils voulaient nous dire «non !» Et ils finissaient par nous donner de brusques coups d'ailes comme pour nous boxer.*

**Jabrayâ** : japper avec des cris répétés et aigus. Je dis : japper car, en français, un petit chien ou un renard jappe, et un gros chien aboie. En **patoï** le gros chien **Jape** et le petit chien **Jabraille** Mais il peut y avoir des nuances, par exemple un gros chien à l'attache, cherchant à s'attirer la compassion de son maître, sait émettre des petits cris aigus, plaintifs et précipités, qui ressemblent à des sanglots et alors **le cH(éin) Jabraille paske le Jéti** (Le chien jappe parce qu'il enrage) Voir **Japâ**

**Jabrayou** : chien qui a la manie de japper.

**Jadölaille** féminin : grande quantité (Synonymes **Jârölaille gabâraïlle tournaille**) **l'an a méJé une Jadölaille** (Il en a mangé une grande écuelle)

*L'ancien français utilisait jadel ou jadot pour désigner une grande jatte. Pour LALANNE : la jade était le panier d'osier dans lequel le boulanger met lever son pain ce qui, étant donné la taille des pains, représentait en effet une quantité respectable. D'autre part, il prête à jade et à jadeau le sens de cupule du gland du chêne, ce qui est quand même plus petit.*

**Jay'isabye** était sans doute une déformation de haïssable, mais en *patoï* cela signifiait seulement : turbulent, insupportable. On utilisait pour qualifier ou admonester un enfant, un chien, ou un petit animal, qui multipliait les bêtises mais qui ne se faisait nullement haïr, bien au contraire *kant'cHô cH(éin) ê cho drôle son ansanbye le son Jay'isabye* (Quand ce chien et cet enfant sont ensemble, ils sont odieux)

**Jale** féminin : engelures.

*Voilà une des catastrophes de mon enfance qui m'a procuré en plus de l'enflure de mes pieds, des escarres et des irritations telles, que j'avais bien des difficultés à me fourrer dans mes **soge** (Souliers montants à semelles de bois) pour aller à l'école. Cette dernière n'était chauffée que par un poêle à bois, qui prodiguait plus de fumée que de chaleur. Et, de toutes manières, le chauffage des pieds était déconseillé quand on avait des engelures.*

*En outre **lé jeudi ê lé dimou(éin)cHe i fazê dô yiyaille a Journaille antère su le gia** (Jeudis et les dimanches je faisais des glissades pendant des jours entiers sur la glace.) Mais pas le samedi parce qu'il y avait école ce jour là. Certes, je n'aurais peut-être pas dû passer mes jours fériés à faire des glissades sur les mares gelées, en pantoufles, puisque mes pieds endoloris ne supportaient pas les autres chaussures.*

*Que voulez-vous, c'était les sports d'hiver gratuits et à domicile. La belle époque !*

**Jalounaille** féminin, ce mot désigne la quantité contenue dans un **Jalon** ou **Jalin** (Pot en terre émaillé, avec une anse latérale, dans lequel on mettait **preindre le lê de cHèbre** (Cailler notre lait de chèvre) additionné de présure, pour faire des fromages. Ce pot pouvait contenir environ un litre et donnait la quantité de caillé juste suffisante pour emplir une **fésêle** (Faisselle : moule percé de trous pour laisser égoutter le fromage blanc)

*Ma mère n'utilisait guère le mot **Jalin** mais elle parlait souvent de **Jalounaille** qui était son unité de mesure pour la confection de fromages, d'omelettes au fromage blanc ou de tourteaux fromagés. Et on l'entendait dire **ma Jalounaille é prize** (Ce qui revenait à dire : mon lait est caillé)*

*Il y avait, en ancien français, jalaie, jalet ou jaloie pour désigner à la fois une mesure pour les liquides ou une sorte de grand verre.*

**Jalouzi** peut être masculin toujours employé au pluriel : Œillet des poètes, *Dianthus barbatus*, nommé aussi **damâ** ou **euyê de damâ** C'était une espèce d'œillet à fleurs groupées en corymbe, plus petites et plus simples que celles de l'Œillet des jardiniers, *Dianthus caryophyllus*.

**Jamoué** : jamais.

*si **Jamoué** était utilisé dans le cas d'une admonestation ou d'un avertissement sévère, par exemple **si Jamoué tu r'kémou(éin)se tu s'râ kalöté** (Si tu recommences tu auras une gifle)*

*ô **gran Jamoué** (Au grand jamais) jusqu'à la nuit des temps et même jusqu'à l'aurore des temps nouveaux. Cette expression était surtout utilisée pour des serments. Voir **tërJou** (Toujours).*

*ô **l'é Jamoué k'un gâ de r(éin)** (Ce n'est jamais qu'un pauvre type) ce n'est et ce ne sera jamais rien d'autre :*

*Et aussi, comment ne pas me souvenir ici des réponses indignées de ma mère à nos fines et délicates taquineries **tu sarâ k'i ne pête Jamoué** (Tu sauras que je ne pête jamais !)*

**Jan** toujours au pluriel : les gens, les personnes. Désignait souvent des personnes étrangères à notre environnement habituel. *ké tö k'cHé Jan chi pasan ilé* (Qui sont ces personnes qui passent là-bas) *ö l'é dô Jan chi son pâ d'ichi* (Ce sont des gens qui ne sont pas d'ici) des étrangers en somme. Voir aussi *Jan la fumêlé* (Jean la femme) à *fumêlé*

*lé Jan* désignait aussi des personnes indéterminées *lé Jan son pâ bënëzé a fouér ézir* (Les gens ne sont pas faciles à faire obéir, à faire céder) Voir *bënëzé*

*avâ dô Jan* (Avoir des gens) était avoir des invités, des convives pour quelque repas festif. On disait aussi dans le même sens *avâ kanpanyaille* (Avoir compagnie)

**Janbe** féminin : jambe, qui se disait aussi *râle* chez les *vieu* . Voir ce mot.

*ne peure pu Janbe lëvâ* (Ne plus pouvoir lever la jambe) c'était : être très fatigué, au point de ne plus pouvoir marcher ou, s'il s'agissait de vieillards : être cloué dans le fauteuil et ne plus guère pouvoir se déplacer.

*ö va d'un pé d'une Janbe* (Cela va d'un pied, d'une jambe) selon les cas, c'était : cheminer péniblement, ou dire que les affaires, le travail n'allaient pas bien.

*le soulail a dô Janbe* (Le soleil a des jambes) le soleil éclairant le sol par des trouées de la couverture nuageuse, forme des rayons, matérialisés à travers une atmosphère brumeuse, qui vont du ciel jusqu'au sol. C'était le signe reconnu d'une pluie très prochaine.

*Janbrötâ* gigoter, remuer les jambes comme le faisaient si bien les bébés quand on les libérait de leurs lourds maillots, faisant des mouvements de pédalage ou de ciseaux.

*Janbin* masculin, on disait *un gran Janbin* même si il s'agissait d'un enfant qui n'était pas particulièrement grand. C'était une expression destinée à décrire les enfants qui, à une certaine période de leur croissance, étaient maigres et paraissaient avoir des jambes d'une longueur démesurée, qu'ils agitaient en tous sens et à tous propos. Dans mon enfance cette étape était à peu près commune à tous les enfants, mais aujourd'hui, les enfants paraissent avoir une croissance beaucoup plus harmonieuse. Pourvu que ça dure.

*Janbête* féminin : jambettes, petites jambes.

*Peu de gens employaient ce mot, rënë mën'inkye* (René mon oncle) ne manquait jamais de dire lorsqu'il me rencontrait en compagnie de mes copains *ah v'la la famille dô janbête* (Ah voilà la famille des petites jambes) mais nous sentions bien qu'il fallait entendre : la famille des "gens bêtes" et nous enragions ou, du moins, nous faisons semblant..

*Si, en ancien français, une jambette était une petite jambe, elle est devenue, en nouveau français, une pièce de charpente nommée aussi arbalétrier.*

**Janderme** masculin : ce mot est riche de quatre sens différents, qui ont en commun certains rapports avec la maréchaussée.

1° : Gendarme : représentant de la maréchaussée.

2° : Blaireau, *Meles meles* dit aussi *biérâ* sans doute ainsi nommé à cause des bandes brunes, qui vont du devant de ses yeux au derrière de ses oreilles, et qui évoquent le bicorne des gendarmes d'une époque révolue, mais dont le souvenir persistait chez nos grands-parents, et aussi dans notre imagination, grâce aux « Images d'Épinal »



Images d'Épinal

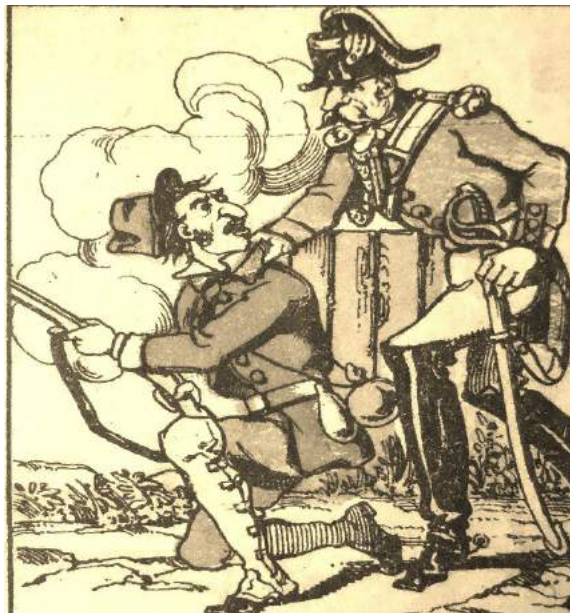


3° : Petits insectes grégaires, *Pyrrhchoris*, dans les feuilles mortes ou sous les vieilles écorces. Ils sont rouge vif avec des ornements noirs en traits, points ou cercles, qui contribuent à évoquer un masque africain, ou le visage rubicond des gendarmes de jadis, qui ne craignaient point de trinquer avec cette population rurale dont ils n'étaient pas toujours détestés.



Images d'Épinal

4° : Hareng saur, hareng fumé, dont le fumet puissant pouvait rappeler les effluves émanant des bottes de la maréchaussée, au temps où elle avait des bottes et cheminait longuement et pédestrement.



Images d'Épinal

**Jandermâ** dans *se Jandermâ* manifester brusquement et sévèrement son autorité, protester avec colère *si le vlan r(éin) fouére an kiâse i va me Jandermâ* (Si ils ne veulent rien faire en classe je vais me fâcher)

**Jandre** masculin : gendre.

*alâ Jandre* (Aller gendre) se disait du jeune homme qui, après son mariage, allait vivre dans sa belle famille, et on disait de même pour la jeune mariée *alâ bru* (Aller bru, belle-

filles)

*Une voisine, belle-mère éplorée autant que peu charitable, se lamentait auprès de qui voulait l'entendre **ê mâ din i son tÿrJou bé mal anJandré** (Eh ! mon dieu, nous sommes toujours bien mal "engendrés") En voulant ainsi stigmatiser la piètre valeur de son gendre, elle provoquait l'hilarité autour d'elle.*

**Jâne** ou **Jône** jaune (Voir des considérations sur les couleurs à **rouJe** )

**Jâne d'u** (Jaune d'œuf).

**Jônase** : jaunâtre.

**Jônëzir** : Jaunir. Voir à **Jône**

**Jônê** masculin : louis d'or.

**Jansâ** : balayer. Voir **balê** (Balais) pour une explication de la curieuse différence entre le nom de l'outil ( **balê** ) et le verbe (**Jansâ** ) qui exprime l'action de l'utiliser. **le vâtê Jansê l'ére le dimou(éin)cHe avan résie** (Le domestique balayait la cour de la ferme le dimanche avant le déjeuner)

**Jansure** féminin : balayure.

**Jansi** masculin : travail de balayage, espace juste balayé. En vérité, ce mot était surtout employé quand on voulait critiquer la qualité d'un travail de balayage **é t'ö cheu ke t'apêlê un Jansi** (Est-ce cela que tu nommes un balayage)

*Au début de la guerre de 1939 il y eut, dans notre village, une période, où il fallut manger, comme tous les autres français, un pain lourd, gras et noirâtre, fabriqué avec une farine dont on disait **ö l'é dô Jansure de piancHê** (Ce sont des balayures de grenier) Bientôt, dans notre petit village, on s'organisa pour faire, avec une partie du blé que l'on récoltait, une farine blanche et légère, avec laquelle on put pétrir, et cuire dans nos vieux fours de pierre, des pains d'une blancheur et d'une saveur si merveilleuses qu'on ne saurait les décrire.*

**Japâ** : aboyer et non pas japper, voir à ce sujet **Jabrayâ** Le jeune chien, le chien de petite taille, le renard et le chacal jappent, et le gros chien français aboie. En revanche les chiens québécois « jappent ».

**cH(éin) chi Jape ne mör poué** (Chien qui aboie ne mord pas) ce qui veut dire que, tant qu'il aboie, le chien n'est pas dangereux et aussi que les beaux parleurs ne font pas souvent grand-chose. Pour les cris du chien voir **bôlâ**

**Jâra** ou **Jârê\*** (sans doute masculin, mais presque toujours employé au pluriel, **lé Jâra** ou **dô Jâra** où on ne peut pas discerner le genre) : fanes, tiges desséchées de végétaux cultivés, de taille moyenne (pommes de terre, fèves, haricots, pois etc.) qui sont abandonnées dans les champs après les récoltes ou récoltées en paquets, voir **giane**. Ce sont des tiges plus petites et plus souples que, par exemple, les tiges des topinambours nommées **troi de topine**

**Jarasâ** : jouer, en gambadant, et surtout en se roulant, en se vautrant **se Jarasâ dan le f(éin)** (Se rouler, jouer, se lutiner dans le foin) c'était un jeu fort apprécié des enfants, et, parfois, des amoureux.

**lé p'ti gôrê se Jarasan dan la fouanye** (Les petits cochons batifolent et se roulent dans la boue), et les gros, plus paisibles, ne font que s'y vautrer, voir **vërasâ**

**Jarde** féminin : vêtements usagés ou défraîchis, qu'on utilise pendant les activités de

tous les jours, pour le travail. C'est sans doute une prononciation en *patoï* mot : hardes.

Dans les actes notariés concernant les héritages, qu'elle compulsait pour ses recherches de généalogie *louizète* trouvait souvent « lègue ses hardes et ses nippes. » Ces deux mots désignent en français des vêtements usagés alors qu'en patois les *lé Jarde* désignaient des vêtements usagés, mais encore utilisables, alors que *lé nipe* étaient des habits pratiquement neufs, ou du moins, en très bon état, réservés aux jours de cérémonies, on disait d'ailleurs *être b(éin) nipé* (Être bien habillé, être chic ) Mais un jour *lé nipe* deviennent des *Jarde* utilisées, déchéance ou promotion, pour le boulot quotidien, lequel, quoique loin des apparats, a bien lui aussi sa noblesse.

**Jârê** masculin : jarret, mollet.

**Jâre** féminin : jambe, à l'usage *dô vieu* surtout dans *tirâ la Jâre* (Tirer la jambe) se traîner péniblement. Voir aussi *râle*

**Jarêtere** féminin : jarretière : tissu élastique que les dames posaient autour de la cuisse, pour maintenir les bas en place. Désignait aussi les jarretelle, rubans élastiques, reliés au corset, qui se fixaient en haut des bas par un astucieux système de bouton, qu'on devait coincer dans une espèce de bride métallique, après y avoir inséré un petit bout du haut du bas, pour maintenir ce dernier.

*Et une petite chanson qui célèbre cet intéressant dispositif:*

*ö l'été la fève a la mounère* (C'était la fille de la meunière)

*chi dansê t'avêk lé gâ* (Qui dansait avec les gars)

*a l'a perdu sa Jarêtere* (Elle a perdu sa jarretière)

*sa Jarêtere chi n'tênê pâ* (Sa jarretière qui ne tenait pas)

*chi n'tênê chi n'tênê chi n'tênê yére* (Qui ne tenait qui ne tenait guère)

*chi n't'ênê chi n'tênê chi n'tênê pâ* (Qui ne tenait qui ne tenait pas)

*Vous aimeriez bien connaître la fin de la chanson ? Moi aussi, mais je ne crois pas qu'il y ait une fin : c'était une ritournelle qu'on répétait à n'en plus finir pour rythmer une danse, louizète pense que c'était une mazurka. Tout au plus y avait-il ce petit rajout :*

*an Jigou(éin)nan Jigou(éin)nan Jigou(éin)nan de la cheuse*

*an Jigou(éin)nan Jigou(éin)nan Jigou(éin)nan dô Jênail*

*(En gigotant, gigotant, gigotant de la cuisse, en gigotant, gigotant, gigotant, du genoux)*

**Jargötâ** : mijoter sur le feu, en bouillonnant à gros bouillons, pour un liquide gras et visqueux, à la surface duquel roulent de gros remous parmi lesquels crèvent des bulles. Cela pouvait être observé dans les chaudrons où cuisaient les boudins, ou mieux, dans celui où bouillaient les rillettes *lé gratin Jargötan* (Les rillettes bouillonnent)

*Pour LALANNE c'est bouillir très fort.*

**Jark'** faire bien sonner le *k* final, masculin : jars.

*Ce mot viendrait du francique gard qui veut dire : épine, aiguillon.*

*Voilà une chose qui n'est pas pour m'étonner, car mes mollets et mes fesses se souviennent encore des agressions inopinées des becs fort épineux des **Jark'** de notre maison. Et, en plus, quand j'essayais de les repousser, ils savaient fort bien me boxer avec leurs ailes. Ils frappaient avec l'endroit où l'aile se replie à la base de ce qui correspond à nos doigts. Même les chiens se méfiaient de leurs colères, auxquelles ils auraient certainement eu les moyens de riposter, sans les inflexibles tabous imposés par leurs maîtresses qui, seules, avaient le droit de vie et de mort sur ces irascibles volatiles.*

*Ils cessèrent de me pourchasser le jour où quelqu'un, notre voisin, le Braconnier, m'apprit*



qu'il fallait les saisir par le bec et la tête, puis tirer de toutes mes forces à reculons, pour leur faire perdre l'équilibre, et les traîner sur le sol. Après une ou deux algarades de ce genre, ils venaient encore vers moi, quand je traversais la cour, mais il suffisait que je me retourne pour qu'ils battent en retraite, le cou dressé et le bec en l'air, en cancanant bruyamment.

Ils étaient aussi capables d'affections passionnées et exclusives **louizète** raconte l'histoire de ce **Jark'** qui, s'étant épris de son grand-père, le suivait partout dans la ferme et au jardin, interdisant féroce à quiconque, homme ou animal de l'approcher. Il périt sous les roues d'une automobile, au grand désespoir du grand-père.

En outre ils n'étaient pas des animaux stupides, témoin celui qu'on maintenait dans un petit abri avec une petite porte fermée par un verrou extérieur. Or, dans cette porte il y avait une petite ouverture en losange pour assurer l'aération, ouverture étroite mais suffisante pour laisser passer la tête de l'animal et son long cou. Le **Jark'** sortait la tête, courbait le cou et du bout de son bec réussissait à pousser le verrou ouvrant ainsi la porte. Il n'abusait pas de la liberté et ne s'éloignait que de quelques mètres de sa geôle, conditionné par la captivité subie depuis l'enfance et par les bonnes pâtées qui venaient à heures fixes.

**Jârolaille** féminin : grande quantité d'une chose contenue en général dans un certain récipient. Il faut préciser que ce mot entrainait souvent dans des propos destinés à marquer le peu d'enthousiasme suscité par la dite grande quantité *é t'ö k'tu krê ki va méJâ cHêlê Jârolaille de soupe* (Est-ce que tu crois que je vais manger cette quantité de soupe) *tu li an â donné une Jârolaille chi ne s'ra pâ bënëzaille a méJâ* (Tu lui en as donné une quantité qui ne sera pas facile à manger) Voir **Jadölaille gabâraillê tournaille**

En ancien français une *jerle* ou *jarle* était soit une grande cruche, soit un grand baquet en bois qu'on portait à l'aide d'un bâton passé dans ses deux anses, ou oreilles (ouvertures percées au sommet de deux douelles opposées symétriques, une de chaque côté, et qui dépassaient les autres)

**Jârouse** féminin : Gesse cultivée, *Lathyrus sativus*, Légumineuses, utilisée comme fourrage. On disait aussi **Jarzè\***

Son nom vient facilement de l'ancien français *Jarroce*.

Au bon souvenir des amateurs de botanique, révisons les différences entre *Gesse* et *Vesce*.

*Gesse, Lathyrus* : feuilles à vrilles terminales et peu de folioles, souvent 2, pointues, qui portent des nervures secondaires partant toutes de la base de la feuille et paraissant à peu près parallèles à la nervure principale. (Comme notre bon vieux Pois de senteur)

*Vesce, (et non pas vesse, je vous prie) Vicia* : feuilles aussi à vrilles terminales, mais à nombreuses folioles (plus de 6) avec une nervure principale, le long de laquelle partent des nervures secondaires qui lui sont à peu près perpendiculaires. (Comme nos fèves)

En ce qui concerne les noms **patoï** je m'en tiendrai à ceux que j'ai entendus de **Jârouse** pour la Gesse et de **grérin** pour la Vesce, comme le dit POUGNARD.

LALANNE qui est d'accord nous précise que le nom vient du bas latin *jarrocia*

BONNIER cite *jarosse* parmi les noms vulgaires de *Vicia sativa* mais il emploie aussi le nom de *jarosse* pour la sous-espèce *Lathyrus Cicera* à laquelle il donnait aussi le nom latin de *Lathyrus sativus*.

Dans les différents glossaires de notre région il règne une certaine confusion et on peut le comprendre.

**Jaspinâ** : bavarder abondamment, avec volubilité, comme en français : jaspiner, familier et vieilli !

se **Jaspinâ** se chamailler, gentiment, uniquement pour le plaisir. *lêse lé din le la*

*fouê pâ Jéti le se jaspinan* (Laisse les donc faire, il ne la fait pas engrager, ils se chamaillent)

**Jâtou** féminin : hauteur. *ö lé t'a la m(éin)me Jâtou* (C'est à la même hauteur )

*dan la Jâtou* : dans le sens de la hauteur.

*dan lé Jâtou* (Dans les hauteurs) désignait en fait les sommets de nos modestes collines ou le faite des arbres

*chö drôle pouse an Jâtou* (Cet enfant pousse en hauteur) cet enfant grandit beaucoup mais il reste maigre et fluet.

**Javasâ** : bavarder abondamment pour ne dire que des riens sans intérêt. Voir *Jaspinâ*

**Javase** féminin : femme bavarde.

*Cela ne concernait que les dames, car si les messieurs bavardaient autant, cela se remarquait moins car leurs voix étaient plus sourdes alors que les femmes avaient des voix fortes et particulièrement criardes, autant qu'il m'en souviennent.*

**Javasâ** s'employait aussi pour définir la façon de crier des pies (qui sont dans les mêmes tonalités que les dames !)

**Javêlé** féminin : brassée de céréales coupées *ô dail* (À la faux ) ou *a l'apareil* (Faucheuse munie d'un système pour collecter les brins de céréales)

Les **Javêlé** deviennent des gerbes quand on les ceinture par un **ly(éin)** (Lien). Dans ce cas le **ly(éin)** était fabriqué sur place avec deux poignées de paille entortillées ensemble au ras des épis, sur lesquelles on posait la **Javêlé**

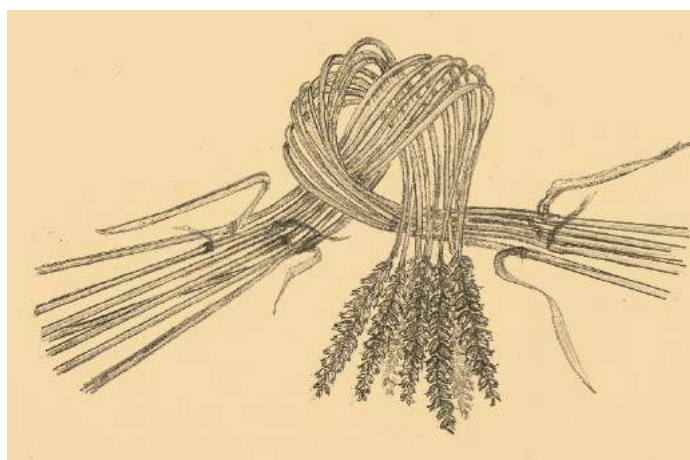


Schéma montrant comment il faut assembler les deux poignées de paille pour faire un **ly(éin)**

On enserrait ensuite la **Javêlé** avec le **ly(éin)** puis on nouait ce dernier en entortillant les deux bouts libres au dessus de la **Javêlé** avant de les fourrer entre le **ly(éin)** et la paille de la **Javêlé** .

*A cette époque je n'étais pas assez fort pour ficeler les gerbes, mais j'étais capable de fabriquer les liens, et même je pouvais être très rapide dans cette fabrication. Alors je courais autour du champ, de **Javêlé** en **Javêlé** et, à côté de chacune, je déposais bien à plat, mon **ly(éin)** , fabriqué sur place. Ma mère, qui me suivait, achevait le travail. Pendant ce temps mon père fauchait les céréales avec sa faucheuse munie de **l'apareil** traînée par deux juments. Et il déposait régulièrement d'innombrables petits tas de pailles lourdes de leurs épis. C'était au début de la guerre, quand la **fisèle de lieuze** manquait.*

**Jâz'** masculin : jeux, plaisanteries.

**Jaz' de cH(éin)** (Jeu de chiens) **Jaz'** n'était guère employé que dans cette expression. **ö va tournâ an Jaz' de cH(éin)** (Ça va se transformer en jeux de chiens) Cela se disait quand des enfants jouaient et que le ton montait et **ke le këmou(éin)sion a se gringënasâ** (Qu'ils commençaient à se chamailler)

**Jâzâ** : chahuter, faire du tapage, folâtrer.

**Jé** masculin : geai, *Garrulus glandarius*, oiseau particulièrement bavard et même crieur, qui est le premier à donner bruyamment l'alerte quand un intrus pénètre dans les bois où il réside. On disait d'un bavard impénitent **le kôze këm'un Jé börnye** (Il bavarde comme un geai borgne) Sur son plumage fauve, il s'enorgueillit de jolies plumes bleues barrées de noir. Et c'était bien là son malheur, car, à cette époque, beaucoup de messieurs chics tuaient ce pauvre animal, par ailleurs inconsommable, pour orner leurs chapeau avec les dites plumes.

*Élevé par les humains, au sein d'une famille, le geai n'avait pas besoin d'être borgne pour être bavard et pour adopter le langage qu'il entendait autour de lui. Cela se limitait à quelques mots et, sans doute n'en comprenait-il pas le sens, mais il apprenait tout de même à en tirer parti, surtout pour se faire remarquer pendant les repas et se faire offrir de bons morceaux.*

*J'en ai eu un qui avait assimilé quelques jurons qu'il nous servait inopinément quand le ton des conversations montait. Il avait en outre appris à aboyer comme le chien de la maison et, quand ma mère portait la pâtée aux volailles, il se perchait au-dessus d'elles, dans un vieux poirier, et dès que ma mère s'était éloignée, il se mettait à aboyer jusqu'à ce que les volailles terrorisées aient pris la fuite. Alors il descendait pour manger les meilleurs morceaux et particulièrement les reliefs de nos repas. C'était pure gourmandise car en général il avait déjà mendié plus qu'il ne lui en fallait pendant notre propre déjeuner, au point que souvent il allait en cacher dans **lé kru de cHafâ** (Les trous d'échafaudages, voir des précisions à **cHafâ**) des écuries ou de la grange.*

*Pour le bavardage les pies ne lui en cédaient en rien, voir **aJase** et **bërdasou***

**J(éin)nâ** ou **Jénâ** : 1° : gêner dans l'exécution de certains mouvements **dépeu ke i'é öyu chö rënâr i sé tërJou bé J(éin)né pë me bouésâ** (Depuis que j'ai eu ce lumbago je suis toujours bien gêné pour me baisser)

2° : être dans l'embarras **kant'mon drôle a pëtë devan ché Jan tu krê bé k'ö m'a tou py(éin) J(éin)né** (Quand mon enfant a pété devant ces personnes tu crois bien que ça m'a beaucoup gêné) Tiens, ce n'était pourtant pas habituel dans notre vie de tous les jours, qui étaient donc ces importants personnages ?

**J(éin)né** masculin, **J(éin)naille** féminin, cédaient peu à peu la place à **Jéné** et **Jénaille** : gêné, gênée.

**l'é yére J(éin)né** ou **a l'é yére J(éin)naille** (Il, ou elle, est sans gêne)

**J(éin)taille** féminin : quantité que l'on peut tenir dans ses deux mains ouvertes vers le haut et jointes latéralement du côté des auriculaires. Cela fait beaucoup plus que deux poignées. Avec du grain, de la farine ou du sable les doigts doivent être très jointifs et cela fait un moins grand volume qu'avec des objets plus gros comme des noix ou des cerises avec lesquelles on peut écarter plus ou moins largement les doigts mais dans tous les cas c'est une **J(éin)taille**

**Jëlâ** : geler *ö Jële* (Il gèle ou il fait très froid) *i Jële* (Je gèle, j'ai très froid)

**Jëlasâ** (Geler un peu, pas très fort) *ö fô k'ö Jëlase pë r k'ö prunase* (Il faut qu'il y ait des gelées pour que les pruniers portent des fruits)

**Jëlé** masculin, **Jëlaille** féminin : gelé, gelée, et détruit par les gelées quand on parle des récoltes.

**Jëli** masculin souvent au pluriel : dégâts causés par la gelée aux végétaux, aux fruits. État du sol et des flaques d'eau gelés.

**dëJëli** masculin : état des terres dégelées, molles et collantes, boueuses.

**Jëlaille** féminin : gelée, froid matinal en général.

**Jëlaille bianche** 1° : (Gelée blanche). Par temps sec, clair et froid la vapeur d'eau atmosphérique se condense directement à l'état de glace sur les feuilles des végétaux et sur toutes les surfaces sombres, les saupoudrant d'une couche uniforme de blanc.

2° : givre. Par temps de brouillard épais et très froid l'eau se dépose à la surface des végétaux et peut cristalliser au contact de différents germes comme des bactéries ou des poussières pour donner de très jolis cristaux. Dans ce cas la couche blanche n'est pas uniforme mais hérissée de jolis cristaux.

**Jëlasî** (Petites gelées ou gelées blanches de l'arrière saison)

**Jëman** ou **J'man** féminin : jument.

**Jëman poulinère** (Jument qui travaillait à la ferme et qui en plus, produisait tous les ans un poulain, un petit mulet le plus souvent) Chez nous, les juments, moins fortes mais plus vives et plus rapides avaient remplacé les bœufs.

*sultane fut ma préférée bien qu'elle me mordit bien souvent mais toujours sans me faire aucun mal, quand je la conduisais en la tenant par la bride. C'était sans doute pour manifester son impatience à cause de mes hésitations devant des problèmes qu'elle n'aurait eu aucun mal à résoudre si elle avait été toute seule.*

*Un jour, pendant les battages du blé, il y avait un gros câble électrique noir suspendu sur des perches dressées, qui traversait toute notre cour depuis notre maison jusqu'au moteur qui entraînant la batteuse. Pendant une pause, mon père qui bavardait avec les autres **batou** (Ouvriers employés aux battages) me demanda de rentrer **sultane** qui était au pacage. C'était chose facile, il suffisait de lui ouvrir la barrière du pré où elle était et elle retrouvait seule son écurie, en traversant la cour de la ferme. Elle passa tranquillement près du groupe de batteurs sans leur prêter attention, mais en continuant son chemin, elle arriva devant ce câble sous lequel il lui fallait passer.*

*Cette chose inhabituelle à cet endroit lui parut inquiétante, elle n'osait pas passer dessous. Après quelques instants d'hésitation, et sans doute de réflexion, elle fit demi-tour et vint se placer derrière mon père. Et comme il était occupé à discuter et qu'il ne lui prêtait pas attention, après avoir un peu attendu, elle posa doucement sa grosse tête sur l'épaule de mon père. Cela fit sourire tous les paysans qui assistaient à la scène. Mon père la prit par la tête, la conduisit jusqu'au câble et, avec lui, elle passa facilement sans la moindre crainte, ce qui parut bien naturel à tous les témoins.*

**Jënail** masculin : genou.

**de Jënail** (À genoux) **a chëzi de Jënail** (Elle tomba à genoux)

**s'aJënëyâ** ou **s'aJënëyâ** (S'agenouiller)

**la pâre dô Jënail** (La pierre du genou donc la rotule)

Voir **Jënëyin** (Agenouilloir)

**Jêne** : 1° : jeune, pour une personne ou un animal. **ké t'ö k'tu veu le son Jêne**

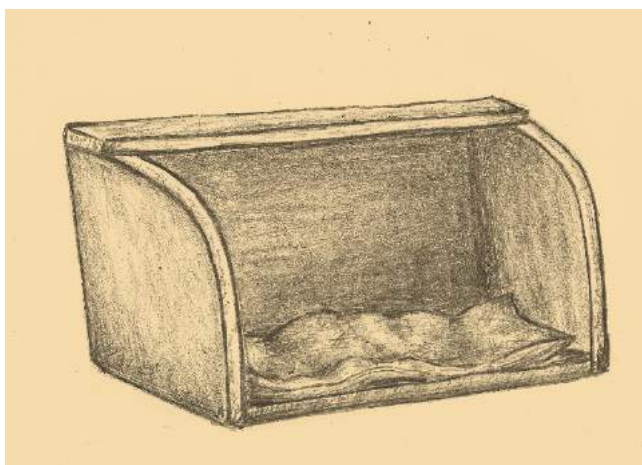
(Qu'est ce que tu veux : ils sont jeunes) disaient, avec un peu de nostalgie, les aînés pour excuser le comportement, parfois critiquable à leurs yeux, des jeunes garçons ou filles.

**lé Jêne** (L'ensemble des jeunes : la jeunesse) comme **lé vieu** (L'ensemble des gens âgés) Mais si il existait **la vièyèri** pour désigner la vieillesse, **la Jênèse** pour : la jeunesse n'était pas d'un usage très courant.

2° : trop court, trop petit, insuffisant **ö l'é t'un peu Jêne** (C'est un peu jeune) était souvent employé pour dire qu'une chose était un peu trop courte ou qu'une quantité n'était pas tout à fait suffisante.

**Jênêyin** masculin : agenouilloir. Spécialement conçu pour les lavandières et très différent de celui des fidèles à l'église.

C'était une caisse rectangulaire, largement ouverte sur un de ses grands côtés et sur la moitié correspondante du dessus. Les lavandières la posaient au bord du lavoir pour s'agenouiller dedans sans se meurtrir les genoux, car il y avait un coussin au fond. Cela les protégeait aussi un peu des éclaboussures. Ce **Jênêyin** leur était indispensable, car elles restaient longtemps à brasser leur linge dans l'eau courante du lavoir, pour le rincer, après l'avoir lavé au cours de **la buJaille** voir ce mot.



**Jêpâ** : 1° : appeler quelqu'un par un cri bref, qui se voulait le plus discret possible, le plus souvent, en criant : « Hep ! » **tè\* le va s'an n'alâ Jêp lou din** (Tiens, il va partir, appelle le donc)

**Jéraniome** ou **Jirômiome** ou **Jirôniome** ou... etc... Mais toujours masculin : *Pelargonium zonale*, la plante en pot de choix et la plus choyée dans toutes les maisons. Elle donnait lieu à d'innombrables boutures. L'hiver, on les conservait dans les caves ou dans tous les endroits obscurs et frais, pendus les racines en l'air, pour y prélever les boutures, au printemps. Voir **bouchê**

**Jerbe** féminin : gerbe, paquet de tiges de céréales, fraîchement coupées, liées ensemble par un lien de paille ou de ficelle de moissonneuse-lieuse.

Dans les temps préhistoriques, avant ma petite enfance, les céréales étaient coupées avec le **dail a râtè\*** (Faux à râteau ou fauchon, voir à **dail** ) qui faisait des petits paquets de tiges, bien parallèles, bien rangées, épi contre épi, qu'on regroupait en paquets plus gros les **Javêlè** qu'on ficelait avec un lien de paille, voir **Javêlè**

Puis vint l'époque historique, peu après ma naissance, où l'on utilisait **la fôcheuze a apareil** (Machine traînée par deux chevaux, dont la puissante scie était munie d'un système de lattes ressemblant au **râtè\*** du **dail** qui déposait, après son passage, des **Javêles** toutes entières.

Enfin, ce fut l'époque moderne, avec la **moisonneuze lieuze** énorme machine, toujours traînée par deux chevaux, qui y mouillaient leur chemise. Cette machine crachait les **Jerbe** toutes ficelées, avec de la **fisèle de lieuze** (Ficelle de moissonneuse)



*lé métive a la lieuze*

Puis la guerre provoqua un curieux retour à l'époque précédente, car le **Sisal** Sud-américain dont étaient faites les ficelles, vint à manquer. Cela ne se passa pas sans quelques soubresauts dans le déroulement des faits historiques, provoqués par l'invention de la ficelle en papier torsadée et huilée.

Ce fut une des horreurs de la guerre ! Soit cette ficelle coupait spontanément à tous propos et la **lieuze chiê dô Javêles** (La lieuze éjectait des javelles) dont elle éparpillait le contenu tout au long de son trajet. Il fallait ensuite, littéralement, glaner les épis dispersés. Soit, au contraire, le couteau ne coupait pas la ficelle de papier, et la moissonneuze fabriquait d'énormes conglomérats de gerbes, qui finissaient par engorger tout le système. Il fallait alors tout arrêter et arracher tout ce qui était coincé dans la machine, en s'aidant de son couteau de poche, puis démêler la paille qui s'était enchevêtrée dans les **démouézêles** (Demoiselles : deux pièces qui dansaient pour tasser la paille dans les gerbes) Ensuite, il fallait enfiler de nouveau la ficelle dans l'aiguille du lieur, puis aiguiser le couteau de la moissonneuze, responsable de tout ce gâchis. Et tout cela, avec deux chevaux toujours attelés à la machine en panne, qui piaffaient, trépignaient et agitaient tout l'ensemble, à cause des nuées d'insectes qui les harcelaient sous un soleil accablant.

Bref, cette cochonnerie de ficelle en papier ayant aussi fait défaut la **fôcheuze a apareil** bonne fille, fit son retour, avec ses **Javêles** et ses **ly(éin) de paille** et ceci jusqu'à la fin du conflit.

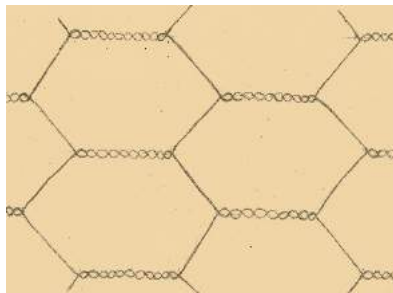
Alors, commencèrent les temps futurs, avec l'arrivée des moissonneuses-batteuses des Américains et de l'agriculture extensive, et avec la disparition de ce monde paysan et la fin de son **patoï**

**Jè\*rnâ** : germer.

**Jè\*rnin** ou **Jè\*rne** masculin : germe ou plantule.

**déJè\*rnâ** Sur les pommes de terre conservées pendant l'hiver, les yeux des tubercules finissaient par se développer en donnant des pousses, parfois fort longues, toutes blanches, avec, ça et là, des ébauches de feuilles jaunâtres. Ces pousses puisaient leur subsistance dans les tissus du tubercule qui, petit à petit, devenait ridé, mou et inconsommable. Aussi, dès que les bourgeons des tubercules se réveillaient **ö flê déJè\*rnâ lé troufye** (Il fallait ôter les bourgeons des pommes de terre) car, à cette époque les inhibiteurs de germinations étaient inconnus.

**Jè\*rvî** masculin : grillage, treillis métallique de fils de fer fin, galvanisé, à mailles hexagonales et réalisées grâce aux torsions des fils sur des côtés opposés de l'hexagone On s'en servait pour clore les clapiers ou fabriquer les **mue** voir ce mot, pour enfermer les poussins, les canetons etc.



**Jétin** masculin : petit poulain, ou pouliche, d'un très jeune âge, à un moment de sa vie où son sexe n'était pas à prendre en considération.

**Jétaille** féminin : talus en pente qui borde les chemins creux :

**Jétir** : 1° : rager, être ennuyé, agacé, de mauvaise humeur, et le manifester. **le son pâ bènèzé si p'ti k'on vèdrê ô z'édâ ö se mê a Jétir** (Ils ne sont pas facile : si peu qu'on voudrait les aider ils se mettent à être de mauvaise humeur) Rien de plus agaçant, en effet, que ces gens qui profitent de vos embarras pour jouer les sauveurs. Remarquer ici l'emploi de **ô** dans **ô z'édâ** ou de **ö** dans **ö se mê** Dans les deux cas c'est le mot : **ça**, qui est à la place de : **les** et de **ils**. On y devine aussi, un rien de condescendance.

**fouère Jétir** (Faire enrager, taquiner, agacer une personne ou un animal). **lé cH(éin) son bènèzé a fouère Jéti lé fumêlé atou a dô fouê** (Les chiens sont faciles à faire enrager, les femmes aussi parfois)

2° : peiner à faire son travail et en être irrité **i é fini de kouchâ le cHanyé kabourne mê ö m'a tÿrJou bé fouê Jétir** (J'ai fini d'abattre le chêne creux ça m'a toujours bien fait peiner)

Voir aussi **fouère biskâ** (Faire bisquer) à **biskâ**

**Jeudi** masculin : Ehippigère des vignes, *Ehippiger Ehippiger*, Orthoptère. Il ressemble à une grosse sauterelle verte, ventruë, et courtaude. Il a sur le dos une formation qui évoque une selle d'où son nom latin de "porte selle" (*ehippium gere*) Et, d'autre part, son arrière train porte un long appendice, épais et pointu, qu'il utilise pour déposer ses pontes, c'est son oviscapte, son ovipositeur, enfin disons : sa tarière, qui lui permet de remporter le record de la fesse pointue comme il est dit ci-dessous.

**l'a dô fÿse de Jeudi** (Il a des fesses d'Ehippigère) ce qui signifiait : il est très maigre,

au moins du postérieur.

**Jibâ** masculin : gibier, assez peu employé dans ce sens, mais bien plus souvent, pour désigner un individu peu recommandable, comme l'expression française : « un gibier de potence ». Les garçons ou les hommes qu'on qualifiait ainsi, même s'ils n'étaient pas très estimés, n'étaient pas pour autant mis au ban de la société. Voir dans un sens très voisin *Jivèrnè\** ou *galifèrtâ*

**Jigouénâ** ou *Jigou(éin)nâ* et plus rarement *Jigounyâ* : gigoter, remuer bras et jambes, pour se débattre, se tortiller comme font les petits animaux ou les petits enfants qu'on porte dans ses bras et qui souhaitent être libérés ou reposés sur le sol.

**Jigouri** masculin : voir *sâse a la kouane* à *kouane*

**Jilê** en principe : tricot boutonné devant. Mais ce mot pouvait aussi désigner tout vêtement à porter sur les autres, quand il ne faisait pas chaud. Gilet.

**Jilê de pè\*** masculin : gilet de peau, sous-vêtement sans manche porté directement sur la peau et comme il était alors en flanelle, (tissus de laine peu épais, chaud et d'origine anglaise, nommé en anglais : *flannel* depuis 1650) on disait aussi **Jilê de fianête** Voir aussi **pè\***

(En français le gilet est un vêtement léger, une sorte de veste sans manche)

Une soirée d'hiver, pendant laquelle mon bon oncle **rèné mèn'inkye** et moi, nous nous chauffions, les deux pieds commodément posés sur cette barre qui, joignant les deux **landâ** devant l'âtre, nous faisait un appui confortable (voir à **landâ** ) son épouse, ma **tantine** passant derrière lui, fourra un doigt inquisiteur dans son col de chemise pour l'écarter et dit **t'â mi ton Jilê de pè\* a l'anvè\*r** Commentaire qui laissa le coupable indifférent. C'est alors que la fille, suivant la mère, fit le même geste et ajouta **voui ê tu l'â mi dâredëvan atou** (Oui et tu l'as mis derrière devant aussi)

Alors le placide **rèné m'n'inkye** sortant doucement de la torpeur où le plongeait la chaleur bienfaisante du foyer, murmura **p'tét'bé mê i l'é pâ mi la tâte an bâ** (Peut-être bien, mais je ne l'ai pas mis la tête en bas)

Il n'avait donc quand même pas tout raté !

**Jindre** : 1° : joindre, atteindre, arriver au niveau d'un endroit ou d'un objet que celui qui parle voudrait bien saisir.

**i pè pâ ö Jindre** (Je ne peux pas l'attraper)

**i pè pâ Jindre** (Je ne peux pas arriver à ce niveau) je suis trop petit.

**ö ne Jin pâ** (Ça ne joint pas : c'est trop court)

2° : arriver en un lieu, atteindre une certaine destination, rejoindre **an pâsan dâre rouman i J(éin)dron miôré pu doure** (En passant par derrière Romans nous atteindrons Miauray plus tôt) **an pasan dan cHé bâ tu Jindrâ le cherfour** (En passant dans le fond de la vallée tu rejoindras le Carrefour)

3° : toucher, à l'issue d'un coup ou d'un tir **le m'a Jindu avêk sa pâre** (Il m'a touché avec la pierre qu'il m'a lancée) **le s'a fouê Jindre pèr son bu** (Il s'est fait blesser par son bœuf) Coup de corne ou de pied !

4° : toucher dans le sens de vexer, choquer. **le m'a bé Jindu an m'ô dëzan mê i saré bé le Jindre mê tou** (Il m'a bien choqué en me le disant mais je saurais bien le vexer moi aussi)

LALANNE, dont la langue est plus ancienne, disait *ajeindre* pour **Jindre** tout comme il disait *ajançai* pour **Jansâ** (Balayer)



**Jinte** féminin : honte. **avâ Jinte** (Avoir honte) **fouère Jinte** (Faire honte) **téz'te tu me fouê Jinte** (Tais toi tu me fais honte) disaient volontiers les dames aux messieurs qui se laissaient aller à des propos grivois.

*Mais le grand drame c'était au retour d'une visite chez des gens qu'on ne fréquentait pas tous les jours et que votre mère commençait son sermon par tu m'â fouê gran Jinte (Tu m'as fait grand honte)*

**fouê li Jinte** (Fais lui honte) signifie fais lui peur, effarouche le, mets le dans une situation telle qu'il souhaite s'enfuir au plus vite. Cette expression pouvait très bien être employée au sujet d'un animal **le cHa étê kore a m(éin)me de lucHâ mon pörnîâ de lê i li é fouê Jinte** (Le chat était encore en train de lécher mon seau de lait, je lui ai fait peur, je l'ai chassé) C'était valable pour demander qu'on effarouche tous ces animaux qui ne songeaient qu'à vivre de rapines (chien et chat dans la cuisine ou pendant la traite des vaches, oiseaux dans les semis, les vergers, les vigne etc.)

**Jintou** masculin, **Jintouze** féminin : honteux, honteuse, dans le sens de : qui a honte, ou qui a tout le temps tendance à avoir honte de lui même ou de ses actes. Voir aussi **pintou**

**Jintabye** honteux, en parlant d'un acte ou d'une situation ou d'un comportement qui provoque une réprobation universelle. **kouri lé fumêlê n'é poué bè\* mê kouri lé gâ ö l'é Jintabye** (Courir les femmes n'est point beau, mais courir les hommes est honteux) l'égalité des sexes était encore à venir.

**Jiôlâ** : gémir, pousser des petits cris plaintifs en parlant des chiens uniquement. **l'avian anfermé lô cH(éin) é l'a fouê ke Jiôlâ toute la Journaille** (Ils avaient enfermé leur chien et il n'a rien fait d'autre que gémir toute la journée)

*le cHéin) a pousé une Jiôlaille kant'la Jman li a foutu un kö de pé (Le chien a poussé un gémissement quand la jument lui a envoyé une ruade)*

*Et c'est précisément ainsi qu'est décédé médor le premier chien que j'ai connu et qui m'accompagna si souvent, au cours de nos promenades en forêt.*

*Il était intrépide et ne craignait pas de mordre les juments au jarret des pattes arrière, quand il fallait les inviter, par exemple, à quitter un endroit où elles n'avaient pas le droit d'aller paître. Il mordait, et la réponse était immédiate sous la forme d'une terrible ruade. À ce moment, le chien s'aplatissait sur le sol et le sabot meurtrier passait un peu au-dessus de lui.*

*Un jour, alors qu'il approchait de 14 ans, ce qui était vieux pour nos chiens, mon père invectivait une de nô Jman chi étê an agâ (Une de nos juments qui était en train de causer quelque dommage) médor voulut encore intervenir. Mais, cette fois-ci, la jument fut la plus rapide et le coup atteignit le vieux chien en pleine poitrine. Mon père et ma mère se précipitèrent vers le pauvre animal qui Jiôlê doucement. Ils le ramenèrent dans la maison sur une civière improvisée à l'aide d'un balin (Pièce de toile pour ramasser les balles) Tout affolé, mon père s'en fut en toute hâte quérir le vétérinaire, mais quand ce dernier arriva, assez tard le soir, médor chi avê Jiôlé toute la sraille étê kërvé (Médor, qui avait gémi toute la soirée était mort) Et le vétérinaire ne put que constater qu'il avait eu la cage thoracique fracassée.*

*ö n'an n'èyi moué d'un chi brayi son vieu cH(éin) (Il y en eut plus d'un qui pleura son vieux chien)*

*Il était mort au champ d'honneur des chiens de berger !*

**Jiôle** féminin : grande cage en bois à claires-voies, posée sur le sol, où on enferme les poules couveuses, quand leurs poussins sont éclos ; les barreaux sont assez espacés pour

laisser passer les poussins qui peuvent sortir un peu en quête de leur nourriture. Ils ne s'éloignent jamais beaucoup de la couveuse et la rejoignent à la moindre alerte. Cette cage permet aussi de mettre des volailles, ou des lapins, dehors, en des endroits où ils peuvent trouver de l'herbe tendre ou toutes sortes de choses à manger alors qu'on ne souhaite pas qu'ils soient en liberté. Voir aussi *mue* et *Jôle*

**Jiröfiaille a sink feuille** : Giroflée à 5 feuilles : la main et donc la gifle qu'elle portait. Voir CYRANO DE BERGERAC, acte 2, « Ça sent la giroflée ! »

**Jitâ** ou *rëJitâ* : produire des rejets, pour les haies qui ont été taillées, ou les arbres qui ont été abattus. Ce terme est différent de *draJounâ* (Drageonner, produire des drageons, des pousses spontanées sur des tiges souterraines)

**Jitin** masculin : rejet sur une souche ou une cépée.

**Jite** féminin : taillis fait de jeunes rejets. C'était aussi un talus en limite de champ, soit naturel, soit résultant d'une accumulation de pierres déposées au cours d'épierrage des labours. Il y poussait une maigre haie d'épines et de rejets.

*Un de nos champs nommé la Jite dô sâ (La chétive haie sur le talus du Sault voir ce mot à sâ ) était limité par un fort talus où végétaient de chétifs prunelliers, quelques ronces et une grande abondance de fougère Grand Aigle, Pteris aquilina, qui m'enchantait tout en témoignant de la mauvaise qualité du sol.*

**Jivèrnè\*** masculin, souvent *gran Jivèrnè\** quelle que soit la taille de celui qui s'attirait ce qualificatif, désigne toujours un personnage peu recommandable, un bon à rien, pas nécessairement méchant, ni même antipathique. Cette expression désignait aussi, à l'occasion, un enfant espiègle, turbulent voire insupportable, pour qui on éprouvait tout de même de l'affection. On utilisait aussi l'expression *gran Jivèrnè\** à l'égard des enfants auxquels une brusque croissance avait donné une allure dégingandée. Voir *galifertâ* et *Jibâ*

**Jizâ** masculin : gésier. Si on en fait, de nos jours, des salades fort originales, il n'était guère apprécié et finissait tristement, avec les autres bas morceaux, dans des ragoûts, qui étaient pourtant délicieux.

**Jöbê** masculin, *Jöbête* féminin : personnage naïf et même niais. Pour désigner une personne naïve, ou pour se moquer d'elle, on la nommait aussi *gobe la lune*

*Ceci nous rapproche de COLETTE qui nommait les petites filles naïves : des gobettes. Ceci nous amène tout doucement à l'étymologie de notre Jöbê en passant par l'ancien français jobet issu du roman gob : gosier. Le Jöbê est donc celui qui n'est que gosier, bon à tout gober, bien que pour ce dernier mot le patoi utilisait giougâ*

**Jöbrâ** : barbouiller abondamment avec une matière molle et visqueuse, comme de la boue, la merde ou une sauce bien grasse etc. souiller. Voir *bërdouérâ*

*déJöbrâ* : récurer, nettoyer et, éventuellement débarbouiller un enfant, ce qui laisse penser combien nous pouvions être sales, parfois.

**JôcHiâ** masculin : petit jeune homme prétentieux et sot. Il n'y a pas de véritable équivalent pour les demoiselles sauf, peut-être *mouJase*

*JôcHiâ* est l'homologue de l'ancien français *coquebert*

Pour LALANNE un *jau-chiard* est un coq qui ne vaut rien pour la reproduction.

**Jôchulâ** : se débattre en avançant et en reculant, tout en donnant des coups de cul. Ce terme concerne de gros animaux comme les chevaux. Pour les petits il vaut mieux utiliser *dëfrounyâ* Voir aussi *chulâ* (Reculer)

**Jôlâ** : 1° : copuler, pour les volailles. **Jô** se disant : coq, cela reviendrait à dire : "coquer" en français. *le Jâ Jôle sé poule* (Le coq féconde ses poules)

**Jôlaille** féminin : se dit pour une volaille qui a été l'objet des attentions de son mâle et il n'y a pas de masculin, les coqs n'étant pas homosexuels. *la poule a été Jôlaille* (La poule a été fécondée) ce qui était une chose à surveiller, car on pouvait espérer qu'elle pondrait des œufs bons à mettre couvrir.

2° : **Jôlâ** était aussi employé dans le sens de : pouvoir entrer en contact, de pouvoir être jointif quand il s'agissait de deux choses qu'on souhaitait assembler. *ö Jôle pâ* (Ça ne joint pas, ça ne s'ajuste pas bien) Voir **Jindre**

3° : joindre les deux bouts, assurer la soudure en parlant soit des réserves de provisions, soit de ressources financières. *ö nou reste yère de sou ö Jölera pâ chête anaille a la sé micHâ* (Il nous reste guère d'argent ça ne joindra pas les deux bouts cette année à la Saint Michel) car toutes les dettes (fermages, frais de vétérinaires etc.) étaient réglées en une fois en fin d'année, ou plus exactement à la *sé micHâ* (Saint Michel)

**Jôle** féminin : c'est la même chose que **Jiôle** ou que *mue a poule* (Petite cage grillagée et sans fond) qu'on posait sur le sol, dans l'herbe courte, pour héberger une poule et sa couvée (poussins, canetons, oisons, perdreaux quand on avait la chance de découvrir un nid dans les blés au cours de la moisson et d'avoir précisément à ce moment *une kourâse d'akouaille* (Une couveuse entrain de couvrir)

**Jöliman** : joliment, dans le sens de : beaucoup. *ö n'an a Jöliman* (Il y en a beaucoup) Il y en a plus que pour *ö n'an a tou py(éin)* (Il y en a tout plein)

**Jône** voir aussi **Jâne** : jaune.

**Jônezir** : jaunir, c'était l'automne évidemment, mais c'était aussi un signal d'alarme envoyé par les plantes en mauvaise conditions, qu'il fallait arroser. C'était aussi l'aspect agréable des moissons mûrissantes, ainsi que la désolation des prairies desséchées par des étés trop secs et trop chauds.

*lé z'ail Jône* (Les yeux jaunes) était l'expression utilisée pour parler d'une personne fortunée. *le pr(éin) une dröläse chi a lé z'ail Jône* (Il épouse une fille qui a les yeux jaunes) donc qui a des parents fortunés. Cette expression est en rapport avec *lé Jônê* (Les louis d'or) qui étaient encore exhibés ici et là comme bijoux, montés en bagues surtout.

**Jôpitrà** : jouer en gesticulant de façon désordonnée, sauter, gambader en tous sens.

On interpellait volontiers par le mot **Jupiter** les enfants qui **Jôpitré** beaucoup, il aurait peut-être fallu dire **Jôpitré\***

**Jôte** féminin : joue. *i te biJ'ré su lé deu Jôte si tu m'fouê de la sâse ô luma* (Je t'embrasserai sur les deux joues si tu me fais de la sauce aux escargots) chantait le barde GOULEBENEZE.

*Il y avait aussi une chansonnette, pour les tout petits, qui disait :*

**marmote marmote marmote** (*Marmonne, marmonne, marmonne*)

**kiake ma Jöte** (*Claque ma joue*)

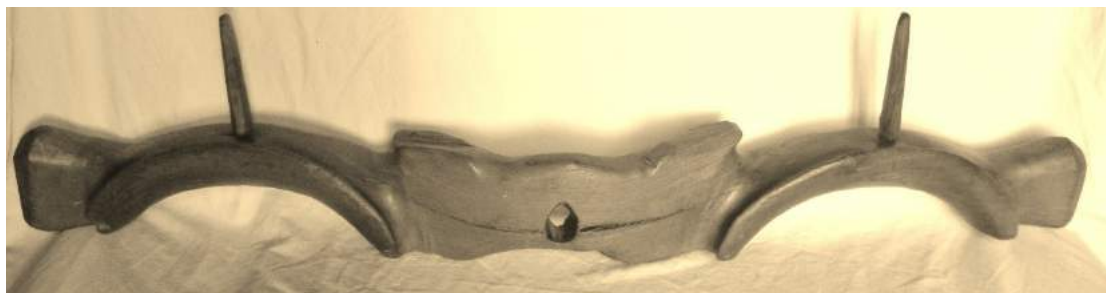
et se terminait par une multitude de petites tapes sur les petites joues rebondies où le rire creusait ses fossettes. **marmote** doit bien être : murmurer, marmonner car les marmottes n'étaient pas assez nombreuses **ô linâ** pour qu'on désire les chanter.

**Jötâ** déposer un baiser sur les joues, pour souhaiter le bonjour. Mon oncle **réné mën'inkye** ne manquait jamais de me dire **â tu bé Jöté la tantine** (As-tu bien embrassé la tante) ce qui ne m'enthousiasmait que modérément, car elle était fort barbue et piquait un peu.

Au XII<sup>ème</sup> siècle joue se disait jode ce qui n'est pas si loin de notre **patois**

**Jou** masculin : joug, pièce d'attelage en bois qu'on posait sur la nuque des bœufs ou des vaches

**le jou** était une large et épaisse barre de bois taillée dans le cœur d'un fort tronc de charme, de hêtre ou, à la rigueur de frêne. Sa partie inférieure portait à chaque extrémité **une têtère** partie arquée et galbée, taillée exactement à la mesure de la nuque de l'animal qui devait y être attelé. Si **la têtère** était parfaitement ajustée on la disait **b(éin) énazaille** Chaque **têtère** était surmontée d'une **bröcHe** grande cheville autour de laquelle venait s'amarrer **la Ju'ye** longue lanière de cuir, qui entourait de nombreuses fois le joug et la base des cornes du bœuf pour les lier étroitement. **le Jou** devait être posé sur la nuque de l'animal, juste derrière les cornes, cette disposition permettant d'exercer son effort aussi bien en avançant qu'en reculant.



Dans certains pays le joug se pose sur le cou de l'animal, ce qui rend difficile, voire impossible, le recul.

Au milieu du joug un trou permettait d'insérer une forte cheville métallique sur laquelle se fixait **l'onbiê** épais anneau de cuir tressé qui unissait **le Jou a l'ayuye** (Le joug au timon) grâce **a l'atêlouâr** une pièce de fer coudée. Ces différents éléments étaient maintenus ensemble par une corde spéciale **la surJouâre**

**Jou** masculin : jour. **ö fouê Jou** (Il fait jour) : le soleil vient de se lever. On pouvait aussi dire **ö fouê kiâ** (Il fait clair) pour annoncer que l'aurore venait de commencer. De même on disait **ö fouê nê** (Il fait nuit), ou **ö fouê nègre** (Il fait noir, pour : nuit)

**un Jou** (Un jour) placé au début d'un récit était l'équivalent de « il était une fois ».

**ô Jou d'anê** (Littéralement : au jour d'aujourd'hui) signifiait : à notre époque.

**avâ Jou d'une afouère** (Avoir jour d'une affaire, ou de quelque chose) signifiait : avoir été mis au courant de quelque chose, ce qui se disait aussi **avâ Jou de cheuk'cHouze** (Avoir jour de quelque chose)

**i vë le Jou ke** (Je vois le jour que...) était : je vois arriver le moment où... C'était annoncer le pressentiment d'un événement imminent **i vë le Jou kë ton anbâJé va te détrëvirâ su la goule** (Je vois arriver le moment où ton bricolage va se renverser sur ta figure)

*être an tou lé Jou* (Être en tous les jours) avoir ses vêtements de travail, par opposition aux beaux habits du dimanche.

**Jouâ** 1° : jouer. Assez peu employé dans le sens de s'amuser mais bien plus souvent en mécanique dans le sens de prendre du jeu, un relâchement entre différentes pièces d'un outil ou d'une machine.

**Jouasin** masculin : qui aime jouer, qui joue beaucoup, en parlant d'un enfant. Et aussi : petit joueur, mauvais joueur, en parlant d'une grande personne.

2° : joie, assez peu employé sauf dans certaines expressions, voir *afouére*

**Jouê** féminin : palonnier : solide barre de bois portant d'un côté, en son milieu, un crochet pour la fixer à un instrument ou à un véhicule, et de l'autre côté, un crochet à chacune de ses extrémités pour y accrocher *lé tré* (Les chaînes qui reliaient *la Jouê* au collier du cheval)

**Jouk** masculin : local où les volailles vont se percher, le soir, pour dormir, donc c'est un poulailler. Dans beaucoup de fermes c'était seulement un *kërnin* (Petit recoin) plus ou moins isolé dans un grand bâtiment, comme *le balê* (Hangar)

Chez nous c'était une pimpante maisonnette, dans une cour réservée à la volaille. Tous les soirs il fallait aller, à la tombée de la nuit, fermer la solide porte *dô Jouk* et retirer l'échelle qui desservait la lucarne par laquelle les poules accédaient à leur *Juchê* (Perchoir) car elles empruntaient rarement la porte fréquentée par les oies ou les dindes. Bien qu'il fut attribué à toutes les volailles, c'était toujours *le Jouk a poule*

*Ces précautions étaient indispensables car la ferme de mes parents n'était pas très éloignée de la forêt de l'Hermitain, dont lé tè\*r a rênâr (Terres à renards) lieu truffé de terriers occupés par de nombreuses familles de ces maraudeurs, étaient précisément de notre côté.*

*se Joukâ* : rentrer se percher au poulailler pour la nuit.

**Jouké** masculin, **Joukaille** féminin : perché dans le poulailler pour la nuit. Ces mots étaient aussi utilisés pour des volailles qui préféraient passer la nuit dans les arbres, comme les pintades, les dindons ou les paons. Cela signifiait alors avoir regagné son perchoir favori pour la nuit.

*se déJoukâ* : quitter son poulailler ou son perchoir. *va din déJoukâ lé poule* (Va donc faire sortir les poules du poulailler) cela signifiait pour moi : va donc ouvrir la porte du poulailler et ensuite chacun (poules, oies et autres) se débrouillait à sa guise.

**Juchê** masculin : ce mot avait plusieurs sens différents, mais en ce qui concerne le poulailler, c'était la claie horizontale servant de perchoir aux volailles, qui leur permettait de chier toute la nuit sans croupir dans leurs merdes. D'autre part cela permettait à leurs fientes de tomber en dessous, où on les récupérait une ou deux fois l'an, car elles constituaient à elles seules le *fumâ de poule* (Le fumier des poules) dit aussi *merdepoule* qui était de l'or pour les jardiniers, car c'est un engrais riche en ammoniac et en nitrates, qui met facilement l'azote à la disposition des plantes. Mais il faut savoir l'utiliser avec parcimonie *pask'ö l'é för échôfan* (Parce que c'est très échauffant) Il a tendance à brûler les germinations et les jeunes plans.

Certains nommaient **Jouk** le **Juchê** et ils avaient alors soin de préciser le **Jouk'a poule** pour désigner le poulailler. Voir **Juchâ** (Se percher)

**Journâ** seulement dans la locution *a Journâ* : pendant toute la longueur d'une journée.

*a Journâ ê a neutâ* (Pendant toute la journée et toute la nuit) donc : tout le temps !

**Journal** ce mot disparu du *patois* se trouve dans des actes notariés, dans d'anciens contrats et dans les documents généalogiques de *louizête* concernant de riches propriétaires, qui employaient les habitants de son village. Il signifie : surface labourable en un jour, par un seul laboureur, surface variable suivant les régions et la qualité des sols.

*C'était jor*n* en 980 puis jor*ne*l en 1119.*

**Journaille** féminin : une journée, et plus souvent : un jour. *une Journaille k'ö fazê bè\** (Un jour qu'il faisait beau) *une Journaille de gran frê* (Un jour de grand froid)

*alâ an Journaille* (Louer ses services pour aller travailler à la journée) contrairement à *se gaJâ* (Louer ses services à l'année entière) Et même, souvent, c'était aller travailler seulement quelques heures, pour le lavage ou le ménage.

**Joute** féminin : betterave, qu'on servait aux animaux, débitées en tranches, ce qu'on peut voir à *köpe rasine*

*LALANNE dit aussi joust*e* ou joutterab*e*.*

**Juchâ** : percher, ou se percher, placer quelque chose ou quelqu'un sur un endroit élevé.

**Juché** masculin, **Juchaille** féminin : perché, monté sur quelque chose qui n'est pas forcément très élevé. *é t'ö ke chô drôle é kore Juché dan cHêle éCHale avoure* (C'est il que ce gosse est encore grimpé dans cette échelle maintenant)

*kant' a se Joukan lé poule se Juchan* (Quand les poules rentrent au poulailler elles se perchent)

**Juchaille** féminin : l'heure où la volaille rentre se percher pour la nuit.

*Dans l'ancien français on trouvait j*oc* et j*uche* qui signifiaient perchoir ou juchoir. Au XIII<sup>ème</sup> siècle on disait j*ochier* pour se percher et j*ucher* pour se percher sur une branche, pour dormir.*

**Juchê** masculin : 1° : fenil, local servant de réserve à fourrage, situé au dessus de l'étable et communiquant avec elle par des ouvertures, qui permettaient de jeter le foin qu'on y avait stocké, soit directement dans les râteliers, soit non loin de ceux-ci, dans un coin situé près de l'échelle permettant d'accéder *ô Juchê*

2° : C'était aussi la claie horizontale servant de perchoir pour la nuit dans les poulaillers, voir à *Jouk*

**Junâ** : jeûner. Ce mot mot n'était guère employé que pour les escargots qu'il fallait faire jeûner assez longtemps, pour ne pas servir aux convives, des escargots farcis avec leurs propre merde. Et ça doit être encore plus de rigueur maintenant, où les gastéropodes se farcissent eux même de pesticides.

**Juné** masculin **Junaille** féminin : qui a jeûné. *té luma son t'ail Juné* ou encore *té kagouille son t'ête Junaille* (Tes escargots ont-ils jeûné ?) ou *té kagouille son t'ail juné* Car ils ont les deux sexes, comme il est précisé à *kagouille*

**Jurâ** : jurer, voir *Jurâ sé gran mile fouê* (Jurer ses "grand mille fois") qu'on employait pour souligner vigoureusement sa sincérité ou la grande véracité de ses propos. Voir à *gran*

**Jusk'a tan** jusqu'au temps, en attendant, jusqu'au moment où, jusqu'à ce que. *fouê zou Jusk'a tan k'i rävêne* (Fais le jusqu'à ce que je revienne) *i fêran cHanpayâ le pré*

*dô rivière jusk'a tan* (On fera paître le pré des rivières pendant un certain temps)

**Juste** : signifie peut être parfois : juste, comme en français, mais plus souvent *être Juste* signifie être disposé ou être enclin à faire volontiers quelque chose, aimer faire et répéter souvent certaines actions, en bien ou en mal, être coutumier d'une erreur ou d'une bêtise *a l'é Juste pěr lêsâ sé z'afouére tr(éin)nâ* (Elle a l'habitude de laisser traîner ses objets personnels) *a l'é Juste pěr sanâ dô cHâse* (Elle aime reprendre des bas) *kant'a l'étê Jêne a l'étê juste pěr galöpinâ* (Quand elle était jeune, elle aimait beaucoup se promener au hasard et sans but)

**Jutâ** : couler, laisser ruisseler un jus ou n'importe quel liquide *ö y a dô troufye chi avan Juté ö fedra lé triâ* (Il y a des pommes de terre qui ont laissé couler du jus, il faudra les trier), autrement dit : certaines ont commencé à pourrir.

**Jutou** masculin, **Jitouze** féminin : signifie parfois juteux, mais plus souvent dégoulinant de quelque substance plus ou moins fluide.

**Ju'ye** féminin : grande lanière, d'un très beau cuir, qui servait à attacher le joug aux cornes des bœufs, voir **Jou**

*Ancien français juille.*

# k

**k'** voir *keu*

**kâ** : cas, dans quelques expressions. *i nou z'avon bé kroizé mē l'a pâ fouê de kâ de m(éin)* (Nous nous sommes bien rencontrés mais il n'a pas paru me voir) Ce qui était considéré comme une offense dans ce pays où la cordialité, même feinte, était de mise. *mé z'afouére étian pērtan bé pēr piase mē l'a pâ öyu l'air d'en fouére de kâ* (Mes affaires étaient pourtant en désordre un peu partout mais il n'a pas paru s'en apercevoir) Mes jouets en l'occurrence, et c'était le soulagement !

**kaba** masculin : sorte de sac soit en tissu grossier, soit en filet à mailles étroites, pourvu de chaque côté de son ouverture de petites anses. Avant l'invention des sacs en plastique le **kaba** était l'homologue du filet à provisions des citadins.

**kabëcHe** ou **kaböcHe** féminin : tête, surtout grosse tête.

*l'an n'a une kabëcHe* (Il en a une caboche) il est très têtu et, pour tout dire : il est cabocharde.

*C'est la déformation de l'ancien français cabêche dérivé de l'espagnol cabeza qui désigne une grosse tête et du français familier : caboche.*

**kabane** : creux. Était souvent employé en parlant des vieux troncs d'arbres creux **un cHâtanyä kabane** (Un châtaignier au tronc creux) Voir aussi **kabourne** et **kabërnö**

*Parmi nos vieux châtaigniers, plusieurs fois centenaires, il y en avait toujours quelques uns dont les troncs creux formaient de si jolis refuges secrets, car il fallait souvent grimper jusqu'à la première fourche de ses énormes branches pour accéder à la cavité du tronc. En outre le bois décomposé, les mousses, ainsi que les feuilles mortes et les cadavres de différentes bestioles y avaient, au fil du temps, réalisé la synthèse d'un humus sans pareil. Et maintes fois **louizête** et son petit frère se faufilaient dans un trou de ce genre, pour récolter ce riche terreau, dont leurs grands mères avaient besoin pour enrichir leurs **bouchê** (Pots de fleurs).*

**kabërlö** masculin : tête, crâne, cerveau *l'a r(éin) dan le kabërlö* (Il n'a rien dans la tête) soit il est sot, soit il ne réfléchit pas.

*l'a dô bërlâ dan le kabërlö* (Il a des asticots dans la tête) C'était une expression utilisée pour qualifier une personne dont on n'appréciait ni les actions ni les propos, mais ce n'était pas forcément un débile. Voir à **fou** \_



**kabërnö** : creux et vide, ce mot à le même sens que **kabourne** mais ne s'emploie que pour des petits objets **chô kalè\* é kabërnö** (Cette noix est vide)

**kabinê** masculin : 1° meuble, en général une armoire.

Et on chantait :

*ö la la i'on tan dansé* (Nous avons tant dansé)  
*su l'kabinê t'a ma gran mère* (Sur l'armoire à ma grand mère)  
*ö la la i'on tan dansé* (Nous avons tant dansé)  
*ke le kabinê t'a défonsé* (Que l'armoire a défoncé)  
*tra la la la lère tra la la la la* (Bis)

Et il n'y avait que ces paroles qu'on répétait indéfiniment pour rythmer une danse que **louizête** pense avoir été une polka.

(Cette charmante petite chanson prend un air tragique et prémonitoire si on admet que le **kabinê t'a ma gran mère** est la bonne planète que nos aïeux nous ont laissée.)



2° : **alâ ô kabinê** (Aller aux cabinets, comme on dit en français familier)

Beaucoup de fermes avaient des lieux d'aisance, sinon confortables, du moins propres, mais ils étaient réservés aux invités, car on préférait chier soit dans la douce chaleur de l'étable, surtout en hiver, soit à l'ombre d'une haie, qui avait l'avantage de procurer de quoi s'essuyer. Il était aussi très commode de faire ses besoins directement **su le fumëriou** (Sur le tas de fumier) comme faisait mon père, dans la brume des petits matins. Pourtant nous avons des cabinets bâtis par mon père, loin de la maison, dans un coin du jardin, mais ils étaient un peu rustiques. C'était une cabane en planches, noircies périodiquement au coaltar (goudron fluide issu de la distillation de la houille) qui colorait, protégeait et désinfectait à la fois. Nous n'y avions qu'une place, sur une sorte de banc en forme de coffre en bois, percé d'un trou tristement solitaire bien que coiffé du classique disque de bois avec sa poignée

centrale, comme partout.

Chez ma cousine et à la **cour de la garde** demeures plutôt cossues, les cabinets étaient en maçonnerie et attenants à la maison. Et, si le siège avait aussi la forme d'un coffre, son dessus était percé de trois trous : deux grands, de part et d'autre d'un troisième plus petit, à la peinture d'un petit cul enfantin. En outre ce meuble était finement encaustiqué et il fleurait, entre autres choses, la cire d'abeilles.

Le lieu était séduisant et attirait particulièrement les enfants qui ne manquaient pas d'y défilier, au cours des repas de famille, encadrés par quelques adultes. Enfin, et ce n'est pas le moins important, ces meubles à déféquer surplombaient tous des fosses où l'on récoltait, dès que cela affleurait le bord, de quoi rendre au jardin, ce qu'on y avait prélevé avec les légumes servis aux repas.

**kabösâ** : cabosser, imprimer en creux dans les objets en tôle, l'effet d'un choc. Certes, le mot est français mais la chose se faisait et se commentait toujours aussi désagréablement en patois.

**kabourne** : creux, évidé, mais il n'est employé que pour des choses de grande taille, contrairement à **kabërnö**. Par exemple **le grou nouâ é kabourne ê le ne donne ke dô kalè\* kabërnö** (Le gros noyer est creux et il ne donne que des noix vides) Voir aussi **kabane**

**kacHâ** : cacher.

**kacHâ an bâ** (Cacher en bas) était : garder les yeux tournés vers le bas, autrement dit : regarder par en-dessous, soit par timidité, soit par hypocrisie. Et quand on disait **ö l'é t'une fumèle chi kacHe an bâ** (C'est une dame qui regarde par en-dessous) cela signifiait qu'on ne pouvait guère se fier à elle.

**kadru** : honteux, triste ou abattu. On pouvait dire **l'é kadru** ou **l'a l'air kadru** (Il est honteux ou il a l'air honteux) il est gêné, il a un air de chien battu. Car c'est précisément l'attitude adoptée par un chien qui, sachant parfaitement qu'il a fait une chose défendue, devine qu'il va écopé d'une correction. Voir aussi **pintou** qui porte en plus une idée de peur.

**kaf'nyin** masculin : 1° : soit petite ration de café, soit café de piètre qualité, à cause d'un dosage trop parcimonieux ou d'une infusion bien trop prolongée dans la cafetière en ferraille, posée dans la cendre près du feu de la cheminée, depuis l'aube jusqu'au repas de midi, et même abandonnée là pendant l'après-midi.

On désignait aussi par ce mot, ces cafés extraordinaires qui furent inventés pendant la guerre, avec des choses torréfiées au fond de vieilles poêles à peu près hors d'usage, sur nos feux de bois.

Parmi les plus célèbres on peut citer :

**le bié vrâlé** (Le blé torréfié) qui n'eut pas trop de succès, car il n'était pas assez exotique pour être en harmonie avec la foi de l'amateur de café.

**lé agian vrâlé** (Les glands torréfiés) avaient eu une certaine popularité, même s'ils étaient malaisés à torréfier, car ils avaient tendance à exploser, de la même manière que **lé cHâtanye vrâlaïlle** (Les châtaignes grillées).

Le plus prisé fut le soja, dont quelqu'un avait obtenu quelques graines par des voies mystérieuses, et en avait fait profiter son entourage. Ainsi, de proche en proche, le soja avait conquis la région, et il fut cultivé pour fabriquer un ersatz de café qui, comme les autres, avait surtout un goût de brûlé. Personne n'eut l'idée de manger ces graines au lieu de les

griller et, du reste, les rendements de cette culture étaient plutôt médiocres. Enfin, à cette époque, cela offrait aux gourmets la touche d'exotisme qui stimule les passions.

2° : **kaf'nyin** dans **être a kaf'nyin** (Être accroupi, agenouillé et en même temps : accroupi, recroquevillévoûté, courbé, comme tassé sur soi-même).

**akafiouné** masculin, **akafiounaille** féminin : accroupi et recroquevillé à la fois.

C'était une position souvent adoptée par les femmes, devant le feu, devant l'âtre, surtout tôt le matin, où il leur fallait bien être accroupies, pour rallumer le feu, dans la maison glacée par la fraîcheur de la nuit. C'était le moment où il faisait bon de profiter de ces premières flammes. Et puis, elles aimaient ces courtes haltes dans leur travail, devant leur cheminée. Aussi existait-il tout un vocabulaire pour définir ces positions. **a kaf'nyin** (Accroupi) **akafiouné** (Accroupi et tassé sur soi-même) **agroué** (Niché à la manière des poussins sous la couveuse) **kapé** (Tapi) **möté** (Accroupi) **chupé** (Accroupi le cul sur les talons) Et, pour avoir l'expression complète, il convient d'ajouter à chacun de ces mots **ô kouin dô fë** (Au coin du feu) bien que ce fut en réalité devant. **akafiouné ô kouin dô fë** ou **agroué ô kouin dô fë** etc. on ne saurait trop conseiller de consulter ces différents mots, qui peuvent inspirer bien des positions agréables, pour peu qu'on ne dispose que d'un confort rustique.

**kail** masculin : Caille. Ce petit oiseau migrateur, *Phasianidé*, est masculin en **patoï** et féminin en français. Voir à **cHâ** (Chaud)

**kagouê** masculin : nuque.

**kâse kagouê** (Casse ou plie la nuque) Au jeu de saute mouton, il était prudent d'inviter celui sur lequel on allait sauter, d'adopter cette position de moindre risque. On pouvait d'ailleurs, pour rompre la monotonie de ce cérémonial, dire **kâse kagouille** (Casse escargot) ce qui ne veut plus rien dire dans cette circonstance, mais qui était bien compris. Parfois, on le modifiait encore, en **fouê kagouille** (Fais l'escargot) Et, si on pense à l'escargot se réfugiant dans sa coquille, on peut comprendre : rentre ta tête entre tes épaules, ce qui était parfaitement de circonstance.

Ainsi évoluent langues et pensées : de vérité en erreurs, ces dernières étant sources de nouvelles vérités !

**kagouille** escargot, féminin ou masculin, car on disait **un kagouille** ou **une kagouille** ce qui est tout à fait logique puisque ces animaux sont hermaphrodites. Chez nous, on les nommait aussi **luma**

*En 1588 escargot se disait caracol. Les étymologistes prétendent que, dans le Sud-ouest, caracol s'est hybridé avec le latin vulgaire conchyliā qui veut dire coquille, pour former notre kagouille.*

*Pour mémoire (et pour le plaisir aussi) étant donné sa forme, l'escargot caracol donna son nom au manège où les chevaux évoluaient en rond, ou en spirale, en faisant toutes sortes d'exercices, ce qui se dit, encore aujourd'hui : caracoler. Que l'escargot, dont on connaît les dispositions naturelles, ait pu donner naissance à un tel vocable n'étonnera personne*

**kaJibi** masculin : cagibi. C'était un mot français largement utilisé en **patoï** pour désigner une petite pièce, un petit toit, servant à tout et n'importe quoi, et que, pour cette raison, on ne savait pas comment le désigner autrement.

**kakyö** masculin : débris de coquilles de noix. Elles s'accumulaient le soir à la veillée quand on **ékalê lé kalè\*** (Écalait les noix) en vue d'extraire de l'huile. Voir **ékalâ** Certains employaient aussi le mot **kakyö** pour désigner des débris de coquille d'œufs, que

d'autres désignaient par le mot *kochille* Voir ce mot.

**kalâ** : 1° : caler, mettre une cale.

2° : fourrer *kal't'ichi* (Fourre toi là) *kal'te cheu su le Jabö* (Fourre toi ça sur le jabot) ce qui était une invitation à se restaurer solidement.

3° : faire céder, faire obéir *i te fré bé kalâ* (Je te ferai bien céder)

4° : renoncer à poursuivre une action, à mener un travail à son terme. *i v'lê ô fouère dan la mériënaille mê i é kalé* (Je voulais le faire dans l'après-midi j'ai dû y renoncer)

**kalê** masculin, **kalête** féminin : nu, déshabillé *té tou kalê* ou *té toute kalête* (Tu es tout nu, ou tu es toute nue)

*alâ a pé kalê* (Marcher pieds nus) *lé vieu alian a pé kalê dan lô bö mê li mêtion dô f(éin)* (Les vieux allaient pieds nus dans leurs sabots mais ils y mettaient du foin) Mais, de quelqu'un qui avait les pieds complètement nus, sans chaussure on aurait dit *l'avan r(éin) dan lô pé* (Ils n'ont rien dans leurs pieds)

*tu t'â kouché pé kalê* (Tu t'es couché, tu as dormi, pieds nus) C'était la formule compatissante qu'on croyait devoir servir aux personnes enrhumées.

*avoure ke l'avan outé lé palise ö fouê tou kalê* (Maintenant qu'ils ont enlevé les haies ça fait tout nu, tout désert) Heureusement ces paysans qui parlaient ce *patoï* n'ont jamais eu l'occasion de prononcer cette phrase, pour regretter ce maudit remembrement, qui a fait disparaître leurs chères haies.

Et il est vrai qu'aujourd'hui leur campagne a l'air bien nue.

**kalè\*** masculin : 1° : noix *un kalè\** c'était une noix, et *un nouâ* c'était un noyer, et pourtant, avec *lé kalè\* on fazê l'eule de nouâ* (Avec les noix on faisait de l'huile de noix ? ou de noyer ?) Voir *ékalâ* écaler les noix.

LALANNE précise que *kalè\** désigne la noix séparée de son brou et que la noix verte dans le noyer était nommée *noi*

Il est vrai qu'on disait, en regardant les jeunes noix vertes dans le noyer *ö y ara b(éin) dô nouâ chête anaille* (Il y aura bien des noix cette année) et, un peu plus tard, quand elles étaient mûres et tombées sur le sol *ö fô ramâsâ lé kalè\** (Il faut ramasser les noix) mûres qui avaient perdu leur brou.

Les coquilles de noix : les écales séparées du reste étaient *lé kakyö*

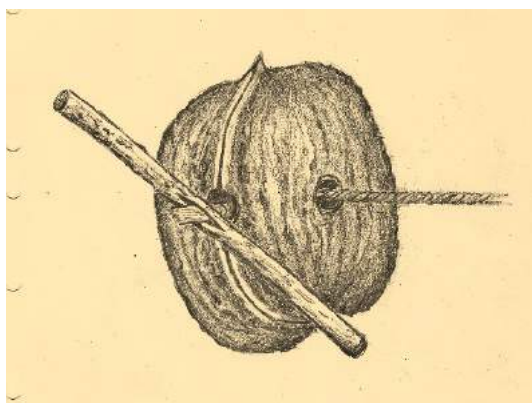
*le kalè\** contenait *le sè\*rnè\** (Le cerneau) *le sè\*rnè\** était lui même composé de deux *ale de kalè\** (Deux ailes de noix) les deux demi amandes, c'est à dire chacun des deux cotylédons ruminés de la graine contenue dans la noix.

Avant que la noix ne soit mûre, elle est entourée par *le cHâfre* qui est la partie verte du fruit dite en français : le brou. *éCHâfrâ* c'était ôter le brou, ce qui se faisait de préférence d'un habile mouvement du pied, car le *cHâfre* teint les mains d'une coloration tenace, les chaussures aussi, sans doute, mais personne n'y allait voir.

*moulin a kalè\** Il existait aussi une variété de noyer qui donnait de très grosses noix, comme celles de la variété actuelle nommée Bijou, avec lesquelles mon père me faisait des *moulin a kalè\** (Moulins à noix)

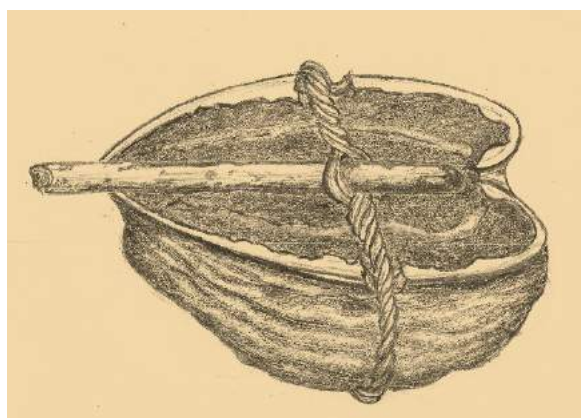
Dans des encoches pratiquées sur les bords des valves, de chaque côté d'une coquille vide, il plaçait un axe autour duquel il avait enroulé un fil qu'il faisait sortir par un trou pratiqué au milieu d'une des valves, au niveau des encoches. Puis il refermait la coquille en collant les deux moitiés. Enfin il fixait des pales, ou, si vous voulez, des ailes de moulin, aux extrémités de l'axe. Il me suffisait alors de tirer vigoureusement sur le fil pour faire tourner la machine qui, une fois le fil complètement dévidé, le rembobinait dans l'autre sens grâce à la vitesse

acquise.



**gèrlê a kalè\*** Mon père savait aussi fabriquer, avec une demi coquille de noix, **un gèrlê a kalè\*** (Un criquet, ou grillon) un instrument imitant vaguement le bruit que fait cet animal.

Cet instrument ne manquait pas de noms, puisqu'on le nommait aussi **kayuyê a kalè\*** (Hochet à noix) ou encore **krakête** (C'est l'onomatopée du bruit de l'instrument) C'est assez dire son importance.



Il suffisait de prendre une demi-coquille et de l'entourer de plusieurs tours d'un fil à coudre solide. On introduisait ensuite entre les fils, une languette de bois, à laquelle on faisait faire plusieurs tours pour tordre les fils. On obtenait ainsi une sorte ainsi une sorte de ressort. Alors, en exerçant des pressions successives sur le petit bout de la languette, il était facile de faire cliqueter l'autre bout sur le bord de la coquille.

Écolier, mon père en avait fabriqué un, qu'il offrit à un petit camarade un peu naïf, en lui recommandant de le faire discrètement cliqueter en classe **për fouère Jétir le mouétre** (Pour faire enrager l'instituteur) Le Maître repéra bien vite le musicien, et, le sachant incapable de fabriquer un tel instrument, demanda d'où il le tenait **ö l'é dôpeu chi me l'a donné për vou fouère biskâ** (C'est Dupuy qui me l'a donné pour vous faire enrager) Et mon père prétendait qu'il avait les oreilles écartées du crâne depuis ce jour mémorable. Il en fut tellement imprégné qu'il m'a transmis ce caractère, malgré ce que les généticiens prétendent sur l'impossibilité de transmission des caractères acquis.

Noix, en 1603 se disait cale formé à partir de eschale et devenu plus tard écalle qui désignait le brou de noix.

2° : **kalè\*** était aussi employé pour désigner le dessus du crâne ou sinciput. **ö vou chôte le kalè\*** (Ça vous chauffe la noix), le crâne, disait on quand on travaillait dans les

champs sous le soleil d'été.

**kalöte** féminin : 1° : gifle.

*Je dirai un mot de la **kalöte** . J'ai, comme mes copains de l'époque, pratiqué la **kalöte** pour en avoir reçu quelques unes (pas autant, sans doute, que j'aurais mérité)*

*Il faut insister sur l'extrême brièveté de ce châtiment, en général attendu, car nous le savions mérité. Et nous savions aussi que nous le recevions pour solde de tout compte. Après la **kalöte** tout était mieux que pardonné, tout était oublié.*

*C'était en outre, le sentiment que nous étions dans un monde aux limites bien marquées, à la structure bien établie et solide. Se heurter à ses règles, à ses principes, dont nous pouvions aussi bénéficier, se soldait par un contact aussi dur que si nous avions heurté un mur, et c'était sécurisant, même si, quelquefois, la **kalöte** était une sorte de baume sur les nerfs fortement éprouvés des adultes.*

**kalöta** : gifler.

**kalöté** masculin, **kalötaille** : giflé giflée

2° : **asiète a kalöte** Assiette creuse en forme d'écuelle très évasée, en forme de calotte, ce petit bonnet posé sur le sommet du crâne.

*Ces **asiète a kalöte** ont disparu petit à petit des tables de chez nous remplacées par des assiettes, certes creuses, mais bordées d'un marli et d'une aile ce qui fut une perte majeure pour la gastronomie.*

*Au début du repas on mangeait toujours de la soupe, et, une fois avalées les tranches de pain et les légumes, il restait le bouillon pour **fouère cHèbrè\*** (ce qui se dit aussi faire **gödaille** ) C'est : ajouter au bouillon encore chaud, la quantité convenable de vin rouge, pour obtenir le goût qui vous convient, à la température qui vous est agréable. Cela s'apprend, mais seulement par expérience personnelle. Alors, la tiédeur met en valeur les arômes du vin et le gras du bouillon fixe ces fragiles molécules, pour ne les libérer qu'au contact de vos papilles. L'alcool, enfin, extrait et réveille les goûts divers des légumes et des viandes de la soupe. Mon oncle François, fin jardinier et apiculteur, professait qu'on ne connaît un vin rouge qu'après l'épreuve du **cHèbrè\****

*Pour jouir de toutes ces merveilles, il faut avoir le liquide largement en bouche, et, en outre, le nez ne doit point être égaré sur une minuscule et ridicule cuillerée. Il lui faut habiter pleinement l'assiette elle-même. Et tout ceci ne s'obtient qu'en **bouèvan a m(éin)me** (En buvant à même), directement au bord de l'assiette. Seule **l'asiète a kalöte** permet cet exploit, alors que l'assiette dite creuse, et qui ne l'est pas tellement, exile le nez pendant que son aile expédie, parfois, dans le col de la chemise, ce qui aurait dû enchanter le gosier.*

**kâlu** masculin : petite bosse ou épaisse rugosité de la peau, due à une accumulation de peau morte sur les mains, à cause du frottement des manches d'outils, et, sur les pieds, l'action des sabots qui durcissaient le cou-de-pied, épaississaient les talons. Et, un peu partout sur le corps, ils constituaient des traces durables d'anciens traumatismes. Ces **kâlu** étaient aussi dues à des parties d'os, qui faisaient saillie sous la peau, à cause d'une exostose au poignet, aux doigts, et même aux coudes, parfois.

*En ancien français calus signifie qui a des callosités.*

**kamaille** féminin : tête, grosse tête *l'a une de **ché kamaille** (Il a une de ces tête) il est bougrement têtü.*

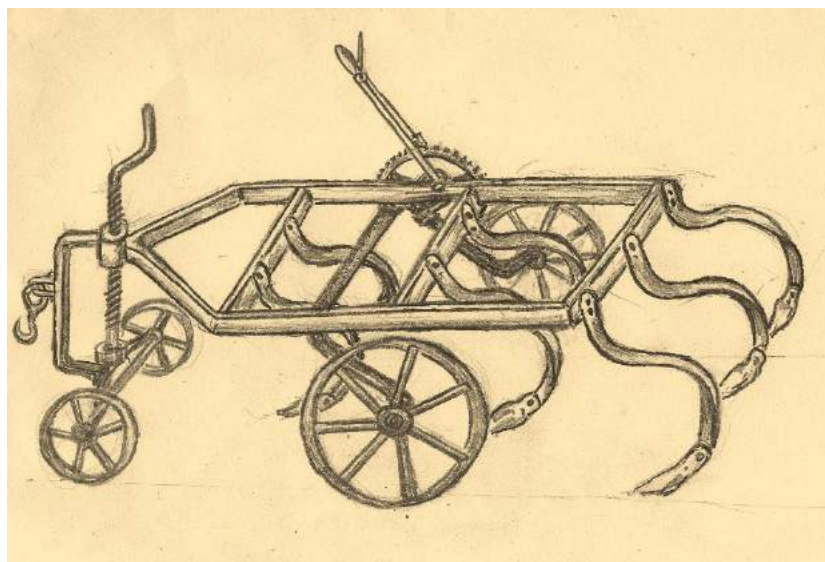
**kamaradâ** : action de se tenir compagnie, de passer le temps ensemble, pour les bergers ou les bergères, qui surveillaient des animaux en train de paître dans des pacages

voisins. Ainsi le temps paraissait moins long, et les animaux y trouvaient souvent leur compte, car la surveillance, qui s'en trouvait forcément relâchée, les autorisait à accéder à des cultures où ils n'étaient pas souhaités. *kamaradâ* c'était, pour les enfant, la possibilité d'inventer des jeux en commun et pour les adultes, d'échanger de menus potins, des recettes de cuisine, des techniques de broderie ou de couture. Il ne faut donc pas confondre avec *alâ ô cHan lé bërJére* où un galant, qui n'avait rien à garder, venait marivauder avec une personne censée surveiller un troupeau, ce qu'on trouvera détaillé à *bërJâ* et aussi à *gâ*

***kamizöle*** féminin : vêtement de nuit des femmes. Le jour les femmes portaient, comme sous-vêtement, une chemise de toile blanche, avec ou sans manche, suivant les saisons ou les époques. La nuit, elles conservaient cette chemise et mettaient par dessus *la kamizöle* qui était plus courte, assez ample avec des manches longues. Elle était, en outre, d'un tissu plus épais, plus souple et plus confortable.

***kanadiène*** féminin, ou *kanady'in* ou *kultivateur kanady'in* masculin : extirpateur : instrument aratoire à roues, traîné par un cheval et pourvu de longues dents relativement souples, en forme de grands crochets.

On s'en servait pour extirper les herbes, dans des terres en culture, ou pour procéder à des déchaumages. Ce grattage superficiel du sol visait à enfouir sommairement les chaumes et les résidus des moissons, pour hâter leur décomposition, et surtout, à assainir le sol, en stimulant les germinations des plantes indésirables dites "mauvaises herbes", qu'on détruisait ensuite, par un second, et parfois, un troisième passage de *kanadiène*. En aérant le sol, on favorisait aussi l'élimination des parasites. Et, d'une manière générale, cela évitait l'utilisation des pesticides et herbicides qui, d'ailleurs, n'existaient pas encore dans nos villages. Cet instrument à été utilisé avant l'arrivée des déchaumeuses à disques.



***kan bé*** : combien. *kan bé y'a t'ö de pirin dan cHële grouaille* (Combien y a t'il d'oisons dans cette couvée)

*kan bé de fouê* (Combien de fois) est employé pour dire : souvent *ö l'é kan bé de fouê k'ö cHaline ê k'ö mouille pâ* (Il y a combien de fois qu'il y a du tonnerre et qu'il ne pleut pas : il arrive souvent qu'il tonne sans pleuvoir)

*i son kouzin kan bé lin* (Nos sommes cousins combien loin) Une parenté si éloignée,

qu'elle défie la mémoire. Et ce devait être une parenté bien lointaine en effet, car les anciens avaient emmagasiné dans leur tête, des arbres généalogiques effarants, qu'ils prenaient plaisir à réciter, dès que l'occasion se présentait, dans l'espoir de le transmettre aux jeunes.

*kan fouê* Parfois *kan bé de fouê* est réduit à *kan fouê* par exemple dans *ö l'é i ne sê kan fouê k'un fou ravize un saJe* (C'est je ne sais combien de fois qu'un fou rectifie l'avis, le jugement, d'un sage) C'était ce qu'il fallait dire pour reconnaître, sans perdre la face, qu'on venait de recevoir une contradiction ou un reproche justifié.

*kane* féminin : cane. *kanâr* masculin : canard.

*kanê* toujours au masculin sans préjuger de leur sexe : caneton.

Différents cris étaient utilisés pour faire venir les canetons afin de leur servir leur pâtée *rite rite rite rite* jusqu'à ce qu'ils arrivent, ce qui ne tardait guère. Ou encore *tite rite tite rite tite rite* ou *ritou ritou ritou* ou encore ce cri qui alertait quasiment toute la basse-cour *pêti pêti pêti piout' piout' piout'* Comme on le verra, il existait toute une gamme de cris pour appeler les différents animaux de la ferme, comme *ö ö ö ö* pour les vaches. Voir à *cH(éin)*

*t'à l'air d'une poule chi a koué dô kanê* (Tu as l'air d'une poule qui a couvé des canetons) Tu as l'air embrassé, tu ne sais pas comment t'y prendre, car c'était ce qui arrivait à la pauvre poule couveuse, en voyant sa progéniture s'ébattre sur la mare.

Et ne pas oublier la mélodie qui accompagnait les gerbes d'étincelles tirées de la bûche de Noël *dô poulê dô kanê* Voir *vëyaille* . Jeter aussi un petit coup d'œil à *ratafia* pour un *kanâr* spécial.

*kanisin* ou *kanusin* masculin : caleçon pour les messieurs. Voir à *aJase* la chanson de *la mère aJase* où il est dit qu'on fit *dô p'ti kanusin* pour le *p'ti t'aJasin* qui servait si bien la messe.

*käniö* masculin : ce mot désigne un petit chien, qu'il s'agisse d'un chiot ou d'un chien d'une petite espèce, quel que soit son sexe. De toutes manières, ce mot trahit un certain mépris et une certaine exaspération à l'égard d'un animal minable, qui en plus, s'acharne à se rendre importun par son comportement et ses cris.

*kan m(éin)me* : quand même. On utilise cette expression pour marquer son opposition à un ordre ou à un état de fait. *é bé i va ô fouère kan m(éin)me* (Eh bien, je vais le faire quand même, malgré tout)

Souvent on l'utilise pour renforcer un qualificatif, pour souligner son opinion et lui donner plus de poids dans l'esprit de son interlocuteur.

*ö l'é bé bin kan m(éin)me* (C'est bien bon quand même) : au-delà de ce qu'on pouvait espérer ou croire.

*ö l'é trö de mizère kan m(éin)me* (C'est trop de malheur, de souffrance) Cela voulait attirer l'attention sur une accumulation, au de là du supportable, de contrariétés, de difficultés, de maladies, mais pas forcément de pauvreté.

*té bé gâtaille kan m(éin)me* (Tu es bien turbulente et même insupportable, malgré tout le bien que j'étais disposé à penser de toi)

*kanpanyaille* féminin : 1° : dans *tëni kanpanyaille* Accompagner quelqu'un, rester auprès de lui pour éviter qu'il ou elle ne s'ennuie. Ce qui se disait encore *fouère pâsâ le tan* (Faire passer le temps) Et parfois cela voulait dire : reconforter par sa présence.

2° : dans *avâ de la kanpanyaille* ou *avâ kanpanyaille* (C'est avoir des invités, le



plus souvent pour déjeuner, au cours d'un repas de fête, ce qui peut aussi se dire *avâ dô Jan* (Avoir des gens pour un repas festif) Voir *Jan*

**kanpôs'** : dans certaines expressions comme *i li é douné kanpôs'* (Je lui ai donné "kampos") ce qui revient à dire : je lui ai accordé la liberté de disposer de son temps à sa guise.

*Cette expression se retrouvait dans les propos des anciens, auxquels les évènements avaient accordé la faveur de sept années sous les drapeaux, comme ils disaient, sept années de vie militaire, soit trois années de Service militaire suivies de quatre années de guerre. Et ils avaient plaisir à raconter ce temps là.*

*Ils en avaient rapporté ce mot et quelques autres. Voir **kasine** J'ai longtemps cru que **kanpôs'** était du patois jusqu'à ce que je le retrouve dans la bouche d'un adjudant qui nous gratifiait de marches forcées, dans la campagne de Bar le Duc, pour nous préparer à devenir infirmiers militaires. Il arrivait toujours un moment où il nous arrêtait en disant « C'est bien les gars, je vous donne campos.» et, comme par hasard, c'était toujours à proximité d'une auberge. Il était donc le fier descendant des centurions romains pour lesquels dare campos était : accorder du temps libre. Pour d'autres, campos dare serait du latin scolaire, avec le même sens !*

**kânyin** masculin : terme nettement péjoratif désignant en particulier un gros morceau de pain massif, plus ou moins en forme de coin, rassis et peu consommable. *un kânyin de pou(éin)* ressemble à : un quignon de pain, mais il ne faut pas confondre avec le délicieux *gërnyin*

Le mot *kânyin* était utilisable, dans un mouvement d'impatience ou de dépit à l'égard de n'importe quel morceau massif, dur, peu utilisable, de n'importe quoi, depuis le bout de bois jusqu'à la motte de terre d'un mauvais labour.

**kaoutcHouk'** bien faire sonner le *k* final masculin : caoutchouc.

Ce mot désignait aussi un vêtement de pluie particulièrement réservé aux enfants. C'était une pèlerine sans manche, avec un capuchon pour la tête. Elle était faite d'une sorte de peluche très rase, accolée à du caoutchouc qui sentait fort le caoutchouc vulcanisé. On pouvait la boutonner par devant et deux fentes sur les côtés permettaient de sortir les mains. Elle était assez ample pour recouvrir, avec notre corps, le cartable ou le panier contenant le déjeuner et les cahiers ou livres scolaires. Et même elle nous couvrait encore de manière acceptable en bicyclette, à condition de la coincer avec les mains sur les poignées du guidon.

On la nommait aussi *le kapuchin* et on entendait *ö mouille mê din ton kaoutcHouk'* (Il pleut, mets donc ta pèlerine caoutchoutée) aussi bien que *i pë alâ deför ö mouille yére ê i'é mon kapucHin* (Je peux aller dehors, il ne pleut pas beaucoup et j'ai ma pèlerine caoutchoutée)

**kapâ** : dans l'expression *se kapâ* 1° : Se blottir, se ramasser sur soi-même, dans l'espoir de se dissimuler, ou de se protéger du froid, qu'on soit debout, assis ou accroupi. Se tapir en rentrant la tête dans les épaules.

*kapé* masculin, *kapaille* féminin : tapi, recroquevillé. *la nê lé ëzè\* son kapé dan lé bouésin* (La nuit les oiseaux sont tapis dans les buissons) *kan le van buse lé bërJére son kapaille sou lô parapui biu ê a dô fê su lô cHôf'pé* (Quand le vent souffle les bergères sont blotties sous leur parapluie bleu et parfois sur leur chaufferette)

2° *se kapâ* : faire le gros dos, garder le silence, en adoptant une attitude humble en face d'une personne qu'on redoute, qui vous tance, ou qui se fâche. *i m'sé kapé si tou ke l'a*

**kēmou(éin)sé a ô pr(éin)dre de Jâ** (J'ai fait le gros dos dès qu'il a commencé à le prendre de haut, à le prendre mal)

**kapucHin** masculin : en général vêtement des enfants, sorte de pèlerine, cape surmontée d'une capuche en tissus épais ou en tissus caoutchouté, désigné aussi par le mot **kaoutcHouk'**

**kârâ** : dans l'expression *se kârâ* ce n'est pas exactement se carrer, mais plutôt se redresser orgueilleusement, bomber le torse, se donner de l'importance. Dans des sens très voisins voir *se tĕrkâ* ou *se krâre* ou *s'i krâre* Donner du jabot, se croire le point de mire de la belle société, enfin être un tantinet vaniteux.

**karêsâ** : 1° : courtiser, fréquenter une jeune fille en vue d'éventuelles fiançailles.

2° : caresser *kan t'le vâlê ou le mouétre karésian la cHanbrère ö l'été pâ la m(éin)me afouère* (Quand le domestique ou le patron caressaient la servante, ce n'était plus la même affaire) C'était une autre histoire, car il s'agissait alors de caresses beaucoup plus poussées, voire plus intimes, conduisant au minimum à l'ire de la patronne et, au pire, à une grossesse assortie d'un licenciement, non des coupables, mais de la victime.

**karibö** masculin : tout petit bout de terrain que sa taille, sa forme ou sa nature rendaient inexploitable mais qui était là parce que le découpage des parcelles exploitées, ou l'implantation des bâtiments, avaient conduit à le laisser à l'abandon.

**karkëlin** ou **krakëlin** masculin : petit gâteau plus ou moins sec et dur, mais délicieux.

*Une bonne grand-mère de Verrines sous Celles nous en a remis en mémoire la recette que voila :*

*Prendre des œufs, de la farine et du sucre, ce qu'il faut de chaque. Pétrir le tout et aplatir de manière à obtenir une pâte consistante, ni dure ni molle. La découper à votre idée en morceaux de taille convenable et les cuire comme il faut dans de l'eau bouillante puis les rôtir au four à une température suffisante et pendant le temps nécessaire pour que ce soit bon. Toute précision supplémentaire serait superflue*

*Toutes les **mémé** que nous avons pu consulter nous ont confirmé que cette recette était bien la bonne. Ce qui est plus curieux, c'est que la néophyte qui essaie cette recette réussit parfaitement, mais seulement après plusieurs tentatives, et quand on lui demande la recette, elle répète rigoureusement les propos des grands-mères.*

*En allant vers Melle c'étaient des petits gâteaux carrés, vers La Mothe-Saint-Héraye, des ronds avec un trou au milieu et LALANNE dit qu'ils avaient la forme d'un amblet voir **ambiê** (Gros anneau de cuir pour atteler les bœufs) d'où l'on peut déduire qu'ils étaient torsadés en couronne.*

**karnasié** masculin, **karnasière** féminin : 1° : amateur de viandes, qui a tendance à manger plus de viandes que de pain, ce qui n'était pas bien considéré car nos gros pains devaient rester la base de notre alimentation. La viande, il en fallait bien un peu, mais juste pour assaisonner le pain.

2° : **la karnasière** était un beau sac, porté en bandoulière, avec des franges et toutes sortes d'ornementations, dans lequel le chasseur emportait de quoi étancher sa soif et rapportait, éventuellement, son gibier.

*Seuls les gens riches se payaient ce luxe, les autres avaient de grosses vestes de chasse, dans le dos desquelles était aménagé un vaste soufflet, où on pouvait fourrer du gibier. Il était fort valorisant que, au retour de la chasse, cette poche dorsale fut bien gonflée. Et, plus d'une fois, on laissait dépasser aux ouvertures des oreilles ou des pattes, voire quelques plumes, mais le gros de la poche devait son prestigieux relief à un gros bouchon de foin, ou à quelques melons bien mûrs chapardés dans les champs. Tous les chemins, si on sait chasser, mènent à Tarascon !*

**kârö** masculin : tessons de vaisselle brisée, ou vaisselle de peu de valeur, vieille, ébréchée, fissurée, bonne à jeter ou à utiliser comme mangeoire pour les poussins ou les canetons. On employait aussi ce mot pour qualifier des objets soit vieux, soit démodés ou sans valeur. Certains disaient aussi **kasërö** (Choses cassées ?)

**kârô** ou **kârè\*** masculin : 1° : vitre des fenêtres. **lé kârô son py(éin) de chiure de mouche** (Les vitres sont couvertes de chiures de mouches) Ce qui arrivait chaque été, les vitres de nos fenêtres étaient recouvertes de milliers de petits points bien ronds plus ou moins gris, plus ou moins noirs. Cela rendait les fenêtres opaques, ce qui n'arrangeait pas l'éclairage de nos maisons, car les dites fenêtres n'étaient déjà pas bien grandes. Alors il fallait nettoyer les vitres souvent, et il fallait avoir recours à l'alcool à brûler et au vinaigre pour dissoudre ces maudits excréments, ceci explique combien les insecticides furent les bienvenus.

2° : **lé kârè\*** désignait aussi le carrelage, souvent fait de pierres plates. Et, dans certaines maisons, il y avait des briques carrées d'un joli rouge vif brillant. **asite te din a m(éin)me le kârè\*** (Assieds-toi donc sur le sol carrelé)

**kartyin** masculin : quartier de fruit, souvent : **kartyin de pome** (Petits quartiers de pommes, relativement peu épais, tels qu'il convient de les faire pour le **tourtè\* pomé** (La tarte aux pommes))

**kasine** féminin : cabane, petite maison, demeure selon le contexte. Bien que compris par tous, ce mot n'appartenait pas au **patoï** traditionnel. C'était un mot importé par les anciens "Poilus" de la guerre de 1914 comme **kanpôs** Pendant cette période, la "cassine" désignait une petite maison propre à établir une embuscade, mais c'était en outre, avec un peu de chance, un petit endroit où on pouvait jouir de l'inestimable confort d'être un peu à l'abri pendant quelques instants. Il n'est donc pas étonnant que le **pépé Jêne** (Le grand père Eugène de **louizète** ) ait rapporté ce mot pour dire, le soir, à l'heure de débaucher **alê a la kasine** (Allez, à la maison) comme **kanpôs' kasine** apporté par les anciens combattants, disparut avec eux.

*Cassine vient de l'italien cassina qu'on peut traduire par le français : bicoque.*

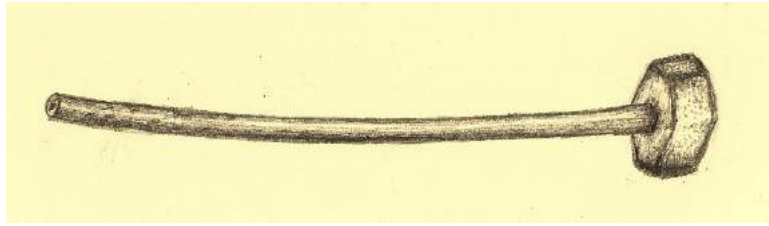
**kâsou de pâre** masculin : casseur de pierres, c'était l'adjoint du **pikër** (Cantonnier) Tous les deux travaillaient à entretenir nos chemins mais l'initiative appartenait au cantonnier sous la tutelle du maire de la commune.

*L'un et l'autre cassaient des pierres pour combler **lé rou(éin) ê lé kru dô gasö** (Les ornières et les trous des flaques d'eau ou nids de poules) Car tous nos chemins étaient empierrés et non goudronnés. (Je me demande si ces chemins empierrés et mal carrossables n'étaient pas moins nuisibles pour la santé que les confortables routes actuelles qui nous gratifient de fines poussières de goudron, auquel on attribuait, quand j'étais étudiant, une activité cancérigène notable)*

*La fourniture des pierres incombait aux habitants de la commune. Ceux qui en avaient donnaient des pierres provenant de démolitions ou de petites carrières privées et ils les*

charroyaient eux-mêmes. Les autres devaient s'acquitter d'une redevance.

*le kâsou de pâr kalê une pâre sou son bêk de soulâ ê li foutê un kö de mase*  
(Le casseur de pierres bloquait une pierre sous la pointe de son soulier et lui flanquait un coup de son marteau à long manche flexible)



*C'était fascinant à regarder, d'autant plus qu'il travaillait avec des lunettes protectrices en fin grillage, donc assez peu transparentes.*

*Cet homme travaillait posément, il choisissait une grosse pierre, et du bout de sa **mase** la faisait rouler jusqu'à son pied où il la calait sous le bout de son soulier de manière à ce qu'elle présente une face un peu plane et alors il lui appliquait un maître coup de **mase** qui la fendait exactement comme il avait souhaité. Voir la suite à **mase** !!*

**kastafrin** masculin : remue-ménage très bruyant. Voir **cHastafrin**

**katapiâme** masculin : cataplasme ou sinapisme, médication basée sur l'action de la farine de moutarde. Le mieux pour vous informer serait d'aller consulter **serpoulâ**

*ô m'a fouê ôtan de b(éin) k'un katapiâme su une Janbe de boi* (Ça m'a fait autant de bien qu'un cataplasme sur une jambe de bois)

*A cette époque on soignait en appliquant une médication qui était plus douloureuse que le mal dont on souffrait : ventouses et même : ventouses scarifiées, sinapismes etc... Le mal produit par les soins faisait-il oublier les souffrances dues à la maladie ? Peut être une douleur qu'on avait choisie et dont on était maître, en quelque sorte, restaurait elle la confiance du malade dans ses aptitudes à combattre et à vaincre ? Mystère !*

**katin** féminin : 1° : poupée de chiffon, souvent fabriquée et habillée fort joliment par les mamans ou les grands-mères. Certes les jouets **d'acH'ti** (Qu'on achète) commençaient à s'offrir mais ils n'étaient pas très fréquents.

2° : petit pansement autour d'un doigt qui est aussi nommé : poupée en français.

3° : dame de mauvaise vie, terme qui est une importation directe du français, qui au XVIII<sup>ème</sup> siècle, et encore aujourd'hui au Canada, désigne à la fois la pute et le jouet.

*Méditons, mes frères, sur le triste destin du nom de la sainte et pure Catherine ou Katharina (du grec katharos : pur) qui finalement, nous a donné catin*

4° : **katin** en **patois** c'est aussi : petite fille.

*Un jour, **louizête** alors toute petite fille, jouait assise au bord du chemin devant sa maison, quand vint à passer **mouzine** ainsi nommée parce qu'épouse de monsieur Mousin, qui s'exclama à la vue de cette ravissante petite **ê keu bêle petite katin** (Eh ! quelle belle petite fille) A quoi **louizête** indignée, répondit dans son meilleur français : «Ce n'est pas beau de dire cela, on dit : poupée.»*

*De quoi pouvait être avertie l'innocente petite fille au sujet du mot **katin** ?*

**kat'rou** masculin : véhicule hippomobile de grand standing pour le transport des personnes.

*Il avait deux roues plus grandes à l'arrière, associées à un système de freins à patins en bois, serrés au moyen d'une manivelle, système désigné sous le nom de **mékanike** Il avait aussi deux roues plus petites à l'avant, associées à un avant-train mobile, solidaire des bras de l'attelage, ce qui permettait d'effectuer des virages très courts. Le véhicule était muni de ressorts en lames d'acier, tout à fait propres à absorber les chocs et cahots dont nos chemins n'étaient point avares.*

*La caisse en était vaste et contenait, en son milieu un banc transversal avec siège et dossier bien rembourrés. Enfin un tablier de cuir fin, solidaire de l'avant, permettait de se recouvrir les genoux. À l'arrière : deux bancs plus petits, installés sur les côtés, se faisaient vis à vis. Une grande capote de cuir, tendue sur des arceaux, pouvait être rabattue et repliée en arrière ou amenée vers l'avant, au dessus des passagers, pour les protéger de la pluie ou du soleil. Le véhicule avait en outre de beaux garde-boue aux couleurs vives, des marchepieds fantaisie, et, au moins deux lanternes contenant des bougies.*

*Je me souviens mieux de mon espace préféré, situé à l'arrière, que mes parents fermaient soigneusement de l'extérieur, avant le départ et que je ne pouvais pas ouvrir de l'intérieur. Je pouvais m'asseoir confortablement sur les bancs latéraux et suivre le lent déroulement du paysage, qui s'en allait derrière la voiture, paysage que je connaissais pour l'avoir parcouru bien souvent à pieds mais qui se renouvelait à chaque saison, car notre véhicule ne roulait presque jamais en *terrae incognitae*.*

*Il servait pour aller en visite chez des parents ou amis, et aussi parfois, aux foires et aux marchés. Ces véhicules luxueux périrent presque tous misérablement : le cuir fut prélevé pour réparer les harnais, les roues pour faire des véhicules utilitaires légers, les lames des ressorts pour faire toute sortes d'outils contendants et le reste fut abandonné à pourrir parmi les orties et les mousses de quelques **karibö***

**kayase** féminin : lait caillé, gâté, tourné juste bon pour les porcs.

**kayon** masculin : sorte de bonnet en toile avec une bride attachée sous le menton, que les femmes se mettaient le matin dès leur petit lever pour accomplir leurs tâches domestiques quand elles n'avaient pas temps *de se mêtre an bien* (De se mettre en coiffe) d'installer la coiffe traditionnelle de notre région. Voir mon essais de description à **bien**

**kayuyê** masculin : hochet. Les bébés étaient déjà nantis de hochets en celluloid, l'ancêtre des matières plastique, faite d'un judicieux mélange de nitrate de cellulose et de camphre, qui prenait feu assez volontiers, et devenait tout mou à la chaleur. Mais on faisait aussi *dô kayuyê* avec des fruits de Coloquintes séchés, (voir **kouâ'yin** ) au risque de purger bébé s'il lui prenait fantaisie de déguster ces petites Cucurbitacées. Une fois séchées, les graines qu'elles contenaient pouvaient faire un peu de bruit en secouant *le kayuyê* mais il était possible d'améliorer la musicalité de l'instrument en y introduisant de petits cailloux.

On pouvait aussi en faire de plus petits avec certaines variétés de grosses noix. Voir **kalè\***

**kayuyâ** : faire un bruit comparable à celui d'un hochet, ou agiter un hochet dans l'espoir d'amuser un nourrisson

**ö kayuye** ça clapote : désigne à la fois le clapotis fait par la pluie dans les flaques d'eau des chemins et les grosses bulles et les ronds qu'y font les gouttes de pluie.

**ke** ou **k'** : que, qui *k'a t'ö* (Qu'y a t'il) plus souvent *ké t'ö kö l'a* (Qu'est-ce qu'il y a) *ö l'é li k'ô z'a di* (C'est lui qui l'a dit) qui se disait aussi *ö l'é li chi ô z'a di* (C'est lui qui l'a dit)

**ö s'rê ke de m(éin)** (Ce ne serait que de moi : s'il ne tenait qu'à moi)

*i va te dire l'andrê ke le va* (Je vais te dire l'endroit qu'il va) où il va.

*la fumêlê ke t'â kôzé ö l'é sa seu* (La femme que tu as parlé) à qui tu as parlé, c'est sa sœur *le cHânye ke t'â ramâsé lé z'agian ö l'é cHâ chi a dô yi* (Le chêne que tu as ramassé les glands c'est celui qui a du gui) : dont tu as ramassé les glands.

*ke de* s'emploie où le français utilise ; qu'à. *ö l'ara ke d'ô fouère* (Il n'y aura qu'à le faire) *i savion bé se k'i dëzion ö y avê ke d'regardâ* (Nous savions bien ce que nous disions: il n'y avait qu'à regarder): nous en étions sûrs : c'était visible. *i tô z'é douné t'â ke d'ô méJa avoure* (Je te l'ai donné, tu n'as qu'à le manger maintenant)

*Comment s'étonner alors que les enfants habitués à de telles formes grammaticales bâtissent à l'école dans leurs "compositions françaises" des phrases telles que la suivante: «Le chien qu'elle est accrochée à la queue la casserole je le connais c'est Fidèle.», qu'un jeune instituteur, étranger à notre région, citait tout éberlué.*

**këlouêtâ** ciller des yeux, battre des paupières comme on fait sous l'effet d'un courant d'air, d'une menace d'agression ou quand le besoin de dormir se fait sentir *va din te kouchâ lé z'ail te këlouêtan* (Va donc te coucher les yeux te cillent)

**këm'** : comme *ö l'é këm cheu* (C'est comme ça) qui se disait aussi *ö l'é de m(éin)me* (C'est ainsi)

*këman* : comment *këman va t'ö* (Comment ça va : comment vas tu ?)

*këman s'fouê t'ö* (Comment se fait-il) *këman k'ö s'fouê* (Comment que ça se fait)

*ö l'a v'nu këman* (C'est venu comment) ou: comment est-ce arrivé.

**këmou(éin)sâ** ou **këmouésâ** : commencer.

**këmou(éin)seman** masculin : commencement.

**rëkëmou(éin)sâ** : recommencer *ö l'é tërJou le m(éin)me rëkëmou(éin)seman* (C'est toujours le même recommencement, c'est toujours du pareil au même) Cette phrase était souvent prononcée pour marquer son découragement de ne pas pouvoir améliorer une personne ou redresser une situation.

**kënâ** : émettre des petits toussotements en gardant bouche close, ou des petits bruits de gorge provoqués par des efforts, en effectuant un travail, ou au cours de contractions abdominales, en cas d'exonération laborieuse lors d'une constipation opiniâtre. Par extension, c'est faire des efforts, même silencieux, au cours d'une tâche pénible, ou avoir des difficultés à faire quelque chose *ö te fouê kënâ paré* (Ça te fait faire des efforts, n'est ce pas) qu'on pourrait encore mieux traduire par: ça t'en fait baver, hein ?

**kënasâ** : toussoter.

**kënâille** féminin ou masculin : bébé mâle ou femelle. Souvent employé au pluriel pour parler des petits enfants en général *ké t'ö chi kou(éin)ne de m(éin)me ? ö l'é dô kënâille* (Qu'est ce qui couine comme ça ? Ce sont des bébés)

**kënêille** féminin : quenouille. Elles étaient complètement abandonnées dans mon enfance et même si quelques grands-mères essayèrent de les récupérer dans les greniers et de les remettre au travail pendant la guerre, ce furent des tentatives sans lendemain car la matière première à filer manquait et les conflits ne se prolongèrent pas assez pour qu'on put en remettre la production en route. Voir aussi *li a kënêille* à *li*

**këneusanse** féminin : 1° : connaissance, état conscient, lucidité *l'a kore sa këneusanse* (Il est encore conscient de se qui se passe autour de lui, même si cela sous entendait que ça n'allait pas durer)

2° : personne que l'on connaît et qui vous est familière *i son de këneusanse* (Nous sommes de connaissance) nous nous connaissons bien, nous avons des relations.

3° : *lé parti veure sa këneusanse* (Il est parti voir sa connaissance) : son amoureuse *sa boune ami* sa bonne amie.

**këneutre** : connaître.

*i këneu tu keneu le* ou *a këneu i këneuson vou këneusé le* ou *a këneusan* (Je connais, tu connais, il ou elle connaît, nous connaissons, vous connaissez, ils ou elles connaissent)

*i këneutrê tu këneutrâ le* ou *a këneutra i këneutron vou këneutrê le këneutran* (Je connaîtrai, tu connaîtras, il ou elle connaîtra, nous connaîtrons, vous connaîtrez, ils connaîtront)

*i këneusê tu këneusê le* ou *a këneusê i këneusion vou kënusié le këneusian* (Je connaissais, tu connaissais, il ou elle connaissait, nous connaissions, vous connaissiez, ils connaissaient)

*i é këneuyu t'â këneuyu l'a* ou *a l'a këneuyu i avon këneuyu vou z'avé këneuyu l'avan* ou *a l'avan këneuyu* (J'ai, tu as, il a ou elle a connu, nous avons, vous avez, ils ou elles ont connu)

**këneuyu** (Connu)

*i nou këneusan bé* (Nous nous connaissons bien) Cette expressions revenait souvent dans les discussions et signifiait : je te connais bien et tu me connais bien et nous savons que, tels que nous sommes, nous ne saurions dire autre chose. À l'inverse, dans certains cas ce pouvait être une façon de faire savoir à son interlocuteur qu'on le soupçonnait de mauvaise foi ou d'être un peu borné.

*cHâ chi le vë ne le këneu yére* (Celui qui le voit ne le connaît guère) se disait pour avertir qu'on ne pouvait pas connaître un certain personnage par son seul aspect et, en fait c'était insinuer que cette personne était hypocrite ou sournoise

**këneutre d'a dire** (Connaître un manque, se rendre compte que quelque chose manquera. Voir *dire* ) *kan t'y'i s'ré pu tu me këneutrâ d'a dire* (Quand je serai mort je te manquerai)

*t'â bé këneuyu* (Tu as bien connu) *me disait ma grand-tante Valérie, en me parlant des gens qui avaient vécu entre 1850 et 1900. Alors, tout le monde se récriait autour d'elle, disant que je ne pouvais pas avoir connu des gens décédés un demi-siècle avant ma naissance. Alors elle ronchonnait mē i'ô sê bé mâ ke l'ô z'a këneuyu* ( je le sais bien moi qu'il l'a connu)

*Je pense aujourd'hui, qu'elle ne voulait pas dire que j'avais vécu à leur époque, pour faire leur connaissance, mais que j'avais eu vent de leurs existences passées. En effet, la pauvre s'efforçait, à chaque occasion, de me réciter en mélodie, la kyrielle des ancêtres que j'aurais dû mémoriser. A cette époque, c'était une chose qui se transmettait par voie orale, et mon voisin, un peu plus jeune que moi, qui n'avait pourtant pas appris grand-chose à l'école, était capable de réciter sa généalogie, la mienne et celles des anciens habitants du village, et il n'était pas le seul parmi ceux qui étaient restés au pays. Moi, je n'ai pas été un bon élève*

*ö l'é ke l'me këneu pâ* (C'est qu'il ne me connaît pas), Il ne sait pas de quoi je suis capable, et éventuellement: il va voir !

*A cette rentrée scolaire, notre vieux Maître était parti et un jeune était venu le remplacer. Nous n'étions pas des élèves turbulents, ni très enclins à faire des bêtises, pourtant il advint que l'un de nous fit quelque sottise. C'était là, chose exceptionnelle et l'ancien Maître n'y*

aurait pas prêté attention, mais le nouveau, soucieux d'asseoir son autorité, voulut amener le coupable à se dénoncer. Et pour cela, il condamna toute la classe à rester au piquet pendant les récréations, aussi longtemps que le coupable ne serait pas connu. Nous avions une grande cour, bordée, d'un côté, par le jardin de l'instituteur, et de l'autre, par un espace où le Maître élevait quatre ou cinq poules et autant de canes. Ce fut le long de cet enclos, et tournés vers les volailles, que nous fûmes condamnés à purger notre peine.

Dans l'ensemble nous primes assez mal la chose, et, le soir, à la sortie les conversations allaient bon train **ö l'é ke le nou këneu pâ** (C'est qu'il ne nous connaît pas) On ne nous traite pas ainsi ! Et l'un d'entre nous dit **mâ i va li émourôdâ sé poule ê sé kanê** (Moi je vais leur mettre des muselières, à ses poules et ses canetons) et un autre **ê mâ i va lé fouère se biJâ** (Et moi je vais les faire s'embrasser !) Enfin, un troisième ajouta d'un air entendu **demou(éin) ô sâ le nou këneutra meu** (Demain soir il nous connaîtra mieux) il saura à quoi s'en tenir à notre sujet !

Et le lendemain, pendant que, tournés vers l'enclos aux volailles nous subissions allégrement notre peine, le premier sortit de ses poches des petits bouts de **fil a pouin** (Fil de bourrelier) auxquels il avait attaché, à une extrémité, une boulette de pain bien pétri pour être compact, et à l'autre, un petit bâtonnet. Et le second avait apporté des bouts de **de fil a pouin** un peu plus longs, avec une boulette de pain bien malaxée, à chaque extrémité. Après quelque temps les canes se jetèrent gloutonnement sur le pain qu'elles eurent tôt fait de gober, alors que les poules eurent un peu plus de difficultés à jouir de cette aubaine. Puis, plus péniblement, toutes avalèrent les **fil** comme elles auraient fait avec un ver de terre, si bien que les unes se retrouvèrent avec un bâtonnet en travers du bec, dont elles essayaient en vain de se défaire avec leurs pattes, et plusieurs autres, bec à bec, cherchaient à se libérer à grands coups d'ailes sur leur vis-à-vis. C'est alors que nous fûmes invités à rentrer en classe un peu prématurément.

Nous nous attendions au pire, mais le Maître ne fit aucun commentaire. Le lendemain était un jeudi, jour où il n'y avait pas classe à cette époque. Enfin le vendredi, à vrai dire un peu redouté, arriva. Mais personne ne parla plus de punition.

Par la suite, le jeune Maître fit en sorte que nous l'avons aimé tout autant que l'ancien, qui jouissait de sa retraite dans le village voisin. Le plus jeune avait dû aller prendre conseil auprès de son ancien.

Pour les âmes sensibles, j'ajouterai que, une fois la boulette de pain dissociée dans le gésier, le fil peut être retiré sans douleur ni difficulté.

**mékëneutre** : méconnaître ou être craintif, pour un enfant et pour un animal domestique : être ombrageux. **tu pr(éin)drâ pâ mon bidê le mékëneu** (Tu n'emprunteras pas mon cheval : il est ombrageux avec ceux qu'il ne connaît pas)

**kenine** féminin : dent ou mieux : quenotte, dent de lait dans le langage employé avec les petits enfants. Voir **mésêle**

Nous ne saurions passer sous silences une étonnante propriété de nos **kënine** Quand elles tombaient, ce qui arrivait inévitablement, il nous suffisait de les enfermer le soir de leur chute, à l'obscurité dans une boîte, ou dessous notre oreiller, pour qu'elles pondent pendant la nuit suivante. En général elles ne pondaient qu'une petite pièce de monnaie, mais qui était plus grosse qu'elles. De cette menue monnaie nous ne faisons rien d'autre que de l'entreposer dans une tirelire, où, devenus grands, nous l'avons retrouvée, avec amusement, au hasard d'un rangement ou d'un inventaire.

J'ai entendu dire qu'en bien des endroits, et surtout à la grande ville, la **kenine** ne pondait point mais qu'il y avait une " Petite Souris " complice qui apportait une pièce, un bonbon, ou quelque cadeau, sous l'oreiller, pendant le sommeil de l'heureux propriétaire de la quenotte. Mais **ô linâ** une telle chose était impensable, car les souris, qui causaient



*beaucoup de dommages, étaient sévèrement combattues.*

**kēnucHâ** : pleurnicher en toussotant. Voir **cH'nucHâ** pleurnicher en reniflant à bas bruit. Voir aussi **kēnasâ** toussoter et **kēnâ**

**kērni** ou **krēni** masculin et féminin : est utilisé pour parler d'un enfant ou d'un animal qui, n'ayant pas eu une croissance normale, est resté petit et malingre. Se dit aussi au sujet des fruits petits et racornis. On emploie aussi le mot **kōti** dans le même sens, **kērni** indique que cet état s'est produit naturellement, spontanément, alors que **kōti** précise que le défaut de croissance est dû à des traitements inappropriés. Voir aussi **rigēni**

**akērnyé** peut être employé à la place de **kērni**

**kērnin** masculin : petit toit, petit espace entre deux bat-flancs, petit box, petit recoin bien clos. C'était souvent un petit espace réservé et clos, à l'intérieur de l'étable, non loin des vaches, ou dans l'écurie pour mettre des animaux plus petits que les vaches ou les chevaux.

**kērnin ô cHēbre** (Petit toit pour les chèvres) car il n'y avait pas, à cette époque, de "chèvreries industrielles" et chaque ferme avait deux, trois, ou quatre chèvres, de quoi fournir la maison en fromages et en avoir un peu pour vendre **ô kōkasâ** (Le marchand ambulancier qui achetait aux fermières poules, lapins, œufs, fromages) car il fallait bien faire un peu d'argent liquide, pour l'épicier, le boucher, le boulanger etc.

**ô l'a été dan le kērnin ô cHēbre** (C'est allé dans le toit aux chèvres) Se disait pour exprimer qu'une chose mal avalée, s'était égarée dans la trachée au lieu d'aller dans l'œsophage. Voir **égoué**

**kērnōcHi** masculin : petit **kērnin** petit toit, petit box ou petite maison en mauvais état et, parfois, petit terrain, petit espace plus ou moins enclos, et, dans ce sens, voir **karibō**

**kērvâ** : 1° : mourir, crever pour un animal.

.2° : Casser pour un instrument, une machine, un outil.

**âââlê kerve z'ou** (Avec un **â** qui n'en finissait plus : allez casse le ! ) était l'invective lancée aux apprentis qui se mêlaient d'utiliser un outil ou un instrument en dépit du bon sens.

**ô fō kō vène ou kō kerve** (Il faut que ça vienne : que ça cède, ou que sa casse), paroles impatientes au milieu d'efforts momentanément infructueux.

3° : S'éteindre pour le feu.

**kērvé** masculin, **kērvaille** féminin : mort, crevé, cassé ou éteint **mon cH(éin) é kērvé** (Mon chien est crevé) **ma cHinyöle é kērvaille** (Ma petite charrette est cassée) **le fē é kērvé** (Le feu est éteint)

4 : Fatiguer pour une personne **tu me kerve** (Tu me crèves, tu me fatigues, tu me soules) **chô drôle me kerve a bingâ tērJou kēm'un bēdō** (Cet enfant m'agace à sauter tout le temps comme un veau)

**ê kerve din** (Qui semble devoir être traduit par : meurs donc, mais on n'avait garde de souhaiter la mort de quelqu'un et cela signifiait plutôt : va t'en au diable)

**si ô te pié pâ kerve** (Si ça ne te plaît pas crève !)

*Un jour louizête alors petite fille, s'était déguisée en marchand de peaux de lapins et chiffons qui faisaient l'objet d'un petit commerce à cette époque. (Voir **pè\*** ) et ainsi vêtue de haillons et autres oripeaux par les soins des commères du voisinage, elle avait réussi à soutirer une peau de lapin à un autre voisin qui, n'ayant pas assisté à la séance de déguisement, ne l'avait pas reconnue.*

*Bien sûr elle partit sans mot dire, sans payer, et en restant sourde aux réclamations du*

vendeur qui, à la fin, lassé de parlementer en pure perte, finit par lui crier *ê va t'an din vieu fi d'yarse ê pi kërve* (Eh bien vas t'en donc, vieux fils de garce et puis crève !) Il finit pourtant par la reconnaître de loin à cause de ses chaussures qu'elle n'avait pas changées.

Soixante ans plus tard elle raconta cette histoire à son petit fils, âgé alors de cinq ou six ans, qui l'apprécia beaucoup. Aussi, il ne manqua pas de répéter *ê va t'an din vieu fi d'yarse ê pi kërve* à l'adresse d'un automobiliste qui tardait à libérer la place de parking que nous convoitions. Nous étions, hélas, dans le pays où ce parler était bien compris, sinon apprécié...

Et il ne faut pas oublier cette petite comptine à l'usage de ceux qui jouaient à saute-mouton :

*basin tournasin* (Ce qui semble avoir la même valeur que : ams'tram'gram)

*fërmaJe pouri n'é poué bin* (Fromage pourri n'est pas bon)

*cHâ chi n'an méJe n'an kërve* (Celui qui en mange en crève)

*i n'an n'é poué méJé* (Je n'en ai pas mangé)

*i n'an kërvré poué* (Je n'en crèverai pas)

*basin tournasin*

(Et cela se répétait, sans but, et sans fin)

5° : *a kërâ* (À en crever) était employé pour dire : beaucoup, énormément *ö mouille a kërâ* (Il pleut en grande abondance) *ö fouê cHâ a kërâ* (Il fait chaud à en mourir)

6° : *sou kërâ* (Ivre-mort)

*kërve* féminin : 1° : maladie, lassitude ou ennui *ö l'é la kërve* (C'est trop ennuyeux ou c'est trop fatigant) *i é la kërve* (J'ai la maladie)

*kërve sö* (Tue sot : travail exténuant que seul un naïf oserait entreprendre)

2° : *avâ une kërve* (Avoir un endroit où la peau se fend) soit à la suite d'une gerçure ou d'une engelure, soit après avoir été en contact avec des produits corrosifs comme de la chaux agricole, ou après des contacts prolongés avec la terre humide et glacée au cours du ramassage des topinambours par exemple. Pour les crevasses de la peau voir *draille* On les soignait alors en les oignant de *Camphrice du Canada* constitué sans doute d'une pâte solide de beurre de cacao aromatisée au camphre qui sentait bon et faisait oublier la misère. Le Canada étant un bon argument publicitaire, car c'était un pays froid, selon notre idée, où on devait bien savoir traiter les engelures, qui devaient y être monnaie courante.

*kêsy'in* qui devenait de plus en plus souvent *kêstyin* féminin : question, surtout employé dans certaines expressions *ö n'an s'ra kêsy'in* (Il en sera question): on en parlera beaucoup, on jaspera

*ö n'an n'é pâ kêsy'in* (Il n'en n'est pas question) : 1° : je ne veux pas qu'on parle de faire cela, parole qu'on utilisait pour décliner une offre ou une proposition de payer ou de procurer un équivalent en retour d'un service.

2° : on n'en entend pas parler.

*ö l'é t'une kêsy'in de Jou* (C'est une question de jours): ça va se produire bientôt.

*keu* : quel, ou quelle. *keu l'ère é t'ö* (Quelle heure est-il) *keu sale drôle* (Quel sale enfant) en réalité : quel mauvais enfant, qu'il fut sale ou propre n'était un problème pour personne. *keu sale drölâse* (Quelle mauvaise petite fille) *keu fumêlê agrâlante* (Quelle belle femme)

*keu z'afouère* (Quelle affaire) c'était là une remarque amusée en présence de quelqu'un qui donnait beaucoup d'importance à quelque fait banal.

*keu cHantié* (Quel chantier, quel désordre, quel bazar)

*le keu é t'ö* (Lequel est-ce ?) *keu Jou son z'i* (Quel jour sommes nous ?) Ou quelquefois *keu Jou é t'ö* (Quel jour est-ce ?)

*le keu dôkeu ôkeu* masculin : lequel, duquel, auquel. *la keu de la keu a la keu* féminin : laquelle, de laquelle, à laquelle. *lé keu dô keu ô keu* masculin et féminin : lesquels, desquels, auxquels, lesquelles, desquelles, auxquelles.

*k'* Parfois *keu* était représenté par *k'* par exemple dans *k'é t'ö k'chô gâ* (Quel est ce que cet homme) c'était une forme un peu condescendante de *chi é t'ail* (Qui est-il) *k'é t'ö cheu* (Quel est-ce ça)

*k'i* union de *keu* et de *i* (Je, ou nous) dans certains cas *la tabye voure k'i alon méJâ lé fumêlé i méJran t'êlé zêlé tou* (La table où que nous allons manger, les femmes y mangeront-elles aussi) ce qui était une bonne question car, aux repas festifs, les messieurs et les dames n'étaient point aux même tables.

*chô gâ k'i kôzê tou kontan* (Cet homme que je parlais toute à l'heure) signifie : auquel je parlais. Ce qui pouvait se dire *chô gâ a chi i kôzê tou kontan* c'était moins joli car ça empâtait un peu la bouche ! Voir *chi*

*le gâ k'i te kôzê tou kontan* (Cet homme que je te parlais tout à l'heure) signifie : dont je te parlais tout à l'heure. Il ne faut pas confondre avec *chô gâ chi kôzê tou kontan* (Cet homme qui parlait tout à l'heure) Ou *chô gâ chi te kôzê tou kontan* (Cet homme qui te parlait tout à l'heure)

*cheu k'in* : quelqu'un,. *cheu k'une* quelqu'une *cheu k'z'in* quelques-uns *cheu k'z'une* quelques-unes.

**kiâ** : clair dans le sens de : éclairé.

*ö fouê kiâ* (Il fait clair) : il fait jour. Voir *kiâtâ*

Dans un endroit peu éclairé on disait volontiers *ö fouê nègre* (Il fait noir) mais si l'obscurité était particulièrement importante, on préférait dire *fi d'yarse ö fouê pâ kiâ* (Fils de garce, il ne fait pas clair) Voir une manière de dire semblable à *châ* (Chaud)

**kiabin** masculin : braise, charbons ardents. C'était ce qui chauffait dans le *pôtaJâ* (Sorte de réchaud en pierre ou en maçonnerie utilisé pour faire la cuisine) Voir *vrâze*

Pour certains c'était aussi les particules en combustion, entraînées par l'air chaud au dessus d'un brasier, ou éjectées lors des petites explosions des vaisseaux du bois surchauffés au cours de la combustion. Voir *bërtin* (Particules en ignition)

**kiabö** : creux, dans *être kiabö* (Avoir le ventre creux, être abattu par une trop grande faim) *é bé tu dê pâ être kiabö* (Eh bien, tu ne dois pas avoir le ventre vide) disait-on à quelqu'un qui venait de faire un bon repas.

*kiabö* signifiait aussi: creux ou vide pour décrire un objet qui avait contenu quelque chose et qui s'en était vidé *un luma kiabö* (Un escargot vidé) donc : une coquille d'escargot vide.

**kianche** masculin : loquet de porte, barre insérée sur la porte qui en assujetti la fermeture en s'engageant dans le chambranle.

**kiarté** féminin : lumière, éclairage et aussi l'aube, le point du jour.

**kiâse** féminin : 1° : Classe et plus précisément école primaire *alâ an kiâse* (Aller à l'École primaire communale) en opposition avec *alâ ô z'école* (Aller aux écoles) : continuer ses études dans un établissement pour études secondaires. Pour nous c'étaient les

collèges des petites villes qui menaient jusqu'au baccalauréat, tout comme le lycée de la préfecture.

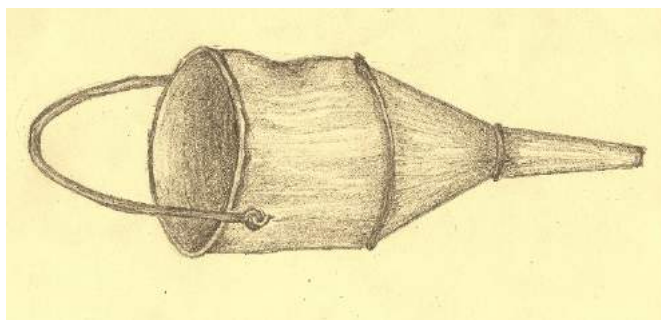
*kan t'irâ an kiâse le mouétre te f'ra bé ézir* (Quand tu iras à l'école l'instituteur te fera bien céder) te fera bien obéir !

*lé drôle sortian dô kiâse* (Les enfants sortaient des classes) : de l'école.

*Parmi nos meilleurs moments à l'école, ceux au cours desquels nous avions pleinement conscience de notre importance, il y avait les petits matins d'hiver où nous étions de service d'allumage du poêle et de ménage. Cela se faisait par équipes qui réunissaient plusieurs classes d'âge, et il y avait toujours deux équipes qui travaillaient en même temps : une pour la classe des grands et une autre pour celle des tout petits qui étaient trop jeunes pour de tels travaux.*

*Les plus grands allaient chercher les seaux de charbon : c'était des petites boules ovoïdes de poussier de charbon aggloméré avec un produit qui sentait fort le goudron quand il brûlait. Pendant ce temps, les plus petits cassaient menu des brindilles de bois qu'ils entassaient sur des feuilles de papier froissé, au fond du poêle, pendant que les moyens tâchaient de rompre de plus grosses branches pour mettre dessus afin de tenir le feu. Ceci fait, on refermait le dessus du poêle en y remettant les ronds et on ouvrait la trappe du bas pour y bouter le feu (comme il était dit quelque part dans notre livre d'histoire) Pour cela, on pouvait prendre les allumettes du Maître dans le tiroir de son bureau, mais la plupart d'entre nous avaient leurs propres allumettes, indispensables pour fumer des tiges de Clématites (voir **viorcHe** ) ou pour allumer nos petits fours de pierres sèches là où nous gardions les vaches. (Voir **bërJâ** )*

*Les filles de l'équipes nettoyaient le tableau noir avec un chiffon humide (elles en profitaient pour jeter un petit coup d'œil dans les papiers du Maître, sur son bureau) et elles balayaient la classe. Dans ce but elles commençaient par humidifier le sol pour éviter de soulever des nuages de poussière. Elles disposaient pour cela de **l'arouzou de la kiâse** (L'arrosoir de l'école) Un petit récipient cylindrique, muni d'une anse et terminé en bas, par une forme en entonnoir, prolongé par un tuyau étroit*



*le pôr arouzou de la kiâse chi avê këneuyu b(éin) dô mizére*

*Cela donnait un jet grêle, avec lequel on dessinait sur le sol des traits en pointillés, formés de grosses gouttes, avec lesquels on pouvait faire des jolis 8. Cette occupation était fort disputée, aussi bien par les filles que par les garçons dans l'espoir de faire des dessins ou d'écrire des choses, ce qui, finalement conduisait à mouiller le sol plus que de raison.*

*Quand tout cela était terminé, il restait à frotter les tables avec des blocs de cire d'abeille, avant de les faire briller avec un chiffon. En principe, chacun astiquait sa propre table, avec son propre chiffon.*

*À ce moment les grands avaient alimenté le poêle avec le charbon, et il ronflait un peu et même, quand on tardait à régler l'air en bas, il rougissait par endroits. Alors il fallait refermer la cage de grillage qui l'entourait pour nous protéger des brûlures toujours*

possibles au cours de mouvements intempéstifs. Comme cette cage entourait seulement le poêle et ne le recouvrait pas, les filles pouvaient mettre à sécher sur le rebord le chiffon mouillé du tableau et chacun de nous, éventuellement, quelques vêtements trempés.

Il était très rare que l'instituteur vienne surveiller ce travail, seulement il passait pour déposer les cahiers qu'il avait corrigés chez lui, puis il repassait pour rapporter les livres qu'il avait utilisés pour « préparer sa classe. ».

2° : Classe d'âge : tous les jeunes qui étant nés la même année étaient conscrits et partaient en même temps au service militaire ou à la guerre. *l'é de la kiâse* (Il est de la classe) ce qui sous entendait que la personne dont il était question était du même âge que celui qui parlait. Cela voulait dire : il est de *ma* classe, et *la kiâse* (La classe) était la belle classe, la vraie, la seule : la sienne.! Voir *konskri*

**kiâtâ** : s'éclaircir en parlant du ciel où revient une faible lumière *ö kiâte* Après une averse ou un orage, cela signifiait que les nuages se dissipaient. Et, au petit matin blême, cette même expression annonçait les premières lueurs de l'aurore aux doigts roses. Un peu plus tard, c'est à dire à l'aube, on devait dire *ö fouê kiâ* (Il fait clair)

**kiavâ** : mettre un anneau dans les narines du porc en passant à travers la cloison nasale, dans l'espoir de les empêcher de fouiller le terrain quand on le laissait en liberté. Ils avaient en effet la détestable habitude de fouir la terre avec leur groin.

*ô linâ* on ne disait pas *kiavâ* mais *fêrâ lé gôrê* comme *fêrâ un bidê* (Ferrer un porc comme ferrer un cheval) ce qui était bien logique puisqu'on ne mettait pas un anneau dans la cloison nasale du porc mais de ces longs clous qui servaient aussi pour fixer les fers aux sabots des chevaux.

*On commençait par immobiliser le porc qui facilitait bêtement cette tâche. Il suffisait de lui passer une corde autour de la mâchoire supérieure et de l'amarrer quelque part. À partir de ce moment l'animal tirait constamment en arrière pour se libérer et comme ce n'était pas possible il restait finalement immobile. S'il avait eu l'idée de foncer en avant il aurait résolu une bonne partie de ses problèmes. On enfonçait le clou dans la narine de manière à ce que la pointe en ressorte au-dessus du groin. Là, avec une pince on l'enroulait sur lui-même pour former une boucle afin qu'il ne puisse s'arracher. Ces clous spéciaux étaient plats et donc assez faciles à plier. C'était une opération assez longue, car on mettait un clou dans chaque narine, si bien que le porc trouvait le procédé assez discourtois et le faisait savoir à très haute voix !.*

**kiérâ** masculin : "Cuillerier", meuble en forme de parallélépipède, très allongé, avec une porte à glissières de chaque côté. On le suspendait au plafond au-dessus de la table de la pièce principale. On y rangeait habituellement de menus objets ou des torchons. La tante Valérie y installait des fromages pour qu'ils y poursuivent leur maturation. Sur les bords inférieurs du *kiérâ* il y avait des trous rectangulaires où on suspendait les cuillers en y passant le manche. Au début du repas chacun prenait sa cuiller et sortait son couteau de sa poche, car on ne le quittait jamais, et cela suffisait pour manger, car la fourchette n'était pas encore introduite dans nos campagnes. Et à la fin du repas, on remplaçait sa cuiller sur le *kiérâ* après l'avoir essuyée à la nappe que ça ne salissait pas vraiment car *on lucHé b(éin) sa kière avan de l'akrucHâ* (On léchait bien sa cuillère avant de l'accrocher). Au début du XIX<sup>ème</sup> siècle débuta l'usage des fourchettes. Alors il fallut faire des trous pour elles entre ceux des cuillers. On fit des petits trous ronds car, à cette époque, les fourchettes n'avaient que deux doigts opposés à une petite tige semblable à la soie d'un couteau, qui permettait de les emmancher dans de petits manches cylindrique en bois comme de vraies petites fourches.

*Hélas, de toutes ces choses admirables il ne restait, dans mon enfance, que les trous sur les bas des **kiérâ** qui avaient commencé eux même à disparaître. Cuillers et fourchettes de jadis avaient disparu, mais leurs trous étaient restés, (comme disait un archéologue : «le trou est encore la chose la plus durable que nous ont laissé les temps passés.»)*



**kieurâ** : C'était, au jeu de cache-cache : fermer les yeux.

*Ce mot était surtout utilisé, par les enfants, dans le jeu de cache-cache. Un des enfants se tournait vers un mur ou un tronc d'arbre, fermait les yeux et, pour assurer qu'il ne risquerait pas un œil en coulisses, posait son visage sur son avant-bras replié. Et, dans cette position, il laissait passer un temps suffisant pour permettre aux petits camarades de se cacher, avant qu'il ne commence à les rechercher. Il mesurait ce laps de temps en comptant jusqu'à un nombre, fixé au préalable, au cours de marchandages serrés. Et, à la fin, suivaient des palabres concernant le rythme de comptage qui, bien sûr, avait été exagérément rapide. C'était une grande partie du jeu et sans doute la plus passionnée.*

*ö l'é té chi kieure* (C'est toi qui ferme les yeux) ce qu'il faut traduire en français par «c'est toi qui t'y colle.» Terme qui, une fois l'âge de cache-cache passé, servait à confirmer à quelqu'un qu'on lui attribuait une tâche, chiante en général.

Chez *louizète* on disait *dormir* pour *kieurâ* Chez elle on disait donc *ô l'é tâ chi dôr* Chez moi on disait *ö l'é té chi kieure*

*POUGNARD* nommait le jeu de cache-cache *kyeur ê vize* ce qu'il traduit par : « clore les yeux et viser. »

*LALANNE* signale le mot *clieure* avec, dit-il, un *cl* très mouillé, qu'il fait dériver du latin *clinare* par le roman *clure* qui signifient : *cligner*. Et il signale son utilisation pour un jeu nommé "*la forge*" au sujet duquel il ne donne aucune précision.

*DUBOIS*, enfin, cite *cleutre*, avec *cll* mouillé, dans le sens de : clore, fermer les yeux, dormir, et il signale aussi le jeu de "*a cleutre*" qui semble très voisin de "*mère veux tu*" auquel jouaient les filles de notre école. Il consistait à demander à une meneuse de jeu, qui tournait le dos en fermant les yeux, l'autorisation de se déplacer d'un certain nombre de pas, grands ou petits, pour se rapprocher d'elle. Ce que les joueuses faisaient, en obéissant ou en trichant, afin de la surprendre finalement. Si la meneuse de jeu, se retournant soudain à l'improviste, comme elle en avait le droit, surprenait la tricheuse elle la renvoyait à son point de départ.

*Pourquoi n'ajouterai-je pas ma petite note à ce concert en ce qui concerne le jeu de cache-cache. Il existait, au XII<sup>ème</sup> siècle, un verbe *querre* du latin *quaerere* (chercher) d'où vient : *quérir*; chercher. Or, c'était bien là, le problème de celui qui **kieurê***

**kindire** : conduire. Peut avoir le sens de conduire un véhicule ou de diriger un cheval, mais est aussi utilisé avec le sens d'accompagner. *t'irâ kindire lé bâte ô pré dô rivière* (Tu iras mener les vaches au pré des Rivières) tu les guideras pour qu'elles aillent dans ce pré.  
*y'iré te kindire Jusk'ô pâ dô lou* (J'irai t'accompagner jusqu'au chemin du pas du loup)

**kintâ** : 1° compter. *le kintêre bé dô piâ su une'u* (Il compterait bien des cheveux sur un œuf) : il ne laisse rien perdre, il comptabilise tout.

*ô fô pâ kintâ lé z'u dan le chu dô poule* (Il ne faut pas compter les œufs dans le cul des poules) Il ne faut pas compter les choses espérées avant de les tenir.

*ô l'ira p'té't'bé chête anaille mê ô f'dra kintâ* (Ça ira peut-être cette année mais il faudra compter), autant dire que les finances sont si étroitement ajustées, qu'il faudra mesurer ce dont on dispose, à chaque moment de l'année.

2° : envisager, avoir l'intention de faire quelque chose, ou : souhaiter, espérer :

*i kinton bé sênâ dô moJête kôre cHête anaille* (Nous avons bien l'intention de semer des haricots encore cette année)

*i kintan su vou dimou(éin)cHe* (Nous comptons sur vous dimanche) nous espérons votre visite dimanche.

**kinte** masculin : conte ou compte. Et souvent, je ne savais pas trop duquel il s'agissait, entre *k'man fouê tu ton kinte* (Comment fais-tu ton compte) et *ké t'ô k'chô kinte* (Qu'est ce que ce conte ? compte ?) Voir *bouru* pour avoir *un p'ti kinte*

*rakintâ* : raconter et *ké t'ô k'tu rakinte* (Qu'est ce que tu racontes) était quand même plus précis.

*se randre kinte* se rendre compte, prendre la mesure des faits.

**kintraille** féminin : région, contrée *l'é de la kintraille* (Il est de la région) il est de chez nous. Ce qui a le même sens que *l'é de chô lin* Voir à *lin* On avait un peu tendance à se méfier de celui dont on disait *chô gâ n'é pâ de la kintraille* (Cet homme n'est pas de la région) c'est donc un étranger ! Mais tout s'arrangeait bien vite dès qu'on avait causé un peu.

**kintre** : contre. Souvent employé dans l'expression *de kintre* (Tout contre) *lé pâ de kintre lé mouJête son bin a chëy'ir* (Les petits pois à côté des haricots sont bons pour être cueillis) *un têt'a gorê de kintre la mouézin ô fière pâ mê ô l'é b(éin) këmode* (Un toit à cochons près de la maison, ça ne sent pas bon mais c'est bien commode) *la fumêlé chi é de kintre cHâ chi a chô cHapè\** (La femme qui est près de celui qui a ce chapeau)

**kiocHe** féminin : cloche. Un certain nombre de mots présentant un *i* proviennent certainement d'une altération de la prononciation du *l* que les anciens prononçaient "mouillé" *klocHe* était prononcé *killocHe* qui est devenu *kiocHe* Et il en est ainsi pour *kiouk* (Clou) *kiök* (Cloc : petit crapaud accoucheur) *ékiatâ* (Éclater) *ékiérâ* (Éclairer) et bien d'autres.

**kiouk** ou *kiou* masculin : clou, qui est, en principe, plus gros que la *pou(éin)te* et qui est plus épais du côté de sa tête, et va en s'effilant vers sa pointe *la pou(éin)te* (La pointe est un clou de même grosseur sur toute sa longueur) Les deux mots étaient souvent

employés l'un pour l'autre *chêHe pianche lève mê z'i din un kiouk* (Cette planche se soulève, mets y donc une pointe)

*kiouâ* : clouer *kiouâ une pou(éin)te* (Clouer une pointe), qui pouvait être dit aussi *pou(éin)tâ*

*le li a di de ramâsâ sé kiouk* (Il lui a dit de ramasser ses clous) était une façon de dire qu'un client mécontent avait invité l'artisan qui travaillait chez lui à ramasser ses outils, rompant ainsi, le contrat tacite entre eux, parce qu'il était mécontent de ses prestations.

*kiouzè\** ou *kiuzè\** ou *kiuzô* masculin : champignon récolté dans les prés, dit aussi *rôze* ou encore *nâ de cHa* C'était l'Agaric champêtre. Certains donnaient aussi ce nom aux différents lépiotes et finalement je me demande si ça ne désignait pas simplement n'importe quel champignon comestible ramassé dans les prés.

*kiök* ou *klök* masculin : petit Crapaud accoucheur, nommé aussi Alyte, *Alytes obstetricans* à cause de l'habitude du mâle de récolter les œufs de sa femelle, au moment de la ponte, et de les porter sur son dos, jusqu'à leur éclosion en leur accordant la protection et les soins nécessaires.

Surtout, l'été, il pousse son chant d'amour pour attirer une partenaire, chant qui n'est composé que d'une seule note répétée sur un rythme qui lui est propre. Et le mot *kiök* ou *klök* est l'onomatopée de ce chant. Cela n'est pas monotone, car ces animaux qui sont nombreux dans les coins frais et un peu humides (tas de bûches, vieux murs de pierres sèches) donnaient de véritables concerts par les nuits d'été, chacun émettant inlassablement sa note à son rythme, de telle sorte que, tous ensemble, ils arrivaient à composer des petites mélodies dont le thème était le hasard.

*Ajoutons qu'ils faisaient un bruit de clochette et que leur nom peut venir du celtique kluk qui a donné cloche.*

*kluniâ* : cligner des yeux, battre rapidement des paupières *i é un musê dan l'ail ö me fouê kluniâ* (J'ai un moucheron dans l'œil et ça me fait battre des paupières) *asaille de kluniâ d'un ail pēr b(éin) vizâ* (Essaie de cligner d'un œil pour bien viser)

*Du latin vulgaire cludinare fermer les yeux à demi.*

*k'mantâ* : économiser, épargner, utiliser avec parcimonie *lé vieu dezian souan k'mante z'ou b(éin) mon drôle* (Les anciens disaient souvent : épargne le bien, mon enfant) Cela pouvait être en parlant du *frikô* (Toutes les bonnes choses données avec le pain : rillettes, fromage, petit salé etc.), car le pain était l'élément de base de l'alimentation et le *frikô* en quelque sorte, le luxe. Bien plus souvent c'était en parlant *dô sou* (De l'argent) Voir aussi *sousayâ* et particulièrement *fouê z'ou sousayâ* (Fais lui produire le meilleur rendement, tires en le maximum)

*këmode* et plus souvent *k'mode* : 1° : commode, pratique. Pour un instrument cela signifie : facile à utiliser ou qui rend beaucoup de services. En parlant d'une personne cela désigne quelqu'un d'un commerce agréable.

*l'é pâ k'mode* (Il a un caractère difficile) *a l'é pâ k'mode* (Elle n'est pas commode) elle est désagréable, difficile à fréquenter. En parlant des chevaux, des bœufs ou des chiens, c'était un animal difficile à faire obéir.

2° : *këmode* féminin : commode, meuble bas à deux portes surmontées chacune d'un tiroir.



**konpr(éin)dre** : comprendre.

*i tu le* ou *a konpr(éin)* (Je, tu, il ou elle comprend) *i konprënon* (Nous comprenons) *vou konprëné* (Vous comprenez) *le konprënan* (Ils comprennent)

*i konpr(éin)dré* (Je comprendrai) *tu konpr(éin)drâ le* ou *a konpr(éin)dra* (Tu comprendras, il ou elle comprendra) *i konpr(éin)dron* *vou konprëin)dré le konpr(éin)dran* (Nous, vous, ils comprendront)

*i tu le* ou *a konprëné* (Je, tu, il ou elle comprenait) *i konprënion* (Nous comprenions) *vou konprënié* (Vous compreniez) *le konprënian* (Ils comprenaient)

*i konpr(éin)yi i konpr(éin)yirion* (Je compris, nous comprîmes) *ö l'arê fiu k'a konpr(éin)yise* (Il aurait fallu qu'elle comprenne)

*la konprënouêre* la faculté de comprendre *é t'ö ke t'â la konprënouêre boucHaille* (Est-ce que tu es bouché ?)

**kö** ou **köt'** masculin : 1° : coup, on disait aussi **kou** Il me semble que c'était pour obtenir une certaine harmonie ou une certaine musicalité de la phrase, que l'on choisissait l'une ou l'autre de ces formes. Par exemple *a m'a foutu un kou de pé* (Elle m'a donné un coup de pied) et *tu bouêrâ bé un köt'* (Tu boiras bien un coup) Ce qui était une invitation qui pouvait entraîner *un kou de pé de barike* (Un coup de pied de barrique), façon imagée de désigner l'ivresse. On remarquera ici l'utilisation de **kou** en milieu de phrase, avec un son plus grave, en harmonie avec la gravité des situations et de **köt'** en fin de phrase, plus léger et plus musical, qui s'accorde mieux avec l'interrogation et le charme de l'invitation.

2° : **kö** était aussi utilisé dans le sens de : fois *de chô kö* (Ce coup ci), cette fois ci.

*un kö la s'mane* (Une fois par semaine ou une fois dans la semaine) est l'équivalent de *une fê la s'mane* De même *dô troi kö l'anaille* (Deux ou trois fois l'année) deux ou trois fois par an.

*une âtre kö* (Une autre fois) Malgré le *une* imposé par l'euphonie **kö** est bien masculin.

*le kö d'aprâ* (La fois suivante)

*Comment ne pas évoquer ici le souvenir de ce camarade qui me disait, désolé et contrit mê i ne l'é përtan biJé k'un kö* (Mais je ne l'ai pourtant embrassé qu'une fois) ce qui, apparemment, avait suffi à la mettre enceinte.

**köcHê** masculin : Pissenlit, *Taraxacum dens-leonis*, Composées. BONNIER signale aussi ce nom vulgaire de cochet.

**köcHê** désignait la forme ordinaire du pissenlit, la plante verte, avec sa rosette de feuilles au ras du sol, juste bonne pour les lapins pour lesquels on la récoltait, ou à la rigueur, pour faire de la salade cuite, ce qui est bien triste. Le Pissenlit était bien meilleur quand il était encore blanc. Pour cette forme voir **tiche**

En outre les racines de pissenlit grillées, je devrais dire torréfiées, avec les mêmes **vrâlou ke përlé cHâtanye** (Poêles à frire percées de trous qui servaient pour les châtaignes) ont donné pendant la guerre de 1939 une chicorée fort acceptable. Tout cela est bien compréhensible, puisque la vraie chicorée et les endives sont préparées à partir de ses cousines : *Cichorium*, autres Composées (mais la prudence conseille de ne pas trop généraliser quand même !)

**köcHille** féminin : coquille, aussi bien de l'escargot que de l'œuf.

*se rëköcHillâ* : rentrer dans sa coquille pour un escargot. Ce mot était bien plus souvent utilisé pour dire : recouvrer la santé, en parlant des personnes ou des animaux.

*se dékôcHillâ* : sortir de sa coquille en parlant d'un escargot, ce qu'on leur faisait très bien faire en les maintenant la coquille vers le bas et le pied vers le haut. Et c'était très amusant de voir l'animal se contorsionner pour retrouver une position plus conforme à ses habitudes.

Ce mot était souvent utilisé pour parler d'une personne qui, triomphant de sa timidité, rompait avec son mutisme, pour rechercher des contacts avec ses semblables.

*Coquille vient du latin conchylia et **kôcHille** en vient bien sûrement aussi car il sonne presque pareil !*

**köchue** (Il faut bien faire sonner le *e* final car **kôchu** masculin ou féminin, veut dire : cocu) ce mot féminin est sans doute une déformation de Ciguë, mais il désignait toujours une autre Ombellifères, *Anthriscus sylvestris*, l'Anthrisque vulgaire ou Persil sauvage, qu'on récoltait à pleines brassées pour donner aux chèvres qui en étaient friandes. Cette plante n'est toxique ni pour l'homme ni pour les animaux contrairement à la Ciguë, *Cicuta virosa*, autre Ombellifères que je n'ai jamais rencontrée au **linâ**

**ködouniâ** ou **kouniasâ** masculin : cognassier, de son nom latin : *Cydonia*.

**kouin** masculin : le coing, fruit du **kouniasâ** dont nous faisons des gelées, souveraines contre les maux de ventre et pour satisfaire les gourmands.

**koin dô fë** masculin : coin du feu. Le dictionnaire LAROUSSE dit « à côté de la cheminée.» mais, dans presque toutes nos maisons, c'était franchement devant la cheminée, un peu à droite ou à gauche, de manière à laisser le libre accès par le milieu aux cuisinières, pour leur permettre d'accéder aux pots de fer, aux poêles, à la cafetière et tout ce qui chauffait au feu devant la cheminée.

Pourtant dans certaines maisons importantes comme au **lôJi de la garde** sis à la Cour de la Garde, non loin du **linâ** la pièce commune était très vaste, et sa cheminée était si grande, qu'elle pouvait loger à la fois un large foyer en son milieu et un espace de chaque côté, sous les coins du manteau, le long des piédroits, pour mettre des fauteuils. On était donc bien là au coin du feu et c'était la place préférée des ancêtres, qui, dans leur grand âge, n'en bougeaient guère. Petit ou grand, le **koin dô fë** était le lieu de prédilection de chacun dès l'automne et surtout en hiver, car nos maisons étaient froides et pleines de courants d'air qui, bien souvent, hélas, convergeaient vers la cheminée.

**kôkasâ** masculin : marchand d'œufs qui passaient collecter des œufs de ferme en ferme et aussi les volailles, les lapins et les fromages de chèvres.

*J'admirai leur dextérité pour prendre les œufs dans le panier de la fermière et les déposer dans leurs caisses. Ils prenaient trois œufs dans chaque main ce qui, avec leurs deux mains, faisait la demi-douzaine. Avec cette méthode ils les transvasaient en les comptant, avec une vitesse remarquable.*

*A la même vitesse, ils soupesaient lapins et volailles, qu'ils payaient au poids. Mais ils contrôlaient leurs estimations avec une sorte de peson à ressort, muni d'un crochet auquel ils suspendaient, de manière fort cruelle, les poules la tête en bas par leurs pattes liées, et les lapins, en posant leur nuque sur le crochet du peson qui les retenait par la tête, ce dont ils ne paraissaient pourtant pas souffrir. Quoi qu'il en soit je ne trouvais pas ça bien qu'on fasse **de la misère** (Des tourments, des brimades) à des lapins qui avaient été, à un moment ou à un autre, mes copains.*

*Aujourd'hui les **kôkasâ** continuent à me poser des problèmes, mais étymologiques cette fois. Leur nom pourrait venir de **coco** (Œuf en **patois** comme en français, dans le langage destiné aux enfants). Ce mot a une vieille histoire puisqu'il prétend venir du latin coccus*

(coq) lequel aurait été forgé à partir de l'onomatopée *cocococo* (selon PETRONE ) censée représenter le chant du coq, encore qu'elle soit bien plus proche du cri de la poule couveuse rameutant sa couvée, ou de la pondeuse fière de sa ponte.

D'un autre côté il me plairait assez que **kökasâ** vienne de *cocasse* dérivé de *coquard* : vieux coq ou personnage ridicule, ce qui qualifierait fort justement ces messieurs, qui étaient quand même un peu méchants avec ces pauvres petits animaux.

**kökelourde** féminin : Jonquille ou Narcisse, *Narcissus Pseudonarcissus*, en quelque sorte : faux Narcisse, ainsi nommé parce que le vrai Narcisse est celui des poètes, avec sa corolle bien blanche qui contient une courte couronne jaune vif. Cette merveille ne poussait pas chez nous. Notre **kökelourde** a une corolle jaune pâle qui contient une longue couronne jaune très vif, et même, plus souvent, sa corolle et sa couronne sont de la même teinte jaune vif (c'est ce qui est alors *Narcissus major*)

Il paraît que *Narcissus* vient d'un mot grec qui signifie : qui endort, car le parfum serait un narcotique. Encore faudrait il que ces plantes aient un parfum, ce qui n'était pas le cas des nôtres. Mais ce qui est sûr, c'est que si on en mange, cette jolie fleur donne de sérieuses nausées et elle fut d'ailleurs employée comme vomitif.

**kökâtru** masculin : le début de ce mot évoque un coq, peut-être même un "coquâtre" : un coq raté (si toutefois ce mot existe). En fin de compte un **kökâtru** était un **u** (Œuf) avec coquille et blanc, mais sans jaune et de toutes façons : à jeter bien vite, car maléfique et peut-être prémonitoire du pire, comme la belette qui traverse votre chemin.

Dans le cas de la belette il y avait au moins un remède, car si elle faisait choir le malheur sur la tête du premier qui franchissait l'endroit où elle était passée, il suffisait d'y lancer une pierre qui attirait sur elle-même toutes les calamités promises.

Ma mère n'y manquait jamais, tout en prétendant ne pas ajouter foi à ces billevesées. Son innocente manie était tout de même bien contraignante, quand on allait en voiture avec elle.

Dans le cas du **kökâtru** rien n'était capable de conjurer le destin fatal.

Qu'on se rassure cependant, d'après les gens compétents, il semble bien que le **kökâtru** n'était rien d'autre que le résultat de l'accouplement d'un coq et d'un serpent (noirs tous les deux, bien sûr). Chose qui ne se produisait pas bien souvent.

**kökësigru** féminin : mon père nommait ainsi les fruits du Faux Pistachier, *Staphylea pinnata*, Staphyléacées, qui étaient des capsules aux parois minces groupées par trois et ouvertes ensemble à leur sommet, par une ouverture commune, munie de trois petites dents terminales. Elles étaient vert pâle, un peu jaune, avec de jolis réseaux de nervures plus sombres. Elles formaient ainsi des petites vessies, à peu près vides, à part une graine aux téguments noirs et durs, dont l'intérieur verdâtre évoquait la pistache, mais n'avait pratiquement pas de goût. On cultivait cet arbuste, à un exemplaire dans chaque ferme, pour l'utiliser, comme la Saponair, pour les lavages des linges délicats ou des cheveux.

Son nom curieux trouve un écho chez RABELAIS qui parle de coquecigrues, voisines des coquefabues évoquant des animaux fabuleux autant qu'imaginaires. Pour mon père, c'était sans doute l'union de : coque pour l'enveloppe du fruit avec un mot, perdu ou inventé, de la famille de **sigrôlä** (Perdre son temps), ce qu'on faisait effectivement, en essayant de tirer quelque chose de ce fruit.

**kököte** féminin : 1°: fièvre aphteuse, maladie virale des herbivores transmissible à l'homme. Il y en avait des épizooties de temps à autre et les **granJâ** (Ceux qui soignaient les animaux, de la grange à l'étable) contractaient la maladie sans que cela n'entraîne de

grandes épidémies parmi les humains.

*Quand un animal était atteint il était inévitable que tout le troupeau finisse par être contaminé à la longue, mais cela pouvait s'étaler sur une grande partie de l'année, ce qui était très dommageable pour l'exploitation, car tant qu'il y avait un malade dans le troupeau, on ne pouvait commercialiser ni le lait ni aucun des animaux. Aussi, dès l'apparition du premier cas, beaucoup de paysans cherchaient à répandre la maladie à l'ensemble du troupeau, en passant un bouchon de foin dans la bouche pleine d'aphtes, de pustules et de salive contaminée, du malade, pour en frictionner ensuite les bouches des autres bêtes du troupeau. Ainsi tout le monde était malade à peu près en même temps et c'était plus vite fini.*

*Puis vint la période où c'était encore plus vite fini car, dès le premier cas déclaré, il fallait abattre tout le troupeau et observer une période de "quarantaine" de plusieurs années sans avoir le droit de réintroduire des bovins dans sa ferme. Ce fut la cause de la reconversion de certaines fermes au "tout céréales". Peut être y a t'il un vaccin maintenant.*

2° : **kököte** comme en français cocotte était utilisé pour désigner une poule, quand on s'adressait à un petit enfant.

**kölâ** masculin : collier, pièce du harnachement du cheval constituée par un collier de bois doublé par un coussin rembourré de crins, prenant appui sur les épaules et la base du cou, et muni sur les côtés de crochets pour y fixer les chaînes qui le reliaient à l'appareil ou au véhicule que le cheval devait traîner.

Les dames avaient parfois **un kölié** (Collier, bijou ornant le col) mais pas **un kölä kölä un bidê** (Harnacher un cheval) lui mettre son collier, et l'équiper de tout le harnachement : collier, bride, sellette, reculement etc. **atêlä un bidê** c'était l'opération suivante, qui consistait à l'installer dans les brancards ou le relier à l'instrument.

*Quand mon père sortait ses juments pour un travail, il les conduisait d'abord au **tinbre** (Abreuvoir en pierre ou en ciment) et il les laissait là s'abreuver tranquillement (il les faisait toujours boire avant et après le travail) Et, pendant qu'elles buvaient, il allait à la remise préparer les harnais. Dès que les juments avaient bu, elles se dirigeaient seules vers mon père et restaient près de lui pour être équipées. Évidemment un tracteur, c'est bien plus commode car ça n'a ni soif, ni faim et moins de caprices.*

**kölâs'yin** le plus souvent dans **fouère köläs'yin** (Prendre un repas léger) comme le casse-croûte du milieu de l'après-midi, repas sur le pouce entre le **résounâ ê le soupâ** (Entre le repas de midi et le dîner du soir) **avâ pri a fouère köläs'yin** (Avez-vous commencé à casser la croûte dans l'après-midi) Comme on ne le faisait qu'en période estivale, quand les journées de travail sont vraiment longues, on se posait la question de ferme en ferme, à la saison. **lé Jêne** disaient plus volontiers **le kâse kroute** et **kâsâ la kroute**

*Et, depuis 1453, la collation était pour les moines, le repas léger pris le soir en période de jeûne.*

**kölike bâraille** féminin : colique barrée, douleur brutale et intense du ventre sans émission de selles, extrêmement redoutée, et le plus souvent mortelle. Peut-être était-ce une appendicite ou une occlusion intestinale. Dans mon enfance on commençait à pouvoir espérer y survivre, mais il fallait un petit bout de temps pour atteler le cheval à une voiture hippomobile, puis faire les 20 kilomètres de chez nous à Niort où résidait le chirurgien, et un peu plus longtemps encore si ce dernier était absent ou déjà occupé.

**kölê** masculin ou **koulêt** féminin : lacet, nœud coulant, pour capturer surtout du gibier à poils. Pendant la guerre, la chasse était interdite et les fusils avaient été déposés en

mairie, puis confisqués par l'armée d'occupation, aussi le gibier abondait. *lèvre ê lapin se prenian ô kôlê* (Lièvres et lapins pouvaient être pris avec des lacets)

Les meilleurs *kôlê* devaient être faits avec des fils électriques en cuivre, car ils étaient à la fois malléable et bien résistants à la tension. Il fallait enrouler l'extrémité du fil autour d'une pointe, de façon à obtenir un anneau, où le fil qu'on y faisait passer pouvait coulisser sans se coincer. Les dimensions de l'ouverture de la boucle du *kôlê* étaient d'un poing d'homme adulte bien fermé pour le lapin et d'un poing prolongé de la longueur du pouce pour le lièvre. L'extrémité libre était ensuite attachée à un arbuste et la boucle soigneusement disposée dans une *koulaille* (Petite empreinte de passage parmi les végétaux d'une haie) à une distance convenable du sol.

*Lièvres et lapins s'y laissaient prendre assez souvent et il suffisait d'alâ rëlêvâ sé kôlê* (D'aller visiter ses pièges) très tôt le matin, pour récolter ses prises, ou réinstaller les *kôlê* qui avaient été bousculés sans résultat. Il fallait s'y prendre vraiment de bonne heure, car les voisins étaient sans scrupule, et les chiens s'adonnaient à une sévère concurrence avec leurs maîtres. Voir *cH(éin)*

*Les kôlê ont été une des rares choses qui ont pu me dissuader de faire la grasse matinée, bien qu'il me fût difficile de les poser car mes mains étaient trop petites pour faire des mesures convenables de leur ouverture.*

*En revanche, mon père et notre voisin le Braconnier, qui réussissaient bien dans la capture des lapins et des lièvres, voulurent s'essayer à la chasse au gros gibier. Ayant remarqué, dans la forêt voisine, des passages qu'ils attribuaient à de grands cervidés, ils y établirent un immense kôlê fait avec un câble de frein de voiture, fixé à un jeune arbre, qu'ils avaient courbé, avec beaucoup de peine, et amarré, de manière à ce que le gibier capturé le libère afin de suspendre l'animal au-dessus du sol.*

*Il y eut de longues journées d'attente vaine où il fallut, chaque matin, replacer le piège qui avait été dérangé pendant la nuit.*

*Un matin ils connurent le succès et le trouvèrent bien amer. Une biche était prise et suspendue, mais ses pattes arrière touchaient encore un peu le sol, car le jeune arbre recourbé n'était pas suffisant pour la soulever toute entière. L'état des herbes et des buissons alentour montrait que la malheureuse s'était longtemps débattue. Pourtant, si elle n'était pas encore tout à fait morte, elle n'était plus en état de survivre, aussi durent-ils l'achever. Et il est permis de se demander comment ils ont pu y arriver puisqu'ils n'étaient équipés que de leurs couteaux de poche, certes de bonne taille, mais un peu insuffisants pour une telle exécution.*

*Ils ne donnèrent, ni l'un ni l'autre, de détail sur cette opération, mais ne recommencèrent jamais plus la chasse au gros gibier.*

**komin** parfois *koumin* toujours au pluriel : les commodités : ce lieu où on satisfait, à la fois, les besoins de solitude de notre âme et de nos entrailles. Nous n'étions pas des demeurés et nous savions dire *lé chiote* nous aussi. D'ailleurs nous ne les fréquentions que quand nous étions en visite. Voir *kabinê*

**konbé** combien.

*konbé kô l'é* (Combien que c'est) en fait : combien ça coûte.

*konbé de fê* (Combien de fois)

*konbé* est aussi employé pour souligner l'importance de certains adjectifs *ö l'é konbé gran* (C'est très grand) *ö l'é konbé lin* (C'est très loin) aussi bien dans l'espace que dans le temps, *i son kouzin mê konbé lin* (Nous sommes cousins très éloignés)

**konpanyaille** féminin : 1° : compagnie, par exemple *tu me t(éin)drâ*

**konpanyaille** (Tu me tiendras compagnie) tu m'éviteras les désagréments de la solitude, ou aussi : tu me prêteras assistance dans quelque moment désagréable.

2° : ensemble de personnes invitées **i avon konpanyaille** (Nous avons compagnie) les invités pour un repas festif, chose qu'on pouvait aussi exprimer par **i fazon rigal** ou encore **i fazon un repâ** voir ces mots.

**konpiuman** masculin : compliments (au pluriel !) **fouére son konpiuman** (Présenter ses civilités, avoir des propos aimables, accomplir ses devoirs de politesse vis à vis de personnes âgées ou importantes)

Utilisé aussi pour désigner ces petites choses qu'on aimait faire réciter à ses enfants pour montrer combien ils étaient intelligents, éveillés, bons élèves et comme ils faisaient honneur à leurs géniteurs.

*Comment est-il possible qu'après avoir trouvé cela si con dans mon enfance, je l'aie infligé à mon tour à ma descendance : sans doute est-ce le fardeau de l'hérédité des caractères acquis.*

**konprënouêre** féminin : aptitude à la compréhension, quelque chose comme l'intelligence ! **é t'ö ke t'â la konprënouêre bouchaille** (C'est-il que tu as la comprenette bouchée ?) **l'é dur de la konprënouêre** (Il est dur de la comprenette) il comprend difficilement.

**konsékan** important, considérable, **une afouére konsékante** (Une affaire importante) une chose susceptible d'un bon rapport, comme une propriété de grande taille, avec de bonnes terres, bien situées. A cette époque une telle aubaine pouvait faire dans les 30 hectares soit de 10 à 100 fois moins que ce qui est aujourd'hui **une afouére konsékante** (et demain ?)

**un gâ konsékan** (Un homme important) par sa fonction ou sa position sociale (maire, gros propriétaire etc.)

**une fumêle konsékante** (Une femme importante) imposante par sa taille et sa corpulence (et souvent forte en gueule) dont les opinions étaient écoutées, sinon respectées.

*En français une personne conséquente est celle qui agit, raisonne avec justesse, mais en langage familier comme en patoi conséquent signifie : considérable, important, malgré LITTRÉ, qui considère cela comme un barbarisme. (Barbare toi même !)*

**konskri** masculin, **konskrite** féminin : doit être traduit par le régionalisme : conscrit, qui désigne des personnes de la même classe d'âge et non par le même mot en français qui désigne un militaire récemment incorporé. **ö l'é ma konskrite** (C'est ma "conscrite") elle est née la même année que moi. En français ce mot n'aurait pas alors admis de féminin, les demoiselles étant privées de l'honneur de servir sous les drapeaux,

**kontan** 1° : masculin, **kontante** féminin : content, satisfait voire heureux.

**an avâ son kontan** (En avoir assez et même plus !)

**kontentâ** Contenter satisfaire. Quand on disait à quelqu'un **tu t'an kontantrâ bé** (Tu t'en contenteras bien) il devait comprendre «il faudra bien que ça te suffise»

2° : **tou kontan** tout à l'heure, il y a juste un petit instant.

**konvié** masculin **konviaille** féminin : invité **le sêyi konvié a lô nose** (Il fut invité à leur mariage)

***konvoi*** masculin si, en français, ce mot désigne le cortège funèbre qui accompagne le corbillard conduisant le défunt au cimetière, en *patois* un ***konvoi*** était précisément un faire part de décès, sous la forme d'une grande feuille double, encadrée d'un large liseré noir, qui comportait, outre l'avis de décès et les noms des membres de la famille du défunt, une invitation à la cérémonie.

***köpâ*** : couper.

***köpâ dô pou(éin)*** (Couper du pain). Quand la fermière disait au maître de la maison ***köpe din dô pou(éin)*** (Coupe donc du pain) elle lui demandait de tailler d'épaisses tartines de nos gros pains et de les distribuer à chacun des convives

***va din köpâ dô boi*** (Va donc couper du bois) invitait à débiter les bûches mises en réserve dans le bûcher à la taille convenable pour être utilisées dans la cheminée. Couper le bois sur pied, dans les haies ou sur les têtards, se disait ***fouère dô boi*** (Faire du bois), couper les branches pour confectionner des fagots était ***fagötâ*** voir à ***fagö*** et abattre un arbre était ***köpâ un'âbre*** (Couper un arbre) à quoi on pouvait ajouter ***a pé de fourâ*** (À pied de forêt) : scier le tronc au ras du sol.

***köpâ lé rinze*** (Couper les ronces) était synonyme de : débroussailler.

***köpe*** féminin : 1° : coupure, blessure superficielle faite avec un instrument tranchant ***le s'a köpé avêk son koutè\**** ou encore ***le s'a fouê une köpe avêk son koutè\**** (Il s'est coupé avec son couteau, ou encore: il s'est fait une coupe avec son couteau) avec l'auxiliaire avoir !

***köpe dê*** masculin : coupe doigt, c'est le mâle Lucane ou Cerf volant, *Lucanus cervus*, qui, avec ses prodigieuses mandibules hérissées de pointes semble capable de couper, au moins des doigts d'enfants.

***köpâ le subiê*** couper le sifflet, laisser quelqu'un pantois et muet.

2° : Coupe : récolte, particulièrement de foin. On distinguait ***la përmère köpe*** (Première coupe, première récolte, celle qui était faite à la fin du printemps. C'était la plus abondante) ***la sëginde köpe*** (Seconde coupe) faite à la fin de l'été, c'était le regain, l'herbe qui repoussait après une première récolte. Moins abondante en général, elle concernait surtout des prairies artificielles de trèfle ou de luzerne.

***köpe rasine*** masculin : coupe racines, dit aussi ***köpe Joute*** ou coupe betteraves : appareil constitué par une trémie le long de laquelle tournait une roue pleine, verticale, dans laquelle étaient insérées 4 ou 5 lames tranchantes. Une poignée permettait de la faire tourner. Après l'électrification des campagnes, mon père y accola une grande poulie mue par un petit moteur électrique. Il suffisait de mettre des ***Joute*** (Betteraves) ou des ***töpine*** (Topinambours) dans la trémie pour récolter sous l'appareil des tranches à distribuer au bétail.



Cet instrument était indispensable car les vaches *mal(éin)nian a rouJâ lé töpine ê a lé méJian toute antére* (Les vaches avaient de la peine à ronger les topinambours et elles les avalaient toutes entières) Quand cela se produisait il y avait un grand risque que ces tubercules se coincent dans leur œsophage, ce qui les empêchaient de continuer à se nourrir et les gênaient pour respirer. Il fallait alors déloger cet obstacle, ce qui n'était pas si simple à faire. Voir à *nè\*r de bu*

Quant aux betteraves, il y avait un autre problème *lé Joute étian trö grouse a lé rökian bé un p'ti mê a z'an gavani'yan tou py'(éin)* (Les betteraves étaient trop grosses et elles les croquaient bien un peu elles en gâchaient beaucoup)

*Donc on passait tout ça au coupe-racines, juste avant la traite et les tranches obtenues étaient distribuées telles quelles ou saupoudrées de farine ou de son, aux animaux qui les mangeaient pendant qu'on les trayait. C'était avantageux, car l'animal occupé à déguster une nourriture dont il raffolait, se laissait traire sans donner ces signes d'impatience si préjudiciables au seau de lait, comme des déplacements de pattes, ou des mouvements de queue désagréables pour les trayeurs à qui cela fouettait le visage.*

*En outre, débiter les betteraves constituait une distraction très intéressante pour les enfants car, en les disposant convenablement, on pouvait obtenir des tranches de toutes tailles et de formes variées. Et, de plus, comme ces racines présentaient des couches concentriques de couleurs différentes allant de rouge au blanc en passant par des tas de roses voire des orangés, les tranches obtenues étaient enrichies de décorations rondes, ovales ou sinueuses, toujours espérées et parfois inattendues.*

*louizête* qui avait un frère, pouvait ainsi concourir avec lui, à qui obtiendrait la plus grande ou la plus jolie. Moi, enfant unique, je ne pouvais que lancer des défis à moi-même, c'était plus monotone mais, en revanche, je gagnais toujours.

*köpe örtiJe* coupe orties dit aussi *machine a mézi* appareil pour hacher les orties. Voir *mézi*

**körde** féminin : 1° Corde, unité de mesure utilisée pour le bois de chauffage, coupé en



bûches de 1 mètre de long et rangées en tas bien réguliers, de 1 mètre de hauteur *une körde* était un tas de six mètres de longueur sur un mètre de haut donc de 6 stères (au *linâ* du moins, car cela variait suivant les régions)

2° : corde, lien, souvent en fibres de chanvre torsadées.

*la körde a virâ le van* (La corde pour tourner le vent) Cette expression s'employait pour reprocher à quelqu'un de chercher des complications dans son travail ou ses propos. On disait *va tu köre kri la körde a virâ le van* (Vas-tu encore chercher la corde à tourner le vent) à ceux qui ergotaient dans une discussion ou qui s'y prenaient de manière fort alambiquée pour entreprendre leur travail.

Ma mère s'amusait à me faire répéter, quand j'étais petit : «*Quand un cordier cordant veut accorder une corde, pour sa corde accorder six cordons il accorde, si un cordon de la corde décorde le cordon décordant fait décorde la corde*» Il y aura bientôt un siècle de cela.

**kördé** masculin, **kördaille** féminin : était employé en ce qui concerne certains légumes comme le navet, le radis, la carotte etc. dont l'axe central, le cœur, est lignifié donc trop dur pour être consommé, parce qu'on avait attendu trop longtemps avant de les récolter, ou parce qu'ils avaient poussé au cours d'une saison trop sèche (car, à cette époque, on ne pouvait guère irriguer) Bien marquer la différence entre **kördé** (À cœur coriace) et **kördè\*** (Sorte de guide pour conduire les chevaux)

*Quand on mâche un légume ainsi kördé on en vient facilement à en dissocier les fibres et cela donne le même résultat que si on avait mâché une corde. Voir kördiase*

**kördè\*** masculin : correspond au mot français cordeau : petite corde tendue entre deux points utilisée pour tracer des lignes droites. En *patois* c'est une petite corde, quel qu'en soit l'usage. Et ce mot est masculin *un kördè\** et employé au singulier.

Il peut aussi s'agir d'une petite corde, assez longue, et de faible diamètre, dont les deux extrémités sont attachées, une de chaque côté du mors d'un cheval, permettant de le conduire à partir du véhicule ou de l'instrument auquel il est attelé et on le désigne alors en utilisant le pluriel *dô kördè\** ou *lé kördè\** (Des cordeaux ou les cordeaux) *lé kördè\** tiennent le rôle de guides bon marché en somme. Car, s'il s'agissait des beaux véhicules, destinés aux promenades ou aux visites avec des harnachements plus chics, on utilisait des vraies *guide* des lanières de cuir fixées aussi de chaque côté du mors et on les désignait par le mot français : *lé guides*

**kördiase** masculin et féminin : coriace, c'est la déformation du mot français. On l'utilisait pour les légumes et aussi pour la viande. Il arrivait même qu'on l'emploie en parlant de certaines personnes particulièrement entêtées *ö l'é kördiase chô fi d'yarse ö l'é malézé de le fouére ézir* (Oh il est coriace ce fils de garce, il est difficile de le faire céder, obéir).

*L'introduction du d est peut-être due à une association fréquente avec un juron dans fi d'yarse ö l'é kördiase (Fils de garce c'est coriace, où, plus il y avait de d mieux ça sonnait) Il est aussi possible qu'il s'agisse d'un rapprochement avec kördé car les légumes kördé étaient aussi kördiase*

**kördounâ** masculin : cordonnier, il n'en existait pas vraiment en dehors des villes voisines. Par chez nous c'était le bourrelier, dont la tâche principale était de réparer les harnais, qui était apte à tous les travaux sur le cuir. La plupart des cultivateurs assuraient eux-même beaucoup de réparations sur les objets en cuir.

**köre** : encore.

Ce mot nous évoquait l'histoire d'un Ancien qui avait débuté comme petit berger, vers l'âge de 9 ou 10 ans, dans une des grosses fermes du voisinage. Il avait alors le solide appétit des enfants qui grandissent en travaillant. Et il lui arriva une fois de redemander, à la fin d'un repas, un morceau de ce lard qu'il avait trouvé si bon.

Alors, au milieu du silence consterné des autres domestiques et offensé de la partie familiale de la tablée, il entendit le Maître proférer calmement et posément, une réponse savamment construite pour impressionner l'auditoire :

**t'â méJé b(éin) dô pou(éin)** (Tu as mangé beaucoup de pain)  
**t'â méJé de la soupe s'ke t'â v'iyu** (Tu as mangé ce que tu as voulu de soupe)  
**t'â méJé un grou moursè\* de salé de gôrê** (Tu as mangé un gros morceau de petit salé)  
**t'â méJé dô cHou ê dô trouf'ye tan k'a m(éin)me** (Tu as mangé des choux et des pommes de terre tant et plus  
**köre de la viande ?** (Encore de la viande ?)

Sans nul doute **t'â méJé** répété quatre fois avait du sonner comme un glas aux oreilles du petit gourmand.

La chute, avec un **köre** sonnante comme le clairon, mettait une touche finale un rien emphatique, à une construction poétique, qui séduisit le petit affamé au point qu'il la récitait encore souvent dans son grand âge. Ou peut être avait il eu de la peine à digérer toutes les choses énumérées au sujet de son plantureux repas.

**köridor** masculin : couloir à l'intérieur d'une maison

Le mot couloir n'existait pas dans notre **patois** et le corridor français est un couloir dans une fortification.

**körmâ** masculin : Cormier, dit aussi : Sorbier domestique, *Sorbus domestica*, Rosacées : grand arbre à feuilles composées imparipennées, à 13 folioles environ, dentées, velues et argentées quand elles sont jeunes, puis glabres et mates ensuite. Ses fleurs sont blanches. Ses fruits sont de jolies petites poires vertes d'un côté et rouges de l'autre, fermes, et si âcres qu'elles provoquent une contraction presque douloureuse de la gorge. Mais elles deviennent vite blettes et délicieuses.

J'allais, à la saison, déguster leur pulpe, molle, couleur chocolat au lait, sous l'arbre où je devais les ramasser parmi les crottes de poules et les disputer aux volailles et aux oiseaux. Et jamais ces agapes ne m'ont causé le moindre désagrément digestif ni la moindre intoxication.

Ces fruits, les cormes, ont été utilisés pour préparer des boissons fermentées qui seraient à l'origine de leur nom, puisque les Gaulois nommaient ces boissons cumi.

Il y avait un très grand Cormier près de chez moi. Il avait poussé tout près d'un énorme Ormeau aussi grand que lui. Sans doute étaient ils nés ensemble, si près l'un de l'autre, que leurs troncs se touchaient à la base et qu'ils semblaient avoir une souche commune. Ils étaient plantés sur le côté de l'entrée d'un champ que nous nommions **le cHan de l'oumè\*** (Le champ de l'ormeau)

Sans doute étaient ils très vieux, chacun d'eux pouvant dépasser allègrement 5 ou 6 siècles. Ils vécurent là, heureux, pendant longtemps, jusqu'au jour où il fallut élargir l'entrée du champ pour permettre le passage d'une nouvelle venue : la moissonneuse-lieuse qui était fort large. On abattit seulement l'Orme et le Cormier, mieux placé, trouva grâce. Dès l'année suivante il commença à dépérir, puis il ne donna plus ni fleurs ni fruits et mourut.

Petit je croyais bien qu'il était mort de chagrin et plus grand je l'associais au lai de MARIE DE FRANCE:

*Cume del chevrefoil esteit  
 Ki a la codre se perneit  
 Quant il si est laciez e pris  
 E tut entur le fust s'est mis  
 Ensemble pocent bien durer  
 Mes ki puis les voelt desevrer  
 Li codres muert hastivement  
 E li chevrefoil ensement  
 Bele amie si est de nus  
 Ne vus sanz mei ne mei sanz vus*

*Foin de tristesse : son bois est magnifique, très homogène, presque sans cernes annuels de croissance et on peut rêver que, par la grâce des ébénistes, lui et son ami survivent encore aujourd'hui l'un à côté de l'autre, dans quelques beaux meubles.*

**körne** féminin : corne.

**ankörnâ** : donner un coup de cornes et même blesser d'un coup de cornes. Encorner.

**körnâyâ** dans *se körnâya* échanger de menus coups de cornes entre vaches, comme elles le font dans l'écurie, quand elles mangent le foin au râtelier et qu'elles sont agacées de voir leur voisine enlever la bouchée de foin qu'elles convoitaient mais ne pouvaient encore prendre parce qu'elles avaient déjà la bouche pleine.

**körne de lèvre** féminin : Corne de lièvre, petit fossile que nous trouvions dans les labours : rostre de Bélemnite

**körnête** féminin : 1° : dentelle que les femmes posaient sur le dessus *de lô bien* (De leur coiffe)

2° : sorte de salade, probablement voisine des Endives (Chicorées-endives) car, à maturité, son cœur était occupé par un bouquet de feuilles serrées en un petit cornet ressemblant à une endive. Il existe une Chicorée Scarole, en cornet, de Bordeaux.

**körpöranse** féminin : corpulence, volume du corps. On ne l'utilisait guère que dans une appréciation élogieuse *l'a une boune* ou *une bête körpöranse* (Il a une bonne ou belle allure, il est bien proportionné)

*l'a pâ de körpöranse* (Il n'a pas de corpulence) : c'est un gringalet.

**körpöré** dans certaines expressions *l'é b(éin) körpöré* ou *a l'é b(éin) körpöraille* (Il est bien fichu, ou elle est bien fichue)

**köse** féminin : en général, d'un village à l'autre, ce mot désignait un rapace diurne de grande taille. Chez nous c'était la buse, *Buteo buteo*, haute de 60 centimètres avec une envergure souvent supérieure à un mètre cinquante. Pour les autres rapaces diurnes, voir *onbrè\** Voir aussi *kösin*

*lé köse* nous arrivaient de la forêt de l'Hermitain, en couple, et planaient longuement au dessus de la ferme, en décrivant des cercles et en poussant leur appel semblable à un miaulement aigu. A ce moment l'ambiance changeait brusquement dans notre basse-cour. Les poules cessaient de caqueter et de gratter le sol et un lourd silence, rarement troublé par un timide gloussement plaintif et traînant, pesait sur tout ce petit monde. Certaines volailles fuyaient n'importe où le cou allongé et le corps au ras du sol. Enfin, il arrivait que le coq se mette à crier, mais ce n'était pas son glorieux cocorico habituel, c'était un cri éraillé, un signal d'alarme sans doute. Je lui trouvais un air de défi, un témoignage de bravoure et de fierté (car j'avais lu Chantecler de ROSTAND)

*Ces rapaces étaient redoutés des fermières car ils prélevaient des poussins et pouvaient même enlever quelques petites poules.*

*Mon père avait trouvé une **köse** blessée qui ne pouvait plus voler, mais il était impensable de l'adopter, comme nous l'avions fait pour le corbeau, car comment aurions-nous pu la nourrir? Il l'avait donc tuée et fait empailler. Elle mesurait après cette opération plus de deux mètres dix d'envergure. Le taxidermiste avait, sans doute, un peu triché, comme il le faisait habituellement avec les trophées de chasse et particulièrement avec les animaux réputés dangereux (leurs têtes de sangliers étaient énormes et avaient un rictus digne du pire des chiens enragés) Elle trôna longtemps dans notre salle à manger (réservée à nos invités) au-dessus d'un divan fait par mes parents avec de la loupe d'orme. Malheureusement, la scierie soucieuse de tirer le meilleur parti d'un bois rare, avait scié des planches nombreuses mais trop minces, et, du coup, le meuble était fragile.*

*Je peignis sous **la köse** et directement sur le crépi du mur une reproduction d'un tableau de Jean-Baptiste OUDRY, représentant un aigle attaquant des canards. Le bois du divan se fendilla après s'être écaillé, le salpêtre décolla la peinture et les mites eurent raison de la buse quelque temps après la mort de mon père. Mais je me souviens...*

**kösin** masculin : 1° : morceau de bois, éclat d'une bûche juste valable pour entretenir un peu le feu, aussi déchets d'abattages, rebut résultant de la mise à bonne longueur des bûches de bois de chauffage à ranger en stères. Pour les morceaux plus gros on disait **köse**  
2° : Petits Coléoptères et leurs larves, voir à **kösouné**

**kösouné** masculin, **kösounaille** féminin : désigne l'état de quelque chose qui a été percé de petits trous à la suite de l'attaque des larves de différents coléoptères nommés **kösin** Ainsi **lé pâ lé mouJête lé kabinê lé bié étian kösouné ê l'ô son bé köre a dô fê d'azâr** (Les pois, les haricots, les armoires, les blés étaient percés par les vers et ils le sont bien encore parfois sans doute)

1° : Les Vrillettes, qu'il est plus chic de nommer Anobies, parasitent les bois d'œuvre (charpentes et vieux meubles). L'un d'eux est le *Xestobium* dont les mâles et les femelles communiquent entre eux en cognant sur le bois avec leur tête, faisant un joli : tic tac tic tac. Pour cela, il a reçu le nom évocateur de : horloge de la mort, en **patoï** comme en français. C'est effectivement le signal de fin de vie des meubles qu'il crible de petits trous et dont les larves transforment l'intérieur en sciure. On disait aussi que ces meubles étaient **piké** (Piqués ?)

2° : Les Bruches, de 3 à 4 millimètres, avec des élytres courtes, qui laissent leur petit derrière découvert. Spécialistes des graines de Légumineuses, elles pondent dans la jeune graine que leurs larves dévorent ensuite à partir de l'intérieur. Elles y subissent même leur métamorphose. Il en existe plusieurs : *Bruchus pisorum*, met un seul ver par petit pois, *Acanthocelides* en met plusieurs par haricot.

3° : Les Charançons dont la tête est prolongée par un long rostre. Chaque plante possède son charançon propre et spécialisé : les *Calandra* du blé et du maïs dont les vers vident intégralement les grains étaient à cette époque particulièrement désastreux.

**köti** masculin et féminin : désignait l'état d'un jeune animal ou d'un fruit dont le développement avait été contrarié ou même interrompu. Voir **akërnêyé**

**kôtir** : gêner ou empêcher la croissance.

*Quand je jouais avec les jeunes animaux qui s'y prêtaient volontiers (car chiot, porcelets et chevreaux adorent jouer entre eux et même avec les enfants auxquels ils font facilement confiance) ma mère me disait **tu va le kôtir** mais je voyais bien qu'elle n'y croyait pas.*

Voir à **görê** Voir aussi **kërni** ou **krëni**

**kötri** féminin : coterie, c'était un mot terriblement péjoratif qui désignait un ensemble de personnes ayant des liens plus ou moins scandaleux et des complicités d'intérêts peu avouables, voire illicites. *tu cheu ö l'é de la m(éin)me kötri* (Tout ça, c'est du même petit groupe un peu louche)

*avoure l'avan fouê kötri avêk ché chéti gâ* (Maintenant ils se sont mis en bande avec ces mauvais garçons)

*En 1300, une coterie était une association de paysans qui tenaient, d'un même seigneur, une tenure roturière. Ce n'était pas forcément une association de mauvaises personnes, mais tout de même des petites gens.*

**kötyin** masculin : cotillon, jupon.

*kouri le kötyin* (Courir le jupon) chercher des femmes à courtiser.

*Jan kötyin* (Jean-jupon): expression pour se moquer des enfants qui ne voulaient pas quitter leur mère ou qui se livraient à des activités féminines, comme la couture, le point de croix. Voir **fumê**

*Et, puisque nous en sommes à ce sujet, qu'il me soit permis de verser un document historique dans ce dossier : un dialogue entre une servante et sa maîtresse.*

*dî din la Jâne ké t'ö ke tu fazê dan le pâti avêk le va devan* (Dis donc Jeanne, qu'est ce que tu faisais dans le petit pâturage, avec le domestique principal ?)

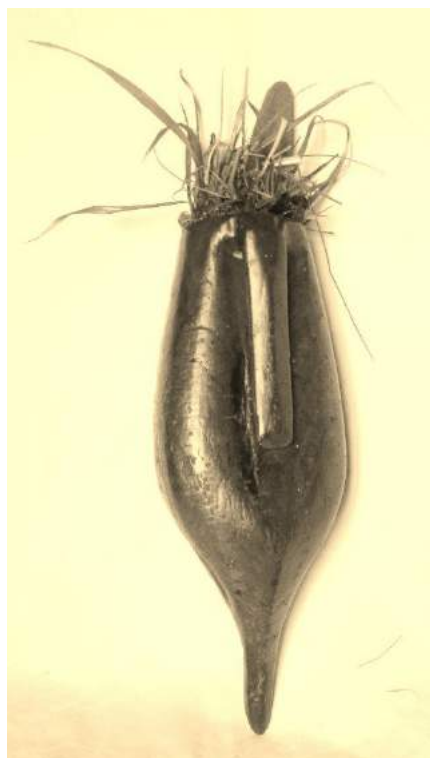
*ö l'é ke le me dësi la Jâne yite ton kötyin ou bé i le pëse* (C'est qu'il m'a dit : Jeanne, enlève ton jupon ou je le perce)

*pi l'a sorti une afouère këm un manche de serpe mê fandu ô bou këm un subiê* (Puis il a sorti une chose comme un manche de serpe, mais fendu au bout comme un sifflet)

*le m'ô z'a saké dan le kru voure ki pise ö m'fazi tan de b(éin) k'i an pëti* (Il me l'a fourré dans le trou où j'urine, ça me fit tant de bien que j'en pétais)

*Voilà, ce me semble, qui va clore la polémique : Jeanne fut donc improprement nommée la Pucelle !*

**kouâ** 1° : masculin : petit récipient cylindro-conique que le faucheur portait à sa ceinture et qui contenait, avec un peu d'herbe humide, la pierre à aiguiser pour aiguiser maintes fois sa faux au cours de son travail. Elle devait rester humide pour demeurer efficace.



Les plus anciennes étaient faites d'une corne de bœuf et les plus récentes avaient à peu près la même forme mais elles étaient en zinc ou en fer galvanisé. D'autres, comme la nôtre, étaient en bois et avaient la forme d'un sabot auquel on aurait coupé le talon pour le réduire à sa partie pointue et elles étaient pourvues d'une languette sur le côté que le faucheur glissait à la ceinture de son pantalon.

2° : **kouâ** féminin : sorte de grosse Coloquinte, *Lagenaria*, Cucurbitacées, au fruit allongé, volumineux, qui présente un étranglement en son milieu et qu'on nomme gourde pèlerine. Une fois séchée et vidée de sa pulpe fibreuse et de ses graines elle pouvait servir à transporter de la boisson et, son étranglement, ceinturé d'une corde, permettait de la porter à sa ceinture.

*Mon père, en ayant cultivé, essaya de les préparer conformément aux recettes ancestrales pour le transport du vin. Pour cela, après les avoir vidées et séchées longuement, d'abord au soleil, puis devant la gueule du four de pierres chauffé pour sécher des prunes, il les emplit de vin chaud à plusieurs reprises. Puis il en utilisa une fois pour emporter de quoi boire pendant une longue journée de fauche. Il ne le fit qu'une fois puis m'abandonna ses gourdes pèlerines pour me servir de jouets. Mais elles se révélèrent particulièrement fragiles. De plus, si on se réfère à des peintures représentant des pèlerins, il apparaît que nos gourdes n'étaient pas bien grosses par comparaison avec les leurs.*

**kouâ'yin** ou **kouê'yin** masculin : Coloquinte ornementale colorée et verruqueuses, *Citrullus*, Cucurbitacées aussi, qui, une fois séchées servaient à faire des compositions ornementales sur le manteau de la cheminée ou sur la table de la salle à manger qui ne servait que rarement pour des invités, de sorte que **ché kouê'yin** n'étaient pas souvent admirés.

**kouâ** : couvrir, maintenir avec constance ses œufs à la température convenable pour qu'ils éclosent dans les délais.

*Ne croyez pas qu'il suffise pour cela de s'asseoir dessus. La poule couveuse, de temps à autre, se soulève, non seulement pour les aérer, mais avec ses pattes et en prenant beaucoup de précautions, elle les fait tourner sur eux-mêmes, un à un, de façon à ce que ça ne soit pas*

*toujours le même côté qui soit vers le haut, c'est à dire vers le corps bien chaud de la couveuse. Et ce n'est pas facile de distinguer, sur un œuf, un côté d'un autre. Bref, ne vous en déplaie, Mesdames, en comparaison avec la couvaison, la gestation d'une mammifère est d'une simplicité déconcertante.*

**ké t'ö kë tu fouê a kouâ le fê de m(éin)me** (Que fais tu à couvrir le feu comme cela) était une apostrophe à l'intention de ceux qui restaient accroupis tout près du feu devant la cheminée.

**le kouan pâ dan le m(éin)me palisin** (Ils ne couvent pas dans la même corbeille de paille tressée) phrase utilisée pour indiquer qu'une sévère mésentente régnait entre deux personnes.

**le tan koue** (Le temps couve) cette expression désignait un temps incertain, pas encore tout à fait mauvais, mais ne présageant rien de bon **louizête** dit **le tan kouve** mais son patois est parfois pollué par la proximité de la ville avec son village.

**akouaille** (En train de couvrir) ou manifestant les symptômes de quelqu'un qui souhaite couvrir. Ce mot n'a pas de masculin, car, n'en déplaie aux féministes, les coqs ne couvaient pas.

**kouaille** féminin : couvée, ensemble des poussins issus d'une même couvée. Voir **nicHaille** et **grouaille**

*Signalons ici un jeu, qui est aussi une expérience susceptible d'intéresser les amateurs, curieux de psychophysiologie aviaire. Il faut capturer une poule et, la poursuite (où tous les coups sont permis) terminée, la traiter avec douceur et humanité. La forcer alors à s'accroupir en lui appuyant sur le dos. Ensuite, en lui courbant délicatement mais fermement le cou, lui insérer la tête sous une aile. La saisir alors à deux mains, une de chaque côté, bien posées sur les ailes pour qu'elle ne puisse pas dégager sa tête. Si on n'est pas brutal, la poule semble consentir volontiers à ces manipulations. Puis **li fère fouére dô moulinê** (Lui faire parcourir de grands cercles à bout de bras) dans le sens vertical, autant que possible (ce détail est très important pour le succès de l'expérience). Enfin, la déposer délicatement sur le sol. Si ce protocole a été bien respecté, la poule reste immobile, la tête sous l'aile, dans la position où elles se mettent pour dormir. Et elle peut rester ainsi jusqu'à un quart d'heure avant de se redresser et de repartir en chancelant comme si elle était saoule.*

*Une fois même, nous connûmes un tel succès, qu'une poule qui avait subi des **moulinê** très prolongés ne se réveilla jamais malgré quelques **bin kou de pé ô chu** (Sollicitations pédestres anales vigoureuses)*

**kouane** féminin : couenne, en l'occurrence la peau du porc avec un peu lard à son contact.

**être dur de la kouane** (Être dur de la couenne) avoir la peau dure.

**dékouanâ** : prélever la **kouane**

**sâse a la kouane** (Sauce faite avec la couenne du porc) Prélever la peau du cochon préalablement débarrassée de ses soies **an grillan le görê** voir **grillâ** Avoir bien soin de conserver une quantité raisonnable de lard au contact de la **kouane** Blanchir les **kouane** à l'eau bouillante, pour les rendre plus fermes, puis les passer au hachoir avec la grille à pâté. Ajouter échalotes et persil hachés, sel, poivre, vin blanc. Malaxer longuement à mains nues. Cuire au four (de préférence un grand four en pierre de nos fermes) après les avoir disposées en terrines et recouvertes de vin blanc. Laisser refroidir et dégraisser le dessus, puis réchauffer légèrement au four pour ajouter plus facilement, ad libitum, des pommes de terre cuites en robe des champs (épluchées, cela va sans dire) Repasser au four après avoir rajouté du vin blanc si la préparation est trop compacte **ö y'a pâ miou** (Il n'y a rien de meilleur !)

**kouâte** féminin : un constituant essentiel du lit. C'est une sorte de matelas, à vrai dire plutôt une sorte de sac, bourré de plumes et cousu dans un tissu grossier nommé **kouéti** (Coutil) une sorte de toile de lin croisée, tissée très serré, généralement de couleur bistre, pour ne pas dire pisseuse, où des bandes longitudinales claires alternaient avec des bandes bleu de Prusse fané. La (ou les) **kouate** étaient posées sur une **payase** ayant à peu près la même forme mais plus épaisse et bourrée de paille. Le tout était contenu dans un châlit. Voir à **li**

Si la maison était un tant soit peu cossue, il y avait de la belle literie avec des draps brodés, et surtout, des **kouâte** à profusion où on s'enfonçait à en étouffer si on était seul. Et, si on couchait à deux, un de chaque côté, l'équilibre devenait précaire : soit l'ensemble versait du côté du plus lourd, soit un profond fossé s'effondrait au milieu du lit où les deux dormeurs venaient se coincer, pour échanger ruades, coups de coudes et propos désagréables et embrumés de sommeil. Enfin le dormeur à la recherche de paix et de fraîcheur sur le rebord des **kouâte** risquait fort de chavirer hors de la couche.

*En ancien français keutis était une enveloppe de matelas ou un lit de plumes.*

**koubiâ** s'associer de façon temporaire, avec un, ou plus rarement, plusieurs autres fermiers, pour un travail précis et d'une durée déterminée, pour un travail nécessitant beaucoup de main d'œuvre et inhabituel.

**koubye** masculin : couple c'est à dire un couple de deux époux pais aussi un ensemble de deux animaux ou de deux choses.

**kouchâ** coucher *ton drôle ne fouê ke brayâ ö l'arê été meu ki le kouchision aprâ résie* (Ton enfant ne fait que pleurer il aurait été mieux que nous le couchassions après déjeuner)

**alâ se kouchâ** (Aller se coucher, se mettre au lit) voir aussi **sakâ** dans *se sakâ dan sé lésâ* (Se fourrer dans ses draps)

**kouchâ une âbre** (Coucher un arbre, abattre un arbre)

**lé bié son kouché** (Les blés sont couchés) Mauvaise nouvelle qui signifiait qu'ils étaient atteints du *Piétin* ou de la *Verse* : maladies cryptogamiques qui, fragilisant les bases, entraînait la chute des pailles et des épis, qui pourrissaient ensuite sur le sol, et qui, de toutes façons, étaient perdus.

**kouchâ** quand on jouait aux billes ou aux cartes c'était déposer sa mise.

**koudiniâ** masculin : coing ou cognassier, le fruit ou l'arbre.

*Le mot patois est proche de l'ancien français codoin qui peut venir du grec kudonia mela à l'origine du nom scientifique Cydonia : Cognassier.*

**koudre** : coudre. Voir **kouzâ**

**koue** ou **kouête** féminin : 1° : queue. Voir **kouê**

*té adrê këm'un görê avêk sa kouête* (Tu es adroit comme un cochon avec sa queue) Ce n'était pas le meilleur compliment qu'on pouvait espérer au sujet de son travail, surtout si on pense que cette queue se met en tire-bouchon lorsque le cochon est heureux.

*apasiente te dîn ö v(éin)dra bé la kouête ô ch(éin) a bé v'nu* (Prends donc patience, ça viendra bien : la queue du chien est bien venue) Cette phrase optimiste était censée apaiser les impatientes qui s'inquiétaient à voix haute de voir leurs espoirs tarder à être comblés

*Cela se passait au début de la guerre, la seule, la mienne. Il avait traîné une histoire,*



*censée être drôle, où il était question de deux chiens, qui s'étaient tellement battus qu'on n'avait plus retrouvé, à la fin de leur combat, que les deux queues qui luttait encore.*

*Or, nous avons une voisine, acariâtre, grincheuse et agressive qui avait impartialement pris en grippe les deux partis restés en présence après la défaite de la France : elle honnissait équitablement Allemands et Anglais, et passait son temps à les vouer aux gémonies **i vèdrê ke le se batisian këm'lé deu cH(éin) jusk'a se k'ô ne restise pu ke lô kouête** (Je voudrais qu'ils se battent comme les deux chiens, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que leurs queues)*

*Un jour, mon père lui demanda, candide, **ê bé pèrdêke vèdrê tu k'ô sêJe Justëman lé kouête chi restian** (Eh bien pourquoi voudrais-tu que ce soit justement les queues qui restent) Il n'eut pas de réponse car elle lui tourna le dos et s'en fut sans mot dire !*

*Il y eut aussi la conclusion de l'histoire de ce pauvre homme occupé à se soulager au pied d'une haie que des vauriens (oui : des vauriens, je le concède) avaient effrayé. **I'a foui ô gran désime galô ê le s'a d'azâr ésuJé avêk sa koue de cHemize** (Il a foutu le camp au très grand galop et il s'est essuyé, sans doute avec sa queue de chemise).*

*Mon père prétendait que **si le bon yu a fouê dô kouête ô cHa ê ô kastrôle ö l'é pèr lé pr(éin)dre** (Si Dieu avait fait une queue aux chats comme aux casseroles c'est pour permettre à l'homme de les déplacer). Bien des fois je lui ai vu joindre le geste à la parole et ces animaux, comme ces casseroles, semblaient trouver cela tellement naturel qu'ils ne proféraient pas la moindre protestation. Alors que si je m'avisais de faire comme lui je déclanchais un concert de crachements, soulignés à l'occasion, par des coups de griffes. Sans doute, en plus de son autorité et de son prestige naturel, mon père avait-il des mains très larges dont les prises devaient être bien plus confortables que celles de mes petites mains. Mais, soyons honnêtes : jamais une casserole n'a protesté contre mes manipulations !*

**bâskouête** féminin, voir ce mot : Bergeronnette grise ou hochequeue

**grankouête** féminin, voir ce mot à **gran** Mésange à longue queue.

2° : **la kouête** servait aussi à désigner la verge de à peu n'importe quel mâle et surtout de l'homme.

3° : **kouête** désignait aussi le pédoncule des fruits **kouête de sërâze** (Queue de cerises)

**bouère su lé kouête de serâze** (Boire sur les queues de cerises) : se faire une tisane de queues de cerises.

*C'est un moyen, paraît-il souverain, pour combattre certaines affections urinaires. En tous cas c'est bien bon et très discrètement parfumé à l'amande amère. Il faut faire bouillir une poignée de queues de cerises séchées dans un litre d'eau et verser cette décoction bouillante sur une poignée de quartiers de pommes bien minces, puis laisser refroidir convenablement, filtrer et sucrer selon son goût.*

**kouê** masculin : petite mèche de cheveux rebelles dressés sur la tête, éventuellement : touffe de poils. Voir **dupê** à **dupe**

**koué** masculin : conduit souterrain fait autrefois de pierres plates et maintenant de buses en ciment, faisant communiquer des fossés par dessous la chaussée aux croisements des chemins. C'était aussi des drains, dans les champs, faits avec des pierres plates disposées horizontalement en-dessus et en-dessous et séparées par des pierres plus épaisses dressées de chaque côté pour ménager un conduit entre elles. Ces drains étaient aménagés assez profondément pour permettre le labourage. Les animaux sauvages à poils (lapins, renards, blaireaux) y trouvaient volontiers refuge. On les délogeait par différents moyens et ce n'était pas toujours facile comme on peut le voir à **biérâ** blaireau.

**kouéfâ** dans *se fouére kouéfâ* (Se faire coiffer) aller chez le coiffeur, se faire couper les cheveux, qui se disait aussi *se fouére përukâ* Je n'ai jamais entendu employer de mot correspondant à coiffeur, par chez nous car on n'y allait pas souvent. Les hommes se coupaient les cheveux mutuellement, comme il est raconté à **piâ** (Cheveux) Les femmes gardaient leurs cheveux assez longs et complètement naturels, sans les friser ni les colorer. Les grands-mères les emprisonnaient encore dans leur **bien** et les plus jeunes se faisaient des chignons. Seules, les gamines avaient les cheveux au vent, raccourcis en cas de besoin par leurs aînées. Voir à **dail** pour un certain style de coiffure.

**kouéfe** féminin ou **kouéfi** masculin : désignait la coiffe des femmes décrite au mot **bien**

**kou(éin)kâ** ce mot concernait surtout les enfants qui poussent des braillements en pleurant ou en faisant mine de pleurer, ou les bébés qui font une colère. Dans ce genre de sonorités voir **kouénâ** ou **kou(éin)nâ** **kouinâ** et **bëkou(éin)ne**

**kouénâ** ou **kou(éin)nâ** : couiner, piauler, vagir, bref : tous les bruits que savent composer les bébés. C'est aussi émettre un son analogue à celui des musiquettes insérées dans les jouets d'enfants avec des anches bon marché.

On utilise aussi **kouénâ** pour : pousser des cris très aigus comme ceux des petits animaux (souris, musaraignes etc.) pour ce genre de bruit voir aussi **kouinâ** Quand il s'agissait des canes qui criaient, on disait aussi **kouénâ** pour : cancaner (dans ce domaine voir **krakasâ** )

**bëkou(éin)ne** On trouvera là toute une série d'instruments faciles à réaliser soi-même et peu coûteux pour **kouénâ** (pédoncules de pissenlit, feuilles de graminées, feuilles d'arbre, etc.) Ce mot désigne aussi les anches bon marché ci-dessus.

**kouérâ** : verrouiller. Fermer une porte, une barrière, un portillon se disait **fërmâ la porte fërmâ la kyie fërmâ le ky'in** Mais **kouérâ la pôrte kouérâ le ky'in kouérâ la kyie** c'était assujettir, consolider cette fermeture avec un système quelconque : verrou, serrure, attaches diverses.

**kouérail** masculin : verrou.

**kouére** féminin était parfois utilisé pour dire verrou, mais désignait plus souvent un système plus fruste, plus léger et souvent bricolé (crochet, système à base de fil de fer à fagot, et souvent une couronne tressée sur place avec des rameaux de bois souple, osier, troène dont on coiffait les montants de la barrière pour unir les deux battants ou pour attacher un battant unique au piquet prévu à cet effet).

**dëkouèrà** déverrouiller.

**kouéti** masculin : coutil : toile, serrée, épaisse et très solide utilisée pour faire **lé kouâte lé payase** (Matelas de plumes et matelas de paille) Voir **kouâte**

**kouéyin** ou **kouoi'yin** masculin : Coloquintes ornementales, voir à **koi**

**koui** : qui a été couvé **une u kouï** est un œuf qui, ayant été couvé pendant assez longtemps, a été abandonné avant l'éclosion du poussin, ou qui, étant resté trop longtemps dans le nid, a été réchauffé trop souvent par les pondeuses.

*Bien entendu l'embryon de poussin est mort et tout est entré en putréfaction donnant un étonnant mélange de composés ammoniacaux, aminés ou sulfurés, tous très volatils et ne*

demandant qu'à se répandre dans l'atmosphère. A la limite, le processus peut conduire à une explosion spontanée de l'œuf. Tous ces produits sont supérieurs aux pets les plus méphitiques et on devine les possibilités que suggérerait la découverte de tels trésors pour la population enfantine.

C'est avec une émotion bien compréhensible que j'ai retrouvé ce parfum de mon enfance lorsque, étudiant en chimie, exilé loin du **linâ** je manipulai, pour m'initier à l'analyse des solutions de métaux, l'appareil de KIPP qui me dispensait généreusement son hydrogène sulfuré.

**koukou** masculin : 1° : Coucou gris, *Cuculus*, Cuculidés !

*être sêk kêm'un koukou* (Être sec comme un coucou) : être très maigre.

2° : c'est aussi le Coucou, *Primula officinalis*, Primulacées. Voir **pou(ein)cHâ**

**koulâ** : 1° : couler en parlant d'un liquide ou d'une substance fluide.

2° : *ö koule* ça glisse *pr(éin) garde ö koule* (Prends garde, ça glisse) mais c'était glisser d'une façon assez limitée, comme lorsqu'on marche dans une terre argileuse gorgée d'eau, contrairement à *ripâ* ou *yi'yâ* qui évoquent l'action de glisser à la perfection sur du verglas ou une mare gelée *ö koule voure k'ö l'a de la fouanye* (Ça glisse, ou mieux : ça dérape là où il y a de la boue)

3° : *se koulâ* était employé pour dire : se glisser dans un passage étroit, comme *se musâ* mais il s'agissait alors d'un passage encore plus étroit et plus difficile, nécessitant de faire preuve de plus de souplesse et de fournir plus d'efforts. *chô Janderme s'avê koulé dan n'un koué* (Ce blaireau s'était glissé dans une canalisation de drainage)

3° : *koulâ* était aussi employé pour : filtrer un liquide à l'aide d'une passoire *ö flê koulâ le lê aprâ la trête pask'ö chëzê dimê le tan de la paille ou dô f(éin) ou bé dô pouël dan le pörnyâ* (Il fallait filtrer le lait après la traite parce qu'il tombait de temps en temps de la paille, du foin ou bien des poils dans le seau) Voir **koulou**

**koulaille** féminin : coulée et plus précisément : petit passage dans les herbes et les buissons où les végétaux demeurent écartés et parfois un peu couchés par le piétinement du à des passages réguliers du petit gibier *mêtre un kôlê ô mitan d'une koulaille de lèvre* (Mettre un lacet au milieu des traces d'un passage de lièvre) Au lieu de *ö y'a une koulaille* (Il y a une coulée) on pouvait dire *ö l'é fërté* (Il y a un passage de frayé)

*a dê t'avâ la koulaille b(éin) fërtaille* (Elle doit avoir la coulée frayée par de nombreux passages) disait-on d'une demoiselle réputée pour n'être point avare de ses charmes. À quoi quelque fin luron ajoutait *ö dê pâ y avâ d'arantê* (Il ne doit pas y avoir de toiles d'araignées) et un autre de renchérir *ö l'é bétou pu une koulaille ö l'é t'une muse* (Ce n'est bientôt plus une coulée c'est un passage dans une haie) Après quoi un dernier portait l'estocade finale *ê dan yére de tan ö s'ra une cHâre* (Et dans peu de temps ce sera une entrée de champ) Mais il y avait belle lurette que la demoiselle ne faisait plus vraiment le sujet de la conversation, dont le seul intérêt était de rivaliser d'invention et de bel esprit !

Et la demoiselle, d'ailleurs, ne mourait pas pour autant, des propos égrillards dont elle avait été l'objet, car il n'y avait point là méchanceté ni mépris mais seulement quelque chose d'une surenchère toute rabelaisienne dans l'exagération. Et finalement, malgré **le rëdire dô Jan** (Le qu'en-dira-t-on) ça n'empêchait pas la jeune personne de trouver un époux, si même ça ne la favorisait pas. Et, devenue très âgée, elle ne s'offensait guère qu'on en parle (à mots couverts, quand même) avec des clignements d'yeux complices et de bons sourires.

Tout cela, bien entendu, à condition qu'une grossesse intempestive ne soit pas venue

*transformer l'opérette en drame !*

**kouleurâ** colorier, en général, un dessin, une carte de géographie qu'on s'entraînait à pouvoir reproduire de mémoire, ou un de ces petits livres de planches à colorier qu'on achetait pour les enfants. Peindre un meuble, les boiseries de portes ou de fenêtres se disait **pinturâ**. Les murs n'étaient jamais peints mais passés à la chaux. Voir **cHôlâ**. Dans les **löJi** ou chez les gens chics **lé murâille étian tapisaille** (Les murs étaient tapissés : couvertes de papiers peints)

**koulou** masculin : passoire en métal munie d'une poignée de chaque côté et assez grande pour tenir en équilibre sur le grand seau à lait dans lequel on rassemblait le lait récolté par chaque trayeur. Avec ce **koulou** on filtrait le lait qu'on venait de traire, pour éliminer d'éventuels brins de paille ou de foin projetés par les vaches, les inévitables poils des queues etc. C'était là toutes les précautions qui étaient prises pour la conservation du lait.

*On peut s'indigner aujourd'hui, de telles méthodes, au nom de l'hygiène. Pourtant, ce lait, conservé parfois une journée dans un local frais mais non réfrigéré, ne se gâtait pas et nous en buvions tous, sans ces fameuses gastroentérites qui reviennent, chaque année dans la société actuelle, affaiblie par l'intrusion d'une chimie des pesticides, colorants, additifs etc. etc.*

**koulête** féminin : petite passoire utilisées par la cuisinière.

**kounê** masculin : sexe de la femme et bien souvent seulement la vulve.

*L'étymologie du mot **kounê** hésite entre son ancêtre latin cunnus et le français con qui ont le même sens.*

**kounyâ** : 1° : cogner, frapper.

2° : aussi: fourrer quelque chose dans un espace étroit, ou rentrer sans précaution des objets (de la vaisselle ou des vêtements) dans un meuble.

**se kounyâ** signifie de même soit se heurter à un obstacle **i me s'é kounyé l'artail ô pé de la tabye** (Je me suis cogné l'orteil au pied de la table) soit se fourrer dans un recoin étroit avec précipitation **voure s'é t'ail kôre kounyé** (Où s'est il encore fourré) Si on recherche la personne ou l'animal en question cela signifie : où s'est il encore caché

**i me s'rê kounyé dan z'un kru de gërlê** (Je me serai fourré ou caché dans un trou de grillon) sous entendu : tellement j'avais honte. Voir **sakâ** de sens un peu voisin.

**kounyé** masculin, **kounyaille** féminin : fourré, fourrée ou cogné, cognée. Voir aussi **kounyaille** grande hache.

**kounyaille** féminin : cognée, grande hache dont le fer était relativement étroit et qui avait un peu une forme de biseau, comme un coin pour fendre le bois. Son manche avait plus de un mètre de long. Elle servait pour abattre les arbres avant l'arrivée des tronçonneuses. Sans doute c'est de la famille de **kounyâ** (Cogner) car avec la **kounyaille** il fallait **kounyâ** longtemps et très fort et assez habilement pour découper beaucoup de copeaux à la base du tronc avant de réussir à abattre l'arbre.



*lé grouse për koucHâ lé z'âbre la petite për ébranchâ*  
Heureusement il y avait aussi le *gödëlan* (Très grande scie, voir ce mot)

***kour ô poule*** féminin : basse-cour.

***kouran*** masculin : stolon. *i va rëpikâ mé kouran de frézié për an refouère un kâré* (Je vais replanter les pousses qui sont sur les stolons de mes fraisiers pour en refaire une planche) car on reproduisait alors ses fraisiers de cette façon ce qui ne marche plus aussi bien avec les nouvelles variétés.

***kourail*** ou ***kouérail*** masculin : verrou.

***kourâillâ*** : verrouiller qui se disait peut être plus souvent ***pousâ le kourail*** (Pousser le verrou). On disait aussi ***kouérâ*** pour verrouiller. Voir ce mot. Voir ***bârâ*** et ***bârè\****

***kourâse*** féminin : poule couveuse. Certains précisait ***une poule kourâse*** Ces mots désignaient, soit une poule entrain de couvrir, soit une poule qui, ayant couvé, s'occupait de sa couvée, élevait, conduisait, éduquait ses poussins. Elle gratte le sol, retourne les feuilles mortes pour découvrir des vermisseeaux, des petits insectes, des graines qu'elle ne mange pas elle même laissant cela à ses poussins ou ses canetons ou même ses perdreaux, selon ce qu'on lui a donné à couvrir. De même, lorsque la fermière apporte les pâtées destinées à ses petits, elle les conduit et mime le geste de picorer ce qu'ils doivent manger. En somme, elle leur apprend à se nourrir.

Une ***kourâse*** pouvait aussi être une poule qui manifeste l'envie de couvrir en bâtissant un nid rudimentaire, qu'elle abandonnera volontiers pour celui que la fermière lui offrira. Dans tous ces cas elle a une manière particulière de caqueter qu'elle n'utilise qu'à ces moments là, faite de gloussements brefs, répétés, assez graves, presque rauques. Voir ***krokëtâ***

***kour*** masculin ***kourte*** féminin : court, courte.

***taille ô pu kour*** (Coupe au plus bref) qui, selon le cas pouvait inviter à être bref dans ses propos, soit plus rapide et moins compliqué dans son action. Voir ***kourtin***

***koure*** : quand ? ***koure é t'ö*** (Quand est ce ?) souvent souligné sous la forme ***koure é t'ö kö l'é*** (Quand est ce que c'est ?)

***koure v(éin)dron t'ail*** (Quand viendront-ils ?) Dans ce cas c'est sûr qu'ils viendront ***koure kinton t'ail vëni*** (Quand comptent-ils venir ?) Ils souhaitent venir leur venue n'est pas certaine.

Voir ***avoure*** (Maintenant) et les autres expressions en ***oure*** qui viennent du latin hora heure, comme ***doure*** (tôt) Ici, ***koure*** vient de qua hora

**kourête** féminin : C'est le nom d'une plante, mais laquelle ? **louizête** dit que c'est le Liseron, *Convolvulus arvensis*, Convolvulacées. Pour d'autres c'est une Potentille ou la Renoncule rampante

**ô linâ** c'était la Renouée des oiseaux, *Polygonum aviculare*, qui envahissait les endroits incultes. Elle a des tiges, d'abord rampantes qui, avec l'âge donnent des ramifications dressées. Les feuilles allongées pointues, un peu charnues étaient réputées hémostatique et fournissaient un médicament, souvent à la portée de la main, en cas de blessures superficielles au cours des travaux champêtres. Il est vrai qu'on reconnaissait cette propriété à bien d'autres feuilles vertes et un peu charnues. Beaucoup utilisaient des décoctions de son système racinaire, abondant et chevelu, pour traiter les diarrhées opiniâtres. À l'aisselle de toutes ses feuilles, elle a de nombreuses fleurs rosâtres par petits paquets qui donnent des petits fruits secs dont les graines sont consommées par les oiseaux et qui sont purgatives pour l'homme.

**kourJe** féminin : planche, barre de bois dur de 2 mètres de long environ un peu arquée dont chaque extrémité était taillée de manière à former un crochet grossier.



Elle était un peu aplanie du côté creux de sa courbe, de manière à ne pas trop meurtrir l'épaule sur laquelle on la posait.

Avec cet instrument on pouvait porter deux paquets de linge ou deux seaux, accrochés un à chaque extrémité, et passer par des endroits inaccessibles aux brouettes. Souvent en effet, les sources ou les ruisseaux, et donc les lavoirs, étaient dans des lieux très encaissés, et les lavandières étaient bien obligées d'y porter leur linge pour le rincer puisque l'eau courante au robinet n'était pas encore installée dans les campagnes.

**kourJaille** féminin : quantité qui peut être transportée en un seul voyage sur une **kourJe**

Le mot : planche, du latin populaire *palanca* n'était pas utilisé mais il avait laissé sa trace avec **palankaille** (Quantité portable sur une planche, mais pas : palanquée qui est ce qu'on soulève avec un palan) qui désigne une grande quantité de quelque chose **ö n'an n'a une palankaille** (Il y en a une sacrée quantité)

**kourlase** féminin : tendons ou aponévroses dans la viande, particulièrement de bœuf. Difficile à couper et à mâcher *ö l'é de la kourlase* (C'est de la viande coriace) En français : c'est de la carne !

**kourlitâ** : trotter, aller et venir sans but défini, seulement pour se donner un air affairé, ou aller à la recherche de choses peu estimables à faire. Pour les petits animaux c'est courir de-ci de-là en se faufilant. **kourlitâ** était aussi très employé pour : courir les filles (et réciproquement)

**kourlitaJe** masculin petite promenade, de ci de là, sans but bien précis et surtout : flirt.

**kourlitou** masculin : celui qui court les filles pour des amourettes. Le féminin est **kourlitouze** mais la chose était évoquée bien plus rarement.

**kournoué** masculin : de "court noué", terme technique, désignant une maladie de la vigne, caractérisée par un fort raccourcissement des entre nœuds, qui arrive à produire des pieds de vigne rabougris avec toutes sortes de malfaçons (port buissonnant, fasciations etc...) Cette maladie est due à différents virus, transmis à la vigne par des nématodes, (petits vers qui se propagent dans le sol) et c'est en les détruisant qu'on peut protéger le vignoble.

*Comme beaucoup d'enfants, dans nos campagnes à notre époque, j'ai passé une période de 8 à 11 ans où je ne grandissais pas beaucoup. Cette croissance ralentie, qui m'exaspérait un peu, amusait fort mon père qui me disait **t'â le kournoué** car il ne douta pas un instant que ce ne serait que passager. D'ailleurs il n'était pas le seul à utiliser cette taquinerie.*

**kouröné** masculin **kourönaille** féminin : c'est ce qui nous arrivait, à nous, les enfants, quand nous tombions sur les chemins ou dans les cours d'école grossièrement empierrés, car nous étions toujours en culottes courtes qui ne protégeaient pas nos genoux dont la peau était presque toujours remplacée par des croûtes brunâtres que nous ne cessions de gratter. Les choses n'allaient pas mieux pour les filles qui avaient des jupes qui dépassaient rarement le genou, c'est pourquoi le mot se déclinait au masculin **kouröné** et au féminin **kourönaille**

*Ces mots avaient été empruntés à un terme d'équitation, on avait couronné son cheval quand on l'avait fait chuter et qu'il s'était blessé aux pattes de devant.*

**kourpënyin** masculin : croupion, partie saillante et pointue du derrière des volaille, qui trouve des amateurs, car elle est souvent bardée de gras et ces "gastronomes" poussent même la cuistrerie à le nommer « *Le sot l'y laisse* » Les véritables connaisseurs savent bien que, seule mérite ce nom, la chair brune et goûteuse accolée au creux de l'os du bassin dit : os iliaque.

*le kourpënyin* pouvait aussi être utilisé pour désigner de façon amusante le postérieur humain. *chô vieu fi d'yarse m'a foutu un kou de pé ô chu ö me gâte köre ô kourpënyin* (Ce vieux fils de garce m'a donné un coup de pied au cul, ça me fait encore mal au croupion)

**koursâ** : poursuivre un animal ou une personne en courant *le s'é nalé kan le m'a vu mê i l'é koursé pë le kalötâ* (Il est parti quand il m'a vu je l'ai poursuivi pour le gifler)

**kourte paille** féminin : brisures de paille éjectées avec les balles (avec vachement de la poussière !) à l'extrémité de la machine à battre les céréales, en dessous de son **mintepaille**

Voir ce mot.

**être ô kourte paille** (Être aux courtes pailles) C'était la position peu enviable de celui qui, au cours des battages, était posté à l'arrière de la machine, sous **le mintepaille** pour récupérer les brisures de pailles et les balles dans son **balin** Voir ce mot. Il récupérait aussi la poussière dans son nez et ses poumons. C'était souvent le poste choisi par les grands pères !

**kourtilaJe** masculin : ensemble des petits terrains entourant la maison et les bâtiments d'exploitation de la ferme, comme **le vërJâ** (Jardin potager) **la kour** (La cour, espace situé entre la maison les étables, la grange etc.) **l'ouche** (Petit espace où l'on pouvait parquer des animaux de petite taille) **l'ouchHe ô cHèbre** (Terrain des chèvres) **la kour ô poule** (Espace dévolu à la volaille) **lé pâturâ** (Petits pâturages, voir ce mot) **l'ére** (Espace plat et horizontal où avaient lieu les battages et où on faisait les gerbiers et les paillers etc.) Il était fort apprécié qu'une ferme **ayise b(éin) dô kourtilaJe** (Qu'une ferme ait beaucoup de terrains parmi ses dépendances) On disait parfois aussi **kourtiou**

Pour certains **kourtilaJe** désignait aussi les dépendances de la ferme, bâtiments compris.

*Déjà le latin médiéval cortile puis l'ancien français courtil vers 1170 désignaient le jardin potager, qui est un de nos **kourtilaJe***

**kourtin** masculin : contrat d'embauche non respecté par l'employé qui quittait prématurément son emploi.

**fouère un kourtin** Pour un domestique agricole, c'était : ne pas rester dans la ferme où il avait été embauché jusqu'à la date prévue, en général la Saint Michel. Se disait aussi **ékourtinâ** Par exemple **on pë yère se fiâ a li l'a ékourtiné mé d'une fê** (On ne peut guère avoir confiance en lui : il a rompu son contrat plus d'une fois)

*C'était d'autant plus mal qu'aucun contrat écrit et enregistré n'était conclu entre le fermier et son ouvrier et cela portait atteinte pour longtemps à la réputation de ce dernier, même si tous les torts n'étaient pas de son côté. Certes, on blâmait le mauvais maître, mais on ne pardonnait guère à l'employé qui n'avait pas supporté jusqu'à la fin les désagréments parfois imprévus.*

*Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, un jeune domestique fut surpris par son maître en train de charger le fumier dans le tombereau d'une manière tout à fait répréhensible. En effet il prélevait avec sa fourche de petites fourchées sur toute la surface du tas ce qui était relativement facile. Alors que tout le monde sait bien qu'il faut prélever les fourchées suivant des tranches verticales afin de mélanger les couches supérieures, plus récentes et moins bien fermentées, avec les couches profondes, plus anciennes dont la maturation est plus achevées. Mais le travail est alors bien plus pénible, car il faut arracher un fumier très compact du dessous et des côtés à la fois. Et quand on n'a que 13 ou 14 ans, qu'on n'est pas encore très costaud et qu'il faut avoir le rendement d'un adulte, on est tenté de jouer la facilité.*

*Après l'avoir surpris le maître le congédia sur le champ, et le petit malheureux fut terrorisé à l'idée de commencer sa carrière par un **kourtin** Finalement ses larmes, et l'intervention de la fermière compatissante, lui valurent un sursis qu'il utilisa avec acharnement pour devenir un bon employé.*

*Mais quand il me conta son histoire, 60 ans plus tard, sa voix était encore toute tremblante.*

**kousa** masculin : le Houx, *Ilex aquifolium*, jadis Illicinées et maintenant Aquifoliacées, (il est vrai qu'avec un nom pareil il avait le choix !)

*Il y en avait en forêt, et, dans bien des fermes, on en avait un comme plante ornementale.*



*Il s'agissait souvent des variétés panachées à feuilles vertes et jaunes.*

*Comme la dinde, l'oie ou le gui, c'était une victime traditionnelle des festivités de Noël, car nous faisons des bouquets de ses rameaux vert sombre, porteurs de fruits rouges à une saison où il ne restait plus grand chose de coloré dans la nature. Heureusement il supporte bien la taille et ce fut une chance pour lui pendant la guerre où certains s'avisèrent d'en faire sécher les feuilles pour fabriquer un succédané du thé. Il est vrai que son cousin : le Houx du Paraguay, sert à la confection du maté.*

*Il était surtout recherché pour son bois homogène, dur, solide et souple pour faire de jolies cannes, des manches de fouet et aussi des manches d'outils qui avaient la réputation d'être doux aux mains.*

*On pourrait en tirer bien des choses car ses feuilles contiennent de la caféine, son écorce de l'ilicine, succédané possible de la quinine, et aussi, je ne sais trop quoi qui, dilué dans l'huile, fait une bonne glu pour capturer des petits oiseaux destinés à être promus ortolans.*

Le mot **ou** était aussi employé, mais rarement pour le houx, voir **ou bërgâ** à **fr(éin)gin**

**kousöte** féminin : instrument que l'on peut décrire comme une casserole pourvue à sa base d'un long manche latéral creusé en tuyau. Les plus communes étaient en fer blanc et il y en avait de luxueuses en cuivre rouge. Les plus anciennes étaient taillées tout d'une pièce dans un bois devenu très sombre, sans doute à la suite d'un long usage (peut être du noyer) **la kousöte** accompagnait toujours **le siâ** (Le seau) posé dans **le bak** (Sorte d'évier rustique) voir ces mots. à **bak** pour une illustration.

Elle servait à puiser de l'eau dans le seau et, une fois pleine, on la posait en équilibre sur les bords du seau, de manière à ce que son tuyau soit horizontal et que l'eau pisse par ce tuyau dans l'évier. C'était bien commode pour se laver les mains et pour rincer de petits objets.

**bouère a la kousöte** (Boire à même la **kousöte** ) Alors on la tenait par le tuyau et on buvait par le bord comme on faisait avec n'importe quelle casserole.

**une kousötaille d'éve** (Le contenu d'une pleine **kousöte** d'eau) c'était une mesure adoptée au cours des tâches ménagères.

**koutâ** masculin : coteau, parfois petite colline et plus souvent terrain en pente comme un flanc de colline. **louizète** parle avec amour de son **koutâ mandrâ** (Coteau Mendreau) qui, sans doute à cause de son exposition, avait permis l'établissement des vignes où elle fit la grive dans son enfance.

**koute** féminin : côte, montée .et aussi les côtes des cages thoraciques. Voir à **pëlâ** une côte célèbre.

**koutè\*** masculin : couteau.

Le couteau était une chose très importante, dont les hommes ne se séparaient jamais. Leurs couteaux avaient de fortes lames qui se repliaient dans le manche et qui, avec le temps et le nombre des aiguisages, prenaient des formes extravagantes de serpettes ou de yatagan. Certains avaient un manche de bois et une seule forte lame. D'autres avaient aussi quelques accessoires secondaires comme une courte lame, dont on prenait grand soin, car elle coupait comme un rasoir, un poinçon très utile pour faire des trous dans des pièces de cuir à réparer, un tire-bouchon indispensable pour les grandes occasions où il y avait **dô vin bouché** (Vin bouché) vin de qualité qu'on mettait en bouteilles bouchées pour le conserver après l'achat. **Le koutè\*** avait même, parfois, une scie qui ne servait pas à grand chose. Au bout, il y avait une boucle qui permettait de le relier à la ceinture avec une chaînette pour éviter de le perdre.

*Il servait à mille bricolages mais aussi à tous les repas, où on l'utilisait bien davantage que la fourchette. On refermait son couteau, à la fin du repas, en faisant un claquement sec, ce qui était la manière de signaler qu'on avait irrévocablement fini de manger.*

*Dans les fermes un peu importantes, où le patron présidait de manière ostensiblement officielle au repas, les membres de la famille et la domesticité mangeaient à la même table. Au bout d'un temps qu'il jugeait raisonnable, le patron refermait son couteau en le faisant particulièrement bien claquer. C'était le signal de la fin du repas, et, les dernières bouchées tout autour de la table s'avalèrent à la hâte, pendant que chacun, ayant lui-même fermé son couteau, se levait pour rejoindre son travail.*

*Les garçons recevaient leur premier couteau, un peu plus petit que celui des hommes, vers 7 ou 8 ans. On les nommait "Couteau suisse" (et on les nomme encore ainsi, puisqu'ils sont toujours là) à cause du blason en métal jaune incrusté dans le manche rouge" et il avait les mêmes outils que celui des hommes.*

**chô koutè\* köpe tou s'ke le vë** (Ce couteau coupe tout ce qu'il voit) exprimait la déception de l'utilisateur, en présence d'un mauvais outil, dépourvu d'yeux, et qui, ne pouvant rien voir ne coupait pas grand chose.

**tu n'a aporté ke ton koutè\*** (Tu n'a apporté que ton couteau) disait-on, en manière de plaisanterie, à celui qui, à l'occasion d'un repas ou chacun était censé participer au menu, était venu les mains vides. On le disait aussi, d'une manière plus générale, à celui qui s'associait à une entreprise en n'y fournissant que sa présence.

**koutè\* sênye görê** longs et forts couteaux qui servaient à trancher la carotide du **görê** (Cochon méticuleusement engraisé pour la consommation familiale) puis à le débiter.

**koutè\* a deu manchHe** c'était la plane du menuisier. Il était fait d'une lame un peu courbée, avec un petit manche en boule à chacune de ses extrémités. Dans la ferme, il servait beaucoup à la confection des manches d'outils pour les faire bien cylindriques et agréablement lisses, en les maintenant sur le **louk** (Petit établi à mâchoire actionnée avec le pied. Voir ce mot)

**koutè\* pare bö** outil du sabotier, formé d'une longue lame droite, en tuile, pourvue d'un manche à une extrémité, tandis que l'autre était fixé à une articulation formée de deux anneaux pris l'un dans l'autre, elle même ancrée au milieu d'un gros billot de bois dur monté en trépied. Il servait à dégrossir le pourtour du sabot dans un bloc de bois qu'on maintenait sur le billot, voir **parâ** et **paroir**. Nous avons encore celui d'un lointain arrière grand-père disparu depuis longtemps, et ma mère se servait encore de son **koutè\* pare bö** pour découper en tranches les betteraves pour ses lapins.,



*le koutè\** désignait aussi le coutre de la charrue.

*L'ancien français cotel puis coutel sonne un peu comme notre koutè\**

**kouté** masculin : côté, partie latérale, os de la cage thoracique.

*de son kouté* (De son côté : de sa famille, ascendants, descendants et toute la parentèle)  
*i son kouzin de voutre kouté* (Nous sommes cousins de votre côté) nous sommes apparentés à ces personnes par votre famille *si l'é fin l'ô t(éin) de lô kouté* (Si il est intelligent il le tient de ces ascendants là)

*va de kouté* Va de côté, Gammare, dit aussi Crevette d'eau douce : petit Crustacé de nos fontaines, parfois un peu rose, mais souvent incolore, ressemblant tout à fait à la crevette grise. Heureusement pour lui il est beaucoup trop petit pour qu'on envisage de le consommer. Il nage fort bien, mais toujours très incliné sur un côté, d'où son nom. Nous en remontions même parfois dans l'eau de notre puits.

**koutin** masculin : ébauche de plume de volaille, réduit à sa base : *calamus*, souvent encore partiellement ou totalement incluse sous la peau où elle forme une protubérance sombre et difficile à éliminer quand on plume les volailles. Par extension on nomme ainsi tout ce qui forme de petites protubérances sur les téguments des fruits ou des légumes.

**kouverte** ou plus rarement **kouvarte** féminin : couverture pour mettre sur un lit, ou quelquefois, chez les riches, sur un cheval qui a couru. On désignait aussi les couvertures par le mot *abërJe* qu'on trouvera à *abërJâ* couvrir.

**kouyin** masculin, **kouyone** féminin : couillon.

*l'é kouyin* (Il est couillon) il est sot.

*bé kouyin* (Eh bien couillon !) marquait la surprise et même l'admiration au cours de la conversation.

**kouyounâ** couillonner, tromper, ridiculiser.

**kouzâ** : coudre, si *lé vieu* disaient encore *kouzâ* déjà *lé Jêne* disaient *koudre*  
*i kou tu kou le* ou *a kou* ou encore *i kouze tu kouze le* ou *a kouze* (Je  
couds, tu couds, il ou elle coud) Mais tout le monde disait *a l'ô kouze* (Elle le coud) *i*  
*kouzon* (Nous cousons) *vous kouzé* (Vous cousez) *le* ou *a kouzan* (Ils ou elles  
cousent)

*i koudré tu koudrà le koudra* (Je coudrai, tu coudras, il coudra) *i koudron* (Nous  
coudrons) *vous koudré* (Vous coudrez) *le koudran* (Ils coudront)

Dans beaucoup de cas la conjugaison est à peu près comme en français, mais il y avait des  
tas de variations individuelles : la vieille maman du voisin Braconnier utilisait le radical  
*kouz-* à toutes les personnes de tous les temps *i kouze i kouzê i koudré*

*koudre* ou *kouzâ* ne concernait que les travaux de couture faits à la main, pour ce qui  
était fait à la machine on disait *pikâ* voir ce mot.

*koudri* féminin : travaux de couture.

*kouzi* masculin : couture et plus souvent : chose cousue et chose recousue.

Si le latin classique disait *consuere* pour coudre, il disait *coso* à la première personne du  
présent et le latin populaire disait *cosere* dont notre *kouzâ* est bien plus proche que de  
l'ancien français *coldre* vers 1160.

**kôzâ** : causer, bavarder, entretenir une conversation juste pour le plaisir. Même si ce mot  
n'était pas typiquement *patois* il était souvent employé et avait une belle importance  
*avance din a la mouézin un de ché sâ i kôzeron* (Avance, viens donc à la maison,  
chez moi, un de ces soirs, un soir prochain, nous bavarderons) *v(éin) me veure i kôzeron*  
(Viens me voir: viens me faire visite, nous bavarderons) *i kôzian ê i avon pâ vu le*  
*soulail bouésâ* (Nous bavardions et nous n'avons pas vu le soleil baisser, se coucher)

*kôzâ ô drôlase* (Parler aux filles) pour dire : courtiser les demoiselles.

*dé sé mouésan lé minde kozan pou(éin)tu* (Dés Saint-Maixent, l'ensemble des gens  
parlent pointu) : parlent français.

Voir au sujet de *kôzâ* Voir à *boutâ* la délicate histoire du veuf qui venait au cimetière  
bavarder avec son épouse, mais qui voulait que les choses en restassent là.

*kôzan* masculin, *kôzante* féminin : qui bavarde volontiers. *l'é b(éin) kôzan* (Il est  
d'un abord facile pour échanger quelques mots) ou au contraire *a l'é yére kôzante* (Elle  
n'accepte pas facilement une conversation)

**kouzin** masculin, **kouzine** féminin : cousin, cousine.

*kouzin rëmué de Jermin* (Cousins issus de germains)

*ö l'é kouzin kouzine* (C'est cousin cousine) utilisé pour indiquer l'existence d'une tendre  
relation entre un garçon et une fille pas forcément apparentés.

Cette expression pouvait aussi être utilisée pour dire que deux choses, deux actions ou  
deux propositions étaient à peu près équivalentes.

*i son akouziné* (Nous sommes apparentés)

*kouzinâ* (Fréquenter volontiers et souvent ses cousins même les plus lointains)

**krakasâ** : cacarder, crier à la manière des oies et des jars. Était aussi utilisé pour :  
jacasser en ce qui concerne les pies qui poussent des cris hachés ou syncopés sur un mode  
assez grave, pendant leurs signaux d'alarme et qui sont différents les cris plus longs et plus  
aigus qu'elles poussent en cas de fuite ou de succès dans leurs chamailleries.

Ce mot était aussi utilisé pour désigner le bruit des orages lointains, ou des orages  
d'altitude, quand le tonnerre n'est pas très fort et ininterrompu *éloize t'ö ? ö nin mē ö*  
*krakase bé kore* (Est ce que ça fait encore des éclairs ? Ça non, mais ça gronde encore)

**dô krakasi** masculin pluriel : des cris de volatiles qui cacardent.

**krâpe** féminin : crêpe, la fine galette saisie à feu vif dans une poêle à la Chandeleur, ou quand on apportait à la cuisinière des *Sarcoscypha coccinea*. Voir à **bounê**

*D'une pâte liquide de lait, d'œufs et de farine, avec un peu d'eau de vie récoltée à la ferme, on faisait de fines Lunes frites à la poêle, et surtout, joyeusement retournées en les lançant en l'air, d'un maître coup de poignet, tout près du grand feu, dans la cheminée. Et chacun lançait la crêpe à son tour.*

*Car, n'en doutons pas, on disait Chandeleur, mais c'était bien : Chant de Lune que fêtaient ces gâteaux aux formes et taches à l'image de notre satellite, et ceci bien longtemps avant la purification de la Vierge.*

**rêpâ de krâpe** (Repas de crêpes) *Au voisinage de la Chandeleur, c'était toujours un dîner, avec une soupe, éventuellement une petite tranche de rôti de porc, et des crêpes mangées tout au long de la veillée, seules ou avec du sucre en poudre, ou des confitures diverses, au fur et à mesure qu'elles étaient cuites. (Et en buvant du cidre si, par bonheur, il était encore bien conservé)*

*A la fin on faisait la **krâpe dô cH(éin)** (La crêpe du chien) C'était la toute dernière : la fermière taillait de fines tranches de pain qu'elle humectait avec le reste du saindoux qui avait servi à graisser la poêle pendant la confection des autres crêpes, elle arrosait le tout avec ce qui lui restait de pâte à crêpe et, lorsque c'était bien frit, elle le servait tout chaud au chien. Car, faisant partie de la famille, il assistait aux repas et les invités comprenaient fort bien qu'il soit présent à la fête. Le pauvre avait attendu ce moment pendant toute la veillée, avec seulement quelques bribes qu'il avait mendiiées ça et là.*

**louizête** *tient à ce qu'on précise que ce repas rituel ne comportait pas de rôti mais des rillettes et du pâté dans son village. Autres lieux autres mœurs.*

**krâre** : croire.

**i krê tu krê le** ou **a krê** (Je crois, tu crois, il ou elle croit) **i krêyon** (Nous croyons) **vous krêyé** (Vous croyez) **le** ou **a krêyan** (Ils ou elles croient)

**i krêyê tu krêyê le** ou **a krêyê** (Je croyais, tu croyais, il ou elle croyait) **i krêy'ion** (Nous croyions) **vous krêy'ié** (Vous croyiez) **le** ou **a krêy'ian** (Ils ou elles croyaient)

**i kréré tu krérâ le** ou **a kréra** (Je croirai, tu croiras, il croira) **i kréron vous kréré le** ou **a kréran** (Nous croirons, vous croirez, ils ou elles croiront)

**i é kru** (J'ai cru)

**ö vô meu ô krare ke dô veure** (Il vaut mieux le croire que le voir) dit-on quand il s'agit d'une chose extraordinaire mais peu souhaitable. Certains s'amusaient à modifier **veure** en **vâre** pour introduire une rime dans cette expression **ö vô meu ô krâre ke dô vâre**

**ö l'a bé fyû ke i'ô krêyision** (Il a bien fallu que nous le croyions) pour préciser qu'on avait fait mine de croire, mais qu'on conservait des doutes sérieux, ou parfois aussi, selon le contexte : nous avons bien été obligés de nous rendre à l'évidence.

**i'ô krê bé** (Je le crois bien) pour assurer à son interlocuteur qu'on le croyait bien volontiers.

**krê tu bé** (Crois-tu bien) malgré le ton interrogatif utilisé, exprime un doute sur les propos de l'interlocuteur : «Comment peux-tu croire une chose pareille et essayer de me le faire croire.»

**le se krê** (Il se croit) ou **le s'y krê** (Il s'y croit) signifiait : il est vaniteux, il se montre prétentieux.

**krêyabye** ou **krêyabe** masculin et féminin : croyable ou crédible, bien souvent utilisé dans une phrase négative **dô z'afouère de m(éin)me ö l'é pâ krêyabye** (Des choses pareilles ce n'est pas croyable) **l'ô z'a bé di mê l'é pâ krêyabye** (Il l'a bien dit, mais il

n'est pas crédible)

*Un monsieur avait une voisine qui venait couper les fleurs de son jardin pour aller les vendre au marché, aussi tenta-t-il de l'en empêcher, mais la dame en question, peu commode et forte en gueule, ne l'entendit ni de cette oreille ni de cette langue et elle répondit vertement **ê l'ô dëzion bé ke vou z'éte une vieille salopëri i son bé forsé dô krâre avoure** (Eh ! ils le disaient bien que vous êtes un vieille saloperie, nous sommes bien obligés de la croire, maintenant)*

**krëcHe** féminin : mangeoire installée sous le râtelier devant les bestiaux attachés à l'étable. Voir illustration à **râtëlä**

*Nos chevaux en avaient de très belles et très élaborées, constituées par un petit muret élevé jusqu'à la hauteur de leur poitrail et coiffé par une surface horizontale dans laquelle étaient insérées des auges monolithiques de la forme d'une demie coquille d'œuf. Elles étaient en pierre couleur d'ivoire et elles avaient été tant de fois léchées qu'elles avaient acquis un superbe poli. Chaque cheval avait la sienne où on lui servait des mélanges de son, d'avoine et d'eau avec, selon la saison, quelques topinambours ou betteraves débitées en tranches peu épaisses. Ce muret était placé devant le cheval, sous son râtelier où on mettait ses rations de foin, et il était bordé d'une poutrelle de chêne devenue noire et difforme tant elle avait été rongée.*

*Au début de la guerre, en 1940, mon père avait hérité de tout un assortiment de fusils et de munitions, abandonnés par l'armée française en déroute. Alors, il démontra **lé krëche** pour les reconstruire, en y incluant tout cet armement, constitué de fusils "Gras" qui dataient de la guerre de 1870 et aussi des "Lebel" plus modernes puisqu'ils dataient de 1918 avec les balles qui allaient avec.*

*Plus tard mon père put ainsi armer les hommes des Forces Française de l'Intérieur qui étaient d'abord dans la forêt voisine puis dans une maison abandonnée proche de notre ferme.*

*Ils reçurent en plus, un peu plus tard, des mitraillettes américaines (Sten, je crois) avec lesquelles ils arrosèrent, par maladresse, un de nos bâtiments, juste au-dessus de la tête de mon père, au moment précis où il prenait sa douche annuelle. Dans la seconde suivante, les malheureux le virent arriver dans leur repaire, complètement nu et furieux, pour leur proposer une paire de claques à chacun. Finalement il accepta leurs excuses et tout finit dans une franche rigolade.*

**kréty'(éin)** masculin, **krétiëne** féminin : c'était évidemment le mot chrétien, mais il était seulement utilisé pour désigner une personne en général, sans aucune référence à sa religion.

*La scène se passait au cours des **batri** (Battages) à Tinefort, une grosse ferme un peu à l'écart du **linâ** dont le patron, était alors prisonnier en Allemagne. Son épouse, était fort accorte et travaillait dur pour entretenir la ferme. Les voisins et voisines venaient bien lui donner un coup de main, autant que possible, mais elle était seule une bonne partie de la journée et pendant toutes les nuits.*

*Elle avait pour compagnon son chien de berger, qui la suivait partout et la rassurait dans les grands bâtiments de cette ferme un peu isolée. C'était un chien plutôt noir, de poil frisé et hirsute, toujours parsemé de petits brins du foin dans lequel il aimait se coucher et, en plus **le fiéré un pouâ** (Il puait un peu)*

*Par taquinerie un **batou** (Ouvrier des battages) demanda à la jeune femme **koucHe t'ail avëk té** (Couche t'il avec toi ?) ce qui lui attira la réponse malicieuse **i émerê tërJou bé meu kouchâ avëk li k'avëk tou py(éin) de kréty'(éin)** (J'aimerais toujours bien mieux coucher avec lui qu'avec beaucoup de chrétiens) Et cela fit rire tout le monde.*

Autre souvenir d'un dialogue entendu à la tombée de la nuit *ké t'ö ke cHé cH(éin) avan a Jabrayâ de m(éin)me* (Qu'est ce que ces chiens ont à aboyer ainsi, pour plus de précision voir *Jabrayâ* ) Réponse *ö l'é pâ lé cH(éin) ö l'é dô kréty'(éin) chi fazan chô cHastafrin* (Ce ne sont pas les chiens ce sont des humains qui font ce barouf)

**kërvâ** ou *krëvâ* : selon que l'on roule ou que l'on racle les *r* , crever, mourir quand il s'agit d'un animal, casser ou abîmer si on parle d'un outil ou d'un instrument. *alêê kërve z'ou* (Allez casse-le) disait-on à celui qui manipulait quelque chose avec maladresse ou sans ménagement.

*tu me kërve* (Tu me crèves) tu me fatigues, tu me mènes trop durement, et aussi : tu m'ennuies, selon le contexte.

*i kërve de fou(éin)* (Je crève de faim) il fallait voir là les paroles optimistes de celui qui se préparait à bien manger.

*le kërvan la fou(éin)* (Ils crèvent la faim) c'était : ils meurent de famine.

*ö l'é dô kërve la fou(éin)* (Ce sont des gens qui meurent de faim) ce sont des miséreux. Mais si ces gens étaient pauvres, ils n'en étaient tout de même pas à mourir de faim.

*ö l'é un kërve söt'* (C'est un crève sot): C'est un travail éreintant.

*tarz'a kërvâ* (Tarde à crever) était soit un juron, soit une insulte ou un qualificatif un rien péjoratif à l'égard de quelqu'un.

*kërve* ou *kërvézin* féminin : indisposition ou maladie, d'ailleurs pas forcément très grave, du genre rhume banal *i é la kërve* (Je suis malade)

**kri** : quérir, aller chercher, est toujours employé avec *va* Par exemple *va kri lé bâte* (Va chercher le bétail au pacage pour le ramener à l'étable) *va kri un siâ d'éve* (Va chercher un seau d'eau au puits)

**kriâ** : crier.

*kri'yaille* féminin : cri, en général bref bruyant.

*vante a la kri'yaille* (Vente à la criée) ventes aux enchères, qui n'étaient pas rares, en cas de décès sans héritiers ou de décès avec des héritiers trop nombreux, ou qui ne s'entendaient pas pour les partages. Ces ventes avaient lieu directement dans les fermes concernées, sous l'autorité du **kriucHe** sans doute supervisée de loin par un notaire qui ne se déplaçait pas. Il arrivait que cela se passe dans des fermes cossues, ou de belles demeures, et c'était alors un divertissement fort prisé par la population des environs qui s'y rendait par curiosité, sans avoir l'intention d'acheter quoi que ce soit. Ces ventes étaient aussi nommées *vandisy'in*

**kriucHe** masculin : commissaire priseur.

**krie** féminin : pichet en terre cuite, muni d'une anse latérale et d'un goulot étroit avec un bec verseur, servant à la conservation de l'huile de table. Parfois elles avaient deux anses latérales, une de chaque côté.



**kri'yin** masculin : c'était une **krie** miniature qui était utilisée pour servir l'huile sur la table.

Comme les huiles de table sont susceptibles de rancir par oxydation si elles sont abandonnées au contact de l'air, on recommandait de ne pas boucher les **krie** avec des bouchons de liège, souvent mal taillés ou racornis par un long usage, mais avec les axes un peu spongieux et très souples des épis de maïs, qui s'adaptaient plus facilement aux cols parfois un peu difformes des **kri**. Voir **eulâ**

**krindre** : craindre. **lé drôle krênion pâ lô pére** (Les enfants ne craignent pas leur père) Il n'a pas d'autorité.

**le se krin** (Il se craint) : il a toujours peur de se faire du mal, ou il ne se donne pas à son travail, il a la peur, ou la flemme d'agir

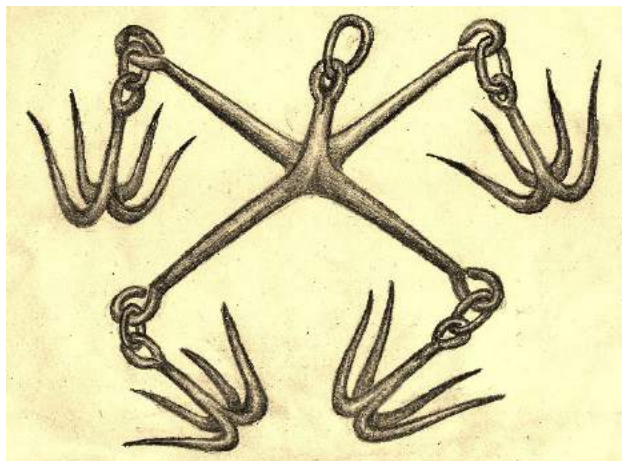
**a krin pâ sa pêne** (Elle ne craint pas sa peine) elle ne s'économise pas, elle est ardente au travail

**la Jman krin devan dô pé gâche** (La jument craint du pied gauche de devant) Elle essaie de ne pas s'appuyer sur sa patte avant gauche qui est douloureuse. Voir **apouâ**

**ö l'é une tè\*r chi krin l'éve** (C'est une terre qui craint l'eau) c'est une terre lourde et imperméable, sur laquelle, à la moindre pluie, l'eau séjourne longtemps la rendant difficile à cultiver.

**kröcHê a poué** masculin : crochet à puits. Cet instrument était constitué d'un ensemble de crocs ou griffes, portées aux extrémités de deux barres de fer soudées en croix. Chacune de ces griffes était constituées par 4 crochets de 10 à 15 centimètres de haut soudés tous ensemble et adossés deux par deux. L'ensemble était descendu dans le **poué** (Puits) pour récupérer les objets qui y étaient tombés, et particulièrement les seaux, en cas de rupture de la chaîne du puits, ou à la suite d'une maladresse. Cet instrument était aussi nommé **le cHa** (Le chat), à cause des griffes.





**kröcHtâ** : 1° : accrocher, saisir, attraper quelque chose d'un geste vif, au passage ou attraper à l'aide d'un crochet.

2° : s'accrocher à un obstacle en parlant d'un outil ou d'un instrument.

3° : faire de la broderie au crochet.

**kröcHê** masculin : crochet en général, y compris le crochet à broder.

**kröcHte** masculin ou féminin : crochu ou simplement courbé.

**a l'a la mou(éin) kröcHte** (Elle à la main crochue) personne dont il fallait se méfier car elle avait tendance à s'approprier ce qui traînait dans son voisinage.

**kröcHte pate** masculin : Croc-en-jambe.

**kroizâ** : 1° : croiser, avec les même sens qu'en français. Par exemple faire passer un objet sur un autre comme dans le cas des trois fils quand on fait une tresse **tu kroize un kouté su le mitan ê tu r'kémou(éin)se avêk l'âtre kouté** (Tu passes le fil d'un côté sur celui du milieu et tu recommences avec l'autre côté)

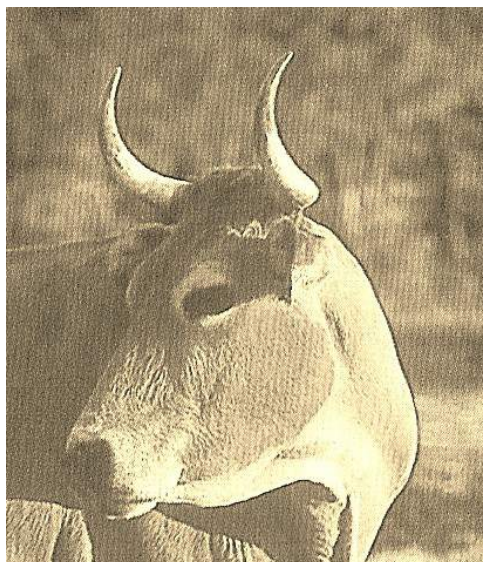
2° : Signifie aussi : hybrider **i avon pri un kanâr d'inde pèr kroizâ avêk nô kane franche ô fêra dô mulê ô l'è pu grou ê ô l'é miou** (Nous nous sommes procurés un Canard d'Inde pour croiser avec nos canes franches, non hybridées, ça fera des hybrides, c'est plus gros et c'est meilleur) car on nommait mulets toutes sortes d'animaux hybrides et particulièrement le produit de l'âne avec la jument.

3° : Signifie également : rencontrer **i é kroizé lé bâte de la mare de l'oumè\*** (J'ai rencontré les bêtes, le troupeau de la ferme de la Mare de l'Ormeau) Ferme qui était voisine de la nôtre.

*En fait, si la chose méritait d'être rapportée, c'est que mon troupeau de chèvres et de bovins avait rencontré, en chemin, celui de la ferme voisine et, horresco referens, les deux troupeaux s'étaient mélangés.*

*Cela commençait par les vaches psychologiquement dominantes de chaque troupeau, qui entendaient faire respecter leurs prérogatives dans ce nouveau système, ce qui entraînait de solides batailles à coups de cornes, car nos vaches parthenaises étaient bien équipées pour cela, et elles étaient volontiers agressives.*

*Les animaux les plus faibles tentaient de rebrousser chemin ou de fuir n'importe où. Nous avions beau cogner à coups redoublés avec nos bâtons, nous n'arrivions pas trier nos animaux, d'autant plus qu'ils se ressemblaient tous plus ou moins. Et il faut dire que le bâton d'un berger de dix ans sur un cuir de vache, ça ne fait pas vraiment mal, même si ça peut, parfois au cours d'un cheminement paisible, impressionner un animal qui se sait coupable .*



*Une de nos bonnes Parthenaises "bien équipée".*



*Maintenant, on leur coupe les cornes*

*Mieux valait abandonner la partie et laisser faire nos chiens de berger, qui se jetaient dans la bagarre avec délices. Ils mordaient judicieusement les jarrets et même, parfois les mufles, pour séparer les animaux et les réexpédier dans les bonnes directions. Et il était remarquable que les deux chiens, un pour chaque ferme, qui se vouaient des haines farouches, ne tentaient pas de se battre dans de pareilles circonstances, et, une fois les deux troupeaux remis dans les bonnes voies, chaque chien emboîtait le pas de ses bêtes, réservant de régler ses propres problèmes avec le voisin quand ils seraient seul à seul.*

**kroizaille** féminin : 1° : croisée de chemins, carrefour. On disait aussi **un kroizé de cH'min** masculin : un carrefour. Si les voies en question étaient plus importantes on utilisait le mot **cherfour** Voir ce mot.

2° : **lé kroizaille** étaient aussi les vantaux de fenêtre. Et il y avait donc une différence entre **uvre la fênâtre** (Ouvre la fenêtre) là, tout étant fermé, il fallait aussi pousser les volets pleins, par exemple le matin, pour donner de la lumière. Et **uvre la kroizaille** (Ouvre les croisées) car, alors, les volets étant déjà ouverts, c'était en général pour donner un peu d'air frais et laisser sortir la fumée, car la cheminée ne tirait pas bien.

***krokëtâ*** ou ***krakëtâ*** : caqueter pour la poule, et plus précisément : c'est la façon caractéristique de caqueter pour la couveuse, d'une manière continue et régulière, qui permet aux poussins de la localiser, même s'ils se sont un peu éloignés entre les herbes. Et cela leur assure, en même temps, que tout va bien. Si le rythme devient plus précipité ils le perçoivent comme un signal d'alerte et savent que la poule est en train de rameuter sa couvée. Voir ***kourâse***

***krölä*** : faire ce bruit caractéristiques des sabots de bois sur des pierres ou des planchers, quand on traîne un peu les pieds. ***le me kërve a krölä de m(éin)me*** (Il m'agace à faire ainsi se bruit de traîne-sabots) ***ö fô bé ke le kröle le pë pu Jambe lëvâ*** (Il est bien obligé de traîner les sabots : il ne peut plus lever les jambes)

***krötou*** masculin, ***krötouze*** féminin : crotté, sale, graissé de boue. ***nâ krötou*** (Nez à moucher d'urgence)

***kru*** masculin : trou, creux, cavité.

***un kru de mouézin*** (Un trou ou un creux de maison) désignait une habitation petite, modeste et plutôt isolée, comme on dit en français « C'est un trou » pour désigner une localité perdue et peu avenante.

***un kru de cHafâ*** (Un trou laissé par l'échafaudage dans un mur) Voir ***cHafâ***

***le kru de gërlê*** (Le trou du grillon, voir à ***gërlê***)

***kru dô chu*** (Le trou du cul) pour lequel on consultera avec profit ***boutounâ***

***le kru dô bak*** (Le trou d'évacuation des eaux de l'évier rustique, dans le mur de la maison). Ce trou qui s'ouvrait dans le mur, à l'extérieur de la maison, était aussi nommé ***l'ail dô bak*** (L'œil de l'évier) quand ce dernier n'était pas éclairé par un véritable œil de bœuf, qui pouvait alors lui ravir le titre ***d'ail dô bak***

***kruJase*** féminin : ***ö l'é un cHéti kru*** (C'est un mauvais trou) pour tout dire un trou qui dérange, ou un village vraiment perdu et minable.

***krucHe*** féminin : gros récipient ventru, en terre cuite, vernissée ou non, avec deux anses et un petit goulot, tenant à la fois de la cruche et de la bonbonne, pour conserver toutes sortes de liquides.

Les plus petites étaient nommées ***krucHin*** et comme il y en avait de toutes les tailles on passait insensiblement de la ***krucHe*** au ***krucHin***

***krucHe*** et ***krucHin*** La grosse ***krucHe*** est vernissée



**kruJâ** : percer, trouer, *fouère un kru* (Faire un trou )

**kruJé** masculin, **kruJaille** féminin : troué. *une cHâse kruJaille* (Un bas troué) *un pörniâ kruJé* (Un seau percé) qui fuit !

*i te dounéré un p'ti r(éin) tou kalê dan n'une boîte kruJaille* (Je te donnerai un petit rien tout nu, dans une boîte percée) était la réponse classique, faite aux enfants qui quémandaient quelques cadeaux

*un sou kruJé* (Une pièce de monnaie avec un trou central) ainsi étaient alors les sous-multiples du franc comme les pièces de 5, 10 ou 20 centimes. On y admirait un R pour République à gauche, un trou au centre, puis un F pour française à droite.

*Ces piécettes nous permirent, dans les cours des écoles, après 1939, de plastronner en cachette, à l'insu de l'armée allemande, en disant que nous cachions dans nos poches, des insignes de l'aviation anglaise : la Royal Air Force, puisque nos pièces portaient le R de Royal, le F de Force et avec, entre les deux : l'air du trou.*

Enfin, dignes héritiers de nos très lointains ancêtres huguenots, par ailleurs oubliés, nous ne manquions pas de dauber les catholiques des autres villages *chi ne dounian ke dô sou krüJé ou bé dô boutin de chulôte a la châte* (Qui ne donnaient que des pièces percées ou des boutons, probablement usagés, de pantalon, à la quête) Voir aussi *sou*

**kruJe oreille** Masculin : Forficule, *Forficula auricularia*, Dermaptères, du latin *forficulo* (petit ciseau) à cause de la forme des appendices sensoriels courbes (les cerques) de son postérieur. Il était nommé aussi : Perce-oreille, parce que les dits appendices ressemblaient aux pinces utilisées par les bijoutiers de cette époque, pour percer les oreilles féminines, avant l'installation des boucles d'oreilles. Mais en province on utilisait en général une aiguille préalablement flambée, par précaution sanitaire.

*Ces bestioles ont l'élégance de porter des toutes petites élytres, sous lesquelles elles replient des ailes immenses, qui fournissent un vrai casse-tête aux petits amateurs d'entomologie. En effet, elles sont pliées deux fois en travers, puis encore à la manière d'un éventail refermé. Mais elles sont aussi bien fragiles quand on les étudie avec des épines de prunellier comme outils.*

*Il n'en reste pas moins que ce charmant petit insecte s'honore d'avoir les petites femelles les plus dignes d'intérêt. On les trouve en abondance sous les écorces, sous les pierres et dans les fruits qui ont été creusés par quelque maladie ou d'autres insectes. Mais c'est sous les pierres qu'il faut les chercher, à l'automne, car elles creusent, dans la terre humide, des petits terriers où elles déposent leurs œufs tout autour d'elles et elles semblent les tripoter beaucoup. Et même, elles tentent d'aller les cacher ailleurs quand on les a dérangées. Il paraît qu'elles les "lèchent" et les soignent jusqu'à l'éclosion et que de tels soins, plutôt rares*

chez les insectes, sont indispensables dans cette espèce.

Étonnez-vous, après cela, que les vaches surveillées par l'entomologiste se mettent à vagabonder ou que son chien soit obligé de prendre des initiatives.

**krusy'in** ou **krusy'(éin)** masculin : ce n'est pas tout à fait un Prunellier mais plutôt un Prunier nain. Il ressemble au **prunëlâ** (Prunellier, *Prunus fruticans*) avec peu, ou pas d'épines et des feuilles souvent velues quand elles sont jeunes. Mais ses fleurs sont en général par deux alors qu'elles sont isolées chez *fruticans*. C'est un petit arbre qui peut atteindre 5 mètres de hauteur et qui peut porter, par endroit, des épines. Ses jeunes pousses sont duveteuses. Ses fleurs blanches, le plus souvent par deux, donnent des fruits noirs, globuleux de 2 centimètres de diamètre au maximum, qui ont l'allure et le goût de grosses prunelles. Il est aussi nommé Créquier. Voir **prunëlâ**

C'est un excellent porte greffe pour les variétés de pruniers horticoles et c'est pourquoi on le nomme *Prunus insititia*, du latin *insititia* (qui a été greffé) *insitum* (greffe) *insitor* (celui qui greffe) etc.

**kultivateur** masculin : extirpateur, voir **kanadiène**

Les cultivateurs, les hommes qui cultivaient la terre, se nommaient eux-mêmes **lé pézan** ou **lé labourou** (Laboureur) mais un tel laboureur n'était pas spécialisé, il pratiquait toutes les activités de la ferme.

**ky'(éin)cHâ** encenser en parlant du cheval. Ce verbe décrit les mouvements d'impatience d'un cheval attelé, qui consiste à secouer la tête de haut en bas de manière à ce que les naseaux exécutent un balancement analogue à celui d'une cloche qui sonne.

Il est donc amusant de comparer **ky'(éin)cHâ** au mot allemand *klingeln* qui signifie : sonner une cloche..

**kyie** féminin : barrière. **va kouérâ la kyie** (Va clore la barrière en assujettissant le système de fermeture qu'on trouvera à **kouére** ) Elle était faite de deux grosses barres verticales auxquelles étaient assujetties deux ou trois barres horizontales portant une rangée de barreaux verticaux **lé rôlin** . Des bois posés en oblique assuraient la rigidité de l'ensemble.

La **kyie** tournait autour d'une de ses barres verticales quand on la fermait ou l'ouvrait. Cette pièce importante était le **talâ de la kyie**



***ky'in*** masculin : petite barrière à claires-voies, étroite et pas très haute, ou portillon. ***va fèrmâ le ky'in*** (Va fermer le portillon) Voir à ***silâ*** (Crier de façon très aiguë) l'utilisation harmonieuse que l'on peut faire du ***ky'in***

***ky'isâ*** : faire des ouvrages de vannerie.

***ky'ise*** féminin : longues et fines lanières refendues dans des tiges de ronces ou d'osier ou des pousses de l'année des rejets de châtaigniers utilisées en vannerie. Le travail du vannier qui fabriquait des paniers se disait ***panasâ***

**FIN DU TOME 1**